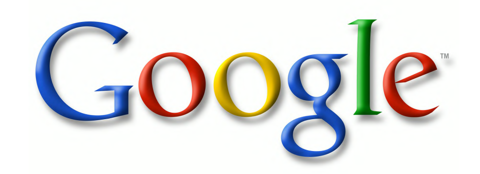
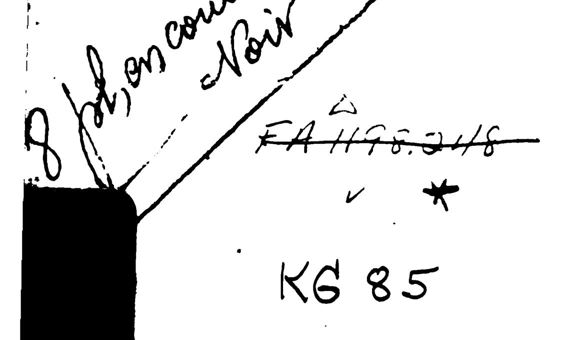




FA 1198.248
KG 85

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS

ET RUE RICHELIEU, 103

1871

TABLE

DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME



— Folie est d'acheter chat en sac, 160. — Dire & faire sont deux, 224. — A chaque oiseau son nid paraît beau, 256. — L'eau va toujours à la mer, 284.

GRAVURES D'ART.

Carnac, dessiné par Rouargue, gravé par Outhwaite. — *Les Ruines de Paris*, croquis par M. Morel. — *La Bénédiction des Blés*, peint par Jules Breton, gravé par Masson.

13 GRAVURES DE MODES.

Voir aux articles *Correspondance, Modes et Explication des travaux*.

IMITATIONS D'AQUARELLES, GRAVURES D'ART, FILETS, CROCHET, DENTELLE RENAISSANCE, BRODERIES, etc.

AVRIL. — Une gravure d'art : Carnac. — Imitation d'aquarelle : Une petite pêcheuse. — 1er cahier : Broderies & petits travaux.

MAI. — Tapisserie coloriée : Bande Louis XIII. — 2me cahier : Broderies & petits travaux.

JUIN. — Imitation d'aquarelle : Un bouquet. — 3me cahier : Broderies & petits travaux.

JUILLET. — Imitation d'aquarelle : Un bouquet. — Modèle en couleur : Écran cachemire. — Croquis : Les ruines de Paris. — 4e cahier : Broderies & petits travaux.

AOUT. — Gravure d'art : La Bénédiction des blés. — Planche de travaux en fil et tapisserie par signes : Dentelle & entre-deux, *dentelle Renaissance*, voile de fauteuil, *filet brodé ;* quart d'un dessus de guéridon, *tapisserie*. — 5e cahier : Broderies & petits travaux.

SEPTEMBRE. — Planches de travaux en fil : Dentelle *Renaissance*, deux carrés *filet guipure*. — 6e cahier : Broderies & petits travaux.

OCTOBRE. — Tapisserie coloriée : Écran au petit point. — 7e cahier : Broderies & petits travaux.

NOVEMBRE. — Abat-jour. — Petite planche de travaux en fil : Dentelle, *dentelle Renaissance*, carré *filet guipure*, rond *crochet carré*, entre-deux *dentelle Renaissance*. — 8e cahier : Broderies & petits travaux.

DÉCEMBRE. — Tapisserie coloriée : Quart d'un coussin, petite bande. — 9e cahier : Broderies & petits travaux.

PLANCHE DE PATRONS, TOUS DE GRANDEUR NATURELLE.

AVRIL. — Planche I. — *Une petite planche de patrons à pièces indépendantes pouvant se découper* : Paletot fendu.

MAI. — Pl. II. — *Une petite planche, recto & verso* : Corsage à basque (2me toilette, gravure du 1er mai, no 3786). — Corsage blouse pour petite fille de huit à dix ans (même gravure).

JUIN. — Pl. III. — *Une grande planche, recto & verso* : Pardessus (2me toilette, gravure du 1er juin, no 3790). — Mantelet (1re toilette, même gravure).

JUILLET. — Pl. IV. — *Une grande planche de patrons à pièces indépendantes, pouvant se découper* : Corsage (1re toilette, gravure du 1er juillet, no 3794). — Vareuse pour petit garçon (même gravure).

AOUT. — Pl. V. — *Une petite planche, recto & verso :* Ceinture postillon. — Capulet (no 1, gravure no 3793). — Corsage à basque.

SEPTEMBRE. — Pl. VI. — *Une grande planche de patrons à pièces indépendantes pouvant se découper :* Corsage (1re toilette, gravure du 1er septembre, no 3805).

OCTOBRE. — Pl. VII. — *Une grande planche, recto & verso* (gravure du 1er octobre) : Robe courte en drap, no 3. — Tunique, no 4. — Casaque à basque, no 1. — Paletot russe, no 2. — Manteau double collet, no 5.

NOVEMBRE. — Pl. VIII. — *Une petite planche, recto & verso :* Corsage à revers pour jeune fille de seize à dix-huit ans. — Ceinture basque. — Paletot demi-ajusté.

DÉCEMBRE. — Pl. IX. — *Une grande planche, recto & verso :* Costume pour petite fille de dix à douze ans (2me toilette gravure d'enfants du 1er décembre). — Paletot (1re toilette, même gravure). — Tunique (1re toilette, gravure du 1er décembre). — Coin-du-feu.

MUSIQUE.

AOUT. — *Adagio de la Sonate 1*, de Beethoven. — *Le bal champêtre*, quadrille, par A. Guillet.

3101 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES ÉTOFFES

—

Si vous avez emprunté aux dames chinoises les travestissements qui, depuis quelques années, sont venus remplacer les robes, c'est aussi à l'Orient, mesdemoiselles, que vous devez la plupart des étoffes auxquelles l'art & le désir de plaire vous ont fait donner tant de formes diverses. Le damas, l'indienne, la perse, le madras, le calicot, le madapolam, la soie, la mousseline, la gaze & le cachemire sont tous d'origine orientale.

Le *damas*, l'*indienne*, la *perse* & le *madras*, presque également tombés en défaveur aujourd'hui, ont reçu les noms mêmes des pays qui les ont produits, & ne dissimulent sous aucune transformation leur provenance asiatique.

Il n'en est pas tout à fait ainsi du calicot, qui, pour adopter le nom de la ville où il a pris naissance, a changé l'une de ses voyelles. Puisque l'occasion s'offre ici de citer la ville de Calicut, n'oublions pas qu'au modeste mérite d'avoir fabriqué la toile de coton, elle ajoute celui, plus important dans l'histoire, d'être le premier port des Indes où aborda Vasco de Gama (1498). Le calicot en progrès, c'est-à-dire le *madapolam*, est originaire, lui aussi, d'une ville de l'Indoustan anglais, dont le nom nous a été transmis intact. Il en est de même de la fine toile de coton, qui, de la ville indienne où elle est née, s'est appelée Masulipatan.

Ce n'est pas la langue chinoise qui nous a donné les mots *soie* et *satin* (venus simplement du latin *seta*), mais c'est la Chine qui nous a transmis le précieux produit. Le nom latin de l'étoffe de soie (*sericum*) vient de la *Serique*, nom sous lequel les Grecs & les Romains désignaient les pays de l'Asie (le royaume de Siam & même la Chine) chez lesquels on allait chercher la soie.

La chronique chinoise (vous savez tout le respect que l'on doit aux chroniques) attribue la découverte de la soie à la femme d'un empereur, deux mille ans avant Jésus-Christ. S'il était à propos qu'une découverte fût faite par une femme, c'était, à coup sûr, celle de la soie. L'usage s'était établi depuis cette époque d'avoir, dans l'intérieur du palais, un terrain destiné à la culture du mûrier, désigné en Chine sous le nom d'arbre d'or. L'impératrice, accompagnée des dames de sa cour, s'y rendait en grande pompe, & cueillait elle-même les feuilles de quelques branches pour les distribuer à l'espèce de chenilles que nous avons appelées bombix ou vers à soie. L'industrie de la soie se développa rapidement, les beaux & brillants tissus se substituèrent presque partout aux peaux de bêtes, & aujourd'hui encore il n'y a pas de pays où l'usage de la soie se trouve plus généralement répandu que dans le Céleste-Empire. Les vête-

ments de soie sont habituels dans le peuple, comme chez nous ceux de laine & de coton.

Cet heureux privilége de la soie à profusion n'appartient pas à l'Europe. La soie est restée dans nos contrées un objet de luxe, & quand elle eut, après des siècles, pénétré en Europe, elle fut longtemps d'un très-grand prix. La première robe, faite entièrement de soie, date seulement de l'année 220. Ce n'est ni une souveraine, ni une jolie femme, ni même un homme qui la porta, c'est un monstre,—c'est Héliogabale. Un siècle auparavant, l'empereur Adrien ne s'était pas trouvé assez riche pour en donner une à sa femme.

J'aurais voulu pouvoir appeler votre reconnaissance sur la mémoire de celui qui fut le Parmentier de la soie; mais l'histoire ne nous a laissé aucun nom. Ce sont des moines persans qui, venus à Constantinople, révélèrent à Justinien l'art d'élever des vers à soie & de fabriquer leurs produits. Ils rapportèrent de Chine des œufs qu'ils avaient cachés dans un bâton creux, &, de ce moment, l'industrie séricicole fut connue en Europe. De la Grèce cette industrie passa en Italie, — c'est le chemin par lequel tant de belles & bonnes choses sont venues jusqu'à nous, — & vers la fin du treizième siècle, les papes introduisirent les mûriers dans le comtat d'Avignon. A Louis XI appartient l'honneur d'avoir établi le premier, à Tours, des manufactures de soieries, en attirant dans notre patrie des ouvriers grecs & italiens. La célèbre industrie de Lyon ne date que de François Ier. Avignon, Nîmes, Saint-Étienne & Paris sont les villes où s'établirent ensuite les plus grandes fabriques de soie. On sait quelle vie nouvelle le métier Jacquard est venu donner au commencement de ce siècle, à l'importante fabrication. N'attendez pas que je vous raconte les nombreuses transformations par lesquelles passe la soie entre le ver qui la file & les dames qui la portent; cela n'est pas de mon ressort: je laisse à la technologie le soin de vous initier, si vous y prenez intérêt, aux secrets du débouillage, du tirage, du décreusage, du moulinage, de la teinture & du tissage.

Bien que le *taffetas* soit démodé, & que la *faye* l'emporte sur lui de toute la puissance de son ampleur, vous n'apprendrez certainement pas sans intérêt que les savants sont d'accord pour faire venir le mot *taffetas* du persan *tâftah*, qu'ils disent être le participe passé d'un verbe *tâften*, signifiant tisser, enlacer. Si le bon et spirituel Nodier était encore parmi nous, j'oserais à peine m'associer à cette opinion, car, pour lui taffetas est par excellence une onomatopée. « On a même écrit autrefois *taffetaf*, dit-il, comme dans ce passage de *La grande Nef des Fous du monde* : « Les bourses comme panetières, les ceintures de *taffetaf*. » La tentation est grande, il faut le reconnaître : quand les plis de l'étoffe sont frottés les uns contre les autres, il semble bien qu'ils nous disent à l'oreille: *taffe taffe*.

Quoi qu'il en soit, ce qui de nos jours caractérise le taffetas et le distingue des autres étoffes de soie, c'est son brillant, son lustre. Or, ce lustre, si dédaigné aujourd'hui, si apprécié naguère, a une histoire qu'on ne vous a peut-être pas racontée. Un fabricant de soie du dernier siècle, Octavio Maï, victime d'événements malheureux, était plongé un jour dans les tristes réflexions que lui suggéraient une position difficile & les embarras de l'avenir. Il ruminait, c'est presque le mot propre, en retournant entre ses dents, sans y penser, une petite touffe de soie écrue qu'il avait mise machinalement dans sa bouche, & qu'il finit par cracher. Celui qui médite, qui cherche & qui s'afflige regarde toujours vers la terre. Les yeux d'Octavio Maï tombèrent par hasard sur cette soie, à laquelle il fut frappé de voir un brillant extraordinaire. Il la ramasse, se rappelle qu'il l'a macérée entre ses dents, & se rend compte, en y réfléchissant, de l'action exercée par une liqueur visqueuse & par la chaleur de la bouche. Ce fut pour lui un trait de lumière : le lustre était trouvé & la fortune d'Octavio était faite.

Quant à la *moire*, elle n'a pas toujours été le nom de l'apprêt que reçoivent, à la calandre ou au cylindre, par l'écrasement de leur grain, certaines étoffes de soie, de laine, de coton ou de lin, pour prendre un éclat changeant, une apparence ondée et chatoyante. C'était originairement une étoffe faite avec le poil d'une chèvre sauvage de l'Asie mineure, appelée *mo*; & comme *hair* signifie poil, le mot anglais *mohair*, poil de chèvre angora, nous avait donné *moire*. Mohair est adopté aujourd'hui, sans motif connu, dans le vocabulaire de la nouveauté moderne, pour désigner une des nombreuses variétés des étoffes de fantaisie.

La soie légère que nous appelons *gaze* vient aussi de l'Orient: c'est à *Gaza*, en Palestine, qu'elle a pris naissance. On n'a pas oublié quels souvenirs d'un tout autre genre se rattachent à cette antique cité: Samson, prisonnier dans ses murs, s'en échappa en emportant les portes, & c'est là qu'il mourut, volontairement écrasé sous les ruines du temple de Dagon.

Gaza veut dire *trésor*. Le précieux rôle que joue la gaze dans la toilette des dames ne dément pas cette signification. Et puis, c'est à la transparence de la gaze, au charme qu'elle a de couvrir sans cacher, que les mots *gaze* & *gazer* ont dû d'être employés figurément dans le sens de voiler, d'adoucir, de tempérer ce qu'un discours a de trop vif, une raillerie ou un reproche de trop amer. Voltaire, voulant parler d'une femme qui, sans avoir abdiqué les grâces de son sexe, avait une grande supériorité d'esprit, a fait aussi, avec ce mot, une très-heureuse métaphore : c'est un aigle, a-t-il dit, dans une cage de gaze.

Un autre tissu léger, la *mousseline*, doit son nom à *Mossoul*, ville de la Turquie d'Asie qui fleurit sur la rive droite du Tigre. Toutefois, c'est dans l'Indoustan que se fabriquent les mousselines, beaucoup plus qu'à Mossoul, où l'on s'occupe

surtout de les teindre & de les imprimer en couleur. Les amis de la comparaison & des rapprochements ont repoussé cette origine ; pour eux, la mousseline se nomme ainsi parce que son duvet fin & léger rappelle la mousse. Les amateurs étymologistes se laissent volontiers séduire par les plus minces apparences.

Mais poursuivons notre course à travers le continent asiatique. Imaginez un pays riant, fertile, pittoresque, où le ciel soit toujours pur, la température toujours douce, l'air toujours salubre & embaumé, les pastèques toujours fraîches, le miel parfumé, les récoltes abondantes & les fruits exquis; où l'on ne rencontre ni reptiles venimeux, ni insectes malfaisants ; placez-le à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, en l'entourant de montagnes boisées d'où jaillissent des sources qui, tombant en cascades bruyantes, forment des canaux et des lacs répandant partout la fraîcheur, la lumière & la fertilité; figurez-vous des campagnes & des collines si belles, si fleuries, que le pays tout entier avec ses ruisseaux, ses vertes prairies, ses cultures variées & ses villages cachés dans les arbres offrent l'aspect d'un immense jardin; mettez toute cette grâce, tout ce charme au pied de cette chose gigantesque qui s'appelle l'Himalaya, & vous n'aurez qu'une idée très-affaiblie de la vallée délicieuse d'où sortent les cachemires. — Cet heureux coin du monde est désigné sur les registres des revenus de l'Empire du Mogol sous les noms d'*Image du Paradis* & de *Demeure céleste*. Or, ces expressions ont été trouvées par les commis des finances, lesquels sont en général peu suspects de poésie.

Oui, c'est dans ce pays enivrant, enchanteur, il faudrait presque dire enchanté, que se fabriquent les tissus merveilleux qui n'ont été imités nulle part, pas plus en Asie qu'en Europe, & qui ont conservé à travers les siècles leur antique réputation. Les châles que les indigènes, Indiens & Mogols, portent l'hiver sur la tête & les épaules, sont fabriqués avec la laine même du pays; mais le cachemire proprement dit, celui qui fait la richesse & la gloire des habitants de la belle vallée, n'appartient au pays de Cachemire que par la fabrication. La laine, ou plus exactement le duvet qui sert à le tisser, est prise sur la poitrine des chèvres du Tibet. Une fois dans les mains du fabricant cachemirien, ce duvet, gris foncé de sa nature, est blanchi au moyen d'une préparation de farine de riz, puis il est teint de diverses couleurs, puis il est tissé, lavé, & quand la bordure est fixée autour de la pièce par une couture imperceptible, le châle est fait.

Sérinagor, la capitale du Cachemire, est le point qui réunit le plus grand nombre de fabriques; mais ne voulant rien vous dire du vilain caractère ni de la malpropreté des cachemiriens, — ils sont indignes des beautés qui les entourent, — je laisserai là cette ville pour vous rappeler, avant de quitter la *Demeure céleste*, qu'elle est la patrie des plus belles roses du monde; la suavité de leur odeur est proverbiale dans l'Indoustan, & l'on sait de quel prix est l'essence (*altar*) qu'on en retire. Le commerce de l'essence de roses est une telle source de richesse pour le pays qu'on passe ordinairement en réjouissances l'époque où les boutons de roses s'épanouissent.

On fait remonter le châle de cachemire à une haute antiquité. Le plus merveilleux de tous, le plus fabuleux surtout, fut, dit-on, fabriqué pour un habitant de Sybaris, cette ville restée plus célèbre par sa mollesse & sa corruption que par son ancienne puissance. Ce que fit de ce châle magnifique le Sybarite Alcesthène, l'histoire ne le dit pas, mais on prétend que Denys l'Ancien en devint possesseur & qu'il le vendit aux Carthaginois pour une somme qui représente 660,000 francs de notre monnaie. On y voyait figurer, paraît-il, la ville de Sybaris, les animaux sacrés, les principaux dieux de la fable & l'opulent Alcesthène lui-même. Après les fortunes les plus diverses, ce chef-d'œuvre se trouvait revenu sur la terre africaine, lorsqu'il fut détruit, en 421, dans le temple de Cœlestis, où il était précieusement conservé. Il avait duré un peu plus de neuf cents ans.

C'est l'Orient qui nous a transmis le châle & son nom (*schâl* en arabe) dont nous avons simplement francisé l'orthographe. Là, le châle appartient également aux deux sexes, & n'a pas, comme chez nous, de fonctions restreintes; il est tout à la fois turban, manteau, ceinture & même tapis. L'usage du châle ne remonte guère, en France, au delà de notre siècle; il date de l'expédition d'Égypte, tout comme les bizarres costumes d'aujourd'hui datent de l'expédition de Chine.

Ainsi se trouve épuisée, mesdemoiselles, la source orientale des produits qui servent à vous parer. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les provenances des pays où le soleil semble se coucher. Quelques tissus disent trop clairement leurs noms pour qu'il soit besoin de les interroger. Le *piqué* rappelle les points rangés en losanges qui réunissent les deux tissus dont il se compose. L'*alpaga* a pris le nom, avec une très-légère variation d'orthographe, de l'*alpaca*, ruminant de l'Amérique du sud, réputé pour la longueur & la finesse des poils de sa toison; *popeline* est une altération de *papeline*, étoffe ainsi nommée dans l'origine, de ce qu'elle se fabriquait à Avignon, alors terre papale; le *guingamp l'orléans*, (même en appuyant sur l's), le *barége* & le *tulle* ont pour berceau des villes de France; le *crêpe*, étoffe légère & frisée, doit naturellement son nom au verbe *crêper*, né lui-même de *crespare*, friser (1); qui dit *velours* dit *velu*, le mot d'autrefois était même *velous;* la *dentelle* rappelle les *petites dents* qui la bordent, & tous les *points* qui désignent des dentelles faites à l'aiguille

(1) De là aussi & comme comparaison avec l'étoffe, le nom de *crêpe* donné à la pâte mince & légère qui égayait jadis les soirées du mardi gras.

portent le nom des pays où on les fabrique : points de Gênes, de Venise, d'Espagne, d'Argenton, &, plus spécialement, points d'Alençon, d'Angleterre, de Valenciennes, de Malines & de Bruxelles. Il n'y a d'incertitudes sur les noms de dentelles que pour la *blonde*. D'où vient cette dénomination? Peut-être de ce que la dentelle de soie n'est pas blanche comme celle de fil; elle est plutôt... blonde. La *guipure* dérive du vieux verbe *guiper*, entrelacer les fils, en les attachant d'un côté, en les tendant de l'autre, avec l'instrument nommé guipoir. Le *linge*, avant l'extension que ce mot a reçu, tirait son nom du *lin*, dont il était fait; de même le *linon*; & le *molleton* est tellement imitatif, il éveille si bien l'idée de ce qui est doux, chaud & agréablement mou, qu'il ne faut pas chercher loin pour trouver son radical dans l'adjectif *mollet*.

Trois de nos principales dénominations sont empruntées aux langues étrangères : étoffe, mérinos & tartan. *Étoffe* vient de l'allemand *stoff*, matière, par opposition à forme. Quand nous disons : Il y a de l'étoffe chez ce garçon-là, nous entendons exprimer que le fond est bon, solide; le verbe *étoffer* s'emploie pour dire que la matière ne manque pas: une robe bien étoffée; il exprime, au figuré, ce qui est plein, rempli. « Une voix de basse sonore, a dit Rousseau, étoffée & mordante, qui remplissait l'oreille & sonnait au cœur. » — L'espagnol *merino* signifiant errant, ce mot est devenu le nom des troupeaux de moutons qu'on mène de pâturage en pâturage; il a passé ensuite à l'étoffe faite de la laine de ces moutons, par une abréviation aussi fréquente que naturelle : après avoir dit d'abord *laine de mérinos*, on s'est contenté de dire *mérinos*. — *Tartan* enfin est le nom du vêtement dans le nord de l'Écosse. C'est pourquoi nous avons appelé ainsi l'étoffe à carreaux que nous tenons des Écossais.

L'art de tisser, pratiqué chez les anciens, remonte chez nous aussi à une époque très-reculée. Les galons, les franges, les rubans, & les échantillons d'étoffes gaufrées découvertes dans les tombeaux du dixième siècle, lors des fouilles faites à Saint-Germain-des-Prés, étaient les produits de l'industrie gauloise. Il paraît que les gants d'évêque trouvés là, & très-bien conservés, étaient exécutés à l'aiguille, formés de plusieurs systèmes de fils croisés avec des trous à jours suivant certaines distributions régulières & assez semblables au point d'Alençon.

On faisait jadis de la toile avec du fil de lin, de chanvre & de coton, & certes on croyait bien faire. Les progrès de l'industrie textile ont tellement marché qu'on en fait aujourd'hui avec du crin, de l'amiante, des fils métalliques, des fils d'araignée & des produits végétaux, tels que de la bourre d'asclépiade & de l'écorce de saule ou de peuplier.

Que *toile* vienne du latin *tela*, comme soie de *seta*, c'est un point qui n'importe guère ; mais ce qu'on ne peut considérer sans intérêt, c'est le chemin qu'a parcouru son diminutif *toilette*, lequel n'a rien signifié de plus, au début de sa carrière, que petite serviette de toile. Il faut vraiment admirer combien ce diminutif a grandi, combien de sens il a pris, à combien d'objets essentiels il s'applique, tout en restant dans le même ordre d'idées. Il s'agit bien encore des soins de propreté et des ablutions que comporte la serviette; mais il s'agit en outre de l'ajustement, de la parure, de l'ensemble du costume, de tout ce qui constitue la mise en contribuant si puissamment à l'élégance, à la grâce, au charme, & l'on sait le monde de choses que peuvent renfermer les simples mots : une *jolie toilette!* Où sont les élégantes, les jeunes filles & les mères radieuses qui, en laissant échapper cette exclamation, ont songé à la petite serviette ?

On a dit que *ruban* venait du latin *rubens* rouge, & Nodier s'est chargé de justifier ainsi cette opinion : « Comme la couleur rouge est la plus éclatante de toutes, elle avait usurpé le droit de dénommer les autres. La tradition de cette étymologie s'est perdue, & l'on dit fort correctement un ruban gris, sauf à rire le soir de la cassette de l'*avare* qui était d'un gris rouge, et sans se douter que cette dernière expression vaut l'autre. C'est ainsi que les langues sont faites. » Pour qu'on se rangeât sans hésitation à l'avis de Nodier, il vaudrait mieux que le ruban fût d'origine moderne, car s'il est un pays où il soit naturel de confondre les idées de rouge & de ruban, assurément, c'est le nôtre : avoir le ruban signifie être décoré, & aucun rouge n'est plus beau que le ruban de la légion d'honneur. Mais les rubans sont aussi vieux que le monde : on les voit en Égypte attacher les sandales d'une statue d'Isis ; les chaussures des anciens sont garnies de rubans, & toutes les femmes de l'antiquité, Juives, Grecques, Troyennes ou Romaines, en ornaient leurs cheveux. — Aussi n'ai-je parlé du ruban que pour avoir l'occasion de rappeler la petite espèce nommée *faveur*.

Les cadeaux donnés par les dames, dans l'ancienne chevalerie, aux chevaliers qui, selon l'expression du temps, s'étaient déclarés leurs esclaves ou leurs serviteurs, consistaient presque toujours en rubans & en nœuds ; ces rubans ainsi reçus étaient une insigne faveur, & l'on comprend que le nom leur en soit resté.

Bien que les grossières étoffes ne soient pas à votre usage, je veux, avant de terminer, vous dire un mot du *camelot*, étoffe ainsi nommée parce qu'elle était faite originairement avec du poil de chameau (*camelus*). Le camelot a donné naissance à une expression, réputée vulgaire, qui a passé, sans trop d'encombre, dans le langage usuel de la société : qu'un ouvrage soit mal fait, qu'une marchandise soit médiocre ou de mauvaise qualité, & chacun dira : *C'est de la camelotte*.

S'il est des sens qui s'étendent & grandissent, il y en a qui dégénèrent : la *pacotille* a d'abord été le

petit paquet d'objets que chaque marin embarqué avait le droit de porter avec lui ; elle est devenue le ballot de marchandises qu'un passager emporte dans l'espoir de le vendre outre mer ; puis, partant de ce principe qu'on va surtout vendre aux colonies les marchandises inférieures ou avariées qui ne pourraient se débiter en Europe, on en est arrivé à faire de pacotille une expression de dénigrement. Pacotille ou camelotte, c'est tout un.

Après vous avoir dit ainsi le peu que je savais, permettez-moi d'ouvrir parmi vous, mesdemoiselles, une petite enquête sur tout ce que j'ignore. — Il y a de riches étoffes qui s'appellent *gros de Naples* & *gros de Tours* : qu'elles aient été fabriquées à l'origine dans l'une & l'autre de ces villes (comme le *florence* & le *nankin*), rien de plus naturel; mais l'adjectif *gros* me laisse des inquiétudes, je ne sais pas expliquer nettement ce qu'il fait là ; — à moins pourtant que gros ne soit une abréviation de gros grain, comme une voix autorisée m'a conseillé de le croire.

Une autre soierie est désignée par les dames et les marchands sous le nom de *poult de soie* : depuis vingt ans & plus, je me demande d'où peut sortir ce vocable *poult*, d'une forme si étrangère à notre langue. Il y a enfin, pour en finir avec les soies, le *foulard*, la *marceline* & la *faye* sur lesquels je n'ai encore que des notions très-imparfaites. — De leur côté, la *percale*, la *flanelle* & le *reps* ne m'ont pas dit le secret de leurs noms, & les tissus légers qui s'appellent *jaconas*, *organdi*, *grenadine*, *tarlatane*, m'ont également laissé sur leurs dénominations dans l'ignorance ou tout au moins dans l'incertitude la plus complète.

Je pourrais, il est vrai, chercher des raisons & des causes dans le champ toujours vaste des conjectures. Pourquoi n'admettrais-je pas, je suppose, que la *grenadine* est sortie de *Grenade*, & que d'honnêtes fabricants de tissus se sont appelés Jaconas ou Tarlatane ? On a vu des choses plus extraordinaires. Les grenadiers n'ont-ils pas, à l'origine, été dits grenadiers parce qu'ils étaient chargés de lancer des grenades; & messieurs Guillotin & Quinquet n'ont-ils pas laissé leurs noms aux instruments dont ils étaient les inventeurs? On m'a assuré, par exemple, que la forte toile blanche fabriquée du côté de Lisieux avait eu pour premier fabricant, il y a deux siècles, un nommé *Cretonne* qui s'était même acquis une grande réputation.

Je ne dis pas non, & si j'en avais quelque bonne preuve, je l'affirmerais à mon tour. Mais il faut absolument des preuves. N'a-t-on pas voulu me soutenir qu'il y avait eu également dans le monde des tissus un monsieur *Basin* ; or, comme j'ai de très fortes raisons pour croire que *basin* sort d'un mot grec qui signifie coton (lequel *coton*, par parenthèse, est le mot arabe *qoton*, sauf le changement de la première lettre), j'ai pris la sage habitude de me défendre du procédé un peu trop expéditif des noms propres. Si un ami en qui j'ai la foi la plus entière n'avait pas vu de ses yeux, sur une place de Cambrai, la statue du premier fabricant de cette fine toile qui, de son nom, s'est appelée *batiste*, je douterais peut-être encore de son existence.

On ne soupçonne jamais assez quelle distance peut séparer, dans la formation des mots, le point de départ du point d'arrivée, & l'on s'expose à d'étranges méprises en ne tenant pas compte des transformations successives ou des passages intermédiaires. Je n'en citerai comme preuve, pour rester dans le domaine qui nous occupe, que la *futaine*, un tissu de laine qui n'a pas eu son inventeur pour parrain.

Vous auriez le droit d'être un peu surprises si je vous disais sans préparation que ce mot a pour origine *fostat*, nom d'un faubourg du Caire d'où l'on tirait cette étoffe : le rapport entre futaine & fostat vous semblerait éloigné ; mais votre étonnement se dissiperait peu à peu quand je vous dirais que la futaine pour venir jusqu'à nous a pris, au moyen âge, le chemin de Gênes, où elle s'appelait *fustagna*, & que de ce mot italien on a fait d'abord fustaigne, puis fustaine, puis enfin futaine.

Désireux donc de compléter mes connaissances, & très-préoccupé, d'autre part, de ne hasarder aucune opinion à la légère, je compte beaucoup sur le concours de mes aimables lectrices pour tirer de l'ombre où elles sont demeurées enfouies les sources d'un certain nombre de leurs gracieux atours.

Inutile d'ajouter que ma reconnaissance vous est non moins acquise pour les indications qu'il vous plairait de me donner sur les dénominations nouvelles, en tant qu'elles peuvent offrir quelque intérêt. Je veux bien admettre avec beaucoup de complaisance que le *paramata* vienne d'Australie ; mais il reste permis de croire jusqu'à plus amples lumières, que le *barpoor*, le *nansouk*, le drap dit *Chambord* & quelques autres de ce genre n'ont pas eu d'autre marraine que la déesse fantaisie.

Charles ROZAN.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

AMOUR ET SACRIFICES

PAR LADY HUBERT

Œuvre excellente, signée d'un nom inconnu, ce petit volume sera lu avec un vif intérêt, d'autant plus vif que cette histoire est, dit-on, réelle & véritable. J'en dirai le sujet en deux mots : Édith Vavasseur est fiancée à un homme qu'elle aime et dont les vertus lui promettent un doux avenir; un acte irréfléchi, un entraînement généreux & imprudent la jette aux bras d'un autre homme, & séparée à jamais de Valter, elle suit en Australie son mari, lord William, & là, résignée, courageuse, immolant le passé au devoir qu'elle s'est si cruellement imposé, elle subit toutes les peines d'une existence aventurière & d'une union antipathique à ses sentiments. Restée veuve, elle vit pour son fils : elle accepte avec lui la pauvreté, & pour lui, le travail, &, dernier sacrifice, elle le voit mourir dans ses bras.

Ce livre est plein d'élévation & de piété; peut-être aurait-il gagné à un plus grand développement; les situations ne sont souvent qu'indiquées, & l'on voudrait un tableau là où l'on ne trouve qu'une esquisse (1).



LES ROSES D'ANTAN

PAR MICHEL AUVRAY



Cette jolie nouvelle a été publiée & remarquée dans un recueil périodique; on y trouve l'esprit de bon aloi, le sentiment de la nature, le joli style & l'imagination variée que nos lectrices ont pu apprécier dans les colonnes de leur journal. Madeleine, l'héroïne du roman, est orpheline & pauvre, et pour gagner le pain du jour, elle est devenue institutrice dans une famille sur laquelle plane un certain mystère. Le maître de la maison, monsieur Meyrins, vit sous le poids d'une préoccupation incessante qui ressemble beaucoup à un remords; certains mots, certaines dates éveillent en lui les pensées les plus sombres; la présence de Madeleine l'adoucit cependant. Des scènes très bien conduites amènent enfin le dénoûment du roman et la révélation des secrets; monsieur Meyrins n'a pas commis des crimes positifs, mais il a laissé périr sous ses yeux, sans le secourir, sans lui tendre la main, sans écouter ses cris de détresse, son ami qui était en même temps son rival; il a désolé la mère de Madeleine, fiancée à cet ami, & plus tard, au milieu de la vie, accablé de regrets & de douleurs, il essaye de réparer sa faute, en recevant la pauvre orpheline sous son toit & en la comblant de bienfaits. Il lui confesse ses torts, elle le console, elle le relève, elle le conduit vers Dieu &, le voyant calme, elle consent à être heureuse.

Cette nouvelle d'un intérêt soutenu, est de celles qui peuvent être recommandées à tous (1).

M. B.



LA FORCE DES FAIBLES

PAR ALFRED DES ESSARTS (2)

Inutile de dire que l'auteur place la force des faibles où elle est uniquement, car de tous les caractères qu'il met en jeu ressort le sentiment chrétien.

Elisabeth, faible par sa jeunesse & sa pauvreté, relève son père affaissé sous un malheur per-

(1) Chez Lethielleux, rue de Mézières, 11, Paris.

(1) Chez Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris. — Un fort volume, 2 fr.

(2) Chez Dillet, rue de Sèvres, 15, Paris. — Prix : 1 fr. 50.



sistant. Hermance, saturée de bien-être, ignore longtemps son propre cœur, & le reconnaît enfin au premier tressaillement de la charité. Jacques, l'enfant qui n'a pas su ce que c'est qu'une mère, un foyer, sortira lui aussi de cette absolue faiblesse qu'on appelle l'abandon ; son courage lui ouvrira la route de la fortune, & la fortune lui laissera sa grandeur native & toute sa bonté.

En regard de ces beaux caractères, l'auteur en a fortement esquissé quelques autres dont le réalisme plein de laideurs est frappant.

Tout un peuple de valets, cédant aux instincts bas & rapaces. Un homme riche, Cazabon, qui ne connaît & ne comprend que les émotions de la bourse ; égoïste sans même s'en douter, Michel l'hercule, avec lequel le lecteur respire l'épaisse fumée d'un estaminet de bas étage, & assiste aux vulgaires emportements de la nature dégradée prise sur le fait. On se repose avec bonheur dans le petit intérieur d'une jeune épouse douce, soumise, & dont la faiblesse triomphe aussi du fort parce que l'amour dévoué, le devoir & la charité lui ont servi d'armure.

Il résulte de cette agréable lecture une forte espérance en la justice de Celui qui n'a besoin, pour faire un vainqueur du faible qui l'implore que de lui servir de bouclier contre les traits des méchants.

LES PROJETS D'ISABELLE

I

« Le Doubs forme autour de Besançon un vaste fer à cheval, » écrivait César, il y a dix-neuf siècles. Depuis ce temps, la rivière continue à décrire le même demi-cercle avec les mêmes méandres & les mêmes ondulations ; mais, à présent, elle partage la ville en deux cantons qui ont une population, des habitudes, des occupations & des mœurs différentes. Tout ce qui n'est point dans l'intérieur du fer à cheval appartient au peuple, aux ouvriers, aux jardiniers, aux vignerons. Un pont, dont les fondements ont été posés par les Romains, sert de limite au quartier populaire. Il n'y a que les petites gens qui le traversent. Les personnes qui occupent un certain rang dans la société s'arrêtent sur la rive gauche, & c'est tout au plus si elles se permettent de jeter un regard curieux sur l'autre bord. Là, du côté du couchant, de vieilles maisons noires, irrégulières, lézardées, élèvent vers le ciel leurs silhouettes bizarres, & penchent vers la rivière leurs façades garnies de loques pendantes, qui flottent à la brise en tous temps, en toutes saisons. Un poète a prétendu que ces haillons, quand le soleil les dore, ressemblent à de brillants oiseaux qui battent des ailes. Il ne faut jamais enlever aux poètes leurs illusions.

Au nord, le quai, récemment construit, est large, commode, bordé de charmantes habitations; cependant la gentry ne le fréquente point. Elle ne s'engage jamais non plus dans les rues qui se trouvent plus loin. Le peuple seul hante ce quartier. Les voyageurs qui descendent de la gare passent rapidement, presque toujours en voiture, & une femme qui traverse, en grande toilette, ces rues bruyantes, ne peut manquer de faire une profonde sensation.

Aussi, l'été dernier, par une belle journée de juillet, on regardait beaucoup une jeune & élégante personne qui, d'un pas vif & d'une démarche légère, suivait le trottoir encombré par les corbeilles des fruitières & les joujoux des enfants. Cette jeune dame voyait fort bien qu'elle attirait tous les regards, & n'en était point du tout charmée. Elle marchait très-vite, le visage voilé par un loup de dentelle noire. Elle avait fait, à dessein peut-être, une toilette extrêmement simple. Son costume de taffetas était d'un gris foncé; sa petite toque noire n'avait ni plumes ni fleurs; sa ceinture, noire aussi, était nouée sans art au-dessus du panier gracieusement relevé de sa jupe courte & unie. Mais tout cela était porté avec goût & distinction par une fort jolie personne. L'aimable inconnue avait une physionomie piquante, un air un peu hautain, une grâce un peu

dédaigneuse. Son abondante chevelure, d'un brun très-clair, était tordue, sans boucles & sans nattes, dans un filet imperceptible; elle avait de fraîches couleurs roses, un teint éblouissant, & ses yeux bleus, qu'elle baissait à demi, étaient de la nuance foncée des belles-de-jour.

Derrière elle, marchait lourdement une vieille femme de chambre, qui semblait être hors d'haleine, & qui avait peine à suivre sa jeune maîtresse. Celle-ci alla presque jusqu'au bout de la rue; puis elle entra dans une allée sombre, & gravit d'un pied léger les degrés inégaux d'un escalier en fort mauvais état.

La femme de chambre la suivit en se disant tout bas :

« Si j'étais jeune, jolie, élégante comme mademoiselle, si j'appartenais, comme elle, à la meilleure société, et si j'avais une tante qui fût logée aussi mal que l'est madame Vibert, je ne lui ferais pas visite au vu & au su de toute une ville. »

Pendant ce temps, mademoiselle sonnait à une porte basse & étroite. Une fillette de sept ans environ, aux cheveux noirs bouclés, vint ouvrir, & battit des mains en s'écriant toute ravie :

« C'est la cousine Isabelle, maman, c'est la cousine Isabelle. »

La mère de la gentille enfant accourut, devancée par trois ou quatre bambins qui sautaient de joie.

« Bonjour, ma tante, » dit Isabelle en présentant son joli front à madame Vibert.

Cette dame, jeune encore, avait une mise propre & soignée & un air de dignité assez remarquable; mais sa figure était pâle & triste; chez elle, tout annonçait la gêne, sinon la pauvreté.

« Sois la bienvenue, chère enfant, & laisse-moi te remercier de la bonne surprise que tu nous fais, dit-elle en embrassant sa nièce.

— Eh! ma tante, répondit celle-ci, il faut bien que je vienne, puisque vous nous oubliez. Marthe aussi nous oublie. Mais où est-elle donc, ma chère Marthe?

— Elle est, comme de coutume, assise auprès de son établi, répliquèrent les enfants. Elle s'est éveillée avant les hirondelles, & depuis ce temps elle travaille. Venez, cousine, nous vous conduirons dans sa chambre.

— Vous m'accompagnerez seulement, mes petits anges, » dit Isabelle, qui passa la première, & ouvrit elle-même la porte de la chambre de sa cousine Marthe.

L'ameublement du nid de la jeune fille, dans lequel la demoiselle aux yeux couleur de belles-de-jour pénétrait ainsi sans façon, était d'une simplicité excessive; mais il prouvait que la propriétaire avait le goût du beau & l'amour du bien. Tout était rangé avec ordre & symétrie. Les siéges étaient recouverts d'une modeste toile perse. Sur la cheminée, on n'apercevait ni glace, ni flambeaux, ni pendule; seulement deux vases en verre bleu, & une montre d'argent dans un petit cartel. Mais des bluets et des marguerites sauvages s'épanouissaient dans les vases, de jolis paysages, dessinés avec talent, ornaient les murs, un christ en ivoire jauni remplaçait la glace absente, & de charmants ouvrages de fantaisie, dont l'exécution n'avait coûté que du temps & des peines, étaient disposés avec art sur les vieux meubles.

La table, longue, étroite, épaisse, posée près de la fenêtre — l'établi, comme les enfants l'appelaient — faisait un effet bizarre au milieu de cette gentille chambrette; mais le travail, auquel se livrait l'habitante du logis, jurait bien davantage encore avec son air distingué et sa physionomie spirituelle.

Mademoiselle Marthe paraissait avoir le même âge que sa cousine Isabelle. Moins jolie que celle-ci, elle était beaucoup plus attrayante. Son doux visage avait un charme qu'on ne saurait définir, & ses grands yeux, d'un gris bleuâtre, avaient un éclat pénétrant, quand toutefois ils n'étaient pas voilés par les longs cils qui les ombrageaient à cette heure. Sa taille était mince & souple, son sourire extrêmement gracieux, & ses cheveux du plus beau blond cendré.

Assise auprès de la table étroite, elle tournait le dos à la porte & travaillait assidûment. Des outils, des limes, des ressorts étaient épars sur l'établi; on apercevait même un de ces verres convexes qui grossissent les objets & qu'on nomme des loupes. Toutes ces choses étaient, il est vrai, si delicates, si mignonnes, qu'il fallait presque des doigts de fée pour les manier; mais le travail de Marthe Vibert n'en était pas moins celui d'un artisan. Elle faisait de l'horlogerie, puisqu'il faut appeler es choses par leur nom.

Si l'on trouve cette occupation indigne d'une personne intelligente, instruite, aimant les arts & les travaux de l'esprit, on ne pourra m'accuser, à Besançon du moins, de ne point observer la couleur locale. Dans cette ville, sur dix jeunes filles pauvres, bien nées, bien élevées, on en rencontrera neuf qui, positivement, seront horlogères, & qui sauront faire marcher de front ce travail, les soins du ménage & l'étude du piano.

Marthe ne se détourna point lorsque la porte s'ouvrit; alors sa cousine, mettant un doigt sur ses lèvres pour imposer silence aux enfants, s'avança sur la pointe du pied, & vint couvrir de ses mains étendues les yeux de la charmante horlogère.

« Isabelle! s'écria celle-ci en serrant avec affection les doigts délicats qui se pressaient sur ses paupières, ma chère Isabelle!

— Tu m'as reconnue, cousine? dit l'élégante jeune fille.

— Oui, mon ange, j'ai reconnu ta voix dès que tu es entrée au logis.

— Et tu ne t'es pas dérangée pour me recevoir, méchante!

— Pardonne-moi, chère cousine, la maison pour

laquelle je travaille me presse tellement, que je ne puis même pas m'interrompre, à présent que tu es auprès de moi; mais cela ne nous empêchera point de causer.

— Et de te gâter la vue, fit observer Isabelle.

— C'est ce que je lui répète chaque jour, ajouta madame Vibert.

— N'est-ce pas, ma tante? Je savais que vous seriez de mon avis. Dites-lui bien qu'en travaillant ainsi d'arrache-pied, pendant des journées entières, elle se rendra malade, ou plutôt ordonnez-lui de se reposer quelquefois.

— Elle ne m'écouterait pas, dit la mère en passant sa main sur les cheveux blonds de l'aimable horlogère; non vraiment elle ne m'écouterait pas; c'est une enfant rebelle qui n'en fait qu'à sa tête.

— Maman, répliqua Marthe, vous ne m'avez jamais défendu positivement de travailler, vous ne le pourriez point. Comment oseriez-vous dire : « Il ne faut pas, » lorsque la nécessité dit : « Il faut? »

Madame Vibert soupira, s'assit auprès d'Isabelle, & prit sur ses genoux son plus jeune enfant.

« Marthe, dit-elle, nous fait honte à tous; à elle seule, elle a plus de courage & d'énergie que nous n'en avons à nous six. Je ne sais ce que nous deviendrions si nous n'avions point cette chère enfant.

La belle horlogère se prit à rire.

— Maman, dit-elle, vous allez me rendre toute confuse, car vous ne m'avez pas habituée à recevoir ainsi des compliments en plein visage. Ai-je fait autre chose que mon devoir, dites, chère maman? Quand mes petites sœurs & mes jeunes frères auront mon âge, ils travailleront comme moi... plus que moi peut-être.

Madame Vibert jeta sur ses enfants un regard triste & pensif.

— Lorsqu'ils auront ton âge, ma pauvre Marthe, songea-t-elle. Et jusque-là, faudra-t-il que tu nous procures, aux dépens de ton repos, de ta santé, de ta beauté, tout le bien-être dont nous jouirons?

Isabelle devina la pensée de sa tante & faillit partager son émotion; mais elle chassa vite cette idée triste & dit de sa voix claire & joyeuse :

— Lorsque j'étais une très-petite fille, on m'embarrassait beaucoup en me demandant ce que deviennent les vieilles lunes; mais à présent, on me mettrait tout à fait au pied du mur si l'on me disait d'expliquer ce que deviennent les milliers de montres qu'on fabrique chaque année à Besançon. Je ne vois pas à quoi elles pourront servir si l'on n'invente pas la mode de les porter en colliers comme on fait pour les perles. — Nous les vendrons aux Yankees, disaient autrefois les horlogers; mais au train dont ils y vont, ils ont dû en envoyer à tous les habitants des deux Amériques, y compris les Patagons & les sauvages du cap Horn.

— Cependant, cousine, tu peux remarquer que les commandes ne manquent point.

— 'st ce qui me surpasse. Mais, ma chère Marthe, si tu as tant d'occupation, comment feras-tu pour prendre un congé? Car j'aime à croire que tu es toujours disposée à venir chez madame Lérins, notre parente. Elle a encore écrit à mon père avant-hier; elle demande quel jour nous arriverons au lac. Papa a répondu que, si tu es prête à m'accompagner, nous partirons lundi prochain. C'est surtout pour te parler de ce voyage... pour vous en parler à toutes deux, bonne tante, que je suis venue à Besançon aujourd'hui; j'ai beaucoup de choses à faire, sans compter mes préparatifs de départ, & cependant j'accours pour m'entendre avec vous, puisque vous nous avez oubliés hier. C'était dimanche pourtant, & le dimanche mademoiselle Marthe n'a rien à démêler avec l'horlogerie. Vous eussiez bien pu nous faire le plaisir de passer cette journée au château... à la maison, reprit vivement Isabelle en rougissant un peu, car la jolie petite habitation de son père ne ressemblait nullement à un château.

— Ma chère mignonne, répliqua madame Vibert, nous ne vous oublions jamais, ton bon père, ta tante Ernestine, tes jeunes sœurs & toi, mais nous ne pouvons oublier non plus que dix kilomètres au moins nous séparent de votre maison de campagne. C'est trop pour les petites jambes des babies; ils ne sauraient aller cueillir aussi loin les bluets & les marguerites que Marthe aime tant.

— Mauvaise excuse, ma tante; il ne faudrait qu'un quart d'heure aux babies pour les franchir, ces dix kilomètres.

— Sans doute, en prenant le chemin de fer; mais Marthe, l'économe, prétend que nous ne pouvons nous permettre cette dépense plus d'une fois par mois.

— L'économie de Marthe ressemblera bientôt à de l'avarice! s'écria Isabelle avec dépit. Enfin viendra-t-elle ou ne viendra-t-elle pas chez madame Lérins?

— Elle ira, ma chère nièce; j'ai promis à notre parente de lui confier ma fille pendant quelques semaines.

— Ah! tant mieux, car je ne serais point partie seule. — Ainsi, ma petite cousine, c'est une chose convenue? Mais, en ton absence, que deviendra l'horlogerie?

— Elle me suivra, répondit Marthe de son air doux et calme.

Isabelle fit un mouvement de surprise.

— Impossible, dit-elle.

— Si vraiment, c'est possible, j'ai parlé de notre voyage au fabricant qui m'emploie, et il trouve que je puis travailler chez madame Lérins aussi facilement qu'ici. J'emporterai donc mes bucoliques.

Le front d'Isabelle se plissa.

— Tu te feras un tort irréparable & à moi aussi peut-être! s'écria-t-elle.

— Un tort irréparable? répéta Marthe surprise.

— Mais sans doute: nous allons chez une personne fort riche, qui appartient au meilleur monde & qui doit avoir de brillantes relations; si nous voulons qu'elle nous présente avec plaisir à ses amis, & qu'elle nous avoue hautement pour cousines, il ne faut pas...

— Lui faire honte, interrompit Marthe en riant.

Madame Vibert sourit aussi, mais avec quelque tristesse.

— Pauvre chère enfant, dit-elle en prenant la main de sa nièce, seras-tu toujours esclave du monde & de ses préjugés? N'oseras-tu jamais faire la chose la plus simple et la plus insignifiante sans te demander avec inquiétude : Que va-t-on penser de moi?

— Mais, ma tante, répliqua la jeune fille, il est bien important, vous le savez, que nous nous appliquions à ne point mécontenter madame Lérins.

— Je sais du moins, ma chère petite, que nous lui devons beaucoup de reconnaissance; elle est si bonne, si généreuse, pour nous qu'elle connaît à peine, & qui ne sommes que ses parentes éloignées!

— Oh! certes oui, elle est bonne et généreuse, reprit Isabelle avec conviction. Devinez-vous, chère tante, pourquoi elle invite Marthe, & pourquoi elle m'invite aussi, à aller passer quelques semaines au Lac? Non, n'est-ce pas? Eh bien! c'est parce qu'elle est seule, qu'elle n'a pas d'enfants, pas de parents proches, & qu'elle voudrait faire, de celle de nous deux qui lui plaira le plus, son amie, sa compagne, sa fille & plus tard son héritière, sans la séparer pourtant de sa famille.

Madame Vibert fit un geste d'incrédulité.

— Qui donc t'a raconté cela? dit-elle.

— C'est une dame qui en a parlé hier à ma tante Ernestine, avec laquelle elle est fort liée. Cette dame tient la nouvelle d'une de ses amies, qui a passé quinze jours chez madame Lérins. Vous voyez qu'il ne s'agit point d'un bruit en l'air, mais d'une chose très-certaine; aussi j'accours pour vous l'apprendre. N'est-il pas vrai, Marthe, que je suis une bonne fille, bien franche & bien loyale? J'aurais pu garder mon secret, & en profiter pour capter la bienveillance de notre riche parente; mais c'eût été affreux, & avec toi je veux jouer cartes sur table. Je viens donc te prévenir, & pour que tu fasses ton profit de ma confidence, je ne te laisserai ignorer aucun de mes projets. Les voici, écoute bien. Il est évident que le choix de madame Lérins tombera sur la meilleure et la plus accomplie; c'est assez dire que la chance est de ton côté, & que j'aurai de la peine à te disputer la victoire, même en employant toutes mes ressources.

— Oh! ma petite cousine, c'est trop de modestie, interrompit Marthe, tu es bien sûre du contraire.

— Non, non, fit Isabelle en secouant la tête, je parle sérieusement, & ce que je dis, je le pense. Il me sera très-difficile de l'emporter sur toi, aussi j'ai résolu de tirer avantage de tout, & de ne négliger aucune occasion de faire valoir mes modestes petits talents. Je ne me parerai point de qualités que je n'ai pas, mais je ne laisserai dans l'ombre aucune de celles que je puis posséder: je m'efforcerai d'être aimable, soumise, prévenante, intelligente aussi.

— Pour ne pas dire spirituelle, fit observer Marthe avec un sourire.

Isabelle hocha la tête & reprit:

— Du moins je ferai mon possible pour n'être ni sotte, ni niaise, ni ennuyeuse; je causerai, je rirai, je chanterai, je ferai de la musique. De ton côté, n'oublie pas tes crayons et tes pinceaux, car madame Lérins a demandé si on nous enseigne des arts d'agrément. Ah! que n'ai-je su tout cela cet hiver, quand je profitais si peu de mes leçons de piano!

— Ma pauvre enfant, lui dit madame Vibert d'un ton doux & triste, tu tiens donc bien à la fortune?

Cette réflexion rembrunit considérablement les idées d'Isabelle.

— Ma tante, je vous prie, n'ayez pas de moi une trop mauvaise opinion, dit-elle d'une voix légèrement tremblante. Si je désire plaire à madame Lérins, c'est d'abord parce quelle est bonne, spirituelle, généreuse; que je n'ai plus de mère & que je serais heureuse de pouvoir lui donner ce nom. J'avoue pourtant que j'aurais du plaisir à posséder une grande fortune. Je ferais beaucoup de bien, j'assurerais l'avenir de mes chères petites sœurs & les pauvres me béniraient. Oh! oui, je voudrais être riche, et vous ne me blâmeriez point de parler ainsi, si vous saviez dans quelle gêne nous sommes. Votre pauvreté n'est rien auprès de notre misère dorée.

— Par exemple! s'écria Marthe, voilà de l'exagération. Ta famille, ma chère amie, a une existence très-confortable; vous passez six mois à Paris, six mois à la campagne; vous donnez des bals, des dîners, des fêtes champêtres.

— C'est vrai, répondit Isabelle d'un ton pensif; à force d'économie & de privations nous parvenons à faire tout cela.

— Comment! répliqua la jeune cousine stupéfaite, vous vous imposez des privations, & vous faites, sans balancer, les dépenses les plus inutiles?

— Mais, ma pauvre Marthe, bien loin d'être inutiles, toutes ces choses dont tu parles sont, au contraire, de première nécessité. Il faut que chacun vive selon son rang.

— Ce n'est pas vivre selon son rang que d'afficher un luxe indigent & menteur, quand on a juste assez de fortune pour se procurer l'aisance & le bien-être, dit la gentille horlogère.

— Ma chère amie, avant tout, il convient de sauver les apparences, repartit Isabelle d'un ton sentencieux.

— Quoi! le fastueux étalage de richesses qu'on ne possède point s'appelle, dans le langage du beau monde, sauver les apparences? demanda Marthe avec une grande naïveté.

— Sans doute, lui répondit sa mère, & c'est au moment où l'on est le plus près de ses pièces qu'il est urgent surtout de faire figure.

— Hélas! c'est bien vrai, dit Isabelle sans se préoccuper du ton ironique que madame Vibert avait pris. Lorsqu'on a peu de fortune, il faut ou s'exiler du monde, ou faire marcher de front la mesquinerie, l'ostentation & la prodigalité.

— Et d'ordinaire, quand on a bien marché ainsi, on arrive à la ruine, ajouta madame Vibert.

— Précisément, ma tante; aussi vous devez comprendre combien je souhaite d'obtenir les bonnes grâces de madame Lérins. Ce serait un si grand bonheur pour toute ma famille, qui, peut-être court à sa perte! — Néanmoins, si Marthe obtient la préférence, je me réjouirai avec elle, & je n'éprouverai pas un seul mouvement de jalousie, ajouta vivement la jeune fille. J'aime à croire, ma chère petite cousine, que, le cas échéant, tu me rendrais la réciproque.

— Oh! certainement, mon ange, » répondit Marthe d'une voix qui allait au cœur.

Isabelle l'embrassa.

« Ainsi, dit-elle, pas de rivalité entre nous, mais seulement une noble émulation. C'est promis, c'est entendu, je suis charmée de voir que tu te prêtes si bien à mes projets.

— Tes projets, ma pauvre enfant, ressemblent à ceux de Perrette la laitière, fit observer la tante d'Isabelle. Je ne crois pas du tout que madame Lérins ait l'intention de se charger de toi ou de Marthe, par l'excellente raison qu'elle a déjà un fils adoptif ou du moins un jeune parent qu'elle aime beaucoup & qu'elle a fait élever.

— Ma tante, je sais ce que vous voulez dire, répliqua Isabelle d'un ton de dédaigneuse indifférence. Il est vrai qu'en mourant, monsieur Lérins a recommandé à sa femme un de leurs neveux, & que, depuis ce temps, notre bonne parente a toujours pris soin de ce jeune homme; mais cela ne prouve point qu'elle le préfère à ses propres cousines, & qu'elle frustrera celles-ci pour enrichir celui-là. »

Madame Vibert secoua la tête.

« Mon enfant, dit-elle, je te ferai observer d'abord que la fortune de madame Lérins lui vient de son mari, ensuite que monsieur Bryans, — le neveu de monsieur Lérins s'appelle ainsi, — que monsieur Bryans est digne de toute l'affection que sa tante lui témoigne; on assure qu'il possède des qualités très-remarquables.

— Je ne le nie point, repartit Isabelle avec insouciance; mais ce monsieur est en voyage, & le proverbe dit que les absents ont toujours tort; il a raison le proverbe; croyez-vous, bonne tante, qu'une fois que nous serons installées au Lac, nous laisserons la place à ce jeune Helvétien? — Monsieur Bryans est Suisse d'origine; vous savez c'est un bon jeune homme, tout simple, tout naïf, &, de plus, sauvage comme les chamois de ses montagnes. Ah! qu'il aurait bonne grâce à venir nous disputer l'affection de madame Lérins!

— Ma chère nièce, tu parles bien légèrement d'une chose bien sérieuse, & tu te fais une idée très-fausse du caractère de notre vénérable parente, si tu crois que de petits talents de société, des airs mondains, une physionomie piquante & les grâces d'un esprit cultivé suffisent pour captiver une personne aussi austère. »

Isabelle se mordit les lèvres.

« Je ne crois pas cela, dit-elle, & j'espère que madame Lérins découvrira en nous des qualités plus sérieuses que celles que vous venez d'énumérer.

— Je l'espère aussi, mais puisque tu tiens tant à lui plaire, laisse-moi te donner quelques conseils. Je connais peu notre riche cousine, cependant je sais qu'elle a des goûts sérieux, qu'elle est heureuse dans son intérieur, & qu'elle ne se soucie guère des distractions mondaines qui font ton envie & ton admiration. Tu nous disais tout à l'heure que madame Lérins doit avoir des relations brillantes. Tu te trompais, elle passe sa vie au milieu d'un petit cercle d'amis; à Neuchâtel durant l'hiver, & dans la solitude de sa propriété du Lac pendant la belle saison. Habituée à n'avoir dans son entourage que des gens simples & laborieux, il est probable qu'elle ne remarquerait point sans en être choquée le dédain que tu témoignes à ceux que tu considères comme tes inférieurs & les efforts que tu fais pour te lier avec les personnes qui occupent dans le monde un rang plus ou moins élevé. Il est, non point probable, mais très-certain, qu'elle te verrait avec peine repousser d'humbles amis pour solliciter les suffrages des grands du monde, & manifester une crainte excessive des jugements & des critiques de ce monde que tu encenses malgré tous les chagrins qu'il te cause.

— Ma tante, balbutia Isabelle un peu confuse, pourquoi supposez-vous?... qui a pu vous dire?...

— On ne m'a rien dit, mignonne, mais depuis longtemps je vois, je comprends & je devine. Non, certes, personne ne m'a dit que tu consultes sans cesse le code du bon ton, & que tu es vraiment sur des épines lorsque tu as fait quelque démarche insolite... comme aujourd'hui, par exemple.

— Qu'ai-je donc fait aujourd'hui? demanda la jeune fille, qui ne put s'empêcher de rougir.

— Tu as traversé, en plein jour, au milieu d'une foule nombreuse, cet affreux quartier de Battant, qu'une femme élégante ne doit pas connaître. Tu changes de couleur..... Quelle enfant! Ce n'est point un reproche que je te fais; au contraire, nous avons à te remercier doublement de ta bonne visite, si elle t'a coûté.

— C'est bien vrai, dit Marthe; pour moi, cousine, je te suis très-reconnaissante, lorsque tu

prends la peine de venir nous embrasser au fond de notre noire & sombre demeure.

— Vous êtes injustes toutes deux, s'écria Isabelle, dont les yeux se remplirent de larmes; vous me taquinez, & vous savez cependant combien j'aime à me trouver avec vous dans ce cher vieux logis.

Sa tante lui baisa le front.

— Je ne voulais pas te faire de peine, lui dit-elle, mais seulement te donner un conseil qui pourra t'être utile. Nous n'avons jamais douté de ton affection, ma chère mignonne, & nous savons que, malgré tes petits travers, tu es une excellente enfant, bien douce, bien dévouée & bien aimante.

— Cousine, demanda Marthe, qui donc nous conduira chez madame Lérins? est-ce ton père? Est-ce mademoiselle Ernestine?

— Ni l'un ni l'autre, répondit la jeune fille, papa est fort occupé à la maison, & ma tante Ernestine ne saurait quitter mes petites sœurs; mais une dame de notre société, qui se propose de faire un voyage en Suisse avec son mari, veut bien se charger de nous jusqu'à Neuchâtel. Là, nous trouverons une femme de chambre ou plutôt une personne de confiance, envoyée par madame Lérins.

— Quoi! dit Marthe, nous irons tourner aussi loin? Le Lac de notre parente n'est pourtant pas celui de Neuchâtel.

— Assurément non, puisque le Doubs baigne le gazon de son verger.

— Est-ce pour cela que la propriété s'appelle le Lac? demanda Marthe sur le ton de la plaisanterie.

— Oui, mademoiselle, c'est pour cela. En cet endroit, le Doubs, qui n'est qu'une toute petite rivière, disparaît au milieu d'un beau lac dont la rive droite est suisse & la rive gauche française.

— Mais ce lac rivière doit se trouver assez loin de Neuchâtel.

— Oh! fort loin, mais nous prendrons, pour y arriver, le chemin des écoliers. En effet, deux routes conduisent à Villers-du-Lac, ce joli village près duquel est située la maison de campagne de notre parente. La première de ces routes va directement au but; pour la suivre, quand on n'a pas de voiture à soi, il faut se résigner à prendre place dans l'antique, dans l'incommode, dans l'affreuse diligence. Elle part de Besançon à l'aube, &, toujours allant cahin-caha, elle arrive au Lac un peu avant le coucher du soleil, après avoir parcouru des plateaux déserts, stériles, des brandes incultes, des fermes solitaires. Ce chemin, triste, monotone, brûlé par les ardeurs du soleil, dessséché par la poussière, dévasté par les orages, est l'image de la vie réelle. L'autre route, avec ses méandres, ses lacs bleus, ses magnifiques sapinières, ses montagnes de neige à l'horizon, a les grâces, les illusions, les aspects enchanteurs de la poésie. C'est l'idéal, c'est le rêve. Elle nous représente la vie embellie, par les songes & les chimères. Il faut un peu plus de temps pour arriver au but, mais qu'importe si le voyage est plus agréable?

— L'agrément du voyage dépendra un peu de vos compagnons de route, fit observer madame Vibert. Quelle est donc cette dame à laquelle ton père, ma chère Isabelle, va te confier?

— C'est la baronne Delmar; vous devez connaître ce nom, ma tante. Oh! nous ne nous ennuierons point avec elle. Elle a de l'esprit, encore plus de mordant, & quand elle raille, elle emporte la pièce.

— En vérité! dit Marthe en riant, il sera fort agréable de voyager avec une personne aussi aimable et aussi indulgente.

— Bah! si elle nous attaque, nous nous défendrons, répliqua philosophiquement Isabelle. Cependant ma chère cousine, soigne bien ta toilette: madame Delmar, qui suit la mode de très-près, est impitoyable à l'égard des femmes qui manquent de goût ou d'élégance. »

Après avoir donné à Marthe ce sage conseil, mademoiselle Isabelle embrassa sa tante, tous les enfants, & trois ou quatre fois la belle horlogère; puis elle retourna à la gare, toujours accompagnée de sa vieille femme de chambre.

II

Quelques jours après, un matin, par un beau soleil et un ciel sans nuages, Marthe Vibert entra à la gare de Besançon, appuyée sur le bras de l'aîné de ses frères, un petit bonhomme de quatorze ou quinze ans. Derrière eux, un camionneur traînait sur son haquet, la malle de la jeune fille.

« Ah! enfin! s'écria mademoiselle Isabelle en venant à la rencontre de son amie. J'ai cru que tu n'arriverais jamais. Nous sommes ici depuis un quart d'heure. Il faut que je te présente à madame Delmar; mais surtout observe-toi bien, ne provoque pas les railleries de cette chercheuse d'esprit.

Elle s'arrêta en apercevant le baron & la baronne qui s'avançaient majestueusement. C'était un couple fort bien assorti; si la femme était vaine & satirique, le mari était plein de morgue & bouffi d'orgueil. Cependant, ils firent un accueil assez gracieux à la gentille Marthe. Elle était la cousine germaine de leur jeune amie, & ils n'avaient point connaissance de l'humble métier qu'elle exerçait & de l'état de pauvreté de sa famille. La baronne commençait à lier conversation avec l'aimable enfant, lorsqu'une altercation s'éleva tout près de ces dames, entre un employé de la gare et un voyageur. Celui-ci, un homme alerte et robuste malgré ses cheveux blancs, avait le costume et la tournure d'un riche fermier, & son langage était à l'avenant. A ses côtés se tenait un jeune homme dont la mise était aussi extrêmement simple; il souriait en écoutant son vieux compagnon, qui

voulait forcer le distributeur de billets à accepter une pièce de monnaie de bas aloi sans doute, car l'employé refusait énergiquement de la prendre. Le baron Delmar se détourna en entendant leurs éclats de voix, &, fronçant les lèvres, il regarda ces hommes du haut de sa grandeur. Nos inconnus ne s'en émurent point ; mais lorsque les dames regardèrent à leur tour, le plus jeune des voyageurs posa sur le guichet une autre pièce, & glissa dans sa main celle qui faisait le sujet de la contestation.

« Mon ami, dit-il, permettez-moi de trancher la difficulté; je prends votre argent, que monsieur refuse, & je lui donne le mien en échange.

— Non, non ! s'écria le tenace vieillard, ce serait céder, & je ne le veux pas; j'ai pour moi le droit & la raison.

— Oh ! Marthe ! quelle fâcheuse rencontre ! dit Isabelle à l'oreille de sa cousine. Je connais ce vieux monsieur qui a le verbe si haut. C'est un de nos voisins de campagne... un riche propriétaire, un homme instruit malgré son air rustique. Entrons dans les salles d'attente avant qu'il ne nous ait aperçues.

— Mais pourquoi le fuir si c'est un ami de ta famille? demanda naïvement Marthe.

— Parce qu'il viendrait à nous & qu'il me parlerait d'un ton... ! Il m'a connue toute petite fille, & c'est un homme absolument sans gêne. Personne ne se familiarise plus aisément... & je suis obligée de tolérer ses défauts, d'abord à cause de ses cheveux blancs, ensuite parce qu'il a un excellent cœur & qu'il nous a rendu des services, de ces petits services qu'on se rend si volontiers entre voisins de campagne. »

Sans attendre la réponse de sa cousine, Isabelle se glissa dans la salle d'attente, prit un fauteuil, ouvrit un éventail de voyage & se blottit dans un coin. Madame Delmar & Marthe la suivirent, tandis que le baron se promenait de long en large, en regardant chacun du haut de la tête.

Cependant le vieillard, qui avait enfin conquis son billet, se dirigea vers le compartiment réservé, dans les salles d'attentes, aux personnes qui voyagent en troisième classe.

En passant, il aperçut Isabelle & s'approcha tout joyeux.

« Mademoiselle Élisabeth, lui dit-il, je suis positivement charmé de vous voir. Ce serait une question oiseuse que de vous demander si vous vous portez bien, vous avez sur les joues deux bouquets de cerises qui sont de vrais certificats de santé. Mais chez vous, comment va t-on ? Le papa, mademoiselle Ernestine, les petites sœurs ? Il y a plus de quinze jours que je n'ai eu l'honneur de les voir ; lorsque la chasse sera ouverte, je vous ferai des visites plus fréquentes. Ah ! c'est que j'aime arriver au milieu de votre famille avec ma carnassière bien remplie ! Les petites sont alors si contentes, mademoiselle Ernestine aussi. Quant à votre père, c'est un digne homme, tout simple et tout uni malgré son rang. Jamais il ne passe auprès de mon pauvre logis sans venir prendre un air de feu ; quelquefois même nous trinquons ensemble. « Monsieur Bénard, me disait-il dernièrement, votre vin et vos jambons fumés sont au-dessus de tout éloge. »

Le baron & la baronne Delmar écoutaient ce petit discours d'un air surpris et choqué, tandis que la pauvre Isabelle rougissait, pâlissait, perdait contenance, & souhaitait de pouvoir se cacher dans un trou de souris. Elle n'osait rompre en visière avec l'importun qui lui parlait de la sorte. Il avait rendu à sa famille des services plus importants qu'elle n'avait bien voulu le dire à Marthe. C'était le meilleur des hommes, & son obligeance était extrême.

« Puis-je vous demander, mademoiselle Élisabeth, si vous vous disposez à faire un long voyage? ajouta-t-il du ton le plus gracieux.

— Long ! Mais non, monsieur, pas précisément, balbutia la jeune fille, nous allons chez madame Lérins.

— A Villers-du-Lac ? C'est une excursion charmante. Vous prendrez le chemin de fer jusqu'à Pontarlier sans doute ?

— Jusqu'à Neuchâtel, monsieur... je veux dire jusqu'au Locle.

— Ah ! c'est ce qui s'appelle faire l'école buissonnière. Il est vrai que tout chemin conduit à Rome. Mais quelle singulière rencontre ! figurez-vous, mademoiselle Élisabeth, que, moi aussi, je vais passer à Neuchâtel avec mon jeune ami, monsieur Fritz. Monsieur Fritz, approchez-vous donc, ces dames le permettent. Oui, je traverserai Neuchâtel pour me rendre — c'est ceci qui est bizarre — dans une des fermes de madame votre tante — tante, grande-tante ou cousine, j'ignore quel est exactement le degré de parenté qui vous unit à madame Lérins. Enfin, je vais chez un de ses fermiers pour acheter un troupeau de bêtes aumailles. Ce qui me fâche, c'est que je ne pourrai avoir l'honneur de m'asseoir dans votre vagon, le billet que voici me le défend. Je voyage en troisième, non par nécessité, mais parce que c'est la place de tout bon paysan. Par complaisance, pour ne point me laisser seul, monsieur Fritz a voulu prendre aussi un billet jaune. S'il avait prévu... Mais on ne s'avise jamais de tout.

— Ma chère enfant, dit madame Delmar à l'oreille d'Isabelle, est-il possible qu'un semblable original se permette de vous parler aussi familièrement ?

— C'est un voisin de campagne, murmura la jeune fille, un homme qui est habitué à avoir partout ses coudées franches.

— Cela se voit de reste. Je vous engage à lui couper court, car, s'il continuait sur ce ton, on ferait cercle autour de nous.

— Monsieur Bénard, dit Isabelle avec embarras, je regrette aussi que nous ne puissions voyager de compagnie, mais puisque... votre place est... là-

bas, je ne veux point vous retenir. Monsieur, votre ami vous attend... Adieu, monsieur, je vous souhaite un bon voyage.

— Oh ! nous ne nous séparerons pas encore, répliqua le bonhomme en regardant sa montre. Le train partira dans un quart d'heure; jusque-là nous pouvons causer de la pluie & du beau temps. Vous permettez, mesdames ? fit-il en prenant un fauteuil. — Mademoiselle Élisabeth, cette charmante personne, aux yeux couleur gris de lin, ne serait-elle pas une de vos cousines?

— Oui, monsieur, c'est mademoiselle Marthe Vibert, dit Isabelle d'un ton sec.

— Mademoiselle Vibert, c'est cela, j'allais le dire. Mademoiselle ressemble à madame sa mère, que j'ai beaucoup connue quand elle était enfant. — Et, ajouta le vieillard en baissant la voix, quelle est donc cette superbe dame qui a une prestance si noble ? »

La dame — c'était la baronne Delmar — entendait fort bien, elle se leva, prit le bras de son mari, & se mit à lui parler très-bas. Isabelle était au supplice.

« Marthe, oh ! que je souffre ! dit-elle en se penchant comme pour rajuster le voile de sa cousine. Monsieur Delmar doit être furieux; & sa femme, quelle opinion va-t-elle avoir de nous ? Il faut absolument éconduire ce monsieur sans gêne; je m'en charge, & ce sera facile, si tu veux bien me rendre le service d'échanger quelques mots avec lui pour détourner son attention. »

Elle se leva, s'éloigna d'un pas léger, & revint au bout d'une minute, toute rose & toute souriante. Derrière elle s'avançait un employé de la gare, qui dit d'un ton bref :

« Vos billets, mesdames?

— Voici le mien, répondit Isabelle avec empressement. Marthe, fais voir ton billet.

— Le vôtre, monsieur? demanda l'employé au vieux villageois, qui répliqua sans s'émouvoir :

— Le mien n'est pas entièrement conforme à celui de ces dames; mais j'irai prendre ma place tout à l'heure.

— A l'instant, monsieur, c'est à l'instant qu'il faut la prendre.

— Mesdames, dit le vieillard avec bonhomie, je crois qu'il ne servirait à rien de discuter; permettez-moi donc de vous offrir mes hommages & mes regrets. — Mademoiselle Élisabeth, j'aurai l'honneur de venir vous saluer à la première halte. — Mademoiselle Vibert, je suis votre serviteur tout dévoué. — Monsieur & madame .. » ajouta-t-il en s'inclinant devant le baron & la baronne.

Le premier répondit par quelques mots inarticulés, la seconde par un léger mouvement de tête, & le bonhomme s'éloigna tout joyeux.

« Ma chère Isabelle, dit madame Delmar d'un ton sec, si vos parents admettent dans leur société d'aussi grotesques personnages, ils feront fuir les gens de bonne compagnie. »

Là-dessus, elle prit son waterproof, & se dirigea d'un air digne vers les portes de sortie, qui s'ouvraient enfin, à la grande satisfaction des voyageurs, que l'on voyait se précipiter sur la voie, comme si le feu eût été dans les salles d'attente.

Le baron se mit en quête d'un compartiment vide, où il s'installa avec les trois dames, & ce fut d'une manière assez triste qu'ils commencèrent leur voyage d'agrément. Madame Delmar semblait ennuyée & fatiguée; elle se plaignait de la chaleur, de la fumée de la locomotive que le vent d'est rabattait en épais tourbillons, des sinuosités de la route qui la remettaient sans cesse en face du soleil, bien qu'elle eût le soin de se placer tantôt dans un coin, tantôt dans un autre. Son mari l'écoutait patiemment et ne répondait mot; il se tenait fort droit, les lèvres serrées & les yeux fixés sur un journal qui ne paraissait pas l'intéresser beaucoup. Isabelle était sombre & préoccupée, toute sa joie avait disparu; elle éprouvait un sentiment de honte, de dépit & de confusion qu'elle cherchait à se dissimuler à elle-même, tant il était ridicule & puéril; mais, malgré qu'elle en eût, sa vanité blessée la faisait souffrir. Marthe seule était gaie et souriante; elle gardait un silence modeste; mais intérieurement elle ressentait un plaisir très-vif & tout nouveau. C'était pour elle une chose rare & charmante que d'être en plein air, de respirer les vagues & délicieux parfums des bois, & de reposer sa vue sur un paysage gracieux & riant.

Au bout d'une heure, le train s'arrêta, & une voix monotone cria : Mouchard, trente minutes d'arrêt.

« Qu'est-ce donc que ce Mouchard où l'on stationne si longtemps? demanda Marthe.

— C'est un affreux petit village, dont on a fait une grande gare, répondit Isabelle.

— La gare de Mouchard est placée à la jonction de deux lignes, voilà pourquoi le train s'y arrête, expliqua monsieur Delmar. Nous allons descendre & avec plaisir, n'est-ce pas, mesdames ?

— Pour moi, je ne descendrai point, dit Isabelle, qui ne voulait pas que M. Bénard vînt la relancer au milieu de cette foule. Je serai beaucoup mieux ici que sur la route, où il y a du vent & de la poussière.

— A votre aise, ma chère, » répliqua la baronne en descendant la première.

Marthe la suivit. Isabelle les regarda s'éloigner, baissa les glaces comme pour s'en faire un rempart, &, sans trop s'approcher des portières, elle guetta l'arrivée de l'ennemi.

Elle vit Marthe courir gaiement dans la poussière, & s'arrêter auprès d'une marchande de fruits; puis elle aperçut monsieur Bernard & son jeune & fidèle ami ; ils se dirigeaient aussi vers la fruitière; ils saluèrent Marthe & la baronne, & le vieux paysan leur adressa la parole. La jolie horlogère ayant répondu gracieusement, ils entrèrent en conversation. Le bon vieillard disait, sans

doute, des choses plaisantes, car mademoiselle Vibert riait en montrant les plus jolies dents du monde; si monsieur Fritz ne se permettait point de prendre part à l'entretien, il souriait aussi & semblait prêter une oreille attentive.

« On dit que Marthe a de l'esprit, c'est possible, mais elle manque de tact! s'écria Isabelle, qui pouvait parler haut sans risquer d'être entendue. Elle court à la rencontre de ce vieillard, sans remarquer les sourires moqueurs de la baronne. Mais que peut-il lui dire? Bien! voilà madame Delmar qui hausse les épaules à la dérobée. Je gage qu'elle regrette de s'être chargée de nous. Ah! comme elle me fera payer cher l'ennui qu'elle éprouve aujourd'hui! Très-certainement, dans notre société, il sera de mode, cet hiver, de me taquiner au sujet de M. Bénard. »

Quelques minutes encore se passèrent, puis M. Delmar & les deux dames vinrent reprendre leurs places.

« Ah! cousine, dit Marthe, tu as eu tort de rester à bouder dans ton petit coin; nous venons de causer avec l'ami de ton père, et nous avons ri de si bon cœur! Il a, je t'assure, beaucoup d'esprit, non pas du plus fin & du plus délicat; ses plaisanteries manquent de sel attique peut-être, mais sa vivacité & sa gaieté gauloise sont fort amusantes. »

Elle s'interrompit brusquement; celui dont elle parlait était debout sur le marche-pied, & il appuyait contre la vitre sa figure souriante.

« Quoi! mademoiselle Élisabeth, vous êtes restée ici à croquer le marmot, tandis que nous nous divertissions là-bas? dit-il en ouvrant la portière.

— Monsieur, lui cria le baron, je crois que vous montez auprès de nous?

— Oui, monsieur, je monte... & je m'assieds, dit le bonhomme en se plaçant en face d'Isabelle.

— Vraiment, vraiment, monsieur, vous n'y songez pas, cela ne se fait point, reprit monsieur Delmar, rouge de colère. Rappelez-vous ce qui vous est arrivé à la gare de Besançon.

— Oh! je ne l'ai pas oublié; mais comme dit La Bruyère, — un profond moraliste, — « chassez « un chien du fauteuil du roi, il grimpera dans la « chaire du prédicateur. »

— N'est-ce pas La Bruyère qui a dit aussi que le rôle d'un sot est d'être importun? » murmura la baronne entre ses dents.

Le malin vieillard l'entendit peut-être, mais il fit la sourde oreille, & donna la main à son jeune compagnon, qui hésitait à monter.

« Venez, monsieur Fritz, lui dit-il, asseyez-vous ici, auprès de madame. — Madame, restez donc, je vous prie, nous serions désolés de vous causer le moindre dérangement. Nous allons former, j'espère, une charmante petite réunion, & faire tous ensemble un joyeux voyage. »

Il fut interrompu par une voix monotone qui répétait le sempiternel refrain :

« Vos billets, mesdames, vos billets, messieurs? »

C'était là qu'Isabelle attendait monsieur Bénard & son jeune ami; elle souriait déjà d'un air de triomphe, quand les deux hommes, sans se troubler, exhibèrent leurs menus morceaux de carton. L'employé regarda, ferma la portière, et le train se mit en marche.

« Nous avons échangé nos billets jaunes contre ceux-ci, dit monsieur Bénard de sa voix calme; nous étions tristes là-bas, & le temps nous durait; monsieur Fritz surtout faisait une mine si piteuse, que j'ai eu pitié de lui; je lui ai proposé de venir ici, il m'a pris au mot, & nous voilà réunis pour longtemps, j'espère. — Monsieur le baron, il est tout simple que je me plaise dans la société de ces jeunes demoiselles, je suis presque leur parent; il y avait entre mon père & leur aïeul...

— Oh! peu importe ce qu'il y avait, monsieur Bénard, interrompit Isabelle avec impatience; ces détails ne sauraient intéresser monsieur & madame.

— Cousine, vois donc le joli paysage! » s'écria Marthe, qui ne put retenir cette exclamation.

Le baron, la baronne & Isabelle, se précipitant aussitôt contre la portière, l'accaparèrent sans façon, tandis que les autres voyageurs regardaient péniblement par-dessus les épaules des premiers. A leurs pieds, s'étendait une vallée ravissante sur laquelle le soleil & de chaudes vapeurs semblaient répandre une pluie d'or. Des coteaux chargés de vignes déroulaient leurs replis sinueux sous les rayons éclatants de ce soleil de juillet; une petite ville toute blanche, & une rivière mignonne, argentée, complétaient d'une façon charmante l'ensemble de ce tableau pittoresque. Mais le train s'éloigna, &, comme une fugitive vision, les coteaux, la vallée, la rivière & la ville disparurent soudain.

« Ah! que c'était joli, dit Marthe avec admiration.

— Oui, répliqua monsieur Bénard, il n'y a peut-être pas, dans ce département, un plus magnifique point de vue. La rivière se nomme la Cuisance, & la petite ville Arbois. Jadis les armes de celle-ci étaient un pélican d'argent, becquetant sa poitrine sur ses petits aussi d'argent, posés sur un nid d'or; le tout en champ d'azur, avec cette devise : Ainsi Dieu aide Arbois.

— Nous voilà bien avancées à présent que nous savons cela, dit Isabelle à demi-voix, en se penchant vers madame Delmar.

— Mais c'est fort intéressant, repartit le baron qui sortit un carnet de sa poche & se mit à écrire. — Vous dites, monsieur, que cette rivière se nomme Arbois & la ville Cuisance?

— Je dis le contraire, monsieur, c'est la ville qui s'appelle Arbois, elle est renommée par ses vins. Vous devez connaître cela, le vin d'Arbois?

— Ah! c'est juste, fit M. Delmar.

La glace se trouvant ainsi rompue, le fier baron se décida à entrer en conversation avec le bon villageois; M. Fritz finit par se mêler à l'entretien, &

Marthe les écouta avec plaisir; quant à Isabelle & à madame Delmar, elles se détournèrent avec dédain & se mirent à causer ensemble, absolument comme si elles eussent été seules. M. Bénard disait pourtant des choses intéressantes, & son ami était prompt à la repartie. Ce jeune homme avait l'esprit vif & l'imagination brillante; s'il s'était tu jusque là, c'était évidemment par modestie. Plusieurs fois il essaya d'adresser la parole aux deux cousines; mais Isabelle, par orgueil, & Marthe par timidité, lui répondirent très-brièvement. Il en ressentit quelque déplaisir, du moins en ce qui concernait la jolie & brillante Isabelle; c'était à elle qu'il s'adressait de préférence, & c'était elle encore qu'il regardait à la dérobée.

Pendant ce temps, le train montait, montait toujours, car le chemin, tracé au milieu de hautes montagnes, était loin d'avoir cette surface plane que l'on donne ordinairement aux voies ferrées. Dès qu'on pénétra dans les forêts de sapin, la chaleur extrême fit place à une délicieuse fraîcheur. L'air était vif, presque froid. Quelques rayons de soleil s'égaraient sous les voûtes sombres; une odeur pénétrante & très-agréable s'échappait des bois, dont les troncs droits & sveltes des sapins permettaient d'apercevoir les mystérieuses profondeurs.

On ne voyait aucun être humain dans ces solitudes, mais, de temps à autre, le train rapide passait auprès d'une ferme, d'un chalet, derrière lesquels se trouvaient de longues et charmantes échappées de vue.

— Marthe, dit Isabelle, qui n'était point fâchée de donner quelque relief à sa cousine, voici de quoi exercer ton pinceau. Mais pourras-tu peindre de mémoire ces jolis paysages ?

— Mademoiselle est peintre de profession ? demanda monsieur Bénard.

— Oh ! non, répondit-elle en souriant, c'est par goût que je peins.

— Par goût, très-bien, très-bien. Veuillez m'excuser, mademoiselle, si je vous ai adressé cette question, indiscrète peut-être, c'est parce que, m'a-t-on dit, vous soutenez votte famille avec votre travail.

— En effet, monsieur, je m'efforce d'être utile aux miens, répliqua la jeune fille, qui ne put s'empêcher de sourire en remarquant les regards foudroyants que lui lançait Isabelle.

— Je vous en félicite, mademoiselle Vibert, continua M. Bénard, mais, je ne vois pas de quelle façon une jeune personne aussi distinguée que vous...

— Je suis horlogère, monsieur, interrompit Marthe d'une voix claire & ferme.

La baronne fit un geste de stupéfaction; une vive rougeur couvrit les joues d'Isabelle, & monsieur Fritz, qui avait les yeux fixés sur cette belle orgueilleuse, les détourna soudain pour venir les arrêter sur l'aimable Marthe.

— Est-il possible qu'on puisse se trouver réduit à une semblable nécessité ? murmura le baron d'un air de pitié.

— Monsieur, lui dit Isabelle, qui avait l'oreille fine, ne plaignons pas trop ma pauvre cousine; elle est en passe de devenir millionnaire.

— Oh! fit monsieur Delmar en changeant de ton.

— Oh! oh! répéta monsieur Bénard, recevez mes compliments, mademoiselle Vibert.

— Celle-ci secoua la tête.

— Je vous prie, messieurs, dit-elle, ne prenez pas au sérieux une semblable plaisanterie.

— Mais, fit observer la baronne, j'ai ouï dire en effet que madame Lérins se propose, mesdemoiselles, de vous laisser sa grande fortune.

— On vous a mal renseignée madame la baronne, répliqua M. Bénard. J'ai l'honneur de connaître, non-seulement madame Lérins, mais encore son héritier monsieur Bryans.

— Le jeune Suisse? Est-ce qu'il chercherait à vous couper l'herbe sous le pied? demanda la baronne à Isabelle.

Celle-ci haussa les épaules.

— Ah ! nous ne le craignons guère, je vous assure, dit-elle avec dédain.

— On m'a parlé de lui, mais je ne me souviens plus en quels termes, reprit madame Delmar. C'est, je crois, une plaisante espèce d'homme ?

— Tout à fait, répondit la jeune fille. Il a un caractère des plus bizarres & une tête à l'évent ; papa, qui l'a vu chez madame Lérins, l'appelle en riant Don Quichotte. Il paraît que ce jeune Hélvétien ressemble au bon chevalier de la Manche ; il a sa sa taille longue & maigre, ses yeux un peu égarés, ses idées extravagantes.

— Madame la baronne, interrompit Marthe, ne croyez pas que ma cousine parle sérieusement; elle sait très-bien que monsieur Bryans est un jeune homme d'un mérite rare, mais elle aime à plaisanter.

— Moi ? je ne plaisante pas du tout, dit Isabelle d'un ton sérieux.

— Mais, cousine, tu as entendu ma mère t'affirmer que monsieur Bryans....

— Ta mère, ma chère amie, est la bonté et l'indulgence mêmes : lorsque ses amis sont borgnes, elle les regarde de côté; pour moi, j'avoue que je ne puis en faire autant; d'ailleurs, le neveu de madame Lérins n'est pas notre ami ; il nous fait obstacle, voilà tout.

— Qu'est-ce donc que vous examinez avec tant d'attention, monsieur Fritz ? demanda d'un ton railleur le vieux villageois à son ami, qui depuis un instant avait la tête à la portière.

— Monsieur, je regarde ce village là-bas & ces marécages, ces tourbières....

— Ce village s'appelle La Rivière, mon cher monsieur; on lui a donné ce nom parce qu'il est bâti auprès d'une jolie petite rivière, le Drugeon. Autrefois il y avait ici un château fort, dans lequel Charles le Téméraire se retira après la bataille de Morat.

— Morat, Charles le Téméraire, village de Drugeon, répéta le baron en écrivant à mesure.

—Monsieur Delmar entend toujours l'inverse de ce qu'on lui dit, chuchota monsieur Bénard à l'oreille de Fritz.

— Ah! enfin, voici Pontarlier! » s'écria Isabelle un instant après.

Ce fut avec une joie très-vive qu'elle descendit de wagon; il lui semblait qu'elle respirerait plus librement quand elle ne serait plus assise en face de ce vieux villageois.

La gare était encombrée ; un train venait d'arriver de Neuchâtel, une foule de gens couraient affairés dans tous les sens.

Des fiacres, des omnibus, d'élégantes voitures allaient & venaient sur la route brillante de soleil, & des bambins importuns harcelaient les voyageurs, qui ne répondaient même pas à leurs offres de services.

L'un de ces petits portefaix tenait par la main son jeune frère, un bébé de deux ou trois ans, qui seul était calme au milieu de cette grande agitation.

Peut-être venait-il ici pour la première fois; il ouvrait ses yeux noirs d'un air étonné, jetait des cris d'admiration & riait aux anges.

Voulant voir de plus près le tout petit chien qu'une dame anglaise menait en laisse, il quitta la main de son frère, courut maladroitement, et alla se heurter contre l'essieu d'une voiture.

Il tomba, & sa figure se couvrit de sang. Plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient la baronne Delmar, Isabelle & Marthe, poussèrent un cri de terreur; d'autres allèrent relever le petit blessé; monsieur Fritz, qui arriva le premier, le prit dans ses bras, essuya avec son mouchoir le sang qui lui couvrait le visage, & s'assura qu'il n'avait qu'une plaie fort légère.

— Mademoiselle, dit le jeune homme à Isabelle, vous voulez bien, n'est-ce pas, vous charger de ce pauvre enfant, tandis que j'irai chercher à la gare ce qu'il me faut pour panser sa blessure ? Elle n'est pas grave heureusement, & je crois que cet imprudent marmot n'aura pas besoin d'un plus savant docteur.

Isabelle avait un cœur excellent, l'accident arrivé au pauvre petit la rendait toute tremblante & elle souffrait en voyant ce gentil visage couvert de sang ; mais la proposition de monsieur Fritz la fit rougir & reculer d'un pas.

Pour rien au monde, elle n'eût voulu prendre dans ses bras cet enfant inconnu, dont les mains étaient fort malpropres, & les vêtements dès haillons d'une propreté douteuse.

Elle sortit de son porte-monnaie quelque argent qu'elle glissa dans la poche du bébé.

« Avec ça, mon garçon, va te faire panser ailleurs,» dit la voix goguenarde de monsieur Bénard.

Isabelle tressaillit & s'éloigna confuse, tandis qu'une expression de triste étonnement se peignait sur la figure de monsieur Fritz.

« Monsieur, lui dit Marthe avec timidité, voulez-vous me confier ce petit malheureux ?»

Elle s'assit, & étendit sur ses genoux l'enfant, qui poussait des cris à fendre l'âme, quoiqu'il eût plus de peur que de mal.

Monsieur Fritz le pansa avec dextérité, & noua le mouchoir de Marthe par-dessus les compresses. La jeune fille remit une petite pièce blanche au frère aîné du baby, monsieur Fritz fit une aumône plus considérable, & les voyageurs furent priés de reprendre leurs places.

« Laissons monsieur Bénard & son ami s'installer dans leur wagon, puis nous irons nous asseoir dans un autre compartiment, dit Isabelle au baron & à la baronne.

— Non pas, non pas, s'écria monsieur Delmar, ce vieux bonhomme me plaît & je n'entends point me séparer de lui. Il gagne a être connu, ce n'est pas un rustre, & je l'avais mal jugé, d'abord; il a de l'esprit, de l'entregent, & il entend fort bien raillerie.

— Oh! oui, ajouta Marthe, & songe aussi, cousine, qu'il a connu notre grand-père. »

Isabelle ne répondit point, & comme elle ne pouvait faire bande à part, elle alla rejoindre ses amis. Elle s'assit d'un air maussade, & jeta son voile sur sa figure, sous prétexte que l'air vif des montagnes l'incommodait.

« Monsieur, monsieur, dit le baron au vieux villageois, vous voyez cette forteresse, ici, à gauche ?

— Oui, monsieur, c'est le fort de Joux, où furent enfermés Mirabeau, & Toussaint Louverture.

— Ah! fi! un nègre, dit monsieur Delmar en remettant son carnet dans sa poche, ce n'est pas la peine de noter cela.

— Le fort de Joux nous rappelle aussi le souvenir d'un de nos anciens poètes bourguignons, Olivier de la Marche, le capitaine des gardes de Charles le Téméraires, fit observer monsieur Fritz, qui jeta sur Isabelle un regard rapide & reprit avec hésitation : Voulez-vous, mesdames, me permettre de vous réciter quelques vers du vieux et naïf rimeur ?

« Entre vertus, cueillez pour fleur divine
» La charité, & plantez sa racine
» En votre cœur comme chose d'élite,
» C'est la vertu qui sert & qui profite.

» La rime n'est pas riche & le style en est vieux; les vers féminins se suivent sans aucun souci des règles de la poésie; mais, au milieu de tout cela, se trouve un conseil excellent.

— Ma chère Isabelle, dit la baronne en anglais, je crois que ce monsieur fait allusion à l'accident arrivé au petit mendiant de Pontarlier, & c'est à vous, s'il vous plait que ce discours s'adresse. »

— J'espère que non, » s'écria la jeune fille très-offensée.

Le chemin devint bientôt si pittoresque, que les voyageurs cessèrent toute conversation pour admirer le paysage.

Le train courait sur la pente des montagnes qui entourent le Val-de-Travers. Au fond du vallon, bouillonnait la Raise, un torrent qui fait la richesse de ce pays paisible, car sur ses bords se groupent des moulins, des scieries, des usines, des fabriques, & tout un petit peuple de travailleurs.

Le train descendait comme s'il eût été emporté par un hippogriffe; mais les gares, très rapprochées, nécessitaient de nombreuses pauses, pendant lesquelles les voyageurs pouvaient regarder à loisir les jolis villages qu'ils traversaient.

Presque chaque maisonnette avait son jardin, ses fleurs & son bouquet d'arbres fruitiers; les toits, couverts de tuiles rondes, scintillaient au soleil, & les carrés de bois bizarrement taillés, qui revêtaient les façades, imitaient la pierre sculptée, & donnaient un air d'opulence à de bien modestes chalets.

Enfin les pentes des montagnes devinrent moins abruptes, la vallée s'élargit, &, dans le fond apparut le lac de Neuchâtel, avec ses teintes livides à l'ombre, & ses glacis d'un bleu tendre & argenté partout où se réfléchissait la lumière.

L'atmosphère, très-pure, sans brume & sans nuages, permettait d'admirer la ligne blanche des Alpes, dont les crêtes & les pics neigeux se dessinaient à l'horizon sur l'azur foncé du ciel.

Neuchâtel, cette ville charmante, bâtie en partie sur le lac & en partie sur la montagne, étalait au soleil ses maisons blanches, ses chalets suisses & ses coteaux chargés de verdure.

« Véritablement, cette vallée est fort agréable, dit Isabelle.

Et tout bas, pour elle seule, elle ajouta: « Je me résignerais volontiers à passer, chaque année, deux ou trois mois dans cette gentille petite ville de Neuchâtel.

— Oui, reprit monsieur Bénard, c'est en effet un heureux pays, & c'est l'horlogerie, mademoiselle Vibert, qui procure à ces bons Suisses l'aisance, le bien-être & souvent la fortune.

Marthe sourit.

— Je suis ravie, dit-elle, d'apprendre qu'un horloger peut s'enrichir.

— Oh! quel supplice! pensa Isabelle; je crois qu'il me serait impossible de le supporter longtemps encore; mais, heureusement, dès que nous arriverons à Neuchâtel, nous nous séparerons de ce vieux paysan. »

III

L'habitation de madame Lérins est placée au bord du Doubs, presque en face du village des Brenets, dans un vallon sauvage entouré de hautes montagnes. En ce lieu, l'étroite rivière s'élargit considérablement, &, après avoir formé les magnifiques bassins qu'on nomme le lac de Chailleson, elle se précipite d'une hauteur de quatre-vingts pieds dans un gouffre qui, dit-on, ne rend point les débris de ses victimes.

Mais de la maison de madame Lérins on n'aperçoit ni la cataracte, ni même les bassins, on n'a sous les yeux qu'une vaste étendue d'eau dormante, & des montagnes aux cimes couronnées de sapins; si le tableau n'est pas gai, la demeure est confortable & élégante, entourée de jardins & de prairies-bois.

Une yole est constamment amarrée dans une petite baie tout près du logis. Ce fut ce léger canot qui vint chercher les deux cousines, dès qu'elles apparurent sur la rive suisse, accompagnées de la vieille femme de chambre que madame Lérins avait envoyée, la veille, à leur rencontre jusqu'à Neuchâtel.

Isabelle tressaillit de joie lorsqu'elle aperçut le batelet dans lequel on distinguait deux dames âgées assises à la poupe.

« C'est madame & sa belle-sœur madame Bryans, dit la femme de chambre. Elles ne se quittent presque jamais; elles sont, non-seulement parentes, mais encore amies intimes.

— Voilà qui dérange singulièrement tes projets, ma pauvre Isabelle, dit Marthe à l'oreille de sa cousine.

— Point du tout, répondit celle-ci, c'est, au contraire, un stimulant qui me donnera plus de courage & d'ardeur. »

La barque touchait au rivage, & les jeunes filles coururent se jeter dans les bras de leur vieille parente.

C'était une bonne petite personne, vive, agissante, ayant de grands yeux noirs très-beaux encore, & d'épaisses boucles de cheveux blancs. Elle était vêtue avec une certaine élégance; mais il y avait plus de bonne grâce que de dignité dans sa petite taille mince; selon la mode suisse, elle était coiffée d'un grand chapeau de paille, rond, à larges bords.

Sa belle-sœur, plus grande, plus imposante, avait de l'embonpoint, un air fort sérieux, & un regard perçant qu'elle tenait fixé sur les deux cousines.

« Ma chère Emma, lui dit madame Lérins, embrassez donc ces enfants. »

Celles-ci, un peu intimidées, présentèrent leurs joues à la grande & grosse dame, qui ne se dérida point & l'on s'assit dans la yole.

On y plaça aussi les malles de ces demoiselles,

& la légère voiture, qu'elles avaient prise au Locle pour traverser les montagnes, retourna aussitôt dans la petite cité horlogère, si pittoresquement située au milieu des monts Jura.

Isabelle se mit auprès de sa vieille parente, ouvrit son ombrelle, & la disposa de façon à garantir des rayons du soleil madame Lérins, qui tenait à la main un ouvrage au tricot.

« Ma chère petite, dit la bonne dame, vous feriez beaucoup mieux de préserver vos joues roses & votre front si blanc : vous ne craignez donc pas le hâle ?

— Non, ma tante, pour moi je ne crains rien, mais pour vous je crains vivement la migraine.

— Vous êtes une excellente enfant ! » s'écria la vénérable dame en regardant sa belle-sœur, qui inclina la tête d'un air d'approbation.

Marthe, qui songeait aux projets d'Isabelle, ne put réprimer un demi-sourire, madame Bryans s'en aperçut & fronça le sourcil.

« Vous devez être brisée de fatigue, mes chères mignonnes, reprit madame Lérins.

— Oh ! point du tout, madame, répondit vivement Isabelle, nous sommes si heureuses d'être enfin auprès de vous, que nous ne songeons plus à la fatigue, je vous assure.

— Cependant les yeux de ma chère Marthe sont un peu rouges & ses joues fort pâles, fit observer la bonne dame.

— C'est vrai dit l'aimable enfant, j'ai un léger mal de tête, sans doute parce que j'ai fort peu dormi la nuit dernière. La chambre que vous avez eu la bonté de me faire donner dans votre maison de Neuchâtel, ma chère tante, a vue sur le lac, & au clair de lune, ce lac était si beau que j'ai passé une partie de la nuit à le regarder. »

Madame Bryans fronça de nouveau ses sourcils noirs, & sa belle-sœur hocha la tête. Ces dames, qui ne traversaient point le Doubs sans avoir à la main un ouvrage au tricot, n'aimaient point les jeunes filles poètes, qui passent leurs soirées à regarder la lune pâle & l'onde changeante.

« Et vous, ma mignonne, avez-vous rêvé cette nuit au clair de lune ? demanda madame Lérins à Isabelle.

— Oh ! non pas au clair de lune, ma tante, mais dans mon lit en dormant comme une marmotte, j'ai rêvé que j'étais au Lac, que je distribuais le grains à vos pigeons, qu'ils me connaissaient tous, & venaient se poser familièrement sur mon épaule.

— Voilà un songe qui se réalisera, j'espère, ma chère enfant ; oui, j'espère que vous resterez ici assez longtemps pour faire connaissance avec mon petit peuple de la basse-cour.

— Ah ! si cela dépendait de moi, fit Isabelle avec un soupir ; mais, malheureusement, ma tante Ernestine ne m'a donné qu'un congé fort court.

— Nous la prierons de le prolonger, soyez sans inquiétude à cet égard.

— Vous pensez donc, mademoiselle, que vous ne vous ennuierez point dans notre solitude ? » lui demanda madame Bryans. »

Isabelle se récria.

« Oh ! madame, comment pourrais-je m'ennuyer auprès de ma bonne tante ? D'ailleurs, ajouta-t-elle en riant, je n'ai jamais connu ce démon familier qu'on appelle l'ennui.

— Je vous en félicite ; cela prouve en votre faveur, » répliqua la dame au regard perçant.

La barque s'arrêta au fond de la baie ; Isabelle sauta à terre et prit les mains de sa tante. Celle-ci descendit assez légèrement, puis elle dit aux jeunes filles d'une voix affectueuse :

« Soyez les bienvenues au Lac, mes très-chères enfants. »

Isabelle se jeta dans ses bras, & la bonne dame attendrie la pressa sur son cœur. Marthe eût bien voulu l'embrasser aussi encore une fois ; mais madame Lérins ne l'engagea point à s'approcher, elle tenait Isabelle par la main & ne voyait plus qu'elle.

« Mes chères petites, dit-elle quand on fut entré dans la maison, l'heure du dîner ne tardera pas à sonner, il faut donc que je vous conduise de suite à votre appartement. Si vous désirez changer de toilette, hâtez-vous, car dans dix minutes nous nous mettrons à table. »

Les chambres destinées aux deux cousines étaient meublées avec une élégance qui approchait du luxe. L'une avait vue sur les montagnes & l'autre sur le Doubs.

« Nous donnerons celle-ci à Marthe, dit madame de Lérins en souriant. Elle pourra rêver le soir tout à son aise ; il est vrai que ce lac ne vaut pas celui de Neuchâtel ; mais, comme dit le proverbe : Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a.

— Ma tante a voulu me railler, se dit Marthe lorsqu'elle fut seule. C'est égal, elle paraît bien bonne & bien affectueuse, ma chère tante, & madame Bryans me plaît aussi beaucoup, malgré son air imposant. Je serais heureuse d'obtenir leur amitié ; mais ce sera difficile, je crois, car je ne suis pas aussi démonstrative que ma cousine. »

La cousine ne perdait point son temps à réciter des monologues. Elle s'était coiffée en un tour de main, & elle passait une petite robe de percale bleue, simple comme un costume de pensionnaire, mais qui avait été faite par une couturière habile. Le corsage ouvert nécessitait un ornement au cou, l'adroite jeune fille choisit un ruban de velours noir dont elle enleva le médaillon.

« J'espère bien, se dit-elle, que ces deux dames si puritaines ne trouveront rien à reprendre à ma toilette. »

Là-dessus, elle descendit au salon avec une figure radieuse et épanouie. Il ne lui avait pas fallu plus d'un quart d'heure pour s'habiller ; madame Bryans en fit la remarque, la regarda beaucoup & daigna sourire. Quant à la maîtresse du

logis, elle embrassa deux ou trois fois la charmante jeune fille, & l'appela avec affection sa petite pervenche humble & modeste.

Marthe se fit un peu attendre. Elle avait promis à sa mère de lui écrire le jour même de son arrivée au Lac, & elle voulait profiter de ce moment de loisir pour remplir sa promesse. Elle allait cacheter sa lettre, lorsque la cloche sonna le dîner, &, comme elle n'avait plus le temps de s'occuper de sa toilette, elle se contenta de lisser les ondes rebelles de ses cheveux ébouriffés, & elle conserva sa robe de voyage froissée & couverte de poussière.

« Vous avez oublié l'heure, ma petite Marthe, » lui dit sa tante quand elle entra à la salle à manger.

La timide enfant balbutia quelques mots d'excuse, & madame Bryans la regarda, secoua la tête, & se dit à part elle :

« Nonchalance & désordre. »

Marthe mangea peu & parla moins encore, elle tombait de fatigue, & elle avait une violente migraine. Isabelle, au contraire, paraissait ne ressentir aucune lassitude; elle souriait & causait avec esprit, entrain, naïveté, & aussi avec réserve et modestie; elle prodiguait à sa tante mille petits soins; elle charmait les yeux & les oreilles des deux vieilles dames, qui se regardaient en souriant d'un air assez mystérieux.

Après le dîner, on alla s'asseoir au jardin, & Isabelle sortit gravement de sa poche une pelote de fil & un crochet que, par un hasard fort heureux, elle avait découverts au fond de sa malle. La maîtresse de la maison & sa belle-sœur, ayant repris leurs tricots, Marthe seule, qui ne pouvait étaler sur le gazon son attirail d'horlogerie, demeura inactive & les bras croisés. Madame Lérins la regarda d'un air triste & pensif, & la chère Emma fronça de plus belle ses épais sourcils noirs.

Lorsque la nuit vint, toute la petite société retourna au salon, & madame Lérins demanda à ces demoiselles si elles étaient musiciennes. Marthe avait pris quelques leçons de chant, elle n'en fit pas mystère; mais elle ajouta, de sa douce voix un peu triste, qu'il ne lui était pas possible de se faire ententre ce soir-là.

Quant à Isabelle, elle se leva d'un air empressé, s'assit au piano, joua & chanta avec goût, avec talent, surtout avec une parfaite bonne grâce, & les deux dames ne lui ménagèrent point les applaudissements.

A dix heures, chacun se retira dans sa chambre, & madame Lérins, après avoir embrassé Marthe assez froidement, serra Isabelle sur sa poitrine.

« Ma chérie, lui dit-elle, je vous souhaite une bonne nuit & tout le bonheur que vous méritez. Vous êtes une charmante enfant; je voudrais de tout mon cœur avoir le droit de vous appeler ma fille.

— Et je forme le même souhait, ajouta madame Emma. Permettez-moi, douce et gracieuse enfant, de baiser votre front candide. — Ne trouvez-vous pas, ma sœur, que mademoiselle a tout à fait l'heureux caractère de mon Frédéric? »

Madame Lérins se pencha vers son amie & lui dit quelques mots à voix basse. Isabelle, qui avait l'ouïe subtile, entendit distinctement cette courte phrase : « Qui se ressemble s'assemble. »

Elle comprit aussitôt que ceci s'appliquait à elle & au jeune monsieur Frédéric Bryans, & ce fut comme un trait de lumière.

« Oh! étourdie que je suis! pensa-t-elle en entrant dans sa chambre. Je voulais prendre la place de madame Bryans, tandis que je dois songer, au contraire, à m'en faire une à ses côtés. J'allais entrer en concurrence avec cette vénérable dame qui tient mon sort entre ses mains. Qelle école! Heureusement me voilà avertie. Je comprends tout, & le projet de ces dames s'accorde assez avec les miens. J'épouserai ce jeune Suisse, puisqu'elles le veulent absolument... Madame Frédéric Bryans... c'est un nom bien bourgeois. Oui; mais à Paris, j'aurai soin qu'on m'appelle madame Bryans du Lac, pour me distinguer de ma belle-mère d'abord. Elle est fort présentable, ma future belle-mère, avec son air noble et digne, & je crois que je l'aimerai beaucoup.

— Tu ne songes donc point à dormir, cousine? demanda Marthe en ouvrant la porte.

— Non, répondit la belle jeune fille, je n'ai plus sommeil. Tout à l'heure, j'étais brisée, anéantie, mais à présent je me trouve dans un tel état de surexcitation que je danserais avec plaisir. — Oh! Marthe, ma chère petite minette blanche, as-tu entendu & compris ce que ces vénérables dames ont dit à demi-mot?

— Oui, chérie, je crois que tu as fait leur conquête & qu'elles voudraient te marier à monsieur Frédéric Bryans; mais ce projet ne doit pas te plaire beaucoup, car, pas plus tard qu'hier, tu nous as fait de ce jeune homme un portrait qui n'était point flatté.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? que je me trompais, voilà tout, » repartit Isabelle avec le plus grand flegme.

Sa cousine l'embrassa.

« Mon enfant, lui dit-elle, si cette union doit faire ton bonheur, je souhaite de tout mon cœur qu'elle s'accomplisse. »

Là-dessus, la gentille Marthe se retira dans sa chambre, fit sa prière du soir avec une grande ferveur, & se mit à songer à la chère petite famille qu'elle avait laissée à Besançon, dans le vieux logis de la rue Battant; ce fut en appelant sur les siens les bénédictions divines qu'elle s'endormit.

Lorsqu'elle s'éveilla, il était grand jour & le soleil jetait déjà de chauds rayons dans sa chambre.

« J'ai été paresseuse, dit-elle en s'habillant à la hâte. Comment ai-je pu dormir aussi longtemps, moi qui me lève toujours de si bonne heure? C'est cette extrême fatigue d'hier & mon peu d'habitude des voyages qui m'ont retenue au lit plus tard que

de coutume. Mais, Dieu merci, me voilà bien reposée... Et Isabelle, dort-elle encore? » ajouta la jeune fille en entrant sur la pointe du pied dans la chambre de sa chère cousine.

La chère cousine courait en ce moment, comme un agneau folâtre, dans les prés-bois de madame sa tante. Elle s'était levée au premier chant de l'alouette, & elle avait manifesté le désir d'aller visiter les troupeaux & de prendre son premier déjeuner sous l'ombrage. Mesdames Lérins & Bryans, qui étaient fort matineuses, avaient félicité la jeune fille & s'étaient empressées de la conduire sur la pente des collines. Une des servantes de la maison les suivit, & alla traire une des vaches qui paissaient en liberté dans les brandes. Isabelle émietta dans ce lait tiède un gros morceau de pain noir & mangea avec l'appétit d'une bergère, tandis que les deux dames la regardaient en souriant, & se félicitaient tout bas d'avoir une aussi charmante fille.

Toutes deux donnaient déjà à Isabelle le nom de fille.

Pendant ce temps, Marthe buvait aussi une tasse de lait dans la grande salle à manger de la maison du Lac.

« Ces dames sont sorties de fort bonne heure, lui disait la cuisinière, mademoiselle dormait encore & elles n'ont pas voulu l'éveiller.

— Puisque je suis seule, pensa la jeune fille, je vais faire un peu d'horlogerie; ce sera plus utile que de courir les bois ; si je ne m'occupe pas pendant mes vacances, maman se trouvera bien gênée à mon retour. »

Il était près de dix heures lorsque ces dames rentrèrent enfin. Marthe courut à leur rencontre & les embrassa tendrement.

« Bonjour, chère enfant, lui dit sa tante; comment allez-vous ce matin? Je regrette que vous ne soyez pas venue avec nous, car nous avons fait une délicieuse promenade; mais vous dormiez d'un si bon sommeil! je n'ai pas eu le courage de vous éveiller. Nous sommes restées longtemps n'est-ce pas? C'est qu'il a fallu montrer à Isabelle les troupeaux, le chalet du berger, la maison du garde forestier, celle du pêcheur, tout enfin. Nous sommes allées partout. Mais, ne soyez pas jalouse, ma petite Marthe, après midi je vous ferai faire une promenade plus agréable encore. Nous visiterons en bateau la chute du Doubs & le lac de Chailleson.

— Oh! que ce sera amusant & que vous êtes bonne, ma tante, de varier ainsi nos plaisirs! s'écria Isabellle.

— Bella, lui dit madame Lérins, qui depuis le matin appelait ainsi sa chère nièce, Bella, ne me remerciez pas, car, dans cette circonstance, c'est à notre pauvre Marthe seule que je cherche à faire plaisir.

— C'est à Marthe qu'on offre des distractions & c'est cette douce petite Isabelle qui en exprime sa reconnaissance, » pensa madame Bryans.

Dès que le soleil s'inclina vers l'horizon, les quatre dames s'installèrent dans la yole. Un vigoureux batelier s'assit à la proue & se mit à ramer de toute sa force. On suivait pourtant le fil de l'eau; mais, en cet endroit de la rivière, le courant est si peu rapide qu'on a donné à ce beau vallon le nom de Morteau, morte eau. A mesure que la barque avançait, les parois des montagnes se rapprochaient, & le Doubs prenait la forme d'un véritable lac, profond & encaissé. Bientôt les rochers immenses, abruptes, descendirent dans les bassins & semblèrent les environner entièrement. On eût dit que ce sombre lac n'avait pas d'issue; on ne voyait plus que le ciel, l'eau d'un vert glauque & les montagnes qui se resserraient de plus en plus. C'était un tableau émouvant & qui eut inspiré des idées mélancoliques si le lac n'avait pas été sillonné par des barques légères remplies de touristes qui venaient contempler cet étrange spectacle, & si des voix joyeuses n'eussent réveillé les échos des rochers qui répétaient jusqu'à sept fois les gais refrains des voyageurs dans un lieu où il semble que l'homme, écrasé par les beautés grandioses de la nature, doit garder un silence respectueux.

« Ma tante, fit observer Isabelle avec inquiétude, nous venons de traverser deux bassins, & j'ai oui dire que l'on est obligé de s'arrêter à un certain endroit du troisième, sous peine d'être entraîné par le courant & précipité dans la cataracte. Ne pensez-vous pas que nous sommes assez loin? Voyez, la barque va plus vite, on croirait qu'elle est poussée par une force invisible. »

Madame Lérins se mit à rire.

« Avez-vous peur, Marthe? dit-elle.

— Oui, ma tante, un peu; & pourtant je pense bien que, s'il y avait du danger, vous ordonneriez au batelier de rebrousser chemin D'ailleurs, voilà trois ou quatre barques qui précèdent la nôtre & ne s'arrêtent pas.

— Les jeunes gens qui les conduisent ne savent peut-être pas qu'ils courent un grand péril, reprit Isabelle de plus en plus alarmée.

— Rassurez-vous, ma chère Bella, le danger n'existe que dans votre imagination, lui dit affectueusement madame Lérins.

— Je vous crois, ma tante, & par vous je me laisserais conduire n'importe où, les yeux fermés. Cependant voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire qui fait vraiment frémir? On assure qu'un jour de joyeux montagnards, réunis à l'occasion d'une noce, se promenaient en bateau sur le lac. Ils chantaient, riaient, & passèrent sans la saluer auprès d'une croix qui se trouvait alors au milieu des eaux. Un instant après, ils se sentirent entraînés par le courant. Tous, aussitôt, se précipitèrent sur les rames; il était trop tard; le génie de l'abîme les attirait, ils furent lancés sur les rochers du haut desquels le Doubs se précipite, & ils allèrent se perdre au fond du gouffre. Le lendemain on retrouva seulement le bouquet

d'oranger de la mariée. Un poète, qui a raconté en vers cette tragique aventure, ajoute que lui aussi se promenait un jour sur le lac de Chailleson, lorsque tout à coup son batelier se leva en s'écriant : « Voici le courant. » Il se mit à ramer vigoureusement, dériva brusquement vers la gauche, & échappa, par cette adroite manœuvre, à l'invisible force qui semblait l'attirer.

— Mais c'est effrayant tout cela, dit Marthe en regardant madame Lérins. Vous souriez, ma tante, nous sommes donc éloignées encore de ce terrible courant?

— Non, ma petite, répliqua la vieille dame, nous voici à l'endroit même où les montagnards furent invinciblement entraînés vers l'abîme.

— Eh bien, alors?... s'écrièrent les jeunes filles en se levant effarées.

— Eh bien! mes enfant, regardez du côté où se trouve la cataracte, invisible encore. »

Le sombre détroit s'était élargi, les montagnes n'enserraient plus l'eau dormante; de beaux arbres & quelques maisons s'élevaient sur les rives. Des pierres humides, moussues, & des herbes aquatiques apparaissaient à fleur d'eau ; certains endroits du lac étaient même entièrement desséchés.

« Quoi! dirent les deux cousines, il n'y a plus ni lac ni rivière, mais seulement quelques flaques d'eau? Ce courant si terrible n'existe donc pas? C'est une fable, un mythe! Et la chute, où est-elle?

— Fort près d'ici, répondit madame Emma. Quant au courant, il existe bien réellement en temps ordinaire; mais, par un hasard singulier, les eaux sont si basses en ce moment, que nous pourrons nous promener à pied sec à l'endroit même où plusieurs imprudents ont rencontré la mort. »

Les jeunes filles se mirent à rire; elles s'attendaient peu à ce dénoûment de l'aventure, & trouvaient bizarre de fouler, de leur pied mignon, un lieu où les plus intrépides n'osaient venir en bateau. Au milieu des flaques d'eau & des herbes humides, de petits enfants aux jambes nues couraient gaiement. Une fillette blonde, était assise près de la chute. Pour se préserver des rayons du soleil, elle s'était fait une coiffure avec de larges feuilles vertes, & se tenait pensive, le front appuyé dans sa main.

« Es-tu la naïade de cette rivière desséchée? lui dit Isabelle en riant, et pleures-tu auprès de ta cataracte, qui ressemble, sauf respect, au petit torrent artificiel que nous avons dans le jardin de papa ? »

L'enfant, comme on peut le croire, ne trouva rien à répondre; mais, tout près d'elle, une voix joyeuse s'éleva, qui disait :

« N'est-ce pas, mademoiselle Élisabeth, que ce fameux Saut-du-Doubs est un véritable mystification? Monsieur Fritz m'en avait raconté des merveilles, & le voici qui, pour s'excuser, me parle de sécheresse. Elle a bon dos, la sécheresse! Mais si la chute ne vaut pas sa réputation, en revanche les bassins sont magnifiques. Ce lac, emprisonné par de hautes montagnes, est une fort belle chose. Son nom lui vient des rochers qui l'entourent. Chailleson, en langue celtique, *chal* signifie *roc*, & *son* veut dire *lac*. Vous êtes peut-être étonnée, mademoiselle, de me rencontrer ici ; c'est monsieur Fritz qui a voulu absolument m'amener chez madame sa tante. Mais, sans doute, vous n'êtes pas seule en ce lieu sauvage, mademoiselle Élisabeth? Ah! non, j'aperçois votre charmante cousine & mesdames... Monsieur Fritz, accourez donc, accourez donc, voici votre tante & et votre maman. »

Tandis que la pauvre Isabelle demeurait interdite & sans voix à quelques pas de monsieur Bénard, le jeune monsieur Fritz allait se jeter dans les bras de madame Bryans, qu'il appelait sa chère mère, & baisait les mains de madame Lérins, en la nommant sa bonne tante. Il salua aussi les deux cousines, & leur demanda si elles se ressentaient encore des fatigues du voyage.

Lorsqu'on eut échangé les premiers compliments, madame Emma trouva le moyen de s'éloigner un peu avec son fils, & elle lui dit, étonnée :

« Mais tu connais donc ces demoiselles?

— Oui, ma bonne mère; je les ai rencontrées, par hasard, à la gare de Besançon, et quand j'ai su qui elles étaient, j'ai prié notre vieil ami, monsieur Bénard, de m'introduire dans leur vagon sans me nommer.

— Sans te nommer? répéta madame Bryans d'un ton de reproche.

— Pardonne-moi, ma bonne mère, lui dit-il, j'ai profité de l'occasion qui s'offrait pour étudier un peu le caractère de ces charmantes personnes. C'est tout naturel, puisque vous désirez tant, ma bonne tante & toi, que j'épouse l'une ou l'autre de ces demoiselles... si toutefois l'une ou l'autre daigne m'accepter pour moi, ajouta-t-il en riant.

— Et ton choix s'est fixé sur Isabelle, n'est-ce pas? reprit madame Bryans avec vivacité.

— Mon choix s'est fixé sur Marthe, ma mère, & c'est Marthe que vous m'engagerez à épouser lorsque vous la connaîtrez mieux, » répliqua-t-il gravement.

Pendant ce temps, Isabelle, penchée sur l'abîme, jetait quelques fleurs sauvages dans l'eau bouillonnante & les regardait se perdre au fond du gouffre.

« Ainsi de mes projets, se disait-elle, les voilà tous détruits, & il est inutile que je continue la lutte, je suis vaincue. »

Quelques mois plus tard, Marthe et Frédéric furent mariés à Besançon, dans l'église de Sainte-Madeleine. Ce fut une brillante cérémonie. dont les vignerons et les horlogers du quartier de Battant garderont longtemps le souvenir.

MICHEL AUBRAY.

HISTOIRE D'UN PENDU

HISTOIRE QUI M'EST ARRIVÉE

I

J'habite la ville de Montclerc; c'est là que s'est passée mon aventure.

J'ai, au bas de ma grande cour, une sortie dérobée. Par ce chemin direct je n'ai que quelques pas à faire, deux méchantes rues à traverser, pour me trouver sur la promenade du boulevard.

Les bonnes gens qui habitent ces humbles demeures ne connaissent presque pas mon nom. Je ne manque pas, en passant, de leur rendre le salut qu'ils m'adressent.

Aux dernières fêtes de Pâques, j'allais à la messe de bon matin; il pouvait être environ sept heures.

La rue Neuville était en proie à une émotion inusitée. Douze ou quinze personnes étaient groupées autour d'une porte basse. Quinze personnes à la fois, c'était beaucoup pour cette ruelle à moitié déserte, dont tout un côté est borné par la haute muraille d'un couvent.

Avez-vous remarqué, en pareille circonstance, comme chacun se tait dès qu'on aperçoit un nouveau venu, comme on le regarde avec un silence significatif, comme on est impatient de s'entendre questionner.

Ce fut une vieille femme qui me répondit.

« Un pendu! monsieur! un pendu! Même le propriétaire vient de se rendre à la police.

— Qui est-ce? Où est-il?

— Pierre Grimoire.... là..., dans la maison. »

La vieille femme poussa la porte de la petite cour.

J'aperçus devant moi un sol pavé de cailloux aigus, &, tout au fond, une sorte de hangar sombre qui formait le vestibule d'une petite maison délabrée.

— Voilà, monsieur, me dit la vieille en me montrant du doigt l'extrémité de la cour.

— Est-il mort? A-t-on coupé la corde? Qui l'a vu?

— Ah! monsieur, reprit avec un ton doctoral une autre femme plus jeune & mieux vêtue, couper la corde! Non, nous ne l'avons pas fait!

— On ne l'a pas vu, monsieur, reprit une grande fillette de seize ans. Mais nous l'avons entendu crier et se débattre dans sa chambre. »

— Où est-elle cette chambre?... Un couteau.... Menez-moi.... »

Un homme d'une haute taille & en costume d'ouvrier, fit deux pas en avant, traversa la petite ruelle, et me tendit sans rien dire un robuste coutelas qu'il venait d'ouvrir.

— Il n'y a donc personne ici pour m'accompagner? m'écriai-je un peu haut, en voyant qu'au lieu de me suivre, les spectateurs de cette scène se rejetaient en arrière, & craignaient de franchir la porte maudite.

L'ouvrier rougit, & se sentant regardé d'un air d'autorité et de défi :

« Voilà, monsieur, me dit-il. »

Il emboîta le pas sur mes talons.

Plusieurs petits logements donnaient dans cet étroit espace.

Tous étaient ouverts. Au premier bruit, à la première clameur de suicide, les habitants s'étaient précipités au dehors.

Où aller?

Où chercher?

Comment faire pour ne pas perdre un temps précieux?

Chacune de ces minutes qui s'écoulaient si vite, c'était peut-être la vie de cet infortuné, sa dernière seconde de répit, sa suprême chance de salut!

A travers ces portes ouvertes on n'apercevait rien.

La jeune fille, qui avait dépassé la porte, nous montra du doigt, sans approcher, un enfoncement obscur auquel je n'avais point pris garde.

C'était le pied d'une ancienne tour qu'on avait utilisée pour y mettre un escalier à vis.

Cette tour était elle-même adossée à une maison de deux étages.

C'était au sommet de cet escalier qu'il fallait monter.

II

Tout ce que je viens de raconter s'était passé plus rapidement qu'il ne m'a été possible de le dire.

Pareillement, pour traverser cette cour, comme pour gravir les deux étages de cet escalier, il fallait vraiment bien peu de minutes.

D'où vient donc que, pendant ce court intervalle de temps, je me mis à penser un si grand nombre de choses & à me les représenter avec tant de lucidité ?

A quelques pas du numéro 13, où je me trouvais, la rue Neuville vient aboutir au *passage du Sanctuaire*, ainsi nommé d'un vieux couvent des Dames de la Visitation, détruit pendant la période révolutionnaire.

C'était là précisément, assez près de la demeure de ce pauvre homme, que je m'étais arrêté, la veille au soir, à causer avec mon ami Wilfrid Barnabo.

Je l'avais rencontré chez son oncle, où nous prenions le thé tous les deux. Il avait absolument voulu me reconduire jusque-là.

Wilfrid est ainsi fait qu'il aime la discussion, au point d'y sacrifier, si on voulait l'entendre & lui tenir tête, jusqu'au temps de son travail & jusqu'au repos de ses nuits.

Au reste, le sujet qui nous divisait ne manquait point d'intérêt.

Il s'agissait d'une mesure récemment prise par la municipalité de Montclerc, d'une souscription ouverte afin d'interdire la mendicité, & d'assurer aux pauvres des secours à domicile.

Je n'ai jamais été fort partisan de ce qu'on appelle la charité administrative, depuis qu'on m'a demandé mon humble protection pour faire entrer comme inspecteur dans l'Assistance publique d'une très-grande ville certain mauvais sujet dont je ne veux rien dire et qui est parvenu en effet à se faire nommer sans moi.

D'ailleurs, n'ai-je pas entendu, un jour, au milieu même du salon de la comtesse de C***, certain gros personnage me dire de sang froid : — « Des pauvres, monsieur, des pauvres ! Mais il n'y en a pas ! Mais il n'y en a plus ! Mais je n'en connais point ! Mais je n'en vois jamais ! »

— « Tu comprends, » disais-je à Wilfrid, pour soutenir ma thèse un peu arriérée, « que si ce bon monsieur n'avait pas trouvé dans la ville qu'il habite depuis une vingtaine d'années, les rues si bien nettoyées de pauvres & de malheureux, il aurait rencontré infailliblement quelque occasion de devenir meilleur et plus compatissant. Il n'est pas inutile, même pour goûter son propre bonheur, de savoir ce qui peut manquer aux autres en ce monde. »

Je ne me rappelle pas du tout ce que Wilfrid Barnabo répondait à mes anecdotes.

Vous savez bien, au reste, que la plupart du temps, engager ou soutenir une conversation, c'est grâce à notre amour-propre, non pas du tout écouter pour nous instruire, mais nous procurer un auditeur pour lui parler.

Voilà pourquoi, pareillement, raconter une conversation, c'est rapporter avec un grand luxe de fidélité & un surcroît de développements, ce qu'on a pu soutenir soi-même, tandis que les répliques de votre interlocuteur ne figurent dans votre récit que pour mémoire, & pour faire ombre au tableau.

Au reste, comme Wilfrid me répétait une fois de plus les arguments administratifs en faveur de la charité légale, nous aperçûmes précisément un mendiant qui se trouvait en même temps que nous à cette entrée du passage du Sanctuaire.

Wilfrid et moi nous étions arrêtés et immobiles sur la droite, éclairés l'un et l'autre par la pleine lumière du gaz.

Il était près de minuit.

Quoique les pauvres ne demandent guère l'aumône à cette heure indue, nous n'avons cependant pas encore adopté en France, les mœurs des Anglais, dont la règle invariable est de ne rien donner pas même une pièce de menue monnaie, dès que le soleil est couché.

Je cherchais machinalement quelque argent pour le lui offrir.

Le pauvre homme vit mon mouvement.

Il s'approcha pour recevoir mon aumône.

La vérité est que je ne trouvais rien dans la poche que j'étais en train d'explorer.

— « Tu vois bien, dit Wilfrid, qui n'avait peut-être pas remarqué l'attente du pauvre homme, tu vois bien que tu me donnes toi-même le meilleur de tous les arguments contre la mendicité. »

« Comment ! voilà un homme qui ne te demande rien, qui passe son chemin en toute tranquillité, & c'est toi qui vas lui demander de prendre ton aumône. C'est par trop fort, & cette fois, je désespère de te faire entendre raison...

« On ne peut pas vous donner... » ajouta-t-il d'une voix un peu brève, en se tournant de son côté.

C'était donc bien un mendiant.

Avait-il demandé la charité par un murmure confus ou par quelque geste suppliant? S'était-il arrêté devant nous, ou s'était-il contenté de ralentir sa marche en nous tendant la main?

Je ne saurais le dire, car je lui tournais presque le dos; Wilfrid était placé de façon à le voir beaucoup mieux que je ne pouvais le faire.

Je dois dire que ce mouvement de Wilfrid, où il entrait assurément plus d'impatience que de dureté, me causa quelque tristesse, surtout lorsque je vis ce vieillard s'éloigner lentement & d'un air humilié. J'eus quelque tentation de le rappeler & de ne point le laisser partir ainsi. Il me sembla que cette insistance pourrait être mal prise par Wilfrid. J'aurais vraiment l'air de lui donner une leçon, & franchement ma petite offrande improvisée ne pouvait être d'un grand poids dans la destinée de ce pauvre homme.

« Allons, me dit Wilfrid en me serrant la main, au bout de quelques instants, ne va pas trop m'en vouloir de ton aumône rentrée & de ton mendiant éconduit; il faut bien espérer qu'il *n'en mourra pas.* »

Cette parole qui m'avait été dite sur le ton de la plaisanterie, me revenait maintenant. Je l'entendais encore résonner à mon oreille comme un glas funèbre. Pour le mendiant, je ne me rappelais guère ni son air ni sa tournure, mais seulement sa grande ombre noire qui marchait derrière lui pendant qu'il s'éloignait de nous.

III

Tout en haut du petit escalier, il y avait deux portes : l'une entièrement ouverte, la seconde entièrement fermée en dedans.

La porte ouverte se présentait de face & laissait apercevoir en perspective une grande chambre nue, mal éclairée par une fenêtre étroite & sans carreaux.

Cette fenêtre, placée par côté, donnait immédiatement sur l'entrée. Le fond de l'appartement demeurait dans la pénombre & dans une obscurité relative.

Je regardai dans la chambre & ne vis rien.

Il paraît que le pauvre homme s'était renfermé, pour y mourir, dans la pièce voisine, qui ouvrait sur l'escalier seulement. C'était une porte à enfoncer.

Mon compagnon & moi nous avions commencé à donner de vigoureux coups d'épaule, & la serrure, mal attachée, paraissait déjà s'ébranler, lorsque nous entendîmes derrière nous une voix d'enfant.

C'était un petit garçon d'une dizaine d'années.

Il s'était peu à peu enhardi jusqu'à monter doucement l'escalier derrière nous.

Sa petite tête blonde, tout épouvantée apparaissait au sommet de la dernière marche; il nous montrait du doigt le fond de la chambre ouverte, & murmurait tout bas, comme s'il avait eu peur que le mort ne l'entendît :

« Voyez, monsieur, le voilà! »

Je me précipitai dans la chambre ouverte, que, du seuil, mon regard avait d'abord mal explorée.

Je n'oublierai jamais le spectacle qui se présenta alors devant mes yeux.

Tout au fond de cette pièce déserte, un vieux lit en bois se présentait de face. Il ne contenait entre ses planches vermoulues rien autre chose qu'une vieille paillasse, dont les flancs à moitié vides retombaient de toutes parts.

Le plafond était haut, il allait jusqu'au toit. A travers les fissures, on apercevait la lumière du ciel qui laissait tomber des rayons clairs & soyeux.

Au-dessus du montant en bois qui formait la tête du lit, les deux pieds dans le vide, on voyait s'allonger une forme sinistre.

C'était le pauvre Pierre Grimoire.

Il était pendu à une corde qui s'accrochait à la plus haute solive du plafond.

En montant sur le lit, la main armée du couteau arrivait exactement à dépasser la tête.

Mon compagnon, pendant ce temps, soutenait le pauvre homme par le milieu du corps.

La corde était neuve, soigneusement savonnée; la lame glissait & pénétrait difficilement dans ses fibres résistantes.

L'opération accomplie, nous étendîmes Pierre Grimoire sur ce misérable grabat, la tête un peu relevée contre la planche du fond.

Hélas! tout secours était inutile & toute espérance perdue. Nous n'avions pas besoin de nous hâter; ce que nous tenions entre nos bras n'était plus qu'un cadavre.

Pierre Grimoire avait rendu le dernier soupir depuis plusieurs heures. Les membres présentaient déjà cette rigidité cadavérique, laquelle est le signe infaillible & comme le droit de la mort. La matière inanimée redevient semblable à du marbre; elle en a la froideur glaciale & l'impassible résistance.

Je regardais, étendu sur cette couche lugubre, le corps du malheureux Grimoire.

Il avait gardé tous ses vêtements, un pantalon d'un brun indécis, un gilet droit, de couleur bleu sombre, une veste de drap pareil. Il n'avait pas de cravate, & nous avions relevé des deux côtés le col de sa chemise, afin qu'on ne vît pas la trace profonde, le sillon livide laissé sur la gorge par la corde qui l'avait étranglé.

La face pâle était encadrée de longs cheveux gris; les mains amaigries & décharnées reposaient de chaque côté du corps.

La figure des morts a quelque chose de saisissant & de solennel. On voudrait retrouver sur leur visage immobile la dernière pensée dans laquelle ils ont quitté cette vie.

Les traits de Pierre Grimoire étaient calmes, ils ne respiraient point la mélancolie, le désespoir, ni cette résignation farouche qui paraît nécessaire pour accomplir de sang-froid un suicide.

Pendant que je le regardais avec une pitié profonde & que je songeais à cette âme présente pendant ce temps devant le tribunal de Dieu, le souvenir de mon entretien de la veille & l'apparition du mendiant nocturne me revinrent tout d'un coup à la pensée.

N'était-ce pas ce même Pierre Grimoire que Wilfrid Barnabo & moi nous avions rencontré, cette nuit même, à l'entrée du passage du Sanctuaire? N'était-ce pas lui qui nous avait sollicités d'une façon si humble & si discrète, lui qui, congédié par les paroles un peu dures de Wilfrid, s'était éloigné sans rien dire & s'était dirigé précisément du côté de la rue Neuville?

La veille, éclairé d'abord par le réverbère, puis enveloppé des ombres de la nuit, il m'avait paru d'une taille plus haute. Sur ce lit & dans son im-

mobilité funèbre, il me semblait beaucoup plus petit. Cependant ces vêtements, cette demi-barbe, cette chevelure en désordre, mélangée de gris & de blanc, me rappelaient l'homme qui, debout au coin du passage, me regardait sans rien dire, pendant que je cherchais au fond de ma poche la monnaie que je n'y avais point trouvée.

IV

Hélas! je ne m'étais pas trompé.

Le pauvre que nous avions repoussé, Wilfrid par un mouvement de vivacité, & moi par la complicité de mon silence, c'était bien lui.

Une voisine nous l'apprit.

Dès que Grimoire avait été descendu de la corde & déposé sur sa couche funèbre, la chambre n'avait pas tardé à se remplir de ces mêmes groupes que la frayeur & l'appréhension de l'inconnu avaient d'abord retenus dans la rue.

Au fond, ces femmes & ces enfants avaient peur s'ils s'étaient trop hâtés, de trouver le pendu encore vivant & se débattant dans les angoisses de son agonie.

Dès qu'on sut dans la cour que tout était fini, les plus hardis commencèrent à gravir les marches, les voisins & les amis passant les premiers.

Pierre Grimoire vivait absolument seul, & il n'était personne dans tout le quartier qui pût se vanter d'avoir pénétré jamais dans cette chambre.

J'ai vu de mes yeux le ménage de beaucoup de pauvres. C'est là qu'il faut porter ce qu'on leur donne si l'on veut éviter d'être trompé, et surtout si l'on tient à ajouter l'aumône du cœur à celle de l'argent.

Jamais je n'avais rien rencontré d'aussi dénué & d'aussi misérable que cet intérieur.

Il n'y avait aucun meuble dans toute la chambre, si ce n'est le lit dont j'ai parlé, & une table étroite.

Point de chaises; aucun endroit pour s'asseoir & se reposer; une grande cheminée vide & froide qui montrait béante une large ouverture sur le ciel; une armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur et sur la pierre qui en formait le fond, trois ou quatre bouteilles vides, avec une boîte de sardines en métal ramassée probablement au coin de quelque borne, le contraste de la famine & de la civilisation.

« Il n'y avait rien à manger dans toute sa maison, fit observer la vieille voisine à laquelle j'avais déjà adressé la parole.

— Il pouvait être minuit ou une heure du matin, reprit la jeune fille qui nous avait montré le chemin, je dormais déjà depuis longtemps, lorsque j'ai entendu tout d'un coup un cri aigu suivi d'autres cris étouffés, comme un râlement, puis enfin un grand cri, puis plus rien.

— Je demeure ici même, monsieur, reprit-elle en me montrant à travers l'embrasure de la fenêtre une des petites maisons basses qui formaient un des côtés de la cour.

— Vous n'avez pas appelé? Vous n'avez pas crié, afin qu'on allât voir & qu'on pût lui porter du secours.

— Ah! monsieur, me répondit naïvement la pauvre fille, qui prit un air tout à la fois triste et étonné, s'il fallait se déranger toutes les fois qu'on entend *plaindre* et souffrir, nous n'aurions plus de sommeil pendant nos nuits. Chacun parmi nous, monsieur, est habitué à se tirer d'affaire; chacun souffre pour son propre compte. On ne va à l'aide que de celui qui le demande.

La vie de Pierre Grimoire peut se raconter en bien peu de paroles. C'était une histoire lamentable: une mauvaise femme qu'il avait crue bonne & que, plus jeune, il avait épousée de tout son cœur; un ménage rempli par la faute de la mère de tempêtes & de désordres; deux pauvres enfants venus au monde au milieu de ces orages et morts l'un après l'autre, faute de tendresse et de soins; enfin cette malheureuse abandonnant le foyer domestique & disparaissant dans les dernières profondeurs de la misère et du vice.

Pierre Grimoire avait lutté avec courage pour défendre pied à pied les débris de son bonheur.

Il était charpentier de sa profession & fort habile dans sa partie. Ses parents lui avaient laissé quelque patrimoine, un peu d'argent, une réputation honnête, une petite vigne enfin auprès de Montclerc, où il aimait, les premiers dimanches qui suivirent ses noces, à conduire sa jeune femme, & plus tard ses deux petits enfants, pendant les quelques années où le bon Dieu les lui laissa.

Pierre Grimoire avait le caractère intrépide & fier. Il soutint, sans se plaindre & sans faiblir, cette situation terrible de se retrouver chaque jour en face de cette femme. Il portait à lui tout seul le double fardeau du travail & de son malheur. Personne ne l'avait jamais entendu se plaindre, & les maîtres qui l'employaient ne trouvaient pas qu'au milieu de tant de chagrins son courage eût diminué.

Le jour où sa femme partit pour ne plus revenir & sans laisser deviner à personne ce qu'elle était devenue, le jour où il se vit seul dans ce logis désert, Pierre Grimoire se sentit vaincu.

Il prit cette fuite non pas pour une délivrance, mais pour le dernier coup du malheur qui le frappait.

A partir de ce moment, l'infortuné abandonna son âme.

Il se mit à boire.

On ne sait pas, dans le monde auquel j'adresse le présent récit, ce que veut dire cette parole terrible: *se mettre à boire.*

Ce n'est plus l'ivrognerie accidentelle, un excès auquel on se laisse aller dans la compagnie compromettante d'un ami, une surprise dont on est la

victime, non pas même un attrait auquel on cède ou une passion à laquelle on obéit.

C'est quelque chose de plus terrible et de plus implacable.

Pierre Grimoire avait pris froidement & délibérément le parti de dévorer son petit avoir, afin, disait-il, que ni sa femme ni personne n'en pût rien tirer après lui.

Il avait résolu de le boire.

Il travaillait encore par intervalles, plutôt par habitude que par goût, cédant à la besogne qu'on lui offrait, mais avec le parti pris d'ajouter l'argent de ce salaire à ses dépenses du cabaret.

Il s'en allait seul chez le marchand de vin, évitant avec soin toute compagnie, plongeant sa tête dans ses mains dès qu'il sentait l'ivresse venir. Puis, lorsque le cabaret se fermait et qu'on mettait les consommateurs à la porte, il reprenait son sang-froid & son équilibre, pour venir achever sa nuit dans ce même appartement où nous étions.

L'ivrognerie n'atteint pas seulement la santé, l'intelligence & la force. A tous les degrés de l'échelle sociale, elle consomme rapidement la ruine des fortunes, même les plus solides & les plus inattaquables en apparence.

Pierre Grimoire suivit rapidement cette pente funeste.

C'était bien là, en effet, ce qu'il avait résolu.

Il avait vendu successivement la petite terre à la campagne, les meubles de la maison, les outils même du métier.

« Lorsque je lui demandais, continua la voisine, ce qu'il deviendrait avec cette vie-là, il me répondait qu'il savait bien comment en finir, & qu'il avait mis de l'argent de côté pour acheter une corde neuve.

— Et moi je lui disais toujours : — Oh ! Pierre, vous ne feriez pas cela !

— Ce n'était pas un mauvais homme, monsieur, bien au contraire. Son père avait été plus riche *dans les temps*, & ils ont toujours passé pour du *brave monde*.

— Cette maison où vous êtes, monsieur, elle lui appartient ; & quoiqu'elle ne vaille pas beaucoup, il aurait pu en tirer quelque chose encore. Il voulait bien manger tout le reste, mais non pas la vendre jamais, ni pour or ni pour argent. C'était son idée ainsi.

— Ce qui lui fut dur, monsieur, à cet homme, c'est lorsqu'il vit qu'à force de boire, il avait perdu non-seulement son patrimoine, mais jusqu'à l'habileté de son travail.

— Lui qui avait été un si adroit compagnon, tellement qu'on lui gardait dans les chantiers les œuvres les plus difficiles, on ne voulait plus maintenant lui donner le dernier ouvrage, parce que, *depuis sa boisson*, le patron était toujours en danger de lui voir gâter sa marchandise.

— Puis, monsieur, nous sommes fiers & nous gardons le respect de nous-mêmes. On n'aime pas voyez-vous, à voir auprès de soi dans le travail cet homme qui sent le cabaret & que, le lendemain, il faudra relever du ruisseau.

Il y a encore des ruisseaux au milieu de la rue, dans la bonne ville de Montclerc.

La vieille femme continua, en voyant l'attention avec laquelle je l'écoutais.

« Si bien, monsieur, qu'il lui fallut sortir dans la rue, pour y tendre la main, parce qu'il avait faim, voyez-vous. Mais cela lui coûta beaucoup. J'étais sur ma porte quand il partit pour demander cette première aumône. Il pleurait en dedans ; à peine pouvait-on voir quelques grosses larmes sur le bord de ses yeux. Je mangeais mon pain qu'il regarda beaucoup ; mais je n'osai pas lui en offrir. Lorsqu'il revint, il mordait lui-même dans un gros quartier de pain bis. Il pleurait beaucoup plus qu'au départ, & mes petits enfants vinrent le regarder dans la rue, attirés par le bruit de ses sanglots. »

Je demande pardon ici à ceux qui veulent bien me lire, de l'émotion que j'éprouve en ce moment. On ne s'entend pas dire impunément des choses pareilles auprès du lit où reposait ce pauvre malheureux, lorsqu'on a sous les yeux ce corps inanimé, lorsqu'on tient dans sa main cette corde fraîchement coupée & lorsqu'on songe aux souffrances par lesquelles cette âme avait passé avant d'accomplir ce dernier crime.

« Enfin, monsieur, nous lui disions bien de s'adresser aux gens qui l'avaient connu, de se faire inscrire parmi les indigents de la mairie & de se faire recommander à l'autorité. Il ne répondait qu'en levant les épaules ; il comprenait bien qu'il n'y avait pas grand'chose de bon à dire à personne en sa faveur. »

Pendant que la voisine me parlait, je m'étais, à défaut d'autre siége, rapproché de la table pour m'appuyer.

J'eus l'idée, sans l'interrompre, de tirer le bouton du tiroir qui faisait saillie.

Ce tiroir était rempli presque tout entier de bouchons qui avaient servi. C'était là une confirmation éloquente & sinistre de tout ce qu'on venait de me raconter.

A l'entrée du tiroir, un livre de messe singulièrement usé & fatigué, dont le signet se trouvait mis à l'office du dimanche précédent. Pierre Grimoire était, même dans les derniers temps, un des habitués les plus assidus de la grand'messe de paroisse. On le voyait, sombre & recueilli, s'agenouiller toujours à la même place, comme un homme plus préoccupé des vengeances de Dieu que confiant dans sa miséricorde.

« Enfin, monsieur, reprit encore une fois la vieille voisine, Grimoire devait finir ainsi un jour ou l'autre.

Je me souviens, il y a un mois, que je le vis rentrer plus tard que d'habitude. Il faisait froid encore pourtant ; c'était la fin du rude hiver de cette année, & le soleil se couchait encore de bonne heure.

— Vous voilà bien en retard, mon voisin, dis-je à Grimoire, qui passait tout affaissé devant notre porte. Il n'avait pas bu ce jour-là & peut-être n'avait-il pas mangé.

— J'ai eu de la peine à trouver mon souper aujourd'hui, madame Marguerite, me répondit-il avec plus de tristesse encore que d'habitude. Une autre fois, je doute que j'aie de nouveau autant de patience. Je ne veux pas supporter un autre refus & promener aussi longtemps mes prières. Lorsqu'il m'arrivera encore d'être rudoyé, je suis bien résolu à en terminer avec la vie. Mon sang retombera sur ceux qui l'auront ainsi voulu. »

Je me sentis pris d'un tressaillement.

« Et vous pensez qu'hier au soir... répliquai-je.

— Ah! voilà ce qui est arrivé. Je le tiens du petit bonhomme qui est monté ici le premier.

— C'est Isidore Cabuchat, le propre fils de notre propriétaire, à qui son père a la faiblesse de donner de temps en temps du bon argent pour aller au spectacle.

— Hier donc, monsieur, en revenant ici, sur les onze heures ou minuit, par le grand boulevard & le passage du Sanctuaire, n'a-t-il pas rencontré le vieux Grimoire qui tendait la main aux allants & venants, au point de leur faire peur, comme s'il allait les dévaliser.

Même Isidore n'a pas pu s'empêcher de lui crier en passant près de lui :

— Eh, dites-donc, vieux père Grimoire, m'est avis que vous vous y prenez un peu tard à cette heure pour commencer votre journée.

— Je pense donc, monsieur, qu'on aura dit hier au soir à cet homme quelque chose de trop dur & qu'il n'aura pas pu supporter. Il en aura tiré le prétexte de *se détruire*, voyez-vous? Que de gens tiendraient mieux leur langue s'ils pouvaient savoir le mal qu'une parole imprudente & quelquefois bien éloignée de leur cœur est capable de faire au pauvre monde! »

V

Le lendemain, *le Courrier de Montclerc*, journal de la localité, qui y paraît trois fois par semaine, contenait la nouvelle suivante dans ses *faits divers*.

« Il est arrivé cette nuit un bien triste accident.

» Le nommé P. G., demeurant rue N. n° X, à été trouvé pendu dans son domicile.

» On attribue cette mort à des chagrins domestiques, & à des paroles blessantes qui lui auraient été dites par un passant.

» Malgré ses habitudes d'ivrognerie & de paresse le nommé P. G. ne paraissait pas indigne de tout intérêt. Cette fin tragique a répandu une vraie consternation dans le quartier, où il était plaint plus encore que blâmé. »

Mon ami Wilfrid Bornabo était heureusement reparti pour la campagne qu'il habite à quelque distance de Montclerc, la plus grande partie de l'année.

Mon premier soin, après avoir lu l'article, fut de me rendre chez Wilfrid, de me faire remettre par son domestique le numéro du *Courrier de Montclerc*, de l'emporter chez moi & de le détruire. Je voulais épargner à mon ami l'importunité de ce remords.

En effet, bien qu'il se fût proposé, dans le temps, de réclamer à l'administration du journal le numéro qui, croyait-il, lui avait manqué, il ne sut jamais de quelle façon terrible s'était terminé cet épisode de notre conversation.

Toutefois, il y a dans le monde de véritables fatalités.

Je ne suis jamais bien longtemps sans revoir mon ami Wilfrid, & même sans passer de longues heures avec lui.

Je ne sais comment il se fait qu'il a gardé la mémoire remplie du vieux mendiant, de la pitié qui m'avait ému & de la façon un peu cavalière dont il l'avait éconduit.

Toutes les fois que le hasard de l'entretien ramène quelque question d'aumône ou de charité, Wilfrid ne manque point de m'interpeller d'un ton triomphant, & de me rappeler l'offre prétendue de mon aumône à un pauvre qui n'en voulait point, ce qu'il appelle plaisamment l'histoire du *Mendiant malgré lui*.

Pour moi, je baisse la tête & je garde le silence. Toute ma frayeur est de me trahir; mais je ne puis m'empêcher de faire en dedans de moi cette réflexion à mon adresse, que dans la plupart des occasions où la vanité des hommes se complaît ainsi à triompher, le succès qu'ils s'attribuent tient peut-être plus encore à la modération de leurs adversaires qu'à la supériorité de leurs arguments.

ANTONIN RONDELET.





CARNAC

CARNAC

QUELLE est cette informe colonnade, dont les blocs abruptes se dressent au milieu d'une lande solitaire, & portent un cachet d'austère grandeur & de sombre majesté ? Est-ce un sanctuaire? est-ce un lieu d'éternel repos? Nos lointains ancêtres, les Celtes, qui, partis des plateaux asiatiques, se sont répandus en Europe, ont-ils adoré là le Dieu éternel, puissant, créateur, unique ? est-ce à ce culte primitif, dont tous les peuples ont emporté le germe dans leurs émigrations, que fut consacré ce temple en plein air, sans murailles, sans-limites, sans autre voûte que le ciel, sans autre enceinte que les chênes, les bruyères & les flots de la mer? Après un combat, ces pierres furent-elles élevées sur la tombe des guerriers ? Quels sont ces héros inconnus, dans quelles victoires, dans quelles défaites sont-ils tombés? car nous le savons, hélas! la plus cruelle défaite peut avoir & ses héros & sa gloire.

Rien ne répond à ces demandes : l'historien, l'archéologue interrogent en vain ces pierres immobiles. Aucun signe, aucune inscription, aucune date n'est inscrite sur leur rude surface ; en vain on soulève la draperie de la mousse & des lichens que les siècles ont semés sur ce granit. Les pyramides, les nécropoles, les sphynx de Memphis & de Thèbes ont livré leur secret à la science ; les pierres runiques dans le nord de l'Europe ne gardent pas le leur; mais les colonnes de Carnac sont demeurées silencieuses &, semblables à l'antique Isis, nul n'a levé le voile qui les cache.

Leur destination est un mystère, leur origine n'en est pas un : ces pierres levées sont incontestablement l'œuvre de la race celtique, & partout où elle a pénétré, on les retrouve. Les *menhirs*, les *dolmens*, les *peulvans*, les *cromlechs* sont antérieurs à l'établissement du druidisme; selon toute apparence, ces monuments, dans leur forme barbare, se rapportent à un culte plus pur & plus élevé que celui des Gaulois ; ceux-ci s'approprièrent les sanctuaires celtiques; au pied des colonnes de Carnac, les Druides ont consulté les astres, les Druidesses ont plongé le fer dans le sein des victimes, & interrogé les destinées de leur nation dans les dernières palpitations des victimes. Le gui sacré a été coupé sur les ancêtres des chênes qui croissent autour de l'enceinte; peut-être Merlin l'enchanteur a-t-il écrit dans ces lieux les poésies druidiques dont quelques fragments se chantent encore en Bretagne & même en Flandre; & quand le christianisme, triomphant après trois siècles de persécutions, éleva librement ses églises dans les villes & les bourgades, les sectateurs du culte d'Ésus, les Gaulois, trop fidèles à des erreurs séculaires, se réunissaient à Carnac pour y fêter le sixième jour de la lune & cueillir, aux approches de l'*an neuf*, le gui & la verveine.

A Carnac, ces souvenirs surgissent naturellement; lorsqu'on erre parmi ces onze rangées parallèles de pierres, qui sont encore aujourd'hui au nombre de plus de trois mille, lorsqu'on contemple ces fantômes de granit, vêtus de mousses grisâtres, le présent s'efface, on retourne vers le passé, ce passé obscur que les monuments écrits n'ont pas conservé, mais qui survit dans les récits & les superstitions populaires. On voit les Druides en robe blanche, les Druidesses à la ceinture d'airain & à la faucille d'or, les guerriers attentifs, les prisonniers, Celtes ou Romains, liés à la pierre de sacrifice ; on entend le rhythme des chants qui célèbrent la nature, les astres, les arbres & les nombres mystérieux; on croit voir les fées gauloises errant au bord des sources & captivant, par leurs charmes, les voyageurs imprudents; rien de réel ni d'actuel ne s'allie à ce paysage fantastique, à cette œuvre d'un génie barbare, & l'on plonge, au milieu d'un rêve éveillé, dans les âges lointains de ces peuples qui se sont fondus dans les peuples nouveaux, dont rien ne demeure, rien, si ce n'est ces pierres indestructibles, témoignage de leur force & de leur volonté & qui, si la main de l'homme ne les touche, attendront en paix la fin du monde.

Le sanctuaire de Carnac est le monument celtique le plus authentique & le plus complet que possède la Fracce. Il a beaucoup souffert depuis deux siècles; plus de deux mille pierres ont disparu, enlevées pour des usages domestiques & pour laisser plus de champs à la culture; trois mille sont encore en place... la gravure qui accompagne cette courte notice ne peut donner qu'une idée imparfaite de l'étendue & de la majesté de cette sombre création.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Avril! l'honneur des mois
Et des bois.
Avril! la douce espérance
Des fruits qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur douce enfance.
Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards
Fretillards,
Aux doux sons de son ramage!
Avril! c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, déserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embaumant l'air et la terre!

C'est par cette aimable & douce chanson d'un vieux poète français que je veux, ma chérie, reprendre notre correspondance interrompue, hélas! par de si douloureux événements.

Avril! cher mois d'avril 1871! avec la paix & le printemps rapportez-nous l'énergie, le travail & l'espérance en l'avenir! — nous en avons tant besoin!

Nous avons été & nous sommes encore bien malheureux! mais, pour nous relever, le remède est facile : vouloir, c'est pouvoir... — Il faut vouloir & ne pas désespérer. Tu as remarqué souvent ces pauvres fourmis qui, avec tant de peine & de travail, construisent leurs palais de sable. Un beau jour, un enfant démolit, avec sa pelle, le fruit de leur labeur, ou bien c'est une pluie d'orage. Quel désastre!... quelle ruine pour la cité ouvrière!... Pourtant, elles ne se désespèrent pas, les vaillantes! On les voit aussitôt, énergiques & rapides, se mettre toutes à l'ouvrage, courir de ci, courir de là, apporter de nouveaux matériaux, reconstruire à nouveau leurs galeries, si bien que le lendemain il n'y paraît plus; le mal est réparé. — O Français! nos pères & nos frères! imitez la gente fourmilière! & nous vous aiderons dans la proportion de nos forces!

D'abord l'économie sera notre règle de conduite. Oh! ne craignez rien pour nous, chers pères & chers frères!... Non pas l'économie désagréable, supprimant le nécessaire, mais l'économie dans nos désirs, l'économie dans nos plaisirs, qui n'en seront pas moins aussi complets, je vous le promets. Nous aurons tout de même des petites fêtes & des réunions; mais nous coudrons nos robes nous-mêmes, & nous ne nous amuserons pas moins. Nous apprendrons, en véritables artistes, à rajeunir nos chapeaux avec quelques rubans; nous mettrons moins de faux chignons, & nos vrais cheveux ne s'en porteront que mieux, n'est-il pas vrai?

Pour ma part, ma chérie, je puis te certifier que c'est là le but de tous les efforts que va faire le *Journal des Demoiselles :* te donner des modèles de travaux, simples, peu dispendieux, faciles à exécuter, des patrons de robes & de costumes que tu pourras tailler toi-même; inventer des *riens*, qui soient à la fois jolis & peu coûteux!

En cela, du reste, nous ne ferons que suivre notre route; c'est la bonne, sans doute, puisque tu nous es restée fidèle.

Comme tu le vois, *exceptionnellement* & pour cette année, l'administration du journal a reculé de trois mois l'époque de ses réabonnements; de sorte que cette année n'aura que neuf mois, & ne commencera qu'en avril pour finir en décembre.

Je suis persuadée que tu penses comme moi, & que tu approuves cette mesure.—L'interruption des communications, pendant les trois premiers mois, t'empêchait de recevoir ces trois premières livraisons, & tu n'aurais pu, d'ailleurs, nous faire parvenir ta demande d'abonnement & n'aurais pas été bien contente de recevoir des modes arriérées & inutiles.

Des modes! grand Dieu! Et où étaient-elles, ces modes? Est-ce Janvier, le mois des étrennes, où, en fait de bonbons & de dragées, nous avons reçu des jolis petits joujoux de fabrication allemande, provenant de la maison Krupp & Cᵉ?

Est-ce Février ou Mars, les mois du carnaval, des soirées d'hiver & des bals? Helas! nos soirées se sont passées à faire de la charpie! — Si tu veux connaître l'histoire de Paris pendant ces jours malheureux, lis le *Journal d'une Parisienne pendant le Siége*, tu verras où en étaient nos modes, nos plaisirs & nos dîners.

Plus d'une d'entre nous a dû prendre ses vêtements de deuil & pleurer un être chéri, tombé victime de cette chose criminelle qu'on appelle la guerre. — Ils étaient jeunes, ils étaient aimés; tout leur faisait chérir la vie. Mais le devoir les a appelés : ils se sont levés à l'appel de la patrie, &, de toute cette jeunesse, de toutes ces espérances, il ne nous reste plus rien que leur souvenir.

C'est ainsi que fut tué Regnault, ce jeune peintre d'un si brillant avenir. A peine âgé de vingt-sept ans, ses rivaux parlaient déjà de lui comme

d'un maître. Les tableaux qu'il avait exposés l'avaient immédiatement placé parmi les plus célèbres. C'eût été peut être un Géricault, un Delacroix! une gloire de plus pour la France! & le voilà couché dans la terre humide de Buzenval!

Et Gustave Lambert, ce marin qui avait rêvé de découvrir le Pôle nord et la Mer libre? Il avait voué sa vie à la réalisation de cette idée, la développant partout dans de nombreuses conférences, faisant son tour de France pour récolter l'argent nécessaire à son expédition. Il touchait presque au but, mais une balle l'a frappé à mort, & l'humanité perd peut-être une de ses plus belles découvertes.

Et tant d'autres, hélas! plus obscurs et plus ignorés, — mais dont les familles conserveront pieusement le souvenir. N'est-ce pas que c'est horrible, la guerre!

Mais il faut oublier tout cela, ou plutôt ne plus en parler. — Nous sommes en avril. Les amandiers roses vont fleurir; les pommiers vont se parer de leurs fleurs de neige; les lilas bourgeonnent; le blé couvre les champs de son tapis d'herbe verte; le soleil réchauffe la terre; le bon Dieu, tout-puissant, nous envoie, avec le printemps, ses trésors de richesse & de bonté, & nous invite à pardonner & à travailler.

Au revoir, ma chérie; tu recevras avec cette livraison (en dehors des annexes habituelles) un joli *fac simile* d'aquarelle représentant une *Pêcheuse normande*. C'est le pendant d'une semblable aquarelle donnée en 1869 : *une Bergère avec des moutons* (1). JEANNE.

MODES

Après ces longs jours de tristesse & de deuil, l'industrie parisienne n'a pas encore complètement repris son essor; les magasins, cependant, ont voulu saluer les premiers jours du printemps, & nous avons vu reparaître dans les vitrines de frais étalages; ne crois pas cependant qu'il ait surgi de grandes nouveautés pour ce commencement de saison. Nous trouvons, comme à la fin de l'été, les *costumes*, soit à double jupe, avec petit paletot fendu, soit la jupe & la tunique tenant au corsage; tu sais d'ailleurs combien il est facile de varier à l'infini ces charmantes toilettes. La double jupe n'est pas de toute rigueur & la première toilette de notre gravure de ce mois pourra te servir de modèle pour ton joli foulard; tu peux faire le fichu pareil à la robe, mais tu remplaceras les bouillonnés en travers par un plissé en long, qui sera arrêté à la ceinture; tu le garniras d'une ruche traversée par un velours étroit de la nuance du semé; la basque sera en outre garnie d'un volant auquel la ruche fera tête; le même volant retombera sur le bras; sur le haut du corsage tu poseras une double ruche. On peut également faire toute la toilette en mousseline blanche, avec ornements soit en taffetas bleu, rose, lilas, etc., soit en velours noir ou ponceau.

Le gris & l'écru paraissent continuer à tenir une grande place. Que les costumes soient avec ou sans paletot, on peut toujours porter les plaids écossais en forme de châles, de burnous ou d'amples mantelets, qui avaient été préparés à la fin de l'été, pour la saison de bains de mer; saison qui, pour beaucoup d'entre nous, a été anéantie, & qui, pour d'autres, a été, hélas! trop prolongée. Si l'on fait une longue promenade, par une température incertaine, on le porte sur le bras ou dans la courroie; cette mode d'outre-Manche, que nous négligions, il y a quelques années, est aujourd'hui tout à fait passée dans nos habitudes, depuis que nous avons adopté le waterproof.

On parle de la réapparition du mantelet pour l'été. Si réellement il paraît avoir quelque chance de succès, dans l'une de nos prochaines gravures, en mai ou juin, je t'enverrai un modèle auquel je joindrai le patron; mai serait cependant, je crois, un peu prématuré.

Les chapeaux, jusqu'à présent, n'ont pas subi de grandes modifications. La dentelle noire est toujours en grande faveur dans les ornements; il est vrai qu'elle se mêle admirablement au velours, à la faye, au satin & aux fleurs. Les chapeaux ronds sont toujours la plus jolie coiffure pour les jeunes filles & pour les petites filles; elle est tellement généralisée que les rares fillettes dont le visage est encadré de brides nous semblent avoir un petit air vieillot qui contraste avec leur taille.

J'espère être en mesure le mois prochain de te donner de plus amples détails; déjà à ton intention j'ai visité plusieurs de nos meilleurs magasins. Chez tous, j'ai remarqué une certaine tendance à plus de simplicité, tendance qui ne m'a nullement étonnée & qu'on ne peut qu'approuver dans les graves circonstances où nous nous trouvons. En attendant, ta chroniqueuse n'en restera pas moins à l'affût de toutes les modifications qui ne manqueront pas de survenir, afin de t'en faire part immédiatement. Je conseille pour le moment, à toi & à nos amies, de vous occuper surtout de vos toilettes simples, d'intérieur & de sorties journalières, & de patienter pour les plus habillées. Tu es, dis-tu, embarrassée pour *disposer des revers*, *des biais*, *des pattes*, etc. Il suffit de les doubler d'une mousseline raide, noire ou blanche, suivant que l'étoffe est claire ou foncée.

(1) Les abonnées qui ne l'ont pas reçue peuvent se procurer cette aquarelle au bureau du journal au prix de 75 centimes. — Nos *fac simile* à l'huile : *l'École des Chiens*, *la Distribution de Prix des Singes* et *le Bébé rose qui dort pendant que Minet lui mange sa tartine*, tout cela est en vente au prix de 1 fr.

On trouvera, du reste, ces détails sur la couverture, ainsi que la réduction du prix d'abonnement pour le journal *la Poupée modèle* qui, commençant du 15 mars exceptionnellement pour finir en décembre, n'aura non plus que neuf mois, cette année; par suite son prix est aussi réduit d'un quart.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en taffetas, ornée dans le bas de trois volants plissés, surmontés d'une ruche coquillée posée sur un ruban découpé à petites pointes. — Corsage décolleté avec la même ruche, manche plate, ruche remontant autour de la fente de la manche. — Fichu à pans en tulle bouillonné; les bouillonnés sont arrêtés de distance en distance par des velours noirs; on peut les remplacer par des biais en satin assortis à la nuance de la robe; devant, le fichu est ouvert comme le dos jusqu'à la taille; les pans sont plus courts. — Ceinture avec nœud à doubles coques. — Nœud de ruban ou velours noir dans les cheveux.

Deuxième toilette. — Robe en faye; devant, haut volant en biais avec des biais traversés par des velours posés sur deux rangs de pointes, en velours, garnies d'une petite dentelle; traîne ornée des mêmes pointes. — Corsage à pointe décolleté en carré & orné de pointes plus petites; manche avec ornement rappelant celui du bas de la jupe. — Fichu croisé en dentelle retenue par des appliques brodées. — Coiffure en dentelle mélangée de noir; touffe de roses.

Toilette de petite fille. — Robe en foulard pékin ornée d'une ruche plissée traversée par un velours. — Tunique princesse décolletée en carré, garnie du même plissé — Chemisette en mousseline avec col & poignets brodés, garnis de deux rangs de petite valencienne. — Velours ponceau dans les cheveux.

PREMIER CAHIER

Garniture — B. V. — M. E. — Julienne — Coin de cravate — Mouchoir — Serviette à œufs — Album pour collection d'autographes — Dentelle frivolité — M. L. — Bathilde — Parure — Serviette à thé — N. D. — Capeline d'enfant — E. R. — Bande tapisserie par signe — Félicie — Eulalie — Coffret à bijoux (bois découpé) — Dentelle crochet et mignardise — Écusson avec alphabet.

PLANCHE Ire

Petite planche de Patron à pièces indépendantes pouvant se découper

PALETOT FENDU

Les abonnées aux éditions orange & verte recevront le 16 les patrons suivants :

Planche violette

Premier côté.

Deuxième toilette, gravure du 1er avril.

Deuxième côté.

Tunique. / Jupon. } Toilette de petite fille, même gravure.

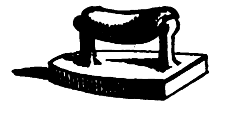
Planche de Patrons à pièces indépendantes pouvant se découper

Corsage. / Fichu. } Première toilette, même gravure.

EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE : Deux chiens à un os ne s'accordent.

RÉBUS







Paris, Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



[illegible]ril 1871 — Mouse et Falconier imp r Ste Lazare [illegible] Paris — 378[illegible]

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevart des Italiens 1.

JOURNAL DES DEMOISELLES

LES FEMMES FRANÇAISES

APRÈS LA GUERRE

On a dit de la Révolution de 1793 : *Elle fut le crime de quelques-uns et la faute de tous;* parole vraie & profonde qui peut s'appliquer à presque toutes les calamités politiques. Et sans trop analyser les causes multiples qui ont amené sur la France les terribles infortunes dont elle est accablée, sans faire ici l'office de la justice criminelle ou de la Cour des Comptes, ne peut-on pas, s'élevant plus haut, se dire que Dieu, le Juge & le Dominateur suprême, Celui qui déchaîne & retient les orages, avait une justice à exercer contre la France entière, justice qui s'appesantit sur tous, parce que tous sont coupables? La foudre est tombée sur nous au milieu des plus grandes prospérités temporelles, parce que le goût & l'abus du luxe, l'amour effréné du plaisir, les mauvaises doctrines propagées avec fureur, avaient irrité contre nous une puissance immortelle, dont les pensées ne sont pas nos pensées, & qui, lorsqu'un homme ou une nation s'élève dans son orgueil, suscite un petit obstacle, le grain de sable de Cromwell, un caillou sous les pas de Guillaume III, un Hohenzollern ignoré, qui abattent soudain les plus hautaines espérances. *Il n'y a point de prudence, point de sagesse, point de conseil contre le Seigneur.* Nous connaissons le crime des chefs du peuple, dira-t-on, mais celui de la masse? celui des femmes, des jeunes filles?... Une voix autorisée l'avait révélé depuis longtemps du haut de la chaire chrétienne : « Qu'ai-je vu, s'écriait le » P. Félix, dans la société livrée sans mesure & » sans frein aux entraînements du luxe? qu'ai-je » vu partout & à tous les degrés, dans des formes » & des proportions diverses? Le même mal qui » vit, qui grandit, qui vous menace & déjà vous » domine de toutes parts. J'ai vu les illustres de » la fortune déployer un faste que les rois de Perse » eussent peut-être admiré, donnant des festins » que Sardanapale n'eût pas regardés sans étonnement, & accélérant dans des orgies, qui assouvissent leurs passions, un mouvement désastreux qui prépare leur ruine. J'ai vu la petite » fortune se brisant elle-même par des efforts inutiles pour imiter la grande. J'ai vu les revenus » de la famille & l'avenir des enfants moissonnés » d'année en année par un luxe insatiable... J'ai » vu des femmes se laissant emporter, à force de » vanité, à des dépenses secrètes & frauduleuses, » ensevelissant dans les plis de leurs robes le traitement d'un mari fonctionnaire, réduit, par ces » vols dissimulés & ces folies ruineuses, à aller » chercher à la Bourse une dernière espérance » pour n'y trouver peut-être qu'un suprême désespoir. Enfin, j'ai vu, de nos jours, ce que l'on » n'avait pas encore vu, au dernier degré de la fortune : la passion du luxe devenue populaire... »

Ce tableau, tracé il y a plus de douze ans, est-il

exagéré? Souvenons-nous! souvenons-nous de la licence & de la splendeur des fêtes! Souvenons-nous du luxe habituel, aussi surprenant qu'ordinaire, que les classes de la bourgeoisie affectaient dans la parure, dans le mobilier, dans la nourriture! Souvenons-nous des procès scandaleux, où des couturières réclamaient, pour des chiffons, des sommes tellement colossales que l'opulence de leurs clientes ne pouvait suffire à les payer! Souvenons-nous du luxe tentateur des étalages! Souvenons-nous de ce que coûtaient, chez le couturier à la mode, les robes, les manteaux & les lunchs! Souvenons-nous des désastres, des faillites, des banqueroutes frauduleuses, des soustractions & des vols, du bagne & du suicide! Toutes ces erreurs, toutes ces fautes, tous ces crimes, ont pour mère la convoitise insatiable qui, regardant plus haut qu'elle, envie, contrefait, imite : *Vous serez comme des Dieux*, disait le démon à Ève; parole que la gourmandise, l'orgueil répètent aux âmes faibles.

L'ouvrier, dans sa convoitise, pour être comme le riche, va dîner aux petits restaurants, & laisse sans pain sa femme & ses enfants; la femme de l'employé, du petit négociant, achète des toilettes ruineuses, des meubles magnifiques, &, de deux choses l'une, ou elle prive sa famille du bien-être pour satisfaire sa passion, ou elle vit de crédit jusqu'au jour où le crédit & l'honneur font défaut à la fois. Parfois, le mari, possédé de la même manie, achève sa ruine dans de folles spéculations, & son déshonneur par des faux, des dols & des vols. Le banquier, le grand seigneur vivent princièrement, & se ruinent bêtement. Et la société descend vers les abîmes; la corruption, la lâcheté, l'égoïsme, le mépris du pauvre montent à la surface, jusqu'au moment où une secousse salutaire rappelle à Dieu les âmes égarées; jusqu'au moment où les fêtes, les parures, les festins, disparaissent devant les grands fléaux, ces anges terribles que le Seigneur envoie pour purifier la terre, pour la vanner, selon l'expression de l'Évangile. Et la secousse est venue! le deuil est dans les familles, l'inquiétude, l'angoisse, la plus profonde douleur se sont assises à tous les foyers; les mères, les femmes, les filles, les sœurs de ceux qui sont morts sur tant de champs de batailles ne songent plus à se parer; les cœurs sont navrés, les fortunes anéanties, & le luxe maudit n'existe plus. La ville du luxe, Paris, que n'a-t-elle pas souffert? les quatre chevaux de l'Apocalypse : guerre, famine, peste & mort ont piétiné sur elle... Quand un sourire du ciel consolera la France, les femmes auront-elles profité de la leçon? Elles auront expié par les inquiétudes et les larmes, sauront-elles réparer par les actions? Reviendront-elles à ce sérieux de la vie, qu'elles avaient abandonné pour les futilités dangereuses, où le bonheur terrestre & le bonheur éternel se perdaient également? L'économie, la vie intérieure, la vie occupée, la charité remplaceront-elles les plaisirs futiles ou coupables, la lutte puérile de toilettes, les courses frivoles, l'oisiveté, l'égoïsme que nous avons vus trôner dans les familles autrefois les meilleures & les plus sages? car, hélas! qui donc avait échappé à cette contagion? L'ordre, l'économie, la simplicité des mœurs permettront-ils enfin aux riches d'être charitables? ils connaîtront alors ce plaisir, ce délice, trop négligé depuis quelques années, & que le Père des hommes a attaché aux services qu'on rend à ses semblables. Il y aura beaucoup de pauvres parmi nous, beaucoup de veuves, beaucoup d'orphelins; si nous reprenons nos anciens errements, si nous consacrons à nous-mêmes, à notre luxe & à notre sensualité, le nécessaire & le superflu de notre argent, où trouverons-nous du pain & des vêtements pour ces frères infortunés? Chez les gens qui aiment le luxe, l'aumône est toujours le premier chapitre que l'on raye du budget. L'égoïsme & la paresse abolissent bientôt tout ce qui s'appelle devoir, & la charité en est un : elle est un devoir, elle est un plaisir, elle est un acte de prudence, elle est un acte de justice. Songeons-y bien!

Ceux que la divine Providence aura sauvés dans ces graves épreuves que nous traversons ne lui devront-ils pas un témoignage de gratitude? Et quel meilleur moyen de remercier Dieu que de faire du bien à ces pauvres qui lui sont tellement chers, qu'il se substitue à leur place, & qu'il dira au dernier jour : *Venez... j'ai eu faim, vous m'avez donné à manger, j'ai été nu, et vous m'avez vêtu.* Le salut de la société est, pour ainsi dire, entre les mains des femmes : la simplicité & la charité, si elles le voulaient, auraient force de loi; elles auraient relevé les cœurs par la pureté & la sévérité des mœurs; elles auraient rapproché les classes ennemies par la tendresse & la sollicitude du riche envers le pauvre. Les cruelles leçons de la guerre profiteront-elles, et quand la paix sera revenue, la mollesse ne reviendra-t-elle pas en même temps?...



VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES DANSES

(Première partie)

—

L'homme, dès l'origine des choses, a dansé & chanté. C'est par les gestes, comme par la voix, qu'il a manifesté ses premiers besoins, qu'il a exprimé ses premières sensations. Aux sons inarticulés d'abord, le corps a répondu par des positions, des attitudes, qui peignaient les mouvements de l'âme; — & de l'alliance du geste & de la voix est sorti, en se développant peu à peu, ce langage universel, antérieur à tous les idiomes comme à toutes les conventions, qui se nomme la danse. L'art est venu, là comme partout, au secours de la nature; mais, avant de connaître l'*art des gestes*, la race humaine en avait l'instinct & la faculté.

Cette faculté primitive, les hommes l'employèrent d'abord à rendre grâce à Dieu de ses bienfaits, à manifester leur admiration pour les splendeurs de l'univers, & c'est ainsi qu'est née la danse sacrée. Nous la voyons jouer un rôle important dans les fêtes solennelles des Juifs, dans les réjouissances publiques établies pour honorer Dieu & publier ses louanges. Moïse et sa sœur Marie, après le passage de la mer Rouge, chantèrent en dansant avec les chœurs qu'ils avaient rassemblés pour témoigner de leur reconnaissance; & le roi David dansait devant l'arche en la conduisant au temple où il allait chanter ses psaumes.

Les Égyptiens mêlèrent la danse à tous leurs mystères, à toutes leurs solennités religieuses. Ils composèrent des danses sublimes pour exprimer la doctrine sacerdotale, comme pour peindre le mouvement réglé des astres & l'harmonie constante de l'univers. Les prêtres égyptiens enseignaient l'astronomie aux fidèles en leur apprenant à danser. Orphée transporta la danse en Grèce, où chaque divinité était honorée par des danses particulières; & lorsque Numa eut institué la danse des *Saliens*, la danse devint dans toute l'Italie, ainsi que dans les Gaules, l'objet principal du culte des faux dieux.

Regardée toujours comme un signe d'adoration, comme une démonstration extérieure de gratitude, la danse fit partie aussi des cérémonies de la primitive église. Les chrétiens, pendant les persécutions, se réunissaient dans les déserts pour y danser pieusement en chantant des prières & des psaumes, & lorsque plus tard ils purent avoir des temples, ils réservèrent, pour cette partie extérieure du culte, un emplacement plus élevé qu'ils appelèrent le *chœur* (en latin *chorus*, danse). Les abus qui s'introduisirent dans ces pratiques religieuses décidèrent l'autorité ecclésiastique à les abolir.

Parmi les danses usitées chez les Turcs dans les mosquées, il en est une particulièrement étrange : c'est celle que les derviches exécutent pour célébrer la fête de Menelaüs, leur fondateur. Suivant la tradition, Menelaüs tourna en dansant pendant quatorze jours sans discontinuer, au son de la flûte de Hansé, son compagnon; après quoi, il tomba dans une longue extase pendant laquelle l'institution de l'ordre des derviches lui fut inspirée. Pour honorer ce souvenir, les derviches turcs ont imaginé la danse du *moulinet*, qu'ils exécutent au son de la flûte avec une véritable fureur. La plupart ne cessent cet exercice violent que lorsqu'ils tombent épuisés. Pour un spectateur napolitain, ces derviches ne seraient rien de plus que des gens piqués de la tarentule. Comme il y a partout une tradition, celle des Italiens veut qu'on ne puisse guérir de cette piqûre qu'en dansant la *tarentelle* avec une extrême rapidité. Ainsi que moi sans doute, vous inclinerez à préférer la *saltarelle*, cette danse charmante que vous avez pu voir au troisième acte de *la Muette*, dans la scène qui précède la révolte du peuple conduit par Masaniello.

Après s'être servis de la danse dans leur culte pour peindre leur joie & leur reconnaissance, les hommes la mêlèrent à leurs plaisirs : il n'y a plus d'autre danse, depuis des siècles, que la danse profane. Les législateurs de l'antiquité en avaient fait une partie importante de l'éducation, & elle a joué un grand rôle dans toutes les scènes de la vie. La danse des Grecs n'exprimait pas seulement les manifestations de l'univers extérieur & les passions de l'âme, elle énonçait jusqu'aux pensées les plus compliquées. Elle pénétrait même dans le domaine de l'histoire. « Il faut, disait-on, que le

danseur connaisse parfaitement tout ce qui s'est passé depuis le chaos & la naissance du monde iusqu'à Cléopâtre, reine d'Égypte. »

Lorsque la danse fut portée au théâtre, elle devint un art qui marcha de pair avec la comédie. Elle eut, sur la scène, le grand avantage de parler aux yeux, d'exprimer les sentiments intérieurs de l'âme avec toute la magie des formes extérieures, avec toute la grâce des attitudes, toute l'impétuosité des mouvements, & d'être, par là, intelligible pour tous. On connaît l'histoire d'un danseur de Rome : il avait représenté les *Travaux d'Hercule* d'une manière si saisissante qu'un roi de Pont, qui voyait pour la première fois un tel spectacle, demanda en grâce à l'Empereur de lui donner ce mime. « Ne soyez point étonné de ma prière, dit-il à Néron : j'ai pour voisins des barbares dont personne n'entend la langue, & qui n'ont jamais pu entendre la mienne : les gestes de cet homme leur feront comprendre ma volonté. » — La pantomime fut portée chez les Romains à un très-grand degré de perfection par les danseurs Pylade & Batyle : ils avaient fait oublier Roscius & les plus fameux comédiens.

Deux danses sont restées célèbres dans l'histoire de la Grèce antique : celle inventée par Thésée & ses compagnons pour peindre les évolutions & les détours du fameux labyrinthe de Crète, & qui fut nommée la *danse de la grue* parce qu'on s'y suivait à la file, comme font les grues lorsqu'elles volent en troupes, — & la *danse de l'Hymen*, une de celles qui, au rapport d'Homère, figuraient sur le bouclier d'Achille. Cette dernière devait son nom & sa naissance à l'héroïsme de l'amour. Voici la légende : Un jeune Athénien nommé Hymen, « beau comme le jour, » aimait, sans oser le dire, une jeune fille d'une naissance beaucoup au-dessus de la sienne. Ayant appris que les jeunes Athéniennes les plus illustres se disposaient à célébrer sur les bords de la mer la fête de Cérès, dont les hommes étaient exclus, il ne put résister au désir de voir celle qu'il aimait, pendant tout un jour : il prit un travestissement & se mêla au groupe des jeunes filles qui sortaient de la ville. La fête avait commencé, une joie pure remplissait toutes les âmes, lorsque des pirates, s'élançant brusquement à la côte, saisissent cette jeunesse effrayée, l'enchaînent & font voile vers des pays inconnus. Quand on fut débarqué, le jeune Hymen, qui songeait à la délivrance, proposa à ses..... compagnes de profiter du sommeil de leurs ravisseurs pour les égorger. On frémit d'abord à cette pensée; mais il fut pressant, persuasif, & le complot s'exécuta. Revenu seul à Athènes pour chercher du secours, il trouva ses compatriotes dans la douleur & la consternation. Les uns pleuraient leurs filles, d'autres leurs sœurs ou leurs fiancées. « Je les ai sauvées, leur dit-il, & je demande pour unique & suprême récompense d'obtenir celle que j'aime. »

Les Grecs, ivres de joie, firent du jeune Hymen le plus heureux des époux; ensuite ils en firent un dieu. — Des fêtes avaient lieu chaque année en commémoration de ces événements extraordinaires, & les danses exécutées dans les mariages athéniens rappelaient celles qui terminaient ces solennités.

Le mariage est la seule de nos grandes fêtes dont la danse soit restée à peu près inséparable : elle n'a malheureusement plus depuis longtemps aucun caractère, & quand j'assiste à ce que nous appelons une noce, je me plais à remplacer dans ma pensée la schotisch & la mazurka par la danse nuptiale des sauvages de l'Amérique : « Les jeunes filles, dit Chateaubriand, armées d'une crosse recourbée, imitent les divers ouvrages du labour; les jeunes guerriers font la garde autour d'elles, l'arc à la main. Tout à coup, un parti ennemi, sortant de la forêt, s'efforce d'enlever les femmes; celles-ci jettent le hoyau & s'enfuient; leurs frères volent à leur secours. Un combat simulé s'engage : les ravisseurs sont repoussés. — A cette pantomime succèdent d'autres tableaux tracés avec une vivacité naturelle : c'est la peinture de la vie domestique, le soin du ménage, l'entretien de la cabane, les plaisirs & les travaux du foyer; touchantes occupations d'une mère de famille. » — Nous verrons bientôt ce que sont les danses du monde civilisé; peut-être aurons-nous quelque peine à découvrir en quoi elles sont supérieures à celles de ces sauvages.

Ce qui prouve que la danse est naturelle à l'homme, c'est qu'elle se mêle, chez la plupart des peuples enfants, à toutes les actions de la vie. Les sauvages dansent pour se marier, pour faire la moisson ou la guerre, pour recevoir un hôte, pour fumer un calumet, pour la naissance & pour la mort.

Les anciens pratiquaient les danses comme exercices; ils avaient vu là un moyen de développer les forces, l'agilité, les grâces même, — & ils avaient raison. Que de fois, en voyant manœuvrer gauchement nos recrues & nos milices citoyennes, je me suis pris à regretter que l'antique usage de la danse armée ne se soit pas perpétué. Minerve sourirait d'un singulier sourire si nous dansions devant elle la *Pyrrique* ou la *Memphitique*. On appelait de ces noms, dans le temps où Minerve présidait tout ensemble à la sagesse & à la guerre, les danses qui s'exécutaient au son des instruments militaires. La plupart des danses des sauvages s'exécutent ainsi les armes à la main. « Elles sont si vraies, si rapides, si terribles, dit Raynal, qu'un Européen qui les voit pour la première fois ne peut s'empêcher de frémir. » — Lycurgue avait ordonné que, dès l'âge de sept ans, les jeunes Spartiates fussent exercés à manier l'épée, le javelot & le bouclier. Il n'y avait pas un adolescent à Sparte qui, de la sorte, ne fût habile aux évolutions militaires & familiarisé avec toutes les armes. C'est pourquoi l'on a pu dire qu'ils allaient à l'ennemi en dansant. Xénophon a rendu

célèbres, par la description qu'il nous en a laissée, les danses helléniques exécutées par des soldats traces, arcadiens, mysiens & magnésiens en présence de l'armée des dix mille.

A Lacédémone, la danse avait un tel caractère de pureté, de grandeur même, qu'on en avait fait la plus auguste des solennités. « Toutes les danses des Lacédémoniens, dit Plutarque, avaient je ne sais quel aiguillon qui enflamme le courage, & qui excitait dans l'âme des spectateurs une ardente volonté de faire quelque belle chose. »

C'était un honneur chez les anciens d'avoir cultivé la danse dans sa jeunesse. Socrate l'avait apprise d'Aspasie, & ne perdait rien de sa gravité en figurant à Athènes dans les bals de cérémonie. Simonide à quatre-vingts ans remporta le prix de la danse, et Caton en avait soixante lorsqu'il sentit le besoin de prendre des leçons pour paraître moins gauche dans les fêtes de Rome.

Mais les danses ainsi comprises n'appartiennent plus qu'à l'histoire. Il est temps de franchir les siècles & l'espace pour nous occuper de la chorégraphie, chez les modernes, & des danses que nous dansons nous-mêmes.

L'art de noter les pas & les figures d'une danse ne prend guère date en France qu'avec la Renaissance. C'est de l'Italie que nous sont venus ces drames dansés & ces dialogues de gestes désignés sous le nom de *ballets*. On en distinguait trois espèces principales : les allégoriques, les moraux et les bouffons. Les personnages de ces compositions étaient remplis le plus souvent par les souverains eux-mêmes, les dames et les seigneurs de la cour. Au théâtre, les ballets devinrent de véritables compositions dramatiques ayant un plan, une exposition, une action & un dénoûment. C'est là que se développèrent chez nous la danse d'expression & la pantomime, l'art d'imiter & de contrefaire.

Les ballets & les mascarades que la reine Catherine de Médicis avait connus à Florence furent pendant plus de cinquante ans les principales ressources de la galanterie française. Le ballet qui eut lieu au Louvre en 1581 à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse avec Marguerite de Lorraine fut représenté par la reine, les princes & les princesses. Il avait pour sujet le triomphe de Jupiter & de Minerve. Commencé à dix heures du soir, il ne se termina qu'à trois heures du matin.

La passion de Henri IV pour la danse datait de sa plus tendre enfance : il avait été élevé dans un pays où l'on danse en naissant. Le Béarn, comme le Languedoc & aussi la Provence, doivent leur grand goût pour la danse au voisinage de l'Espagne, la terre classique des exercices de grâce & d'agilité. La *falandoulo*, la *danse des ollivettes*, le *chibalet*, *las treilhas*, la *danse des bergers*, & beaucoup d'autres non moins originales avaient une saveur locale toute particulière.

Sully, le ministre philosophe, était l'ordonnateur des spectacles qui amusaient le bon roi; il nous apprend, dans ses Mémoires, que, quand il ne se mêlait pas lui-même à ces divertissements, Henri IV trouvait toujours qu'il y manquait quelque chose. Cependant, l'amour des fêtes ne poussa jamais le roi jusqu'à l'oubli du bien-être de son peuple. Lorsque le prévôt des marchands & les échevins, voulant fêter les Suisses, sur le point de venir renouveler leur alliance, demandèrent la permission, pour couvrir les dépenses, de mettre un impôt sur les robinets des fontaines, Henri leur répondit : « Cherchez quelque autre moyen qui ne soit point à charge à mon peuple pour bien régaler mes alliés. Allez, messieurs, il n'appartient qu'à Dieu de changer l'eau en vin. »

Henri IV avait mis la danse si fort à la mode qu'on ne dansa jamais autant dans toute l'Europe que durant la période qui correspond à son règne. A la seule cour de France, on exécuta plus de quatre-vingts ballets, sans compter nombre de grands bals & de mascarades singulières.

Si la bonne & franche gaieté présida quelquefois à ces fêtes royales, ce n'est guère que sous Catherine de Médicis & Henri IV. D'ordinaire, elles étaient graves & solennelles. C'est pour montrer la dignité de son rang que Louis XII ouvrit le bal qu'il donna à la noblesse de Milan; & quand Philippe II, pendant la tenue du concile de Trente, prit part avec le cardinal de Mantoue au bal de cérémonie délibéré par les pères, il montra certainement plus de dignité qu'il ne prit de plaisir.

A la cour de Louis XIII, plus qu'à toute autre, on s'amusait tristement. Le mauvais goût & le trivial furent même parfois essayés pour tirer l'indolent monarque de sa léthargie morale, & l'on croyait s'être bien réjouis lorsqu'on avait exécuté, avec le concours du roi Louis XIII en personne, le ballet de « Maître Galimathias pour le grand bal de la douairière de Billebahault & de son fanfan de Sotteville. »

Les ballets de Louis XIV, si célèbres par leur magnificence, ne perdirent jamais ce caractère de gravité monotone qui donnait à toutes les fêtes de l'époque un air de si profond ennui. Le roi, qui avait beaucoup dansé dans sa jeunesse, renonça à ce plaisir vers l'âge de trente ans. Ce fut Racine qui lui en donna indirectement le conseil dans sa tragédie de *Britannicus :* Louis XIV ne voulut pas, comme Néron, mettre sa gloire à se donner lui-même en spectacle. Le ballet de Flore, représenté en 1669, est le dernier où Sa Majesté figura.

Dans les carrousels, c'étaient les chevaux qui faisaient les frais de la danse, & ils s'en acquittaient généralement fort bien. Deux ballets de ce genre, donnés à Florence au commencement du dix-septième siècle, & celui qu'on exécuta au fameux carrousel de Louis XIII, sont restés

célèbres dans les annales de la chorégraphie chevaline. Pline fait remonter aux Sybarites l'invention de la danse des chevaux. Il arriva même, s'il faut en croire les historiens, que leurs succès dans ce genre de plaisirs leur devinrent funestes. Les Crotoniates, en guerre avec les Sybarites, s'aperçurent de l'éducation que ce peuple donnait à ses chevaux; ils firent secrètement apprendre à leurs trompettes les airs de ballets que dansaient ces dociles animaux, & lorsque la cavalerie des Sybarites s'ébranla, les Crotoniates sonnèrent ces airs différents. On se rend compte de l'effet produit: les chevaux, au lieu de charger, se mirent à danser leurs entrées de ballets, & les pauvres Sybarites, victimes de leurs propres talents, furent taillés en pièces.

CHARLES ROZAN.

(*La suite au prochain numéro.*)



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.



MADAME CHARLES REYBAUD

Madame Charles Reybaud était née à Marseille, & le souvenir de son cher pays ne l'a jamais quittée; elle lui a dû ses inspirations les meilleures, ses tableaux les plus vifs, ses créations les plus intéressantes. Fille d'un médecin distingué, monsieur Arnaud, elle puisa au foyer paternel le goût de l'étude, la curiosité de l'histoire & des recherches archéologiques; une science discrète & sobre fortifia sa belle imagination, & devint en quelque sorte la trame solide sur laquelle ce brillant esprit sema ses riches broderies. La littérature de l'Espagne, son histoire, lui étaient aussi familières que la langue et l'histoire de France. La vocation littéraire lui vint tout doucement, sans parti pris, sans préoccupation de gloire ou de fortune : elle avait quelque chose à conter, elle le conta, & elle trouva dans le public un auditoire assidu. Elle chercha si peu la renommée qu'on ne lui rendit pas, selon nous, toute la justice qui lui était due : ses livres se lisaient, se vendaient, mais les feuilletonistes du *lundi* et du *samedi* n'en parlaient pas : la conspiration du silence est si souvent organisée contre les vrais succès!

Il est vrai que madame Reybaud ne représentait aucune école philosophique ou politique; elle n'a pas, comme madame Sand, fait subir à ses livres toutes les révolutions de sa pensée; toujours occupée de l'effet dramatique ou agréable de son récit, elle n'a guère songé aux inductions morales qu'on en peut tirer, & peut-être est-ce là le côté faible de ce talent charmant. Quelques-uns de ses romans, particulièrement les aînés, *Pierre*, *Deux à Deux*, *l'Oblat*, ne sont pas aussi purs qu'on le voudrait; la fougue de la passion y domine, étouffant la pensée morale qu'on voudrait d'autant plus voir se dégager que le livre est dû à une femme. C'est là le défaut de ses premières œuvres; mais, *vivre, c'est apprendre;* en vivant, madame Reybaud a appris à contenir & à châtier sa pensée; ses premiers écrits sont amusants & souvent gracieux; ceux de l'âge mûr, tout aussi pathétiques, tout aussi émouvants, ont une forme plus sévère & plus remarquable. Nous citerons surtout *Mademoiselle de Malepeire*, *le Cabaret de Gaubert*, deux histoires provençales pleines de vie & de couleur : *le Cadet de Cobrières*, où les vieilles mœurs nobiliaires sont si bien décrites; *Clémentine*, histoire de trois générations qui se déssèchent et languissent sous la garde d'un obstiné vieillard, le seigneur de la Roche-Farnoux, qui ne veut quitter ni le monde ni ses richesses; *Misé Brun*, récit singulier et sinistre, dû à quelques traditions de la Provence, car il nous semble que presque tous les romans de madame Reybaud ont une origine vraie, & qu'elle a communiqué à des êtres réels, mais depuis longtemps oubliés, la vie qui jaillit de



sa plume. Cette remarque s'applique surtout aux nouvelles dont la scène est dans le Midi. Je citerai encore *les Corbeaux*, *l'Avocat Loubet*, deux romans écrits avec amour & tous les deux touchants et remarquables. Les couvents ont aussi inspiré heureusement ce pinceau souple & chatoyant; jamais on n'a mieux décrit les vieux cloîtres, les obscures chapelles, la vie régulière, ses pratiques sévères & son austère suavité. La description du monastère des Annonciades dans *Félise* est délicieuse. Le Carmel de Paris, du temps de Mazarin, est peint d'après nature, & cela, bien avant les investigations de M. Cousin; & les Bénédictines du Saint-Sacrement donnent envie de demander une place parmi elles.

L'aimable femme qui a écrit tant de jolis livres, depuis longtemps n'écrivait plus : elle s'éteignait dans les étreintes d'une douloureuse maladie, & elle est morte à Digne (Basses-Alpes), au mois de janvier 1871. Elle avait cherché un asile au milieu de ces paysages qu'elle a tant de fois décrits, & avec quel charme! & nous, nous espérons qu'elle aura reçu les consolations suprêmes de cette foi que ses livres n'ont pas servie autant qu'ils l'auraient pu, mais que du moins elle n'a jamais abaissée ni reniée.

Citons encore quelques morts célèbres :

Un académicien, M. Prosper Mérimée, est mort également pendant la durée de cette funeste guerre. Talent brillant & froid comme du métal, moqueur sceptique, superbe, l'auteur de *Colomba*, du *Vase étrusque*, de *la Vénus d'Ille*, n'a jamais inspiré une bonne pensée, consolé une douleur, ni élevé une âme plus haut que la terre. Il était, du reste, fort savant, & ses travaux sur *le Faux Démétrius*, sur l'*Histoire romaine*, sur les antiquités françaises demeureront.

Alexandre Dumas est mort également. Facilité incalculable, imagination d'une fertilité sans exemple, esprit facile, naïf quelquefois, ce pauvre bon homme a amusé sa génération. Nous lui reprochons de s'être moqué de l'histoire, d'avoir fait des d'Artagnans fantastiques et des Buckinghams chimériques, d'avoir abusé des coups d'épée, & d'avoir habitué son public à chercher dans ses livres, non une récréation agréable, mais des émotions violentes puisées à des sources criminelles. Ses romans d'estoc & de taille ont précédé les romans de cour d'assises & de police, dont les petits journaux inondaient le peuple il y a un an. Hélas! nous avons vu les résultats de cette triste littérature, & pour chercher les causes de la corruption actuelle du pauvre peuple, il n'est pas besoin de remonter au delà des écrits contemporains.

On annonce également la mort de madame Louise Collet; âme égarée par les passions, talent dévoyé par le sophisme, ses dernières forces furent employées à insulter, dans un club, Notre-Dame de Fourvières.

LE MÉNAGE D'HENRIETTE

I

SOLITUDE

Rien de moins pittoresque, rien de moins frappant que les environs de Lille *en Flandre*, comme on disait jadis; & pourtant, sans ondulations de terrain, sans lac, sans fleuve, sans forêt, ce pays plat & verdoyant, monotone & fertile, a son charme propre, un charme un peu bourgeois, où les idées d'abondance, de repos, de richesses s'épanouissent en première ligne, devant ces moissons superbes, ces prairies pleines de bétail & ces villas opulentes entourées de jardins ombreux & fleuris.

Il y a vingt ans, l'antique village d'Esquermes, aux portes de Lille, n'était pas encore englobé dans la grande cité ; la ceinture des fortifications élargies ne l'avait pas étreint; l'industrie n'y avait pas encore dressé ses noirs bastions; on n'avait pas coupé ses bois riants, ni détourné le cours de ce charmant ruisseau, l'Arbonnoise, qui égarait ses méandres sous des futaies épaisses, peuplées d'oiseaux, & où l'on se serait cru à cent lieues des maisons & des hommes. Non loin de la petite rivière s'élevait une très-ancienne église, dédiée à Notre-

Dame de Réconciliation, dont le svelte clocher & les fenêtres en arc gothique faisaient bon effet dans le paysage. Plus loin, sur le bord de la route qui mène à Béthune, on voyait (& on voit encore) les murs blancs, les silencieux jardins d'un monastère de Bernardines; quelques cottages, des maisons confortables, une vieille brasserie dont la cour était entourée d'une galerie en forme de cloître; des auberges où les voyageurs à cheval buvaient le coup de l'étrier, comme dans les tableaux de Wouwermans; des chaumières propres & gaies composaient alors tout le village.

Près d'un pont de pierre jeté sur l'Arbonnoise, on voyait une maison, débris d'une ancienne & plus vaste habitation, qui, entre cour & jardin, devait à ses murs épais & à sa façade en escalier une certaine physionomie féodale. Des girouettes armoriées avaient surmonté sans doute ses toits aigus, & l'on cherchait, à l'angle des fortes murailles, les tourelles en poivrière, qui les bordaient jadis. La rivière longeait le domaine; de toutes les fenêtres on la voyait, se perdant sous les saules & les coudriers; l'été, le soleil y tamisait des paillettes d'or; les criques, les golfes, les baies en miniature se tapissaient de glaïeuls & de germandrées; l'hiver, les petites vagues, enflées par la pluie, se précipitaient avec un sourd murmure sous l'arche du pont; l'eau, on le sait, est une grâce de tous les instants; mais c'est aussi une mélancolie, & ce vieux logis, entre sa cour silencieuse & son jardin où de grands arbres et des haies touffues jetaient une ombre éternelle, semblait quelque peu morose. Après avoir été le nid qui berçait une famille nombreuse, dispersée, les ailes venues, aux quatre points de l'horizon, il n'était habité que par une seule personne, qui n'était plus très-jeune, qui n'avait jamais aimé le bruit ni les fêtes, & dont la vie coulait à l'écart, comme la rivière fuyant sous les saules. Cette personne se nommait mademoiselle Marcelle Aulloy.

Au moment où s'ouvre cette histoire, la nuit précoce d'un jour d'automne était venue; depuis longtemps, le *Salve Regina* qu'on chante dans tous les monastères de Cîteaux à la chute du jour, avait tinté au clocher du couvent; une pluie fine et lente tombait et faisait choir avec elle les dernières feuilles. Marcelle, assise au coin de la cheminée, tisonnait son feu de houille, qui ne tient pas compagnie comme le joyeux feu de bois; elle pensait, elle rêvait peut-être, des nuages tristes passaient sur son visage, & ses yeux brillaient comme s'ils eussent retenu des larmes. Marcelle avait alors vingt-neuf ans; on ne la trouvait pas jolie, & cependant, comme les paysages de la Flandre, ce visage aux traits ordinaires n'était pas dénué de grâce. Ses yeux bruns, grands & calmes, avaient une douceur pénétrante; quand elle souriait, on remarquait moins ses belles dents que la franchise & l'intelligence dont ce sourire éclairait son visage; elle avait des cheveux abondants & noirs, dont la nuance foncée donnait quelque éclat à sa peau mate & veloutée; ses traits n'avaient rien de remarquable, mais l'ensemble de la personne n'était pas vulgaire: l'éclair dans le regard, la bonté dans le sourire attiraient invinciblement la sympathie.

Si l on avait fait un *Voyage autour de la Chambre* de mademoiselle Aulloy, on aurait deviné ses sentiments & ses habitudes. Elle demeurait, comme on le fait fréquemment en province, dans une pièce au rez-de-chaussée qui lui servait à la fois de salon et de salle à manger; elle y passait sa vie; là, elle avait sous la main son unique servante, elle était près du jardin, près de la porte d'entrée, à laquelle les pauvres sonnaient souvent. Le salon, autrefois centre de réunion de la famille s'ouvrait rarement, & la chambre à coucher n'était qu'un lieu de repos sanctifié par la prière du matin et du soir. La vaste chambre qu'elle occupait s'ouvrait sur le parterre par une grande porte vitrée; la clématite grimpait aux fenêtres, les liserons y suspendaient leurs petites coupes bleues & blanches, & même en janvier, l'aspect du lierre et des arbres verts valait mieux que celui de la rue & de ses pavés boueux. La chambre était tendue d'un vieux cuir doré, mais la simple famille bourgeoise qui demeurait là depuis cinquante ans ne connaissait ni l'art ni la curiosité, chers à notre époque, & n'avait pas cherché à mettre le mobilier au niveau de ce débris d'un autre âge; chaises, tables, secrétaire étaient en solide & sombre acajou; les grandes gravures, d'après Lebrun, représentant la vie d'Alexandre, ornaient les panneaux; une haute pendule de marbre et cuivre décorait la cheminée, escortée de deux flamblaux d'argent et de deux lampes tout à fait modernes. Au mobilier paternel Marcelle avait joint ses meubles intimes; sur la grande table de famille qui ne servait plus elle avait posé son écritoire; une petite bibliothèque contenait ses livres de prédilection: des volumes de Bossuet, de saint François de Sales, des poésies, quelques romans de Walter Scott, un volume de madame d'Arbouville, un autre de Bernardin de Saint-Pierre, Xavier de Maistre à côté de son majestueux frère, & La Fontaine non loin de madame de Sévigné. Une jolie statue de la sainte Vierge, dans un encadrement gothique, voyait à ses pieds un bouquet de fleurs d'automne; une jardinière où Marcelle cultivait quelques plantes choisies côtoyait une table à ouvrage qui renfermait en ce moment un gros tricot pour les pauvres et un ouvrage de tapisserie aux couleurs éclatantes: tout enfin dans cette chambre peignait une vie occupée, une vie utile, une vie pieuse, & pourtant celle qui semblait si bien travailler, lire, prier, paraissait triste.

Autour d'elle le silence était profond; on n'entendait que le clapotement de la pluie dans les gouttières & le gémissement du vent qui se tenait à la porte comme un enfant pleureur. Elle n'attendait personne, ses parents, ses amis qui habitaient Lille ne venaient pas la voir dans la soirée; les

heures s'annonçaient pesantes; & les souvenirs mélancoliques, les fâcheuses prévisions s'amassaient dans son esprit favorisés par les ennemis extérieurs, la nuit, le mauvais temps, la solitude. Marcelle voulut se distraire par le travail, & prenant sa tapisserie, elle traça le contour d'une arabesque compliquée; mais cette occupation matérielle laissait trop de cours à ses pensées. Elle ouvrit un livre : c'était l'*Histoire hollandaise*, de madame d'Arbouville, récit maladif & navrant, délétère à force de tristesse, semblable à un de ces doux poisons qui paralysent le cerveau & les membres : Marcelle en parcourut une page & ferma le volume. Sa domestique entra au même instant : selon une habitude invariable, elle venait faire le compte du jour. Marcelle, soumise comme tout bon capitaine à la discipline qu'elle avait elle-même établie, prit sa plume & son registre & écrivit : pain, beurre, lait, port de lettres, etc., etc., additionna le total et régla le menu et la dépense du lendemain. La bonne Sophie se retira; sa maîtresse retomba dans ses pensées en roulant machinalement la plume qui lui avait servi; puis, pour tuer le temps, ce terrible ennemi de certaines âmes & de certaines heures, elle prit une feuille de papier & écrivit rapidement :

« Ma chère Eugénie,

» Si vous étiez auprès de moi, si vous habitiez Lille au lieu de ce vilain Paris, j'irais, en dépit de la nuit & de la pluie battante, vous surprendre par une petite visite. Vous savez que vous me remontiez toujours quand le spleen me tourmentait, & ce soir je suis si triste! j'aurais tant besoin de vous! Nous approchons du *mois noir*, du mois de novembre, qui rappelle trop à ma mémoire les êtres si chers que j'ai vus partir, cette mère si aimable & si tendre, mon père, cet homme respecté de tous & dont j'étais si fière, mon frère Alfred, mon contemporain, le camarade de mon enfance, l'ami de ma jeunesse... Depuis qu'ils ne sont plus là, les rangs se sont bien éclaircis, vous le savez, Eugénie : mes deux sœurs mariées au loin, mon frère aîné entraîné jusqu'en Algérie par les nécessités de la carrière administrative, & moi, comme un oiseau dont l'aile est cassée, je suis demeurée seule au nid paternel. Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée? me direz-vous peut-être. Ah! pourquoi!... ne croyez pas que je me plaigne de mon sort; je suis triste parfois : qui ne l'est pas? Qui donc, même dans les situations que le monde envie, ne sent pas, à certaines heures, le vide profond, le creux des choses humaines & l'*inexorable ennui* dont parle Bossuet? Mais ces tristesses-là (encore un bel héritage de notre mère Ève!) n'empêchent pas la sérénité ordinaire, ni le repos réel du cœur; je me plais dans ma maison, peuplée par le passé; j'aime mon église & ma messe matinale; j'aime mes amis, & mes amis les pauvres surtout, pour lesquels je fais peu de chose, mais qui ont mon cœur; ma correspondance avec ma famille m'intéresse; je lis, je brode, je cultive des fleurs, je vis en paix avec ma vieille Sophie, je me suis fait enfin une existence de vieille fille assez douce, que je ne changerais plus contre une autre, & pourtant, à certaines minutes, je sens le poids & l'effroi de la solitude. Comprendre qu'on n'est la première affection de personne, que si l'on disparaissait, cela ne ferait pas un grand vide, que le sourire de l'enfant, la parole du mari consoleraient vite mes sœurs, qu'un soupir, une petite larme, un : pauvre Marcelle! paieraient vite la dette de mon frère, que mes amies les meilleures, les plus affectueuses, diraient aussi : Pauvre Marcelle, si vite disparue! & que ce serait tout, qu'il n'y paraîtrait plus; il y a dans ces idées, dans cette certitude, une grande amertume. Qu'y faire? se résigner à la volonté du bon Dieu, qui a réglé qu'il en serait ainsi, qui a éloigné mon cœur de ceux qui me recherchaient, & qui ne m'a pas accordé l'affection de celui que j'aurais aimé. Voilà *le pourquoi* Eugénie; mais Dieu a aussi son *pourquoi*, que nous connaîtrons plus tard & que j'adore dès aujourd'hui.

» Vous me demandez peut-être ce qu'est devenu cet X... dont je ne vous ai jamais parlé? Il est marié, il est père, il est heureux. Je connais & j'aime sa femme, sa jolie Henriette; je ne l'aime plus, lui, mais je chéris celles qui tiennent à lui, enfants et femme. Il a deux charmantes petites filles, qui me connaissent, qui m'appellent leur tante, quoique je sois à peine leur cousine, & que j'aime comme si elles étaient miennes. Peut-être aurais-je mieux fait, par prudence, par pitié pour mon propre cœur, de m'éloigner de ce jeune ménage, de me tenir hors de la portée de leur bonheur, de ne pas diriger les yeux vers ce coin radieux : je n'en ai pas eu la force. J'avais besoin de m'intéresser à quelque chose & à quelqu'un ici-bas : je m'intéresse au ménage d'Henriette. Je vais la voir rarement; j'espace les visites, ce n'est que dans vingt ans d'ici que je ne les compterai plus! Alors nous serons vieux & nous pourrons faire *un mort* tous les soirs sans inconvénient.

» En dépit de cet aveu, ne me croyez pas trop à plaindre, chère Eugénie. Je sonde ma conscience & mon cœur, je les trouve complètement soumis aux volontés divines; je suis absolument convaincue que ces déceptions, qui ont pu coûter des larmes à mon amour-propre et à ma faiblesse, étaient les dispositions les plus excellentes pour mon salut; je dis à Dieu avec sincérité :

» Je suis contente & j'adore! la présence de celui que j'aurais pu aimer ne me trouble pas, je jouis de le savoir heureux; je m'accorde de temps en temps le plaisir de voir sa femme & ses enfants, & si je souffre parfois de ma solitude, je souffrirais davantage en pensant que lui aussi est seul et sans affection. Même aux heures mélancoliques, je me représente avec joie ce doux intérieur, ces époux tendrement unis, ces enfants

pleins de promesses, les prévenances d'Henriette, l'attachement de Charles... »

Marcelle s'arrêta à ce mot : elle sentait au fond de l'âme ce qu'elle écrivait, l'abdication de sa propre félicité avec un ardent désir de la joie d'autrui, & pourtant, seule durant cette soirée d'automne, séparée de ceux qui l'aimaient aux jours d'autrefois, elle pensait à l'heureux ménage réuni près du foyer, elle voyait les enfants riant aux anges dans leur berceau, elle se représentait ce qui égaye, ce qui anime, ce qui soutient... et elle soupirait.

Se levant tout à coup, elle dit à haute voix :

« Faiblesse! faiblesse! » Elle saisit sa lettre à Eugénie, la froissa, la jeta au feu, & prenant l'*Imitation*, elle en lut quelques versets au hasard. Son visage se rasséréna ; elle murmura en elle-même :

« Que je suis donc folle de vouloir toujours me confier à d'autres qu'à Dieu! quelle sottise ! »

Elle s'apostrophait encore, lorsque la vieille Sophie entra pour la prière du soir, & une demi-heure après, Marcelle se couchait, sereine & contente, avec de bons projets de travail & d'aumône pour le lendemain.

II

L'ATTENTE

C'était dans une charmante chambre à coucher bleue, près d'un feu étincelant, non loin du petit lit où ses deux filles dormaient l'une près de l'autre, comme deux roses sur la même branche, que madame Lethiers, l'Henriette de Marcelle, attendait son mari. Elle brodait une collerette pour l'aînée des enfants, mais souvent ses yeux se levaient & cherchaient l'aiguille de la pendule, qui allait lentement, sûrement, & qui accusait alors près de neuf heures.

« Charles est en retard! dit-elle en secouant la tête avec impatence. Et tous mes préparatifs de soirée? »

Elle regarda la table, qui portait sur un plateau une théière, une boîte à thé & deux tasses; une petite bouilloire à l'esprit-de-vin gazouillait et semblait appeler le convive absent; un livre attendait le lecteur qui ne venait pas. Les pantoufles même, posées près du feu, accusaient son absence. Henriette les éloigna un peu & ralentit le feu sous la bouilloire; elle alla doucement vers le lit & regarda les deux enfants, si paisibles, si plongées dans le sommeil, si absorbées dans les rêves, que

N'était ce teint fleuri des couleurs de la pomme,
Ne les direz dans les bras de la mort?

Leur mère effleura de ses lèvres les jolis cheveux blonds qui roulaient sur l'oreiller, & elle se dit : « Si Charles les voyait! jamais elles n'ont été si gentilles... »

Il était beau & gracieux aussi le jeune visage maternel qui s'inclinait sur ce berceau. Henriette était grande ; un délicat embonpoint, une fraîcheur de pêche, une chevelure opulente annonçaient chez elle la force physique & la santé; la gaieté, la vivacité, l'insouciance heureuse de la jeunesse brillaient dans ses yeux noirs; elle n'avait jamais souffert, & la force morale, si elle existait, demeurait latente au fond de cette âme confiante & paisible, qui jusqu'alors avait toujours attendu & toujours reçu du lendemain des heures joyeuses & des sentiments doux. Née dans la condition moyenne de la société, femme aimée d'un homme dont le travail & le négoce assuraient l'avenir, mère favorisée, elle avait un bonheur situé à mi-côte, dont les affections satisfaites, les labeurs & les plaisirs, également modérés, semblaient assurer la durée, & son aimable figure, à la fois animée & calme, réflétait parfaitement ces suaves impressions.

Rien ne lui manquait en ce moment que la présence de son mari ; ils avaient la sage habitude des soirées en famille, & elle s'étonnait que Charles tardât aussi longtemps. Ne savait-il pas qu'elle l'attendait? Pour la première fois depuis longtemps, il n'avait pas assisté au coucher de Marie et de Laure; il fallait qu'une affaire bien pressante l'en eût empêché : son commerce de commission exigeait tant de soins et de vigilance! Un client l'avait sans doute rencontré & retenu... Du domaine des affaires, les pensées de la jeune femme allèrent vers le mari aimé; elle se plut à remonter le cours des sept dernières années, & à revoir les dates de sa propre histoire.

Jeune fille, sa mère l'avait conduite à un dîner de campagne; elle avait mis une robe blanche, des rubans bleus, & un médaillon de turquoises; elle s'était parée sans songer à rien, & c'était là pourtant que, pour la première fois, elle avait vu Charles Lethiers, qui était parent de la maîtresse de la maison. La bonne Marcelle s'y trouvait aussi. Et Charles avait remarqué cette jeune fille qui portait le blanc & le bleu, couleurs qu'il aimait. Dès ce jour, il avait pensé à elle. Et les soirées d'hiver où il l'avait rencontrée! Et la promenade où elle le distinguait entre tous dès son arrivée, sans oser lever les yeux sur lui! Et sa mère, lui parlant un jour d'un air grave & touché, disant : « Henriette, un jeune homme te demande en mariage... » Ce jeune homme c'était lui. Et sa première visite, & la bague de fiançailles, et le petit cachet qu'il lui donna, & la seule lettre qu'il lui eût écrite, durant une courte absence, & le jour solennel du mariage, les larmes vite séchées qu'elle avait versées en quittant sa mère, leur gai voyage de noces en Belgique, leur installation à deux dans cette maison, l'étude de leurs goûts réciproques, les concessions, les attentions, mille délicieux souvenirs, &, souvenir ineffaçable, la naissance de leur première enfant!... Oh! que ces sept années ont passé vite, & qu'elles ont renfermé de choses et éveillé de sentiments! Elle rêvait, & pour donner un corps à ses souvenirs, elle prit sur la cheminée une boîte de laque, qui était en quel-

que sorte le reliquaire de son passé. Elle regarda avec émotion une lettre, un petit cachet d'argent, un bouquet de fleurs d'oranger, des gants blancs, des fleurs séchées, deux mèches de cheveux blonds, fins comme de la soie, tous les jalons de son bonheur. Pendant qu'elle regardait ces reliques en souriant, la pendule sonna onze coups.

Ce fut comme une ondée qui abat la fleur. Toutes les pensées riantes tombèrent; elle ferma vivement la boîte et répéta :

« Onze heures! mon Dieu! et Charles! on ne fait plus d'affaires à onze heures! »

Elle passa soudain de sa contemplation tranquille à une vive agitation. L'étonnement, l'inquiétude, & enfin l'humeur, l'impatience se partagèrent son âme. Des larmes jaillirent de ses yeux, l'amour-propre se mêlait à sa peine & l'aigrissait, elle hochait la tête comme un enfant gâté à qui l'on dit : *non!* pour la première fois, & elle se répétait : « C'est affreux! Charles m'oublie & me néglige; je m'en plaindrai à la cousine Marcelle, c'est très-sûr! & elle saura bien le lui dire, de manière à ce qu'il ne recommence plus. »

Elle s'agita, elle alla écouter à la porte : la maison était silencieuse, les bureaux fermés, & les deux servantes dormaient depuis longtemps d'un lourd sommeil. Aucun bruit ne s'élevait de la rue, on n'entendait que la pluie devenue plus dense & qui inondait les pavés. Une demi heure se passa de la sorte, l'impatience douloureuse de l'attente devenait de plus en plus forte, quand, enfin, la porte de la rue grinça sur ses gonds, un pas se fit entendre dans l'escalier, & Charles Lethiers, le visage animé par la course ou par une autre cause, entra, en secouant son chapeau mouillé.

« Ma petite femme! s'écria-t-il, tu m'as attendu? mais j'en suis désolé! Pourquoi ne pas aller faire dodo, ma chère minette?

— Tu penses que j'aurais pu dormir? répondit-elle en dérobant sa figure aux caresses de son mari. J'étais trop tourmentée.

— Par exemple! tourmentée, parce que je suis allé au Cercle, & que j'y ai rencontré un vieux camarade?

— Est-ce que je pouvais deviner ton projet & ta rencontre? Tu ne m'avais pas dit que tu allais au Cercle?

— Est-ce que je suis obligé de rendre compte, heure par heure, de toutes mes actions?

— Je te dis bien les miennes, moi.

— Ce n'est pas la même chose.

— Non, certainement, je ne fais rien que d'avouable.

— Eh bien! & moi!

— Tu trouves qu'il est avouable et convenable de rester au Cercle, à jouer & à boire du punch jusqu'à minuit?

— Je te ferai observer qu'il n'est que onze heures & demie, & que je n'ai bu que de la bière.

— Jolie rectification! Je n'en ai pas moins passé la soirée toute seule, dans l'inquiétude.

— Pourquoi t'inquiéter si vite? Ai-je abdiqué toute indépendance en me mariant? je te prouverai le contraire.

— Ah! je n'en doute pas, ne fût-ce que par esprit de contradiction.

— Si tu m'avais bien reçu ce soir, je ne serais plus sorti; maintenant, je sortirai tous les soirs; je ne suis pas en tutelle, & je le ferai bien voir! »

Il marchait en parlant ainsi, & s'échauffait par sa parole comme un lion qui se bat les flancs de sa queue; sa jolie figure, fine & distinguée, n'avait rien de très-léonin, mais l'amour-propre suffisait à lui donner au moins cette force apparente qui s'exhale en paroles de résistance & de colère. Dans la vie conjugale & intime, cette première absence était une faute que la vanité de la femme ne voulait pas absoudre, que la vanité de l'homme ne voulait pas confesser, & tous deux irrités, ils se heurtaient, ne songeant pas que le premier coup donné à l'union des cœurs laisse une fêlure irréparable.

Les gros mots venaient à la bouche de Charles. & de celle d'Henriette sortaient, avec des sanglots étouffés, des reproches amers. Tout à coup une parole plus acerbe de son mari la fit éclater en larmes désolées; elle ne parla plus, elle pleura, et Charles comprit tout à coup combien était dangereuse cette première querelle. Les pleurs de sa femme, le tremblement de ces lèvres qui lui avaient toujours souri, la douleur & l'effroi sur ce visage, si jeune encore qu'il rappelait celui des enfants endormies, touchaient son âme; sa colère tomba, il vint vers Henriette, la prit doucement dans ses bras; elle détourna la tête; il força son front rebelle à venir sous le joug, le baisa & dit avec tendresse :

« Pardon, Henriette! »

Elle pleura plus fort, comme les enfants, en murmurant :

« Tu as été bien méchant! oh! Charles, je ne l'aurais jamais cru!

— Allons, pardon! dis : Je t'aime.

— Oui, dit-elle, mais il ne faut pas recommencer. »

Il lui serra la main, &, d'une commune pensée, ils allèrent vers le petit lit, & en levèrent le rideau : Les deux sœurs dormaient toujours de ce sommeil que l'enfance seule connaît; le bruit des voix ne les avait pas éveillées, les caresses de leurs parents ne troublèrent pas ce profond repos. « Et dire qu'elles auront un jour des maris qui les feront attendre! dit Henriette en souriant, pendant que des larmes coulaient encore sur ses joues. — Plus de reproches! répondit Charles; péché avoué n'est-il donc pas pardonné?... »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

PAPILLON ET FOURMI

Il y avait une fois une jeune fille très-belle, mais elle n'était pas héritière d'un roi tout-puissant, & ceci n'est point un conte de fées.

Mon héroïne attirait les regards, faisant dans la ville de province qu'elle habitait le même effet qu'un paon dans une basse-cour; je ne désignerai pas cette ville, parce que toutes les villes se ressemblent & que son nom n'ajouterait aucun charme à ce récit.

Fernande de la Tour avait les plus beaux yeux noirs qui se puissent rencontrer, & ces yeux incomparables tournaient sous leurs longues paupières, tantôt avec une expression languissante, tantôt en lançant des éclairs de feu comme savent en faire des yeux bien dressés. Son nez appartenait à l'école grecque, & sa bouche, vrai chef-d'œuvre de la nature, souriait souvent pour ne pas dérober à la vue du public des dents mignonnes, plus régulières encore que celles qui sont étalées à la porte des dentistes américains. Sa peau, nuancée de blanc & de rose, était sillonnée de veines azurées, & une mouche délicieusement posée avait eu l'audace d'établir son domicile sur la joue de Fernande, près d'une fossette charmante. Les meilleures amies de mademoiselle de la Tour se souvenaient de la naissance de cette mouche, qui n'était pas un vulgaire petit morceau de taffetas d'Angleterre, mais un léger & transparent insecte, né sous un habile pinceau, & qui, imperceptible point d'abord, avait grandi chaque jour, & de moucheron s'était insensiblement transformé en mouche. J'allais oublier les cheveux de Fernande, &, certes, c'eût été un impardonnable oubli. Plus noirs que l'encre Plessis et compagnie, plus soyeux que la soie, leurs reflets argentés rappelaient, sous la clarté des bougies, le mirage du clair de lune sur l'onde d'un lac profond.

Fernande avait bien droit, n'est-ce pas, à l'admiration de tous, & nul n'aurait eu l'audace de lui refuser un tribut si incontestablement mérité, mais nul, cependant ne l'admirait avec autant de constance & de ferveur qu'elle s'admirait elle-même.

Ses désirs se résumaient en deux mots : Dominer & plaire! Elle voulait à tout prix plaire à tous, éclipser, éteindre, anéantir & faire oublier tout ce qui n'était pas *Elle*.

Sa vie se composait de trois actions : se préparer au combat, vaincre & se reposer après la victoire!

Elle soignait sa beauté comme une tendre mère soigne son enfant, & son amour pour elle-même lui avait donné la science d'une hygiène toute spéciale qu'elle pratiquait avec succès sur sa chère petite personne.

Fernande ne s'exposait jamais à la poussière, parce que la poussière rougit les yeux; elle ne sortait pas quand il gelait, parce que le froid rougit le nez, ni quand il pleuvait, parce qu'en se mouillant les pieds elle se fût exposée à attraper un rhume de cerveau, ce qui nuit singulièrement au charme du visage. Pour que Fernande se hasardât à quitter son gîte, il fallait que la température fût dans un équilibre parfait. Chaque soir, elle couvrait son visage d'une pommade qui donne de la fraîcheur & de la transparence à la peau; elle fermait alors sa porte à clef, & le feu eût-il pris à la maison, elle ne se serait laissé entrevoir par qui que ce fût au monde, avant d'avoir enlevé la couche luisante, donnant momentanément un aspect grotesque à la ravissante figure qui devait reparaître plus éclatante à l'aurore.

Un tableau de prix a droit à une riche bordure, & Fernande, voulant un cadre digne de sa beauté, avait mis la fortune en tête de son programme d'avenir. Monsieur & madame de la Tour jouissaient d'une médiocrité légèrement dorée; c'était assez pour eux, mais cela ne suffisait pas à leur superbe fille. Elle comptait bien régner un jour, sinon dans un palais, du moins dans un hôtel splendide, & avoir des équipages à ses ordres pour ne plus poser son pied de duchesse sur les pavés de la rue; &, comme elle n'avait pas pour marraine une fée qui pût lui donner d'un coup de baguette toutes ces choses, nécessaires à son bonheur, elle espérait qu'un mari viendrait, un beau matin, les déposer à ses pieds. Elle l'attendait avec confiance, bien persuadée, d'ailleurs, qu'en accordant sa main à cet heureux mortel, elle paierait argent comptant toutes les richesses qu'il lui apporterait.

Mais, comme sœur Anne, Fernande ne voyait

rien venir! Le nabad désiré, le héros inconnu, le prince Charmant avait l'impertinence de ne pas accourir! Fernande ne se décourageait pas, et chaque fois qu'un rêve s'envolait, elle disait avec foi : « Je trouverai mieux que cela. »

Près de la belle Fernande, une jeune sœur avait grandi dans l'ombre : Marguerite ressemblait à la petite fleur des champs dont elle portait le nom; simple & gracieuse, elle se tenait à l'écart, sachant bien qu'à côté de sa sœur aînée il n'y avait pas place pour elle. Pourtant elle était charmante sans être jolie; ses traits irréguliers s'harmonisaient entre eux, & on n'eût rien voulu changer à cette douce physionomie, éclairée par des yeux vifs & intelligents dont l'expression franche allait droit au cœur. Marguerite était la Cendrillon de la maison : les parures, les triomphes & même les tendresses paternelles semblaient être l'apanage exclusif de Fernande, ses prérogatives de droit d'aînesse & de reine de beauté. Marguerite subissait sans révolte les conséquences de son infériorité physique, & elle admirait sa sœur avec une abnégation toute fraternelle.

Souvent déjà, Fernande avait cru trouver sur sa route l'objet de ses rêves ambitieux, mais ce fut surtout lorsqu'elle atteignit l'âge de vingt ans qu'elle se mit sérieusement à sa recherche.

Près de la petite maison de monsieur de la Tour s'élevait un superbe hôtel, qui semblait avoir été construit tout exprès pour Fernande. Cet hôtel appartenait à un jeune homme beau, aimable, élégant & distingué, & les batteries de Fernande se dirigèrent de ce côté. Au bal, elle réservait le cotillon à son charmant voisin, lui prodiguait ses sourires & le suivait du regard avec anxiété, quand il se permettait de danser avec une autre jeune fille.

« Tu épouseras certainement monsieur de Terville, lui disait un jour une malicieuse amie.

— Je ne sais pas, répondait Fernande, j'ai le temps de choisir.

— Mais t'attendra-t-il si tu le décourages?

— S'il perd patience, tant pis pour lui.

Les échos du bal reportaient ces paroles à monsieur de Terville qui en riait avec ses amis, & s'amusait, le lendemain, à passer sous les fenêtres de la belle Fernande en poussant des soupirs qui agitaient les feuilles de son jardin.

Monsieur de Terville fit un voyage.

« Il est allé à Paris pour acheter ma corbeille, » pensa Fernande; puis elle apprit qu'il était à Caen, & elle raconta en confidence à son amie la plus intime que sans doute monsieur de Terville avait fait ce voyage pour choisir un attelage, attendu qu'elle avait eu l'étourderie d'avouer sa prédilection pour les chevaux anglo-normands.

Quelques jours après, cette amie se trouvait chez Fernande, quand on apporta les lettres & journaux : monsieur de la Tour passa en revue le paquet qu'il venait de recevoir.

« Ceci est une circulaire pour la loterie Belge de deux millions, dit-il en jetant un imprimé au feu.

— Père, si vous preniez des billets? s'écria Fernande.

— Je ferais une sottise, mon enfant, répondit Monsieur de la Tour.

— Pourquoi cela?

— Parce que je n'ai pas le droit d'invoquer la fortune; je suis heureux & elle ne me doit rien.

Un sourire de dédain passa sur les lèvres de Fernande.

— Voici un billet de faire part, continua monsieur de la Tour.

— Qui donc est mort? dit Fernande avec un air indifférent.

— Personne, grâce à Dieu, c'est un mariage. Ah! c'est notre voisin. »

Et monsieur de la Tour lut à haute voix le fatal billet qui anéantissait les espérances de sa fille.

« Monsieur de Terville a l'honneur de vous faire » part de son mariage avec mademoiselle Jane de » Fontenay. »

« Le baron de Salonge a l'honneur de vous faire » part du mariage de mademoiselle Jane de Fon» tenay, sa nièce avec monsieur de Terville. »

« Château de Fontenay. »

— Ce doit être une héritière, dit monsieur de la Tour, puisqu'elle n'a plus ni père ni mère et qu'elle possède un château. »

Fernande, atterrée, regardait le parquet d'un œil fixe.

« Cette affaire s'est faite très-discrètement, continua monsieur de la Tour; monsieur de Terville a agi sagement en évitant les commérages; comme il est Normand d'origine, il doit être satisfait de retourner dans son pays. Voilà un joli mariage. »

Fernande monta dans sa chambre, suivie de sa meilleure amie, qui s'empressa de lui prodiguer des consolations.

— Ne t'afflige pas, chère amie : monsieur de Terville n'était pas digne de toi! Il a préféré la fortune au bonheur. Que veux-tu? Ils sont tous comme cela : ils comptent l'argent pour tout & la beauté pour rien. »

Fernande n'écoutait pas son amie; des larmes de rage coulaient sous ses longues paupières.

« Est-ce que tu l'aimais? demanda la jeune fille émue un instant par la douleur de Fernande.

— Moi! l'aimer! s'écria Fernande. Oh! non vraiment; sa position me convenait, voilà tout.

— Eh bien, reprit aussitôt Lucie, il a fait comme toi, il a calculé que la position de mademoiselle de Fontenay lui convenait mieux que la tienne. »

Tout à coup Fernande poussa un cri perçant & sauta sur une chaise. Lucie aperçut une souris, objet de grande terreur pour Fernande, & elle se mit à rire de tout son méchant petit cœur en lui disant :

« C'est un de tes chevaux normands métamorphosé comme ceux de Cendrillon.

— Oh ! je lui revaudrai cela, » se dit Fernande en serrant tendrement la main de sa meilleure amie, au moment où celle-ci la quittait pour aller raconter à toutes ses compagnes la déception de leur superbe rivale.

Le soir de ce triste jour, Fernande était seule en face d'un miroir où se reflétait son beau visage. — « Un de perdu, cent de retrouvés, » pensa-t-elle, et prenant dans sa poche le billet qui annonçait le mariage de monsieur de Terville, elle le coupa par morceaux pour en faire des papillotes ; quand ses noirs cheveux furent emprisonnés dans l'innocent papier sur lequel elle exerçait sa vengeance, Fernande réfléchit que le temps était humide & que ses boucles ne friseraient pas sans aide. Elle fit chauffer un fer & pinça avec colère ses papillotes ; en voyant la vapeur qui s'échappait du papier rougi, en entendant le léger grincement des cheveux tordus, il lui semblait qu'elle faisait souffrir l'ingrat Terville, mais ce ne fut pas monsieur de Terville qui fut victime du ressentiment de Fernande, ce furent ses belles boucles d'ébène qui tombèrent brûlées à ses pieds.

Le lendemain mademoiselle de la Tour avait la fièvre, & ses amies venaient avec empressement prendre de ses nouvelles à sa porte.

« Mademoiselle ne reçoit pas, répondait la femme de chambre, mademoiselle s'est brûlé les cheveux et ne veut voir personne. »

Les jeunes filles s'en allèrent en disant :

« Les Russes coupent leurs cheveux quand elles perdent leur mari, Fernande a fait mieux encore, elle les a brûlés.

Marguerite seule trouvait des paroles d'amitié vraie pour consoler sa sœur ; elle ne la quittait pas un instant, & tandis que la belle indolente pleurait ses cheveux & ses chevaux, & restait étendue sur une causeuse sans faire œuvre de ses doigts, l'active enfant arrangeait les parures de sa sœur, sachant bien que la vue de ces parures calmerait, mieux que toutes les paroles de consolation, son esprit tourmenté.

Fernande se décida enfin à reparaître dans le monde avec quelques cheveux de moins.

La garnison venait de changer, & dans le régiment de cavalerie nouvellement arrivé se trouvaient plusieurs jeunes officiers dont les noms sonnèrent agréablement aux oreilles de Fernande. Elle prit des renseignements, & après avoir pesé avec équité les avantages de chaque dragon, elle fixa son choix sur un Breton dont les ancêtres avaient chevauché aux côtés du roi Conan, & qui possédait encore les domaines conquis par eux. Cet Armoricain, heureusement doué par la nature & par la fortune, devint bientôt l'homme à la mode ; tout le monde se l'arrachait : les mères de famille l'invitaient à dîner, & les jeunes filles n'acceptaient d'autres danseurs qu'après avoir mis à sa disposition la collection intacte de leurs valses & contredanses. Le fortuné dragon riait de ses succès involontaires & s'occupait beaucoup plus de ses chevaux que des filles à marier qui le prenaient pour but de leur steeple-chase. Fernande se trouva bientôt à la tête de cette course, & ses amies restèrent en route.

Dans un musée le plus beau tableau fixe les regards des visiteurs : tel était l'effet que produisait Fernande sur notre Breton, ami des arts ; il considérait avec plaisir la superbe figure de mademoiselle de la Tour qui, déjà, se voyait au pied de l'autel, répondant : *oui*, & mettant sa jolie main dans celle du noble Breton. Elle voyait aussi son entrée dans l'antique château de Bréhan ; le pont-levis, — car il devait y avoir un pont-levis, c'était dans le programme de Fernande, — le pont-levis s'abaisserait, & la musique des dragons, transportée par enchantement à cent cinquante lieues du régiment, jouerait une marche triomphale en l'honneur de la belle châtelaine. Puis le vaillant capitaine lui dirait : « Régnez, chère princesse, dans le château de mes pères ! »

Hélas ! le preux guerrier passa auprès de Fernande comme le flot rapide en son cours, comme l'étoile filante, comme le nuage dans le ciel !

Ce fut le ministre de la guerre qui brisa le rêve doré de Fernande, en envoyant au régiment de dragons l'ordre de partir ; mais l'heure de la déception fut précédée d'une journée de trouble & d'enchantement. « Il va faire sa demande aujourd'hui, tout à l'heure, » pensait Fernande, & elle s'élança dans sa chambre pour préparer une toilette digne de la circonstance ; elle se souriait à elle-même, & son miroir, cher confident de ses espérances, lui renvoyait fidèlement ses frais sourires. Elle combinait ses poses, répétait son rôle, & à chaque bruit qui de la rue montait à sa fenêtre, elle se précipitait pour voir arriver l'élégant phaëton du beau dragon.

Le jour s'enfuit & Fernande ne vit rien paraître. « Il viendra ce soir, se dit-elle, & au milieu du cercle de la famille, sa demande sera plus solennelle ; il a sans doute calculé cela, &, c'est pourquoi il a remis sa visite au soir. »

Fernande écouta sonner les heures ! D'abord avec une joie fébrile ; puis avec inquiétude, & enfin avec un profond découragement ; à onze heures tout espoir était envolé !

Au moment où madame de la Tour donnait le signal de la retraite, une femme de chambre entra & lui remit deux cartes que Fernande avait reconnues avant que sa mère ait eu le temps de lire : « Pierre de Bréhan de Penguélec. P. P. C. »

« Vous l'avez renvoyé ! s'écria Fernande en s'avançant, menaçante & désespérée vers la femme de chambre.

— Non, mademoiselle, répondit la soubrette, qui ne put réprimer un sourire ; je n'ai renvoyé personne : le Monsieur n'est pas venu lui-même ; c'est un domestique qui a apporté ces cartes, & il m'a dit que son maître, forcé de partir demain matin, n'avait pu faire aucune visite ; du reste, cela doit être écrit sur les cartes ; & indiquant les trois let-

tres, P. P. C., elle ajouta : Cela veut probablement dire : Parti pour Colmar! »

On pouvait croire Fernande changée en statue : ses pieds semblaient collés au tapis ; Marguerite passa doucement son bras sous celui de sa sœur & l'entraîna dans sa chambre. Fernande ne dormit pas ; mais, loin de trouver de tristes pensées dans la solitude de la nuit, sa confiance vint à renaître quand elle put se faire à elle-même les raisonnements qu'elle eût souhaité qu'une autre lui fît.

« Le départ de son régiment a été si prompt, qu'il n'a pas eu le temps de venir, pensa-t-elle ; il écrira à mon père; demain nous recevrons sa lettre. »

Et les rêves recommencèrent : à travers le prisme de son imagination, elle apercevait au loin les majestueuses tours du château de Bréhan, & elle se voyait déjà assise avec une grâce souveraine, dans un fauteuil gothique, recevant les hommages des voisins éblouis de son luxe & de sa beauté.

A cinq heures du matin, au moment où le sommeil venait enfin de fermer ses paupières, une fanfare retentit à ses oreilles, & un bruit cadencé se fit bientôt entendre. Elle se précipita à sa fenêtre.

« Il va passer, se dit-elle, & son dernier regard sera pour moi! Ce regard me dira, non pas *adieu*, mais *au revoir*. »

La tête du régiment paraissait à l'extrémité de la promenade, mais Fernande eut le temps de s'envelopper d'un peignoir, & elle se mit à son poste en ayant soin d'entr'ouvrir le rideau.

O déception cruelle! Pierre de Bréhan passa sans même tourner ses regards vers la modeste petite maison de la Tour. Il avait grand air sous sa pelisse garnie d'astrakan, sur son beau cheval qu'il maintenait avec peine au pas de sa colonne : Fernande put l'admirer une dernière fois sans qu'il songeât à admirer Fernande, dont la belle tête apparaissait pourtant au milieu d'un flot de vaporeuse mousseline.

Ah! si l'ambitieuse jeune fille avait pu entendre la conversation de Pierre de Bréhan, combien plus amer eût été son désenchantement.

« Il fait rudement froid ce matin mon capitaine, » disait à monsieur de Bréhan un petit sous-lieutenant blond & rose.

— Le déjeuner nous réchauffera; en route le déjeuner me console de tout.

— Même de dire adieu à la garnison.

— Surtout de dire adieu à la garnison.

— Vous êtes bien cruel, mon capitaine, car à la nouvelle de votre départ de beaux yeux vont pleurer.

— Ces yeux-là chercheront fortune ailleurs.

— Ils sont bien beaux! c'est dommage que la dot soit si légère.

— Quand je me marierai, reprit Pierre en quittant le ton de la plaisanterie, je pèserai moins la dot de ma fiancée que ses qualités; je n'épouserai pas une femme laide, mais je ne placerai pas non plus la beauté en première ligne, & mademoiselle Fernande de la Tour eût-elle cent mille francs de rente, ne serait jamais madame de Bréhan.

— Et pourquoi cela, mon capitaine?

— Parce qu'elle est trop occupée d'elle pour avoir le temps de s'occuper de son mari, de sa maison et de ses enfants.

— Quant à cela, c'est vrai : elle est si convaincue de sa supériorité que, du matin au soir, elle se présente les armes à elle-même. Nous venons de passer sous ses fenêtres; je parierais qu'elle a regardé le défilé.

— Elle aurait mieux fait de dormir.

Et les deux dragons, après avoir allumé leurs cigares, parlèrent d'autre chose.

Les heures, les jours, les semaines & les mois se succédèrent sans apporter à M. de la Tour la lettre attendue par Fernande, & une autre espérance succéda enfin à l'espérance envolée sans retour.

Un nouveau fonctionnaire public venait d'être nommé à X.; ce fonctionnaire avait un fils beau comme le jour, & la tenue de sa maison donnait lieu de croire que la fortune l'avait gratifié de ses dons. D'ailleurs, Lucien de Gironde était tellement élégant par lui-même qu'un pareil mari pouvait passer pour un objet de luxe; ses traits avaient la régularité des modèles offerts par les maîtres de dessin à leurs élèves, & ses vêtements étaient de vrais chefs-d'œuvre de mode & de bon goût.

« J'épouserai Lucien de Gironde, se dit Fernande; il est presque aussi beau que je suis belle! ce mariage est écrit dans le ciel! »

Le charmant Lucien, esclave soumis de la vogue, ne manqua pas d'adresser ses hommages à la reine de beauté, &, durant tout un hiver, il conduisit les cotillons avec elle. Monté sur un cheval digne de le porter, il passait tous les matins sous les fenêtres de Fernande, & loin d'imiter l'insouciante réserve de monsieur de Bréhan, il levait ses beaux yeux vers la croisée de la jeune fille, qui se croyait transportée en Espagne sur un balcon. Son imagination prêtait une guitare à Lucien, & métamorphosait en mule soumise aux caprices des sérénades, le fougueux coursier qui eût sans aucun doute déposé son cavalier sur le sol, si le cavalier avait eu la moindre velléité musicale.

On était alors en carême, & Fernande pensait que, après Pâques, le père de Lucien de Gironde, couvert de toutes ses décorations, viendrait demander à monsieur de La Tour cette main qui aurait dû être le prix d'un tournoi si Justice habitait sur terre; mais Pâques & la Trinité se passèrent, et monsieur de Gironde ne vint pas. Quelques mois plus tard il fut appelé à d'autres fonctions.

« Ah! se dit Fernande, le gouvernement se venge sur moi des opinions trop connues de mon père. Il est clair qu'on déplace tous ceux qui veulent m'épouser pour forcer mon père à se ral-

lier, mais je saurai déjouer les menées ténébreuses du préfet & du ministre en ne jetant plus les yeux sur les gens salariés. »

Cette résolution lui parut d'autant plus facile à prendre que, à cette époque, une femme très-riche, qui possédait un château dans le département, se trouvant fatiguée du séjour de Paris, acheta l'hôtel que monsieur de Terville avait mis en vente. La marquise de Bricourt avait un fils unique qu'elle désirait marier & garder près d'elle.

« Voilà mon affaire, pensa Fernande. Quant à ce mariage ci, nul n'aura le pouvoir de l'entraver, & le chef de l'État s'en mêlerait lui-même qu'il échouerait contre les desseins de la Providence. »

Fernande passait chaque jour plusieurs heures dans le grenier pour regarder par une lucarne les emménagements qui avaient lieu dans l'hôtel voisin; les meubles qu'elle voyait déballer étaient tout à fait à sa convenance, mais madame de Bricourt, qu'elle apercevait de temps à autre sur le perron, lui paraissait un peu absolue dans sa manière de commander, & elle se disait qu'elle saurait bien lui tenir tête, & partager avec elle le gouvernement de la maison.

Plusieurs semaines se passèrent sans que les nouveaux venus, fort occupés de leur installation, songeassent à faire des visites; enfin, un beau jour, ils arrivèrent à pied au moment où l'on s'y attendait le moins. Fernande, qui était en robe de chambre, n'eut que le temps de s'esquiver; madame de la Tour surveillait la fabrication de ses confitures, & Marguerite se trouvait seule au salon, occupée à tailler une robe. Fernande avait si souvent & si bien recommandé aux domestiques de recevoir *les voisins*, qu'en dépit des circonstances, qui semblaient s'opposer à toute réception, madame de Bricourt fut reçue, ainsi que son fils.

Marguerite les accueillit sans témoigner le moindre embarras ni de son genre de travail ni de sa modeste toilette. Elle fut elle-même, c'est-à-dire simple & franche; elle était très-gaie, & le son de sa voix trahissait si bien cette gaieté, qu'en l'entendant parler on croyait écouter le chant joyeux d'une fauvette.

Tout d'abord, elle donna l'ordre de prévenir sa mère; mais en même temps elle se représenta la figure qu'allait faire madame de la Tour en se voyant troublée dans ses fonctions de maîtresse de maison, & elle fut prise d'une envie de rire qu'elle contint à grand'peine; le marquis Gaston de Bricourt s'en aperçut, & devinant à peu près le motif de cette gaieté mal réprimée, il lui dit :

« Nous allons peut-être déranger madame de la Tour. »

Cette fois, le rire s'échappa entre les dents blanches de Marguerite, qui répondit :

« Maman fait des confitures

— Et vous, mademoiselle, vous ne perdez pas non plus votre temps; vous faites une bien jolie robe, » dit la marquise.

Marguerite jeta un regard satisfait sur son travail.

« C'est pour le bal des pauvres; ma sœur quêtera, ajouta-t-elle.

— Ne quêterez-vous donc pas aussi, mademoiselle? demanda le marquis, car il y aura, je crois, plus d'une quêteuse?

— Il y en a toujours deux.

— Vous serez la seconde

— Oh! non, monsieur.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'on choisit toujours de belles quêteuses, dans l'intérêt des pauvres; on donne moins à celles qui ne sont pas jolies. »

Gaston regarda Marguerite, pensant d'abord que cette réponse avait pour but de chercher un compliment, mais l'expression de la physionomie de la gracieuse enfant était si droite & si naïve que le soupçon s'envola, & le compliment qu'il allait faire s'arrêta sur ses lèvres.

« Si vous ne quêtez pas, vous danserez, je l'espère, reprit-il.

— Oh! certainement.

— Vous aimez le bal, mademoiselle, dit en souriant la marquise.

— Beaucoup, madame.

— Et vous y allez souvent?

— Chaque fois que ma mère veut bien m'y mener. »

Madame de la Tour, qui avait fait une rapide toilette, entra en cet instant, puis, quelques minutes après, la belle Fernande parut avec une robe dont la queue était encore dans l'escalier quand elle fit son entrée au salon.

Madame de Bricourt et son fils échangèrent un regard d'admiration qui réjouit l'amour-propre de Fernande, mais ils terminèrent une visite qui leur paraissait suffisamment longue, sans prendre le temps de juger si le ramage de l'éblouissante jeune fille était en harmonie avec son plumage.

Le marquis la revit au bal & la fit danser plusieurs fois. Elle lançait des regards victorieux à toutes ses amies, qui, habituées à ses succès éphémères, savaient bien que les contredanses ne mènent pas les danseurs au pied de l'autel.

Quant à Fernande, rien ne la décourageait; elle considérait ses échecs passés comme étant le résultat de causes tout à fait étrangères à elle, & se disait que si elle n'avait épousé ni monsieur de Terville, ni Pierre de Bréhan, ni Lucien de Gironde c'est que sa destinée lui réservait mieux encore.

Elle dirigea donc le feu roulant de ses beaux yeux vers son nouveau voisin; mais bientôt elle dut reconnaître que le marquis de Bricourt ne songeait nullement à elle; il l'avait, il est vrai, regardée & admirée d'abord, puis, ayant constaté qu'elle avait écrit dans son imagination un roman dont il était le héros, il se tint prudemment sur la réserve, afin de ne pas encourager des prétentions très-mal fondées.

Fernande, après avoir essayé en vain tous ses

petits moyens de séduction, conçut un dépit très-grand contre Gaston, & raconta en confidence à toutes ses amies qu'il avait demandé sa main, & qu'elle n'avait pas voulu l'épouser. Partout, mais surtout dans une ville de province, les propos fâcheux, les histoires vraies ou fausses tournent sur elles-mêmes comme un cheval tourne dans un manége : le mensonge que mademoiselle de la Tour avait imaginé pour sauvegarder son amour-propre, revint donc bientôt à celui qui en était l'objet, & qui se contenta, pour toute vengeance, d'en rire de tout son cœur.

Aussi infatigable que don Quichotte, Fernande se mit à la recherche d'une autre aventure.

Pendant ce temps, Marguerite travaillait gaiement, attendant, sans calcul & sans crainte, le sort que lui réservait l'avenir : ses jours étaient si bien remplis, que jamais l'ennui ne se glissait près d'elle; dès le matin, elle lisait ou écrivait près de sa fenêtre, écoutant le chant joyeux des oiseaux, auquel elle mêlait souvent son chant non moins joyeux. Quand elle s'installait, avec son ouvrage, dans le jardin, elle quittait parfois son livre ou son aiguille pour courir à travers la pelouse avec un gros chien, compagnon de son enfance, & sur les longs poils duquel elle posait avec tendresse ses petites mains. Des fenêtres de l'hôtel voisin, on pouvait apercevoir à toute heure la jeune fille dont la vie s'écoulait au grand air & surtout au grand jour; ses pensées étaient aussi transparentes que ses actions, & jamais un ressentiment ni un rêve téméraire n'avaient traversé son cœur.

Fernande, bien convaincue que tout espoir de devenir marquise de Bricourt était perdu, tourna ses regards vers un autre horizon.

Un château, situé à quelques lieues de la ville, appartenait à un beau jeune homme qui venait de temps à autre au bal, & qui, un jour, ou, pour mieux dire, un soir, eut l'imprudence de faire danser trois fois mademoiselle de la Tour.

« Voilà mon affaire, se dit pour la cinquième fois Fernande : évidemment monsieur de Mérande désire se marier, puisqu'il vient au bal ici; or nulle ne peut lui convenir aussi bien que moi, & d'ailleurs c'est moi qu'il a choisie, puisqu'il m'a fait danser trois fois. »

Les illusions de Fernande renaissaient d'elles-mêmes, comme renaissent au printemps les feuilles & les fleurs, &, à chaque renouveau de ses rêves, sa confiance en son étoile se fortifiait ainsi que se fortifie la tige des plantes. Et cependant, non-seulement les brillants mariages qu'elle avait convoités s'étaient tous évanouis comme des songes, mais aucun parti ne s'était présenté pour elle, & elle avait vingt-deux ans! Elle marchait vers l'inconnu, vers une fortune éclatante, la tête haute & le regard triomphant; mais sa confiance n'était point en Dieu, qui dirige les destinées! Elle était tout entière en sa beauté qu'elle révérait; son intelligence, obscurcie par sa folle idolâtrie pour elle-même, ne lui servait à rien pour gouverner ses pensées & ses actions. Dès son enfance, elle avait vu les passants s'arrêter près d'elle & dire qu'elle était belle! Les amis de la maison & les domestiques s'extasiaient à leur tour, & sa mère la parait avec amour, se disant, comme Cornélie, que cette enfant était son plus beau joyau! Le poison de la flatterie, le sentiment d'une égoïste personnalité avaient envahi la pauvre âme de Fernande avant que sa raison eût eu le temps de comprendre que, de tous les dons du ciel, la beauté est le moins utile pour faire son chemin dans ce monde & son salut dans l'autre.

Monsieur & madame de la Tour s'étonnaient parfois de n'avoir pas encore marié leur fille, mais ils ne s'alarmaient pas, car à vingt-deux ans elle était plus belle qu'à dix-huit, & chaque jour la nature semblait se complaire à parfaire son chef-d'œuvre. Monsieur & madame de la Tour, plus sensés que Fernande, ne rêvaient pas comme elle un mariage splendide, mais ils espéraient qu'elle trouverait un mari dans une situation convenable, & que sa beauté viendrait, dans une juste proportion, en aide à sa petite dot. Quant à Marguerite, ils n'y songeaient pas; elle avait trois années de moins que sa sœur, & ils la considéraient encore comme une enfant.

Le travail & l'étude remplissaient le temps & l'esprit de Marguerite, & quand le plaisir s'offrait à elle, elle en prenait sa part avec la joyeuse ardeur d'une pensionnaire qui profite d'une heure de récréation ou d'un jour de congé pour reprendre ensuite ses livres quand la cloche la rappelle en classe. Elle était plus instruite que ne le sont généralement les jeunes filles de son âge, parce que, aux études classiques, avaient succédé des lectures sérieuses & le désir de se perfectionner en toutes choses. Elle aimait les arts plus encore que l'étude : un de ses parents, dont le talent était fort au-dessus du talent des artistes de province, lui donnait des leçons de peinture; une amie, qui prenait des leçons de chant des premiers professeurs de Paris, lui transmettait les conseils qu'elle avait reçus, & la voix de Marguerite, harmonieuse & sympathique, se développait sous cet enseignement dû à l'amitié. L'enfant glanait sur son chemin tout ce qui pouvait contribuer à faire d'elle une femme accomplie, & Dieu lui laissait pour bien suprême une douce sérénité, le contentement du présent & une complète insouciance de l'avenir.

Les fêtes de l'hiver ayant attiré plus souvent monsieur de Mérande, Fernande entra franchement en campagne, un an après avoir perdu la bataille livrée au marquis de Bricourt; & monsieur de Mérande, au lieu de s'éloigner loyalement comme l'avait fait Gaston, s'amusa sans scrupules aux dépens de l'inconséquente jeune fille. On prévint madame de la Tour, qui, pour la première fois de sa vie, se hasarda à faire une observation à Fernande.

« Mon mariage avec monsieur de Mérande excite

la jalousie, répondit Fernande, & c'est pour cela, am mère, qu'on est venu vous rapporter de sots propos.

— Mais ton mariage avec M. de Mérande n'aura pas lieu.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que nous ne sommes pas assez riches pour lui. »

Fernande lança à son miroir un coup d'œil d'intelligence que le miroir lui rendit aussitôt.

« Voilà ma dot! dit-elle en montrant à sa mère son beau visage. Je ne recherche pas les hommages de monsieur de Mérande, je les accepte seulement, &, comme cela l'empêche de les adresser ailleurs, toutes ces demoiselles en meurent de jalousie; ne vous tourmentez donc pas de ce que leurs mères viennent vous raconter. »

L'assurance de Fernande eut le pouvoir de convaincre madame de la Tour, & monsieur de Mérande passa son carnaval au milieu des piéges & des amorces! Il est vrai de dire qu'il sautait à pieds joints par-dessus les piéges, après avoir profité des amorces, & qu'il riait avec ses amis des efforts de celle qu'on avait surnommée : *la pêcheuse aux maris!*

Hélas! la pêche n'était guère productive, la marée n'apportait rien.

Au commencement du carême, monsieur de Mérande partit pour Paris.

« Il achète ma corbeille,» pensa, encore une fois, l'incorrigible Fernande; &, dans sa conversation avec ses amies, elle laissa échapper quelques paroles à ce sujet.

Comme monsieur de Malborough, monsieur de Mérande ne revint ni à Pâques ni à la Trinité : Fernande ne pouvait monter à sa tour, puisqu'elle n'en avait pas, mais elle attendait, les yeux fixés sur la fumée des locomotives qui amenaient les voyageurs de Paris.

Un jour, elle vit venir, non pas un page tout de noir habillé, mais une de ses compagnes, la plus intime, bien entendu, qui lui dit :

« Savez-vous la nouvelle?

— Non.

— Cherchez.

— Je ne devine pas.

— Quelqu'un se marie.

— Ah!

— Quelqu'un qui est fort riche.

— Qui donc?

— Quelqu'un dont le château n'est pas loin d'ici. »

Fernande devinait sans oser prononcer le nom qui tremblait sur ses lèvres.

« Vous êtes bien dissimulée, reprit l'impitoyable amie; pourquoi n'avouez-vous pas tout simplement une chose qui est connue de toute la ville?

— Mais quoi donc?

— Monsieur de Mérande est revenu; il est à l'hôtel de France depuis hier, & il a rapporté une corbeille magnifique : les châles passeraient dans une bague; les dentelles sont dignes d'être portées par une reine, les diamants féeriques, les étoffes splendides!

— Eh bien! murmura Fernande qui pouvait à peine se soutenir.

— Eh bien! chacun sait que c'est vous qu'il épouse.

— Moi!

— Mais certainement, tout le monde va lui en faire compliment. »

La crédule Fernande, d'abord stupéfaite & immobile, se jeta ensuite au cou de son amie pour la remercier de lui avoir appris cette bonne nouvelle, puis elle eut un fiévreux transport de joie & s'écria : — Il m'épouse! il m'épouse! mais je ne le savais pas!

Puis, laissant son amie, ravie de lui avoir joué ce méchant tour, elle s'élança chez sa mère en répétant : « Il m'épouse! Il m'épouse! »

Madame de la Tour crut que Fernande devenait folle.

« Mais qui donc t'épouse? demanda-t-elle, qu'as-tu donc? mon Dieu!

— C'est monsieur de Mérande! la corbeille est achetée! Il m'épouse!

— Où as tu vu monsieur de Mérande?

— Je ne l'ai pas vu, mais il est revenu, & c'est Louise de Rouvray qui m'a dit cela.

— Louise s'est moquée de toi, reprit tristement madame de la Tour : quand on épouse une jeune fille, on commence par demander sa main à son père. »

A cette observation si simple, Fernande resta interdite.

« Il doit être bien sûr que nous ne le refuserons pas, répondit-elle enfin, & se trouvant à Paris, il aura acheté la corbeille pour ne pas être obligé d'y retourner.

— Mon enfant, dit madame de la Tour, ton amour-propre étouffe ton bon sens : tu as rêvé de hautes destinées, tu as laissé lire à tous dans ton âme, & on se rit de ton ambition. Mademoiselle de Rouvray t'a fait là une très-ridicule plaisanterie, mais tu n'as, pour ainsi dire, pas le droit de t'en offenser, parce que tes prétentions insensées ont froissé & irrité tes compagnes. »

En cet instant monsieur de la Tour entra.

« Je viens d'apprendre une nouvelle, » dit-il.

Ni Fernande ni sa mère n'eurent le courage de l'interroger; toutes deux, humiliées de se voir le jouet du public, ne s'intéressaient à rien.

« Monsieur de Mérande épouse mademoiselle Choppard, » continua monsieur de la Tour.

La rougeur qui couvrait les joues de Fernande se changea subitement en une pâleur effrayante. Elle était restée debout pendant sa conversation avec sa mère, mais elle s'assit alors pour ne pas tomber.

« Mademoiselle Choppard! » répéta-t-elle avec stupeur.

Mademoiselle Choppard était prodigieusement

laide, & chez elle aucune qualité morale ne rachetait les défauts physiques.

« Mais il ne la connaissait pas! ajouta Fernande.

— Il ne la connaissait peut-être pas, reprit monsieur de la Tour, mais tout le monde connaît l'immense fortune de monsieur Choppard. »

Fernande garda un instant le silence, puis relevant tout à coup sa belle tête inclinée elle dit :

« D'où vient donc cette grande fortune?

— Du travail de monsieur Choppard, répondit monsieur de la Tour.

— Est-il devenu riche sans cesser d'être honnête?

— Certainement : on n'a jamais dit un mot qui pût attaquer sa réputation.

— Eh bien! mon père, puisqu'on peut devenir millionnaire sans faillir à l'honneur, pourquoi n'êtes-vous pas devenu millionnaire?

— Ah ça! ma chère enfant, où veux-tu en venir avec tes questions? Je ne suis pas devenu millionnaire parce que je n'ai rien fait pour gagner de l'argent : nous avons dix mille livres de rente, & c'est assez pour vivre.

— C'est assez pour végéter, mais ce n'est pas assez pour se marier, puisqu'en ce monde l'argent est tout, reprit avec amertume Fernande.

— Ne te monte pas la tête, ma fille; l'argent est utile, je n'en disconviens pas, & beaucoup de gens en font le mobile de leurs actions; mais il y en a d'autres encore qui, grâce à Dieu, ne le comptent que pour ce qu'il vaut. Je n'ai jamais essayé d'en gagner, pour deux raisons : la première, c'est que je me trouvais heureux dans la médiocrité, et la seconde, c'est que je n'aurais probablement pas eu l'esprit de faire fortune.

— Vous avez cependant beaucoup plus d'esprit que monsieur Choppard.

— Tu es bien indulgente, reprit en souriant monsieur de la Tour : j'ai peut-être plus d'esprit que lui dans un salon, mais à coup sûr j'en aurais eu beaucoup moins derrière un comptoir; il faut que chacun ici-bas reste dans sa sphère et suive sa vocation. Monsieur Choppard était, il y a vingt ans, commis dans une fabrique, il se sentait du courage, n'avait rien à perdre, tout à gagner; il s'est jeté hardiment dans les affaires, & Dieu a béni ses efforts. Quant à moi, j'améliore mes fermes, je garde pieusement l'héritage de mes pères, & ce que je possède, y compris cette maison-ci, vaut bien de quatre à cinq cent mille francs; tu vois que ta sœur & toi, vous serez à l'abri du besoin.

— Oui, mon père, dit durement Fernande, nous ne manquerons pas de pain, mais mademoiselle Choppard devient à dix-sept ans baronne de Mérande, & moi j'en ai vingt-trois & je suis encore mademoiselle de la Tour. »

Fernande se leva et sortit.

Quand monsieur de la Tour lui avait dit qu'il y a encore des gens qui ne comptent l'argent que pour ce qu'il vaut, il ne se doutait guère que, dès le lendemain, il aurait une preuve éclatante à l'appui de ses paroles.

Fernande était trop occupée d'elle pour penser souvent à Dieu; pourtant elle avait au fond du cœur des sentiments religieux qui se traduisaient de temps à autre à sa manière. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait découragée. Pendant près d'une année, elle avait attendu le retour de monsieur de Mérande, & le retour avait lieu de la façon la plus accablante pour elle; elle eut alors l'idée de s'adresser à Dieu pour obtenir de sa miséricorde le riche & brillant mari qu'elle désirait. Toute autre qu'elle eût prié avec ferveur, mais l'indolente Fernande trouva un mode d'intercession plus commode & plus expéditif; elle prit dix francs dans la petite cassette qui contenait ses économies, & appelant sa sœur, elle lui dit :

« Iras-tu à la messe demain matin?

— Je n'en avais pas l'intention, répondit Marguerite, mais si tu désires que j'y aille, j'irai.

— C'est que je te donnerais une commission pour monsieur le curé, & tu la ferais à la sacristie en sortant de la messe.

— Très-volontiers.

— Alors, prends ceci & demande une neuvaine à une intention particulière.

— Mais si tu fais faire une neuvaine, je m'y joindrai de grand cœur, & j'en paierai la moitié, ajouta Marguerite en voulant rendre à sa sœur une des pièces de cinq francs qu'elle avait reçues.

— Non, non! s'écria Fernande, qui déjà voyait son mari partagé en deux, je veux faire ma neuvaine toute seule.

— Mais pour qui donc fais-tu cette neuvaine?

— Pour moi, répondit Fernande.

— Pour toi? Est-ce que tu es malade? »

Fernande congédia du regard sa sœur cadette, qui n'insista pas, car les prérogatives du droit d'aînesse avaient été maintenues dans la maison dans toute leur étendue.

Le lendemain, à huit heures du matin, Marguerite se rendit à l'église, accompagnée d'une vieille bonne qui l'avait élevée, & qui, tout en remplissant les fonctions de femme de chambre, jouissait à juste titre de la confiance qu'on accorde, souvent à tort, à une gouvernante.

Après la messe, Marguerite entra à la sacristie; le curé n'y était pas, mais un des vicaires lui dit qu'elle le trouverait chez lui; elle y alla, & on l'introduisit dans une froide antichambre qui précédait le petit parloir dans lequel le curé recevait ordinairement ses visiteurs.

— On ne nous fait pas les honneurs du salon, dit en riant Marguerite.

Elle jeta un coup d'œil sur le pavé & sur les murs blanchis à la chaux, puis s'asseyant sur une chaise, elle percha ses petits pieds sur les barreaux de son siége, pour les préserver du contact des dalles humides.

« Monsieur le curé donne tout ce qu'il possède aux pauvres, continua Marguerite; » & en disant

cela elle examinait le lieu où elle était : les fenêtres, à petits carreaux d'une nuance verdâtre, étaient dépourvus de rideaux ; des chaises de paille alignées le long de la muraille & un crucifix de plâtre composaient tout l'ameublement de cette salle d'attente; une porte entr'ouverte laissait apercevoir le cabinet qui servait de salon au curé.

Marguerite était là depuis quelques minutes quand la servante fit entrer une jeune fille pauvrement vêtue qui resta debout dans un coin. La nouvelle venue avait vingt ans à peine, mais la souffrance avait creusé des sillons profonds sur son pâle visage. En dépit de la misère, ses vêtements étaient d'une irréprochable propreté ; ses pauvres mains amaigries cherchaient à se réchauffer sous un mince tablier de toile, & elle frissonnait involontairement, tandis que des larmes coulaient sur ses joues.

Marguerite, après l'avoir regardée un instant, s'écria :

« Marie Meunier ! J'ai fait ma première communion avec vous.

— Oui, mademoiselle, » répondit la jeune fille.

Et un sourire traversa ses larmes.

Marguerite hésita un instant, puis elle reprit :

« Vous avez du chagrin ?

— Oui, mademoiselle, je suis bien malheureuse. »

Les larmes de l'ouvrière se changèrent en sanglots.

« Racontez-moi vos peines, lui dit doucement Marguerite.

— Ma mère est mourante et n'a que moi pour la soutenir; comme je passe mes jours et mes nuits à la soigner, je ne puis plus travailler ; nous devons notre loyer, & demain on nous chasse.

— Vous venez demander des secours à monsieur le curé?

— Des secours ! Oh ! mademoiselle, il en faudrait trop ! Je viens lui demander de faire entrer ma mère à l'hôpital, car elle ne peut pas mourir dans la rue.

— Le bureau de bienfaisance pourrait aussi vous venir en aide.

— Le bureau de bienfaisance nous donne un peu de bois & un peu de pain chaque semaine, & tant que j'ai pu travailler cela nous suffisait; mais à présent je ne fais plus rien, & il faut tant de choses pour la maladie de ma pauvre mère !

— Y a-t-il longtemps qu'elle est malade ?

— Dix-huit mois.

— Quelle somme vous serait donc nécessaire pour vous tirer d'embarras ?

— Hélas ! une somme si considérable que personne ne peut me la donner. Nous avons de bien grosses dettes !

— Voulez-vous m'en dire le chiffre ? demanda timidement Marguerite.

— Pour nous tirer de peine, il faudrait au moins cent francs. »

Marguerite laissa échapper une exclamation de découragement ; elle avait fait toutes ses acquisitions pour l'hiver, &, de son trimestre, il ne lui restait que quarante francs.

« Ah ! si j'avais encore l'argent que m'a envoyé mon parrain, pensa-t-elle, je pourrais sauver cette pauvre fille. »

Chaque année, le parrain de Marguerite lui envoyait cent francs pour ses étrennes, &, la veille, elle avait employé cette somme à l'acquisition d'une paire de boucles d'oreilles. Elle les avait choisies simples, afin de les porter toujours, & en cet instant où elle secouait tristement la tête, les boucles d'oreilles vinrent frapper ses joues.

Par un mouvement spontané, elle les saisit & les donna à la jeune fille en lui disant :

« Ceci a coûté cent francs ; le bijoutier qui m'a vendu hier ces bijoux se nomme Mercier & demeure rue Saint-Pierre, allez le trouver de ma part & racontez-lui tout ce que vous venez de me dire; c'est un très-brave homme, je suis sûre qu'il aura pitié de vous, qu'il consentira à reprendre les boucles d'oreilles et à vous donner cent francs. »

L'ouvrière regardait Marguerite en pleurant, mais elle n'osait avancer la main pour recevoir le don qui lui était offert.

« Oh ! c'est impossible, mademoiselle, vous seriez grondée, dit-elle.

— Non, non, reprit Marguerite, mon père trouvera que j'ai bien fait ; prenez, prenez, je vous en prie ! »

Marie Meunier, se tournant vers la vieille gouvernante, l'interrogea du regard.

— Acceptez ce que mademoiselle Marguerite vous offre, lui répondit-elle, ça lui portera bonheur. »

La pauvre jeune fille prit la main de Marguerite pour la baiser, mais Marguerite l'embrassa en lui rappelant qu'elles avaient été compagnes d'enfance, au pied de l'autel.

En ce moment même le curé parut, s'excusant d'avoir fait attendre Marguerite & la priant de passer dans son cabinet. Quand Marguerite entra dans le parloir du curé, elle eut peine à retenir un cri de surprise, car elle se trouvait en face du marquis de Bricourt qui, debout, auprès de la porte entr'ouverte, avait dû tout voir et tout entendre.

« N'ayez donc pas peur, mon enfant, dit en riant le bon curé; c'est un de mes meilleurs paroissiens, & je suis sûr qu'il m'apporte de la part de sa mère quelque chose pour mon église ou pour mes pauvres.

— Je venais en effet, monsieur le curé, vous faire une commission de la part de ma mère, répondit Gaston, mais je reviendrai demain ; » &, saluant en toute hâte, il s'enfuit avec une telle rapidité qu'on eût dit qu'il voulait poursuivre quelqu'un.

Il se mit effectivement à la poursuite de Marie Meunier, qu'il aperçut au bout de la rue. Cette rue était étroite & déserte ; de hautes murailles entou-

raient les jardins des hôtels; de temps à autre une porte cochère apparaissait, ombragée par de grands arbres, mais les fenêtres étaient aussi rares que les passants.

La jeune ouvrière, en entendant marcher derrière elle, eut peur & serra son trésor dans ses mains tremblantes. Gaston redoubla la vitesse de son pas, & comme la pauvre fille n'osait pas courir, il la rejoignit bientôt, & la saluant aussi poliment qu'il eût salué une femme du monde, il lui dit :

« Je crois, mademoiselle, que vous allez vendre des boucles d'oreilles. »

Marie, sans lever les yeux sur lui, tant sa frayeur était grande, répondit :

« Mais, monsieur, les boucles d'oreilles sont à moi, on me les a données.

— Je le sais, c'est mademoiselle Marguerite de la Tour qui vous a fait ce don.

— Ah! mon Dieu, monsieur, vous êtes sans doute son père! »

Gaston partit d'un franc éclat de rire.

« La terreur que je vous inspire, bien involontairement, vous égare; regardez-moi donc, je vous en prie, » lui dit-il.

Marie leva sur son interlocuteur un timide regard, &, malgré sa douleur, elle se mit à rire aussi en voyant le jeune visage de Gaston, auquel on ne pouvait raisonnablement attribuer la paternité d'une fille de vingt ans.

« Les boucles d'oreilles de mademoiselle de la Tour valent cent francs, je crois, reprit monsieur de Brécourt; en voici deux cents, voulez-vous me les donner? »

L'ouvrière regarda avec défiance le beau monsieur qui lui proposait ce singulier marché.

« Pourquoi, dit-elle, voulez-vous payer ces boucles d'oreilles le double de ce qu'elles valent?

— Parce qu'elles ont été portées par une sainte & charitable enfant, & que je veux les offrir à ma femme; ça lui portera bonheur, ajouta Gaston en répétant la phrase de la vieille bonne de Marguerite.

— Ah! vous êtes marié, monsieur, dit en souriant Marie, & elle présenta les boucles d'oreilles au marquis.

— Pas encore, répondit-il, mais je compte me marier bientôt, & en attendant que ma femme vous prenne sous sa protection, venez chez la marquise de Bricourt, ma mère, elle s'occupera de vous. »

Marie prit les deux cents francs que lui offrait Gaston; jamais la pauvre fille n'avait possédé une pareille somme, & en regardant les pièces d'or qui brillaient dans sa main, elle croyait rêver.

Gaston rentra à l'hôtel, et montrant son acquisition à sa mère, il lui dit :

« Ce sont les boucles d'oreilles de mademoiselle de la Tour...

— Où les as-tu prises? demanda la marquise fort étonnée.

— Je ne les ai pas prises, je les ai achetées.

— Comment? mademoiselle de la Tour vend ses bijoux?

— Non, elle les donne aux pauvres.

— Et pourquoi les as-tu achetés?

— Pour les lui rendre.

— Mais je présume qu'elle ne les acceptera pas.

— J'espère, au contraire, qu'elle les acceptera, en échange de ce cadeau, je lui demanderai quelque chose.

— Quoi donc?

— Sa main! si toutefois vous voulez bien me le permettre, ma mère. »

Le visage calme de la marquise fut en un instant bouleversé & elle s'écria :

« Tu veux épouser mademoiselle de la Tour, mais je t'ai entendu dire vingt fois qu'elle est égoïste & coquette, & que sa beauté n'a aucun charme à tes yeux.

— J'ai dit tout cela de mademoiselle Fernande, de celle qu'on a surnommée ici *la belle la Tour*; mais c'est Marguerite que j'aime, & c'est à elle que ces bijoux appartenaient. »

Gaston raconta alors à sa mère la scène dont il avait été témoin chez le curé, puis il ajouta :

« Il y a déjà longtemps que je songe à cette enfant; mes fenêtres s'ouvrent, vous le savez, sur le jardin de monsieur de la Tour; j'ai fait mettre des stores qui me permettent de voir *la fourmi, ma voisine*, sans être vu par elle; Marguerite est un vrai petit ange, actif & gracieux; ce sera, chère mère, la bénédiction & la joie de notre maison si vous l'acceptez pour fille. »

Madame de Bricourt garda d'abord le silence, puis elle répondit d'une voix émue à Gaston, qui attendait avec anxiété sa réponse :

« J'avais, je ne te le cache pas, rêvé pour toi un mariage plus brillant, mais tu es peut-être plus sage que moi en considérant la grâce & les vertus pour tout & en comptant la fortune pour rien. Il sera fait selon ton désir, Marguerite de la Tour sera ma fille. »

Gaston baisa tendrement la main de sa mère & lui dit :

« Quand?

— Quand tu voudras.

— Je voudrais faire ma demande aujourd'hui même en lui reportant ces bijoux. »

Nous avons laissé Marguerite chez le curé, où, aussitôt après le départ de Gaston, elle exposa le motif de sa visite.

« Pourquoi votre sœur veut-elle faire une neuvaine, mon enfant? dit le bon curé.

— Je ne le sais pas.

— Mais il fallait le lui demander.

— Oh! je n'aurais pas osé.

— Comment! vous êtes en cérémonie avec votre sœur?

— Non pas en cérémonie précisément, monsieur le curé, mais j'ai un peu peur de Fernande; elle est l'aînée!

— Qu'est-ce que cela fait, qu'elle soit l'aînée? si elle était bonne pour vous, vous n'auriez pas peur d'elle; mais comme chacun admire votre sœur, & que vous êtes très-modeste, ce dont je vous loue, vous vous figurez n'être pas à son niveau. Est-ce vrai, cela?

— Peut-être bien! dit en souriant Marguerite.

— Je n'aime pas beaucoup, reprit le curé, à faire des neuvaines sans en connaître le but.

— Oh! monsieur le curé, le but est bon; on ne prie pas le bon Dieu pour obtenir de méchantes choses.

— Eh bien, si le but est bon, il faut le faire connaître; une jeune fille n'a rien à cacher ni à ses parents, ni à sa sœur, ni à son curé; vous direz cela de ma part à mademoiselle Fernande, qui voudra bien venir elle-même me demander sa neuvaine & m'expliquer ses petites affaires. »

Marguerite rentra fort embarrassée, car elle avait à rendre compte à Fernande de son échec près du curé, & à sa mère de l'absence de ses boucles d'oreilles. Sans doute madame de la Tour était charitable, mais pas au point de se dépouiller de ses bijoux dans la rue pour les donner aux pauvres, & la jeune fille se doutait bien qu'elle serait grondée.

Elle alla d'abord trouver Fernande, qui s'emporta contre elle & contre monsieur le curé, disant qu'elle était une petite sotte qui ne savait pas se tirer d'affaire, & que le vénérable prêtre n'avait pas le sens commun.

« Mais va t'expliquer avec lui, reprit Marguerite, qu'est-ce que cela te fait de lui dire la vérité, puisque tu seras toujours obligée de la lui dire à confesse?

— C'est bon, répondit la superbe Fernande, je me passerai bien de notre curé. »

Et aussitôt elle mit ses dix francs sous enveloppe & les adressa au curé d'une paroisse voisine avec ces mots :

« Prière de faire une neuvaine pour une âme en » peine. »

Après avoir affronté la bourrasque fraternelle, Marguerite se rendit chez sa mère.

« Maman, dit-elle résolûment, j'ai donné mes boucles d'oreilles pour sauver une pauvre femme qui allait mourir de misère; me le pardonnez-vous?

— Ah çà! tu es folle, ma chère enfant, dit madame de la Tour : faire l'aumône est une belle chose, mais quand on n'est pas riche, la faire dans de semblables proportions devient une extravagance. D'ailleurs, on donne de l'argent & non pas des bijoux; cette femme vendra tes boucles d'oreilles le quart de ce qu'elles ont coûté, & encore peut-être sera-t-elle arrêtée pour vol, car on ne s'expliquera pas comment une malheureuse créature couverte de haillons se trouve en possession de pareils objets.

— Oh! mon Dieu, c'est vrai, s'écria Marguerite, je n'y avais pas songé; & elle raconta en détail à sa mère sa rencontre avec son ancienne compagne de catéchisme. A mesure qu'elle parlait, madame de la Tour partageait son émotion.

— Calme-toi, mon enfant, lui dit-elle enfin; du moment où tu as donné à cette pauvre fille l'adresse de notre bijoutier, on viendra directement à nous, si, on soupçonne ta protégée; mais une autre fois n'agis pas ainsi sans me consulter; tu ne seras probablement jamais assez riche pour faire l'aumône aussi magnifiquement.

— Mais en donnant un bijou, reprit Marguerite, je ne donnais que le superflu.

— Il y a des choses, en apparence superflues, qui sont nécessaires dans certaines positions, dit madame de la Tour un peu embarrassée; toutes tes compagnes ont des boucles d'oreilles & tu en désirais depuis longtemps.

— Si je les regrette jamais, je penserai aux larmes de Marie Meunier & mes regrets s'envoleront bien vite. »

Marguerite embrassa sa mère, puis elle alla reprendre ses travaux quotidiens.

« Eh bien, petite prodigue, lui dit en riant son père quand elle parut au déjeuner, nous arrachons nos vêtements dans la rue pour encouvrir nos frères. »

Marguerite vit que monsieur de la Tour n'était pas fâché de ce qu'elle avait fait, & elle se jeta à son cou avec une joie d'enfant.

« Qu'est-ce donc? » demanda la belle Fernande d'un air distrait.

Madame de la Tour raconta l'histoire des boucles d'oreilles.

« Ah! fit Fernande, je t'engage à épouser un prince non dépossédé, car une liste civile te sera indispensable pour tes aumônes royales.

— Je crois bien que je n'épouserai jamais personne, dit Marguerite.

— Pourquoi penses-tu cela? lui demanda monsieur de la Tour.

— Parce que Fernande, qui est bien mieux que moi, n'est pas encore mariée, & puisque c'est si difficile pour elle, ce sera impossible pour moi, répondit naïvement Marguerite.

— Je ne vous ai pas priée de me plaindre, dit Fernande en rougissant de colère.

— Mais je ne te plains pas; nous sommes trop heureuses ici pour être à plaindre d'y rester toujours. »

Le repas s'acheva très-silencieusement, & comme la neige couvrait le jardin de son manteau blanc, Marguerite resta au salon & se mit à coudre du linge. Près d'elle, son père lisait le journal; madame de la Tour allait & venait, & Fernande, le nez collé aux vitres, regardait tomber les gros flocons qui lui causaient une contrariété extrême, car elle avait compté faire des visites ce jour-là, & mettre pour la première fois un élégant costume qui l'eût fait paraître plus belle encore qu'à l'ordi-

naître. Impatientée de ce contre-temps, elle frappait les carreaux avec ses doigts, comme elle eût frappé son piano si elle avait joué un morceau très-expressif.

« Tu devrais nous faire un peu de musique, lui dit monsieur de la Tour.

— Vous savez, mon père, que cela m'ennuie.

— Je le regrette, car enfin tu as pris des leçons pendant douze ans &...

— Et vous avez placé votre argent à fonds perdu, interrompit Fernande, ni plus ni moins que Marguerite en donnant ses boucles d'oreilles à une vertueuse ouvrière.

— Avec cette différence, reprit monsieur de la Tour, que le don de ta sœur lui sera compté dans le ciel, tandis que ton piano ne contribuera en rien à mon salut. »

Pendant ce petit débat, Marguerite était allée chercher un sablier, qu'elle plaça devant elle.

« Tu as l'air d'un petit ermite, lui dit son père; que vas-tu donc faire avec ce sablier?

— Je vais voir si je puis ourler quatre torchons dans une heure; j'ai réussi hier pour trois, mais l'ambition vient en travaillant.

— Tu tires, en effet, ton aiguille aussi rapidement que si tu attendais ton salaire pour dîner.

— Il faut bien me rendre utile dans la maison, car je n'espère pas épouser le prince régnant que m'a souhaité Fernande. »

Au moment où Marguerite disait cela, la porte du salon s'ouvrit, & la vieille bonne vint annoncer que madame la marquise de Bricourt faisait demander à monsieur & à madame de la Tour s'ils pouvaient la recevoir.

« Certainement; faites entrer, répondit madame de la Tour.

— Madame la marquise de Bricourt n'est pas là, répondit la femme de chambre, c'est un valet de pied qui est venu faire la commission.

— C'est une singulière idée de faire des visites à midi, observa Fernande.

— Ce n'est sûrement pas une visite, reprit madame de la Tour; madame de Bricourt a sans doute quelque chose à nous demander.

— Elle est dame de charité, je crois, ajouta monsieur de la Tour, & elle vient probablement quêter.

— C'est cela! s'écria Fernande: elle a ouï parler de la munificence de Marguerite, & c'est à elle qu'elle vient présenter sa bourse. Tu vas faire disparaître tes torchons, j'espère?

— J'en ferai disparaître onze, car j'avoue qu'ils sentent fortement le lin, mais je garde celui que j'ourle, car je n'entends pas me croiser les bras pour les beaux yeux de la marquise. »

Quelques instants après, madame de Bricourt entra, suivie de son fils. Elle paraissait émue, & malgré la grande habitude qu'elle avait de gouverner ses impressions, elle resta quelques secondes, debout, en face de monsieur de la Tour, sans pouvoir parler.

« Monsieur, dit-elle enfin, je viens vous demander, pour mon fils, la main de cette charmante enfant? » Et du regard elle désigna Marguerite.

« De Marguerite! s'écria monsieur de la Tour.

— De mademoiselle Marguerite, » reprit en souriant la marquise; je m'adresse à vous devant elle, parce que j'espère trouver en elle une auxiliaire.

Marguerite regardait madame de Bricourt avec un joyeux étonnement; ses lèvres étaient silencieuses, mais ses yeux disaient *oui*.

« Réponds toi-même, mon enfant, » lui dit doucement monsieur de la Tour.

La marquise lui ouvrit ses bras, elle s'y jeta, & ce fut sa seule réponse.

Alors Gaston s'avança, baisa la petite main qui tenait encore une aiguille, & offrit à Marguerite un petit coffret en ivoire d'un merveilleux travail. Elle l'ouvrit & s'écria :

« Mes boucles d'oreilles! Oh! monsieur, ce n'est pas à cause de cela que vous voulez m'épouser, cela n'en vaudrait pas la peine.

— Cette peine-là, dit en souriant Gaston, sera le bonheur de toute ma vie! »

Et, avec un entrain charmant, il raconta comment depuis plus d'une année il espionnait toutes les actions de sa petite voisine, & comment, à l'insu de tous, il s'était initié aux moindres détails de son existence.

Six semaines après, Marguerite épousait le marquis de Bricourt; toute la ville assistait à cette cérémonie, & chacun disait que la jeune mariée méritait bien le sort brillant que la Providence lui avait réservé.

Fernande, dédaignée par celui qui devenait son beau-frère, & ironiquement complimentée par ses amies, avait la rage dans le cœur.

Quand Marguerite entra dans les appartements que lui avait fait préparer Gaston, elle fut émerveillée de leur splendeur; un des corps de logis de l'hôtel lui était exclusivement réservé, de sorte qu'elle allait vivre près de sa belle-mère dans une douce intimité & dans une parfaite indépendance. L'hôtel avait le cachet grandiose des belles demeures du dix-huitième siècle; & monsieur de Bricourt avait fait meubler les appartements de sa femme dans le style Louis XV; des tapis d'Aubusson, des étoffes Pompadour, des meubles véritablement anciens & redorés avec soin, des porcelaines de Sèvres semblaient à leur place au milieu des vastes pièces dont les boiseries étaient sculptées, et dont les peintures représentaient d'idéales bergères gardant des moutons ornés de rubans bleus & roses. Partout des plantes rares étendaient leurs rameaux & formaient des massifs de verdure! Marguerite, la simple fleur, l'active fourmi, allait jouir du luxe rêvé par la superbe Fernande.

Ainsi en est-il des destins de ce monde; nous souhaitons une chose & nous la poursuivons avec l'acharnement de l'orgueil & de l'ambition, mais Dieu seul en dispose & la donne à qui la mérite.

Marguerite parcourait son domaine avec joie, tout en songeant bien plus à celui qui lui avait préparé cette ravissante demeure qu'aux magnificences dont elle était entourée. Des fenêtres de sa chambre, elle pouvait voir la maison paternelle & le jardin vers lequel les regards de son mari s'étaient si souvent portés. En entrant dans cette chambre, elle aperçut une jeune fille vêtue de noir qui semblait attendre ses ordres; après un instant d'hésitation, elle reconnut Marie Meunier, dont la mère était morte, & que Gaston avait attachée au service de sa femme. .

Quand Fernande se trouva seule en face de la réalité, elle repassa dans sa mémoire les années qu'elle avait employées à se parer & à courir après des succès éphémères, & alors un profond découragement s'empara de son âme, car il n'y avait pas dans toute son existence un seul souvenir vers lequel elle pût reporter sa pensée avec sérénité; le passé ne lui offrait que déception & amertume.

Il eût été temps encore de prendre la vie sous son vrai côté, de prouver aux gens qui la jugeaient sévèrement que la raison se faisait jour dans son esprit; l'avenir était long encore devant elle, & si elle avait vaillamment travaillé à vaincre une nature faussée par la vanité, elle eût conquis l'estime de tous & mérité la protection du ciel, mais Fernande ne comptait ni sur la force de sa volonté ni sur l'aide de Dieu. Sa malencontreuse neuvaine était le seul appel qu'elle eût jamais fait à la miséricorde divine.

Elle se jeta plus que jamais dans une vie factice; & ayant obtenu de son père un revenu égal à la dot de sa sœur, elle l'employa uniquement à sa toilette; son élégance lui donnait l'aspect d'une femme bien plutôt que celui d'une jeune fille, & elle ressemblait à ces enfants qui jouent *à la dame* en s'affublant des plumes & des dentelles de leur mère.

Mais ce qu'elle ne pouvait imiter, & ce qui lui causait une rongeante jalousie, c'était le luxe de tout genre qui entourait Marguerite: elle la voyait passer dans de beaux équipages; elle la voyait régner en douce souveraine dans de somptueux salons dont de grands laquais en livrée ouvraient les portes à deux battants en disant: Madame la marquise est chez elle! Alors Fernande se souvenait du temps où sa sœur cadette, oubliée dans un coin de la maison, raccommodait le linge & préparait le dessert, & elle s'indignait contre le sort, contre son beau-frère & contre la pure enfant qu'elle accusait au fond de son âme envieuse d'intrigue & de dissimulation.

L'hiver revint, & Fernande, en voyant pour la première fois sa sœur au bal, crut voir une étrangère, car le bonheur avait embelli Marguerite, qui était dans tout l'éclat de ses vingt ans. Ses yeux noirs, étincelants de joie, paraissaient plus brillants que l'auréole de diamants qui ceignait sont front. Les hommages, qu'elle n'avait jamais recherchés, lui étaient prodigués sans que leur encens lui fît perdre un instant la simplicité de son attitude. Chaque semaine des fêtes splendides étaient données à l'hôtel de Bricourt, & Marguerite en faisait les honneurs avec tant d'aisance & de distinction que sa belle-mère l'appelait : ma reiné Marguerite.

A cette époque, la marquise douairière de Bricourt écrivait en ces termes à une de ses amies :

« Il est très-vrai que j'ai vu d'abord avec déplaisir le mariage de Gaston. Je souhaitais qu'il trouvât, sinon autant de fortune qu'il en avait lui-même, du moins une dot suffisante pour compenser les dépenses qu'une femme introduit ordinairement dans un budget. J'ai fait ce qui s'appelle contre fortune bon cœur, m'abstenant d'entrer en lutte avec mon fils, parce que je sais qu'en toutes choses sa volonté est inébranlable, & qu'il valait mieux accorder de bonne grâce un consentement que j'aurais toujours été obligée de donner plus tard.

» L'alliance des la Tour me flattait médiocrement; ce sont de très-braves gens, mais non pas au niveau de ce que je désirais; ils ont parfaitement mal élevé une fille aînée dont les allures me choquaient, & je n'accordais pas grande attention à la petite, qui m'avait joué le mauvais tour de tourner la tête de mon fils. En un mot, j'ai accompagné Gaston à l'autel avec une vive contrariété que je dissimulais sous le plus savant sourire.

» Mais le sentiment d'amertume qui se cachait au fond de mon cœur n'a pas duré longtemps, car je me suis aperçue bien vite que nous avions acquis un trésor.

» Du jour au lendemain, sans efforts & sans rien perdre de sa grâce presque enfantine, ma belle-fille est devenue une grande dame dans toute l'acception du mot, ce qui ne l'a pas empêchée de rester simple & active; elle surveille la maison avec une rare persévérance ; bonne & juste pour tous, elle veut que chacun fasse son devoir, & donne elle-même l'exemple du travail; elle a réformé des abus dont je ne soupçonnais même pas l'existence & elle a introduit une administration si régulière dans notre petit gouvernement, que les dépenses sont fort diminuées, & mon fils se trouve en réalité plus riche avec cette gentille & intelligente enfant que s'il avait épousé une riche héritière.

» Notre Marguerite n'a pas ce qui s'appelle une beauté régulière, mais elle est charmante ; sa taille est ravissante, ses traits offrent entre eux une grande harmonie, & sa physionomie a un charme inexprimable. Enfin j'aime ma belle-fille presque autant que j'aime mon fils, & je bénis Dieu chaque jour d'avoir inspiré à Gaston cet attachement si fervent pour *la fourmi*, *sa voisine*. »

Triste contraste entre le sort de Fernande & de Marguerite: par un singulier hasard, depuis le mariage de la marquise de Bricourt, sa sœur n'avait pas même rencontré sur sa route une conquête à entreprendre, qui pût alimenter son imagination.

Enfin, elle vit venir à elle un prince! Oui, un

vrai prince, fils cadet d'une petite maison souveraine d'Allemagne. On l'avait envoyé en France pour étudier les manœuvres militaires, les lois & les coutumes, & un secrétaire d'ambassade ayant prié monsieur de Bricourt de s'occuper de lui, ce fut dans les salons de Marguerite qu'on le vit pour la première fois.

Une heure après l'entrée du prince à l'hôtel de Bricourt, Fernande se croyait déjà princesse, & s'étonnait qu'on ne l'appelât pas *Altesse*. Le prince avait vingt ans, Fernande en avait vingt-trois, mais elle n'abaissait pas son esprit à ces étroits petits calculs d'arithmétique; & comme le jeune prince prenait le plus grand plaisir à faire danser une personne admirablement belle, sœur des maîtres d'une maison où il recevait l'accueil le plus courtois, Fernande se voyait assise sur un trône aux côtés du prince qui n'en avait cependant pas; elle tenait fièrement son éventail, croyant sans doute tenir un sceptre, & elle relevait la tête aussi majestueusement que si cette tête eût porté une couronne.

Le prince vint faire une visite aux la Tour. Fernande s'attendait à le voir arriver dans un carrosse à quatre chevaux, mais il était tout bonnement dans un fiacre. Il passa trois mois à l'hôtel, & comme il était *bon prince*, il se lia avec quelques jeunes gens; mais toutes ses préférences restaient aux Bricourt, & il ne cessa pas de témoigner à Fernande l'admiration la plus sincère. Les rêves de la jeune fille arrivèrent à leur apogée; certaine qu'elle allait devenir princesse, elle ne cédait le pas à personne, mesurait chacun du haut de sa grandeur, & posait avec dédain son pied sur le sol français, où elle n'était que sujette.

Le prince dînait une fois par semaine chez Marguerite & montait les chevaux de Gaston; c'était donc la moindre des choses qu'il pût faire pour des gens aussi hospitaliers que d'épouser leur sœur; pourtant, un beau matin, il partit à l'improviste, rappelé par un ordre paternel. En Allemagne, les enfants sont encore très-soumis, & une heure après avoir reçu la lettre de son père, le prince était à la gare. Sa seule visite d'adieu fut pour Gaston, mais il était si pressé qu'il oublia de parler de Fernande, & là se termina le songe doré qui avait transporté *la belle la Tour* dans un palais.

L'été succéda au printemps sans ramener ni prince ni dragon! Aucun point lumineux ne paraissait à l'horizon.

Marguerite eut un fils, beau comme le jour, ainsi qu'il est dit dans les contes de fées; elle le soignait elle-même avec une tendresse passionnée, & il était rare de voir le marmot ailleurs que dans les bras de sa mère.

Fernande le regardait avec dédain.

« Tu n'aimes pas ton neveu, lui dit une fois Marguerite.

— Ce n'est pas un neveu, répondit Fernande, ce n'est encore qu'une *petite chose*.

— De tous les biens que Dieu m'a donnés, reprit Marguerite, *cette petite chose* est la plus précieuse à mes yeux. »

Quand Fernande atteignit l'âge de vingt-cinq ans, un profond découragement s'empara de son âme. Autour d'elle, elle voyait toutes ses compagnes mères de famille, ayant un but dans la vie & des affections sérieuses, & quand elle descendait au fond de son cœur, elle n'y trouvait que rêves envolés, vanité froissée, isolement & amertume. Une invincible mélancolie s'empara d'elle; elle perdit sa fraîcheur; sa maigreur devint effrayante, & son plus cher trésor, sa beauté s'altéra.

Marguerite n'avait jamais osé donner de conseils à sa sœur aînée, mais depuis bien des années elle avait tout observé en silence; elle vit bien vite le danger qui menaçait Fernande, & confiant son fils à ses deux mères, elle partit pour Trouville avec son mari & sa triste malade.

« Il faut un changement d'air immédiat & des distractions, » avait dit le médecin, & il avait dit vrai, car à peine Fernande fut-elle sur les rivages de la Manche que la santé revint. Il y eut aussi un remède plus puissant que l'eau salée, plus puissant que cette atmosphère fortifiante de la mer, & tandis que les émanations des herbes marines & que l'iode échappé des vagues entraient dans ses poumons, d'ambitieuses espérances renaissaient dans son esprit & lui rendaient son énergique volonté de plaire; elle eut de grands succès & entrevit des chances de victoire. Bientôt elle fut la reine de Trouville, la beauté à la mode, l'étoile qui attirait tous les regards.

Fernande s'imagina que, cette fois, elle n'aurait qu'à choisir parmi tant d'adorateurs. Ses déceptions passées s'étaient amoncelées dans son souvenir comme s'amoncèlent les pierres qui tombent d'un monument en ruine, & sur ces décombres branlants elle allait bâtir un édifice nouveau.

Un Normand, perdu dans la foule de ses admirateurs, avait à peine fixé un instant son regard; elle l'avait vu, & voilà tout, ainsi que le voyageur aperçoit sur la route où il passe, un arbre au milieu de tous les autres arbres. Monsieur de Tilly était sous-inspecteur des forêts, & joignait à son traitement un revenu de quatre à cinq mille francs. Il était estimé de tous ceux qui le connaissaient, & son aspect était agréable.

Il demanda en mariage Fernande de la Tour, & elle le refusa avec dédain. C'était pourtant la première fois qu'un de ses danseurs songeait à la prendre pour femme.

Mais, après avoir rêvé monts & merveilles, châteaux féodaux, princes, barons & marquis, mines d'or & d'argent, comment s'accommoder d'un petit gentilhomme de province vivant au milieu des bois avec un mince revenu?

En vain Marguerite épuisa près de sa sœur raisonnements & tendres sollicitations, Fernande fut immuable dans sa résolution.

« Pourquoi ne trouverais-je pas au moins ce

que tu as trouvé? dit-elle en regardant sa sœur du haut de sa beauté.

— Parce qu'on n'a pas toujours une chance égale, & que mon mariage est un bonheur auquel je n'avais pas le droit de prétendre, répondit Marguerite.

— Pour arriver au même résultat, j'aurai toujours la ressource de donner mes bijoux à une mendiante, reprit ironiquement Fernande.

— Tu espères trouver ici des partis plus brillants que celui qui s'offre à toi en ce moment, dit Marguerite sans répondre aux derniers mots de sa sœur & ton espérance sera déçue; ceux qui t'admirent ne pensent pas à t'épouser. A défaut de la grande position que tu désires & qui ne se présente pas, accepte une médiocrité dans laquelle tu trouveras le bonheur. Avec ce que mon père te donne, la place & la fortune de monsieur de Tilly, tu aurais une douzaine de mille livres de rente, & si ce revenu ne te suffit pas, Gaston désire t'abandonner ma dot. »

Pas un remercîment ne tomba des lèvres de Fernande. Elle se leva & sortit.

« Votre sœur, chère Marguerite, dit monsieur de Bricourt, ne mérite pas l'intérêt que nous lui témoignons.

— Ma sœur est malheureuse, » répondit Marguerite.

Tandis que Gaston allait rendre à monsieur de Tilly la réponse de Fernande, celle-ci roulait dans son imagination une phrase qu'elle croyait merveilleuse pour faire avancer ses adorateurs.

Le soir même, elle se promenait sur la grève, & le plus élégant des héros de la saison faisait la roue près d'elle. Il pouvait avoir quarante ans; ses allures rappelaient celles du paon & ses plumes étaient dorées!

Fernande, nonchalamment enveloppée dans un tartan écossais, semblait plongée dans une rêverie plus profonde que l'Océan qui mugissait à ses côtés; elle répondait à peine à son interlocuteur.

« Qu'avez-vous donc? lui dit-il, vous paraissez bien absorbée.

— Je souffre! répondit Fernande d'une voix à peine intelligible.

— La mer était très-froide ce matin, votre bain vous aura rendue malade. »

Fernande sourit tristement.

« Il serait peut-être prudent de rentrer, reprit l'attentif.

— Mon cœur souffre seul, & l'air froid du soir me fait du bien, car j'étouffe.

— Vous avez reçu de mauvaises nouvelles aujourd'hui, mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— Vos parents sont malades, peut-être?

— Non, monsieur. »

L'aimable Parisien n'osait pas continuer son enquête, l'air lugubre de Fernande l'effrayait; il craignait d'être indiscret en insistant; puis on est toujours gauche en face d'une douleur qu'on ne partage pas. Il se contenta donc de regarder mademoiselle de la Tour d'un air anxieusement sympathique.

« On veut me marier, murmura-t-elle d'une voix mourante.

— On a bien raison! s'écria l'admirateur de Fernande, car c'est grand dommage de voir rester fille une femme telle que vous. Brava, mademoiselle! j'espère qu'on vous verra à Paris cet hiver; Paris est la sphère qui vous convient, & à présent que je vous connais, je serais véritablement inconsolable de ne plus vous voir. »

Tel fut le cri du cœur d'un homme qui, depuis six semaines était attaché aux pas de Fernande. Elle resta attérée, dévorant des larmes de rage!

Le lendemain elle valsait avec un jeune Anglais qui, depuis son arrivée à Trouville, n'avait pas cessé de lui prodiguer ses hommages.

« L'air de cette valse est bien *bonne*, dit le voisin d'Outre-Manche en s'arrêtant hors d'haleine.

— J'en conserverai le souvenir toujours, répondit Fernande d'une voix grave, car c'est sans doute pour la dernière fois de ma vie que je danse.

— Oh! oh! pourquoi ne plus danser?

— Parce qu'on veut me marier, répondit-elle en levant au ciel des yeux qui contenaient un poème de désolation.

— Oh! vous danserez après; les dames *ils* dansent tout comme les demoiselles; ce serait fâcheux, je veux dire inconvenant, dommage de ne plus danser....

— Je n'en aurai pas le désir, monsieur; pour danser, il faut être heureuse.

— Vous serez heureuse, très-certainement; une charmante personne comme vous doit être heureuse dans son mariage, très-certainement.

— Je serai malheureuse, monsieur, car je n'aime pas celui que je vais épouser.

— Oh! cela n'est pas joli, je veux dire pas convenable : il faut aimer ou bien ne pas épouser. Chez nous, on aime toujours quand on épouse. Suivez le mode de l'Angleterre, elle est très-bonne. Attendez que vous trouviez *une personne* qui vous plaise beaucoup, ou bien restez *miss*. Vous m'excusez, n'est-ce pas, de vous donner *cette petite* conseil? *elle est bonne*. Voulez-vous encore valser *une petite tour*. »

Fernande se lança dans le tourbillon pour cacher sa honte; elle avait le vertige.

Une heure après, elle causait avec un brillant sportman qui avait remporté deux prix aux courses de Trouville : son teint était animé, sa parole brève et saccadée, son regard fiévreux.

« Vous paraissez très-nerveuse, » lui dit le héros du turf.

— Je suis, répondit-elle, dans le même état qu'un cheval qui va franchir une barrière; il sent les coups de cravache & marche toujours sans regarder ni en avant ni en arrière.

— Quelquefois il regarde de côté & s'y jette, interrompit en riant le beau cavalier.

— Je voudrais avoir le courage d'en faire autant, reprit Fernande en jetant sur le bouquet de fleurs qu'elle tenait à la main un regard qui exprimait le plus profond découragement de la vie.

— Quelle analogie y a-t-il donc, mademoiselle, entre vous & un cheval qui va sauter une barrière ?

— On veut me marier, monsieur, répondit-elle d'une voix creuse.

— Ah! ça c'est une fameuse barrière à sauter! J'aimerais mieux six douves & une douzaine de banquettes irlandaises. Voilà une barrière que je ne sauterai jamais : elle est trop dangereuse! Bonsoir, mademoiselle; courage & bonne chance! le grand prix vous revient de droit. »

Fernande s'appuya sur le dossier d'un fauteuil, car elle sentait ses jambes se dérober sous elle; en se retournant pour chercher ce point d'appui, elle avait aperçu un des élégants dont elle convoitait le nom et la fortune : Parisien l'hiver, Provençal l'été, il était venu passer quelque temps à Trouville, sans doute pour comparer la Manche à la Méditerranée; mais ce qu'il avait le plus regardé sur les côtes de Normandie et surtout le plus admiré, c'était mademoiselle de la Tour.

Fernande se laissa glisser sur le fauteuil qui se trouvait derrière elle.

« Vous paraissez souffrante, mademoiselle, lui dit celui en l'honneur duquel elle allait renouveler son infructueuse comédie.

— Oui, monsieur, je suis malade.

— Je vais prévenir madame de Bricourt, qui danse dans le salon voisin & ne s'en doute pas.

— C'est inutile.

— Vous avez sans doute trop dansé?

— Non, j'ai trop pleuré.

— C'est grand dommage de faire pleurer de si beaux yeux! »

Fernande, pour toute réponse, leva ses regards désolés vers le lustre qui éclairait la salle de bal. A défaut des étoiles, elle contemplait mélancoliquement les bougies.

« Qui donc a eu l'audace de vous contrarier? reprit le beau Méridional.

— Me contrarier, monsieur! me croyez-vous donc femme à pleurer pour une contrariété? mes larmes ont coulé pour un chagrin mortel. On veut me marier!

— Eh! mademoiselle, votre douleur n'est pas du tout flatteuse pour celui qui aspire à l'honneur de vous donner son nom. Mérite-t-il donc de vous inspirer tant de terreur?

— Je le connais à peine, monsieur, mais je frissonne à la pensée de vivre dans un pays brumeux, où le matin est encore la nuit, où la terre est sans cesse couverte de brouillards glacés.

— Quel est donc cet affreux pays?

— Mais c'est celui-ci.

— Ah! mademoiselle, que vous êtes injuste pour la Normandie! c'est la plus belle province de France.

— J'avais rêvé de passer ma vie sous le beau ciel du Midi.

— Le pays où fleurissent les orangers est bien plus beau en rêve & dans les romances qu'en réalité. Notre soleil brûle les paupières; la poussière sablonneuse qu'il soulève entre dans les poumons & nous étouffe; les arbres brûlés dès le printemps ne nous offrent plus d'ombrage, les sources tarissent, & les chiens deviennent enragés. Croyez-moi, mademoiselle, vous avez grand tort de désirer vivre dans notre pays; une atmosphère de trente degrés de chaleur n'est nullement nécessaire pour être heureux. »

Ceci dit avec avec un gracieux sourire, le beau Méridional, s'inclinant devant Fernande, se dirigea vers un autre coin du salon.

Fernande avait voulu donner des coups d'éperons à ses admirateurs, & elle avait, en échange, reçu des coups de poignard.

Elle passa deux jours dans une morne tristesse, repliée sur elle-même, sans force ni courage. Enfin elle alla trouver sa sœur, & lui dit :

« Je me repens d'avoir refusé monsieur de Tilly; tu avais raison & j'avais tort; veux-tu prier Gaston de lui écrire? »

Marguerite, ravie, sauta au cou de Fernande, & Gaston, enchanté d'être débarrassé de sa belle-sœur, prit à l'instant sa plume, sans même réfléchir que sa mission était épineuse.

Monsieur de Tilly résidait à quelques lieues de Trouville, & Gaston lui envoya sa lettre par un exprès : il lui disait que la distance qui séparait la Normandie du pays habité par monsieur & madame de la Tour avait d'abord effrayé Fernande, mais qu'elle revenait sur sa décision première en songeant à toutes les chances de bonheur que cette union lui offrait.

Le lendemain, il reçut la réponse suivante :

« Je serais très-flatté, monsieur, du changement
» survenu dans les sentiments de mademoiselle
» de la Tour si je n'étais instruit des tentatives
» qu'elle a faites après mon départ.
» Qu'une jeune fille, aveuglée par sa vanité &
» par l'ambition, descende à de semblables arti-
» fices, j'ai déjà peine à le comprendre, mais ce
» que je ne puis m'expliquer, monsieur, c'est que
» vous consentiez à lui prêter votre appui.
» Veuillez remercier mademoiselle de la Tour
» de sa tardive condescendance envers moi, & lui
» dire que je ne me charge pas de la consoler
» des humiliations qu'elle a reçues.
» Je vous prie d'agréer, monsieur, l'assurance
» de ma considération.

» Tilly. »

Gaston lut deux fois cette lettre sans la comprendre, puis il la passa à sa belle-sœur, en lui demandant une explication; mais Fernande, immobile comme une statue, pâle comme une morte,

affirma ne pas connaître le mot de cette énigme.

« Eh bien, moi, dans une heure d'ici, je le connaîtrai, » lui dit Gaston, qui sortit aussitôt.

Il se rendit au cercle, & pria un de ses amis de venir un instant sur la grève causer avec lui. Il lui raconta en quelques mots la demande que monsieur de Tilly avait faite de la main de Fernande, le refus de celle-ci, puis son changement de résolution, &, enfin, il lui montra la lettre qu'il venait de recevoir, en le priant de lui dire franchement s'il avait appris, par la rumeur publique, quelque excentricité de sa belle-sœur.

L'ami, interpellé d'une façon aussi péremptoire, fit le récit de la comédie en quatre actes, jouée par mademoiselle de la Tour, & avoua que depuis trois jours cette histoire défrayait les conversations de Trouville.

« Je vous remercie, lui dit Gaston ; à présent, je sais ce que je dois faire. »

Il rentra chez lui & écrivit en ces termes à monsieur de Tilly :

« Je vous donne ma parole d'honneur, mon-
» sieur, que j'ignorais complètement la conduite
» de ma belle-sœur quand je vous ai écrit de sa
» part. Je viens d'apprendre ce qui s'est passé, &
» aujourd'hui même je quitte Trouville pour re-
» conduire mademoiselle de la Tour chez son père.
» Votre ressentiment est parfaitement juste; mais,
» à mon tour, je m'étonne que vous ayez pu me
» croire complice de pareilles manœuvres. Je
» pense que ma parole suffira pour écarter de
» votre esprit tout soupçon à mon égard; mais si
» vous n'étiez pas convaincu que je suis étranger
» à tout ceci, permettez-moi de vous dire que je
» considérerais un pareil doute comme une *offense*.
» Recevez, je vous prie, monsieur, l'expression
» du vif regret que j'éprouve des procédés de ma
» belle-sœur envers vous, & l'assurance de mes
» sentiments très-distingués.

» Bricourt. »

Quand cette lettre fut terminée & envoyée à son adresse, Gaston alla trouver Fernande.

« Je sais tout, lui dit-il : vous êtes la fable de Trouville, et vous avez mortellement offensé un homme qui vous faisait beaucoup trop d'honneur en vous offrant son nom. Nous partons ce soir. Ne comptez plus désormais ni sur mon appui ni sur celui de votre sœur, à laquelle j'interdis toute relation intime avec vous. »

Fernande rugit de colère, et Marguerite pleura.

« Ne vous affligez pas, chère enfant, dit Gaston à sa femme; Fernande ne vaut pas une de vos larmes. Je n'ignore pas ce que jadis elle a été pour vous : elle avait fait de vous la Cendrillon de la maison; mais Dieu a fait justice de son égoïsme & de sa coquetterie. Je lui défends formellement de se rapprocher de vous désormais; car la femme la plus honnête et la plus loyale peut être atteinte par la calomnie quand elle supporte le contact d'une personne telle que votre sœur. Jusqu'à présent elle avait été ridicule & inconséquente, mais aujourd'hui elle a franchi le pas qui la séparait encore de l'intrigue et de la duplicité. »

Fernande, humiliée, rentra chez son père la rage dans le cœur : ses aventures de Trouville furent bientôt connues de tous ses compatriotes, car les histoires fâcheuses traversent l'espace plus rapidement qu'une locomotive ou un vélocipède.

Fernande n'est plus belle & elle n'est pas encore résignée.

Comtesse de Mirabeau.



Correspondance

JEANNE A FLORENCE

Hélas! ma Florence, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous pouvons reprendre le compte rendu de ces bonnes après-midi de travail, qui sont depuis si longtemps suspendues par la force des événements... Le ciel est encore trop sombre, les cœurs sont trop tristes, les amis trop dispersés!

Sais-tu bien qu'à l'heure qu'il est, j'ignore toujours ce qu'est devenue notre chère Adrienne & notre aimable Berthe ?

On m'avait dit qu'Adrienne, après des prodiges de charité pour les ambulances, les femmes & les enfants des malheureuses victimes de la guerre, s'était retirée à la campagne, avec sa belle-mère & son mari qu'elle n'avait pas voulu quitter un seul instant pendant le siége. Je lui ai écrit là, mais je

n'ai reçu d'elle aucune réponse. ce qui me prouve très-sûrement qu'elle n'y est déjà plus. — Où réside-t-elle à présent? c'est ce que j'ignore...

Il en est de même de notre gentille nouvelle mariée, Berthe... Elle faisait son voyage de noces à l'étranger quand les premiers événements sont survenus. Depuis ce temps, elle n'a pu rentrer en France, & c'est à grand'peine qu'elle parvient à envoyer de temps en temps de ses nouvelles à sa famille & à ses amis.

Thérèse, elle, notre pauvre Thérèse a passé, à Paris, entre son vieux père & sa jeune sœur, ces longs mois d'épreuve. — Que de souffrances, que de privations on a dû supporter dans cet humble logis, Florence!... Et combien la modeste pension de monsieur T... a dû devenir insuffisante avec la cherté des vivres, du combustible, des choses les plus indispensables à la vie, durant ce triste siége !...

Amie, j'ai le cœur gros de larmes en y pensant ; & pourtant, le croirais-tu? c'est presque en riant que la courageuse Thérèse m'a raconté ces choses! Pas une plainte pour elle-même, qui a si largement payé de sa personne, de son dévouement, de son *ingéniosité*, pendant ces pénibles jours où tout manquait !

Elle conserve précieusement sous globe — & sur un coussin de satin bleu de ciel, s'il vous plaît ! — un souvenir de ces mauvais jours — un tout petit morceau de l'affreux pain noir qui était devenu la dernière ressource des malheureux assiégés, & qui allait, hélas ! encore leur faire défaut !

— Mais, quel est donc ton secret pour accepter si bien l'épreuve, quelque cruelle qu'elle soit? demandais-je, émue, à Thérèse après le douloureux récit qu'elle venait de me faire avec une si touchante simplicité.

— Je prie Dieu de tout mon cœur, & ne doute jamais que son intervention n'arrive juste au moment critique, me répondit-elle; & ce qu'il y a de certain, c'est que cette intervention ne m'a pas fait défaut une seule fois depuis que je suis de ce monde.

— *Aux petits des oiseaux il donne la pâture*, dis-je en l'embrassant avec effusion.

— *Et sa bonté s'étend sur toute la nature!* acheva-t-elle d'un accent sérieux & pénétré qui ressemblait à une action de grâce.

En effet, chère Florence, c'est dans sa foi que notre Thérèse puise tout son courage, toute son abnégation, toute sa sérénité.

Mais je t'entends me demander : Et nos amies Lucie & Marie, pourquoi ne m'en parles-tu pas ? Elles n'ont pas dû souffrir beaucoup de tous ces événements, elles, les enfants gâtées de la fortune ? C'est ce qui te trompe, Florence... Elles, les enfants gâtées de la fortune, comme tu les appelles, ont autant souffert, mais d'une tout autre manière que Thérèse la disgraciée.

Figure-toi que ces pauvres amies se sont trouvées sans ressource aucune dans une grande ville étrangère, où elles ne connaissaient pas une âme, & où elles s'étaient, comme tant d'autres Françaises, réfugiées avec leur mère, pour quinze jours, un mois tout au plus, pensaient-elles.

Hélas ! les mois succédèrent aux mois, les communications devinrent de plus en plus difficiles, les ressources s'épuisèrent sans pouvoir se renouveler, &, un matin, nos chères exilées constatèrent avec effroi qu'il leur restait tout au plus de quoi vivre une huitaine de jours encore.

Tu juges de leur désolation... Que résoudre ? que faire?... Impossible de regagner son chez-soi. — Paris était assiégé, &, ne l'eût-il pas été, il ne leur restait pas de quoi subvenir aux frais du voyage.

Marie pleurait, puis riait, pour ne pas démoraliser sa mère & sa sœur; puis leur sautait au cou, & repleurait de plus belle. Lucie ne pleurait ni ne riait; elle réfléchissait & mûrissait à part elle un grand projet dont, un beau soir, après avoir prié avec ferveur, elle fit part à Marie, à moitié endormie déjà.

Ce projet, tu l'as deviné, Florence, c'était de tâcher, par leur travail, de gagner au moins le pain de chaque jour, jusqu'à la fin de leur exil...

« Absolument comme les émigrés d'autrefois! s'écria Marie, réveillée par l'enthousiasme que lui cause toute idée nouvelle. Seulement, si ton projet me paraît excellent, il ne me semble pas très-facile à mettre en pratique. D'abord, que pourrions-nous bien faire? chercher des leçons de piano, de dessin?... nous aurions, certes, beaucoup plus besoin d'en recevoir!... Des leçons de français? nous ne connaissons pas assez la langue du pays pour faire comprendre à nos élèves ce que nous voudrions leur expliquer. »

Ici, Marie poussa un gros soupir; puis sa mobile physionomie s'éclairant d'un rayon de gaieté :

« Si nous nous lancions dans quelque profession excentrique, reprit-elle gaiement, comme celle, par exemple, de ce vieux marquis de la première émigration, qui s'intitulait : *grand saladier français*, & qui était mandé dans tous les festins aristocratiques du lieu de son exil, à seule fin d'y assaisonner la salade à la mode de son pays ? C'est que ce métier m'irait à merveille, à moi, Lucie!... Tu sais si je réussis la salade à la maison, & si je fais des chefs-d'œuvre de décoration avec des œufs durs, des betteraves, du céleri, n'importe quoi ! Toi, qui es une *horticultrice* si distinguée, tu te mettrais entrepreneuse de marcottes & de boutures, tailleuse de rosiers, destructrice de pucerons, que sais-je, moi !...

— Folle, peux-tu plaisanter de la sorte en un pareil moment?

— Mais je ne plaisante pas du tout, ma sœur, je cherche, au contraire, à exploiter, avec le plus de fruit possible, ta lumineuse inspiration.

— Et si j'avais une idée exécutable, moi?

— Une idée exécutable?... oh! dis-la, dis-la vite, Lucie... »

Alors Lucie déroula son plan à sa sœur. Il s'agissait d'acheter de la laine — très-bon marché dans ce pays — et de confectionner, avec cette laine, le plus élégamment possible, une jolie collection de voiles de fauteuil au crochet tunisien, que l'on broderait en points de tapisserie, & que l'on ornerait ensuite, avec goût, de grelots, de glands & de franges. Puis, ces voiles de fauteuil d'un genre nouveau, autant que solides & *meublants*, seraient offerts par les deux sœurs dans quelques maisons de nouveautés de la ville, qui les achèteraient peut être, ou du moins consentiraient à en essayer le placement.

Madame C*** ne trouva aucune objection à faire à l'idée pratique de Lucie; elle offrit même son concours aux chères ouvrières, & les aida si bien à inventer des choses charmantes, que les voiles se vendirent à merveille, & que, grâce à cette industrie, la mère & les filles purent attendre, sans trop de privations, le moment où monsieur C*** vint les chercher pour les reconduire à Paris.

Cette petite histoire me fait penser à une chose, chère Florence, c'est que, toutes tant que nous sommes, nous pouvons être obligées, par le temps qui court, et même par tous les temps du monde, de subvenir, par nous-mêmes, comme Lucie & Marie, à nos besoins & à ceux des nôtres.

Nous devrions donc, en prévision de ces circonstances, de ces épreuves possibles, nous appliquer, dans les moments heureux, à découvrir en nous quelque aptitude spéciale qui, cultivée avec soin, développée dans le but de nous servir plus tard, pourrait, le cas échéant, nous devenir une ressource sérieuse.

Je suis sûre qu'il n'y en aurait pas une seule parmi nous, pour peu qu'elle se donnât la peine de bien s'examiner, qui ne parvînt à se trouver quelque petite vocation cachée, dont le développement lui deviendrait d'abord un agréable passe-temps, puis peut-être dans l'avenir, une ressource utile.

Travaillons donc, amie, ou, du moins, apprenons à travailler un jour, à nous suffire à nous-mêmes, & nul ne songera plus alors à nous accuser de contribuer, par notre frivolité, par notre luxe, aux malheurs de la France!

Un serrement de main, bien affectueux, chère Florence! JEANNE.

MODES

Quelles affreuses calamités se sont appesanties sur nous pendant ces longs mois! pourrons-nous reprendre tranquillement le cours de nos causeries mensuelles? hélas! longtemps encore les événements laisseront sur nous une triste impression; même ceux que les fléaux n'ont pas directement atteints ressentent vivement les douleurs des familles frappées dans leurs plus chères affections ou dans leurs intérêts; aussi, comme je te le faisais pressentir, la mode aura, cet été, un grand cachet de simplicité. Déjà pour cette saison de transition nous voyons reparaître le pardessus noir en cachemire ou faye, paletot, casaque courte, ou mantelet pour porter avec toutes les robes. On orne ces vêtements d'effilé (pour les jeunes femmes on peut remplacer l'effilé par une guipure); cet effilé est surmonté d'une ruche, d'une passementerie ou de biais lisérés de satin; des rouleautés de satin complètent aussi fort bien l'ornement. Je t'enverrai un fort joli patron de mantelet en juin.

Les costumes sont toujours en grande vogue; le jupon orné de biais ou de volants, la tunique relevée sur les côtés, ouverte ou fermée devant & derrière; le corsage à manche Louis XV, avec basque, ou à manche étroite; plat & à ceinture avec nœud, & le petit paletot fendu. J'ai vu un charmant costume dont j'ai pris note à ton intention : robe en étoffe de fantaisie soie & laine, marron clair; une mignonne rayure satinée blanche est tissée dans l'étoffe, la jupe est ornée dans le bas de cinq larges biais en étoffe pareille, avec haut liséré en taffetas uni, de teinte un peu plus foncée. La tunique forme tablier devant, ce tablier est froncé de côté sur le lé de derrière, qui est ouvert au milieu jusqu'à la ceinture. Dans le bas, de chaque côté, ce lé est terminé en pointe, & garni d'un biais pareil à celui du jupon; ce biais tourne tout autour de la tunique & remonte sur le bord également jusqu'à la ceinture. Des biais étroits sont disposés dans toute la hauteur, espacés de huit centimètres, arrêtés du côté de la fente sous le biais, & à l'extrémité par un bouton; le biais du bas a douze à quinze centimètres; de long, le dernier de quatre à cinq centimètres dans l'intervalle, ils sont gradués. Le paletot, fendu, est orné du même large biais, terminé dans le dos en pointe comme la tunique; le biais remonte jusqu'à l'encolure & la même disposition, de biais avec boutons, est reproduite en plus petit. La manche, large, est fendue dans le bas du côté opposé à la couture, & le même ornement est répété par quatre petits biais avec boutons. Ce costume, qui convient également pour jeune femme ou jeune fille, peut être modifié pour une personne plus âgée, en faisant la jupe plus ample, remplaçant les deux biais du bas par un haut volant, supprimant la seconde jupe & faisant le paletot plus long avec l'ornement de petits biais avec boutons.

Je remets au mois prochain à te parler des toilettes tout à fait d'été.



Mouse et Falconer imp. r. Card.l Lemoine, 61 Paris

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1

Toilettes de la Compagnie des Indes r. de Grenelle S.t G.m



Modes de Paris
Journal des Demoiselles
ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS
Paris, Boulevart des Italiens, 1.

VISITES DANS LES MAGASINS

Mlle TAROT, 4, rue Favart.

Parmi les nombreux modèles préparés dans les magasins de mademoiselle Tarot, j'ai remarqué un chapeau très-élégant, forme béret, en dentelle noire; devant, haute dentelle plissée & torsade en faye lisérée de petites perles de jais; de côté, touffe de plumes mélangées de Lophophor; derrière, écharpe double pan, en faye, un peu large. — Pour jeunes filles, un chapeau en tulle malines noir, avec passe & calotte; au milieu de la passe est posé un large nœud à quatre coques en faye lisérée; draperie de petite dentelle avec longs pans étroits en faye; de côté, aile droite & boutons de roses; dans le dessous, nœud à quatre coques & boutons de roses de côté. — Un chapeau rond en paille anglaise noire, calotte haute, bords étroits, bordé de velours noir; autour de la calotte, large biais de velours formant palme de côté par de petits plis; derrière, pointe de dentelle & nœud de velours. — Chapeau rond, en paille marron, pour enfant; il est de forme capeline, bordé de velours marron avec torsade en faye lisérée de velours; trois petits nœuds en faye sont posés : un au milieu, les deux autres sur les côtés; à gauche, petite aile marron; derrière, nœud en faye à longs pans.

La COMPAGNIE DES INDES, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain

Pour les toilettes d'été, il n'est pas d'étoffe plus agréable à porter que le foulard; ce tissu souple & léger n'a pas l'inconvénient de se froisser comme le taffetas, &, de plus, il est beaucoup plus économique. Le magasin de la *Compagnie des Indes* possède en ce moment la plus belle collection de foulards qu'il soit possible de voir; les rayures fines, espacées d'un demi-centimètre, bois sur maïs, violet sur maïs, blanc sur bleu, violet; bleu, noir, cerise, vert sur blanc; bleu sur gris; blanc sur vert ou gris; puis en nuances plus sérieuses, vert sur noir & noir sur gris, brun ou bleu; les rayures un peu plus larges & plus espacées, dans les mêmes teintes, feront des costumes depuis 48 francs par huit mètres. — Le *double-royal* à larges rayures, en foulard croisé bleu & blanc, cerise & blanc, vert & blanc, violet & gris, gris & vert. — Les petits semés, depuis 48 francs par huit mètres; branches de boutons de rose & de sorbier élégamment jetés; marguerites, noir sur gris, noisette, marron, havane, vert, bleu, violet; vert, bleu, noir sur blanc; blanc sur noir, violet, bleu. — Les foulards pompadour, blanc, gris, noisette, noir avec fleurs de plusieurs nuances, depuis 58 francs le costume. — Puis les foulards *double-royal* avec semés, article exclusif de la maison, depuis 65 francs; petits motifs variés, fleurettes, boutons de roses, branchages légers, violet, bleu, vert, cerise, noir, vésuve sur fond blanc, gris, violet, marron, noir. — Puis des dessins camaïeu & des foulards unis qui composeront des costumes avec les garnitures de nuance plus foncée. — Le magasin de la *Compagnie des Indes* envoie *franco* les collections d'échantillons.

EXPLICATION DES PLANCHES

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en alpaga ornée de rouleautés et boutons en satin; le bas de la jupe est fendu sur 15 centimètres; l'ornement est posé de manière à simuler une fente plus haute. — Casaque pareille à la robe ornée de même, manche large avec haut revers. — Jupon de dessous garni d'une bande plissée. — Chapeau en dentelle, orné d'un plissé en taffetas, traîne d'aubépine, fixée par une touffe de roses de haies; voilette. — Parure en toile, garnie d'un plissé en nansouk.

Deuxième toilette. — Robe en foulard Double-Royal à double jupe, ornée de larges biais, traversés par un velours, et bordés d'un plissé en biais. — Corsage à basque à manche Louis XV, orné de même; un nœud postillon est fixé à la taille dans le dos. — Parure en valencienne et appliques brodées. — Chapeau en gaze orné d'une draperie plissée; nœuds et brides en velours, touffe de primevères de Chine.

Toilette de petite fille. — Jupon en sultane garni d'une bande festonnée, découpée en pointes. — Casaque flottante retenue par une ceinture festonnée, elle est ornée comme le jupon; col marin; poignet mousquetaire. — Chapeau en paille anglaise bordé d'un velours, nœud assorti, touffes de pâquerettes et herbes légères. Parure en toile festonnée. — Bottes en chevreau.

GRAVURE DE LINGERIE

1. Coiffure nœud coquillé en guipure avec bouclettes en velours, pans traversés par un velours.

2. Tablier en nansouk pour baby, plis gradués devant, maintenus à l'encolure par un poignet brodé; dans le dos le tablier est froncé sur le poignet; le jockey est formé par une petite bande brodée; le bas du tablier est également brodé.

3. Bonnet-capeline en dentelle noire, plissé en velours et dentelle, nœud de velours avec branche de roses.

4. *Toilette de première communiante.* Robe en mousseline suisse ornée de ruches plissées en travers; corsage à trois plis doubles, décolleté en carré, l'encolure bordée d'une petite bande plissée rappelant celle de la jupe. — Chemisette en mousseline avec manche ornée du même plissé que la robe. — Robe de dessous

corsage montant et manche longue. — Ceinture drapée en gros grain. — Bonnet en tulle illusion, ruché en tulle, avec nœud et brides en gros grain.

5. Col matelot pour enfant, le col en toile est découpé à dents pointues, reliées entre elles par une broderie en guipure de Venise.

6. Manche assortie au col matelot.

7 et 8. Parure en mousseline, garnie d'une valencienne tuyautée, fixée par une guirlande brodée en appliques; le col est à revers à coins arrondis.

TAPISSERIE COLORIÉE

Bande Louis XIII pour ameublement.

DEUXIÈME CAHIER

Entre-deux. — Bonnet d'enfant. — Entre-deux. — Bandes en coutil et reps pour coussin ou dessus de table à ouvrage. — Dessous de lampe. — Pantoufle. — Dentelle frivolité et crochet. — L. B. —Tapisserie par signes. — E. M. — Parure pour fillette.—Nappe d'autel. — Alphabet pour linge de table. — H. F. — O. C. — Alice. — Petite garniture.

PLANCHE II

1er COTÉ

Corsage à basque, 2me toilette, gravure du 1er mai (n° 3786).

2e COTÉ

Corsage-blouse pour petite fille de huit à dix ans, gravure du 1er mai (3786)

MOSAÏQUE

Il faut tâcher que la principale qualité qui éclate en nous soit la bonté, parce qu'elle ne choque point l'amour-propre des autres.

NICOLE.

***

Les hommes se font toujours à eux-mêmes des excuses pour leurs fautes présentes, qu'ils réparent par des désirs vertueux pour l'avenir.

Mme DE MOTTEVILLE.

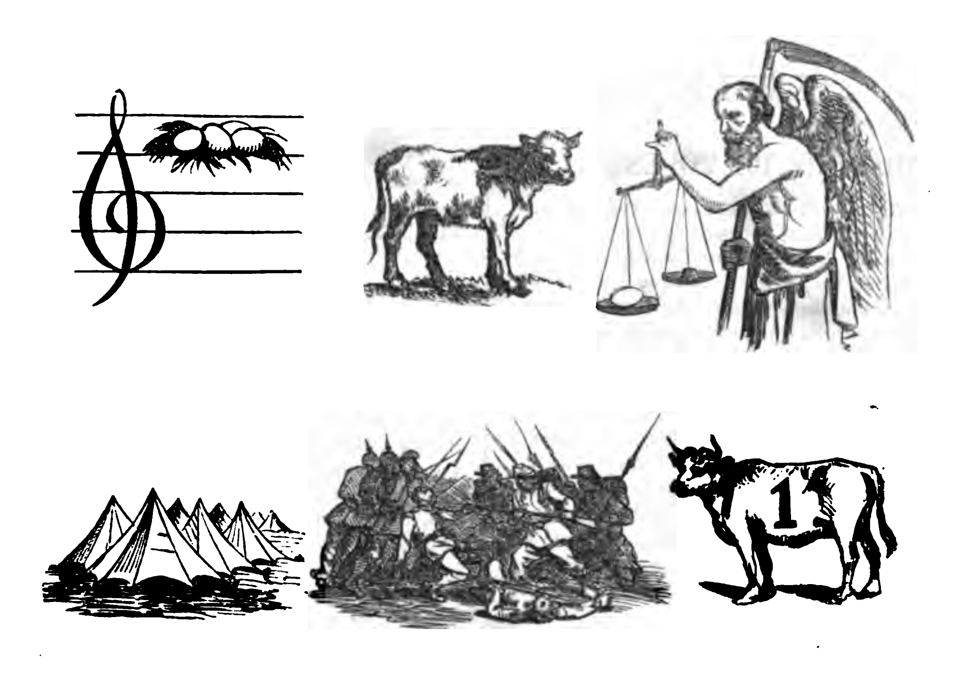
***

La femme qui échange la modestie contre l'assurance perd la moitié de ses charmes.

Mme DE GRAFFIGNY.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : A bien faire le temps passe vite.

RÉBUS



Paris, Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES DANSES

(Deuxième partie)

—

Les danses que vous avez entrevues dans les cérémonies publiques, au théâtre & à la cour, ont été de tout temps imitées par le peuple, dans les réunions de famille & dans les fêtes que donnaient les particuliers. Elles n'avaient plus alors ni l'étendue ni la magnificence des ballets, & il semble qu'on ait voulu en les appelant *bals*, c'est-à-dire en réduisant le mot de moitié, indiquer qu'elles n'étaient que des ballets en raccourci.

La plupart des danses qui ont défrayé les fêtes de nos aïeux, pendant les trois derniers siècles, étaient des danses sérieuses. Le ton avait été donné par la cour, on s'y conformait religieusement. Avant de vous dire ce qu'a été chacune d'elles, je vous dois l'explication des mots *bal* & *ballet*. Le vieux verbe *baller*, qui signifie danser, chanter, se réjouir, était plus usité autrefois que danser : « Ils vont chantans par la ville, a dit Amyot, en ballant leur danse armée. » Les deux verbes marchaient souvent de compagnie : on lit dans Rabelais : « Il faist dancer, baller, voltiger, combattre, etc., » & dans La Fontaine : « Il sait danser, baller, faire des tours de toutes sortes. » — Or, ce verbe *baller* n'est pas un enfant du hasard : il dérive de *balle*, & cela parce que le jeu de la balle ou de la paume était accompagné, au moyen âge, comme chez les Grecs, de danses et de chants. — *Ballet* est le substantif du verbe *baller* : de là sont sortis *bal*, *ballade* & *baladin*.

Dans le temps où les bals de salon étaient graves & consistaient en cérémonies, pas mesurés & belles attitudes, on les comprenait sous l'appellation *basses danses*, indiquant ainsi qu'on ne quittait pas la terre, & par opposition à la *haute danse* ou baladinage, celle où, s'élevant en l'air, on faisait force sauts, gambades et pirouettes.

Les danses que j'appellerai historiques, puisqu'elles ont complètement disparu, sont le *menuet* et la *sarabande*, la *pavane*, la *courante*, la *gaillarde*, la *chacone* & la *gavotte*.

Menuet veut dire *menu* : danser le menuet, c'était faire des pas menus. On était deux, de sexe différent, bien entendu ; on faisait d'abord des révérences, puis des pas tantôt en avant, tantôt en spirale, & quand, à un moment donné, le danseur & sa danseuse se trouvaient aux deux coins opposés de la salle, ils passaient l'un devant l'autre en décrivant chacun une espèce de *Z* ; ils pouvaient, selon leur ardeur ou leur goût pour les belles grâces, recommencer cinq ou six fois ces mêmes évolutions. Après quoi, le cavalier ôtait son chapeau & renouvelait, pour finir, ses révérences & ses salutations.

Dans un bal, il y a deux sortes de gens : les acteurs & les spectateurs ; or, ce serait une erreur de croire que ces derniers sont les moins occupés; pour moi, non-seulement je suis de l'œil le plus grand nombre de couples possible, mais, en même temps, quand les renseignements me le permettent, je ne perds pas de vue les mamans de certaines danseuses ; il en est de si franchement enthousiastes, qu'elles marquent la mesure de la voix & du geste. Je lis leur légitime orgueil dans ces regards qui semblent retrouver en cette occasion toute la vivacité de la jeunesse, & je les entends distinctement se dire à elles-mêmes : « Comme Marie danse bien ! » — Je rends hommage, ainsi que vous le pouvez croire, à ce sentiment de naïve admiration pour des êtres que nous voulons voir aussi charmants qu'ils nous sont chers; mais toujours alors ce passage de madame de Sévigné me revient à l'esprit :

« Vous souvient-il, ma fille, de ce menuet que vous dansiez si bien, & où vous arriviez si heureusement, & de ces autres créatures qui n'arrivaient que le lendemain? » — Nul besoin de vous dire ce que pensaient, de leur côté, les mères de ces *créatures* si peu légères & si fort en retard.

Bien danser le menuet était, dans les deux derniers siècles, de la plus grande importance. Une élégante & noble simplicité en était le caractère essentiel, & n'atteignait pas là qui voulait. Les contemporains nous rapportent qu'au mariage du duc de Bourgogne, le duc de Chartres dansa le menuet & une sarabande de si bonne grâce avec madame la princesse de Conti qu'ils s'attirèrent l'admiration de toute la cour. Vous jugerez encore mieux, du reste, de la place considérable que le menuet occupait dans le monde quand je vous aurai dit que Don Juan d'Autriche, vice-roi des Pays-Bas, partit exprès, en poste, de Bruxelles, pour venir incognito le voir danser à Marguerite de Valois, réputée la meilleure danseuse de l'Europe.

La *sarabande* n'est qu'une variante du menuet; elle était plus grave & plus lente. C'est le menuet espagnol (*zarabanda*). On m'a dit, mais rien ne m'autorise à le jurer, que ce nom lui venait de la première comédienne qui le dansa. L'air de la sarabande avait ceci de particulier, autrefois, qu'on le chantait avec des paroles au lieu de le jouer avec des instruments.

La danse de cour par excellence, celle qui semblait réservée, par ses allures nobles & hautaines, aux grandes dames & aux grands seigneurs, c'est la *pavane*. « Les chevaliers, dit un auteur du dix-huitième siècle, menaient la pavane sans quitter le harnais ni la cotte d'armes; les hommes, à pied, approchant les femmes, tendaient les bras & les mantes, en faisant la roue comme les coqs d'Inde ou les paons. » — Le but, on le voit, était de faire la roue, & d'imiter de son mieux les attitudes & les manœuvres du paon. Les dames, pour cette danse altière, étaient en robes longues & traînantes, chargées de broderies et de pierreries, & portaient même quelquefois sur la tête des couronnes qui marquaient leurs dignités; les princes avaient de riches & grands manteaux, les magistrats de longues robes, & les simples gentilshommes étaient en cape et en épée. Cette danse ne consistait « pour les pas, disent les gens du métier, que dans un coulé et un marché ; mais pour la façon de se tenir, dans un certain air de hauteur & de dédain. » — Le rôle que joue ici le paon (en latin *pavo*) ne laisse guère de doute sur l'origine du mot *pavane*, qui a bien pu être d'abord *pavone*. Ceux qui font venir cette danse de Padoue, voient dans *pavane* une contraction de *padovana*, padouane; mais ils doivent se tromper deux fois : la pavane, d'une part, est espagnole, & l'on ne peut, d'autre part, la séparer du paon, dont elle n'est tout entière que la mise en scène.

Il est difficile de penser à la pavane sans se rappeler en même temps ces vers de Voltaire :

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs d'Inde sont l'image
De leurs pesants imitateurs.

Ce que la pavane nous a laissé de mieux, c'est le verbe réciproque *se pavaner*, marcher d'une manière superbe comme un paon qui fait la roue. Un auteur a risqué le substantif *pavanage*, mais il n'a pas eu d'imitateur.

A ces mêmes fêtes du mariage du duc de Bourgogne, dont je vous ai déjà parlé, le jeune couple ouvrit le bal par une *courante*. Ne vous alarmez pas du mot, il dit justement le contraire de ce qu'il veut dire. Loin de courir en dansant la courante, on marchait d'une manière aussi roide que lente. Cette danse n'avait été ainsi nommée qu'à cause des allées & des venues dont elle est plus remplie que toute autre. Ce mot faisait opposition à la pavane, où l'on tournait presque toujours sur la même place. Ainsi que dans le menuet, les danseurs de la courante se livraient aux nobles poses, aux révérences & aux belles attitudes; mais, au lieu de se croiser pour former un *Z*, ils décrivaient en pas de courante une ellipse allongée.

Une danse que son nom désignait avec plus d'exactitude, c'est la *gaillarde*. Comme elle nous était venue de Rome, on l'avait appelée d'abord romanesque ; mais on éprouva le besoin, sans doute pour la distinguer des danses majestueuses, de lui donner un nom indiquant qu'elle était plus gaie, plus vive, moins grave que ses sœurs.

La *chacone* était moins une danse particulière qu'un finale de ballet. Bien qu'elle fût très en vogue au seizième siècle, c'est seulement en Espagne qu'elle avait le caractère d'une danse nationale. On s'est demandé si elle était née en Italie, comme le croit Rousseau, ou en Espagne, comme plu-

sieurs inclinent à le penser. Il y a version pour chacune de ces hypothèses : si la chacone est originaire d'Italie, son nom dérive de *ciacona*, formé de *cecone*, aveugle, parce que l'air de cette danse fut inventé, dit-on, par un aveugle ; si elle vient d'Espagne, c'est au mot *chacuna*, joli, gentil, qu'elle doit sa dénomination.

Sous Louis XIV, cette danse a donné son nom, pendant quelque temps, à un ruban de cou dont on laissait pendre les deux bouts sur le devant de la chemise. Un danseur de l'Opéra, nommé Pécourt, portait cette espèce de cravate en dansant la chacone, & la mode, qui moissonne dans tous les domaines, s'empara du même coup de la chose & du mot.

On se lasse de tout, même de glisser, de marcher & de prendre les plus nobles poses. Non qu'on voulût, après deux siècles de ces beaux exercices, passer brusquement aux gambades de la foire; mais un peu d'agitation était devenue nécessaire. Les montagnards du pays de Gap, les gavots, montrèrent à la belle société qu'on peut danser, même le menuet, en s'élevant de terre, & la *gavotte*, introduite d'abord au théâtre, puis à la cour, eut bientôt un immense succès. On cite un danseur de l'Opéra qui fit fortune en montrant la gavotte aux dilettanti parisiens. On cite aussi, comme ayant « fait fureur, » les airs de gavotte que composa Rameau.

La gavotte servit de transition entre les danses graves d'autrefois & les danses mouvementées d'aujourd'hui. Les Allemands nous apportèrent la *valse* & sa variante la *sauteuse ;* puis la Pologne & la Bohême nous donnèrent la *polka*, la *mazurka*, la *redowa*, etc., & voilà comme quoi après s'être longtemps promené, le peuple des danseurs se mit chez nous à tourner. Valseurs & polkeurs ont comme la terre deux mouvements de rotation : l'un sur eux-mêmes & l'autre autour du lustre.

La seule des danses d'autrefois que nous n'ayons pas abandonnée, & qui reste encore la plus répandue dans tous les mondes, c'est la *contredanse*, ainsi nommée de ce que chacun fait en sens contraire exactement ce que fait ou ce qu'a fait son vis-à-vis. Au dix-septième siècle, elle ne se dansait qu'à deux personnes ; mais, déjà, au dix-huitième, elle se composait de plusieurs couples se croisant, & l'usage était même de la danser après le menuet, comme étant plus gaie & occupant plus de monde. Elle était très en vogue sous l'Empire, & l'on en soignait beaucoup les pas : des danseurs de société se firent une réputation dans les salons par la manière dont ils les exécutaient. Il y a loin de cette époque à la nôtre : aujourd'hui, danseurs & danseuses indiquent à peine les pas, & l'art de bien danser n'a pas même fait place à un peu de bonne gaieté.

Une autre danse du même nom, venue d'Angleterre sous la Régence, était une ancienne danse rustique (*country-danse*, danse de campagne). Dans les contre-danses anglaises, on était ordinairement sur deux lignes, les dames d'un côté, les cavaliers de l'autre, en aussi grand nombre qu'on le jugeait à propos. Le branle commençait par le cavalier & la dame qui formaient la tête de ces lignes ; les autres suivaient, & quand les premiers étaient revenus à leur place, la contre-danse était finie.

Parmi les danses de nos provinces, il faut noter, comme particulièrement caractéristiques, la *bourrée* d'Auvergne, la *farandole* du Languedoc, & les *branles*, soit de Bretagne, soit du Poitou.

La *bourrée*, avec sa dénomination expressive, était une danse rustique, née sur le sol de l'Auvergne, qui consistait en ce que les danseurs & les danseuses, placés sur deux lignes, s'avançaient & se reculaient : chaque danseur faisait ensuite tourner la danseuse qu'il avait en face de lui. On a dit, & je le crois sans peine, que les pauvres petits Savoyards, qui descendent de leurs montagnes pour venir gagner leur vie dans les villes, préfèrent le pain bis & la bourrée aux prétendues joies de la plaine. Ils restent toujours si doux & si vivaces les souvenirs d'enfance du pays !

Toute rustique qu'elle était, la bourrée eut ses jours de vogue dans le monde & à la cour : sous la Régence, on la dansait beaucoup.

Le nom même de la danse dans la langue provençale est *farandolo*. Cela dit assez que la farandole est la danse par excellence dans nos provinces méridionales. Danseurs & danseuses forment une chaîne en se tenant par la main ou avec des mouchoirs, puis la chaîne parcourt l'espace en faisant diverses figures qui consistent à réunir les bouts de la chaîne, à la faire passer sous un arc formé par les bras de plusieurs danseurs, & à danser en rond.

Les *branles* ont été fort en vogue au seizième & au dix-septième siècle. Celui du Poitou, le plus gai, se dansait en rond ; le branle de Bretagne était beaucoup moins vif. Il y en avait, du reste, de différentes espèces ; on cite, parmi les plus connus, le *branle des lavandières*, celui des *sabots*, celui de la *moutarde*, celui des *ermites*, celui du *bouquet* & celui de la *torche*.

Le branle du *bouquet* rappelle beaucoup la danse ou plutôt la ronde que nous nommons la *boulangère*. Voici la description consciencieuse que nous en a laissée Henri Estienne : « Un nombre de gentils-hommes & de dames, dansans à une danse qui s'appelle le branle du bouquet, un de ces gentils-hommes & une de ces dames, estant les premiers en la danse, laissent les autres (qui cependant continuent la danse), & se mettans dedans la dicte compagnie, vont baisans par ordre toutes les personnes qui y sont, à savoir le gentilhomme les dames, & la dame les gentilshommes. Puis ayant achevé leurs baisemens, au lieu qu'ils estoient les premiers en la danse, se mettent les derniers. Et cette façon de faire se continue par le gentil-

homme & la dame qui sont les plus prochains, jusques à ce qu'on vienne aux derniers. »

Le *branle des torches* était réservé aux grands seigneurs; on tenait devant eux plusieurs torches allumées. De tous les priviléges acquis jadis aux princes & seigneurs, ce n'est certes pas celui-là que j'eusse revendiqué. Il paraît que quand l'empereur Sigismond vint voir le duc de Bourgogne, on porta devant lui, pendant qu'il dansait, deux torches allumées.

Ce que nous appelons le *cotillon* est une sorte de branle. Les petites actions, plus ou moins ridicules, qui interrompaient la danse autrefois, telles que ramasser un chapeau avec les dents sans le secours des mains, ou allumer un papier attaché au dos de quelqu'un qui remue sans cesse, sont remplacées, aujourd'hui, par les bouquets, les drapeaux, les pétards & mille autres petits agréments.

La plupart des danses étrangères portent avec elles leur acte de naissance. Il n est pas nécessaire de vous dire d'où viennent l'*allemande*, la *cosaque* ou la *cracovienne*. Une seule, originaire d'Écosse, & dansée beaucoup par nos pères, mérite une mention spéciale, c'est la *gigue*. D'où vient ce nom? — Un ancien instrument de musique à cordes s'appelle *gigue*. Or, si, dans l'origine, on a joué l'air sur cet instrument, le nom peut avoir été transmis à la danse. On me répondra que *gigue*, comme *gigot*, se dit vulgairement de la jambe, & que *giguer* ou *gigoter*, c'est danser; mais la jambe elle-même n'a peut-être été appelée gigue qu'à cause de sa ressemblance de forme avec l'instrument en question, & cela nous ramène à notre point de départ. — Au seizième siècle, une espèce de gigue d'un mouvement très-vif se nommait *canaries* : cela voulait dire vraisemblablement qu'on imitait, en dansant cette gigue, les sauvages des îles Canaries, car le cavalier & sa dame, après s'être séparés, sautaient tour à tour l'un devant l'autre, en affectant les poses & les gestes étranges des sauvages.

Quant aux danses du terroir espagnol, telles que le *bolero*, la *cachucha*, le *fandango*, elles n'ont pas pénétré dans nos mœurs & n'ont eu en aucun temps droit de cité parmi nous. Pour elles, il y a toujours des Pyrénées. Elles n'ont paru en France qu'accidentellement, sur le théâtre ou dans des circonstances exceptionnelles. Ceux qui ont eu l'heureuse fortune de voir danser mademoiselle Fanny Essler, à l'Opéra, diront tout ce qu'il y a de grâce, de vivacité, de séduction dans la *cachucha*. Et puis, peu de danses, en Espagne, s'exécutent sans castagnettes; les Espagnols s'en servent avec beaucoup de justesse & de légèreté pour animer les mouvements & marquer la mesure. Ces instruments de musique primitive, qui se composent, vous le savez, de deux petites écailles creuses, en ivoire ou en bois, jointes par un cordon & attachées aux poignets, doivent leur nom espagnol (*castagnetas*) à leur ressemblance avec des coquilles de châtaignes (le mot latin de la châtaigne est *castanea*). — La danse essentiellement nationale de la Péninsule est le *fandango* : aussi ancienne que la langue espagnole elle-même, on peut dire qu'à quelques variantes près, cette danse joue un rôle également important dans toutes les classes de la société.

Si maintenant je vous disais que le *flicflac* est un pas ou entrechat qui imite le mouvement du fouet frappant l'air à droite & à gauche; qu'on semble faire avec les jambes dans la *tricotée* ce que font les longues aiguilles pour produire les mailles du tricot; qu'il faut pour exécuter une *volte*, tourner beaucoup sur soi-même & puis bondir en l'air; que la *boutade* était le nom d'un petit ballet qu'on paraissait exécuter impromptu; que le *tambourin*, très à la mode au dernier siècle, se dansait au son du tambourin & du galoubet, & que le *rigaudon* a peut-être eu pour inventeur un maître à danser nommé Rigaud, — vous pourriez me répondre que tout cela n'a pour vous qu'un intérêt secondaire, & comme c'est là aussi mon sentiment, je marque un point, & je m'arrête.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Nota. — Un bon chanoine de Langres, Jehan Tabourot, écrivit, à la fin du seizième siècle, un traité de chorégraphie en forme de dialogue, « par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre l'honneste exercice des danses. »

Je ne vous renvoie pas à cet ouvrage qui, aujourd'hui, vous enseignerait peu de choses; mais je veux vous redire le bon & naïf conseil que l'auteur donne à son disciple, après l'avoir suffisamment pourvu de science chorégraphique :

« Pratiquez les danses honnestement & vous rendez compaignon des planettes, lesquelles dansent naturellement, & de ces nymphes que monsieur Varron dit avoir vues en Lydie sortir d'un estang, danser, puis rentrer dedans leur estang; — & quand vous aurez dansé, rentrez dedans le grand estang de votre estude pour y profiter, comme je prie Dieu qu'il vous en donne la grâce. »

Charles ROZAN.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

NOTRE ENNEMI LE LUXE

Ce livre a paru il y a près de deux ans, & Dieu sait si ces deux années se sont chargées d'en justifier le titre. Quel ennemi, en effet, que ce luxe qui a désorganisé la société française en créant, en bas, l'implacable envie aux appétits féroces; en haut, la mollesse, l'inaptitude aux sentiments élevés, la froideur glaciale pour tout ce qui n'est pas bien-être, faste & comfort! Dans la terrible guerre que la France vient de traverser, ce sont les pays, ce sont les familles que le luxe n'a point corrompus, qui ont donné le sang & le dévouement; les héros sont venus de la stoïque Bretagne, de l'austère Poitou, de la pauvre Vendée; ils sont sortis, ou de ces familles de paysans exercés aux plus rudes travaux, ou de ces familles nobles dont la fierté héréditaire dédaigne l'argent & les affaires. Les gens de plaisir & de luxe ont donné des soldats qui ont fait leur devoir, mais les grands dévouements, les immolations volontaires sont venus d'ailleurs. Donc le luxe, l'argent, les jouissances ne sont pas une grande école de patriotisme.

Le livre dont nous voulons parler l'avait prédit. Après avoir rappelé les cités & les peuples de l'antiquité que le luxe a mis au sépulcre, il dit : « L'amour saint de la patrie, qui emporte avec lui le désintéressement & le sacrifice dans ce qu'ils ont de plus rigoureux & de plus absolu, ne peut subsister dans une nation corrompue par l'abus de la richesse. Ce qu'il faut à l'homme amolli par le luxe, c'est que rien ne vienne troubler ses jouissances. Peu lui importe que la patrie soit en danger, que l'ennemi menace nos frontières, que l'honneur national exige des sacrifices! il est devenu aussi étranger à la patrie qu'à ses semblables... » Ceci ne s'est-il pas vérifié pour notre malheureuse armée, alors que sa marche dans l'Argonne était empêchée & retardée par les fourgons de la cour, & que les voitures renfermant la glace & les homards entravaient la voie où devaient rouler les canons?... Hélas!

Et les femmes, sont-elles innocentes de ce luxe qui avait gagné jusqu'à ceux qui portent l'épée, jusqu'à ceux qui portent la simarre? Non, assurément. Elles ont introduit le faste dans leurs demeures, dans leurs toilettes sans cesse renouvelées, dans l'éducation de leurs enfants même, dressés, au sortir du berceau, à la coquetterie, à la gourmandise, à l'orgueil. Les jeunes filles ne sont pas à l'abri de la contagion; exceptons toutefois les familles chrétiennes qui ont puisé dans leur foi une règle invariable de conduite; là, & là seulement règnent le devoir, le respect des parents, la simplicité, la pureté des mœurs & des sentiments. L'auteur, après avoir décrit en connaisseur les coupables fantaisies du luxe, en montre aussi les conséquences : le patriotisme éteint, la famille divisée, les fortunes ordinaires compromises ou anéanties, la probité tentée par l'agiotage, le mariage devenu rare, les mœurs devenues scandaleuses. Ces tableaux sont tracés avec vigueur; chaque classe de la société a son chapitre particulier qu'elle peut s'appliquer pour en tirer profit; c'est un livre que les pères de famille, que les femmes ayant charge d'âmes liront avec fruit; il n'est pas fait pour les jeunes filles; les excès qu'il signale ne doivent pas être mis sous leurs yeux; mais elles, qui sont l'avenir, elles qui sont l'espérance pourront, en embrassant une vie sérieuse qui est aussi une vie heureuse, contribuer puissamment à cette régénération sans laquelle la société française périra à jamais. Que les jeunes filles simples & pieuses fassent des épouses dévouées, des mères instruites & sévères, & la France pourra être encore la tête des nations. Pour que cela soit, il faut à la génération future deux notions absentes depuis longtemps & que l'homme n'apprend que sur les genoux de sa mère : *Dieu* & le *devoir* (1).

(1) Paris, chez Furne, rue Saint-André-des-Arts, 45. — Un gros volume, prix : 3 francs.

HITOIRE INTIME

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

La guerre a retenti dans toutes les existences; elle a suspendu les relations, elle trouble jusqu'aux plus petits accessoires des plus modestes publications. Notre bibliographie s'en ressent, elle pour laquelle nous cherchions tous les mois les ouvrages les plus nouveaux, les travaux d'histoire, les livres de piété & de morale, les honêtes romans, tout ce que nous pouvions saisir dans la grande librairie française; elle voit ses colonnes vides aujourd'hui. Depuis huit mois, il n'a paru que des pamphlets, les uns consacrés à la guerre, les autres à la politique, & il faut chercher parmi les publications de l'an passé pour vous indiquer une lecture attrayante. Ce volume est signé d'un nom familier & aimé, & l'*Histoire intime* est un des bons livres de l'auteur, qui compte déjà un grand catalogue de succès.

Il est difficile d'analyser une histoire qui se passe tout entière dans le fond d'un cœur. Espérances, déceptions, luttes, tristesses, épreuves de fortune & d'affection, horizons nouveaux, bonheur tempéré au midi de la vie qui ne ressemble pas aux feux de l'aurore, telle est l'histoire d'Alix; elle apparaît, comme dans tous les romans de mademoiselle Fleuriot, entourée de nombreuses figures, bien esquissées, pour la plupart, mais qui ont le tort d'égarer l'attention du lecteur dans un dédale de noms propres & d'aventures étrangères à l'intérêt principal. Et ce serait dommage, car Alix est charmante, & nous la recommandons vivement à celles qui nous lisent.

UNE FONDATRICE

« Les Religieuses Auxiliatrices des Ames du Purgatoire recommandent à vos prières l'âme de leur chère Mère Fondatrice, EUGÉNIE SMET, dite en Religion MARIE DE LA PROVIDENCE, Supérieure Générale de la Société, décédée le 7 Février 1871, munie des Sacrements de notre Mère la sainte Église.

» Elle était âgée de quarante-cinq ans & avait quinze ans de Profession.

» *Requiescat in pace.* »

En lisant ce pieux message, le nom de cette Mère, de cette Fondatrice, le nom de Marie de la Providence évoque soudain en nous le souvenir de la plus aimable des jeunes filles. Charmante, riante, animée, nous la revoyons, cette sainte Eugénie, avec ce visage séduisant, ce beau regard spirituel & vif, où l'ingénuité de l'enfance s'unissait à une pénétration rare; nous la revoyons telle qu'elle était à vingt ans, alors qu'elle faisait le charme de sa famille & la joie de ses amies. Son caractère gai & résolu s'alliait très-bien avec l'ardeur & les convictions de son âme : elle aimait Dieu, elle aimait les pauvres, elle aimait la sainte Église avec le même entrain que d'autres jeunes filles apportent aux plaisirs & à la toilette. Le monde l'aurait attirée peut-être, elle avait tout ce qu'il fallait pour plaire; mais l'amour passionné de Dieu prévalut dans son cœur; toute jeune, elle se décida & donna ses affections à Celui qui ne change ni ne trompe jamais. Le but de sa vie était bien arrêté; elle voulait aimer & servir Dieu, mais sa vocation positive ne se dessinait pas nette à ses yeux, & en attendant cet appel direct, auquel les âmes élues ne résistent pas, elle se prêtait au bien sous toutes ses formes. Elle quêtait pour les pauvres de son cher village de Lool, pour les vitraux d'une église de Lille, pour les œuvres prochaines, pour les œuvres lointaines; elle quêtait avec une bonne grâce & une hardiesse naïve qu'on ne peut oublier; elle s'occupait du Mois de Marie dans sa paroisse; elle organisait l'œuvre de la Sainte Enfance, & surtout, mue par un attrait irrésistible, elle priait, elle sollicitait des prières pour les âmes du Purgatoire. Le délaissement & les souffrances des trépassés avaient été, dès son enfance, une de ses plus habituelles pensées; & peu à peu, goutte à goutte, l'idée d'une fondation large & durable, d'une aide constante, puissante, prêtée aux

défunts, naquit en elle. Ce projet, vague & confus d'abord, prit des formes déterminées; elle vit son avenir clairement, & quoique la pensée de quitter ses parents & ses sœurs déchirât son cœur, elle fit, avec un courage admirable, ce premier sacrifice aux âmes qu'elle voulait soulager. Un mot du curé d'Ars l'avait encouragée; elle s'appuyait sur la Providence, pour laquelle elle éprouvait une si tendre confiance; & ce fut ainsi, sans secours humain, qu'elle osa commencer son entreprise. Elle quitta le Nord en 1855, avec deux ou trois compagnes, & partit pour Paris, où l'attendaient beaucoup de rebuts, de difficultés & d'épreuves. Elle & ses filles vécurent pauvres, & du travail de leurs mains, jusqu'au moment où monsieur l'abbé Gabriel, curé de Saint-Méry, & monseigneur Sibour s'intéressèrent à elles. Eugénie loua une maison, &, sous une direction éclairée, elle traça le règlement de la communauté, & fit, avec ses filles, son noviciat & ses premiers vœux. Tout le but de la congrégation nouvelle est tracé dans ces paroles gravées sur la croix que portent les Religieuses Auxiliatrices : *Prier, agir, souffrir pour les âmes du Purgatoire*. Elles priaient & elles voulaient, de plus, agir & s'immoler pour les âmes encore exilées du ciel.

Elles choisirent donc, dans le vaste champ de la charité, leur œuvre de miséricorde corporelle, la visite & le soin aux malades, & s'attachèrent exclusivement à ces pauvres des classes moyennes, pauvres honteux & souvent délaissés, qui ne peuvent ou ne veulent pas profiter des secours des hôpitaux, & qui n'ont pas assez de ressources pour payer des soins intelligents. La ville de Paris offre un grand nombre de ces existences difficiles, non classées dans les budgets de la charité publique, & où de grandes privations sont dévorées en silence, sans attirer même le regard compatissant des voisins. Les Dames Auxiliatrices les cherchèrent & apportèrent dans ces pauvres ménages, au lit de ces mères de familles, qui ne voulaient pas quitter leurs enfants, des soins du jour & de la nuit, un dévouement admirable & délicat : elles sont à la fois gardes, servantes & bienfaitrices; elles apportent, avec les secours matériels, avec le pain, le vin, les remèdes, le secours spirituel, la parole du cœur inspirée par Dieu. Et pour leur rendre ce ministère plus facile, la Mère Marie de la Providence régla qu'elle & ses compagnes n'auraient d'autre costume qu'un vêtement de deuil — robe, châle, chapeau & voile noirs — rien qui attire les yeux : la Religieuse Auxiliatrice est une dame en deuil, qui va voir ses pauvres & qui glisse inaperçue dans la foule.

Dans l'admirable plan conçu par la Mère Marie de la Providence, elle & ses religieuses doivent suppléer au bien que les âmes souffrantes n'avaient pas accompli : elles prient, parce que les trépassés n'ont pas assez prié; elles travaillent dans la vigne du Seigneur pour réparer les bonnes œuvres omises ou faites négligemment; elles souffrent, elles s'immolent en supplément de ce qui a manqué à la pénitence. En un mot, elles vivent pour les morts, elles meurent à elles-mêmes pour leur acheter l'éternelle vie. Faut-il s'étonner du succès de cette fondation, qui s'adresse à ce qu'il y a de plus tendre & de plus intime dans la nature humaine?

La communauté était donc fondée : elle avait une règle, un but, un costume, une maison, & bientôt elle eut de nombreuses aspirantes. La Providence, qui pourvoyait avec le soin le plus aimable aux besoins de chaque jour, pourvoyait aussi à l'avenir de l'œuvre : de toutes parts se manifestaient des vocations solides, admirables, & qui, dans les années suivantes, constituèrent de féconds essaims, envolés de la ruche-mère. Nantes, Shang-Haï, Bruxelles ont accueilli tour à tour les filles d'Eugénie. Pour elle, humble & satisfaite, elle voyait grandir cette œuvre, née dans son cœur, & elle en payait les succès, ainsi que le saint curé d'Ars le lui avait prédit, par d'incessantes souffrances. Et plus elle souffrait, plus sa fondation grandissait, plus ces âmes qu'elle chérissait recevaient de secours, de prières & de pieuses immolations. Sa vie se consuma ainsi; une meilleure vie l'attirait, & les affections si tendres dont elle était environnée, ne purent la retenir. Elle alla rejoindre ses amis de l'autre monde, laissant à ceux qui l'ont connue ici-bas une image ineffaçable, à laquelle on serait tenté d'appliquer les paroles de saint Paul : *La bonté nous est apparue.* Cette bonté, si marquée en elle, était un faible reflet de l'éternel amour vers lequel elle aspirait & où elle est plongée à jamais. Elle a été trouvée fidèle, & en pensant à elle, ces belles paroles du Père Lacordaire reviennent à la mémoire : « *Toute » âme est vicaire de Jésus-Christ pour travailler » par le sacrifice de soi-même à la rédemption de » l'humanité. Dans le plan de cette grande œuvre, » chacun a une place éternellement marquée, qu'il » est libre d'accepter ou de refuser...* » Eugénie a compris le plan divin en ce qui la regardait, elle a accepté le sacrifice, elle a donné tout ce qu'elle avait, liberté, intelligence, volonté, à une œuvre de charité sublime, celle qui s'attache à ceux qui ne sont plus; elle a affirmé de toute sa force une des vérités les plus sévères & les plus consolantes à la fois du christianisme, & le Dieu qui aime les cœurs dévoués & immolés lui a réservé une grande récompense.

M. Bourdon.



LA LÉGENDE DU LAC BLEU

I

C'était il y a bien des siècles.

Non loin de l'une des chaînes Pyrénéennes, et à quelques centaines de pas d'une assez vaste étendue d'eau, le lac Bleu, s'élevait un vieux manoir fortifié.

Il était habité par le comte de Pardailhac, seigneur puissant & redouté, qui eût, par son air sombre, inspiré dans les alentours une véritable terreur sans la présence de sa jeune femme, la comtesse Hélène, & de son fils, le petit Pierre, deux créatures bénies, devenues peu à peu les idoles du pays.

Au physique comme au moral, Pierre était le portrait de sa mère : mêmes grands yeux bleus, même chevelure moirée aux teintes d'or, même physionomie angélique.

Pierre aimait sa mère autant qu'un petit cœur généreux & bon déjà, peut aimer la générosité & la bonté. Là où elle était, on le voyait bientôt paraître, & de ce qui se disait alors, il n'entendait que les paroles maternelles.

Tout enfant encore, pour bégayer sa prière, il s'agenouillait invariablement en face de la noble dame. Un jour que, par un mouvement machinal, celle-ci avait changé de place, il se retourna sans s'interrompre dans son invocation sainte, mais de façon à se retrouver devant la comtesse.

« Pourquoi vous déranger ainsi en priant? lui demanda le comte de Pardailhac, témoin de cette scène muette, & dont le sourcil noir s'était froncé soudain.

— C'est que ma mère me représente la sainte de la chapelle; je la regarde afin de mieux prier, » répondit simplement l'enfant.

Cette naïve réponse déplut au châtelain. Il sortit après avoir murmuré sourdement :

« Malheur à qui me supplante auprès des miens! »

Une pâleur subite couvrit le front de la comtesse à cette exclamation. Ce n'était pas, helas! elle le savait, le sentiment paternel qui faisait parler ainsi son époux, mais il eût voulu inspirer à sa descendance l'admiration que savent seuls inspirer les héros!

Jusque-là il n'en était rien avec Pierre, qui ne témoignait au comte, son père, qu'un respect mêlé de terreur. A sa mère seule appartenait toute son admiration, toute sa tendresse.

Dans son abnégation de chrétienne, la comtesse répétait souvent à son fils :

« Après Dieu, vous devez avant tout aimer votre père, qui est un noble, puissant & vaillant seigneur.

— Mais avant mon père, qui est un homme, je dois aimer ma mère qui est une sainte, » répondait Pierre, dont les paroles n'eussent pas plus changé que la conviction en face même des plus cruelles menaces.

Témoin de cet amour filial dont il ne lui revenait qu'un pâle reflet, le comte de Pardailhac devenait de jour en jour plus sombre et plus haineux. S'il eût fallu à son âme, abîme d'ambition, le prestige d'une couronne & d'un sceptre ; à son cœur, abîme de despotisme & de tyrannie, il eût fallu également la suprématie sur les siens.

Ces hautaines exigences, ces luttes intérieures entre des instincts mauvais, allumaient parfois ses yeux d'un éclair sinistre. Alors l'enfant s'éloignait encore de lui pour se rapprocher de sa mère.

Un soir, que, sur un mot brusque du comte, le petit Pierre s'était réfugié dans les bras de la comtesse, celle-ci comprit au regard de son époux qu'elle était l'objet d'une haine irrévocable.

Pressentant un malheur, elle joignit les mains, priant Dieu de lui venir en aide ; puis, se dirigeant aussitôt vers le comte, avec un air de soumission et d'humilité qui eût touché un cœur moins dur :

« Seigneur, lui dit-elle, votre fils a pour vous toute la vénération que peut contenir un cœur d'enfant, peu dégagé encore de la timidité & de la crainte. En grandissant, il prendra la force de vous regarder en face; alors nul ne lui semblera plus grand ni plus glorieux que vous.

— Mais aujourd'hui, c'est vous qu'il regarde & qu'il vénère, prononça le comte du ton qu'il eût pris pour dicter un arrêt.

II

Les mois, les années s'écoulèrent.

Pierre venait d'atteindre ses douze ans, & sa timidité première avait fait place à la jeune hardiesse du lionceau qui doit un jour se faire lion.

Le temps était venu où l'enfant ne demandait plus aide à sa mère, mais où déjà il songeait à lui prêter son appui.

Cette tendresse sacrée unissant deux âmes nobles & généreuses, cette paix de l'âme se reflétant sur deux fronts angéliques, irritaient de plus en plus le comte, auquel Dieu avait refusé, dans son courroux peut-être, les sentiments de l'époux & du père.

Un soir que le ciel resplendissait d'étoiles, le seigneur de Pardailhac invita la comtesse à monter dans sa yole, qui rasait le lac Bleu avec la légèreté de l'hirondelle.

Toujours empressée d'obéir, la comtesse se rendit à son invitation, & Pierre suivit sa mère en dépit d'un malaise étrange.

Bientôt ils furent dans la yole, qui se mit à glisser, creusant sans bruit dans l'onde tranquille un sillon qu'argentait la lune.

Qui ne le connaît ce beau lac Bleu, renvoyant au ciel son azur & ses profondeurs?... On dirait d'un morceau du firmament enchâssé dans un coin de ce paysage splendide. De son rivage vert & fleuri, s'élèvent de place en place de grands arbres séculaires qui y baignent leurs racines & y projettent leurs ombres.

Et la yole glissait toujours sur les ondes qui renvoyaient aux astres leur propre reflet. Les arbres se balançaient sous la brise, comme de grands éventails doucement agités. On eût dit qu'ils saluaient en silence la promenade nocturne des suzerains.

Les fleurs, elles aussi, inclinaient leur tête, envoyant, comme l'encensoir, ce qu'elles ont de meilleur : leur parfum ! Enfin, les poétiques & insaisissables bruits du soir berçaient doucement la pensée.

« Quelle harmonie ! » murmura la comtesse en levant vers le ciel son beau regard attendri.

D'habitude, ses paroles avaient un écho : la voix de Pierre. Cette fois, l'enfant ne répondit pas; il venait de s'endormir.

Mais si la douce voix de son fils restait muette, une voix dure, s'éleva tout près de la comtesse, qui tressaillit en s'apercevant que son époux s'était rapproché d'elle.

« Madame, prononça ce dernier d'un ton inflexible, je vous hais autant que cet enfant vous vénère. Il ne voit que vous ! »

La comtesse Hélène avait déjà surmonté sa première surprise. Fixant sur le comte un regard profond & limpide comme le ciel qui leur servait de dôme, elle répondit d'une voix douce mais ferme :

« Seigneur, le cœur n'a pas de fond, l'amour filial pas de limites... Votre fils peut vous aimer autant qu'il m'aime, sans rien me retirer de sa tendresse...

— Et que faites-vous pour vous faire ainsi vénérer, madame? » demanda-t-il d'un ton sarcastique.

Elle reprit, toujours plus douce & plus ferme

« Seigneur, deux natures en nous se combattent : celle des sentiments nobles, & celle des instincts mauvais; celle de l'ange & celle de la créature pétrie d'argile... l'ange doit rester le plus fort & dompter les instincts de l'homme... Laissez triompher en vous ce qui vous vient de Dieu ; votre fils vous vénérera, car il est la bénédiction que Dieu vous garde. »

Le comte la considérait d'un air menaçant.

« Si l'ange qui est en vous ne doit rien subir des terreurs de la faiblesse humaine, répondit-il enfin, vous jetteriez-vous dans cette onde bleue pour n'y pas voir précipiter votre fils?

— Hélas ! hélas ! seigneur, je ne crains rien de l'onde ni de la mort; ce que je redoute, ce sont les instincts mauvais qui peuvent entraîner l'homme au crime.

— L'enfant dort, reprit d'un ton plus dur & plus inflexible encore le sire de Pardailhac ; ce soir il ne se réveillera pas au premier son de votre voix. Si vous ne vous jetez dans l'onde, il y va tomber lui-même, & je n'aurai plus à le voir vous honorer & me fuir.

— Je ne crains pas la mort, répéta la comtesse, grave & sévère cette fois ; mais sans sa mère, que voulez-vous qu'un enfant devienne ?

— Ne lui restera-t-il pas un père ? » demanda le terrible comte.

La comtesse se sentit irrévocablement condamnée.

« Que Dieu vous éclaire donc, seigneur, dit elle, & vous inspire le bien à l'égard du fils qu'il vous abandonne... Éteignez en votre cœur toute haine, comme je vais éteindre en moi la vie pour sauver celle de mon enfant; donnez-moi votre parole que vous vous ferez digne du saint titre de père, & je prierai Dieu de vous pardonner... sinon, redoutez la morte !

— Une menace !... vociféra le maudit.

— Une menace! affirma la comtesse, tandis que son front s'éclairait des pâles rayons de la lune. L'âme de la morte viendrait reprendre son fils au père indigne. »

Furieux devant cette force & cette sérénité suprêmes, le sire de Pardailhac avait saisi Pierre dans ses bras comme pour le suspendre au-dessus de l'abîme. Étendant aussitôt la main, afin de bénir cet enfant endormi, la comtesse éleva vers le ciel son visage transfiguré par la foi, & murmura :

« Bonne Vierge, c'est à vous qu'échoit le fils de la morte! »

Un bruit se fit alors entendre, bruit si léger que l'on n'eût jamais cru qu'une créature humaine venait d'être engloutie dans le lac. La forme aérienne ou les ailes d'un ange effleurant l'onde, eussent tout au plus donné lieu à ce doux murmure de l'eau qui s'était entrouverte puis refermée sur la comtesse Hélène, avec un bruissement de caresses.

Quand Pierre se réveilla, la yole abordait doucement au rivage.

« Où est ma vénérée mère? s'écria-t-il en se voyant seul avec le sire de Pardailhac.

— Hélas! mon fils, priez pour elle!... Elle s'est laissée choir dans le lac, & l'onde perfide lui sert à jamais de linceul. »

C'était la première fois que le comte nommait si tendrement Pierre « son fils; » mais l'enfant, dont l'âme restait unie à l'âme de la morte par un lien mystérieux, eut l'intuition de ce qui s'était passé.

Aussitôt son regard se reporta vers le ciel & parut chercher dans l'espace quelque apparition attendue; puis il murmura :

« Mère, je ne puis te venger... & ne commettrai pas le crime de disposer de ma propre vie... mais appelle-moi vers toi, je suis prêt à te rejoindre. »

III

Pierre grandissait. C'était maintenant un adolescent; mais il était resté pieusement attaché au culte qu'il avait voué à sa mère.

Vainement le sire de Pardailhac s'était efforcé de l'entraîner vers lui par les tentations de l'orgueil & de l'ambition; ni l'orgueil ni l'ambition n'avaient trouvé d'écho dans l'âme du jeune homme.

Toujours respectueux mais presque muet pour son père, Pierre n'avait jamais manqué un seul jour, depuis la nuit fatale, son pèlerinage au lac Bleu, & le sire de Pardailhac avait retrouvé, pour la mémoire triomphante de la comtesse morte, la haine jalouse qu'il avait jadis vouée à la comtesse vivante.

Un jour que ce dernier avait osé injurier hautement cette mémoire sainte, son fils Pierre se dirigea vers les eaux tranquilles du lac Bleu & pria sur le rivage avec une telle ardeur, que l'on vit, comme réponse à cette invocation, une légère vapeur s'allonger au-dessus de l'onde & y dessiner vaguement la forme svelte d'une femme.

Bourrelé de remords, furieux de jalousie & de haine, en proie aux tourments anticipés de l'enfer, le sire de Pardailhac voulut tenter un effort désespéré pour arracher son fils à l'influence mystique qui le dominait. Courant au rivage & saisissant Pierre avec la rage d'un milan qui se précipite sur sa proie, il prononça des paroles menaçantes contre ceux qui ne peuvent tenter les honneurs, la fortune & la puissance de ce monde.

Mais Pierre ne semblait ni le voir ni l'entendre; du côté de la tentation & du mal ses yeux & ses oreilles devaient être à jamais fermés.

En revanche, son regard suivait une vision dans l'espace. Penché vers l'abîme, on eût dit qu'une mystérieuse attraction l'y attirait invinciblement.

« Malheureux! n'entends-tu pas, ne vois-tu pas ton père? criait le comte; ton père qui veut t'arracher à ta folie pour te mener aux choses enviées de ce monde... à la richesse, à la domination, au triomphe.

— Mère, je te vois!... » exclama Pierre entraîné dans une sorte d'extase.

Tendant alors les bras vers un point de l'espace, il murmura je ne sais quelle supplication.

La vaporeuse forme de tout à l'heure s'élevait de nouveau du sein de l'onde, tandis que du lac même jaillissait une lueur phosphorescente telle que les alentours s'en trouvèrent subitement éclairés & se détachèrent en relief sur l'horizon sombre.

Pierre s'était avancé d'un pas, & ne semblait plus appartenir à la terre. Une dernière fois, l'homme à l'esprit pervers & tentateur voulut le retenir, mais ses bras ne rencontrèrent plus que le vide, tandis que le léger bruit de caresses rendu par l'onde, rappelait au mécréant l'instant où la comtesse Hélène s'était ensevelie dans l'élément mobile.

Pierre venait de disparaître.

Une vocifération de haine & de défi s'échappa des lèvres du sire de Pardailhac. La morte avait exécuté sa menace. Elle avait repris son fils.

Redevenu limpide & calme, le lac semblait alors plus bleu que jamais.

Le corps de Pierre ne reparut jamais, & le sire de Pardailhac le fit vainement rechercher dans le lac.

Peu de temps après, ce dernier mourait en proie aux souffrances d'un damné & son manoir tombait en ruines.

Quant au lac Bleu, depuis ce jour, le rivage en est presque toujours désert, & nul ne s'en approche qui a la conscience lourde & ne sent pas en lui *l'ange triompher des mauvais instincts de l'homme.*

Élisabeth DORÉ.

LE MÉNAGE D'HENRIETTE

(Suite.)

III

CE QU'ON NOMME UNE PARTIE DE PLAISIR

L'hiver est la saison des projets & des désirs. Auprès du foyer on souhaite les champs & les forêts, si tristement représentés par les fagots & les bûches; à la lueur de la lampe, on aspire aux longs jours, aux brillantes soirées illuminées par les feux du couchant; reclus dans la maison, on fait des plans de voyages, on voit en imagination la mer & les montagnes; on parcourt le pays des rêves, avant que de voyager sur les ailes de la vapeur; plus on est enchaîné, plus on dévore l'espace. Les médiocres positions ont des projets en harmonie avec leur fortune; on ne désire ni l'Orient, ni l'Écosse, ni le Rhin, si cher autrefois, aujourd'hui détesté; à mi-côte les aspirations modestes demandent, au lieu des noms célèbres & des vastes horizons, un peu de verdure, un jour de liberté. Et puis, la Pentecôte venue, l'aubépine fleurissant aux haies & les lilas au jardin, on va voir si la campagne est aussi charmante qu'on l'avait rêvée un jour de neige; & une caravane d'amis, de parents, part à la découverte de quelque point de vue, de quelque imposante ruine & va manger sur l'herbe de mai le dîner dont le menu fut projeté en décembre.

Nous l'avons dit, les environs de Lille ne sont pas pittoresques; Salvator Rosa n'y trouverait pas de sublimes solitudes, ni Ruysdaël des riants herbages; la Révolution y a fait beaucoup de ruines, mais l'industrie, femme d'ordre & de ménage, les a balayées; les chalets féodaux, les antiques monastères ont disparu du sol; des quatre abbayes qui gardaient les points cardinaux de Lille, Cisoing, Marquette & Phalempin, ces fondations d'un duc de Frioul, d'une comtesse de Flandre & d'un vaillant châtelain n'existent plus qu'à l'état de souvenir; Loos est une maison centrale, la mémoire de saint Bernard ne l'a point gardée de cet outrage; il est vrai que Clairvaux a subi le même sort. A défaut d'autres paysages, les Lillois errent volontiers au bord de l'Arbonnoise, ou ils vont demander aux bois de Phalempin des ombrages, des chants d'oiseaux & ce repos profond que les villes vouées au commerce ne connaissent plus. Ces innocents désirs avaient couvé tout l'hiver au foyer d'Henriette, & le printemps venu, on allait les réaliser.

Le lundi de la Pentecôte, un grand char-à-bancs, arrêté rue d'Ypres, recevait un nombreux essaim de jeunes filles en robes *couleur du temps*, gaies & brillantes; des pères, des mères, des frères les accompagnaient, tous en belle humeur, comme des gens qui ont gagné par une longue attente un petit plaisir permis. C'étaient les deux familles d'Henriette & de son mari qui s'en allaient en partie de campagne dans les bois de Phalempin. La voiture, déjà aux trois quarts remplie, s'avança au trot de deux bons chevaux & s'arrêta à la maison de madame Lethiers. Elle était prête; ses deux filles, fraîches comme des églantines & coquettement parées, attendaient à la fenêtre & poussaient des cris de joie à la vue du char-à-banc.

« Voilà bonne maman! & nos tantes & mon oncle Richard! ils sont tous là!

— Vite, maman! descendons!

— Un instant, » répondit Henriette.

Elle passa dans la chambre voisine; son mari, en robe de chambre, le cigare aux lèvres, écrivait une lettre.

« Tu n'es pas prêt, dit-elle d'un ton désolé. Et maman, & nos cousines, & ton frère sont en bas!

— Tu partiras sans moi, minette; j'ai deux ou trois lettres à expédier. Je prendrai un cabriolet & je te rejoindrai avant une heure d'ici. »

Henriette avait rougi d'impatience.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, ne pouvais-tu pas te lever une heure plus tôt pour faire ta correspondance? aller sans toi, c'est m'enlever tout plaisir.

— Quel enfantillage! puisque je vais te rejoindre?

— Il serait si simple de partir ensemble.

— Je ne puis pas, d'honneur; ce que je fais est très-pressé.

— Tu le savais, tu pouvais te mettre en mesure,

— Eh! ma chère, es-tu mon précepteur, & prétends-tu que je te consulte sur mes affaires?

— Elles n'en iraient pas plus mal.

— Henriette! Charles! dirent des voix au bas de l'escalier. Venez donc!

— Allons! pars! je te rejoins; le temps d'écrire & de passer une redingote. »

Le moment était peu propre aux discussions; Henriette obéit à contre-cœur, plus près des larmes que des rires, elle rejoignit ses enfants.

« Partons, dit-elle.

— Vite! s'écria Marie, mes oncles nous appellent.

— Et papa? demanda Laure.

— Il viendra plus tard, mon petit ange. Il est occupé.

— Pauvre papa! »

Le bon petit cœur de l'enfant s'attendrit; elle croyait voir son père en pénitence, & des larmes lui vinrent aux yeux. Celles qu'Henriette refoula venaient d'un regret plus profond, d'une contrariété plus intense; elle se surmonta avec peine & par un effort de volonté; elle ne désirait pas laisser voir son chagrin à sa mère, trop tendrement prévenue en sa faveur, à des parentes jeunes & rieuses, à des cousins un peu moqueurs.

« Et ton mari? lui dit-on de toutes parts.

— Il viendra plus tard, il n'avait pas achevé son courrier. »

Madame Ternoys, la mère d'Henriette, haussa légèrement les épaules, fit asseoir les petites filles à ses côtés, & dit avec un accent d'impatience :

« Partons-nous? »

On partit. Les jeunes cousins d'Henriette, sa sœur Pauline, ses oncles, son beau-frère, tous jasaient, s'animaient, s'amusaient des moindres incidents, & avaient cette gaieté, cet entrain du matin qui vont rarement jusqu'au soir. On rit beaucoup à la vue des innombrables moulins de la porte de Paris, qui tournaient comme des fous, grâce à un joli vent d'est; on rit encore en rencontrant des paysannes endimanchées, qui s'en allaient à la ville, le parapluie sous le bras; on répéta, à l'aspect d'un lourdaud à cheval, un vieux dicton du pays; les enfants riaient aux éclats sans comprendre, mais Henriette ne pouvait se mettre à l'unisson. L'absence de son mari assombrissait cette belle matinée & mettait du noir sur toutes ces joies.

« Au commencement de notre mariage, il ne me quittait pas, » se dit-elle.

Profitant d'un moment où une conversation animée occupait tous les voyageurs, madame Ternoys dit tout bas à sa fille :

« Qu'y a-t-il? pourquoi donc Charles n'est-il pas avec nous?

— Maman, il avait de l'occupation.

— A d'autres! un lundi, & un lundi de jour de fête encore! j'ai été dans les affaires, & je sais que ces jours-là ne sont pas chargés.

— Il va venir.

— Tant mieux s'il en est ainsi, car il ne faut pas qu'un jeune homme s'éloigne de sa femme & de sa famille. »

Cette observation, quelque juste qu'elle fût, ne rendit pas Henriette plus gaie.

Elle n'aurait pas osé confier à sa mère ses petits chagrins & ses vagues inquiétudes : sa mère l'aimait & n'aimait guère son gendre, & devant un tribunal si prévenu, la jeune femme craignait d'avoir trop raison. Le voyage s'avançait; l'on avait dépassé Templeuve, Séclin, la petite ville mérovingienne, & l'on approchait des masses verdoyantes de la forêt. Le printemps les avait revêtues de ses charmantes livrées, la feuillée n'était pas encore épaisse, l'ombre n'était pas profonde, mais, en revanche, quels verts d'émeraude, quelles nuances incomparables! quelle séve, quelle vie, quelle fraîcheur! Et sur ces buissons que de fleurs, parure éphémère, que l'été ne connaît pas! un parfum pénétrant décelait l'aubépine, & la fauvette noire dont ces dards protégent le nid, laissait jaillir de sa petite poitrine une fusée mélodieuse. Plus on s'enfonçait sous les ombrages, plus se multipliaient les merveilles; Laure aperçut un écureuil, Marie découvrit quelques fraises à demi mûres; un rossignol jetait au vent ces longs trilles par lesquels il ouvre son concert; sur un arbre très-élevé, une tourterelle gémissait, & une bande de pigeons, aux ailes couleur d'ardoise, s'en allaient à la découverte du côté des champs cultivés. Les petites filles couraient de buisson en buisson; les jeunes gens causaient en fumant; Henriette surveillait les enfants & tâchait de ne pas s'éloigner de la lisière du bois; elle fatiguait ses yeux à regarder la route pleine de soleil & de poussière, & son cœur battait chaque fois qu'elle apercevait une voiture à l'horizon. Les voitures passaient, Laure disait :

« Ce n'est pas encore papa. »

Et Henriette comprenait combien peuvent être décevantes les promesses d'un beau jour. Les éclats de rire de sa sœur, de ses parents, la gaieté de ses enfants, la sérénité des personnes âgées, oncles & tantes, redoublaient son angoisse intérieure, & elle eut bien envie de pleurer lorsque son frère Richard vint lui dire :

« La collation est prête, on t'attend... Venez, petites filles. »

Le couvert mis sur l'herbe & tout orné de fleurs champêtres était fort joli; le menu, simple & solide, fut accueilli avec des transports d'appétit; Henriette ne mangeait que du bout des lèvres; son cœur était aux écoutes, & sa mère, tout en servant les convives, en découpant le jambon & le gâteau aux raisins, l'observait d'un œil inquiet.

Après le repas, on erra de nouveau dans le bois, on s'occupa des enfants, on les fit jouer, & madame Ternoys, profitant d'un moment de solitude, dit à sa fille :

« Tu attends ton mari & il ne vient pas. Que se passe-t-il?

— Rien du tout, maman, c'est la chose la plus simple : Charles aura été retenu.

— Tu es bien inquiète pour une chose aussi simple! tu n'as pas de confiance en ta mère, Henriette. Vois-tu, je t'ai mariée avec plaisir à Charles parce que je le croyais sérieux & laborieux, je commence à voir que je me suis trompée; il est léger, tu es enfant, & je ne suis pas sans inquiétudes sur votre avenir. Fin contre fin ne vaut rien pour doublure, dit un proverbe, il faudrait tâcher de te fortifier un peu, afin de mieux résister... »

Henriette ne répondait pas; elle était bien enfant, la pauvre Henriette, elle redoutait la vivacité & la pénétration de sa mère, quoiqu'elle sût, dès longtemps, combien cette promptitude cachait de tendresse, & combien ce rapide coup d'œil aidait au dévouement. Elle craignait sa mère comme l'eût fait une petite fille, elle ne voulait pas laisser voir sa blessure, de peur d'être grondée comme elle l'était autrefois lorsqu'elle tombait & se faisait du mal. L'amour-propre, qui mêle son acide à presque toutes nos peines, l'empêchait de se confier; elle ne supportait pas d'être plainte, ni par sa mère, ni par ses jeunes parentes qui, tant de fois avaient répété :

« Comme elle est heureuse! »

Et elle se taisait, s'assombrissant davantage à mesure que l'heure s'avançait & que se prolongeaient les jeux, les promenades, les rires de ces jeunes filles, habituées à une vie retirée, & de ces enfants qui voulaient que le jour de fête rendît tout ce qu'il avait promis.

On allait songer au retour, quand Marie accourut, rouge, essoufflée, une botte de fleurs & d'herbes à la main, & criant de toute sa petite voix :

« Voilà papa! »

Henriette s'élança au devant de son mari, mais elle s'arrêta soudain; il n'était pas seul, un jeune homme fort élégant l'accompagnait, & un domestique portant un panier les suivait de près.

« Me voilà! s'écria Charles d'un ton plein d'aplomb & de gaieté qui fit froncer le sourcil à sa belle-mère; me voilà! nous voilà! j'ai passé le jour en affaires avec Herbert, & comme il m'avait fait manquer notre rendez-vous de famille, il a eu la bonté de me conduire jusqu'à Phalempin.

— C'est une charmante partie; trop heureux d'y être admis, dit monsieur Herbert en saluant d'un air courtois.

— Et le dîner? demanda Charles.

— Il est mangé, il ne reste que les miettes.

— C'est ce que j'avais prévu, & nous y avons pourvu. »

Il ouvrit le panier & en fit sortir un pâté, une volaille froide, des fruits & trois bouteilles de vin de Champagne. Cette fastueuse collation n'excita pas un grand enthousiasme chez les dames, mais les hommes accourus y firent largement honneur & prolongèrent sous la feuillée la causerie & les toasts. Il était tard, les premières étoiles brillaient dans le ciel d'un bleu sombre; les enfants étaient endormies de fatigue sur les genoux de leur mère, quand, le repas fini, on reprit enfin la route de la ville. Charles & son ami parlaient haut, se disputaient sur des questions insignifiantes. Henriette se sentait de plus en plus triste, & toute la joie sereine, épanouie au matin sur le front des jeunes gens & des jeunes filles, semblait tombée sous le poids d'une trop longue journée de plaisir, comme un trop ardent soleil fane les plus riantes fleurs.

IV

CONFIDENCES

Le lendemain, Henriette, encore pâlie par la fatigue, sonnait à la porte de son amie Marcelle. Elle fut accueillie avec une joie affectueuse; tout lui souriait dans ce vieux logis, & les enfants qui s'y sentaient aimées & qui y venaient volontiers, sautèrent sur les genoux de son amie & lui firent mille caresses. Elle les leur rendit, mais les yeux de leur mère demandaient un moment de tête-à-tête, & elle leur dit en les embrassant:

« Voulez-vous aller au jardin avec Sophie?

— Oh! oui, ma tante!

— Vous prendrez bien garde à la rivière, mais vous pouvez cueillir des fraises &, qui plus est, les manger. »

Elles sortirent en sautant.

« Ah! Marcelle, que je suis contente de vous voir seule!

— Je l'avais deviné, ma chère Henriette; vous paraissez un peu abattue, votre visage ne me dit rien de trop bon. La partie d'hier?

— Ne m'en parlez pas; d'abord, elle m'a fatiguée à mourir; puis, j'ai eu un ennui extrême.

— Cela n'est pas rare dans les parties de plaisir.

— Figurez-vous que Charles ne m'a pas accompagnée, sous prétexte d'affaires, & qu'il ne nous a rejoints qu'à sept heures du soir.

— C'est fâcheux; mais s'il avait des affaires.

— Laissez donc! Quelles affaires? Il a déjeuné avec monsieur Herbert; ils ont essayé un nouveau cheval; ils ont fait trente tours d'Esplanade, & puis, pour achever la journée, ils sont venus ensemble à Phalempin.

— Monsieur Herbert accompagnait votre mari?

— Eh oui! ils ne se quittent pas depuis quelque temps; ils apportaient un pâté truffé, des cailles, du vin de Champagne, que sais-je? Maman a paru fort mécontente en voyant cet étalage. (Vous savez, Marcelle, combien elle aime l'économie et la modestie) Ce matin, elle a dit ce qu'elle pensait à Charles, qui a pris très-mal le sermon.

— Et vous, Henriette, qu'avez-vous dit?

— J'ai fait comme de coutume: devant maman, j'ai pris le parti de Charles, car je ne puis suppor-

ter qu'on le blâme; & maman sortie, j'ai parlé comme elle, & plus fort qu'elle. Charles s'est fâché, maman s'était impatientée, de sorte que tous deux me boudent.

— Tant pis! répondit Marcelle avec tristesse. Vous ramènerez facilement votre mère, ma bonne Henriette, avec un mot d'excuse & de tendresse; elle mérite tant que vous l'aimiez, elle qui, veuve & sans fortune, vous a élevée, vous a gagné une dot à force de labeur & de sacrifices, & qui vous suit dans la vie avec une si réelle tendresse. Elle prêche l'économie & la vie modeste : n'en a-t-elle pas le droit, elle qui a si bien prêché d'exemple?

— C'est vrai; mais elle est si vive & si sévère!

— Vive dans sa tendresse & sévère pour vos intérêts.

— Vous vous mettez toujours de son côté, dit Henriette avec une petite moue; mais je conviens que vous avez raison, & que maman est très-bonne. Seulement, elle me fait peur.

— Parce que vous êtes encore enfant.

— De mieux en mieux, vous parlez comme elle: *Que tu es enfant, ma pauvre Henriette!* Et Charles, que dites-vous pour sa défense, vous qui êtes l'avocat de tout le monde?

— Rien du tout, car j'aime à croire qu'il n'est pas coupable; seulement, je voudrais qu'il ne se liât pas trop intimement avec ce M. Herbert.

— C'est encore ce que dit maman : elle prétend que monsieur Herbert a le défaut d'être beaucoup trop riche pour nous, le défaut de trop dépenser, d'aimer les spéculations risquées afin de couvrir ses dépenses; enfin, le défaut d'être célibataire.

— Tout cela est vrai.

— Charles le voit fréquemment; il donne pour prétexte à cette liaison les affaires, mot élastique, comme vous savez. Que faire?

— Tâchez de retenir Charles chez lui, chez vous. Votre intérieur n'est-il pas charmant?

— Il l'est pour moi; mais j'ai bien peur que Charles ne trouve notre maison triste, en comparaison des beaux salons de monsieur Herbert; il y a là surtout une serre & un fumoir dont il raffole... Et les chevaux de selle & les voitures lui font bien quelque envie, lui qui, autrefois, aimait tant à se promener à pied avec moi. Nous ne nous promenons plus, Marcelle : je vais seulement à l'Esplanade avec la bonne & mes petites filles.

— Mais le soir, enfin, vous êtes ensemble?

— Quelquefois, pas souvent; il a toujours quelque affaire après dîner; il revient tard, les enfants sont couchées, & moi, à moitié endormie. Nous ne lisons plus ensemble; notre dernier livre; tenez, c'était *le Bravo*, de Cooper, il est resté inachevé.

— Et où est votre mari?

— Avec ses amis, monsieur Herbert & bien d'autres; ils sortent en voiture, ils fument, ils jouent, ils soupent... Je vous assure que ces habitudes de plaisir au dehors ne rendent pas les maris plus aimables chez eux. Ah! les premiers temps de notre mariage m'ont gâtée! J'étais si contente! le serai-je jamais comme en ce temps-là, où je ne pensais pas qu'on pût être autrement qu'heureux ici-bas?...

— Vous le redeviendrez, chérie, lui dit Marcelle avec amitié; il faut être douce & bonne pour Charles, & faire en sorte que sa maison lui plaise mieux que tout autre lieu sur terre.

— Le moyen? demanda la jeune femme; il fera toujours des comparaisons, ces comparaisons le rendent maussade, & alors je perds patience.

— A quoi cela sert-il? Des reproches & de l'humeur ont-ils jamais empêché un mari de faire des sottises?

— Vous en parlez à votre aise, Marcelle; vous ne savez pas combien ces vilains maris ont de défauts.

— Je ne le sais pas par expérience, sans doute, mais j'ai observé autour de moi, & je suis convaincue que le secret des ménages, c'est la douceur & la modération. *Heureux ceux qui sont doux!*

— Il faut, d'après votre système, que les femmes soient parfaites.

— Je ne dis pas le contraire. »

Les enfants rentrèrent en ce moment; elles portaient un grand bouquet où dominaient les roses. Marcelle le prit, le divisa en deux, arrangea, groupa les fleurs avec un goût d'artiste, &, choisissant la plus jolie gerbe, elle la donna à Henriette.

« Voudriez-vous l'offrir, de ma part, à votre mère & l'embrasser pour moi? »

Henriette comprit, & lui serra la main:

« J'y vais de ce pas, dit-elle.

— Toi, Laure, tu porteras l'autre bouquet, & tu le mettras dans le salon de ta maman. Adieu, mes amies, j irai vous voir bientôt. »

Elles partirent. Marcelle, demeurée seule, soupira & se dit :

« Charles fait fausse route... Hélas! je l'avais trop favorablement jugé! »

Elle fit un tour de jardin; des idées tristes, des souvenirs d'autrefois la poursuivaient, mais, en se retournant vers le passé, la vérité l'éclairait, & elle voyait que, d'après une erreur familière aux femmes, elle avait aimé un idéal, un rêve, qu'elle parait, à son gré, de toutes le vertus, des qualités de cœur & d'intelligence qui lui plaisaient le mieux; aujourd'hui le songe disparaissait.

L'idéal tomba en poudre au toucher du réel.

Charles Lethiers demeurait avec ses qualités médiocres, des défauts inquiétants, des goûts assez vulgaires, & le cœur sage qui se détournait de lui, se disait :

« Comment le sauver? comment surtout sauvegarder la femme et les enfants? »

Ces pensées l'occupèrent tout le jour, & le soir, en sortant du Salut, où elle avait beaucoup prié pour Henriette, elle les retrouvait encore sous

toutes leurs faces. Marcelle suivait une rue étroite, habitée par de pauvres gens, & dont presque toutes les demeures lui étaient connues; machinalement, elle regardait ces humbles maisons, toutes semblables au premier coup d'œil, & très-diverses pour qui les examinait avec attention. Les unes avec leurs vitres claires, aux rideaux blancs, leurs carreaux rouges bien lavés, leurs giroflées à la fenêtre, leur feu brûlant pour le souper qu'attendaient de gros enfants, annonçaient le travail, l'ordre, une aisance relative; les autres, dans leur sombre demeure, leur saleté, leur nudité, respiraient le malheur & le vice, & auraient expliqué, au besoin, les abîmes d'inégalité que la paresse creuse entre les enfants d'Adam ; il semblait que les habitants de ces antres ne fussent pas de la même race que le joyeux ouvrier, le solide bourgeois, la jeune dame élégante qui les frôlaient en chemin. Ce fut pourtant dans une des plus affreuses tanières de la ruelle que Marcelle entra.

Des enfants en bas âge, qui grouillaient sur le pavé, mêlaient à chaque instant des pleurs à leurs querelles; chacun d'eux n'avait pour jouets que les mains, les cheveux ou les habits de son frère; une femme, jeune encore, maigre, hâve, épuisée avant l'heure, usait ses yeux en piquant, aux lueurs du jour mourant, les coutures d'un sarrau.

« Vous vous fatiguez, lui dit Marcelle avec bonté; pourquoi n'allumez-vous pas la chandelle?

— Il faudrait de l'argent pour en avoir, mademoiselle, & aussi pour avoir une tartine pour ces pauvres *petits gens-cy* (1). Je vas finir mon sarrau & le rapporter à ma voisine, elle m'avancera un pain & quelques sous.

— Et votre mari?

— Ah! ben, mon mari! il a autre chose à faire qu'à penser à nous; il faisait le lundi autrefois, maintenant il fait le mardi & le mercredi; il se trouve mieux au cabaret qu'ici, & il ne pense pas plus à nous qu'à l'heure de sa mort.

— Et vous ne lui dites rien?

— Mademoiselle, j'ai beaucoup dit, & tant plus je disais, tant plus il me battait. Je ne dis plus rien, & je travaille pour mes enfants; tant qu'ils m'auront, avec la grâce de Dieu, ils auront du pain à manger.

— Mais votre mari était un bon ouvrier, il me semble?

— Oui, mademoiselle; il gagnait, il gagne encore de bonnes journées chez son maître, peintre; nous pourrions vivre à l'aise, s'il voulait; il pourrait être habillé comme un bourgeois, & nos enfants pourraient être bien heureux. Les mauvais camarades, les mauvais conseils l'ont perdu : « Que t'es bête de donner ton argent à ta femme! disaient-ils. Il vaut mieux le donner au cabaretier, sans doute! » N'y a rien à faire.

La pauvre femme soupira; elle était courageuse, elle était résignée, mais un lourd fardeau écrasait son cœur et sa vie. Son mari la rebutait; elle n'avait pas le temps de se faire aimer de ses enfants; elle était le gagne-pain et le souffre-douleur de la maison.

Marcelle soupira aussi; elle prit la main de cette bonne mère, la serra & y laissa une large aumône.

« Allons! dit-elle, faites à souper, Justine, & reposez-vous un peu. »

Elle sortit; mais ces mots : « Mauvais camarades, mauvais conseils! » la poursuivaient, & elle se disait que, quelle que fût la différence des conditions, les mêmes effets produisaient les mêmes causes.

« Henriette aurait-elle le courage de cette digne femme pour ses *petits gens?* » se disait-elle.

MATHILDE BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) Gens, petites gens (prononcez *gins*), se dit pour enfants, dans le patois de Lille.



LES ÉGLANTINES

I

SUR le bord du lac Léman, à un ou deux kilomètres de Genève, se trouve un petit château moderne, placé au milieu d'une vaste prairie. C'est un joli domaine, d'une simplicité agreste. De belles pelouses, des plates-bandes fleuries font oublier qu'il n'y a ni parc ni avenue. Des balcons légers, sur lesquels la vigne se tord & grimpe, entourent le logis. Le lac borde le gazon humide du verger, & vient déposer une frange d'écume blanche sur les fleurettes du jardin.

On appelle cette propriété les Églantines, l'usage du pays étant de donner à chaque villa un nom particulier qui, presque toujours, éveille des idées riantes ou des souvenirs gracieux.

L'été dernier, ce domaine fut vendu à un négociant parisien, monsieur Dutertre. Il était veuf & avait une fille unique, Anna, qui habitait l'Alsace, chez son aïeule ; le climat de Paris ne convenant point à cette jeune personne dont la santé était très-frêle. Il lui fallait le grand air & les distractions de la vie champêtre, les promenades au soleil & les courses dans les bois. Son père, qui l'aimait tendrement, avait dû se priver du plaisir de la voir grandir auprès de lui; mais il se dédommageait en lui faisant de fréquentes visites, & quand elle eut atteint sa dix-septième année, il quitta le commerce pour aller la rejoindre définitivement aux Églantines.

Placée au pied du Jura dont l'air vif & fortifiant était salutaire à la jeune fille, cette demeure avait, en outre l'avantage d'être située fort près de Genève, où Anna, dont on avait négligé l'éducation, devait trouver d'excellents professeurs.

Ce fut au commencement de mai que la famille Dutertre vint s'établir aux Églantines. La jeune personne manifesta une véritable admiration à l'aspect de son nouveau logis & du ravissant paysage qui l'entourait. Elle passa la première journée à visiter le château, les jardins, la grande prairie & la petite baie, où les ondes du Léman venaient se briser.

Elle traversait la salle à manger, pour la dixième fois peut-être, lorsqu'une petite paysanne de quinze à seize ans, qui rangeait la vaisselle, lui dit d'un ton doux & triste :

« Cette demeure vous fera oublier facilement celle que nous venons de quitter, mademoiselle Anna.

— Ah! je le crois bien, répondit Anna avec enthousiasme. J'aime déjà à la folie ces chères Églantines. Et toi, petite, as-tu jamais vu une plus agréable résidence?

— Oui, mademoiselle; j'ai vu notre cher village d'Alsace, nos grands champs de blé, & la plaine unie, où il n'y a ni lacs ni montagnes, mais de beaux troupeaux d'oies qui se promènent dans l'herbe humide; tout cela, je pense, vaut bien Genève & ses environs. »

Mademoiselle Anna Dutertre fit une petite mine moqueuse :

« Du moment que tu préfères les oies aux cygnes du Léman, dit-elle, il est inutile de te parler des beautés du paysage. »

La petite Alsacienne s'essuya les yeux.

« C'est donc vrai, s'écria-t elle, je ne les verrai plus mes troupeaux que j'aimais tant? je n'irai plus m'asseoir auprès d'eux à l'ombre des saules; je ne vous regarderai plus courir dans nos blés, mademoiselle Anna, avec votre grand chapeau de paille & votre petite robe bleue?

— Ah! fi, ma robe d'indienne de Mulhouse! dit Anna en faisant bouffer sa jupe de soie. Je ne porterai plus de robe d'indienne, mon enfant, ni de chapeaux en paille d'Alsace; je m'habillerai comme les demoiselles à la mode, je danserai comme elles, je paraîtrai dans les plus brillantes réunions; & si l'air des montagnes fortifie ma santé, nous irons habiter Paris l'hiver prochain. Alors je serai pleinement heureuse, car mon père me conduira dans le monde!

— Dans le monde! répéta la paysanne surprise. Dans quel monde?

— On dit ainsi, ma petite, en parlant de la bonne société au milieu de laquelle papa & mon parrain, le banquier, m'introduiront certainement.

— Ah! votre parrain, monsieur Daurel, le père de mademoiselle Céleste?

— Précisément, le père de ma chère Céleste, que j'aime tant sans la connaître, qui m'écrit des



PEINT PAR JULES BRETON

GRAVÉ PAR MASSON

LA BÉNÉDICTION DU BLÉ

Journal des Demoiselles.

1870. 38me année

lettres si charmantes, qui est si bonne, si belle, si accomplie. »

La jeune paysanne se mit à rire, & Anna s'interrompit d'un air fâché.

« Ce que je dis n'est point plaisant, fit-elle.

— Oh! pardon, mademoiselle, c'est bien drôle, au contraire, de vous entendre louer ainsi une personne que vous n'avez jamais vue.

— Je ne l'ai jamais vue, c'est vrai, mais mon père & tous nos amis font son éloge.

— Voici monsieur, » dit la paysanne.

Monsieur Dutertre entrait effectivement; il avait un air soucieux, & tenait à la main des lettres qu'il froissait sans y penser. Sa fille courut à sa rencontre, il la baisa au front & lui dit gravement :

« J'ai à te parler, ma chère petite. »

La paysanne se hâta de sortir, & Anna effrayée s'écria :

« Mon père, auriez-vous reçu une mauvaise nouvelle? Ces lettres...

— Ces lettres, ma fille, viennent en effet de me causer une douloureuse surprise, repartit le negociant du même ton sérieux. Elles m'apprennent que mon pauvre ami Daurel est sur le point de faire faillite.

— Est-ce un grand malheur, papa ?

— Un très-grand, ma chère mignonne, surtout dans les circonstances actuelles. En effet, le caissier de notre malheureux ami a disparu en emportant des sommes considérables; la malveillance cherche à accréditer le bruit que Daurel est d'intelligence avec son commis, & qu'ils doivent partager l'argent enlevé.

— Quelle horreur! s'écria la jeune fille. Il faut prouver à tous que c'est une calomnie affreuse.

— Le prouver, mon ange! Et de quelle manière?

— Je ne sais pas, moi; mais vous, papa, ne pourriez-vous trouver le moyen de sauver votre ami?

— Oui, ma fille, il m'est possible de sauver ce malheureux; mais, pour cela, il faut que je lui confie une partie de ma fortune.

— Eh! donnez-la-lui tout entière, & ce ne sera que justice. Ne m'avez-vous pas dit, cent fois, que nous devons tout à monsieur Daurel, & que vous étiez pauvre quand il vous a aidé à fonder votre maison de commerce?

— Très-bien, Anna! s'écria le négociant avec émotion, tu es une bonne petite fille; je savais que tu penserais ainsi : cependant j'ai voulu te consulter.

— Et vous irez au secours de mon parrain, n'est-ce pas?

— Sans doute; ce soir même je me rendrai à Paris, car il n'y a pas de temps à perdre; mais malheureusement ce n'est pas tout, il paraît que le chagrin a gravement altéré la santé de madame Daurel.

— Oh! Dieu! elle n'est pas en danger cependant?

— On l'espère! mais elle a besoin de soins & de ménagements excessifs; les médecins ont ordonné de la conduire à la campagne.

— Heureusement mon parrain possède une fort belle propriété, à peu de distance de Paris, je crois. Céleste m'en a parlé souvent dans ses lettres.

— Mais, ma fille, ce domaine est en vente; tu dois comprendre qu'avant de recourir à l'obligeance de ses amis, Daurel a épuisé toutes ses ressources.

— Alors comment fera-t-il? se décidera-t-il à louer une maison de campagne?

— Je ne le pense pas, mon enfant. Ce pauvre ami considère comme un tort fait à ses créanciers toute dépense qui n'est pas absolument indispensable.

— Madame Daurel pourrait venir aux Églantiers, reprit Anna soucieuse.

— Je te remercie d'avoir eu cette idée. Oui, madame Daurel peut et doit venir aux Églantines, elle le désire, & son mari me prie de lui prêter ce domaine pendant quelques mois. « Tu n'habiteras pas ton château avant l'automne, m'écrit-il, puisque tu es obligé de venir passer l'eté à Paris, où j'ai absolument besoin de ton secours; or, ta fille ne pouvant demeurer seule à Genève, j'espère n'être point indiscret en te priant de permettre à madame Daurel & à Céleste de passer la belle saison dans ton nouveau domaine.

— Mon parrain ne sait donc pas que bonne maman nous a accompagnés aux Églantines? interrompit Anna.

— Il paraît qu'il l'ignore, & s'il venait à apprendre que nous sommes tous installés ici, je crois qu'il serait fâché de m'avoir adressé une semblable demande.

— Il en serait fâché, papa? Et pourquoi donc? La maison est assez vaste pour contenir deux familles, & nous serons heureux d'être réunis. »

Monsieur Dutertre secoua la tête.

« Tu oublies, dit-il, dans quelle position se trouvent ces infortunés. Ce qu'il leur faut, avant tout, c'est le repos, la solitude, la liberté. Ils seraient trop malheureux s'ils se voyaient obligés de cacher leurs larmes & de sourire à leurs hôtes. Madame Daurel doit être chez elle, libre & indépendante; la moindre émotion lui ferait beaucoup de mal; ta présence, celle de ton aïeule lui rappelleraient sans cesse qu'elle n'a d'autre asile que celui que nous voulons bien lui offrir, & qu'elle se trouve, pour ainsi dire, à notre merci.

— Mon père, demanda la jeune fille inquiète, me conseilleriez-vous de quitter ce château?

— Oui, mon enfant, pendant quelques semaines; il me semble qu'il faudrait laisser à cette pauvre malade le temps de se calmer & de s'habituer à son nouveau genre de vie. Mais dès qu'elle ira mieux, dès que ma présence à Paris ne sera plus indispensable, je viendrai te présenter à Céleste, & à sa mère, & j'espère qu'alors nous pourrons ha-

biter aussi le château sans leur causer le moindre dérangement. »

Anna semblait désolée.

— Mais, dit-elle, qu'est-ce que bonne maman pensera de tout ceci? Elle est à peine arrivée aux Églantines, & voilà que nous allons la prier de faire ses préparatifs de départ.

— Ma chère enfant, repartit monsieur Dutertre, ton aïeule sera enchantée de retourner en Alsace; elle n'a pas voulu se séparer de toi, mais sois convaincue qu'elle préfère sa vieille maison, tapissée de lierre, à toutes les villas du monde. Quant aux préparatifs dont tu parles, je ne crois pas qu'il soit utile d'en faire beaucoup. Nous abandonnons le logis tout meublé à madame Daurel, & je te conseille même de laisser tes malles dans quelque coin; ton absence sera si courte que tu n'as pas besoin d'emporter une quantité d'objets de toilette. »

La jeune fille baissa la tête & essuya une larme.

« Reste, si tu veux, lui dit doucement monsieur Dutertre.

— Oh! s'écria-t-elle, c'est impossible, je le vois bien, mais il me semble que je n'aurai jamais le courage de partir. »

II

Trois semaines après, par une riante matinée, une jeune fille blonde, jolie, élégante, était assise sur le balcon qui entoure la villa des Églantines. Elle feuilletait un livre posé sur ses genoux, mais elle ne lisait point. Elle avait un air rêveur, boudeur & nonchalant; elle s'ennuyait & le faisait assez voir. Pendant ce temps, une femme de chambre cueillait des verveines, arrosait des cactées, des géraniums, placés dans des caisses, & remplissait de fleurs nouvelles des jardinières en bois rustique, que l'on avait disposées dans tous les coins du salon.

« N'aurez-vous pas bientôt fini, Julie? demanda la jeune fille d'une voix traînante, vous faites un bruit fatigant.

— J'aurai fini lorsque mademoiselle me l'ordonnera, répondit Julie d'un air pincé; si mademoiselle trouve qu'il y a assez de fleurs dans les vases...

— Oh! oui, certes, bien assez pour ce qu'on doit en faire. A quoi serviront ces corbeilles, je vous prie? Ma mère ne peut supporter le parfum des fleurs, & moi, j'ai pris en aversion les roses, les jasmins, les verveines, depuis que je suis arrivée en ce pays. Ici, on ne voit que des fleurs. Partout des jardinets, des serres, des chalets couverts de pois musqués, de volubilis, de capucines; des plantes grasses sur les balcons, des rosiers grimpants sur les toits. C'est trop, cela en devient fade. Si du moins on apercevait les gens qui sèment, qui émondent, qui jardinent. Mais non, personne; c'est un vrai désert fleuri & parfumé.

— Mademoiselle regretterait-elle Paris? demanda la femme de chambre.

— Quelle question, Julie! Vous savez bien que je n'aime point la campagne. Celle-ci, en particulier, me déplaît horriblement. Et cette bicoque, qu'on appelle un château, faudra-t-il que je l'habite jusqu'à l'hiver? je crois que j'y mourrai d'ennui.

— Mais mademoiselle aura bien quelques distractions, nous sommes si près de Genève! »

Céleste haussa les épaules.

— Ah! oui, Genève, parlons-en, dit-elle, une ville sombre, triste, silencieuse.

— Mademoiselle, je pensais tout le contraire. Mais si Genève est triste, les villas sont peuplées d'étrangers de distinction, qui donnent des bals, des concerts, des représentations dramatiques. Du moins, la femme de chambre de madame Melton me l'a affirmé hier.

— La femme de chambre de madame Melton! Est-ce que madame Melton est à Genève? demanda Céleste avec vivacité.

— Oui, mademoiselle, & elle y demeurera pendant toute la belle saison.

— Vraiment? Quelle bonne nouvelle! Madame Melton est si bonne, si charmante, je suis ravie de l'avoir pour voisine.

— Sans doute, ce sera fort agréable; cette dame est très-riche, elle aime le monde, elle reçoit souvent.

— Julie, dit Céleste après avoir réfléchi un instant, coupez nos plus belles fleurs, faites-en un bouquet & portez-le, de ma part, à madame Melton.

— Oui, mademoiselle. — Voilà un cadeau qui ne nous coûtera guère, reprit la femme de chambre à demi-voix; — comme disait mademoiselle tout à l'heure, il y a tant de fleurs ici, que cela en devient fade.

— Chère madame Melton! s'écria Céleste. Je serai bien heureuse de la revoir. — Mais, Julie, je ferais mieux, ce me semble, de porter moi-même ce bouquet. Oui, il faut que je demande à ma mère la permission d'aller voir notre amie. C'est vous qui m'accompagnerez, car madame de Bruny, mon institutrice, a sa migraine. Préparez-vous & apprêtez aussi ma toilette, je désire qu'elle soit élégante & simple; madame Melton a si bon goût! »

Céleste s'élança dans l'appartement de sa mère, tandis que Julie murmurait avec humeur:

« Apprêtez-vous; faites ma toilette; cueillez un bouquet; trottez dans la poussière par ce grand soleil: en voilà des ordres! Elle m'exténue, mademoiselle Céleste; elle ne ressemble guère à madame, qui est si douce & si bonne; non, certes, elle ne lui ressemble pas. Mais aussi ses parents la gâtent à plaisir, ils craignent de lui faire le moindre chagrin. Ne devaient-ils pas lui avouer franchement qu'ils ont perdu presque toute leur fortune? Ah bien! oui, la pauvre demoiselle se croit

encore riche; on lui a parlé de légers revers, d'embarras momentanés, voilà tout, & cependant chacun sait bien que monsieur a été sur le point de faire faillite.

— Julie, maman permet, nous allons sortir; vite, vite, habillez-moi, dit la jeune fille en rentrant toute joyeuse. — Non, je ne mettrai point cette vilaine robe lilas, cherchez mon costume de taffetas bleu. Madame Melton aime beaucoup le bleu. Comme c'est heureux que vous ayez rencontré sa femme de chambre! Mais n'auriez-vous pas vu encore d'autres personnes de notre connaissance?

— Non, mademoiselle; j'ai eu tant d'occupations depuis que nous sommes aux Églantines, comme on dit, que je ne suis allée qu'une seule fois à Genève. Néanmoins j'ai pu apprendre les noms de nos plus proches voisins.

— Eh bien! ces noms?

— Tous inconnus, mademoiselle. C'est une famille anglaise qui occupe la grande maison blanche, ici, à gauche. Le chalet en face appartient à une dame qui a deux chiens & trois chats. Le château que vous voyez sur ce monticule a été loué aussi par un Anglais, & cette maisonnette en bois sculpté, qui se trouve au bout du verger des Églantines, est habitée par une vieille dame & sa petite-fille, madame & mademoiselle Éberard. Hier, à la messe, elles s'étaient placées auprès de nous. Vous les avez remarquées, mademoiselle; & le chapeau jaune & vert de l'aïeule, la robe à falbalas de la petite vous ont beaucoup divertie.

— Quoi! repartit Céleste, ces deux personnages si bizarres sont nos voisines? On les eût choisies entre mille qu'elles ne seraient pas plus grotesques. La bonne dame, avec sa toilette bigarrée, semblait s'être drapée dans un lambeau d'arc-en-ciel. Et la jeune personne, quelle plaisante caricature! »

Mademoiselle Céleste éclata de rire, &, s'approchant d'une glace, elle se mira longtemps, & parut contente d'elle-même.

« Trouvez-vous que ce costume me sied bien, Julie? Le bleu en est un peu foncé, peut-être? Donnez-moi un chapeau, & partons. »

III

Madame Melton était veuve & n'avait qu'un fils, très-jeune encore, qui venait d'embrasser la profession d'avocat. Elle possédait une grande fortune, dont elle faisait un excellent usage. Les pauvres se partageaient une portion de ses revenus, le monde aussi prélevait la sienne. Cette aimable & spirituelle personne donnait souvent des fêtes à ses amis, prenait plaisir à s'entourer d'œuvres d'art, & faisait de grandes libéralités aux établissements de bienfaisance. Elle était très-liée avec madame Daurel, & les amis des deux familles pensaient que Fernand Melton, ce jeune avocat qui donnait de si belles espérances, pourrait bien épouser un jour la blonde & charmante fille du banquier. Ils se trompaient: madame Melton aimait beaucoup Céleste, mais elle ne s'abusait pas sur ses défauts, & ne découvrait point en elle les qualités qu'elle souhaitait de rencontrer chez sa belle-fille; de son côté, la frivole jeune personne ne sympathisait point avec le grave avocat; elle disait d'un ton d'ironie qu'il était trop raisonnable & trop raisonneur.

Madame Melton n'était pas seule lorsqu'on lui annonça la visite de Céleste. Elle avait auprès d'elle une jeune fille brune, mince, svelte, aux joues un peu pâles, aux yeux noirs & vifs.

« Bonjour donc, très-chère enfant, dit la maîtresse du logis en embrassant affectueusement la fille de sa meilleure amie. C'est une bonne surprise pour moi que votre arrivée en ce pays. Comment va madame Daurel?

— Beaucoup mieux, madame, répondit Céleste; sa santé s'améliore de la façon la plus heureuse. Elle m'a chargée de vous offrir ses meilleurs compliments, nous espérons qu'elle aura bientôt le plaisir de vous voir.

— J'irai demain chez elle, certainement. Je sais seulement, depuis hier, que vous êtes établies aux Églantines, &, si vous ne m'aviez prévenue, je serais allée vous embrasser, là-bas, aujourd'hui même. Asseyez-vous, ma chère Célestine, & permettez que je vous présente ma petite amie, mademoiselle Marianne Éberard. — Mademoiselle Céleste Daurel. »

La fille du banquier avait reconnu déjà la petite fille de la vieille dame à la robe couleur d'arc-en-ciel qu'elle trouvait si ridicule; elle s'inclina d'un air gracieux, en dissimulant un sourire moqueur, tandis que la brunette saluait avec gaucherie.

« Pas comme cela, Marianne; ce que vous faites ne peut pas s'appeler une révérence, dit madame Melton à sa petite amie. Oh! que vous saluez maladroitement, ma pauvre enfant! — Ma chère Céleste, ajouta-t-elle en se tournant du côté de l'autre jeune fille, ne vous étonnez point de m'entendre donner des conseils à Marianne, c'est une véritable petite sauvage, qui ne connaît point les usages du monde, & dont je me suis engagée à terminer l'éducation.

— Chère madame, repartit la belle Céleste en re-regardant mademoiselle Éberard du haut de sa tête, je ne m'attendais point à avoir le plaisir de rencontrer chez vous ma plus proche voisine.

— Connaîtriez-vous ma petite Marianne? demanda madame Melton fort surprise.

— Non, madame; mais j'ai eu l'avantage d'apercevoir mademoiselle, hier, en sortant de la messe, & l'on m'a dit qu'elle habite tout près de notre château.

— Notre maison est placée au bout du clos

des Églantines, murmura timidement Marianne.

— Cette maison est, je crois, un petit pavillon rustique, dit Céleste avec un peu de dédain.

— Effectivement, mademoiselle; mais il est bien assez vaste pour nous loger, ma grand'mère & moi; nous y sommes très-confortablement installées, je vous assure; nous n'avons d'ailleurs qu'une petite domestique, qui ne fait pas beaucoup de bruit & ne tient pas beaucoup de place.

— Cette demoiselle a une conversation des plus intéressantes, murmura Céleste en se penchant vers madame Melton pour lui offrir son bouquet.

— Et vous, ma chère Céleste, êtes-vous satisfaite de votre nouvelle demeure? demanda madame Melton, qui feignit de n'avoir point entendu la réflexion de la moqueuse jeune fille.

Celle-ci fit une moue dédaigneuse.

« Ma nouvelle demeure? répéta-t-elle. Oh! madame, qu'elle est triste! Une maison rustique, fort mal meublée, qui se donne des airs de château, & où il nous est presque impossible de recevoir convenablement nos amis.

— Vous l'avez louée pour cette saison seulement?

— Nous ne l'avons pas louée, madame; le propriétaire nous l'a prêtée, parce que papa lui a rendu autrefois de grands services. »

Il y eut un instant de silence, puis Céleste reprit d'un ton vif et gai :

« Chère madame, vous ne m'aviez jamais parlé de votre jeune amie, mademoiselle Éberard.

— Mais je ne connaissais point Marianne lorsque j'ai quitté Paris, mon enfant. Il n'y a pas plus de quinze jours que je l'ai vue pour la première fois.

— Il y aura demain quinze jours, en effet, murmura la timide brunette.

— Elle joue fort bien le rôle d'écho, mais ne saurait-elle rien dire de son chef? pensa Céleste en regardant mademoiselle Éberard.

— Marianne, chère petite, reprit madame Melton, voudriez-vous charger ma femme de chambre de nous apporter des glaces? Elle est au fond du jardin, & n'entendrait point la sonnette. »

La jeune fille se leva & sortit avec le plus aimable empressement.

« Je l'ai éloignée afin de pouvoir vous parler d'elle, dit madame Melton à Céleste. Vous ne comprenez point, sans doute, que je me sois attachée à une personne qui, le mois dernier encore, m'était inconnue. Ah! c'est que Marianne est un ange de bonté, de candeur & de dévouement. Elle passe ses journées à faire le bien; son aïeule lui donne l'exemple, elles vont ensemble visiter les pauvres & les malades. C'est un parent de ces dames qui m'a fait faire leur connaissance, il y a quinze jours, & depuis, je vois Marianne fort souvent. Quelquefois elle vient ici avec son aïeule; mais la plupart du temps, c'est leur petite bonne qui amène la jeune fille chez moi. »

Madame Melton s'interrompit, car Marianne rentrait, apportant elle-même les glaces demandées.

« Et votre piano, Céleste, vous ne le négligez pas, je pense? reprit la maîtresse du logis pour changer le cours de l'entretien. Avez-vous fait de grands progrès depuis que nous nous sommes quittées?

— Je n'en ai fait aucun, madame; je ne me suis pas occupée de musique cette année; la maladie de ma mère, & d'autres soucis m'ont absorbée entièrement, dit Céleste qui, tout en parlant, fit courir ses doigts légers sur le piano de madame Melton.

— Quel jeu brillant vous avez, mademoiselle! s'écria Marianne.

— Et vous, mademoiselle, êtes-vous musicienne? lui demanda Céleste, d'un ton de condescendance.

— J'ai pris quelques leçons de piano, répondit l'enfant, mais j'en ai bien peu profité. Néanmoins, je connais assez la musique pour l'aimer beaucoup, & j'éprouverais un grand plaisir à vous entendre... Je suis indiscrète peut-être, ajouta-t-elle timidement.

— Point du tout, repartit la belle Céleste; je vais jouer, si madame Melton le permet; mais c'est à condition que vous prendrez ensuite ma place au piano.

— J'y consens, dit Marianne; je n'ai pas assez de talent pour me faire prier. »

Mademoiselle Daurel était bonne musicienne; elle exécuta quelques morceaux très-brillants, & fut charmée de voir qu'elle éblouissait la naïve Marianne. Celle-ci ne lui ménagea point les applaudissements, mais madame Melton se contenta de dire :

« C'est charmant, Céleste; vous n'avez rien perdu, si vous n'avez pas fait de progrès. »

L'orgueilleuse jeune fille attendait d'autres louanges; elle se mordit les lèvres d'un air de dépit.

« C'est à votre tour, mademoiselle, » dit-elle à Marianne.

Celle-ci paraissait fort troublée.

— Je ne vois pas ce que je pourrais jouer, balbutia-t-elle, je suis d'une ignorance! Si vous le permettez, je chanterai une romance que ma maîtresse de piano aimait beaucoup, une bien vieille romance; mais la bonne madame Corbin est vieille aussi, & lorsqu'elle avait vingt ans ce morceau de chant était très à la mode.

— Voyons la romance de madame Corbin, dit Céleste, qui se mit à rire aussitôt que Marianne eut posé ses doigts sur le piano.

C'était risible, en effet : la pauvre petite musicienne balançait la tête en cadence, se penchait à droite & à gauche, ainsi qu'elle avait vu faire à sa vieille maîtresse de musique, & chantait, comme elle, d'une voix chevrotante & nasillarde, la célèbre romance de Chateaubriand.

Céleste, la figure cachée dans son mouchoir, cherchait à étouffer ses éclats de rire. Voyant que c'était impossible, elle se leva & s'élança sur la terrasse.

Marianne s'interrompit, se détourna, & aperçut la moqueuse jeune fille qui riait jusqu'aux larmes.

« Je suis bien ridicule, n'est-ce pas? dit-elle tristement à madame Melton.

— Vous êtes un petit ange, répliqua celle-ci, & vous avez la plus douce voix qu'il soit possible d'entendre. Mais, mon enfant, ne battez pas la mesure avec votre tête, ne vous penchez point ainsi de tous côtés; prenez une attitude simple, gracieuse, naturelle; laissez cette voix chevrotante à la bonne madame Corbin, & surtout, surtout, efforcez-vous d'oublier l'accent de votre village.

— Je vous remercie, madame, et je tâcherai de profiter de vos leçons, » répliqua l'aimable enfant avec une docilité touchante.

IV

La santé de madame Daurel s'améliorait de jour en jour. Elle se promenait souvent dans le verger, appuyée sur le bras de sa fille; elle pouvait recevoir les personnes qui venaient au château, mais elle n'était point en état de faire des visites & de conduire Céleste dans le monde. Lorsqu'il y avait, à Genève, quelque petite fête, la jeune fille y allait avec son institutrice, qui était une personne fort distinguée, de bonne famille & de grand mérite.

Marianne & Céleste se rencontraient souvent chez madame Melton. Celle-ci continuait à témoigner une vive amitié à la jeune Marianne, si douce, si naïve, si candide. Elle se plaisait à l'initier aux usages du monde, à redresser ses jugements & ses idées; elle l'instruisait, la conseillait, lui donnait en quelque sorte une seconde éducation. Elle était bien payée de ses peines, la jeune fille avait une intelligence vive et prompte, un caractère souple & charmant, & le plus grand désir d'apprendre.

La préférence marquée qu'une personne aussi distinguée que madame Melton accordait à Marianne froissait éminemment Céleste Daurel. Il semblait qu'on lui fît du tort à elle-même, &, dans son dépit, elle ne perdait aucune occasion de tourner en ridicule la pauvre petite villageoise.

Mais bientôt les deux jeunes filles durent renoncer au plaisir d'aller presque chaque jour chez madame Melton. Monsieur Fernand vint passer quelques semaines auprès de sa mère, & naturellement ces demoiselles cédèrent la place au jeune avocat. Il était à Genève depuis sept ou huit jours, lorsque Marianne & Céleste se rencontrèrent un matin dans la campagne. Mademoiselle Daurel était suivie de sa femme de chambre, & Sophie, l'unique servante de mesdames Eberard, accompagnait sa jeune maîtresse. Celle-ci tendit la main à Céleste avec effusion.

« Je suis bien contente de vous voir, lui dit-elle, & je voudrais vous prier de me donner un conseil; mais peut-être n'avez-vous pas le loisir de m'entendre.

— Si vraiment, repartit la belle Céleste, je me promène sans but — & j'ajouterai, sans plaisir. — Ainsi je vous accompagnerai volontiers jusqu'à ce que j'aie pu répondre à ce que vous désirez me demander. Où allez-vous, & pourquoi Sophie porte-t-elle cette immense corbeille?

— Cette corbeille contient des vêtements & du linge que bonne maman envoie à ses pauvres, dit Marianne en rougissant avec une modestie charmante.

— Toujours la bienfaisance en personne? fit la moqueuse Céleste.

— C'est à propos des soirées de madame Melton que je voudrais vous consulter, se hâta de dire Marianne, afin de changer le cours de l'entretien.

— Des soirées de madame Melton? Que voulez-vous dire, ma chère? Madame Melton ne donne pas de soirées.

— Pardon, mademoiselle; à présent que son fils est à Genève, elle recevra tous les mercredis, les invitations seront lancées ce soir.

— Vous avez déjà reçu la vôtre, il paraît, dit aigrement Céleste.

— C'est vrai : madame Melton a eu la bonté de m'écrire, elle veut absolument que j'aille chez elle mercredi soir. Cela m'embarrasse et m'effraie un peu. Je n'ai jamais dansé & jamais vu de bals, & là-dessus bonne maman n'en sait pas plus long que moi. Elle a toujours habité la campagne; avant que nous ne vinssions à Genève, nous n'avions que des paysans pour voisins. Ma grand'mère s'entretenait familièrement avec eux, elle comprenait leur langage, elle avait des occupations presque semblables aux leurs. Cette chère aïeule consentirait difficilement à me conduire dans le monde; je l'ai dit à madame Melton, et celle-ci m'écrit ce matin qu'elle priera madame votre mère de vouloir bien permettre que j'aille avec vous à ses soirées.

— Mais il est encore plus impossible à ma mère malade qu'à madame votre aïeule d'aller au bal, repartit Céleste, qui n'avait nulle envie de se charger de Marianne.

— C'est vrai, mademoiselle; mais vous irez sans doute avec madame de Bruny, & si vous voulez bien souffrir que je vous accompagne...

— Vous me ferez beaucoup d'honneur, dit Céleste d'un ton glacé, mais ce n'est pas un conseil que vous me demandez, c'est...

— Une très-grande faveur, interrompit ingénument Marianne. Mais j'ai besoin aussi de conseils, car je ne sais pas du tout comment on s'habille pour aller au bal.

— Eh! c'est bien simple, mademoiselle; chaque personne choisit les couleurs & les parures qui conviennent à son âge, à son teint & à son genre... de beauté.

— Quelles couleurs choisissez-vous ordinairement, mademoiselle Céleste?

— Le vert & le bleu. Cela sied aux blondes qui ont le teint très-clair.

— Et celles qui ont les cheveux aussi noirs que l'aile du corbeau?

— Les couleurs éclatantes vont bien aux brunes, dit Céleste d'un ton d'oracle. Pour vous, mademoiselle Marianne, vous pourriez porter un costume blanc & rose.

— Mais on dit que le rose est la parure des villageoises.

— C'est possible; je ne connais point les goûts des demoiselles de la campagne, fit Céleste d'un air de dédain.

— Alors je ne mettrai pas de rose, je ne veux pas qu'on me prenne pour une petite paysanne, dit Marianne avec ingénuité. Je me déciderai pour une de ces couleurs éclatantes dont vous parliez tout à l'heure. Je n'ai que l'embarras du choix. Je suis une enfant très-gâtée, mademoiselle Daurel. Figurez-vous que l'on vient de m'envoyer de Paris une caisse remplie d'étoffes charmantes.

— Oh! alors, il vous sera facile de faire florès, lorsque vous irez dans le monde, » repartit Céleste d'un ton moqueur.

Le lendemain, l'invitation de madame Melton arriva aux Églantines, & madame Daurel permit volontiers à sa fille d'aller à cette soirée avec madame de Bruny. Le jour suivant, madame Melton vint en personne prier sa jeune amie de vouloir bien se charger de Marianne. Céleste n'osa répondre par un refus, & madame de Bruny déclara qu'elle était charmée de pouvoir rendre ce petit service à mademoiselle Eberard, dont chacun dans le voisinage vantait la générosité, le dévouement & les qualités aimables.

« Cette chère enfant vaut encore mieux que sa réputation! s'écria vivement madame Melton.

— En ce cas, je souhaite de tout cœur qu'elle devienne l'amie de Céleste, » reprit la pauvre malade.

Mademoiselle Daurel rougit, hocha la tête, & chercha à détourner le cours de l'entretien. Ce même jour, comme elle se trouvait seule avec sa femme de chambre, celle-ci lui dit d'un ton confidentiel :

« Mademoiselle sait sans doute que l'on parle beaucoup du mariage prochain de monsieur Fernand Melton? »

Céleste sourit.

« Quoi! dit-elle, ces bruits que l'on faisait courir à Paris ont trouvé un écho à Genève?

— Je crois que mademoiselle fait erreur, répliqua Julie. Lorsque madame Melton était à Paris, elle ne connaissait point encore mademoiselle Eberard, & par conséquent...

— Mademoiselle Éberard! Marianne! interrompit Céleste stupéfaite. Vous ne voulez pas dire, j'imagine, que madame Melton se propose de marier son fils à cette paysanne?

— Cependant, mademoiselle, on assure...

— Allons donc! quelle absurdité! Vraiment, Julie, vous me faites rire.

— Mademoiselle, je n'invente point cette nouvelle, & chacun la tient pour très-véritable. Il paraît que la femme de chambre de madame Melton a entendu sa maîtresse & monsieur Fernand parler ensemble de ce projet de mariage. »

Céleste devint rouge comme braise. Pour cacher son trouble, elle s'éloigna brusquement, s'élança dans sa chambre; &, toute tremblante de colère & de dépit, elle se mit à marcher à grands pas.

« Qu'avez-vous, mon enfant? lui demanda son institutrice, qui entra un instant après; jamais je ne vous ai vue ainsi. Céleste, répondez-moi. Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, n'est-ce pas?

— Rien arrivé de fâcheux, madame! répéta la jeune fille. C'est-à-dire que je vais être la fable de tous les salons de Genève.

— Ah! ciel! Pourquoi donc?

— On assure que Marianne Éberard doit épouser monsieur Melton, dit Céleste d'une voix altérée.

— Eh bien, que vous importe?

— Oh! madame, vous n'avez pas oublié, je pense, ce qu'on disait dans notre société, l'hiver dernier, à Paris?

— Ce qu'on disait? On a parlé, je crois, de votre mariage avec monsieur Fernand; mais ce bruit sans consistance vous faisait sourire, & le jeune homme n'avait point du tout votre sympathie.

— Non, certes, il ne l'avait point, & je ne voudrais pas l'épouser. Mais le sait-il? sa mère le sait-elle? Nullement! Et voilà qu'on me préfère une inconnue, une paysanne, une mademoiselle Éberard, qui vient on ne sait d'où. Ah! comme le monde va se réjouir de ce qu'il appellera ma déconvenue! »

Madame de Bruny se mit à rire.

« Osez-vous bien pleurer? dit-elle. Mais c'est honteux! Vous ne voulez pas épouser ce jeune homme, & vous trouvez mauvais qu'il se marie! »

Céleste, un peu confuse, essuya ses yeux humides & essaya de parler d'autre chose.

Le lendemain, elle cueillait des fruits dans son verger, lorsqu'elle aperçut Marianne qui venait à sa rencontre.

« Bonjour, mademoiselle Céleste, dit la gentille enfant; puisque vous êtes si près de notre maisonnette, faites-moi, je vous prie, le plaisir d'entrer un instant. Je désirerais que vous prissiez la peine de choisir, parmi les jolies étoffes que l'on m'a envoyées de Paris, celles qui conviendront le mieux pour ma toilette de bal. »

Céleste allait répondre par un refus hautain, quand tout à coup elle songea qu'il lui serait fa-

cile de fagoter Marianne d'une façon si plaisante, que tous les amis de madame Melton en riraient aux éclats, & que monsieur Fernand n'aurait certainement plus le courage d'épouser une personne qui se serait montrée, en plein bal, dans un accoutrement des plus grotesques.

Elle entra donc dans la maison rustique, & y resta près d'une demi-heure. Lorsqu'elle sortit & qu'elle eut pris congé de Marianne, un éclair de joie méchante brillait dans ses yeux.

« Ah! monsieur Fernand, dit-elle avec une cruelle ironie, qu'il me tarde d'introduire votre jolie fiancée dans le salon de madame votre mère! C'est une bonne surprise que je vous ménage, & j'espère que mademoiselle Éberard fera sensation lorsqu'elle apparaîtra avec un costume pareil à celui de Colombine du théâtre des marionnettes.

Ce mercredi, si impatiemment attendu, arriva enfin; mais ce jour-là Céleste était d'une humeur des plus fâcheuses; rien ne lui plaisait; elle se fit coiffer deux ou trois fois. Elle avait passé la matinée à chercher inutilement un très-bel éventail auquel elle tenait beaucoup, & la perte de cet objet l'avait contrariée d'autant plus qu'elle ne voyait pas la possibilité de le remplacer.

Elle n'était point habillée encore lorsque Marianne entra.

« Quoi! lui dit celle-ci, vous n'êtes pas prête? Dépêchez-vous, dépêchez-vous, ma chère Céleste, nous arriverons trop tard. »

Mademoiselle Daurel ne répondit point, tout occupée qu'elle était à regarder son amie.

Marianne avait une toilette simple & charmante.

Elle était vêtue de blanc avec un diadème de marguerites roses, une tunique qui flottait, & une grâce, une fraîcheur, une élégance de bon goût qu'on ne saurait décrire.

« Vous ne vous êtes point parée du costume que nous avions choisi ensemble lui dit Céleste.

—Non, répondit-elle, & j'en suis bien fâchée. Je ressemble à une pensionnaire qui vient de recevoir un prix, n'est-ce pas? Pour me consoler, Sophie prétend que j'ai l'air de marcher au milieu du brouillard; mais malgré tout ce qu'elle peut me dire, je vois bien que ma toilette est d'une simplicité trop enfantine, & que madame Melton me considère comme un grand bébé.

— Ah! fit Céleste, c'est madame Melton?...

— Oui! c'est elle qui veut que je m'habille ainsi; elle m'a engagée à réserver, pour le mardi gras, l'autre costume que nous trouvions si magnifique. »

Céleste se mordit les lèvres et dit d'un ton sec.

« Mademoiselle, voulez-vous passer au salon, s'il vous plaît? Je ne serai point habillée avant une demi-heure.

— Ah! s'empressa de répondre Marianne, ne faites point attention à moi. Il faut, d'ailleurs, que j'aille donner un ordre à Sophie. Elle m'a accompagnée jusqu'ici, & ne veut point retourner au chalet avant de vous avoir vue dans toute votre splendeur, ma chère Céleste.

Lorsque Marianne fut sortie, Julie la femme de chambre alla prendre, sur un meuble, un éventail qu'elle examina avec beaucoup d'attention, & qu'elle présenta à Céleste en lui disant :

« Mademoiselle voudrait-elle prendre la peine de regarder ceci?

— Mais c'est l'éventail que nous avons cherché tout le jour, & auquel je tiens parce qu'il m'a été donné par le meilleur ami de mon père, monsieur Dutertre, repartit la jeune fille.

— Mademoiselle fait erreur, cet éventail appartient à mademoiselle Éberard, dit Julie d'un air pincé.

— Ah! fit négligemment Céleste, il est pareil au mien. Voilà les bergères, les colombes, les agneaux blancs, les papillons bleus, les buissons de roses que je connais si bien.

— Effectivement, reprit Julie du même ton mystérieux, l'éventail de mademoiselle, qui a coûté fort cher à monsieur Dutertre, & qui a été peint par un artiste remarquable, ne diffère en rien de celui-ci. »

Marianne, qui rentrait au même instant, regarda de tous côtés d'un air inquiet.

« Je cherche mon éventail, dit-elle; si je ne l'ai point déposé ici, j'ignore ce qu'il est devenu.

— Le voilà, mademoiselle, » répliqua la femme de chambre d'un air d'étonnement & de méfiance.

V

Cette soirée, que Marianne et Céleste appelaient un bal, était une simple réunion d'amis. Parmi les jeunes invitées de madame Melton, se trouvaient deux ou trois pensionnaires en congé, &, pour leur être agréable, la maîtresse de la maison proposa de jouer d'abord à de petits jeux innocents.

« Avant d'organiser des quadrilles pour les grandes demoiselles, il faut s'occuper un peu des fillettes qui ne savent point encore danser, » dit-elle en regardant Marianne.

Céleste fit une moue dédaigneuse, tandis que toute la société se rangeait en demi-cercle.

« Mettez-vous auprès de moi, Marianne, dit madame Melton à sa jeune amie, il faut que je vous serve de mère, puisque vous n'en avez pas. Voulez-vous diriger le jeu, Céleste? » ajouta-t-elle en remarquant l'air maussade & ennuyé de mademoiselle Daurel.

Celle-ci répliqua du bout des lèvres & en minaudant : « Veuillez m'excuser, madame; en fait de jeux d'esprit, je suis la personne du monde la plus ignorante. Si vous le permettez, je me contenterai de recueillir les gages. »

Elle prit une corbeille et la déposa nonchalamment sur ses genoux. Mais elle seule ne s'amusa

point; la partie fut très-gaie, on se divertit beaucoup; les pensionnaires rirent avec modération, mais de tout cœur. Marianne portait au jeu le plus vif intérêt, & chacun la trouvait charmante dans sa grâce naïve. Comme la maîtresse du logis avait pour elle des attentions particulières, les invités lui faisaient mille prévenances, & les gens qui se piquaient d'être au courant de toutes les nouvelles la traitaient un peu comme l'enfant du logis. Céleste le remarquait bien; elle en était triste & humiliée, & un méchant démon lui inspirait toutes sortes de pensées de colère & de vengeance. Après avoir réfléchi longuement, elle décida qu'il fallait obliger Marianne à chanter & à jouer du piano, ce qui divertirait fort toute la société, & quand il fut question de racheter les gages, elle fit part de son dessein à deux ou trois jeunes filles qui parurent enchantées de rire aux dépens de cette enfant naïve & candide.

Marianne, sans se douter de rien, se laissa conduire au piano, tandis que madame Melton lui disait, après avoir lancé à Céleste un regard indigné :

« Ma chère petite, voulez-vous que mon fils rachète votre gage & chante en votre lieu & place, la romance que l'on vous a imposée?

— Oh! oui madame, avec grand plaisir, dit Marianne en se levant toute joyeuse.

— Mais, ma mère, fit observer le jeune avocat, personne ici ne consentira à cet arrangement, nous y perdrions trop.

— Ce serait contre les règles du jeu, s'écrièrent quelques jeunes filles, on ne peut établir une coutume qui donnerait lieu à des abus : chacun à son tour & chacun pour soi!

— Vous voyez, madame, il faut que je subisse ma peine, » dit Marianne en se rasseyant au piano avec une docilité charmante.

Elle posa ses doigts sur le clavier & frappa quelques accords. Son attitude était simple, naturelle, & gracieuse; elle avait profité, non-seulement des conseils de madame Melton, mais encore des leçons que Céleste lui avait données à son insu.

Mais, s'il est aisé de changer un geste, une pose, un mouvement de tête, il est difficile de perdre l'accent de sa province, & ce n'est pas l'affaire d'un jour; Marianne le savait aussi bien que madame Melton, & elle se tira de ce mauvais pas avec autant de bonheur que d'adresse. Comme elle parlait correctement la langue allemande, elle entonna un lied doux, naïf, mélancolique, qui semblait composé exprès pour sa voix charmante. Elle obtint un véritable succès, elle fut complimentée, félicitée, couverte d'applaudissements. Toujours timide & modeste, elle eût voulu se dérober aux louanges qu'on lui prodiguait.

« Mademoiselle Daurel est comme moi, fit observer une dame qui était assise auprès de Céleste, elle craint de mêler sa voix à toutes celles qui crient bravo. On voit que cette aimable enfant souffre d'être ainsi applaudie & mise en évidence. Elle fuirait si elle osait; elle me rappelle l'héroïne des ballades germaniques qui disparaissait au premier mot qu'on se permettait de lui adresser.

Céleste ne répondit point & demeura interdite; pour la première fois peut-être, elle se trouvait prise sans vert.

Il était temps de danser, & tandis que les quadrilles s'organisaient, Marianne s'assit auprès de madame Melton en disant avec gaieté :

« A présent, ne sachant pas danser, je vais jouer le rôle de grand'mère. »

Céleste dansa beaucoup; elle avait besoin de s'étourdir; du coin de l'œil elle observait Marianne; celle-ci, tout en se résignant à faire tapisserie, examinait attentivement les danseuses & songeait qu'il lui serait facile de les imiter. Pour faire plaisir à madame Melton, la gentille enfant consentit enfin à danser un quadrille avec le jeune avocat.

Elle confondit un peu les figures, mais elle était si vive, si légère, si gracieuse, qu'on s'en aperçut à peine.

— Mademoiselle Éberard ressemble à un oiseau qui marche; elle me fait souvenir de ce vers du poète :

Même quand il se pose, on sent qu'il a des ailes!

s'écria un vieux monsieur qui prisait fort la légèreté, la souplesse, & toutes les grâces naturelles.

Pour le coup, Céleste perdit patience; elle trouva que la nuit était bien avancée déjà, & qu'il était temps de retourner aux Églantines. Madame de Bruny ne demandait pas mieux, elle se leva aussitôt & Marianne fut obligée de les suivre.

« Quel dommage! pensa la charmante enfant, sans perdre son doux sourire, quel dommage! je sais presque danser, & j'aurais pu figurer dans tous les quadrilles. »

Le lendemain, Céleste se promenait, accompagnée de sa femme de chambre, lorsqu'un orage soudain l'obligea à rentrer au logis. Elle allait atteindre le grand verger des Églantines, quand une pluie violente survint & ne lui permit pas d'aller plus loin. Le chalet de madame Éberard était à deux pas, Julie se hâta d'y courir, & Céleste, mal gré qu'elle en eût, dut aussi chercher un abri chez Marianne.

Elle pénétra dans un vestibule qui servait de vérandah durant les jours de chaleur; plusieurs portes vitrées ouvraient sur ce petit portique en arcades.

« Il paraît que l'on dîne de bonne heure dans cette maisonnette? dit Julie en s'approchant d'une des portes qu'un rideau de mousseline ne recouvrait qu'imparfaitement, madame Éberard & sa petite-fille sont à table.

— Ne les dérangeons pas, repartit Céleste à demi-voix; asseyons-nous, elles ne tarderont pas à venir nous rejoindre; c'est ici que madame Éberard a l'habitude de prendre le thé et le café.»

Marianne & son aïeule en étaient au dessert.

— Oh! les belles pêches! disait la jeune fille. A cette saison, c'est du fruit de grande primeur Sophie, où donc avez-vous découvert ces fruits magnifiques?

— Mademoiselle ne le devinerait jamais, répliqua Sophie en riant. Je les ai cueillis, hier au soir, sur les espaliers du jardin des Églantines, tandis que mademoiselle Daurel faisait sa toilette.

— Quoi! tu as osé?...

— Vraiment oui, mademoiselle, j'ai osé prendre, pour vous, les plus belles pêches des espaliers. Vous ne me gronderez pas, j'espère?

— Non seulement, je ne te gronderai pas, mais encore je veux être ta complice, répliqua Marianne de sa voix douce. Passe-moi la corbeille, Sophie. Eh bien! d'où vient-elle, cette superbe corbeille de filigrane? Elle n'est point à nous.

— Sophie l'aurait-elle prise aussi aux Églantines? demanda madame Éberard sur le ton de la plaisanterie.

— Précisément, madame, répondit la petite servante; je ne savais que faire de mes pêches, & ce joli panier m'est tombé sous la main.

— Pour ceci, mon enfant, tu as eu tort de le prendre.

— Pourquoi donc, madame? Il était nuit, & personne ne m'a vue; on n'était occupé d'ailleurs que de mademoiselle Céleste, qui faisait bien de l'embarras.

— Mais, si madame Daurel allait accuser ses domestiques de lui avoir volé cet objet?

— Madame, ne le craignez pas; il y a tant de meubles & de vaisselle au château, qu'on ne s'apercevra point de la disparition de cette corbeille.

— C'est un vrai joujou, je suis contente de l'avoir; merci, Sophie; si bonne maman te gronde, moi je t'absous, s'écria étourdiment Marianne. — Ah! ah! grand'mère, ajouta-t-elle, vous mangez aussi du fruit défendu.

— Il a fort bon goût, » repartit madame Éberard en mettant une seconde pêche sur son assiette.

Céleste et sa femme de chambre ne perdaient pas un mot de cette conversation.

« C'est affreux, murmura la jeune fille; sortons, Julie, je ne puis pas demeurer ici plus longtemps. Je serais fâchée de voir entrer Marianne, je tiens à n'avoir plus aucun rapport avec cette petite hypocrite. Et son aïeule, que l'on trouve si vénérable, & que les pauvres bénissent! Quelle fourberie! quelle perversité! Mais d'où sortent donc ces malheureuses femmes?

— Ce sont des aventurières, répliqua Julie, je l'avais deviné depuis longtemps; il est facile de voir qu'elles se cachent. A présent, mademoiselle doit être convaincue que son magnifique éventail lui a été volé.

— Oh! Julie, que dites-vous? Je n'ose le croire.

— C'est pourtant clair comme le jour, mademoiselle.

— N'importe, gardez le silence sur ce que vous venez d'entendre; pour moi, je raconterai tout à maman, et nous verrons ce qu'elle en pense. »

Lorsque Céleste rentra, madame Daurel était beaucoup plus souffrante que de coutume. La jeune fille oublia tout pour lui prodiguer ses soins. Elle passa la nuit à son chevet, &, le lendemain, tandis qu'elle se désolait, qu'elle priait & pleurait, on lui annonça la visite de madame Melton. Celle-ci ne demeura qu'un instant, car la malade avait surtout besoin de repos et de solitude. Céleste reconduisit l'amie de sa mère jusqu'à sa voiture, & elles s'assirent un instant au bord du lac.

Afin de distraire cette pauvre jeune fille, madame Melton l'entretint de choses indifférentes, &, par hasard, elle prononça le nom de Marianne.

« Mademoiselle Éberard, interrompit Céleste avec dédain. Ah! madame, ne me parlez point de cette personne. Si vous la connaissiez?...

— Mais je la connais beaucoup, ma chère petite, &, certainement, vous n'avez rien à lui reprocher.

— Pardon, madame, des choses affreuses, répliqua Céleste, qui raconta longuement l'incident survenu la veille.

Madame Melton l'écouta en silence, & lui dit ensuite :

« Ma chère enfant, vous avez confiance en moi, n'est-ce pas? Eh bien! croyez-moi, lorsque je vous assure que Marianne mérite toute votre affection, toute votre estime.

— Quoi, madame, lorsque, de mes oreilles, j'ai entendu?

— Vous avez entendu: mais vous n'avez point compris. On ne doit pas juger d'après les apparences, ma bonne Céleste. Oubliez tout cela, & n'en parlez à personne, je vous le demande instamment & vous me le promettez, n'est-ce pas? Rappelez-vous ce conseil que vous donne le vénérable auteur de *l'Imitation* : « Il est sage de ne pas croire à toute parole, & de ne pas redire à l'instant aux autres ce qu'on a pu entendre et croire. »

— Il faut que madame Melton soit bien infatuée de cette petite Éberard, pour se refuser à l'évidence, » pensa Céleste.

VI

Madame Daurel fut gravement malade pendant quinze jours. Sa fille ne la quittait pas, & madame Melton venait la voir assidûment. La pauvre malade lui était bien reconnaissante de ses bons soins, & les liens d'amitié qui unissaient ces deux personnes devinrent plus forts & plus étroits.

Dès que la mère de Céleste fut enfin rétablie,

elle voulut aller faire une visite à cette amie dévouée qui lui avait tenu fidèle compagnie durant les mauvais jours.

« Nous lui devons bien cela, disait-elle, & encore que je sois très-faible, je veux paraître un instant à sa soirée mercredi prochain; cette surprise lui fera plaisir. » Céleste ne demandait pas mieux que d'aller danser chez madame Melton, &, après tant de chagrins, d'angoisses & de larmes, il lui semblait doux de se retrouver au milieu d'une réunion brillante. »

Comme madame Daurel ne devait faire qu'une apparition fort courte dans le salon de son amie, elle arriva un peu tard. On dansait déjà; Marianne & Fernand figuraient dans le même quadrille, & madame Éberard était assise auprès de la maîtresse du logis.

Céleste, qui vit tout cela d'un seul coup d'œil, fut indignée.

« Quoi ! dit-elle à une jeune fille, madame Melton reçoit encore cette petite Éberard?

— Mais sans doute elle la reçoit, répliqua la jeune personne, étonnée d'une pareille question; on dit même que Marianne doit épouser monsieur Fernand, & que cette aimable jeune fille est seule ici à l'ignorer; car vous pensez bien, mademoiselle, qu'une enfant aussi timide, aussi naïve & aussi ingénue que Marianne ne viendrait plus chez madame Melton si elle apprenait que l'on fait courir un semblable bruit. »

Céleste pâlit & n'essaya plus de contenir sa colère. Ceci était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Emportée par un âpre désir de rendre à Marianne blessure pour blessure, elle raconta à toutes les jeunes filles présentes l'histoire de l'éventail & de la corbeille de filigrane. Extrêmes en tout, comme on l'est à cet âge, ces demoiselles partagèrent l'indignation de Céleste, & leurs médisances, ayant fait le tour du salon, parvinrent aux oreilles de la maîtresse du logis, avec une foule de détails & de commentaires inédits. Madame Melton écouta d'un air indigné cette jolie petite histoire, & courut auprès de Marianne pour la consoler & la défendre. La pauvre jeune fille était seule dans un coin, bien triste & bien étonnée.

« Que vous est-il donc arrivé, ma chère enfant? lui demanda affectueusement madame Melton.

— Je ne sais pas, dit-elle. Ces demoiselles me fuient, elles chuchotent en me regardant, elles s'éloignent quand je m'approche, elles ne me répondent point lorsque je leur parle. Elles étaient si bonnes tout à l'heure, puis tout à coup... Oh ! mais, que leur ai-je fait? s'écria-t-elle en fondant en larmes. Il me semble que je rêve, ou qu'une méchante fée m'a touchée avec sa baguette...

— Ah ! s'écria madame Melton, je la connais, cette fée, elle s'appelle Jalousie; mais elle ne vous nuira plus, soyez-en sûre; d'un seul mot, je vais rompre l'incantation. »

Elle prit Marianne par la main & la conduisit auprès de madame Daurel.

« Chère amie, lui dit-elle, vous m'avez fait une si bonne surprise que je veux vous rendre la pareille, & vous causer un grand plaisir; permettez-moi donc de vous présenter la fille du meilleur ami de votre famille, mademoiselle Anna Dutertre. »

Madame Daurel se leva toute saisie, & tendit les bras à Marianne, tandis que Céleste, pâle, confuse & désolée, semblait prête à s'enfuir, & disait en se tordant les mains :

« Anna Dutertre ! la fille de notre bienfaiteur ! Anna que j'aime tant sans l'avoir jamais vue !

— Vous l'avez prouvé de reste, mademoiselle, » lui dit ironiquement Fernand Melton. Qui aime bien châtie bien. »

Mon histoire se termine ici. C'était effectivement Anna qui habitait la maisonnette rustique avec son aïeule, madame Éberard, & sa petite femme de chambre, l'ancienne gardeuse d'oies. Monsieur Dutertre n'avait pas eu le courage d'affliger son aimable fille en lui faisant quitter si précipitamment le pays qu'elle avait pris en affection dès le jour de son arrivée. Il lui avait permis de s'installer dans ce joli petit chalet qui faisait partie du domaine des Églantines, & l'on avait abandonné le château meublé à la femme du banquier. Monsieur Dutertre était retourné à Paris, auprès de son ami si affligé; mais il avait promis de revenir prochainement pour présenter sa chère Anna à madame et à mademoiselle Daurel. En attendant, il avait prié madame Melton, qu'il connaissait beaucoup, de vouloir bien veiller sur l'aimable enfant & sur la bonne aïeule.

On assure que Fernand Melton doit épouser prochainement la gentille Anna, & l'on croit que celle-ci choisira Céleste Daurel pour être sa demoiselle d'honneur. Mais la belle orgueilleuse, habituée à ne jouer que les premiers rôles, sera-t-elle bien satisfaite de cet arrangement? C'est au moins douteux.

MICHEL AUDRAY.



MA VOISINE

Ma voisine — que Dieu lui pardonne la croix
Que du matin au soir sa musique m'inflige;
Car elle ne sait pas ce qu'elle fait, je crois,
Je l'espère du moins — ma voisine m'oblige
(Est-ce donc bien possible?) à renier mon art
Que j'aime tant! Haydn, Gluck, Beethoven le sublime,
Mozart même, le doux, l'angélique Mozart,
Rossini, Meyerbeer (c'est sans doute un grand crime),
Mais je les ai maudits — c'est vrai — plus d'une fois!
Maîtres, considérez que le seul vrai coupable
C'est elle, ma voisine, & que sous ses dix doigts
Vous êtes si meurtris que l'on est incapable
De vous y vénérer & de vous y chérir!
Ces doigts, fourbus d'audace & pétris d'assurance,
Vous massacrent au point qu'ils vous feraient mourir,
Si vous étiez mortels! & c'est une souffrance
Horrible, quand on sent ainsi martyriser
Vos merveilleux accords, ô dieux de l'harmonie,
D'entendre cet affreux piano sans le briser!
Oh! du moins je voudrais que votre doux génie
Obtînt de sa pitié, sinon de son respect,
Qu'elle allât jusqu'au bout dans la métamorphose,
Qu'elle défigurât tout à fait votre aspect
Et sauvât du mépris auquel elle l'expose,
En ne le laissant pas soupçonner, votre nom!
Mais sous l'accoutrement, hélas! on vous devine :
Vous êtes mutilés; méconnaissables, non!
C'est trop ou c'est trop peu — votre muse divine
Fait percer quelquefois ses inspirations :
On voit bien que c'est vous, mais votre corps sans l'âme;
Et ce thème, suivi des variations,
C'est le mot sans l'esprit, le foyer sans la flamme;
Elle joue en mesure et juste — à la rigueur —
Mais qui donc lui dira que de savoir la note
Ce n'est rien; que votre œuvre est votre être; et qu'un
Y vit, y pense, y souffre, y sourit, y sanglote? [cœur

Paul COLLIN.



Correspondance

FLORENCE A JEANNE

Ah! oui, ma chère Jeanne, quelle année! quelle année!... & pour qui, mon Dieu, n'a-t-elle pas été funeste ?

Toi, d'abord, exilée de Paris depuis de longs mois, tu n'as pu encore te réinstaller chez toi. Nos pauvres amies, chassées de même de leur logis parisien, continuent à être éparses en France, à l'étranger, un peu partout!... Pour moi, j'ai failli ne plus avoir de toit pour abriter ma tête; car, tu le sais, la ville que nous habitons a été bombardée, & notre chère petite maison a reçu tant d'obus qu'elle en était, — sur un côté du moins, — percée à jour comme une véritable dentelle.

Puis, après le bombardement, l'occupation ennemie... Tu juges si j'ai eu des dégâts à déplorer & à réparer! J'en pleurais, ma Jeannette!... ma pauvre maison, mon gentil jardinet, mes jolis meubles, acquis, un à un, au prix de tant de petites privations quotidiennes!...

Mon mari, qui est plus philosophe, — non, plus chrétien que moi! — m'a fait observer, presque gaiement, que mes larmes ne répareraient rien du tout, & que, puisque Dieu nous envoyait cette épreuve, nous devions l'accepter courageusement & nous ingénier à tirer le meilleur parti possible de ce qu'il lui avait plu de nous laisser.

« *Aide-toi, le ciel t'aidera*, ajouta-t-il; ne sommes-nous pas bien heureux encore, au milieu de notre infortune, d'être sains & saufs, & de n'avoir à pleurer aucun de ceux qui nous sont chers, alors que tant de familles sont dans la tristesse & dans le deuil! »

Il avait raison, complètement raison, le cher consolateur! & je le compris si bien, qu'au lieu de continuer à me lamenter, je me hâtai d'essuyer mes yeux & de lui sourire en remerciant Dieu, tout bas, de la part qu'il nous avait faite parmi tant d'inconsolables douleurs.

Puis, le bras appuyé sur le bras de mon bon mari, demi-résignée, demi-désolée en dépit de mes efforts pour être aussi stoïque que lui, je recommençai, pour la dixième fois peut-être, l'inventaire de nos désastres.

Là, c'était ce terrible mur percé, comme si l'on eût voulu, à plaisir, le transformer en écumoire...

« Bast! avec quelques briques nous réparerons ce grand malheur, disait mon cher guide. Par là-dessus, un badigeon que je donnerai moi-même afin de dépenser moins d'argent; une belle vigne vierge qui, en grimpant, cachera les *raccords*, & tout sera dit. »

Plus loin, c'était un volet brisé, un panneau de porte éventré à coups de crosses de fusil.

« Je suis un peu menuisier, faisait de même mon mari, je m'amuserai à raccommoder cela; j'ai justement des clous & des planches qui conviendront merveilleusement pour cette besogne. Quant à la peinture, je m'en charge; c'est si facile & si peu coûteux lorsqu'il n'y a pas de main-d'œuvre à payer! »

L'intérieur du logis ne valait guère mieux que l'extérieur; des papiers déchirés, des parquets effreusement salis, des boiseries qui n'avaient plus de couleur, des marbres dépolis, des meubles ternis, des porcelaines & des cristaux fêlés, plus d'argenterie, — heureusement ce n'était que du ruolz! — plus de couvertures! des douzaines de serviettes éparpillées, des draps perdus, une foule d'objets à l'usage de mon mari disparus!... & un gâchis, un taudis, un désordre!...

Je faisais bonne contenance, mais, en dépit de ma résolution d'accepter courageusement nos revers, mon cœur de ménagère était bien contristé. C'est qu'on l'aime tant, ce petit chez soi qu'on tâche d'embellir tous les jours de sa vie, & où chaque objet provoque un souvenir ou rappelle une chère habitude!

Et puis, ce ne serait rien encore de trouver toutes choses plus ou moins détériorées, si l'on pouvait les remplacer par d'autres... mais dans une position modeste comme la nôtre, on ne remplace pas ce qui manque : on répare, on raccommode le mieux que l'on peut, & l'on se passe de ce que l'on n'a plus!

Je dois t'avouer cependant, chère Jeanne, que je n'ai pas été trop maltraitée sous ce rapport. Sauf

quelques objets complètement perdus, tous les dégâts qui m'avaient d'abord consternée étaient réparables, & réparables sans trop grands frais, grâce à l'adresse & à l'activité de mon bon mari, qui est vraiment un *Robin de tous métiers*, comme on dit dans notre petite ville. Mon Dieu! que l'on est heureux d'être aussi habile à tout & de savoir manier la lime, le pinceau, la scie & le rabot, comme si l'on avait appris dès son jeune âge à s'en servir!... Les hommes sont vraiment plus adroits & plus intelligents que nous; moi, par exemple, quand j'essaie seulement d'attacher un clou à la muraille, je ne manque jamais de me donner des coups de marteau sur les doigts... C'est pourtant une chose bien simple!...

Ne crois pas, malgré cette confession de ma maladresse, que j'aie été tout à fait une cinquième roue à un carrosse dans les réparations de notre chère demeure.

Non, mademoiselle, non! j'ai secondé mon seigneur époux dans la mesure de mes petits moyens; &, pour bien vous en convaincre, je vais même vous envoyer certaines recettes de procédés employés par nous pour remettre notre infortuné logis en état. — Qui sait si, à ton retour d'exil, tu n'auras pas, toi aussi, hélas! l'ennui de t'en servir? Tu t'imagines bien, chérie, que je suis loin de te le souhaiter!..

Voici d'abord trois recettes d'encaustique qui nous ont semblé parfaites, & que nous avons puisées dans un excellent livre : *le Livre des Ménages*, de Bélèze, publié par la maison Hachette.

Encaustique pour le nettoyage des meubles.

On fait fondre sur un feu très-doux une quantité quelconque de cire jaune, à laquelle on ajoute, tandis qu'elle est liquide, une égale quantité, en poids, d'essence de térébenthine. Quand le mélange des deux substances, qu'on agite constamment avec une spatule, est parfait, on laisse refroidir l'encaustique & on la met dans un flacon exactement bouché. Sans cette précaution l'essence ne tarde pas à s'évaporer, & l'encaustique est tellement épaisse qu'il est dificile de s'en servir. Cette simple préparation, sans addition d'aucune matière colorante, est la meilleure qu'on puisse employer pour rendre aux meubles d'acajou & de noyer surtout, l'éclat & le poli qu'ils ont perdu. Il suffit d'en étendre une très-petite quantité à la fois sur un morceau d'étoffe de laine, avec lequel on frotte vivement & assez longtemps la surface des meubles, qui auront été préalablement débarrassés de la poussière à l'aide d'une brosse.

Encaustique pour les marbres.

L'encaustique précédente, faite avec de la cire blanche, au lieu de cire jaune, s'applique de même sur le marbre, par le frottement d'une étoffe de laine.

Toutefois on obtient un effet plus complet & plus durable en faisant usage de l'espèce de tripoli connu sous le nom de *tripoli d'Angleterre* ou de *terre pourrie*. Le mélange de cette terre avec une petite quantité d'huile d'olives donne une pâte consistante avec laquelle on frotte le marbre jusqu'à ce qu'il ait acquis le poli le plus parfait.

Encaustique pour les parquets.

On dissout cent cinquante grammes de bonne potasse dans un litre d'eau. On fait fondre, sur un feu doux, dans cette solution, de la cire jaune coupée en petits morceaux, dans la proportion de six cents grammes de cire pour chaque litre de liquide. L'encaustique, étant refroidie, est souvent trop consistante pour être facilement employée; on y ajoute, dans ce cas, autant d'eau qu'il est nécessaire pour qu'on puisse l'étendre à l'aide d'un gros pinceau sur le parquet, en couche très-mince, & le plus également possible. Cette encaustique, récemment appliquée sur le parquet, ne doit pas être immédiatement frottée à la brosse; elle devient très-brillante, frottée avec un tampon de chiffons de laine, adapté au bout d'un manche à balai. Ce n'est que quand son premier lustre est passé qu'il est temps d'appliquer au parquet, ainsi mis à l'encaustique, le frottage ordinaire, après l'avoir sillonné en tous sens de lignes irrégulièrement tracées, avec un morceau de cire jaune.

Toutefois, Florence, cette encaustique n'a pas suffi pour certains de nos parquets. Ils avaient été si abîmés qu'il fallut les recouvrir de la couleur jaune suivante :

Couleur jaune pour parquet.

Dose pour mettre en couleur environ quatre mètres carrés :

Disposez d'abord de l'eau de lessive en faisant bouillir des cendres crues dans quatre litres d'eau que vous réduisez à la moitié; puis tirez au clair & mettez dissoudre près du feu, savoir : 1° Du sel de tartre pour trente-cinq à quarante centimes; 2° de l'ocre pour soixante centimes; 3° cent vingt-cinq grammes de cire jaune découpée par petits morceaux. Quand tout est dissous & amalgamé, — on peut en faire usage avec une brosse ou un pinceau, — l'employer à chaud pour qu'elle pénètre mieux dans le bois. Quelques heures après qu'elle a été posée & quand elle est bien sèche, on frotte par-dessus avec une brosse un peu rude, & ensuite avec du drap pour en faire ressortir le brillant.

J'oubliais de te dire qu'avant d'appliquer à cette couleur jaune & l'encaustique précédente, nous avons, de notre mieux, enlevé les taches dont ces malheureux parquets avaient été criblés.

Pour les taches d'huile, c'est la *terre glaise ou de potier*, imbibée de vinaigre, que nous avons

employée. Cette terre étendue sur les taches, on la laisse séjourner durant quelques heures. Puis on lave la place jusqu'à ce que les taches aient entièrement disparu.

Pour l'encre, mélanger trente & un grammes d'acide sulfurique concentré (huile de vitriol) avec deux cent quarante-huit grammes d'eau de pluie; on agite ce mélange avec précaution. En frotter ensuite les taches, qui s'enlèvent parfaitement.

Veux-tu maintenant savoir de quelle façon économique mon industrieux compagnon s'y prit pour repeindre, lui-même, certaines parties de nos murs restaurés, en évitant cet inconvénient si commun, si l'on n'emploie pas la peinture à la colle, de voir les vêtements qui frôlent ces murailles se couvrir de blanc ou de jaune, lorsqu'on passe auprès? Voici le facile procédé qu'il employa :

Délayer des boules blanches si la peinture est blanche, ou de l'ocre jaune si la peinture est jaune, dans une forte eau de son, & badigeonner ensuite comme à l'ordinaire. On lui avait donné ce qu'il fallait de boules jaunes ou blanches, chez le marchand de couleurs, d'après la surface qu'il avait déclaré vouloir recouvrir.

C'est mon mari aussi qui lessiva & repeignit à l'huile celles de nos portes & de nos boiseries qui étaient endommagées. A ce propos, Jeannette, sais-tu que, pour éviter les affreuses migraines que cause cette désagréable odeur de peinture fraîche, il suffit de placer dans l'appartement nouvellement peint deux ou trois baquets d'eau dans lesquels on verse trente grammes d'acide vitriolique, & de renouveler chaque matin, pendant trois jours, cette eau, qui doit absorber entièrement les émanations de la peinture?

Comme il faut rendre à César ce qui est à César, je me garderai bien d'oublier de te dire que nous avons puisé ces dernières recettes dans le *Trésor des Ménages*, de l'abbé Petitpoisson (1), bon ouvrage, tout plein de procédés peu connus & publié par monsieur Ch. Douniol, éditeur, 29, rue de Tournon, à Paris.

La moralité de tout ceci, ma pauvre chère, c'est que si la Providence, dans ses mystérieux desseins, permet le mal ici-bas, elle place presque toujours le remède à côté, afin que, par notre travail intelligent, nous le découvrions & l'appliquions.

Mais, bonsoir, car je ne suis pas du tout amusante, n'est-ce pas, mignonne? hélas! comment l'être par le temps qui court!

Ta dévouée,

FLORENCE.

(1) Prix : 3 fr. 50, et non 2 francs, comme nous l'avions indiqué par erreur.



MODES

Au milieu de toutes les toilettes sombres que les nombreux deuils nous ont fait adopter, la saison nous oblige à prendre les étoffes légères; mais pour cette année les nuances voyantes seront certainement exclues de nos toilettes; les étoffes grises, écrues, le piqué ou la mousseline blanche, la grenadine grise ou mauve offrent un choix assez grand pour de fort jolis costumes.

Le piqué blanc, gris ou écru, & la toile mexicaine sont on ne peut plus commodes comme toilettes d'intérieur & de campagne, ornés en velours ou galon, soit noir, soit blanc; pour l'écru jaunâtre; l'ornement se fait en brun. Des biais, ruches ou volants festonnés, en cordonnet ou en laine, sont aussi très-élégants. J'ai vu, comme demi-toilette, une robe en piqué blanc avec trois larges biais retenus par un velours bleu; la tunique, formant pardessus demi-ajusté, est garnie du même biais, un peu plus petit, fermée devant par des boutons en velours, & retenue à la taille par une ceinture en large velours bleu, avec nœud postillon. Ce même costume peut se faire en toile grise ou écrue, remplaçant les biais par des plissés maintenus par un galon ou velours noir, bordé de chaque côté d'un rouleauté en étoffe pareille à la robe ou en mousseline, avec ornement en mousseline, & ceinture en crêpe de Chine.

Le costume complet est toujours de rigueur. Pour les grandes chaleurs, le vêtement noir, même en soie, devra, après avoir servi pendant la demi-saison, être mis de côté jusqu'aux premiers jours d'automne; mais pour les personnes âgées, il est préférable en toute saison. Si l'on ne veut pas se passer de pardessus, il faudra le faire en étoffe pareille à la robe; s'il est à manche, la manche devra être large.

La grenadine & le foulard font des toilettes plus habillées. Tu sais combien il est facile de varier les ornements sans le secours de rubans, de velours, de passementerie, etc.; l'étoffe elle-même se prête à toutes les dispositions, ruches plissées ou à la vieille, volants plissés, bouillonnés, biais, rouleautés. Avec un aunage un peu plus fort pour le costume, on peut faire de charmantes garnitures, peu coûteuses surtout lorsqu'on les fait soi-même. La jeune fille ou la jeune femme qui ne se croirait pas assez *habile* pour faire elle-même son costume ne réalisera-t-elle pas une véritable économie en prenant chez elle une ouvrière qui lui fera le corsage, tandis qu'elle préparera les garnitures & fera sa jupe? J'ai dit qui ne se croirait pas assez *habile*; mais n'y a-t-il pas souvent un peu de paresse sous le couvert de cette humilité?

La chemisette n'est pas supprimée, mais on y



Mode de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Toilettes d'Été

ajoute un petit corsage ou corselet, ou bien des bretelles avec la ceinture. Le corsage très-décolleté en carré, avec épaulette, est la forme préférable avec la chemisette en mousseline ou nansouk; mais il faut que la robe soit de nuance claire. Quant à la chemisette en foulard ou en percale d'Alsace, elle ne peut servir que pour costume de chez soi; elle est très-commode pour achever une jupe ou pour remplacer un corsage en étoffe de laine pendant les grandes chaleurs.

Tu peux indifféremment faire ta robe en foulard à bouquets Pompadour, à deux jupes ou avec une seule jupe. Dans ce dernier cas, tu poseras un haut volant, ou cinq à sept petits volants; tu feras le corsage décolleté ou montant avec basque et ceinture postillon; manche à trois plis avec nœuds retenant les plis; le petit paletot, ajusté ou flottant devant, fixé seulement à la taille à l'envers; manche large. Si tu fais ta robe à double jupe, tu orneras le jupon de trois ruches; la tunique tenant au corsage, fait à volonté montant ou décolleté, sera relevée sur les côtés & ornée de ruches plus petites que celles de la jupe. Si le corsage est à basque ou simplement montant avec ceinture postillon, tu pourras te passer du paletot, mais s'il est décolleté, le pardessus est indispensable. La toilette décolletée avec chemisette ne convient qu'aux fillettes de treize à quinze ans.

Le chapeau habillé doit toujours être assorti à la toilette; le chapeau ordinaire, que l'on veut porter avec plusieurs costumes, est en dentelle noire ou en paille avec rubans noirs & fleurs des champs, roses, marguerites, etc.

Quant aux toilettes des petites filles, elles suivent toujours à peu près les nôtres; il faut cependant, par la forme du corsage & un jupon plus simple, leur donner un aspect plus jeune; aussi je préfère de beaucoup pour elles le corsage décolleté, sans manche, avec lequel on peut mettre la chemisette blanche ou de couleur.

Les costumes de petit garçon se font sur les modèles que je t'ai indiqués dans les derniers numéros, mais en coutil blanc ou écru.

VISITE DANS LES MAGASINS

FOULARDS DE LA COMPAGNIE DES INDES
rue de Grenelle-Saint-Germain, 42.

Je n'ai pu donner le mois dernier un détail assez complet de la magnifique collection de foulards qui remplit les rayons de ces magasins, & qui attire les Parisiennes les plus élégantes pour y faire leur choix. Les costumes complets en foulard pareil sont charmants, mais on peut encore faire de très-jolies combinaisons, avec deux genres de rayures de nuances assorties; la rayure un peu plus large pour le jupon & les garnitures; le jupon & la chemisette en foulard rayé noir sur gris, noir sur vert, vert, bleu ou violet sur blanc; la seconde jupe relevée, en foulard avec semé de nuances assorties; on ajoute si l'on veut, le petit paletot ou le pardessus pareil à la seconde jupe. On fait aussi le jupon en foulard uni, orné dans le bas de plusieurs volants taillés en biais en foulard rayé; le jupon sera de la nuance de la rayure, à moins que vous ne choisissiez la rayure noire sur vert, violet, havane ou bleu; alors le jupon serait de la nuance du fond; la seconde jupe & le corsage pareils aux volants du jupon; on peut remplacer le foulard rayé par un semé de même nuance que le jupon. Pour toilettes de demi-deuil, on peut choisir les foulards blancs ou unis, avec rayure ou semés noirs ou violets, ou violet sur noir.

EXPLICATION DES PLANCHES

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en sultane ornée de ruches plissées en étoffe pareille; corsage à basque ouverte avec petit effilé surmonté de la même ruche, plus petite; le devant est ouvert sur une chemisette en batiste, à petits plis, garnie de Valencienne; manche demi-large à plis. — Mantelet pareil à la robe, retenu à la taille par une ceinture fixée à l'envers; les ruches sont posées de manière à simuler une double pèlerine ouverte. — Chapeau en paille anglaise; torsade en velours, nœud à pans frangés, branche d'azalées.

Deuxième toilette. — Robe en taffetas, avec haut volant en biais, maintenu par une passementerie. — Tunique garnie d'une dentelle surmontée de la même passementerie. — Basquine à manche Louis XV, ornée de même, ceinture postillon. Chapeau en paille belge orné d'un large nœud en taffetas et d'une touffe de fleurs des champs; dessous, ruche en taffetas.

Toilette de petite fille. — Robe en piqué anglais ornée de petits volants noirs ou de couleur. Tunique ouverte devant, relevée sur les côtés. — Corsage à basque courte dans le dos, à pan *étole* devant, l'ornement remontant sur le corsage, de manière à simuler le gilet.

Manches à plis. — Chapeau en faye avec bords relevés, draperie en velours avec nœud à pans, touffe de roses de mai. — Bottines en chevreau.

TROISIÈME CAHIER

Coin de cravate — R. C, enlacés — M. R. — M. D. — A. N. — Entre-deux — S. G. — Eléonore — Entre-deux pour jupon — Voile de fauteuil — Dessous de jardinière — Porte-allumettes — Robe d'enfant — Antonie — Mouchoir — Chausson pour baby — Dentelle au crochet — Petite dentelle au crochet — Tapisserie par signes, quart de coussin — F. M. — Garniture — J. S. enlacés — Anna — O. V. — Félicie — E. D. — Clotilde — L. C. enlacés — Entre-deux — Garniture

PLANCHE III

GRANDE PLANCHE DE PATRONS

PREMIER COTÉ.

Pardessus de la deuxième toilette } grav. n° 3790, jointe
Mantelet de la première toilette } à ce numéro.

DEUXIÈME COTÉ.

Costume de petite fille de neuf à onze ans de la même gravure.

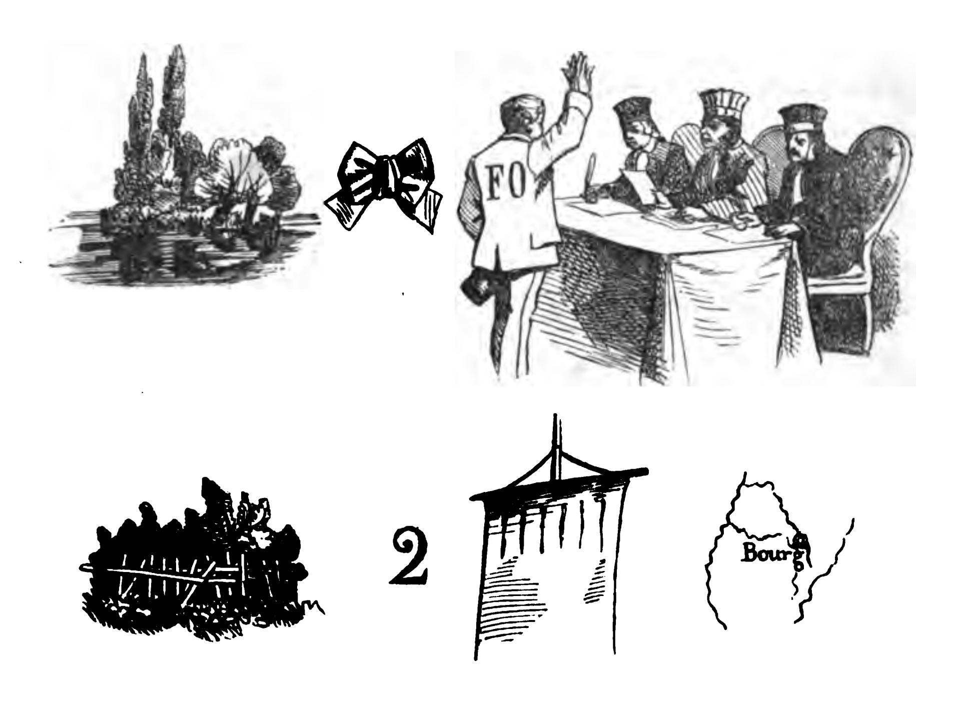
LOGOGRIPHE

Parfait et ravissant poète,
Pur, dans un siècle épicurien,
D'un divin oracle interprète
Du Christ je fus précurseur et prophète,
Mon génie est presque chrétien.

— Otez mon cœur : en son absence,
Au jeûne je suis attaché,
Je me voue à la pénitence
Et j'impose au moins l'abstinence,
Dette et remède du péché.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : Mieux vaut en paix un œuf qu'en guerre en bœuf.

RÉBUS



Paris, Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LETTRES A NATHALIE

PREMIÈRE LETTRE

—

Sur la Curiosité intérieure

Ma chère Nathalie,

Vos lettres sont toujours pleines de choses gracieuses pour moi. Souvent je me reproche, emporté comme je le suis par mon esprit de critique, & aussi par ma tendresse pour vous, de ne pas mettre plus de soin à vous en remercier. La vérité est que toute ma préoccupation est de vous rendre parfaite. Il me semble que mes souhaits ne sont pas trop mal exaucés.

Les regrets que vous m'exprimez au sujet de la prolongation forcée de votre séjour à Boulogne, jusqu'au 15 ou 20 octobre, me prouvent l'intérêt que vous attachez à nos conversations, en même temps que votre désir de les reprendre.

Je vous approuve beaucoup, ma chère cousine. Vous pratiquez ainsi une des supériorités les plus rares de la jeunesse.

C'est un grand art & un grand avantage, durant cette première période de la vie, de savoir mettre à profit l'expérience & l'instruction de ceux qui nous environnent. Vous n'imitez pas votre cousine de Paris qui, avec deux membres de l'Institut dans sa famille, n'a pas encore eu la pensée de leur adresser, ni à l'un ni à l'autre, une question sur quelque chose qu'elle ignorât.

Je ne vous ferai assurément pas le même reproche, Nathalie, & je n'accuserai pas votre esprit d'engourdissement ni d'indolence. Vous m'assurez, en finissant votre lettre, que, s'il vous était donné de faire avec moi quelqu'une de ces longues promenades dont vous m'avez donné la douce habitude, vous ne reviendriez pas sans m'avoir interrogé sur bien des matières, & sans vous être ainsi édifiée sur bien des questions.

J'estime, ma chère Nathalie, que vous présumez un peu trop de la science de votre bon cousin & ami. Vous me prenez un peu pour un répertoire de toutes les connaissances; si je vous laissais faire, vous me demanderiez bientôt, non pas seulement de vous répéter ce qui s'enseigne, mais encore de vous apprendre ce qu'on ignore.

Je ne sais pas si mes souvenirs me servent mal, mais je ne me rappelle pas avoir jamais agité, dans mes conversations avec vous, cette variété de problèmes. Je ne vous connaissais pas du tout cette

inquiétude d'esprit & ce besoin dangereux de tout mettre en question pour tout établir à nouveau.

Je vous causerais assurément quelque surprise si je vous mettais devant les yeux, dans toute leur profondeur & toute leur portée, les interrogations qui se pressent & qui se multiplient dans les six grandes pages de votre dernière épître. Vous semblez avoir rapetissé encore votre écriture, déjà menue, & resserré les lettres qui se coudoient dans les mots, comme les lignes qui s'entassent dans les pages.

Que faudrait-il être ou devenir pour vous répondre, Nathalie? car vous touchez à tout avec l'imprudence & la naïveté d'une enfant qu'on aurait lâchée dans un dépôt d'armes de guerre. Vous ne songez point, en maniant ces idées dangereuses, à ce qu'elles peuvent provoquer de désordres, d'éclats, de désastres!

Ce ne serait pas trop, pour satisfaire à la moitié de ce que vous voulez savoir, de connaître à fond la métaphysique, la théologie, l'économie sociale, la législation, sans compter les sciences exactes naturelles & physiques.

Vous me faites penser, toute proportion gardée, au livre des Problèmes du vieil Aristote, cette première explosion de la curiosité humaine dans l'âme d'un grand génie.

Vous ne me soupçonnez pas, ma chère amie, d'être l'ennemi d'une science raisonnable & pratique. C'est grâce à moi que vos parents ont étendu déjà votre instruction bien au delà de ses limites ordinaires, & qu'en particulier ils vous ont fait apprendre cette langue latine, laquelle a tant contribué à la formation & à la méthode de votre esprit.

Je trouve donc tout simple & tout naturel que votre intelligence obéisse à l'impulsion reçue. L'instruction acquise durant la jeunesse n'a de prix & de valeur que dans la mesure où elle se complète. Il est donc bon & utile que notre curiosité se soutienne & s'étende; qu'elle nous provoque à un nouveau travail & s'enrichisse de nouvelles pensées.

Mais vous n'ignorez pas, Nathalie, que, suivant la parole sensée d'un poète latin, « il y a un tempérament en toutes choses & une limite invariable qu'on ne peut ni laisser devant soi, ni franchir, sans sortir des bornes & sans perdre la voie. »

Je ne parle pas pour les hommes.

Leur tâche est plus rude que celle des femmes, leur destinée plus sévère. Ils ne peuvent guère, au temps où nous sommes, se refuser tout à fait à ces agitations de la pensée. Ils sont tenus de constituer l'équilibre moral de leur esprit aussi bien que de satisfaire aux nécessités matérielles de la vie. C'est précisément pour s'être dérobés à ces occupations supérieures, pour s'être réfugiés, suivant l'occurrence, ou dans la paresse ou dans la chimère, que tant de gens finissent par devenir les victimes ou de leur ignorance ou de leurs illusions.

Il n'en va pas de même pour les femmes.

La science ne doit point aboutir chez elles à cette inquiétude, à cette espèce de surexcitation qui touche au scepticisme dans son principe, & se préoccupe plus de découvrir que d'apprendre.

La femme doit, au contraire, en toutes choses s'inquiéter de l'essentiel. Elle n'instruit pas son intelligence pour l'émouvoir au risque de la troubler, & pour la lancer sur les voies incertaines de l'inconnu. Elle doit chercher avant tout à nourrir & à satisfaire son esprit, de façon à lui donner le sentiment profond de la vérité acquise, l'heureuse quiétude qui résulte de la possession de l'incontestable.

Je crains, ma chère Nathalie, que votre excès de curiosité ne soit dû à l'influence de votre professeur. Malgré l'expérience de son âge, son habitude consommée de manier les intelligences, malgré la haute prudence de sa vieillesse, il a peut-être un peu perdu de vue, dans la direction qu'il vous a imprimée, la différence qui doit séparer la conduite intellectuelle de l'homme de celle de la femme.

Les esprits se forment en effet, soit par la recherche originale qui procède à ses risques & périls, soit par cette puissance d'assimilation qui transforme en notre propre substance le meilleur & le plus sûr des découvertes d'autrui.

Cette seconde méthode est éminemment appropriée à la femme. Il y aurait, pour elle, tout à la fois peu de profit & beaucoup de danger à s'en départir. Son imagination n'a pas besoin d'être surexcitée par le sentiment de l'inconnu, mais plutôt raffermie & rassurée par de solides démonstrations. Elle a en elle cette souplesse heureuse qui se plie aux idées d'autrui, au point de se les faire siennes. Il lui manque presque toujours la vigueur nécessaire pour s'avancer seule, sans guide, sans appui, dans les domaines inexplorés des découvertes.

J'aimerais donc, Nathalie, à vous trouver peut-être un peu moins d'ardeur & un peu moins d'initiative dans votre curiosité. Elle deviendrait plus pratique, elle agirait comme un stimulant pour votre travail, au lieu de devenir une anxiété. Il existe, à l'heure présente, une telle disproportion entre ce que vous souhaitez connaître & ce que vous pouvez en effet apprendre, que cet intervalle, en quelque sorte infranchissable, serait fait pour décourager une confiance moins robuste & moins active que la vôtre.

Votre besoin de savoir ne s'exerce pas seulement avec l'impétuosité que je vous signale sur les sujets les plus relevés & souvent les plus redoutables dont puisse se préoccuper l'intelligence humaine; mais il semble que votre inquiétude, une fois déchaînée, ne s'arrêtera plus. Elle se porte avec le même enthousiasme & le même acharnement sur les détails les plus frivoles en même temps que sur

les problèmes les plus ardus. Vous me faites songer, malgré moi, à ce savant de Labruyère auquel « les noms d'Apronal, d'Hérigébal, de Nabuchodonosor, de Mardo-Kempad sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois & de Bourbon. On lui dit que le roi jouit d'une bonne santé; il se souvient que Thermosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire, & qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmatosis. »

Vous m'entendez bien, ma cousine, & vous ne voulez pas vous choquer mal à propos de la spirituelle raillerie de Labruyère. Je me garderais de vous citer en détail les questions qui, dans votre lettre, sont moins sérieuses ou peut-être même un peu puériles. Il pourrait vous prendre envie de les défendre, comme à moi de vous répliquer, & nous tomberions ainsi l'un & l'autre dans la discussion, chose dont j'ai horreur plus que de tout le reste.

Peu importe, ma chère Nathalie, que nous soyons d'accord sur tous les points, & que j'aie tort ou raison sur chaque question prise en détail. La tendance de votre esprit n'en demeure pas moins incontestable. C'est ce travers dont il faut avoir conscience, c'est contre cette propension qu'il vous faut réagir.

Il y a, dans tout ordre de connaissances, ce que j'appellerai le solide et l'essentiel : en histoire, les mœurs & la législation d'un peuple; en littérature, les chefs-d'œuvre des grands siècles; en morale, les lignes essentielles de la conduite et les vertus fondamentales du caractère. Que l'archéologue se perde dans les infiniment petits de l'érudition; que le critique s'absorbe dans les analyses & la réhabilitation des auteurs du dixième ordre; que le casuiste se noie dans la subtilité des distinctions ou la discussion des hypothèses les plus chimériques; il n'y a rien là qui soit fait pour intéresser un homme du monde, destiné, par sa situation à vivre de la vie réelle. Il ne doit emprunter à la science que ses notions les plus pratiques, sous peine de devenir lui-même un théoricien & un pur spéculatif. Même, à ne prendre chaque ordre d'idées que par le sommet, il y a encore tant de choses à savoir, qu'il n'est pas bon, à moins de vouloir décidément tourner à l'amateur de profession, à l'homme spécial, de s'attarder trop longtemps sur les parties secondaires. Savoir glisser à propos & n'accorder à chaque connaissance que la somme exacte d'estime & d'attention à laquelle elle a droit, c'est une des conditions essentielles de l'équilibre & de l'ordre dans une intelligence bien conduite.

Vous vous dispenserez d'autant plus aisément, Nathalie, de ce vain superflu en matière de connaissances, que l'élévation de votre esprit & la modestie de votre caractère vous préservent du sot usage que tant de personnes en font. Elles voient dans la possession de certaines vérités inconnues, bizarres, inutiles, un moyen de se faire valoir. Elles les étalent à tout propos dans la conversation, & les font miroiter aux yeux des simples, pendant que les gens de bon sens discernent, dans cette exhibition de mauvais goût, un orgueil qui s'affiche & non pas un vrai savoir qui se trahit.

Je viens de relire ma lettre, ma chère Nathalie, car la matière en est délicate, & je ne voudrais pas que l'abandon même avec lequel je vous parle m'exposât à faillir à la mesure exacte de ma pensée. Vous me connaissez assez, ma chère enfant, pour ne point attribuer à mes paroles un sens différent de celui qu'elles doivent avoir.

Je ne suis point de ces esprits étroits qui, sous prétexte d'ôter aux femmes tout sujet de s'égarer, leur refusent le droit de s'instruire, &, pour les garantir du vertige, leur interdisent de s'élever. J'estime que les vérités les plus profondes sont faites pour ces esprits pénétrants & vifs, mais que leur rôle est plutôt d'aborder la partie conquise que la partie disputée de la science; qu'elles sont faites pour profiter de la vérité plutôt que pour la découvrir. Je leur recommanderais encore, & plus particulièrement aux jeunes filles, de se préserver, avec soin, de toute curiosité vaine. Non-seulement il y a, comme le disait Aristote, des choses qu'il est préférable de ne point savoir, mais le superflu & le curieux donnent à l'homme du monde je ne sais quel air de fatuité et de pédantisme. Il y perd un temps précieux, lorsqu'il a si peu de loisir pour tant d'idées auxquelles il lui est absolument défendu de rester étranger. Il ne retire d'autre profit de cette recherche qu'une réputation d'homme prétentieux & vain.

Vous reconnaissez aisément, ma chère cousine, dans toutes ces recommandations, un peu sévères peut-être, le jugement que le monde porte sur les femmes, sans prendre, il est vrai, la peine d'y ajouter aucun considérant. Il leur dirait volontiers, avec l'Apôtre, qu'il faut savoir, sans doute, mais *savoir avec sobriété;* belle parole que je vous engage à méditer beaucoup, car vous êtes tout à la fois digne de la comprendre & capable de la mettre en pratique.

Votre cousin bien affectionné,

ANTONIN RONDELET.

DEUXIÈME LETTRE

Sur le gouvernement de sa Pensée.

Ma chère Nathalie,

Je vous ai donc froissée.

C'est, de toute ma vie, la première fois que ce malheur m'arrive, & je le déplore sincèrement.

Malgré mon âge, ma chère cousine, vous savez

que je garde un cœur d'enfant. On me compte encore parmi les naïfs. Je n'ai pu, malgré tant de leçons reçues de l'expérience, apprendre à dissimuler ma pensée ni à passer par les chemins de traverse.

Si telle est ma franchise avec ceux-là même que je ne connais point, vous jugez par là de mon abandon & de mon entière ouverture avec ceux que j'aime, & avec vous en particulier, ma chère enfant. Il faut absolument que vous m'acceptiez, non pas avec la résignation du sacrifice, mais avec l'indulgence de la tendresse. J'ai besoin d'être pris favorablement.

Je m'en veux beaucoup de la peine que je vous ai faite. Il ne suffit pas, pour m'excuser à mes propres yeux, de me rejeter sur mes bonnes intentions. En pareille occasion, il est du devoir d'un galant homme d'agir avec assez de réserve & de délicatesse pour ne point les rendre, à son insu, onéreuses ou offensantes.

Je devine votre souffrance, Nathalie, non pas à vos plaintes, mais à votre découragement. Votre langage ne porte pas la moindre trace d'amertume, & cependant on y sent ou plutôt on y devine comme un fond de désespoir.

Vous me voyez reprendre & blâmer dans votre esprit ce qui vous a toujours paru, à bon droit, une de ses qualités les plus précieuses : cette ardeur, ce courage, cet esprit d'initiative qui vous empêchaient de vous endormir, à l'exemple d'un si grand nombre de vos compagnes. Vous apprenez avec étonnement qu'au lieu de jouir de vous-même, & de vous abandonner en toute sécurité à ce souffle vigoureux qui vous soulève & vous emporte, il vous faut, au contraire, vous retenir, vous dominer, &, en retour des complaisances que votre esprit vous témoigne, lui imposer résolûment une discipline sévère & rigoureuse.

Cet effort qu'on vous demande vous paraît dur. Vous êtes toute prête à le déclarer impraticable. Vous vous laissez aller à envier le sort de ces natures incapables & paresseuses auxquelles toute vie intellectuelle et morale semble refusée. « Les huîtres, dites-vous, ont au moins ce bonheur qu'elles ne sont point sujettes au tourment de leur pensée, & comme elles échappent au mouvement, elles se trouvent dispensées d'en prendre la direction. »

Vous voyez, Nathalie, sans qu'il soit besoin de vous répondre ici autrement qu'en citant vos paroles, jusqu'où vous emporte votre premier saisissement. Vous vous attendiez si peu à ce nouveau devoir de gouverner votre pensée, que vous seriez prête à en abdiquer le privilége, pour n'en point subir les obligations.

Ici, ma cousine, vous paraissez pour un instant perdre de vue la véritable condition de notre pauvre nature humaine. Où avez-vous vu, je vous prie, un bien quelconque de l'âme ou du corps qu'il ne nous fallût pas acheter? Où avez-vous rencontré un sentiment, une faculté, une pensée à laquelle il nous fût permis de nous abandonner tout à fait sans retour & sans inconvénient?

Je vous accorde volontiers que les huîtres du monde moral sont sujettes à moins de peines & à moins de traverses que vous. Je reconnais que ces facultés éteintes ne courent point le risque de jeter des flammes & de s'embraser de leur propre incendie; que cette imagination sans éclat & sans couleur ne saurait répandre sur les réalités de la vie, ce reflet ou ces nuances qui les transforment en un rêve. Je crois bien que ce jugement étroit & borné, à peine capable de quelques vérités isolées & mal dégrossies, ne saurait admettre les systèmes hasardeux, les distinctions subtiles, les perspectives effrayantes. En résulte-t-il qu'il faille leur envier leur néant, ou bien alors, si l'on en vient à cette extrémité de souhaiter leur repos au prix de leur médiocrité, pourquoi ne pas passer outre à de semblables vœux, & ne pas réclamer hardiment le sort aveugle & la morne quiétude de la brute?

Il ne faut donc pas en vouloir à la Providence de nous avoir fait une part plus belle & une destinée supérieure dans l'ordre des créatures immortelles, même alors qu'à ce rôle élevé se trouvent attachées, comme condition inévitable, une nécessité plus absolue de veiller sur nous-mêmes & une obligation plus étroite de nous compléter par notre propre effort.

Nous nous plaignons, comme vous le faites, Nathalie, du déchaînement de notre esprit, de la résistance qu'il nous oppose, de l'égarement où il nous jette. Il semble que nous n'ayons aucun reproche à nous faire quand il nous échappe, & aucun moyen de le ressaisir quand il se dérobe.

La vérité est que nous sommes les premiers à le provoquer & à lui demander des fantômes. Au lieu de le maintenir dans la ligne des pensées sérieuses & de lui interdire avec soin toute excursion dans le domaine compromettant de la fantaisie, nous cherchons de nous-mêmes à nous enivrer de nos pensées. Nous substituons, de parti pris, le rêve à la méditation; nous feignons de penser, pour nous abandonner avec plus de sécurité à nos chimères. Nous débutons, il est vrai, d'ordinaire par quelque réflexion sensée, par quelque considération raisonnable dont nous discernons d'abord fort sagement la portée & l'application, mais nous ne sommes ni assez modérés ni assez discrets pour nous maintenir ainsi dans les régions de la réalité. Nous sentons qu'il dépend de nous de consulter plutôt notre imagination que notre raison, & le plus souvent nous ne trouvons pas la force de résister à cette tentation. Nous ressemblons, malgré la région élevée que nous habitons, à ce pauvre homme que l'ivresse tente. Il regarde, avec une faiblesse avouée, cette liqueur dont la fumée va le soustraire pour quelques instants aux soucis de sa condition. Il cède, moitié par entraînement & moitié de parti pris. Il oublie, le malheureux, qu'après quelques faiblesses semblables, il

appartiendra à l'ivrognerie, & demandera vainement sa raison perdue à sa volonté diminuée par l'habitude.

N'est-ce pas là notre histoire, Nathalie? N'avons-nous pas, nous aussi, favorisé mal à propos ces échappées de notre esprit? Ne nous sommes-nous pas livrés avec quelque complaisance à cette ivresse de la pensée, où l'on se sent bercé par l'illusion & caressé par le rêve?

Je ne m'étonne pas beaucoup de trouver ensuite nos facultés moins promptes à nous obéir, moins dociles & moins résistantes au travail. Nous avons enseigné à notre esprit la révolte, & nous sommes tout étonnés qu'il nous refuse la soumission!

A quoi attribuer, ma cousine, sinon à cette faiblesse dangereuse, à cette complaisance coupable, le penchant que nous avons tous plus ou moins à chercher dans les choses frivoles, dans la fréquentation des livres romanesques, un dérivatif de notre propre existence? Nous aimons à habiter ainsi un monde fantastique, auquel les lois de la morale & du devoir ne s'appliquent qu'imparfaitement. Nous nous trouvons délivrés pour un temps des importunités de notre conscience, ainsi que des exigences de la logique.

Il nous faut absolument traiter notre esprit avec plus de sérieux & le soumettre à un régime plus sévère, si nous voulons lui conserver quelque discipline & en garder le gouvernement.

Il est absolument nécessaire, toutes les fois que nous nous sentons à la veille d'être emportés, lorsqu'une exaltation imminente se traduit à la réflexion par une sorte de bouillonnement, lorsque l'imagination, dans la rapidité de sa course, est sur le point de perdre pied & de s'envoler dans les espaces, de s'arrêter & de suspendre, par une intervention énergique de la volonté, toute continuation de ce courant. Il ne faut pas seulement se modérer & ralentir le mouvement; il faut, si l'on veut réussir & se préserver de tout excès, interrompre tout à fait la pensée, & la ramener par un violent effort vers un sujet tout différent.

Vous me demanderez, Nathalie, comment on vient à bout d'un pareil résultat, & quels moyens on peut employer pour briser cette continuité de la pensée. Les plus simples, ceux qui s'offrent d'eux-mêmes, sont les meilleurs & les plus efficaces.

Pensez-vous qu'aucune rêverie puisse tenir contre une lecture sérieuse, entreprise avec quelque résolution? Ne me dites pas que l'attention se refuse en pareil cas à saisir le sens des mots & presque à discerner la forme des lettres. Il est toujours possible, quelque distraction qui nous captive, quelque préoccupation qui nous envahisse, de suivre les mots de façon à prononcer les phrases à haute voix. J'admets qu'au premier moment leur signification exacte vous échappe. Continuez néanmoins comme si cette lecture vous intéressait. Au bout de très-peu de temps, vous serez tout étonnée de voir que votre propre voix vous saisit comme la voix d'un étranger. Votre attention intérieure se trouvant ramenée & reconquise par cette lecture en quelque sorte matérielle, il ne tardera pas à venir un moment où votre esprit accompagnera enfin votre parole.

Je vous sais trop sérieuse & trop sensée, ma cousine, pour sourire de ces conseils & pour regarder mes recommandations comme puériles. Vous n'êtes pas de ces esprits à la fois impuissants & présomptueux qui dédaigneraient de réussir par les petits moyens, & qui préfèrent la routine des mauvaises habitudes à la nouveauté des remèdes.

A défaut d'un livre, si cette extrémité vous répugne, qui vous empêche de chercher, contre les excès de votre esprit, un appui, un avertissement un secours dans quelque conversation sensée? Il dépend toujours de nous de mettre à profit, dans notre propre intérêt, la sagesse, la raison, l'expérience des autres. Ce qui rend nos esprits incurables dans leurs infirmités, en même temps qu'ingouvernables dans leurs échappées, c'est précisément cette incapacité, dans laquelle nous tombons par notre faute, de prêter l'oreille aux avertissements & aux observations d'autrui. Au lieu de chercher des contradicteurs qui nous opposent cette autre face des choses à laquelle nous sommes restés étrangers, nous préférons pour interlocuteurs ces confidents de tragédie qui répondent perpétuellement aux tirades des héros par la monotone approbation de leur silence.

C'est surtout dans le monde, Nathalie, que les habitudes de la politesse font illusion à notre orgueil, provoquent notre entêtement & nourrissent nos illusions. Il nous arrive bien rarement de trouver quelqu'un qui se sente la hardiesse ou qui prenne la peine de nous contredire pour nous éclairer. Nous-mêmes, nous voyons en eux des adversaires prêts à nous terrasser, & jamais des amis disposés à nous reprendre.

De même qu'on peut retenir son esprit quand il nous déborde, & lui interdire tout excès en lui retirant tout exercice, on peut aussi, pour le discipliner & l'assouplir, lui imposer un effort dans tel ou tel sens & le tirer du repos dans lequel il paraissait se complaire.

Sans être auteur & sans porter la responsabilité d'écrivain, ne nous est-il pas arrivé à tous, tant que nous sommes, d'avoir eu quelque idée à développer & à suivre sur le papier, ne fût-ce que dans le courant d'une lettre? N'avons-nous pas, même sans être orateur & sans avoir eu à nous risquer dans la parole publique, rencontré mille occasions où il devenait nécessaire de fournir de vive voix certaines explications, lesquelles ne laissaient pas d'être assez longues & assez compliquées? N'avez-vous pas senti, en pareil cas, Nathalie, l'effort intérieur de vos facultés & cette contention de votre esprit contraint de créer, de traduire & d'ordonner ses idées?

Je n'oserais pas recommander à une personne

du monde, le travail de la composition écrite pour apprendre à gouverner son esprit, quoique vous soyez, ma cousine, encore assez jeune pour ne point reculer devant cet effort & ne point rougir de cette tâche. A défaut de ce moyen si efficace, mais peut-être un peu extrême, il reste au moins ce que nous pratiquons tous comme un délassement : la lecture qui, avertie & conduite, peut devenir ce qu'elle est trop rarement, la force & le salut de nos esprits.

A demain cette seconde partie.

Votre bien affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.

(*La suite au prochain numéro.*)



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.



LES RÉCITS DE LA MARQUISE

PAR Mme LA COMTESSE DE LA ROCHÈRE (1)

La pensée chrétienne enveloppée de beaucoup d'esprit, voilà ce que nous donne la marquise dans ses récits variés. Femme du monde, abreuvée de chagrins, elle se repose dans le cœur très-délicat d'une jeune fille pauvre, distinguée, aimante, & toutes deux trouvent du bonheur dans cette liaison.

En racontant l'histoire d'*Ernestine de Laprade* (2), la marquise de Belmore met le doigt sur une plaie fréquente & douloureuse. Ernestine, au milieu de sa brillante adolescence, voit s'éteindre progressivement en elle ce charme extérieure que toute femme regarde instinctivement comme une nécessité, presque comme un droit.

Un soir, dans une fête, elle entend dire tout bas :

— Quel dommage qu'elle soit bossue !

Son cœur se dessèche sous la pression de l'orgueil froissé ; elle devient amère, elle va devenir méchante, & se venger des heureux de la terre par la causticité de son esprit. De sages conseils, de beaux exemples modifient ces tendances, & *christianisent* sa douleur.

Mais ce cœur noble & ardent va se tromper dans un de ces grands *quiproquo* de la terre, où, de deux âmes, l'une donne tout, croyant ne donner que moitié. La pauvre fille revêt d'une couleur plus accentuée l'amitié reconnaissante ; elle aussi songe comme une autre aux bonheurs du foyer, elle aussi, vivant d'illusions, se voit déjà épouse & mère ; sous ce rêve, elle oublie son malheur ; le réveil est cruel, mais l'âme a été soulevée, & entre enfin dans sa voie, qui est abnégation & charité.

Puis, ayant fait ce qu'elle pouvait, Dieu fait le reste & mêle à sa vie ce bonheur tranquille qui suffit pour attendre la patrie, sans défaillance & presque sans tristesse.

La Dame blanche du Lude, nous reportant au règne de Louis XI, laisse pénétrer le lecteur dans un vieux manoir où l'épouse fidèle pleure le guerrier disparu. Sa cousine Jehanne, au cœur vaillant, tient le mot de l'énigme, & cherche à endormir de mortelles angoisses jusqu'au temps où le sombre roi, par un de ces caprices, mélanges de bonté dure & de pitié bizarre, intervient & rend explicables les étranges apparitions de la dame blanche dans les bois.

Un chapitre est particulièrement intéressant dans le livre qui nous occupe : *les Tableaux voilés*.

(1) Chez Dillet, 15, rue de Sèvres. — Prix : 2 francs.

(2) Cette nouvelle a été donnée dans le *Journal des Demoiselles*, il y a quelque dix ou douze ans.

Sous ce titre se voilent aussi de jolies pensées & cette douce tristesse qui se fait aimer. Le même enfant peint trois fois sous différents aspects; la même mère recevant de ces trois portraits des impressions également ineffaçables, mais s'arrêtant sur la dernière parce qu'elle est infiniment douloureuse : voilà ce que nous montre l'auteur qui dessine à grands traits, quoique fortement, les effets d'un regret légitime, mais trop terrestre. Rien de vrai, de navrant, comme ces mots échappés à cette mère après avoir assuré le bonheur de deux jeunes gens : pendant la fête de leur mariage elle monte furtivement au lieu solitaire qu'elle s'est choisi pour demeure, & prête à soulever encore une fois les rideaux qui couvrent les trois portraits de son fils, elle s'écrie :

— Non, cher bien-aimé, rien ne me consolera de ta mort, jamais rien, pas même l'accomplissement de mon plus vif désir, pas même la satisfaction d'avoir fait le bonheur de ceux que j'aime, car je ne veux pas être consolée !

Mais sous le dernier voile s'était cachée, par les soins de l'amitié, une grâce intime qui devait élever plus haut cette belle âme : elle aperçoit pour la première fois une image saisissante; c'est bien encore son fils, mais sous cette forme indécise & aérienne que, dans notre ignorance, nous prêtons aux âmes élues que le bonheur entoure & pénètre. Madame de Belmore, toujours mère, mais encore plus chrétienne, dit alors :

— Mon Dieu, vous qui ne voulez point que la douleur de vos fidèles soit semblable à celle des incrédules qui n'ont pas leurs espérances là haut, soyez donc béni & glorifié, père des miséricordes !

LE BONHEUR DE LA RELIGION

PAR Mme MARIE DE BRAY (1)

Je reprocherais volontiers à ce petit volume ce que l'on peut reprocher à beaucoup de bons livres : c'est de rendre les sentiers du bien & de la vertu plus doux, plus faciles qu'ils ne le sont en réalité. Erreur attrayante, mais dangereuse à propager parmi la jeunesse, qui reculera peut-être si ses premiers efforts ne sont pas couronnés d'un plein succès. Cette réserve faite, disons que cet ouvrage, l'un des derniers de madame de Bray, déjà disparue de la terre, est d'une lecture intéressante & douce. Une jeune veuve est amenée par une série d'infortunes à occuper une place de dame de compagnie auprès d'une personne aveugle, aussi aveugle de l'esprit que des yeux, ne voyant pas mieux les vérités de la foi que les objets matériels; la piété, l'esprit, la douceur de sa compagne opèrent des merveilles; la dame aveugle se résigne & se convertit au Dieu qui éprouve & console; la famille tout entière suit son exemple, & tous comprennent le bonheur que la religion donne, même ici-bas. Ce récit touche et intéresse, quoiqu'en le lisant on se dise : La vertu sans combat est-elle une vertu?

(1) Paris, chez Victor Sarlit, 19, rue de Tournon. Un volume avec gravures, 1 fr. 50.

MA GRAND'MÈRE

Il est une figure qui se détache de mes souvenirs d'enfance, souriante, pleine de charme & d'expression : c'est la figure de ma grand'mère. Bien que très-jeune encore, quand Dieu l'appela à lui, je m'en souviens parfaitement; je la vois toujours vive, toujours occupée & agissante, avec ses bonnets à forme antique, ses grandes poches de toile où je savais puiser ainsi que mes frères & sœurs; je vois son fauteuil où elle tricotait si vite & où elle disait tant de chapelets! Je revois ses vieux livres de prières tout usés à force d'avoir été feuilletés; & son cher visage! il m'est présent comme s'il m'était donné de le pouvoir contempler encore; son front large et beau, ses yeux noirs limpides & brillants comme dans la jeunesse; toute cette physionomie exprimant la bonté, la candeur & la simplicité d'une belle âme.

Elles sont bénies de Dieu les maisons où se trouve, à côté du berceau de l'enfant, le fauteuil du vieillard; la vie qui commence et la vie qui finit!

Il existe une sympathie étrange, une sorte de lien mystérieux entre l'enfance et la vieillesse; ces deux âges extrêmes que ne touchent en rien les passions du monde, puisque l'un en est pur & que l'autre en est purifié.

Ma grand'mère habitait chez ma mère; toutes ses affections s'étaient concentrées dans cet intérieur; elle nous adorait, nous, ses petits-enfants, & nous gâtait quelque peu.

Elle avait toujours en réserve, dans ses merveilleuses poches, du sucre & des gros sous, & quand nous avions envie de quelque jouet, nous venions à elle d'un air câlin, & nous obtenions vite ce que nous désirions. Combien de fois, étant petite, assise à ses pieds sur son tabouret, abordais-je sans circonlocution le sujet qui me tenait au cœur!

Bonne maman, quelle jolie poupée à ressorts j'ai vue aujourd'hui en revenant de classe, dans les vitraux d'un magasin! que j'aimerais à l'avoir! si tu voulais, dis, ce n'est pas cher: deux sous. La bonne grand'mère faisait quelques objections en riant, puis plongeait sa main dans les profondeurs de ses poches, & l'on allait acheter la bienheureuse poupée. J'étais alors si heureuse, si ravie, que rien à présent ne saurait faire revivre cette joie des temps passés.

Que j'aimais aussi ses bonnes vieilles histoires d'autrefois! elle nous parlait de la Révolution, qui avait fait une impression profonde sur son enfance; elle s'attendrissait au souvenir de la famille royale et du pauvre enfant martyr; madame Élisabeth était une des saintes qu'elle invoquait avec ferveur. Elle nous racontait aussi mille choses des guerres de l'empire & du passage des troupes étrangères en France.

Jamais nos jeux ne la fatiguaient; elle se faisait enfant avec nous, & on ne la voyait ni grondeuse ni chagrine. Nous étions à ses yeux maternels de vraies perfections; chacun de nous était un type particulier, & Dieu sait pourtant que sa chère & douce influence ne nous a pas nui; il nous reste d'elle un souvenir béni qui m'attendrit toujours, et tellement enchaîné à mon âme que je le rencontre partout.

Voici quel était l'emploi de son temps: elle tricotait une grande partie de la journée & nous faisait ainsi une quantité incroyable de bas; elle disait son chapelet toujours à la même heure, donnait quelques instants à de pieuses lectures; puis elle nous laissait prendre nos ébats autour de son fauteuil; nous faisait danser le menuet, vieille danse de son temps, & nous exécutions les pas d'un air grave en chantant & en frappant nos mains l'une contre l'autre pour marquer la mesure.

Quand les jambes étaient lasses, venait le tour des histoires: d'abord les siennes que nous lui faisions répéter à satiété, aidant à sa mémoire, quand elle omettait un détail; puis nous en racontions à notre tour, & jamais son doux visage, attrayant malgré ses rides, ne prenait une expression d'ennui quand elle prêtait une oreille attentive aux imaginations écloses de ces petites têtes folles.

Le dimanche était un grand jour. Bonne maman se faisait belle; elle mettait un bonnet orné de rubans jaunes ou verts, & sa journée se passait toute en dévotions; puis elle lisait le journal ou quelque livre parlant de choses qui avaient intéressé sa jeunesse; elle avait conservé un goût très-vif de la lecture & ne se servait pas de lunettes.

Jamais elle ne sortait, cette pauvre grand'mère; & quand nous nous trouvions dans la campagne par un beau jour d'été, & que je me la représentais tricotant dans son fauteuil toute seule avec notre petit serin, prisonnier comme elle, mon cœur se serrait.

Quelle joie elle laissait éclater à notre retour! elle nous embrassait, nous questionnait, & nous montrait, avec un certain amour-propre, son tricot singulièrement allongé en notre absence.

Depuis un grand nombre d'années, des douleurs aiguës dans les jambes l'obligeaient à ne pas sortir & l'empêchaient même de marcher dans sa chambre; elle allait seulement en voiture communier de temps en temps, dans une chapelle rapprochée, & c'était alors une grande solennité. Les dernières années, on lui apportait la communion à la maison, & cela me faisait une grande impression. La chambre ornée & pleine de fleurs, nous tous à genoux; le prêtre entrant avec les Saintes Espèces, précédé du petit clerc qui agitait la sonnette; ma grand'mère agenouillée, parée comme dans les beaux dimanches, l'air heureux et recueilli, tout cela me donnait des pensées vagues, pleines de charme & de mystère & me faisait rêver d'un autre monde.

Ma grand'mère avait un faible prononcé pour mon frère aîné, son filleul, le premier d'entre ses petits-enfants. Il avait à la maison une petite chapelle où rien ne manquait, & la bourse de la pauvre grand'mère avait reçu de rudes assauts pour en arriver là: c'était un charmant autel très-bien paré avec de jolis ornements mignons que le gamin revêtait avec une gravité vraiment comique. On faisait des processions, des baptêmes, des mariages & même des enterrements.

Nos parents ne voyaient pas cela d'un très-bon œil. Outre la perte de temps qu'ils redoutaient pour mon frère, arrivé à l'âge, où les études commencent à devenir sérieuses, ils craignaient que l'enfant n'en vînt à perdre le respect pour les choses saintes; ma grand'mère voyant, au contraire, dans cet esprit d'imitation un heureux présage, défendait de son mieux son petit fils chéri.

Aujourd'hui l'enfant est prêtre en effet, mais c'est du ciel que la grand'mère l'a vu monter à l'autel pour célébrer les divins mystères.

Chère bonne maman! je suis sûre qu'elle s'en est allée tout droit en paradis; elle avait une de ces piétés solides qui ne biaisent jamais, qui vont droit au but dès quelles l'aperçoivent. Les épreuves ne lui avaient pas manqué durant sa longue carrière: encore jeune femme, elle avait soigné son mari durant de douloureuses années, & tous ses

devoirs, elle les avait accomplis vaillamment & simplement. Son âme était d'une droiture sans pareille & sa foi, oh sa foi! était ardente & forte à transporter des montagnes.

Dans notre époque de mollesse & de sentimentalisme, il se glisse dans la piété même certaine nuance qui tient des tendances actuelles; on est peut-être plus raffiné, plus mystique qu'autrefois, mais vaut-on mieux que ces femmes des anciens jours dont la race se perd ? a-t-on autant qu'elles le sens droit & chrétien, & l'idée du devoir est-elle aussi profondément gravée au fond du cœur?

Le jour de sa mort, cette pauvre grand'mère m'appela auprès d'elle & me fit chercher dans un de ses vieux livres une prière pour la bonne mort quelle avait marquée depuis longtemps. Je la lui lus, retenant à grand'peine mes larmes, & quelques heures après elle avait cessé de vivre.

Elle s'était préparée de longue date à ce dernier moment, & elle en parlait comme d'un événement tout proche, avec un grand calme & le plus naturellement du monde. A sa mort, mon chagrin fut vif comme toutes les impressions de l'enfance. Je me disais que c'était fini, que nous ne la verrions plus dans son pauvre vieux fauteuil, & il me semblait que je ne serais jamais heureuse sans elle.

Qu'elle était donc triste notre maison le jour de son enterrement! nous étions tous consternés, & notre petit oiseau, le petit compagnon de sa solitude, se taisait dans sa cage! Le temps, qui endort toutes les douleurs, passa sur mon chagrin d'enfant & 'adoucit. Je pensais encore beaucoup à elle; mais mes pensées n'avaient plus d'amertume; elles étaient pures & calmes comme son âme chérie qui veillait sur moi; puis, le grand jour de ma première communion, j'eus comme le sentiment intime de sa présence.

Je n'ai pas parlé de son immense charité, qui l'aurait portée à se dépouiller pour les pauvres; à donner même le nécessaire, les derniers temps où elle avait pris un peu de l'imprévoyance de l'enfance. Ma mère était obligée de la modérer dans ses élans, & elle souffrait de ne pas donner autant qu'elle aurait voulu.

Rien de plus respectable & de plus sacré, ce me semble, que cet excès, dans la vieillesse, d'une vertu tant aimée pendant sa vie.

Je suis sûre qu'elle prie sans cesse là-haut pour nous, cette chère gardienne de nos berceaux. Ses petits-enfants chéris, elle les veut tous en paradis auprès d'elle.

Cette prière de ma grand'mère, si fervente sur la terre qu'elle me remplissait d'étonnement dans mon enfance, que doit-elle être en face de Dieu?

Le temps de mon enfance est bien loin déjà derrière moi; j'ai vu disparaître la figure de ma grand'mère & bien d'autres après elle; têtes blondes & têtes blanches, j'en ai laissé beaucoup dans le chemin de la vie, bien que ma course ne soit pas très-longue. Que de fois, en reportant nos regards en arrière voudrions-nous revenir vers le passé & jouir encore, ne fût-ce qu'un instant, des chers biens d'autrefois; mais le temps poursuit sa marche, sans écouter nos plaintes; il emporte tout avec lui, regrets & espérances, bons & mauvais jours.

Le livre de la vie est le livre suprême;
Que l'on ne peut rouvrir ou fermer à son choix;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois;
Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même;
On voudrait revenir à la page où l'on aime;
Et la page ou l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Quelle vérité & quelle tristesse dans ces beaux vers!

Mais levons la tête, tenons nos yeux & nos cœurs élevés vers le ciel, & que sa vue soit un baume pour toutes nos blessures.

Ne pleurons pas nos morts comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Au ciel se retrouvent en Dieu, ceux qui se sont aimés sur la terre. Au ciel, est la vraie source, toujours jaillissante, de tant d'émotions charmantes dont le souvenir est si doux.

Mme A. DENIZET.



CHARITÉ PASSE PRUDENCE

I

LA MAISON DU FORÇAT

Sur la lisière d'un bois, loin de toute habitation, s'élève, triste & maussade, une maison de sombre apparence, aux portes délabrées, aux volets à demi rongés par le temps. Un toit de chaume, des murs noircis, des plantes parasites grimpant le long de ces murs, un vieux puits dans la cour étroite; c'est la misère, c'est la honte! Cette maison porte un nom terrible; les femmes se détournent, les enfants se sauvent, disant à demi-voix : la maison du forçat! Par un contraste singulier, un reste de verdure se remarque aux alentours, du côté du Midi : quelques fleurs y sont protégées par une main intelligente & affectueuse, c'est un lien unique entre le monde & le solitaire, c'est un souvenir d'enfance; il aime les fleurs, les jardins, la culture.

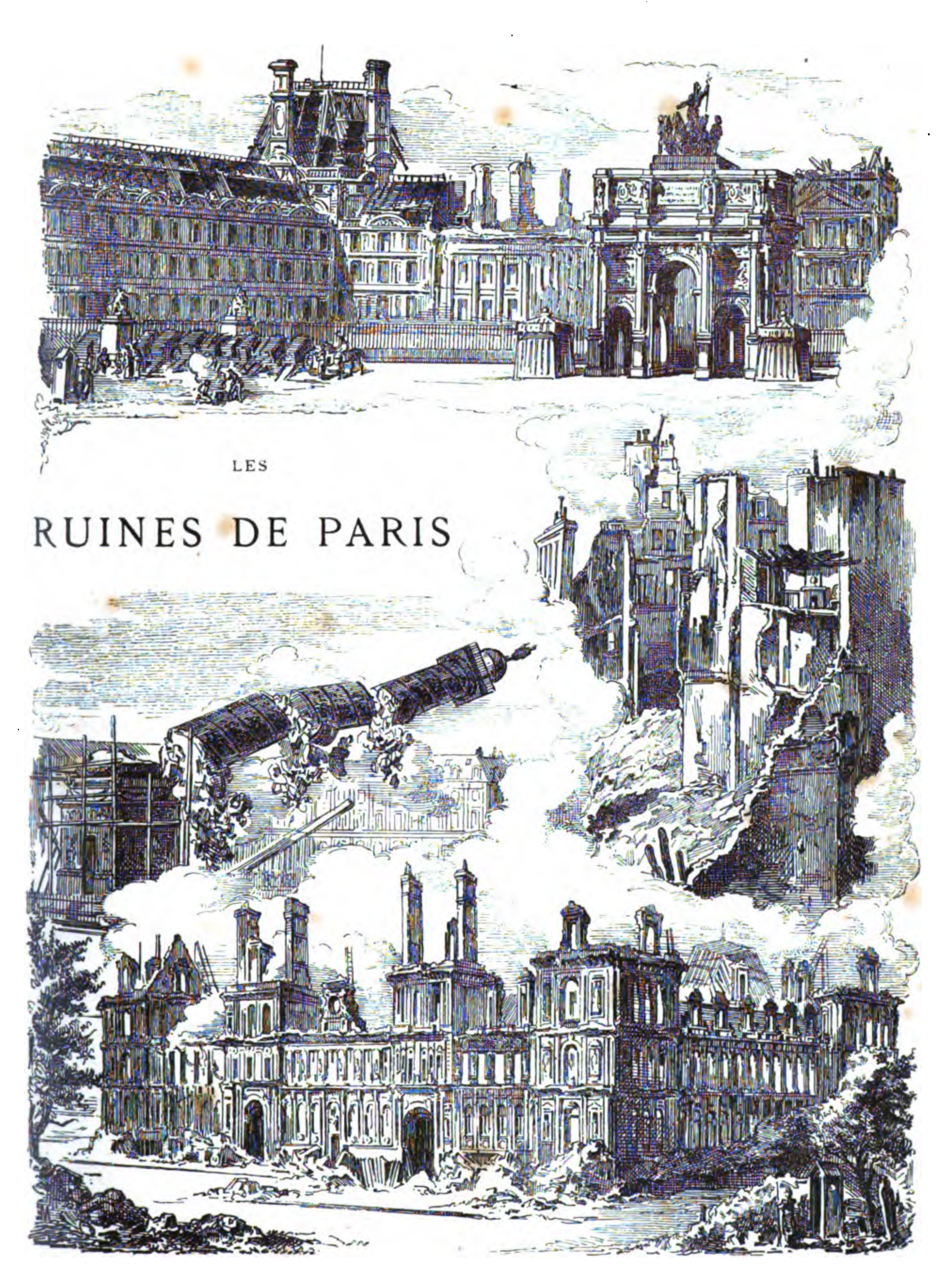
Un pauvre chien, laid, maigre, hargneux, garde pourtant son maître, & devant lui seulement, ce maître ne se sent pas humilié. Ce chien porte aussi la livrée d'une misère sans soulagement. La niche qui le renferme pendant le jour est plutôt une prison qu'un abri; la pluie y pénètre par les ais mal joints; la paille sur laquelle repose l'animal est humide; la corde qui l'attache au crampon de fer est trop courte, à force d'avoir été rompue & renouée. Sa chétive pitance ne remplit jamais tout entière la sébile de bois vermoulu qu'il ronge quand la faim le dévore. Le nom que lui ont donné les habitants du pays est affreux : le chien du forçat.

La porte est ouverte; une faible lumière éclaire le triste réduit : un grabat d'un aspect repoussant de désordre, une seule chaise recouverte d'un vieux morceau de cuir, une huche qui ne sert pas aux provisions, car il n'y a pas de provisions ici. Dans la cheminée, où se croisent par les bouts deux tisons, un grand chaudron plein de pommes de terre; aux murailles, trois ou quatre mauvaises gravures enluminées, qui représentent niaisement des hommes & des choses, sans qu'une pensée bonne et utile puisse ressortir de ces groupes mal dessinés. Au fond de cette chambre, une table supportant quelques assiettes fêlées, un pot d'eau, un verre, une bouteille, un reste de pain dur.

Une porte entre-bâillée laisse apercevoir un cabinet sombre où sont entassés des fagots, des pioches, des cognées, quelques instruments de jardinage. Tout est triste dans cette masure qu'aucun arbre ne protége, que pas un enfant n'égaie.

Le maître de cette sombre demeure se tient, en ce moment, debout, dans l'attitude d'un homme qui hésite entre le désespoir & le crime. L'ensemble de cet homme est dur; sa haute taille, sa chevelure négligée, sa barbe longue, sa blouse déchirée, son vieux chapeau de feutre couvrant, comme une visière, un front chargé de soucis, tout en lui inquiète. On frémit quand on entend la voix sonore de cet homme, qui, soit nature, soit parti pris, ne parle d'ailleurs que rarement & avec une extrême concision. Quel feu sombre jettent ses yeux demi-ouverts! Il y a de la causticité, presque de la rage dans cette espèce de sourire que grimacent ses lèvres minces. Ses mains sont puissantes & nerveuses; il paraît doué d'une force redoutable, en dépit des privations qu'il endure. Son nom, personne ne le sait, personne ne le demande. On l'appelle le forçat; chacun connaît son histoire. La grand'mère apprend aux petits enfants que l'homme de la masure est un grand criminel, un voleur, un misérable capable de tout, condamné aux fers dans sa jeunesse, ayant fait dix ans de bagne... Et les petits enfants s'épouvantent en voyant passer l'ombre du forçat, le soir, au clair de lune, quand il revient du bois, portant sur ses épaules une charge de fagots. C'est son gagne-pain. Il fait, avec le menu bois, des balais qu'il vend moins cher que tout autre aux marchands de passage; encore est-il leur obligé, car les gens du pays ne s'adressent jamais à lui. On ne lui parle que par nécessité; on ne lui dit pas bonsoir; quand, à la nuit tombante, on le rencontre sur la route, on s'éloigne, ce n'est pas la bienveillance qui lui laisse le chemin libre, c'est la peur, il ne le sait que trop!

L'an dernier, il a souffert un mal aigu, personne ne l'a su. A qui le dire? Un panaris a rongé son doigt : en proie à une fièvre ardente, ses nuits



LES RUINES DE PARIS

JOURNAL DES DEMOISELLES

1, Boulevard des Italiens.

n'ont été consolées par aucune voix amie, son bon chien tout seul prenait part à ses veilles douloureuses. Et, quand le forçat voulait boire, c'était avec une peine incroyable qu'il tirait de son puits un peu d'eau.

Ce soir, il est plus malheureux que jamais; il attend une nouvelle insulte, lui à qui on a le droit de tout dire, sans qu'il ait celui de répondre. On parle d'un vol avec effraction commis aux alentours, la nuit dernière, & il sait qu'en ces occasions la justice, qui a les yeux sur lui, envoie tout d'abord ses agents dans sa misérable demeure pour surprendre, s'il y a lieu, quelques indices, & se mettre sur les traces des malfaiteurs dont il est peut-être le complice.

Le passé d'un homme est la mesure sur laquelle on juge de son avenir, comme l'ombre d'un corps sert à connaître les proportions du corps lui-même. Mais combien on peut se méprendre! L'ombre n'est-elle pas, suivant l'heure, plus ou moins fidèle? De même, n'y a-t-il pas, dans la vie, des heures où l'homme ne se ressemble plus à lui-même, où par conséquent le jugement qu'on croit avoir le droit de porter tombe à faux? Alors, sans le savoir, on enfonce dans un cœur aigri un trait qui, en le déchirant, rouvre une plaie ancienne, & de l'ancienne blessure s'échappe avec le sang un reste de vie morale.

Ce soir, le vent s'engouffre au fond du bois, &, soulevant les feuilles mortes qui jonchent la terre, va comme un insensé les rejeter au loin pour les soulever encore & les rejeter de nouveau; c'est la tourmente. L'homme qui vit seul ressent une commotion secrète quand la nature s'irrite. Si le malheureux est sensible aux bruits de la tempête, le coupable l'est plus encore.

L'homme au chapeau de feutre écoutait le vent, & trouvait dans ses gémissements l'écho de l'opprobre & du mépris universel. Tout à coup il entend des pas de chevaux résonner sur la grand'route... Ce sont eux! les gendarmes! Ils viennent, non pas frapper à sa porte, mais commander d'ouvrir au nom de la loi, c'est le droit de la société qu'ils défendent! Les voilà, ils descendent de cheval, &, entrant dans la triste maison, y jettent un coup d'œil rapide. La huche est visitée, une vieille armoire est ouverte, on soulève les fagots, on remue la paille du misérable lit. En un instant tout est vu. La justice a dû s'éclairer, il ne résulte rien de ses perquisitions. Les gendarmes se sont retirés, & l'homme reste là, l'œil fixe, l'âme agitée des plus noirs désirs. Il en veut à l'humanité tout entière, & se demande pourquoi, depuis son affreuse expiation, il a cessé de faire du mal? Le mal, il le ferait encore avec tant d'habileté! Il en a connu les secrets; ce qu'il ignorait lui a été enseigné par ses compagnons de chaîne. S'il le voulait, il pèserait sur la société de toute la force de son organisation; sa tête froide combinerait les coups, son corps de fer affronterait les fatigues, les ténèbres, la tempête. Il s'est tellement enhardi au contact de ses pareils, encore plus corrompus que lui! Dans son esprit troublé roulent d'affreux projets. Que lui ont valu ces dernières années passées hors du brigandage? En est-il moins couvert de honte? A-t-il reconquis l'estime de ses concitoyens? Non, c'est fini, les hommes ne pardonnent pas, & Dieu, qui pardonne, il ne le connaît point! Son nom n'est sorti de ses lèvres que mêlé d'un blasphème. Oh! que la tempête qui gronde au dehors est peu de chose, comparée au bruit qui se fait dans son cœur! L'infamie, le mensonge, la haine y sont entrés comme dans leur domaine. Demain cessera cette misère sans nom qui semblait son éternel partage. Il rejoindra d'anciens camarades qui l'associeront à leur vie aventureuse, & du moins, s'il boit la honte, la honte lui aura procuré de l'or & des plaisirs, c'est dit : assez attendre!

II

LA LAMPE DU FORÇAT

Tandis que ce tumulte se fait à l'intérieur, la petite lampe, seule tranquille en ce lieu, brûle dans l'embrasure de la fenêtre. De loin, on aperçoit sa lueur, & cette lueur apparaît, comme une amie, à l'étranger qui passe.

Rien ne rassure le voyageur attardé comme une lumière au loin. Il lui est naturel de s'en rapprocher, de supposer qu'elle l'invite & l'attend. Enfonçons-nous dans le bois, & suivons les pas hésitants de cette femme élégante qui donne la main à son enfant. Elle a peur; la nuit vient, le vent souffle, la tempête l'a surprise, elle est inquiète. Son fils, las d'une course pénible, peut à peine marcher. Tous deux avancent au hasard dans une des longues avenues du bois, puis, s'engagent encore au hasard dans une allée transversale, qu'ils abandonnent aussitôt. Ils sont égarés. Mais entre les rameaux nus des marronniers, voici une lueur. Adilie sent se ranimer son courage. « Marchons, mon fils, dit-elle, c'est la demeure de quelques braves gens qui nous remettront en bon chemin; n'aie plus peur!

— J'ai faim, répondit l'enfant.

— Ils te donneront de leur pain.

— J'ai soif.

— Tu leur demanderas à boire. Les gens de la campagne sont hospitaliers, vois-tu? le peu qu'ils ont, ils le partagent volontiers. Allons, marche, efforce-toi! »

Le pauvre petit suivait sa maman, qui se hâtait vers la chaumière où l'attendaient, pensait-elle, la bonhomie et la candeur. C'était une bonne petite créole, à l'âme sans détours, sachant peu de la vie, & ce peu, l'ayant appris de son cœur. Elle avait grandi presque seule dans son beau pays, sous un ciel de feu; on ne lui avait jamais fait de mal, elle n'en avait fait à personne, &, tranquille, elle regar-

dait passer ses jours, sans prévoyance; se dévouant à ceux qu'elle aimait, & croyant volontiers les autres bons, parce qu'elle était bonne.

Il y a beaucoup de personnes qui, pour ainsi dire, ne vieillissent pas, qui passent entre les hommes & les choses sans les voir; rien ne leur sert d'expérience, tant elles vont vite & sans regarder, pourvu que dans leur cercle intime on soit heureux par leurs soins & leur tendresse. Le monde finit pour ces âmes où finit la délicatesse; ce qui est réellement mauvais n'existe à leurs yeux qu'à l'état de fantôme, comme ces spectres & ces gnômes, dont on lit les légendes, & qu'on ne voit jamais. Pourquoi leur ferait-on du mal? Pourquoi?

Dans ces ignorances, il y a une candeur infinie, & il arrive en certaines circonstances que la candeur mène au but qu'aurait atteint la prudence. Un œil simple & confiant a parfois la puissance de l'œil de l'aigle.

Enfin les voilà tout près de la petite lampe que l'on voyait du bois. Ce n'est qu'une chaumière posée là comme un gardien sur la route; il faudrait faire cent pas de plus pour gagner le village. « C'est inutile, pensa la jeune mère, ces bonnes gens auront grande compassion de nous. J'accueillerais si bien leurs femmes et leurs enfants, moi, s'ils étaient égarés! » Et forte de sa philosophie, l'étrangère se présente pâle et haletante au seuil de la masure.

« Qui est là? dit une voix rude.

— Mon Dieu! c'est moi; je viens demander du secours. Je me promenais dans le bois avec mon petit garçon, j'ai perdu mon chemin, j'ai marché bien longtemps, l'orage est venu, puis la nuit, & j'ai peur. »

J'ai peur, disait la douce voix. Ce mot tomba comme un étonnement dans le cœur de l'homme à qui on l'adressait : J'ai peur. Tout le monde avait dit cela en passant devant lui, elle le disait à lui-même en parlant d'un autre.

« Mon enfant est bien fatigué, ajouta-t-elle, & il a grand froid. Viens, Édouard, monte bien doucement, les marches sont un peu hautes, prends garde. Donnez-lui la main, je vous prie. »

L'homme fit un pas en avant, osant à peine toucher l'enfant d'Adilie, tant la distance entre eux était grande; mais, sans brusquerie, il prit la petite lampe, & jeta la lumière sur les marches à demi rongées par le temps. Édouard entra. Bon & confiant comme sa mère, il s'approcha du feu & présenta à la flamme ses pauvres petites mains rouges de froid.

Adilie, d'un mouvement leste, franchit les degrés, on ferma la porte, & la maison du forçat cacha ces trois êtres au reste du monde. L'aspect singulier du paysan ne produisit pas sur l'étrangère l'effet accoutumé. Elle avait vu dans sa patrie beaucoup d'hommes qui vivaient comme bon leur semblait, sans que personne s'en préoccupât. Elle trouvait tout simple qu'on se vêtît à sa façon, qu'on eût telle ou telle manière, tel ou tel langage. Adilie, c'était l'indépendance personnifiée. Soumise par nature à tous ceux qu'elle aimait, elle se faisait volontiers le champion de la liberté, mais avec la bonne foi d'un cœur neuf, d'un esprit sans malice, pour qui être libre signifie faire le bien comme on l'entend. Par manque d'étude, elle était demeurée à peu près étrangère aux arts, à la poésie; mais, sans le savoir, elle en avait le sentiment profond. Cette humble cabane, ce grand foyer, ces murs mal éclairés, ce calme contrastant avec les bruits de la tempête, tout cela revêtait, en passant par son esprit, une teinte qui lui donnait de l'intérêt; c'était une page nouvelle dans sa vie. Elle avait ce genre de hardiesse qui naît de l'imprévoyance, & se croyant en sûreté, elle & son enfant, elle voulut s'asseoir. L'hôte sentit doublement sa misère. Édouard s'était emparé de la vieille chaise recouverte de cuir; il n'y avait point d'autre siége, si ce n'était un mauvais escabeau. Il alla le chercher & l'offrit à l'enfant pour que celui-ci cédât sa place à sa mère. Encore, avant de la laisser s'asseoir, voulut-il, par respect, couvrir d'un linge blanc le cuir usé. Adilie trouva de la délicatesse dans cette attention, elle aima la misère de cet homme, & regarda d'un œil bon son grabat, sa huche, sa table, sa vieille armoire. S'arrêtant à la lampe : « Voici, dit-elle d'une voix tranquille, voici la lumière qui m'a conduite à vous; j'étais bien malheureuse! Te réchauffes-tu, mon fils? »

Le paysan, comme s'il avait reçu un ordre, jeta un fagot dans la cheminée; la flamme s'éleva, les petits pieds d'Édouard se reculèrent pendant qu'il riait, & la mère attacha sur l'inconnu un regard si reconnaissant qu'il en fut remué. Cependant, il ne parlait pas. La créole pensait que sa pauvreté, sa rudesse le rendaient timide. Elle se sentait d'autant plus à l'aise.

« Un morceau de votre pain? dit-elle avec un confiant sourire.

— Dame, il est bien dur, répondit l'homme en présentant ce morceau de pain qu'on voyait sur la table, &, tirant de sa poche un énorme couteau, il l'offrit en même temps.

— Oh! j'en ai peur! dit-elle comme une enfant, regardant bien en face l'étranger, ouvrez-le & donnez à mon fils une petite part, & l'autre à moi. »

Le brigand, qui le lendemain allait peut-être retourner au vol, au mensonge, aux scènes lugubres, ouvrit le couteau; la lame en était fine, acérée, terrible, mais Adilie n'avait plus peur.

Édouard mangea près de sa mère, qui avait étalé sur ses genoux son mouchoir, de la plus fine batiste. L'inconnu tira pour eux, du grand chaudron, quelques pommes de terre, & versa du vin dans son verre unique, après l'avoir soigneusement lavé. Pendant ce repas, il demeura muet, toujours assis sur le bord de sa couche, restant là, immobile comme une machine inerte qui attend pour

se mouvoir qu'une main la touche, prête à tourner à droite ou à gauche, selon l'impulsion. Effrayante machine que l'homme vicieux, dont une simple circonstance peut faire un criminel.

Le petit Édouard dévorait ce pain grossier, qu'il trouvait excellent parce qu'il avait faim, & aussi parce qu'il ne connaissait encore qu'un pain délicat; il mangea des pommes de terre, but le gros vin qu'on lui offrit; puis, comme il regardait sa maman, il lui sembla qu'un voile s'étendait entre elle & lui; il voulut parler, sa langue s'embarrassa. « Tu dors, mon fils? demanda Adilie. — Non, répondit l'enfant; » & en même temps il dormit.

Sa mère se sentit seule; Édouard était son ombre intelligente & protectrice. Malgré son jeune âge, il constituait un secours, un appui; elle avait besoin de lui comme il avait besoin d'elle. L'heure avancée, la nuit close, l'orage, sa frayeur sans cause précise dans le bois, ses pas en sens contraires, tout lui revint en mémoire comme un cauchemar un moment oublié, & surtout l'inquiétude où l'on devait être, à cause d'elle, dans sa maison. Elle eût donné beaucoup pour qu'une femme entrât dans la chaumière; mais c'était plutôt sentiment de convenance que frayeur. Voyant que le paysan se taisait :

« Vous n'avez pas d'enfants? dit-elle.

— Non.

— Pas de femme?

— Non.

— Pas de mère?

— Non.

— Personne?

— Personne!

— Que ce doit être triste de vivre seul! »

Et l'aimante créole, si bien faite pour la vie de famille, pressait sous sa petite main la tête blonde de son fils, se souvenant de son mari, de sa mère, de ses amies, de ses vieux serviteurs.

« Y a-t-il longtemps que vous demeurez ici? demanda-t-elle encore?

— Deux ans.

— Et auparavant?

— Ah dame!... auparavant, on a vu du pays, dit avec un ricanement singulier le marchand de balais, dont l'œil demi-ouvert se détourna du regard franc de l'interlocutrice. Celle-ci observait peu : elle croyait facilement, parce que l'idée de mentir ne lui était jamais venue. Il a voyagé, pensa-t-elle, c'est peut-être un ancien matelot. »

En ce moment, un cheval s'arrêtait devant la masure. Le chien, qui avait laissé passer la bonne Adilie, aboyait et faisait entendre un grognement significatif. « Encore! dit l'homme au chapeau de feutre. — Ouvrez! » cria le gendarme.

La porte s'ouvrit comme par un ressort. Le gendarme, l'un des deux que nous avons vus tout à l'heure, cherchait un papier par lui oublié. Il regarda dans la chambre; il s'arrêta surpris devant Édouard, appuyé sur les genoux de sa mère et dormant. Le maître du logis se tenait dans un coin, honteux, embarrassé, plus qu'il ne l'avait été peut-être autrefois devant ses juges. Le soldat, par ses libres allures, le condamnait sous les yeux de la seule femme qui ne l'eût pas maudit. Il tremblait, ses lèvres avaient pâli, moitié confusion, moitié colère; &, comme toujours, il n'avait rien à dire, il avait donné droit sur lui par son passé, c'était sa faute!

En saluant la jeune dame, le gendarme lui fit à demi-voix quelques questions auxquelles celle-ci répondit comme une habitante du pays que l'on doit supposer instruite de ce qui s'y passe. Le militaire hocha la tête, dit quelques mots tout bas, &, sans saluer le paysan, il monta à cheval & partit.

L'enfant dormait toujours, le marchand de balais s'était encore une fois assis au bord du lit, la tête penchée sur sa poitrine, il paraissait beaucoup souffrir.

« Qu'avez-vous, dit l'étrangère? Qu'avez-vous? répondez-moi.

— J'ai honte.

— Honte! devant qui?

— Devant vous, madame. Vous me connaissez maintenant! » Et passant subitement de son mutisme habituel à une loquacité effrayante : « Ils ne me laisseront pas de repos, s'écria-t'il avec un désespoir haineux, ils me poursuivront partout, ils diront à tous mon nom!

— Votre nom? Dites-le-moi vous même.

— A quoi bon? Il vous l'a fait assez comprendre! Eh bien, oui, je le dirai. Ma mère m'appelait Bertrand, mais on m'a nommé le forçat. Cette lampe que vous voyiez de loin, c'était la lampe du forçat.»

Adilie fit un mouvement de surprise et s'écria: Mon Dieu!... car c'était en elle une aspiration subite.

« Avez-vous peur que je vous tue? dit le malheureux d'un son de voix étrange, comme une sommation, après laquelle on ferait ou la guerre ou la paix.

— Je n'ai pas peur, répondit doucement la créole, réellement incapable de croire qu'on puisse être toujours méchant. Si vous avez mal fait, vous en avez certainement du regret. Dieu vous pardonnera comme il me pardonne moi-même. Il faut être bon, Bertrand, je veux vous nommer comme vous nommait votre mère. »

Et, voyant le condamné se troubler, elle fit un geste de compassion. En même temps, une bouchée de pain qu'elle avait oubliée sur ses genoux tomba. Le forçat se jeta rudement sur le sol & ramassa ce pain; son œil fauve s'adoucit, une larme monta du seul coin de son cœur encore vulnérable. Par un sentiment touchant, il cacha dans son sein le reste du pain d'Adilie, et attacha sur elle un regard soumis comme un chien furieux, dompté par une caresse, après avoir été irrité par les coups. La jeune femme ne se détourna pas, elle regarda longtemps, longtemps, le misérable, comme on regarde une ruine dont on n'a pas horreur.

« Que je suis malheureux! dit-il avec feu. Et c'est ma faute! Mais enfin, le mal est fait, comment sortir de l'ornière? Que voulez-vous que je devienne!

— Un honnête homme!

— Un honnête homme? Je l'ai voulu. J'ai essayé. Depuis deux ans qu'on m'a rejeté dans la société, je n'ai fait de mal à personne; j'allais couper du bois, je vendais des balais, je mangeais seul un pain de misère. De temps en temps, je cherchais de l'ouvrage, des journées; j'allais m'offrir comme aide-jardinier; pas un homme n'a consenti à me faire travailler, pas un enfant ne m'a souri, pas une femme ne m'a regardé sans mépris!

— Moi, je vous regarde sans mépris, dit la créole avec fierté, comme sentant que le regard d'une femme pure doit relever un homme à ses propres yeux. Et mon petit enfant, ajouta-t-elle avec une grande tendresse, mon petit enfant s'est chauffé à votre feu, a bu dans votre verre, s'est endormi sous votre toit. Allons, Bertrand, du courage! Il est encore temps!

— Ah! madame, oui, s'il y avait au monde des êtres qui vous ressemblassent, mais je n'en ai jamais vu. Quand un homme a mérité la honte, on l'en abreuve, il n'a plus qu'à la boire ou bien à retourner d'où il vient, au crime!

— Au crime? demanda Adilie ayant cru mal entendre.

— Oui, au crime, répéta l'homme farouche, avec un entraînement fiévreux. Sachez-le, madame, car je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, tout à l'heure j'avais résolu en moi-même de retourner à Paris, de rejoindre d'anciens camarades, de vivre de leur vie qui fut la mienne, de faire ce qu'ils font: du mal! Et je me disais: Si la société me rend un jour le boulet que j'ai traîné dix ans, je l'aurai du moins deux fois mérité, & mon nom sera réellement le forçat, ce nom qu'on m'a conservé alors que mon temps était fini, ce nom qui me vaut leurs soupçons. Oh! que c'est dur! J'ai voulu bien faire pourtant, et l'humiliation m'a accablé! Qui peut avoir confiance en moi? Je vous le demande, madame, qui peut avoir confiance?

— Moi, dit hardiment l'étrangère; & toute l'ardeur de son sang montant à son visage, elle jeta du regard un éclair qui tomba dans cet homme & lui montra, à lui-même, ce qui restait de sa grandeur native.

— Vous, madame! vous auriez confiance en moi après ce que je vous ai dit moi-même?

— Oui, j'ai confiance en vous. »

Ici la femme sans expérience se mit à grandir tout à coup. Il lui sembla qu'une âme dépendait d'elle, que Dieu la mettait sur sa route, cette âme, uniquement pour qu'elle lui fît du bien.

« Il est tard, dit-elle en se levant; & elle continua sur le ton absolu du commandement: Bertrand, prenez mon fils dans vos bras, couvrez-le pour qu'il n'ait pas froid; donnez-moi cette lanterne que je vois accrochée à la muraille; vous allez me reconduire à mon mari, à ma mère, & dans deux jours vous reviendrez me parler. »

L'homme de la masure obéissait; il allumait la lanterne, il couvrait l'enfant du pan de sa grosse limousine, & attendait comme un serviteur l'ordre de partir. Adilie ouvrit la porte d'un air résolu, &, en passant devant la niche du chien, elle lui toucha la tête comme si tout en ce lieu devait sentir sa magique influence. Pauvre chien du forçat que jamais un étranger n'avait aimé! il regarda Adilie tristement parce qu'elle s'en allait.

Bertrand ferma sa porte, &, passant le premier, il s'engagea dans le bois; les feuilles mortes crièrent sous ses gros souliers ferrés, pendant que la jeune femme effleurait la terre comme ces créations de poètes qu'ils nous représentent revêtues d'une forme humaine, mais gardant en leur démarche quelque chose d'aérien.

On marchait en silence; ce n'était ni le lieu ni l'heure des confidences. Le paysan connaissait chaque détour, chaque sentier. D'après les indications qu'on lui donna, il franchit en une demi-heure la distance que l'on croyait si longue. Le vent battait la lanterne, l'obscurité enfantait des formes fantastiques; un oiseau qui frémissait au bruit des pas, un rameau desséché qui dépassait le taillis, tout faisait trembler la jeune femme. Autant son âme ardente était fortement trempée, autant son organisation nerveuse était délicate, facile à émouvoir. A chaque frayeur nouvelle, elle se rapprochait instinctivement de son défenseur, & lui, il relevait la tête pour la rassurer, comme ces lions privés qui chez les anciens faisaient peur aux étrangers & gardaient leur maître par leur seule présence.

On arrive devant une maison coquette jetée dans la prairie. Les abords en sont riants, en dépit de la saison avancée: des fleurs d'automne balancent leur tête, accoutumée au vent; les chrysanthèmes se courbent et se relèvent sous la tempête; les œillets d'Inde et les soucis brillent comme des clous d'or sous le feu sombre de la lanterne; l'humble et tranquille immortelle se rit de la tourmente; des pétunias, des touffes de réséda se jouent sur la verdure comme une arabesque coloriée sur une étoffe dont le fond a pâli; un superbe rosier se dresse au milieu de la pelouse, c'est le roi qui domine par la seule grandeur de son nom. Le charme de ces beautés tardives contraste avec le feuillage jauni des grands arbres et les menaces du vent. L'homme de la masure sentait vaguement ces dissonances et ces harmonies; il était saisi de je ne sais quelle émotion qui le reportait à ses premières années, à l'innocence.

Un vieux nègre, suivi de deux négresses, descend au premier bruit. Un jeune homme hardi, brusque à force d'inquiétude, s'élance d'un bond au devant de sa femme; il veut la gronder... il l'embrasse. Elle l'a tant effrayé! Pendant une heure il a battu le bois; il arrive, & ne la trou-

vant pas à la maison, il repartait. Il prend sa grosse voix & sourit: Il commence un reproche & serre en riant la main de la bonne Adilie. Et son fils, comme il dort dans les bras de cet homme à l'aspect si bizarre! Les trois serviteurs s'empressent autour de leur maîtresse, qui leur adresse un bonjour cordial; tout ce monde se revoit avec attendrissement, comme au retour d'un voyage.

Au seuil de la maison, attend la vieille mère. Attendre, c'est le rôle de la mère. Il faut bien laisser à la jeunesse le temps de se donner à ce qui remplira sa vie; quand elle aura agi, aimé, souffert, elle se retournera toujours, & verra sa mère, qu'elle a connue d'abord, en qui elle sait trouver plus d'indulgence qu'en tout autre, parce qu'elle aime d'un amour plus désintéressé. Adilie & sa mère s'embrassent avec effusion & se disent tout sans se parler.

Mais il faut coucher Édouard. Qu'on ne l'éveille point, qu'on ne le change pas de bras. « Montez, dit Adilie; suivez-moi, Bertrand. »

Bertrand monta. La jeune mère lui dit de poser le petit garçon sur son lit. Il fallait une veilleuse, l'huile manquait : ne voulant point appeler sa négresse de peur de réveiller l'enfant, Adilie entra dans une chambre voisine dont elle ferma la porte exprès en disant : « Attendez-moi. »

Il restait seul, seul devant la Vierge, qui baissait les yeux & tendait les bras du fond de l'alcôve, comme pour dire au pécheur : « Viens, je ne t'humilierai pas. — Sur la cheminée, il y avait une montre; sur la table, des bagues, ces jolis riens d'une femme élégante. Bertrand se croyait un autre homme. Pour la première fois, on avait confiance en lui.

Adilie rentra, une veilleuse à la main, & la posa dans une encoignure, ayant grand soin que la lumière ne frappât point les yeux de l'enfant. Quand le premier trouble maternel fut apaisé : « Vous m'avez rendu un grand service, dit-elle avec son doux accent créole, il faut que je vous récompense. »

L'homme qu'elle tenait, pour ainsi dire, par la main, afin de l'aider à se relever, se dressa tout à coup.

« Madame, dit-il, ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour de l'argent.

— Oh! n'ayez pas peur, reprit-elle, n'ayez pas peur, je ne veux pas vous payer votre pain; vous nous l'avez donné, je vous en remercie. »

Puis, marchant vers le petit lit, elle prit des ciseaux, coupa une mèche des cheveux blonds d'Édouard & la déposa dans la main du condamné, qui la regardait avec surprise. On le croyait donc capable, lui aussi, de souvenir & d'affection? Cette marque d'estime le lavait tout entier. Ce qu'une autre eût fait peut-être par étude de la physiologie de l'âme, la creole l'avait fait par instinct, & sa nature vraie ne l'avait pas trompée. « Allez, dit-elle, & revenez comme je vous l'ai demandé. »

Bertrand ne répondit point. Comme toujours, il n'avait rien à dire, mais du moins ce n'était plus l'humiliation qui l'écrasait. Il enferma la mèche de cheveux dans son vieux portefeuille, & jeta un soupir.

La jeune mère demeura près du lit. L'homme redescendit l'escalier lentement; les bons serviteurs l'attendaient au passage pour lui offrir un verre de vin, une place au foyer. Habitant depuis peu ces campagnes, étrangers aux *dit-on* du lieu, ils ne connaissaient pas encore Bertrand. Son aspect bizarre les faisait rire comme de grands enfants qu'ils étaient.

Ils n'ont pas peur de moi! pensait le malheureux en se chauffant au feu de ces honnêtes gens, & en buvant leur vin.

On parla de madame Adilie & de *son petit*, comme disait le vieux Moussa, de la pluie, de la tempête. Quelques minutes après, l'homme au chapeau de feutre ralluma sa lanterne, & les feuilles mortes crièrent de nouveau sous ses pas qui cherchaient la trace légère des petits pas du bon ange.

LII

LA PRIÈRE DU FORÇAT

Dix heures sonnaient au village, les laboureurs dormaient. Bertrand, rentré dans sa chaumière, avait rallumé la petite lampe dont la lueur rassurait de loin ceux qui ne savaient pas son nom. Ranimant les derniers tisons qui avaient réchauffé les pieds d'Édouard, il repassait en son esprit ce qui venait d'arriver. Une femme, dont les traits & l'apparence étaient empreints d'une exquise distinction, était entrée chez lui, avait mangé son pain sans le payer, & l'avait choisi pour guide. Venant à connaître son passé, elle avait cru que Bertrand, quoique coupable, pouvait garder au fond de son cœur du dévouement. Elle voulait le revoir; une âme bonne, entre toutes, s'intéressait à sa honteuse misère...

Un bruit, une cloche qui s'agite, vive, pressée, insistante, c'est l'alarme, c'est le tocsin! Où est le feu? Bertrand a oublié qu'on ne le compte plus; il va mettre au service de la société ses forces, son courage. Les cris partent du château qui domine le village, il y court.

Déjà la chaîne s'est formée; il se place au hasard entre deux femmes : l'une se détourne avec dégoût, l'autre a peur. Il quitte ce poste humiliant il s'avance jusqu'au lieu du sinistre & pénètre l'intérieur avec d'autres paysans moins robustes & moins hardis que lui. Un domestique du château le reconnaît, parle bas à ses camarades, & l'on trouve assez de sang-froid au milieu de la terreur générale, pour retirer des clefs, fermer des portes, opposer la prudence au double fléau qui menace : — l'incendie & le forçat. — Celui-ci entend répéter que *ces gens-là* profitent de tout, &

se glissent volontiers au milieu du tumulte pour faire leurs coups..... Sa haine assoupie se réveille; ce qui s'est passé dans la soirée lui semble un rêve, il se sent à part, éternellement à part. « C'est fini, dit-il, pour tous je serai toujours de *ces gens-là*. Eh bien, oui, j'en suis! Eux, du moins, ne me renieront pas, je trouverai là des égaux. »

Il quitte le théâtre de l'incendie, repasse couvert de confusion dans les rues du village, & va se renfermer dans sa pauvre chambre. En le voyant rentrer, son bon chien veut lui lécher les mains, il le repousse d'un coup de pied; il est redevenu mauvais, méchant. Le pauvre chien, l'ami de tous les jours, s'en va boiteux dans sa niche attendre que son maître soit bon; car, lui, il croit à la possibilité du repentir.

Au foyer, les tisons sont éteints; dans la petite lampe, il n'y a plus d'huile. C'est le désert sans honneur, sans argent, sans amis. Et à quelques lieues s'agite la grande ville avec ses nuits magiques, sa tourbe dans laquelle se ruent tant d'existences problématiques. Là un homme de plus ne se voit pas, personne ne le connaît, il peut vivre longtemps associé à ses pareils, dont il partage les industrieuses ruses sans qu'on recherche son nom, sa famille, ses ressources; c'est là qu'il ira.

Quand la tentation s'abat sur un homme vicieux & abandonné, c'est comme l'oiseau de proie qui tombe sur un malheureux expirant au bord d'une route. L'oiseau est venu trop tôt; il a pris pour cadavre ce corps en qui reste une étincelle de vie; sa hideuse présence double l'angoisse du moribond & hâte son dernier soupir. Ainsi, aux confins de la vie morale, l'habitant de la masure souffrait une tentation affreuse. Il se tordait sous sa piqûre, se vautrait dans la fange de son passé, & retournait aux viles émotions du bagne. Homme déchu, il gisait là sans force, & l'oiseau nocturne, attachant sur lui son fascinant regard, dévorait ses chairs palpitantes.

Dans ces sombres pensées, le misérable va se jeter sur sa paillasse; il déteste le sort, il hait sa destinée. Arrachant à la hâte de dessus ses épaules ses pauvres vêtements, il sent un léger obstacle entre les plis de sa blouse..... Ciel! le pain d'Adilie! cette bouchée de pain tombée de ses genoux & ramassée avec transport! Une grande lumière se fait, le condamné voit son âme tout émue encore du contact d'un ange! il tremble devant lui-même, il a peur de sa force, peur de sa haine; il retrouve en sa mémoire l'image pure d'une femme qui ne l'a pas méprisé. De cette image il se reporte à la Vierge de l'alcôve qui baissait les yeux & tendait les bras; au Christ suspendu à sa croix noire, comme une prière de la terre au ciel. Ah! quel déchirement rouvre ce cœur fermé! Bertrand se souvient de sa mère qui, elle aussi, avait un crucifix dans sa pauvre chambre; il jette un cri plein de puissance, il tombe à genoux, veut prier... mais il a oublié sa prière. Prenant alors entre ses doigts cette bouchée de pain qu'effleurèrent des lèvres innocentes : « Mon Dieu! dit-il comme Adilie, mon Dieu!... Il n'en savait pas davantage; mais l'offrande était là, entre le Rédempteur et l'âme souillée, c'était le voile à travers lequel il osait regarder l'Être oublié qu'il appelait enfin mon Dieu!

Et Dieu vint. Et le misérable, justement bafoué, conspué, put entendre au fond de lui-même ce mot qui remuerait la pierre : — Je n'écraserai pas la mèche qui fume encore, je n'achèverai pas le roseau à demi brisé.

Et dans le calme de la nuit, tomba une heure, & ce fut l'heure de la transformation, l'heure où la créature rachetée se leva de la fange & dit : — Je retournerai à mon père. Chaque bonne pensée acceptée rendait à cette pauvre créature quelque chose de sa dignité; elle ne faisait pas un effort qui ne fût compté, elle ne poussait pas un soupir qui ne fût entendu, & la pitié du ciel la couvrait à cause de ce commencement de volonté bonne à laquelle la paix fut promise.

Des gouttes de pluie tombaient sur le vieux toit de chaume, un froid mortel pénétrait par les ouvertures de la cabane. Le pécheur, à genoux, raidi, semblait une pétrification humaine. Un demi-sommeil succédait à la scène convulsive; son corps, toujours ployé devant la couche, ne se relevait pas; son esprit, touchant à l'illusion, mêlait le présent au passé, à l'inconnu. Il voyait de hideuses figures danser une danse infernale & l'appeler, lui, dans un refrain bachique; ces sons familiers lui arrivaient portés par le vent: il se levait en songe, s'agitait comme les ombres ironiques, jetait un blasphème, buvait & s'enivrait; puis, le vent s'apaisant, soufflait tout bas, messager de voix sympathiques, fraîches, enfantines : ces voix sortaient de corps petits et légers, se tenant debout devant un autel qu'éclairaient des feux bénits : les voix chantaient, & Bertrand imitait le mouvement des lèvres qui laissaient tomber ces paroles si connues d'un cantique :

A la mort, à la mort,
Pécheur, tout finira.
Le Seigneur, à la mort,
Te jugera.

Ces pensées rendaient soucieux des fronts de douze ans, & dans cette assistance, on connaissait le repentir avant même d'avoir offensé. Les corps légers se détournèrent, on ne les vit plus. Il ne resta devant l'autel que des bancs recouverts d'une draperie rouge à frange d'or. Une pauvre femme regardait ces bancs de fête & disait : « Demain, c'est le grand jour, mon fils fera sa première communion. » Cette femme, c'était la mère de celui qui devait être un jour le forçat. Elle était bonne & ne voulait que le bien de son enfant. En grandissant, il l'avait contristée, contristée jusqu'aux larmes, & quand elle avait eu fini de pleurer, elle

était morte... & Bertrand la revoyait, & il s'élançait vers elle, mais on ne pouvait passer sans faner des chrysanthèmes & des roses, le sol en était jonché. Une petite lampe éclairait ces fleurs d'automne, & sa lueur, ne donnant pas sur la pauvre mère, son fils ne la vit plus. Une harmonie nouvelle sortait de cette nature triste; une femme effrayée, un enfant endormi... Et Bertrand étendit les bras vers la femme & l'enfant. Dans cet effort, son corps refroidi s'éveilla...

Il souffrit une indicible déception, mais sentit sous ses doigts un talisman protecteur : le morceau de pain d'Adilie, que sa main crispée avait gardé dans son sommeil, comme la planche que le naufragé évanoui sur la rive serre encore, ainsi qu'il faisait dans les flots. Bertrand se jeta sur sa couche & ramena sur ses membres transis sa vieille couverture. Ses dents claquaient, il frémissait, il avait soif. Sa vie entière lui revenait à la pensée comme un enchaînement de chutes & de douleurs : son enfance, sous le toit de son père, l'honnête jardinier, ses premières joies, & aussi ses premières fautes, car de bonne heure il avait connu le mal. Il relisait en lui-même les sentences écrites en gros caractères sur les murs de l'école du village : les enfants, qui savaient à peine lire, pouvaient les épeler; c'était comme une inoculation du bien dans leurs veines, avant qu'ils eussent connaissance de la vie :

« La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. »

« Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. »

« Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? »

Beaucoup d'enfants profitaient de ces sages maximes. Plusieurs en riaient; c'était dans la société de ceux-ci que Bertrand se plaisait davantage, & plus tard, quand sa mère, trop malheureuse, s'en était allée là-haut, il avait choisi pour camarades les jeunes gens qui se moquaient des écoles, des églises, des lois, de tout ce qui oppose un frein aux passions. Alors étaient venues ces lourdes fautes que la loi punit avec justice, ces années d'opprobre dont le souvenir l'obsédait, cette affreuse misère du bagne, ce dégoûtant contact qui salit pour toujours, à moins que l'âme repentante et régénérée ne se souvienne, dans son abjection, de son origine & de sa fin.

Et pourtant, cet homme n'était pas tout à fait corrompu : toute issue n'était pas fermée, puisqu'un regard pur entrait assez avant pour remuer les cendres du feu ancien & y retrouver un reste de chaleur. Non, tout n'était pas perdu, il était encore temps, l'étrangère l'avait dit. Des larmes coulaient sur les joues du pécheur; il aurait voulu recommencer son rêve, en ôter l'orgie, revoir sa mère, la serrer dans ses bras, lui demander pardon, pitié. Ce cœur de roche se fendait à ces souvenirs : sa première invocation, après tant d'années d'impiété, avait suffi pour ébranler tout l'édifice, rien ne tenait plus, tout était en question; il ne savait lui-même sur quoi compter, que penser, que faire; mais elle avait dit : — Revenez dans deux jours.

Cinq heures sonnaient à la paroisse; le pauvre chien grattait à la porte comme tous les jours, sans rancune. Bertrand fut touché, car le mur froid qui entourait son cœur s'était écroulé avec le seul mot de prière qu'il eût prononcé. Il se leva, croyant accomplir un acte de justice, ouvrit la porte & caressa son chien pour réparer la douloureuse injure de la nuit, faite à cette bonne et patiente créature. L'animal regarda son maître, &, comme pour le garder de tout mal, il se coucha près du foyer éteint.

IV

LE PROCÈS DU FORÇAT

« Quatorze de dames?

— Ne valent pas.

— Ah! que vous êtes terrible ce soir! En vérité, j'ai trop de malheur. »

Cette exclamation fort triste, faite bien gaiement, partait d'une table de jeu, occupée par la mère d'Adilie & son vieil ami, monsieur Dupré. Elle avait perdu la partie, la revanche, et venait de perdre encore la partie d'honneur. Jamais cent de curé n'avait été si gros d'orages, on s'était presque fâché. C'est utile de temps en temps, quand on n'en abuse pas. Une petite querelle tient au port d'armes cette fine pointe de l'esprit qui dissimule, prévoit, & qui, chez certaines gens, menace toujours de rentrer dans sa guérite, soit par d'insupportables distractions, soit, & c'est le pire, par une détestable pente au sommeil, qui jette le désenchantement sur les coups les mieux avisés.

Le bon monsieur Dupré, malgré sa perruque lisse et son col droit, n'était pas de force à jouer longtemps sans faire quelques saluts polis à Pallas ou à Judith, sujet du juste désespoir de madame Delby. Le plus grand plaisir de cette dame était sa partie, au coin du feu, en famille ou avec quelques amis, pendant que sa bonne Adilie travaillait à l'aiguille, & que son gendre, Placide, enveloppé d'un nuage de fumée, suivait avec un intérêt réel le jeu de sa belle-mère & l'influençait du regard ou du doigt. Heureux intérieur que celui où d'aussi faciles jouissances occupent la soirée! Pour la jeune femme, il y avait en outre à partager les jeux d'Édouard. De temps à autre, posant son ouvrage, elle faisait sérieusement des châteaux de cartes à cinq & six étages, en promettant depuis des années un septième qui n'arrivait jamais. Édouard riait comme un petit fou quand le monument tombait, & sa patiente mère, sans équerre ni truelle, recommençait ses travaux, y trouvant son bonheur, parce qu'elle amusait l'enfant.

D'autres fois, avec des dames & des dominos, elle faisait des escaliers, des perrons, des ponts-levis, toujours brisés, bien entendu. Édouard en battait des mains, & estimait sa mère plus savante que si elle lui eût traduit tout Homère. Elle possédait la science qu'il faut près d'un enfant : un amour indulgent, une inépuisable bonté.

A certains jours, on imaginait une petite fête : un dîner d'amis, sans apprêts, sans faste, où convives et hôtes se préoccupaient beaucoup moins du menu que de la bonne entente, de la cordiale amitié qui régnait entre tous.

C'était un de ces jours-là. On avait dîné ensemble. Monsieur et madame Dupré, contrairement à nos usages, étaient venus de bonne heure afin qu'on se vît plus longtemps. Cela devrait être ainsi quand on s'aime ; l'excellent ménage l'avait appris pourtant de la famille créole. Rapprochées par une foule de circonstances, toutes ces personnes avaient, comme on dit vulgairement, déteint l'une sur l'autre. On s'était mutuellement enseigné mille riens, on avait échangé les productions morales des deux patries. Les Français avaient parlé raison, & fort bien ; les créoles avaient tout accepté, à la réserve d'y mêler, ce qui souvent dérangeait tout, leur bonhomie si affectueuse & cette aimable imprévoyance qui naît de la confiance illimitée du cœur, plus encore que de l'imprudence de l'esprit.

Pendant que madame Dupré tricotait près de la lampe, une grande bouilloire, placée tout bonnement devant le beau feu du salon, commençait à chanter. Adilie attendait l'eau bouillante pour la jeter sur le thé. Une négresse avait apporté sur un plateau des gâteaux & des tasses ; c'était plaisir que de voir ce vieillard & ces jeunes gens se récréer avec la simplicité que nos pères gardaient dans leurs joies.

L'eau se mit à bouillir. La grand'mère ôta ses lunettes, on remit les cartes dans la boîte ; Placide jeta au feu sa cigarette ; madame Dupré abandonna son tricot, & tous s'intéressant à l'œuvre, on fit le thé ; puis, la tasse en main, on causa. De quoi ? pluie ou beau temps ? controverse ou politique ? Non, par bonheur ! On parla des événements qui occupaient les deux familles, de l'aventure d'Adilie qui, habitant depuis peu ces campagnes, s'était crue perdue la veille au soir. Tout fut dit, écouté, commenté ; puis, sur le même ton, sans emphase, comme la chose du monde la plus simple, Adilie annonça que le malheureux Bertrand lui avait fait une pitié profonde, & qu'elle avait grand desir, si son mari & sa mère y consentaient, de le prendre pour jardinier... Tout à coup, la lampe fit un soubresaut, tous ses amis vinrent à son secours & lui rendirent l'équilibre, mais le plateau avait bondi ; les tasses s'étaient entre-choquées, la pyramide de gâteaux menaçait ruine, tout cela par l'effet d'un coup de poing, tiré du fond de l'âme, & jeté sur la table par monsieur Dupré, au dernier mot de la jeune créole. Ce vigoureux coup de poing résumait une vie entière passée dans l'honnêteté, l'ordre & la sagesse.

Monsieur Dupré, homme de la vieille roche, ne transigeait point avec le devoir. Il avait marché droit & ne connaissait point les chemins de traverse. Ce caractère fort & rude ne s'arrangeait ni des peut-être ni des à peu près. Monsieur Dupré n'avait eu qu'une passion, & encore quelle passion platonique ! Le Code. Il en connaissait tous les articles avec leurs numéros ; cela se tenait dans les cases de sa tête comme des livres sur les tablettes d'une bibliothèque. Il serait résulté de cette passion mal combattue une pente à la sécheresse, si le cœur de monsieur Dupré n'eût été persévéramment manié & remanié par une suite d'enfants & de petits-enfants qui, à force d'aimer bon-papa, l'avaient rendu tout à fait aimable. Le vieillard était d'une rigidité sans pareille en théorie, mais la pratique le voyait souvent faiblir en ce qui concernait les bagatelles, seules choses importantes aux yeux des enfants. Monsieur Dupré faisait tout, le compas en main, jusqu'au nœud irréprochable de sa cravate. De peur d'encourager le vice, il n'aurait certainement pas donné une vieille redingote à un malheureux qui n'eût pas été *un bon pauvre*, dût celui-ci grelotter tout l'hiver ; mais il trouvait moyen, tout en se frottant les mains comme par distraction, de parler à sa femme de la redingote & du pauvre homme, & madame Dupré, évitant tout bruit de paroles, des deux n'en faisait qu'un sans qu'il y eût scandale.

Les esprits très-réguliers sont prudents par nature & par culture. On comprend le coup de poing quand Adilie, sans prévoir les conséquences de son acte, parlait d'attacher Bertrand à sa maison par un service, extérieur il est vrai, mais enfin qui le rapprocherait de sa personne.

Pour l'excellente madame Dupré, comme elle avait été toute sa vie secrètement jalouse du Code, elle affectait tout haut d'en faire très-peu de cas ; & redisait avec complaisance cette maxime populaire : A tout péché miséricorde. Elle était bonne, compatissante, mais un sentiment profond, envahissant, avait dominé toute son existence : la peur !! Elle craignait une lueur, les ténèbres, le bruit, & aussi le silence, qui lui remplissait l'esprit de pensées lugubres. Que de fois l'excellente femme avait passé la nuit blanche pour deux rats qui s'étaient invités chez elle comme au temps du bon La Fontaine ! Madame Dupré ne lisait point son journal le soir, de peur de rêver aux sinistres. Qu'on juge de sa stupéfaction aux paroles imprévoyantes de sa jeune amie ! Elle en oublia de sucrer son thé. Cependant, comme les exclamations ne vont jamais sans suite, on se mit à causer de la chose, & chacun dit son mot. Ce fut monsieur Dupré qui commença. Son jugement, très-sain, avait du poids dans l'esprit de la famille créole, parce qu'il n'avait jamais donné que de sages conseils, & que sa vieille expérience aidait une amitié sincère.

C'était lui qui avait décidé, cette année même, Placide à acheter dans son voisinage la jolie maison qu'il occupait. Monsieur Dupré se croyait doublement obligé, par cette circonstance et par son affection pour lui, de l'éclairer, ainsi que sa jeune femme & sa belle-mère, en mille occasions où leur qualité d'étrangers pouvait les exposer à un péril quelconque.

« Est-il possible, ma chère enfant, dit-il à Adilie, qu'il chérissait comme sa fille, est-il possible qu'une telle pensée soit née dans votre esprit & y ait pris consistance? Quoi! sachant que cet homme a déjà subi une condamnation infamante, l'ayant appris du gendarme & de lui-même, vous vous êtes laissé circonvenir par je ne sais quel ensemble sans valeur aux yeux d'une personne prudente! Allons au fait : je connais cet homme : il habite à une demi-lieue d'ici depuis deux ans & ne fait de mal à qui que ce soit, c'est certain. Ce n'est ni un buveur ni un paresseux. Il ne vit dans la misère que faute d'un travail productif; mais enfin, de ce qu'un homme n'est plus ostensiblement livré au vice, faut-il conclure que l'on doive l'attacher à sa maison, lui en faciliter l'accès? Il ne manque pas de braves gens pour cultiver votre jardin.

— Ceux-là trouveront des places, répondit doucement la créole, mais lui, personne n'en veut. Savez-vous que c'est propre à désespérer?

— Je ne le plains pas, c'est sa faute.

— C'est précisément pour cela que je le plains. C'est sa faute, cette pensée me paraît écrasante.

— Ta ta ta ta! impression de femme! Vous n'avez vu autour de vous que de belles âmes, ma chère enfant, vous avez le cœur aimant, l'imagination vive, votre tête se monte facilement, prenez-y garde. »

Ici le mari d'Adilie intervint.

« Il est certain, dit-il, que les femmes, et surtout les nôtres, ont une manière de juger les choses qui les conduit souvent à l'imprudence.

— C'est clair, répondit monsieur Dupré, ces dames jugent avec le cœur : ce n'est pas avec le cœur qu'on fait les affaires, c'est avec la tête. Quand on doit prendre une décision grave, il faut ne se laisser influencer par aucune circonstance extérieure. Ces sortes de circonstances n'éclairent pas plus la question que les métaphores jetées dans le plaidoyer d'un avocat, pour vous faire voir blanc ce qui est noir. Vous connaissez notre dicton populaire : Qui a bu, boira. Rien n'est plus vrai, l'expérience est faite. Songez que ce misérable a eu l'habitude du vice, qu'il en connaît à fond les ruses, qu'il a évidemment perdu cette délicatesse par laquelle un homme est averti aux premiers pas dans la fausse route. Vous vous exposeriez à de sérieux dangers par une telle imprudence.

— C'est drôle, je ne lui trouve pas une mauvaise figure, quand il ôte cet affreux chapeau, dit Adilie avec enfantillage.

— Ah! ma chère petite, ceci n'est pas un raisonnement, c'est une impression.

— Ma chère! s'écria madame Dupré avec l'accent persuasif de l'épouvante, inutile désormais de fermer vos portes et vos volets; ces gens-là, voyez-vous, entrent par le trou de la serrure; ils ont des compères partout; les journaux en font foi. Hier encore, je lisais une longue liste de vols en plein midi, avec effraction, et les voleurs courent les villes & les campagnes.

— Et cherchent des places, dit en riant la jeune femme. Ceux-là seront acceptés parce qu'ils cachent leur jeu.

— Vous me faites frémir, ma bonne amie! Il est certain que nous sommes exposés à les prendre pour domestiques... Mon cher Dupré, gardons Joseph, bien qu'il nous soit insupportable.

— Non pas, mon pas, reprit monsieur Dupré, on ne prend un domestique que sur de bons certificats.

— Hélas! on peut encore être trompé, soupira madame Delby, qui commençait un petit somme en cinq actes, passé en habitude après la partie.

— On peut être trompé, cela est certain, répondit monsieur Dupré, mais du moins on a la raison de son côté, on a fait ce qui doit être fait pour asseoir un jugement. Ici, au contraire, connaissant le passé d'un homme, vous pouvez aisément prévoir son avenir, &, non contents de lui donner du travail, vous allez l'attirer chez vous; mais c'est une imprudence insigne!

— Je suis de votre avis, dit brusquement Placide, c'est une imprudence, Adilie; tu ne fais que cela, tu ne réfléchis jamais; tu vas comme ton cœur te pousse.....

— Oh! comme tu me grondes! Ce matin encore tu disais qu'en France on calcule trop, on est par trop raisonnable, par trop prudent, te voilà devenu Parisien : moi, qui avais épousé un créole! Allons, c'est fini, j'ai perdu mon mari. »

Adilie & Placide se regardèrent dans un éclat de rire. La paix dans ce ménage se faisait au premier signal de la guerre. La jeune femme, plus sensible aux fortes impressions qu'elle avait ressenties qu'à la logique de chacun, ne désespérait pas encore de réaliser son projet. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était sa bonne mère, qui, entre deux assoupissements, se rangeait toujours sous la bannière Dupré, moitié par la juste confiance qu'elle avait dans le vieillard, moitié par la peur sympathique qui l'unissait tendrement à sa femme. On parla jusqu'à dix heures sur ce sujet émouvant, on dit absolument tout ce qu'il fallait dire.

Lorsqu'il s'agit de conclure, la bonne maman se déclara contre Bertrand, & engagea sa fille à prendre n'importe quel jardinier, excepté celui-là. Placide se rendit à l'évidence, tout en s'amusant fort de la frayeur comique de madame Dupré. Quant à la jeune femme, elle se vit elle-même ébranlée, moins peut-être par le positivisme très-sage du bon voisin que par une trentaine d'assassinats cités à propos par madame Dupré: trente assassinats très-vrais, récents, racontés par les feuilles publi-

ques, depuis trois jours seulement. Allons, dit-elle tristement, je vois qu'il faut renoncer à mon projet... Et pourtant ce pauvre homme!...

Elle n'en dit pas davantage, mais le bon génie de Bertrand parlait encore tout bas au fond de cette âme, compatissante avant tout. L'heure avancée indiquait la retraite. En se quittant, il fut convenu que l'homme au chapeau de feutre avait été, devait être encore, & serait probablement toujours un homme dangereux. Le procès terminé, on se sépara en se serrant affectueusement la main, & se promettant de se revoir bientôt.

Chacun, enfermé dans sa chambre, fit ses réflexions. Madame Delby se dit qu'elle aurait dû s'opposer au désir de sa fille, dès le premier moment. Placide s'en voulut de ne pas avoir grondé sa femme depuis la veille, & Adilie elle-même, en s'endormant, se demanda si elle n'avait pas perdu la tête.

La nuit enveloppa tous ces esprits créoles; mais voilà que le lendemain les bons cœurs se levèrent les premiers; ils se souvinrent du malheureux Bertrand; & qu'arriva-t-il? le croira-t-on? Il fut choisi pour jardinier.

V

FIDÈLE

Des années avaient passé : le printemps rendait pour la septième fois l'espoir aux jardins, depuis que Bertrand soignait paisiblement les plates-bandes de la bonne Adilie. Édouard avait bruni et grandi; il tenait de son père la hardiesse des mouvements, l'indépendance du caractère, & de sa mère la douceur du regard. L'enfant s'essayait aux labeurs de l'homme; il était au collége, & quelques jours de congé le ramenaient au foyer. Il se promenait dans une allée bordée de fraisiers en fleurs, le cœur ému de ces joies de famille qui ne s'analysent pas, mais se sentent comme le vague parfum de l'air, au sein d'une abondante végétation.

Édouard regardait Bertrand remuer la terre, qui, bonne & généreuse, semblait lui obéir, promettant pour une graine un bouquet de fleurs, & pour un pépin une corbeille de fruits. L'enfant enviait la vie de Bertrand; il le lui dit avec la simplicité de son âge.

« C'est vrai, monsieur Édouard, vous avez raison, je suis heureux, trop heureux. Je travaille tranquillement, je mange mon content, & je dors en paix. Mais ne vous plaignez pas : quand vous serez grand, vous jouirez de tout cela, & vous aurez, de plus, le droit de faire du bien.

« Le droit de faire du bien; que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous inspirerez de la confiance, que vous serez respecté, & ce sera justice, puisque vous serez un bon fils, un bon camarade, un bon citoyen. Ça doit être bien doux de pouvoir faire du bien aux autres!

— Est-ce que vous ne leur en faites pas, vous, Bertrand?

— Moi, je n'oserais pas! je me contente de ne pas leur faire de mal.

— Pourquoi?

— Ah! parce que..... Enfin, chacun fait comme il peut, c'est le bon Dieu qui juge & qui tient compte de tout, c'est votre chère maman qui l'a dit. Ah! mon petit monsieur, votre maman, c'est un ange, voyez-vous! »

En ce moment, des plaintes déchirantes partaient d'une ruelle qui longeait le potager & menait à la rivière.

« Qu'est-ce que cela? » dit Édouard.

Le jardinier monta sur les premiers degrés d'une échelle, & vit la scène qui se passait dans la ruelle.

« C'est, dit-il, un malheureux chien que de méchants garçons vont jeter à l'eau.

— C'est triste! Pourquoi? est-ce un chien malade?

— Non, c'est le chien d'un voyageur qui a passé par ici : il va & vient depuis trois jours, pauvre bête, sans rien faire de bon : que voulez-vous? il a perdu son maître par sa faute, probablement, & maintenant personne n'en veut, c'est tout simple; on s'en méfie, on le renvoie à coups de pied, ça le rend hargneux, il a envie de mordre; il suffirait d'une caresse & d'un peu de nourriture; mais on ne voit qu'un remède à son mal, c'est de le noyer.

— Si je le caressais, dit Édouard avec une compassion presque féminine? Si je lui donnais à manger?

— Tout comme sa mère, dit le jardinier, & son rude visage s'épanouit, sous une expression d'admiration mêlée de tristesse. Ah! monsieur Édouard, tenez, si vous faites ça, vous aurez un ami qui se ferait tuer pour vous : les chiens, ça n'oublie pas!

— Maman, cria Édouard à Adilie, qui se promenait avec sa petite société intime, un peu plus loin, maman, un pauvre petit chien qu'on va noyer! Laisse-moi leur dire qu'il sera à moi, que je l'aimerai, que je l'empêcherai de faire du mal.

— Va, mon fils, va bien vite, dit la créole par ce premier mouvement qui la poussait toujours au devant du malheur.

— Il est enragé, bien sûr! soupira une voix tremblante. » C'était madame Dupré, la bonne vieille amie, dont les terreurs allaient toujours croissant. Placide, le jeune chef de famille, quitta la société & voulut s'informer du fait. Ayant reconnu la vérité des paroles de Bertrand, il laissa libre le bon petit cœur de son fils, répétant lui aussi avec orgueil : Tout comme sa mère!

Le chien du voyageur fut délivré, par l'enfant,

d'une corde qu'on lui avait passée autour du cou. Édouard lui donna à boire, le flatta du geste & de la voix; le pauvre animal ne pouvait pas manger, il avait un reste de peur; on l'avait si cruellement tiraillé & battu qu'il croyait à peine à la pitié. Peu à peu il se rassura, suivit les pas de son jeune maître & mangea dans sa main.

« Comment vais-je l'appeler? dit celui-ci au jardinier.

— Appelez-le Fidèle, c'est le nom qui lui convient le mieux, dit Bertrand d'une voix émue. A présent c'est fini, vous l'avez sauvé du vagabondage et de l'injure, toute sa vie il vous aimera et vous servira, c'est moi qui vous le dis, vous pouvez m'en croire. »

Édouard, suivi de son protégé, rejoignit la petite société. On parlait de ce qui venait de se passer. C'étaient les mêmes interlocuteurs qu'autrefois, seulement les cheveux blonds avaient bruni, les cheveux noirs avaient grisonné, et les mouvements des vieillards étaient devenus plus lents & plus pénibles.

« Toujours la même, dit avec une ironie pleine de tendresse le bon monsieur Dupré, toujours imprudente, Adilie!

— C est vrai, répondit-elle en riant, je ne gagne rien à vieillir, & pourtant quand on a vingt-neuf ans et demi passés !...

— Heureusement, ma chère enfant, que votre mari est là pour juger les questions, car vous êtes uniquement portée, en toute occasion, à suivre l'élan de votre cœur, qui est d'une exquise sensibilité. En vérité, vous me faites peur, je me demande quand viendra cette maturité de jugement, cette prudence que je voudrais voir naître en vous, chère petite.

— Vous avez raison; je sais, moi aussi, qu'il faut être prudente, dit la jeune mère avec une grande bonhomie, mais que voulez-vous? je suis peut-être plus excusable qu'une autre; vous avez été bien sévère pour mon jardinier, & vous en aviez assurément le droit, mais, dites-le-moi, qui de nous deux s'est trompé?

— C'est moi. Votre inspiration a été bonne, je le reconnais, mais vous vous exposiez beaucoup. Voudriez-vous, ma chère Adilie, vous prévaloir d'un fait isolé pour autoriser l'imprudence?

— Non, certainement, je pense, comme vous & comme tous les esprits sages, qu'en général le passé peut indiquer l'avenir, que l'expérience est sage conseillère, & qu'il ne faut pas suivre tous les mouvements inconsidérés d'un cœur compatissant. Vous voyez que je vous accorde trois choses, veuillez à votre tour m'en accorder une en échange, & laissez-moi vous dire que Dieu est assez bon pour bénir quelquefois un élan spontané, & qu'en certaines occasions, charité passe prudence. »

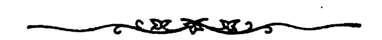
Elle était si bonne, Adilie, qu'on ne voulut pas lui refuser la seule chose qu'elle demandât : les vieillards la regardèrent en souriant, sa mère lui serra la main, son mari répéta les derniers mots qu'elle avait prononcés, et Bertrand, qui rencontra ses yeux, la salua avec respect, pendant que Fidèle léchait la main d'Édouard.

Madame de Stolz.



LE MÉNAGE D'HENRIETTE

(Suite.)



V

DEUX DÉMARCHES

C'était un matin, à l'heure où la vie reprend son cours, l'heure où l'on travaille & où l'on ne fait pas de visites d'étiquette. Richard Lethiers sonnait à la porte de sa belle-sœur, &, profitant de la liberté que donnent des relations de famille, il surprenait Henriette dans la salle à manger, occupée à faire, avec une honnête coquetterie, la toilette de son ménage. Elle allait et venait, un petit plumeau à la main, époussetant les porcelaines disposées sur son buffet, rangeant dans l'office, posant avec symétrie les chaises le long du mur, les vases et les lampes sur la cheminée, donnant, à force de soins, un air élégant à cette pièce modeste, que le luxe moderne, alors à son aurore, n'avait pas visitée.

« Je vous dérange, ma sœur? demanda Richard.

— Mais non, répondit-elle, on ne me dérange

jamais. Vous cherchez votre frère peut-être ?

— Non, je viens de le rencontrer. C'est vous que je désirais voir, Henriette.

— Eh bien ! me voilà, asseyons-nous, j'écoute.

— Où sont vos petites filles ?

— A l'école, chez les Filles de la Sagesse ; soyez tranquille, elles ne viendront pas nous troubler. Mais vous avez quelque chose à me dire ? je vous trouve un air tout mystérieux. »

Richard Lethiers rougit, & cette rougeur rendit plus agréable son visage peu régulier, mais plein d'énergie et de franchise.

« Vous devinez bien, ma sœur, je viens vous faire une confidence.

— Que je pourrai partager avec Charles, n'est-ce pas ?

— Sans doute, sans doute, mais laissez-moi m'expliquer d'abord. Henriette, vous me connaissez ?

— Il y a apparence, dit-elle en riant.

— Je veux dire, vous savez que je ne suis pas un méchant garçon ?

— Ah ! certes, Richard ; je vous cite même en exemple à Charles, car je trouve que vous êtes plus attentif, plus prévenant que lui pour notre grand'mère infirme.

— C'est si naturel ! ne nous a-t-elle pas élevés, orphelins ? Ma position financière, vous la connaissez aussi ? Je gagne mille écus chez M. Xavier, & j'ai une promesse d'augmentation qui équivaut à une certitude. Bien plus, M. Xavier m'a laissé entrevoir une possibilité d'association, dans les temps futurs.

— C'est fort joli cela : vous pouvez vivre & être fort heureux.

— Henriette, croyez-vous qu'on puisse vivre ainsi à deux ?

— Vous voulez vous marier ?

— Je ne pense qu'à cela.

— Et quelle est l'heureuse mortelle ?...

— Qui serait-ce si ce n'est votre sœur Pauline ?

— Pauline ! vous voulez épouser Pauline ?

— Oui, si votre mère y consent.

— Et vous croyez que Pauline ne s'y refuserait pas ?

— Je ne suis pas sûr de ses sentiments, mais j'espère.

— Et pourquoi maman refuserait-elle, puisqu'elle a bien voulu de Charles pour moi ?

— Que vous me faites plaisir ! Figurez-vous qu'il y a plus d'un an que j'y pense. Tenez, depuis cette journée que nous avons passée dans les bois de Phalempin.

— Oui, cette fameuse partie de plaisir.

— Elle l'était bien pour moi, je vous jure. Je n'ai été occupé que de Pauline : je la connais depuis ce jour-là, & je l'aime. Elle n'était occupée, elle, que des autres ; elle jouait avec vos enfants ; elle consolait Marie, qui était tombée dans un fossé, elle arrangeait le couvert, elle ne souffrait pas que sa mère prît de la peine ; elle riait et badinait avec ses cousines, mais elle ne courait pas comme elles à travers les taillis. Je la trouvai enfin bonne, aimable, modeste, naturelle, & je me dis que l'homme qui l'aurait pour femme serait heureux. De là à me dire : Pourquoi ne serais-tu pas cet homme ? il n'y avait pas loin. J'ai mûri mon idée pendant une année, car il y a eu un an lundi passé ! & je viens vous la dire, Henriette. Tenez, voulez-vous une preuve de ma véracité ? »

Il ouvrit un portefeuille qu'il avait sur lui, & montra à Henriette une fleur d'églantier desséchée, collée sur le feuillet intérieur. Au bas de la fleur étaient écrits ces mots : *Pauline, 28 mai 18...*

— Elle avait laissé tomber cette fleur, je l'ai ramassée & gardée, » dit-il.

Henriette regardait ce souvenir d'un air rêveur :

« Chose étrange, dit-elle enfin, ces bois de Phalempin ne vous ont laissé que des souvenirs doux, & moi j'y ai eu tant de peine !

— Pourquoi donc ?

— Charles n'y était pas.

— C'est vrai ! dit-il, en faisant un effort de mémoire ; il est venu sur le tard avec son ami Herbert ; pauvre petite sœur, vous vous ennuyiez, tandis que j'étais si content ! Le brouillard qui nous couvre l'avenir s'était levé, j'y voyais clair ! une position calme, beaucoup de travail, beaucoup d'affection, rempliraient ma vie, & je sentais au fond du cœur que jamais je ne désirerais rien de plus.

— Vous croyez cela ! on a tant d'illusions à votre âge !

— J'espère bien les conserver toujours. Enfin, Henriette, voulez-vous plaider ma cause auprès de votre mère et de votre sœur ?

— Je ne demande pas mieux, mon bon Richard ; j'irai dès demain, ma mère est absente aujourd'hui.

— C'est encore long !

— Vous avez attendu une année.

— Le dernier moment est le plus long. Allons, ma bonne sœur, je vous confie mes intérêts ; soyez éloquente !

— Il n'en sera pas besoin. A propos, & votre bonne maman, est-elle informée ? Consent-elle ?

— Oh ! de grand cœur ; elle m'a dit seulement : Richard, garde-moi avec toi.

— Pauvre grand'mère ! Je vais causer de tout cela avec Charles.

— Il n'est pas souffrant, Charles ? Je lui trouvais l'air triste tout à l'heure.

— Vous pensez ? un soupçon de migraine, peut-être. »

Ils se quittèrent. Richard alla à son bureau & Henriette se remit à sa besogne, rêvant à la noce de sa sœur, à la toilette qu'elle ferait ce jour-là, & surtout à la manière dont sa mère accueillerait cette demande.

« Ce pauvre Richard qui se figure qu'il aimera toujours ! Quel beau rêve, & quel dommage que ce ne soit qu'un rêve ! » se dit-elle en secouant la tête.

Pendant cette visite & cette conversation, Charles allait lentement dans les rues encombrées de la ville; absorbé dans ses pensées, il ne saluait pas ceux qu'il connaissait, il coudoyait les ouvriers chargés, il faillit se jeter sous les roues d'une lourde charrette, &, arrivé dans un quartier plus tranquille, il ralentit encore le pas. Deux fois, il passa devant la porte d'une élégante maison, s'y arrêta, passa outre, revint, s'arrêta en hésitant, & enfin, après une minute de conversation avec lui-même, il sonna d'un air résolu. Pourtant, son cœur battait. Il traversa une grande cour où un domestique lavait un break et un coupé, repoussa les avances d'un brave chien des Pyrénées qui reconnaissait en lui un ami, & fut introduit enfin dans le bureau du maître de la maison, monsieur Herbert, bureau élégant, charmant, encombré d'objets d'art, & qui ne ressemblait guère à ces austères comptoirs où nos pères amassaient des écus & ne laissaient pas protester de traites.

« Je suis à vous, mon bon, lui dit monsieur Herbert, j'achève mon courrier. »

Charles s'assit; il se sentait soulagé par ce moment d'attente, &, pendant que ses yeux fixaient les arabesques d'un tapis de Smyrne, son esprit méditait le discours qu'il devait tenir à cet ami qu'il voyait tous les jours. Pressentait-il que les amis du Monomotapa sont plus rares que l'or & les perles?

« Vous venez déjeuner avec moi? lui dit enfin monsieur Herbert; nous avons le capitaine Frédéric et son frère, puis Lepage et un de mes cousins de Dunkerque, en l'honneur de qui la fête se donne.

— Non, mon cher, merci; je venais, au contraire, vous parler d'affaires. Avez-vous un moment à me donner?

— Eh! pas trop; j'entends les convives, &, si nous tardons, le menu perdra.

— Un mot pourtant...

— Ces messieurs sont au salon! dit un domestique en ouvrant la porte.

— Mon cher Lethiers, venez déjeuner avec nous, & puis, le café bu, nous allumerons un cigare et nous causerons. Je ne vous lâche pas. »

Charles accepta, &, une fois de plus, il prit place à cette table somptueuse dont il avait souvent envié la splendide abondance. Le couvert était aussi beau, les mets aussi choisis, les vins aussi bons, le service aussi élégant qu'en d'autres temps; les convives, quels que fussent leurs pensées intimes & leurs secrets soucis, semblaient pleins de gaieté & d'entrain; lui seul n'apportait plus au banquet la même part d'insouciance, d'enjouement & d'appétit. Il faut peu de chose pour troubler la santé du corps, moins encore pour altérer le calme de l'âme; & rien que la date, *30 mai*, inscrite en tête d'un menu, aurait suffi à glacer le rire et les saillies sur les lèvres de Charles. Le 30 est la veille du 31, jour d'échéance, & ce chiffre, précédant la nomenclature des côtelettes Maintenon, des chauds-froids & des salades de homards, devenait un terrible *memento* pour un pauvre négociant sans argent. On causait, on riait autour de lui, on passait aux piques les absents; on s'amusa beaucoup d'un pauvre hère qui, après avoir brillé un instant dans le monde des affaires, venait d'abandonner à la fois sa charge d'agent de change, sa femme et ses créanciers; on badina sur cet aimable sujet, on répéta : *Un homme à la mer*, & l'on passa à d'autres exercices; un concert, les mariages projetés, les chevaux alezans que le maître de la maison venait d'acheter, occupèrent le rôti & l'entremets; au dessert, on se jeta dans la politique, & l'on s'enflamma sur la question Guizot & sur celle des banquets électoraux; tous criaient, personne n'écoutait; les plus beaux arguments rencontraient la plus parfaite indifférence; il eût fallu la sonnette d'un président pour ramener l'ordre. Le café & les liqueurs ne l'obtinrent même pas, et il n'y eut que l'impérieuse habitude du cigare qui pût apaiser les convives; ils se levèrent; les uns errèrent dans le vaste jardin, les autres se réunirent au fumoir. Charles, à qui son ami Herbert avait fait un signe, le suivit dans son cabinet. Herbert rangea machinalement quelques papiers, prit un cigare, en offrit un à Charles, s'étendit sur le canapé, & dit, en lâchant des bouffées de fumée :

« Vous vouliez me dire quelque chose, cher?

— Oui, je voudrais, mon cher Francis, faire un appel à votre amitié & à votre confiance. J'ai besoin de dix mille francs; pouvez-vous me les prêter? »

Le théâtre n'a pas de changements à vue aussi soudains que la physionomie humaine. La figure d'Herbert, insouciante, rieuse, se glaça, & devint sérieuse, avec une nuance de contrariété marquée :

« Dix mille francs! dit-il, mon cher, mais c'est une somme! surtout à une époque où les affaires sont tendues, où l'on prévoit une crise politique.. Comment diantre, avez-vous fait, pour avoir besoin d'une avance pareille! Je croyais que votre petit commerce de commission allait bien.

— J'ai fait une spéculation sur les lins qui n'a pas réussi.

— Ah! voilà! Vous avez voulu vous lancer. C'est une imprudence, mon cher ami!

— Les imprudences ont réussi à tant d'autres! Vous-même.....

— Ah! je ne suis pas à l'abri du reproche; j'ai spéculé... mon affaire sur les sucres a été heureuse, mais les fonds publics m'ont joué un tour pendable. Et, à franchement parler, il m'est impossible, mais, là! de toute impossibilité, de vous obliger. »

Charles pâlit : il avait compté sur cet emprunt, et il sentit une sueur froide couler de son front en envisageant les conséquences fatales de ce refus.

« Si ce n'est toute la somme, une partie, au

moins, m'obligerait bien ! dit-il d'une voix étranglée.

— Je suis désolé de vous refuser, mon cher Lethiers, mais, vrai, d'honneur, je ne puis pas vous obliger. Voyez-vous, mon bon, vous avez tort de vous aventurer dans les affaires, sans avoir derrière vous un crédit solide chez le banquier; on risque tout son avenir pour une entreprise mal chanceuse.

— Je le sais trop! dit le pauvre Charles.

— Je vous donne ce conseil en ami : bornez-vous à votre commission, c'est une affaire tranquille, modeste, sans risques à courir; l'ambition est mauvaise conseillère... Je vous demande pardon de vous parler ainsi, mais vous saurez que, quoique bon compagnon à table, je suis sérieux au fond, très-sérieux...

— Égoïste ! se dit Charles tout bas. Ainsi, vous ne pouvez me rendre service? dit-il tout haut. Je vais donc voir ailleurs.

— Je vous souhaite bon succès; mais l'argent est rare sur le marché. Encore un cigare?

— Merci; je vous quitte. »

Et Charles sortit de cette opulente maison presque indigné & le cœur serré.

V

L'AVEU

Durant la nuit qui suivit cette pénible journée, Henriette se réveilla d'un sommeil profond; à la faible lueur de la veilleuse, elle regarda autour d'elle, & elle fut effrayée en se voyant seule. Elle souleva le rideau, & dit doucement :

« Charles, es-tu là? »

On ne lui répondit pas; saisie d'inquiétude, elle sauta hors du lit, jeta sa robe de chambre sur ses épaules, & courut à la fenêtre, où une lueur inaccoutumée attirait son attention.

Sa maison, ancienne & bâtie à l'espagnole, formait le carré autour d'une cour intérieure; la lueur qui frappait ses yeux venait du bureau de son mari, situé en face de la chambre à coucher. Elle regarda, & vit Charles, d'abord assis devant sa table de travail, penché comme s'il écrivait, puis elle le vit se lever & se promener à pas précipités. Il porta les mains à son front avec un geste de douleur, & Henriette, accablée d'inquiétudes, n'y tenant plus, sortit de sa chambre & courut à lui.

« Que veux-tu? que demandes-tu? lui dit-il avec une nuance d'impatience.

— J'étais inquiète, répondit-elle; je t'ai vu à la clarté de la lampe, & je suis venue. Que fais-tu donc encore levé? il est une heure du matin.

— Je n'ai pas sommeil... je voulais travailler...

— Tu ne me dis pas la vérité; je suis sûre que tu as du chagrin, Charles.

— Laisse-moi donc tranquille !

— Tu me caches quelque chose, tu écrivais... »

Elle se rapprocha du bureau, couvert de registres & de papiers. Il l'éloigna en la prenant par le bras, & il lui dit, avec une colère nerveuse & un tremblement dans la voix :

« Tu es insupportable; laisse donc cela, & ne te mêle pas de mes affaires. »

Elle resta immobile, debout, & des larmes montèrent de son cœur froissé à ses yeux :

« Oh! Charles! dit-elle, Charles, tu es dur pour moi! »

Il se repentit, & le chagrin qui couvait dans son cœur fit explosion :

« Que veux-tu, dit-il, ma pauvre Henriette? je suis tracassé, tourmenté, & je voudrais t'épargner mes soucis.

— Cela ne se peut pas : en mariage tout est commun. Dis-moi ce que tu as; ce sont des peines d'argent?

— Eh oui! je dois payer demain... qu'est-ce que je dis? aujourd'hui, dix mille francs; je ne les ai pas, & si je ne les trouve, j'aurai un protêt, & tu sais ce que ce mot veut dire pour un négociant...

— Mais tu as des amis : ils te prêteront.

— Des amis! tu t'y connais...

— Monsieur Herbert, par exemple.

— Herbert, je l'ai vu, il m'a même invité à déjeuner; il ne connaissait pas encore ma situation, il est vrai : je la lui ai fait connaître...

— Et?

— Et il m'a répondu par un bon refus, assaisonné d'excellents conseils sur la modération, la prudence, la tempérance & autres vertus cardinales, à l'usage des pauvres emprunteurs.

— Lui, si riche !

— Ajoute : si égoïste! je le connais maintenant.

— Mon bon Charles, voyons ailleurs. Ton frère Richard?

— Il n'a que ses appointements, & ma grand'mère ne possède qu'une rente, le strict pour vivre.

— Ma mère, à moi?

— Elle a peut-être quelques économies; mais je doute qu'elle veuille les prêter à son gendre...

— J'essaierai cependant. Et Marcelle?

— Ma cousine n'est pas riche, & il m'en coûterait de lui parler de cette gêne dans mes affaires.

— Ce ne sera qu'une gêne momentanée, n'est-ce pas?

— Je l'espère, » dit-il.

Une oreille plus accoutumée que celle d'Henriette aux inflexions plus ou moins sincères de la voix, n'aurait pas reçu une profonde conviction de la réponse de Charles. Elle, qui avait grand besoin d'espérer & de croire, y ajouta foi.

« J'irai chez maman, dit-elle, de grand matin; toi, tu pourrais voir quelques amis : monsieur Polain, ton tuteur, par exemple; monsieur Lecomte, l'ami de ta grand'mère; ces bons vieux

valent mieux que les jeunes beaux égoïstes, comme monsieur Herbert. Maintenant, viens, il faut reposer un peu. Il est deux heures! N'es-tu pas content qu'il n'y ait pas de secrets, de mystères entre nous? »

Il répondit *oui;* mais ce qu'il venait d'avouer & ce que sa femme ne savait pas, éloigna le sommeil de ses yeux, & pourtant elle passa trop vite, cette nuit qui devait amener le jour redouté, jour d'échéance, de protêt peut-être, le protêt précurseur de la ruine, du déshonneur commercial. Le rire & les badinages de ses petites filles le réveillèrent d'un court assoupissement; il soupira, & se dit :

— Que deviendront-elles? Pauvres petites! si j'avais prévu! »

VI

DIX MILLE FRANCS

Madame Ternoys, occupait, dans une des rues les plus solitaires du vieux Lille, une petite maison, type de propreté flamande. Cette propreté formait, il est vrai, le seul luxe de cette demeure, simple, sans ornements & sans superflu, façonnée, en un mot, à l'image de celle qui l'habitait. Quand Henriette arriva, sa mère, levée de grand matin, travaillait depuis plusieurs heures; elle cousait des tabliers destinés aux filles de sa fille; elle avait autour d'elle tous ses instruments de travail, & l'écritoire, le journal, le livre, destinés à occuper ses instants de loisir, n'étaient pas loin : en face d'elle, auprès de la seconde fenêtre, se trouvait l'établissement de Pauline, sa boîte à ouvrage, ses livres & l'album sur lequel elle dessinait. Cette place était vide en ce moment.

« Tu arrives mal, ma fille, dit-elle à Henriette, Pauline est allée voir notre amie Marcelle; elle y dînera.

— Je n'en suis pas fâchée, maman; je verrai ma sœur demain.

— Tu as donc quelque chose à me dire? Je te trouve pâle, ma fille; tes petites vont bien?

— Oui, maman, à merveille.

— Il y a quelque mauvaise nouvelle; je te trouve l'air que tu avais dans ton enfance, quand tu ne savais pas tes leçons. »

Henriette essaya un sourire, mais elle n'en vint pas à bout : la vivacité d'intuition de sa mère la troublait comme aux temps d'autrefois, alors que ses petites fautes d'enfant étaient devinées aussitôt que commises. Elle se risqua, poussée par l'impérieuse main de la nécessité, & l'aveu, la demande sortirent à la fois de ses lèvres.

« Ma pauvre enfant, lui dit sa mère, je te plains de toute mon âme; je prévoyais ce qui arrive, mais je ne pensais pas que la situation fût aussi mauvaise. Dix mille francs! mais c'est ta dot, Henriette!

— Maman, ce n'est qu'un embarras passager; Charles a perdu dans une affaire, il en a d'autres, très-bonnes, très-sûres.

— Tu crois cela, ma pauvre fille? et quand même, Charles est endetté, il a négligé ses affaires de commission, & ses clients se sont adressés ailleurs; maintenant, il spécule pour regagner le terrain perdu, c'est-à-dire qu'il risque son avoir de plus en plus. Je connais sa position mieux que toi, mieux que lui-même peut-être; le bon monsieur Polain, son tuteur, m'en parlait l'autre jour avec chagrin.

— Monsieur Polain exagère, maman; si vous pouviez nous aider aujourd'hui, Charles se relèverait.

— Ma chère Henriette, je ne suis pas assez riche pour faire des économies; le seul argent que je possède, en dehors de celui qui nous sert à vivre, c'est la dot de Pauline; je ne puis la risquer : la conscience & l'honneur me le défendent.

— Maman, il la rendrait.

— Je ne le crois pas, ma pauvre Henriette; ton mari, trop habitué à s'amuser, a perdu le goût du travail, le crédit a fini en même temps; ses affaires sont fort embarrassées; & je manquerais à mes obligations de mère & de tutrice en lui abandonnant l'avenir de ma fille cadette. N'est-ce pas trop déjà?.... »

Elle s'interrompit; la douleur de sa fille lui faisait peur.

« Mon enfant, du courage! dit-elle; il t'en faudra, je le crains, comme il m'en a fallu quand j'ai perdu ton pauvre père.

— Charles ne mourra pas! dit-elle avec une inquiétude enfantine.

— Non; mais il ne t'aidera guère, je le crois, pour nourrir & élever tes enfants.

— Il n'est pas méchant cependant.

— Non; il est faible, & il aime le plaisir.

— Que faire, maman? Si nous n'avons pas ces dix mille francs, on nous fera un protêt; on dit que c'est une chose terrible.

— Une flétrissure pour le nom d'un commerçant.

— Maman!

— Il faudra consulter monsieur Polain; peut-être voudra-t-il nous aider. Pour moi, je ne puis livrer à Charles la petite fortune de ta sœur; mais peut-être, sur le peu qui te reviendra de ma succession, pourrais-je t'avancer la somme nécessaire. Allons voir notre ami. »

La pauvre Henriette suivit docilement sa mère; elle assista à un long entretien d'affaires, d'où elle emporta la conviction que la situation de son mari n'inspirait plus de confiance : il avait des dettes, peu de clients & encore moins de crédit. Sa mère, qui entrevoyait la vérité, la découvrit tout entière, en causant avec un homme intelligent, & qui connaissait à fond le caractère & la position de son ancien pupille; mais à mesure que le mal se dévoilait plus grand & plus redou-

table, le dévouement de madame Ternoys grandissait :

— Il faut sauver l'honneur! disait-elle. Je puis faire une avance d'hoirie à ma fille, & éviter l'avanie d'un protêt.

— Vous perdez les intérêts, chère dame, ces intérêts qui forment une partie de votre revenu.

— J'espère que Charles me les paiera, & s'il ne le peut, eh bien! je me réduirai. L'honneur avant tout.

— Je vous reconnais bien là! dit monsieur Polain en serrant la main de madame Ternoys, & je vais, pour m'unir à votre bonne action, chercher de l'argent. Ce sera difficile, mais pas impossible. Il faudra hypothéquer votre maison.

— C'est ce que je pensais.

— Nous avons vingt-quatre heures avant le coucher du soleil de demain.

— Nous remettons l'affaire entre vos mains, mon cher monsieur.

— Mon cher monsieur Polain, sauvez-nous! dit Henriette en joignant les mains.

— On fera ce qu'on pourra, ma chère petite dame; en revanche, tâchez de garder votre mari chez vous, & ne permettez pas qu'il fréquente de jeunes godelureaux qui ne pensent qu'à se divertir. Une petite femme comme vous, escortée de deux petits anges, doit tout obtenir. »

Henriette secoua la tête : elle doutait de sa puissance. Sa mère l'emmena, l'encourageant, la sermonnant tout à la fois; elles retrouvèrent au logis Charles, qui leur avoua que ses démarches multipliées, humiliantes, n'avaient pas abouti. La journée s'écoula dans l'attente la plus pénible; enfin, vers le soir, au moment où l'huissier venait de déposer son papier sinistre, *parlant à l'épouse dudit Charles Lethiers, ainsi déclarée.*, monsieur Polain arriva avec les dix billets sauveurs. Henriette pleura de joie, baisa les mains de sa mère & remercia mille fois leur vieil ami. Il demeurait soucieux, & il dit enfin :

« Je causerai avec Charles; je ne suis pas rassuré, il faut que je voie ses livres; c'est ce que j'appelle porter la lampe dans les coins de Jérusalem. Après, je vous dirai mon sentiment. »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

DÉFAILLANCE

Hélas! à certains jours je me prends à songer
Au peu de temps qu'il faut ici-bas pour changer
Les plaisirs en tourments, le bonheur en souffrance,
En tempête le calme, en regrets l'espérance!

Je songe au peu de temps qu'il faut pour que le deuil
Se glisse comme un ver au cœur de notre orgueil;
Je songe au peu de temps qu'il faut pour que la joie
S'envole, et que la mort se jette sur sa proie;

La mort impitoyable et dont rien ne défend,
Qui prend aux fils leur père, aux mères leur enfant,
La mort qui n'a pas d'yeux & qui n'a pas d'oreilles,
Et dont les rigueurs sont « *à nulle autre pareilles,* »

La mort qui nous tient tous effarés sous sa main,
La mort qu'en vain on fuit & qu'on implore en vain,
Qui rit de nos terreurs, de nos vœux, de nos larmes,
Et contre les meilleurs de nous tourne ses armes,

La mort qui nous fait tous égaux devant ses lois,
Qui de tous côtés frappe au hasard & sans choix,
Semblable au tourbillon qui, par un soir d'orage,
A tout déraciné dans son aveugle rage,

Emportant pour toujours confondus, réunis,
L'épi naissant à peine & les épis jaunis!...
Je songe aux jours passés, & mon regard humide
S'attache avec stupeur sur une place vide!

Je songe aux jours heureux — souvenirs désormais —
Qui ne reviendront plus, jamais, jamais, jamais!...
Je songe aux soirs d'antan, où, riante & prospère,
Notre famille avait son chef, & moi mon père!

Je songe à ton visage, ô pauvre & cher absent,
A ta voix dont mon âme a retenu l'accent;
Je songe à ton sourire, à ton cœur bon & tendre,
Au bonheur envolé de te voir, de t'entendre!...

Je songe à ton amour, mon plus doux bien, perdu!...
Hélas! hélas! pourquoi n'as-tu pas attendu,
O mon père adoré, pour prendre ainsi la fuite,
Que le ciel me permît de partir à ta suite?

Paul COLLIN.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MANIÈRE DE FAIRE RESSORTIR LES ÉCRITURES USÉES PAR LE TEMPS

Il arrive quelquefois que des manuscrits, des actes nécessaires aux intérêts des familles sont illisibles par l'usure des temps, ou les décompositions des substances qui composent l'encre. Voici un moyen simple & d'un emploi certain & facile pour faire revenir l'écriture :

On applique légèrement, avec un pinceau ou du coton, sur les caractères ou écritures, une décoction ou infusion de noix de galle, dans laquelle on a mis une petite quantité de vinaigre.

Autre manière. — Prendre trois ou six noix de galle, les broyer, les faire infuser au soleil pendant deux jours dans un demi-litre de vin blanc. On applique cette infusion avec un pinceau, & l'écriture reparaît à l'instant. Si la teinture était trop faible ou trop forte, on y rémédie aisément.

Nota. Ces recettes sont extraites du *Trésor des ménages*, par l'abbé Petitpoisson, ouvrage édité par monsieur Ch. Douniol, libraire-éditeur, rue de Tournon, 27, Paris. Prix : 3 fr. 50.

∴

ORANGES A L'EAU-DE-VIE

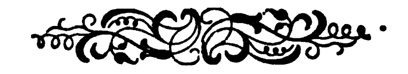
On choisit des oranges bien mûres ; on enlève toute la peau, on les met à mesure dans l'eau fraîche ; on les fait bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'une épingle y entre facilement (il ne faut guère de temps), on les verse dans un bon sirop de sucre & on leur fait faire quatre bouillons.

On les laisse dans le sucre jusqu'au lendemain. Le lendemain, on retire le sucre, en laissant les oranges dans le vase qui les contient ; on fait jeter au sucre neuf ou dix bouillons ; on le remet sur les oranges. Le lendemain, on remet bouillir sucre & oranges, dix ou douze bouillons ; on les retire sur les cendres, on y met autant d'eau-de-vie que de sirop, on laisse chauffer sans bouillir ; on retire les oranges avec une écumoire, on les place au fond d'un bocal & on verse au-dessus le sirop de sucre & d'eau-de-vie.

∴

HYGIÈNE DES YEUX.

Deux heures de travail suivi, soit de plume, soit d'aiguille, suffisent pour les yeux, quelque bons qu'ils soient. Il leur faut, après ce temps, un peu de repos. Quand les yeux sont faibles, il faut éviter une occupation trop suivie, surtout lorsque les yeux sont obligés de se fixer sur de petits objets ; éviter aussi le feu, même de côté, mettre toujours un écran entre soi & la flamme, éviter le grand soleil, les murs blancs où la lumière se reflète vivement, la lumière artificielle trop forte, particulièrement celle du gaz, avoir des verres de lampe couleur de fumée & de grands abat-jour. Si l'on est obligé de porter des conserves, préférer les verres couleur du fumée aux verres bleus ou verts. Baigner les yeux à l'aide d'une fine éponge, avec une faible infusion de thé noir ou de l'eau mêlée de quelques gouttes d'eau-de-vie ; éviter les collyres, à moins qu'ils ne soient conseillés par un oculiste ; laver les paupières enflammées avec de l'eau de rose & de plantain ; ne pas se frotter les yeux, les laver très-doucement, ne pas les faire passer brusquement des ténèbres au grand jour. Ces conseils sont tirés d'un écrit de M. Chevallier, opticien.



LES RUINES DE PARIS

I

Il s'attache un certain plaisir à la contemplation des ruines causées par le temps; Bernardin de Saint-Pierre en a fait la remarque, il a peint avec sa palette riante les débris d'un château féodal de Normandie; il a vu les machicoulis & les créneaux *tout fleuris de lilas, dont les nuances d'un violet brillant et tendre, formaient des oppositions charmantes avec les pierres de la tour, caverneuses et rembrunies.* Il y a, en effet, dans la vue des ruines anciennes, dégradées par le temps & embellies par la nature, une série de pensées & de sensations profondes & mélancoliques; le passé revit dans ces débris majestueux, les fantômes d'un autre âge les animent, & l'on se dit que bientôt le temps actuel sera le passé, & qu'il ne restera sur la terre, de ce que nous avons vu, de ce que nous avons aimé, que quelques frontons, quelques colonnes envahies par le lierre & la mousse. On peut voir avec plaisir les ruines gigantesques de Ninive ou de Balbeck, les portiques du Parthénon, les sombres arcades du Colisée, les voûtes gothiques de nos anciennes abbayes, mais, grand Dieu! quel Romain eût pu regarder, sans douleur, Rome après l'incendie de Néron? quel Français pourrait contempler, avec un simple sentiment de curiosité, Paris incendié par la Commune?

Tout ce qui rendait Paris si brillant & si fier n'existe plus. Depuis l'Arc de Triomphe, martelé par les boulets & les obus, jusqu'à l'Hôtel de ville, cet antique emblème, non de la Commune de 93, mais des franchises municipales de Louis le Gros, tout est désastre, débris fumants, squelettes de maisons et de monuments. La place de la Concorde, où s'accomplirent, hélas! les drames sinistres de la Révolution, offre un tableau désolant; ce boudoir de pierre, si orné, si joli, est un amas de décombres; l'une de ses belles fontaines n'a plus de forme; les statues des villes sont blessées ou brisées; les candélabres tordus gisent à terre; seul, l'obélisque, qui a vu les révolutions de l'Égypte, domine, intact, les ruines françaises. La rue Royale, à gauche, a été livrée en proie aux flammes; les maisons effondrées offrent un spectacle d'horreur, &, au bout de cette lugubre avenue, on voit la Madeleine, debout & solide, malgré les atteintes des balles & des bombes. Les chevaux de Marly n'ont pas souffert. En gagnant la rue de Rivoli, on est arrêté par les décombres énormes du Ministère des Finances. Les quatre murs tiennent, mais les étages ont glissé les uns sur les autres & ont versé dans la rue les pierres de taille de leurs corniches. La rue Saint-Florentin, la rue du Mont-Thabor, ont leurs murs calcinés par le voisinage de l'incendie. Voici la place Vendôme; elle n'a guère souffert, mais elle a vu tomber ce magnifique ornement, rival de la colonne de Trajan, de la colonne d'Antonin, & que des mains françaises ont jeté brutalement à terre. Les soldats d'Alaric avaient respecté les monuments de la gloire romaine. Le jardin des Tuileries & le palais des rois apparaissent: les arbres sont déchiquetés par les balles; les tilleuls & les marronniers n'ont ni feuillages ni fleurs; quelle tempête a passé sur eux? Et le palais! une montagne de pierre, de fer, de marbre, en marque la place; quelques pans de murs, quelques cheminées sont restées debout & menacent le passant; là, sont entassées & méconnaissables les ruines du pavillon Marsan, où la duchesse de Berry a donné tant de fêtes, & du pavillon de l'Horloge; le pavillon de Flore, où habitait le duc d'Orléans, est à peu près debout.

Le vieux Louvre n'a pas été atteint. Un journal a remarqué l'aspect terrible du pavillon qui renfermait la bibliothèque. Un buste de Minerve est demeuré entier & les quatre cariatides qui soutiennent encore l'attique semblent jeter en avant des regards irrités. Le Carrousel & l'Arc de Triomphe n'ont pas souffert, & c'est de là surtout que les ruines des Tuileries, à travers lesquelles on voit le ciel bleu, ont un caractère imposant. Saint-Germain-l'Auxerrois, la paroisse des rois, est intact; mais depuis le Louvre jusqu'à l'Hôtel de Ville, ce ne sont que ruines de maisons particulières; la flamme capricieuse a épargné certaines parties de ces demeures; on voit, entre des murs noircis par la flamme, un salon intact, une mansarde où pendent encore quelques vêtements, une cheminée de marbre suspendue sur un abîme & qui porte encore sa pendule & ses flambeaux. Ces restes de la tranquille vie domestique font mal, & l'on se demande avec effroi ce que sont devenus les habitants de ces maisons livrées au pétrole... Du palais municipal, il ne reste qu'une immense

pâtée de décombres; le feu a détruit tous les beaux détails architecturaux de la façade; les quarante-six statues d'hommes célèbres dont elle était ornée sont mutilées, & ce *parloir des bourgeois*, si célèbre jadis, si brillant naguère, n'est plus qu'une ruine sans nom. La Préfecture de police est à demi consumée, mais la Sainte-Chapelle est sortie saine et sauve de ce brasier dont elle était entourée, & Notre-Dame a échappé miraculeusement à l'incendie déjà allumé sous ses orgues, & aux tonnes de pétrole brûlant dont on avait rempli les nefs. En même temps, des hommes courageux préservaient l'Hôtel-Dieu, la maison fondée par saint Landry, & qui renfermait huit cents malades. Le quartier du Panthéon a été sauvé d'une catastrophe épouvantable. Vingt tonneaux de poudre, placés dans les caveaux du monument & mis en communication avec des fils électriques, devaient faire sauter l'église & tout ce qui l'entourait; les fils destructeurs furent coupés à temps; le Luxembourg, menacé d'une entière destruction, en a réchappé; mais au Palais-Royal, les fédérés ont accompli leur œuvre : la maison de la famille d'Orléans & qui servit d'habitation à Jérôme Napoléon, n'existe plus. La place de la Bastille, criblée de balles, désolée par l'incendie, voit sa colonne de Juillet tordue comme une tige de fer qu'on aurait jetée dans la fournaise. Nous ne pouvons tout dire, nous ne pouvons compter ces ruines innombrables, ces maisons calcinées, ces monuments superbes détruits, ces chefs-d'œuvre réduits en poudre, ces archives jetées au vent, toutes les richesses d'une ville splendide, les souvenirs des siècles, la fortune publique broyés par deux mois d'atroce tyrannie; nous ne pouvons que dire : Paris était la plus belle & la plus intelligente des cités; vous qui l'avez aimée, regardez-la telle que l'a faite la Commune, & dites avec nous : C'est le châtiment de Dieu!

II

Qui pourrait en douter? Paris, frappé dans les monuments de sa gloire & de ses plaisirs, de son orgueil & de son faste, atteste, comme Ninive, comme Babylone, qu'il est un Dieu, & que ce Dieu, offensé, a puni. La France, si chrétienne, si catholique encore dans ses individus, a renié le christianisme dans ses institutions, la profanation du dimanche, le blasphème, le matérialisme enseigné dans ces chaires autour desquelles s'assied la jeunesse, le matérialisme, le culte de la matière & la négation de Dieu & de la vie éternelle, propagés dans le pauvre peuple par une presse infâme & par les doctrines révoltantes des réunions publiques, ne sont-ce pas ces crimes qui nous ont valu en Europe le nom de nation impie, et qui ont attiré sur la capitale de cette magnifique contrée les châtiments divins?

Et pour punir, le maître immortel n'a pas eu besoin de déchaîner les éléments vengeurs : Paris ne périt pas comme Herculanum, sous des flots de cendre sortis du Vésuve, ni comme Lisbonne dans les convulsions d'un tremblement de terre, ni comme la mystérieuse ville d'Is en Bretagne, dans les flots soulevés de la mer; non, Paris a été abandonné simplement à ceux dont il a encouragé les systèmes : aux matérialistes, & il leur a été donné de pousser jusqu'à la dernière rigueur l'application de leurs principes. On a dit au peuple : Il n'y a pas de Dieu, pas d'âme, pas d'éternité; tes souffrances & tes vertus ne te seront jamais comptées! Le peuple, très-conséquent, répond : Jouissons alors de la vie présente, brisons ce qui fait obstacle à nos désirs, & si nous ne pouvons réussir, vengeons-nous! brûlons & tuons! N'est-ce pas horriblement logique?

Et cela fut ainsi. Des hommes abrutis, des femmes féroces, des enfants, hélas! nourris dans le vice, ont pendant deux mois, fait plier sous le joug l'orgueilleux Paris, & ne pouvant conserver cette riche proie, ils l'ont souillée de sang et livrée aux flammes *Instruisez-vous, ô rois! & vous peuples de la terre!* Voyez ce que devient l'homme à qui on a ôté la crainte et l'amour de Dieu? Voyez ce que devient une société dont Dieu n'est pas le Souverain Législateur! Voyez ce que devient le pauvre, à qui les jouissances du riche ont inspiré une cruelle envie, & devant qui on a ri des enseignements du Christ & du mot céleste : *Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux!*

III

N'y a-t-il plus d'espoir, & la France ne se relèvera-t-elle pas? Regardons autour de nous : Paris porte les cicatrices cruelles de l'incendie : théâtres, palais, maisons ont péri; mais la flamme intelligente & vengeresse a épargné les églises. Aucune n'est tombée, elles portent au front la marque des obus, la flamme a même léché leurs murailles, mais elles sont debout, elles élèvent dans les airs la croix triomphante. N'est-ce pas là un signe? le serpent d'airain, élevé dans le désert, guérissait les plaies d'Israël, la croix guérira les nôtres; elle est le salut & la vie.

Il nous faut donc prier, afin que la société française se soumette tout entière à la loi évangélique; qu'elle reconnaisse & proclame Dieu, dans la loi, dans l'enseignement, dans tout ce qui constitue la vie de la nation. Chacun de nous peut contribuer à avancer le règne de Dieu par la prière, le bon exemple & par la divine charité.

Macbeth, après son crime, disait : *J'ai tué le sommeil.* On pourrait dire des brûleurs de Paris, qu'ils ont tué la charité, si la charité n'était fille de Jésus-Christ & immortelle comme son père. Ne la laissons pas mourir dans nos âmes & *ne nous lassons pas de faire le bien.* Entendons par ce bien à faire, non-seulement l'aumône matérielle, mais surtout l'aumône de l'instruction chrétienne à ces

enfants, que les faux docteurs veulent corrompre, à ces pauvres femmes, à ces pauvres jeunes filles, qui haïssent la voisine riche, la plupart du temps parce qu'elles ne la connaissent pas. Faites-vous connaître, chères lectrices, par une bonne visite, un bon office, un bon livre prêté, un petit présent à l'enfant; simplifiez votre toilette pour faire du bien autour de vous, & diminuer d'autant la jalousie du pauvre, & soyons convaincus que, si chacun s'appliquait à mettre de l'ordre & du contentement autour de soi, chez ses domestiques, ses ouvriers, ses voisins, l'ordre général se rétablirait aussi. Les femmes peuvent aider puissamment : dans les dernières années, emportées par le luxe, les voyages, les réceptions, elles ont négligé les pauvres; on leur a dit que les ouvriers gagnaient beaucoup d'argent & n'avaient pas besoin d'autre chose; elles l'ont cru, & maintenant elles voient que l'ouvrier français manquait de beaucoup de choses, qui ne se donnent pas avec la paye du samedi.

Ne laissons pas mourir la charité ni étouffer la prière. Notre-Dame & l'Hôtel-Dieu sont debout, emblème de foi, emblème de miséricorde (1).

M. B.

MODES

Après tant de secousses & d'émotions, nous allons enfin, ma chère amie, reprendre nos correspondances comme par le passé. Je t'enverrai tous les renseignements que je pourrai recueillir; car, Paris ressuscité, tout le monde se remet à travailler avec ardeur. Les magasins sont rouverts; à tous ces étalages que de fraiches étoffes pour les toilettes d'été! les linos à fines rayures, les mohairs, les bengalis & autres étoffes unies en laine, mais d'un tissu léger, feront de très-jolis costumes; les mousselines imprimées & brochées, les percales fines de toutes nuances nous offrent mille ressources pour les toilettes de campagne et d'intérieur.

J'ai vu préparer, pour deux sœurs, des costumes bien simples, ayant un cachet de bon goût & d'élégance. — Ils étaient en toile écrue, tout à fait de la nuance de la ficelle. Le jupon, orné dans le bas d'un haut volant plissé, retenu par un galon blanc, large d'un doigt; le même galon formant une grecque au-dessus du volant; le corsage, plissé à larges plis, ornés de boutons blancs, tient à la jupe qui est courte & bordée d'un galon blanc au-dessus duquel la grecque est répétée comme au jupon; cette jupe est relevée très-gracieusement par des plis en travers. Une petite basque formant postillon & garnie du même galon blanc remplace avantageusement la ceinture à pans. — Les chapeaux qui devaient accompagner ces deux jolies toilettes étaient en paille belge, ronds, à calotte peu élevée avec bords demi-larges, & ornés d'un coquillé en dentelle noire, retenu par une légère guirlande de fleurs des champs mêlées d'épis de blés.

Les foulards font des toilettes habillées pour jeunes filles. Le costume complet en foulard rayé, avec garniture en même étoffe ou volants unis; ou bien encore, pour ornements, des biais pareils à la robe & liserés de la nuance du dessin.

Le linos gris, écru ou maïs, s'emploie toujours avec succès pour confectionner des costumes complets; cette étoffe se prête admirablement à tous les ornements; on peut donc les varier à l'infini sans addition de taffetas, passementerie, velours, etc. Les ornements en linos peuvent être disposés en biais, volants, plissés, ruches, bouillonnés, rouleautés, etc. Tout en se suffisant à elle-même, cette charmante étoffe peut être ornée de dentelle, d'effilés, de rouleautés, biais, ou plissés en taffetas; pour jeunes femmes, ces différentes garnitures rendront la toilette plus ou moins habillée, selon la destination qui lui est réservée; mais pour jeunes filles, les ornements en pareil sont beaucoup plus convenables. Si la toilette entièrement pareille semble trop monotone, bien que toujours plus distinguée, on peut mettre un jupon de couleur. J'ai vu un costume en linos maïs; tunique bordée d'un volant plissé de 15 centimètres, surmonté de trois biais de 5 centimètres; le dernier biais est terminé par un plissé bas remontant sur la tunique; le corsage est à basque, à deux pointes dans le dos, remontant sur les côtés & reformant deux pointes devant; la manche est demi-large dans le bas; le corsage, orné comme la tunique, d'un volant plissé, mais plus petit, & d'un biais de 3 centimètres; le bas de la manche est terminé par le même volant, plissé avec biais. Cette robe est posée sur un jupon en taffetas ou foulard bleu, avec un haut volant plissé. La ceinture sera en linos ou en taffetas bleu. Avec cette toilette, on pourra mettre un chapeau en paille anglaise, orné de bluets.

Comme toilettes blanches pour la campagne, tu peux choisir entre la mousseline, l'alpaga, le linos ou la gaze de Chambéry. Toutes ces étoffes peuvent être posées sur transparent de couleur et ornées de nœuds ou rubans de même nuance; on y ajoute, si l'on veut, une ceinture également assortie en taffetas ou crêpe de Chine. La toilette blanche sans transparent de couleur est aussi fort jolie avec large ceinture écossaise. Quant au piqué anglais, on peut l'orner de soutache, de velours ou de galons ouvragés blancs.

(1) Nos lectrices s'étonneront peut-être, au premier abord, de voir ce triste & douloureux sujet remplacer notre correspondance habituelle, mais nous aimons à croire qu'après avoir lu *les Ruines de Paris*, elles nous comprendront : nous avons voulu les armer du bouclier de la charité contre les tentations que nous sommes bien forcée de leur présenter un peu plus loin. — (*Note de la Rédaction.*)

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en mousseline à semé, ornée de trois volants plissés, bordés d'un lacet de la nuance du semé. — Tunique drapée, garnie d'une ruche plissée, bordée comme les volants. — Corsage décolleté en carré, avec basque formant un gros pli retenu par un chou bordé; une petite ruche borde le corsage. — Chemisette pareille à la toilette, avec manche large, rétrécie au bas par trois plis retenus par une ruche posée sur les trois plis seulement; ruche pareille à celle du corsage. — Coiffure en ruban de velours ou faye, assortie à la nuance du semé de la robe; touffe de marguerites.

Deuxième toilette. — Robe en foulard rayé, avec haut volant en biais, maintenu par un biais en taffetas de la nuance de la robe, mais un peu plus foncé. — Tunique à revers, en taffetas, bordée d'un volant plus petit. — Corsage ouvert avec revers, fermé devant par un nœud. — Chapeau en paille, orné d'une draperie en gaze assortie à la nuance de la robe; branche de roses rouges. — Fichu ouvert et sous-manches en toile garnis d'une valencienne.

Costume de petit garçon. — Vareuse en coutil, avec revers, ceinture et boutons en cuir de Russie. — Pantalon droit, pareil à la vareuse, enfermé dans la botte. — Botte en cuir de Russie. — Casquette américaine, en coutil comme le reste du costume, avec liséré, bord et gourmette en cuir de Russie.

ÉCRAN CACHEMIRE

Ce modèle peut également servir pour pelote; la broderie est en points lancés en soie floche; on peut varier la nuance du fond, mais sur fond blanc, comme notre dessin, il est fort élégant. On monte cet écran sur bambou ou bois doré.

QUATRIÈME CAHIER

Entre-deux — L. R. — B. J. — Garniture — B. L. — Entre-deux soutache — Taie d'oreiller — Bandes en crochet tunisien — Tap sserie par signes, quart d'un tabouret de piano — Dentelle crochet russe en travers — Parure à revers — Col matelot — Emma — B. L. enlacés — T. G. — Léonie — Victorine — Entre-deux soutache — Entre-deux — Corbeille à ouvrage de jardin — Signet en crochet Marie-Louise — Coussin en coutil — S. L. — Louise — D. N. — Petite garniture — V. M. — Garniture

PLANCHE IV

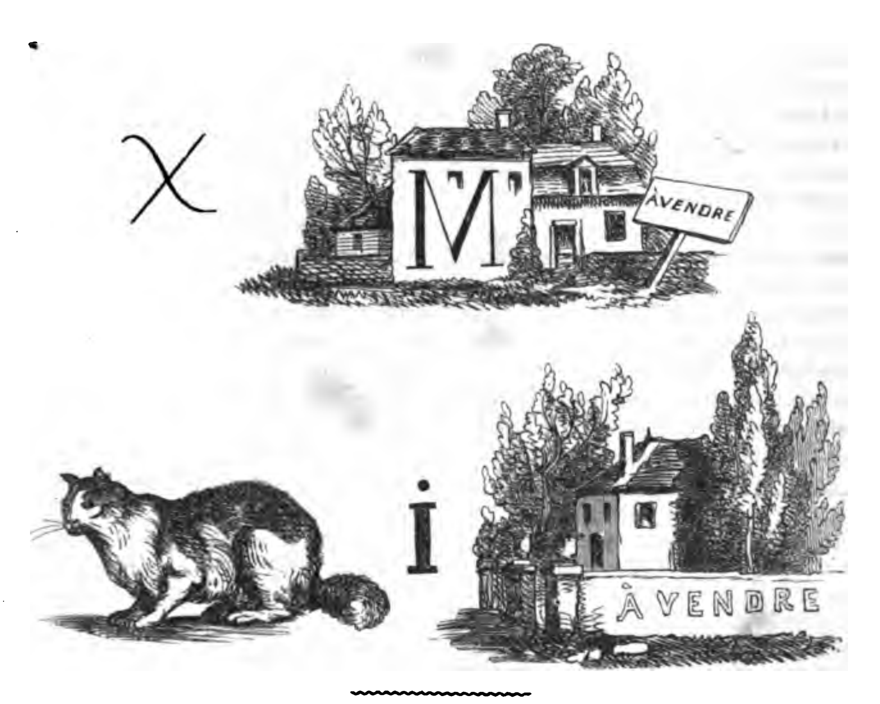
Patron à pièces indépendantes pouvant se découper.

Corsage de la première toilette } gravure n° 379
Vareuse pour petit garçon } du 1er Juillet.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Il ne faut jurer de rien.

Le mot du Logogriphe du numéro de Juin est VIRGILE.

RÉBUS



1391 Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



3794

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LETTRES A NATHALIE

TROISIÈME LETTRE

—

SUR LA LECTURE

J'ai toujours professé qu'il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille. Particulièrement, je ne pense pas qu'il me soit arrivé bien souvent de renvoyer au jour d'après la continuation d'une lettre lorsque je me sentais encore la plume dans la main.

C'est là cependant ce que j'ai fait la dernière fois que je vous ai écrit, & vous voyez, par la date de la présente, qu'on ne réussit pas à différer ainsi. Il y a, en effet, huit bons jours que vous avez dû lire mes dernières réflexions sur le gouvernement de notre esprit, & peut-être n'avez vous plus guère présentes mes remarques.

Je ne saurais exiger, cependant, que vous ayez, à la façon d'un négociant ou d'un diplomate, toute ma correspondance devant vos yeux. Je me contenterai donc, pour suivre mes raisonnements, du vague souvenir qui aura pu survivre dans votre mémoire.

Notre esprit, vous disais-je, nous obéirait bien plus facilement, & ne s'aviserait pas de nous résister avec tant d'obstination, si nous l'avions accoutumé à une discipline plus sévère. Notre tort est de l'abandonner à lui-même, sans lui imprimer aucune direction, & sans le soumettre à aucun exercice; puis, lorsqu'il se dérobe & s'enfuit, pour ainsi dire, nous avons la bonhomie de nous en étonner & l'injustice de lui en faire un reproche.

Je n'ignore pas, Nathalie, qu'on ne saurait continuer pendant toute sa vie les travaux de grammaire ou de littérature qui nous ont servi durant notre jeunesse à façonner notre intelligence; mais il nous reste encore une ressource pour ne pas perdre ce que nous avons appris.

La lecture représente, pour la plupart des hommes, le seul emploi qu'ils consentent à faire encore de leur esprit. C'est là, & là seulement, qu'ils trouvent à étendre leurs connaissances, à entretenir ou à fortifier leur raisonnement, à cultiver un peu leur mémoire, à exercer leur esprit de critique.

Le malheur est que cette dernière occasion de s'instruire, ce dernier moyen de se retenir sur la pente de l'ignorance & des préjugés n'apparaît à beaucoup d'entre eux que comme une espèce de divertissement. Ils consentent encore à lui demander des distractions, mais non point des enseigne-

ments. Vous les feriez sourire si vous leur parliez de pratiquer la lecture comme un complément indispensable & naturel de leur éducation, comme une ressource suprême pour défendre leurs facultés de l'erreur ou de la faiblesse.

Lire, pour eux, c'est prendre au hasard dans une bibliothèque mal choisie ou l'étalage d'un marchand un volume que l'éclat de sa reliure, la bizarrerie de son titre, une simple rencontre de la main leur a fait ouvrir de préférence. Tant mieux pour l'auteur s'il a le talent de retenir, sur les pages entrevues, ces esprits errants & distraits. C'est à lui, suivant le langage peu élégant mais énergique de notre temps, à *empoigner* ses lecteurs. L'écrivain de nos jours n'en est plus à adresser la parole à *l'auditeur bienveillant*, comme on le pratiquait dans les préfaces du dix-septième siècle. Il faut maintenant faire violence à l'inattention & arracher un homme à lui-même, pour en obtenir, par surprise, une heure ou deux de présence d'esprit.

Nous en sommes venus à ce point, ma chère Nathalie, qu'il faut louer encore ce mode de lecture, & savoir quelque gré à ceux qui s'en remettent au hasard pour le choix des pages dont leur oisiveté se nourrira. S'ils risquent de tomber sur quelque œuvre insipide & dangereuse, au moins n'est-il pas impossible qu'ils rencontrent d'aventure un travail de quelque mérite, de quelque portée. Leur esprit n'est peut-être pas incapable de se laisser prendre au véritable mérite littéraire, & peut-être le hasard de cette heureuse fortune va leur laisser le goût de lectures plus profitables & moins frivoles.

Il est triste de recommander ainsi le hasard à des intelligences raisonnables & capables assurément de se décider sur de meilleurs motifs. La vérité est pourtant que les gens du monde se laissent presque toujours conduire dans leurs choix par des considérations inférieures encore.

Le plus souvent, ce n'est pas même la curiosité qui nous attire, mais tout simplement une vanité sotte qui nous suggère de ne point demeurer étrangers au livre à la mode. Il est de bon ton de le connaître. Si nous ne nous montrons pas au courant, nous passerons bien vite pour des gens arriérés. Nous quittons tout pour nous imposer une lecture qui nous ennuie lorsqu'elle ne nous révolte pas.

La mode ne s'est jamais piquée d'être fort morale, pas plus dans les vêtements que dans les usages, & pas plus dans les usages que dans les lectures.

Nous savons donc fort bien d'avance, lorsque nous faisons prendre le nouveau roman chez notre libraire, que la pensée en est suspecte, l'intrigue compromettante, le dénoûment scandaleux; que l'auteur a compté, au nombre des éventualités de son succès, sur telle ou telle page qu'une morale même complaisante lui conseillait de retrancher ou d'adoucir. Il n'importe : nous ne sommes plus des enfants. L'inconvénient de paraître indifférents à cette vogue éphémère d'un ouvrage sans valeur nous entraîne à passer par-dessus notre délicatesse aussi bien que par-dessus notre indifférence.

Il y a peu de personnes, ma cousine, qui, arrivées là, ne reçoivent de la lecture elle-même le châtiment de cette mauvaise action. Tandis qu'il leur fallait un certain effort pour supporter telle ou telle peinture trop vive, telle ou telle réflexion choquante, elles ne s'aperçoivent pas qu'elles arrivent bien vite à ne plus s'en offenser autant. Elles s'habituent à ces mauvais propos, comme le fait malgré lui un homme de bonne compagnie, égaré dans une société trop libre ou trop inférieure. Je n'oserais affirmer que le châtiment ne devienne pas plus terrible encore. Qui sait si bien des gens ne finissent point par trouver dans ces chapitres équivoques, un plaisir âcre & malsain? Il y a des fils de famille qu'une suite de faiblesses a entraînés dans l'ivresse du dernier peuple.

Pardonnez-moi, ma chère cousine, de me laisser emporter par mes réflexions, si loin de vous & si loin de vos pensées. Ce sont là des sujets qui ne se sont jamais présentés à votre esprit & dont une plus longue expérience de la vie vous révélera seule le triste intérêt & la redoutable portée.

Je me hâte, Nathalie, de revenir au côté pratique & applicable de la question, au profit que notre esprit peut tirer de lectures bien conduites.

Je voudrais qu'au lieu de s'en remettre au hasard, à la curiosité, à la mode, chacun prît soin de choisir lui-même un ouvrage en rapport avec ses goûts, ses occupations, la tournure de son esprit & sa situation sociale. Quand je dis choisir lui-même, je m'entends, Nathalie, & vous m'entendez aussi sans plus d'explications. On ne saurait, en effet, choisir en parfaite connaissance de cause un livre dont on n'a pas encore entrevu le premier mot. Le titre n'est le plus souvent qu'une enseigne menteuse, ou un appât habilement rédigé, sur les conseils de l'éditeur, pour attirer la vente. La critique, à bien peu d'exceptions près, n'est qu'un acte de complaisance obtenu de la camaraderie, lorsqu'elle n'est pas un mensonge brutal ou une réclame commerciale composée par l'auteur lui-même & payée par le libraire.

Le plus sage, ma chère Nathalie, est donc de s'adresser, comme vous le faites, à des personnes instruites ou expérimentées qui vous conseillent à coup sûr. C'est d'après leur recommandation seulement que vous accueillerez un écrivain. Vous n'avez rien à gagner à courir les aventures avec des livres inconnus & sans garanties.

Ce conseil de prudence n'implique en aucune manière l'obligation ni le conseil de ne lire jamais que des œuvres sévères et moroses. Loin de moi cette pensée. L'avantage est ici précisément que la même occupation se prête avec une égale complaisance au délassement d'un esprit trop tendu, aussi bien qu'au recueillement d'une intelligence trop dissipée.

Bien loin de vouloir vous confisquer & vous retenir perpétuellement dans quelque étude difficile & abstraite, je vous recommanderai, au contraire, Nathalie, comme j'ai déjà eu occasion de le faire à tant de personnes, d'avoir toujours en même temps sous la main & à l'état de lecture commencée, deux ouvrages de natures très-diverses, de façon à répondre sans cesse au mouvement de votre pensée & à cette succession d'états par laquelle ne cesse de passer l'âme humaine.

Quelque diverses & quelque multipliées que paraissent être les métamorphoses de notre esprit, elles vont toujours du repos à l'action ou de l'action au repos.

Tantôt nous éprouvons au dedans de nous comme un vide & comme une inanition. Nous demandons pour nos facultés une nourriture forte. Nous les sentons disposées à l'activité & à la méditation. Un peu d'effort ne nous déplairait pas. Nous ressemblons à cet homme vigoureux & exubérant qui étend les bras au sortir de son sommeil, & cherche un fardeau à soulever, seulement pour rétablir l'équilibre de ses muscles & la circulation de son sang.

Il ne faut ni perdre ni négliger ces velléités de travail, ces poussées de séve intellectuelle. Si l'on en est réduit, quand sonne cette heure favorable, à parcourir sa maison ou à remuer sa bibliothèque pour y découvrir un auteur sérieux, l'ardeur s'éteint pendant que le temps se passe; l'esprit est retombé dans son apathie avant d'avoir trouvé le temps de s'employer.

Il convient donc d'avoir, en pareil cas, une place disposée & un volume tout prêt. Lorsqu'il ne vous restera qu'à ouvrir votre auteur à la page commencée, vous n'aurez plus qu'à utiliser votre désir & à suivre votre impulsion, sans que rien la ralentisse ou la disperse.

Les lectures sérieuses, lorsqu'on y est revenu & qu'on les a suivies avec persévérance, attachent plus étroitement & font naître dans l'âme un intérêt plus solide que les lectures frivoles. Elles s'emparent vraiment de notre pensée. Elles nous fournissent un aliment durable, tandis que des intrigues puériles, des aventures sans fondement, des complications ridicules & extravagantes ne font que passer à travers l'esprit sans y laisser même de souvenir.

Toutefois, Nathalie, malgré ma prédilection un peu exclusive pour cette forte nourriture de l'âme, je reconnais de bonne grâce que la distraction est, en définitive, aussi nécessaire à l'esprit humain que le travail lui-même. Je ne saurais donc trouver mauvais que cette éventualité soit prévue & ce besoin satisfait.

Choisissez avec le même soin & sur des conseils non moins autorisés, un ouvrage qui réponde à cet instinct du délassement & du repos. Mais ne vous y trompez pas, ma cousine. Bien qu'il s'agisse d'une pure distraction, je vous le répète, n'y apportez pas moins de précautions & de prudence qu'au choix d'un traité de théologie ou de métaphysique. C'est justement lorsqu'il s'agit d'écrivains moins savants & moins profonds, qu'on les accueille à la légère, qu'on s'en remet aux indications les plus étourdies & souvent les moins recommandables.

La plus vulgaire sagesse commande de ne point s'abandonner, même au moment du repos & du loisir, au péril de quelque œuvre compromettante. Un esprit honnête & délicat ne laisse pas de trouver quelque profit, même dans ses distractions & ses délassements.

Pourquoi n'aurions-nous pas le courage de prendre ouvertement le parti de notre intelligence contre les suggestions de notre paresse ou les révoltes de notre amour-propre ?

Il nous serait facile de donner tout son effet à ce travail ou à ce plaisir de nos lectures, en prenant la peine d'écrire quelques lignes de temps en temps à propos des pages que nous venons de parcourir. Il ne s'agit pas, bien entendu, de rien qui ressemble ni à une analyse ni à une critique. Il suffira de mettre sur le papier & seulement pour nous-mêmes, sans aucune prétention de style ni aucun parti pris de jugement, quelques-unes des réflexions qui nous seront indubitablement venues. Le meilleur moyen de donner de la consistance à sa propre pensée, c'est de la représenter au-dehors & de se la rendre visible, ne fût-ce que dans quelques notes hâtives & inachevées.

C'est une bonne fortune pour la jeunesse de naître dans un milieu intelligent & élevé, où toute conversation porte avec elle son fruit & son exemple, une idée dont elle vous enrichit, un modèle qu'elle vous laisse. De pareils rapports de société agissent à la façon d'un enseignement continu, où se forment et s'achèvent les cœurs en même temps que les esprits. Pourquoi ne pas chercher & accueillir, dans le passé, cette société des grands hommes qui nous ont laissé le meilleur de leur esprit ? La lecture est ainsi une école toujours ouverte de supériorité.

Votre affectionné cousin,
ANTONIN RONDELET.

QUATRIÈME LETTRE

—

SUR L'INCONVÉNIENT DES CARACTÈRES FACILES

Ma chère Nathalie,

Je me suis demandé si votre lettre, à laquelle je réponds, comme vous le voyez, sans perdre une minute, témoignait de votre irritation ou de votre douleur; si vous aviez assez de courage pour vous

féliciter d'être reprise, ou trop d'amour-propre pour supporter les observations.

J'ai d'abord éprouvé quelque surprise en apprenant que vous passiez auprès de vos deux tantes pour apporter dans les relations de chaque jour un caractère difficile & onéreux à ceux qui vous entourent. Enfin vous mettez le comble à mon étonnement en me racontant que le plus âgé de vos deux oncles, le respectable monsieur Desmortiers a attaché assez d'importance à cette observation pour vous prendre à part, & vous avertir avec quelque solennité de cette aigreur de caractère qu'on vous reproche.

Je n'accepte pas du tout, ma chère Nathalie, le rôle que vous semblez me destiner dans toute cette affaire. Je ne saurais prononcer entre vos tantes & vous cette sentence définitive que vous paraissez attendre. Cette attitude d'arbitre ne me convient pas, & quand j'aurais la présomption de la jouer, il me manquerait toujours une connaissance suffisante des faits. Je me trouverais encore à Boulogne au lieu d'être revenu à Paris, que je n'en serais pas beaucoup plus avancé. Pour assister à ces imperceptibles épisodes de la vie intérieure & avoir le droit d'en porter un jugement, il faut absolument vivre sous le même toit, non pas seulement pour quelques jours & en passant, mais d'une façon suivie et permanente.

Cependant, ma chère cousine, si vous me pressiez trop & si vous me réduisiez à la nécessité de dire ce que je pense, je me résoudrais à vous avouer, sans plus ample informé comme sans plus de réserve, que je n'hésite pas à donner raison à vos tantes, & tort à vous-même par conséquent.

Jugez, Nathalie, combien il faut que je vous aime pour vous dire en face des choses pareilles, à vous qui, dans votre famille, auprès de vos parents & de votre frère, passez à bon droit pour la jeune fille la plus douce & la plus commode à vivre qu'il soit possible de trouver.

Vous voyez que je ne méconnais pas votre bonne réputation. Je sais que votre douceur ne s'est jamais démentie, votre aménité & votre bonne grâce jamais oubliées; & cependant, malgré toutes ces preuves d'un caractère facile & aisé, voici que vos tantes vous reprochent la difficulté de vos relations, & que votre oncle, homme grave s'il en fut, appuie de son incontestable autorité les reproches qu'on vous adresse.

Je crois, ma chère enfant, pouvoir vous donner le mot de l'énigme.

Ne nous arriverait-il pas, Nathalie, de nous attribuer le mérite de certaines qualités que nous devons peut-être, en grande partie, à ceux-là qui nous entourent?

Voulez-vous me dire s'il est possible, non pas de découvrir, mais de rêver une existence plus heureuse, plus paisible, plus adorée que la vôtre?

Un pareil milieu ne suffirait-il pas pour adoucir & pour éteindre les aspérités du caractère le plus revêche & le plus inabordable? Reste-t-il encore une place au caprice, à la mauvaise humeur, au mécontentement, lorsqu'une famille entière semble faire son étude de prévenir tous vos désirs, de vous épargner toute contradiction, d'écarter de vous tout sujet de contrariété?

Demandez-vous, Nathalie, avec cette haute impartialité d'un caractère généreux qui rougirait de se mentir sciemment à lui-même, si cette parfaite égalité pour laquelle on vous admire, cette inaltérable douceur dont on vous fait un mérite, ce sourire & cet épanouissement ne doivent rien à la tendresse dont vous êtes prévenue & entourée. Si le roseau vivait dans une atmosphère immobile & préservée soigneusement de toutes parts contre le moindre souffle de la brise, j'imagine qu'il lui arriverait de vanter sa rigidité & sa résistance, alors que le vol d'un papillon ou le froissement d'une mouche suffisent pour faire trembler jusqu'à sa racine.

Tous ceux qui vous entourent, Nathalie, votre père, votre mère, votre frère constituent autour de vous comme une atmosphère factice. De même que la baguette des fées créait à commandement pour leurs favoris des palais inimaginables & tout un monde d'enchantements, de même cette affection si vive, cette tendresse si dévouée au milieu de laquelle la Providence vous a fait vivre, constituent autour de vous un univers moral supérieur au nôtre & capable de vous faire perdre de vue même la nécessité de vous résigner & de souffrir.

Votre mère, ma chère Nathalie, n'est pas seulement une femme parfaite suivant le monde, c'est encore, dans toute la force du terme, une véritable sainte. Je n'ai jamais vu porter si loin le détachement de soi-même. Elle joint à cet esprit de sacrifice je ne sais quelle fierté & quelle susceptibilité humaine, qui lui fait redouter par-dessus tout de demander & presque d'accepter un service. Elle se hâte de refuser ce qu'elle désire le plus ou d'abandonner ce qui lui tient le plus au cœur, dès qu'elle peut vous soupçonner d'avoir une volonté contraire. A cette seule pensée qu'elle vous demanderait une renonciation ou un effort, elle se hâte de vous céder avec tant de rapidité & de bonne grâce, que vous ne savez plus démêler ce sacrifice & que vous oubliez de lui en savoir gré.

Je pourrais presque vous en dire autant de votre père & de votre frère. Ils conspirent tous les deux à votre félicité, & semblent n'avoir pas d'autre préoccupation en ce monde que d'écarter de vos pas tout ce qui pourrait se mettre au devant de votre soleil. Chacun d'eux apporte à cette douce tâche les qualités qui sont propres à son âge & à la nuance particulière de sa tendresse pour vous: votre frère, une sorte d'ardeur & d'emportement juvéniles, quelque chose de l'intrépidité chevaleresque du Cid, tempérée d'une agréable nuance de don Quichotte; votre père, cette inépuisable indulgence de l'homme supérieur à qui une longue expérience & une haute raison ont appris la vie, & qui dépense, au profit exclusif de son enfant,

tout ce que les années lui ont enseigné de patience & de tendresse.

Il n'est pas jusqu'à votre domestique, Françoise, qui, après avoir, pour ainsi dire, élevé votre mère, n'ait reporté sur vous une affection rendue plus vive & plus dévouée par les sacrifices mêmes du passé. Françoise, qui paraît à tout le monde un peu dure & un peu acariâtre, a trouvé le moyen de se refaire un autre caractère à votre usage. Elle a deux physionomies, dont la meilleure & la plus débonnaire n'est connue que de vous seule. Elle dépense pour sa chère Nathalie toute la patience & toute la douceur qu'elle a pris depuis longtemps l'habitude d'économiser avec les autres.

Je n'ai pas attendu à aujourd'hui, ma chère cousine, pour me demander si vous n'étiez pas, malgré votre excellente nature & en dépit de l'affection éclairée de ceux qui vous entourent, dans la meilleure de toutes les conditions pour devenir ce que l'on appelle à si juste titre *une enfant gâtée*.

Je me suis donc demandé, pardonnez-moi la crudité de l'expression, si vous ne vous étiez pas fait, comme il arrive à beaucoup de jeunes filles, un petit égoïsme à votre usage particulier. J'entends un égoïsme décent, convenable, parfaitement inoffensif à le regarder du dehors, & choquant seulement pour ceux qui prennent la peine d'aller au fond des choses.

Vous comprenez, ma chère Nathalie, que je ne saurais m'introduire en observateur, entre vos parents & vous, jusque dans l'intimité la plus secrète du foyer domestique. Mes jugements ne peuvent donc reposer que sur des remarques de médiocre importance & sur des raisonnements un peu lointains. Tels qu'ils sont cependant, je vous les soumets & je m'en rapporte à vous-même pour m'apprendre si j'aurais eu l'heureuse fortune de me tromper.

J'ai déjeuné & dîné assez souvent à votre table, en tous lieux & en toute saison, pour avoir pu constater l'habitude où vous êtes d'arriver presque toujours la dernière. Je ne dirai pas que vous vous fassiez attendre; votre retard ne va pas jusque-là, & vous comprenez vous-même ce qu'il y aurait d'inconvenant à ce sans-gêne; mais enfin, vous arrivez toujours de telle sorte que les autres, pour me servir de l'expression de Louis XIV, on *failli* vous attendre. Vous n'avez pas ce parti pris, cet empressement de bon goût qui, au premier avertissement, au premier coup de la cloche, vous ferait quitter, sans une minute d'hésitation ni de retard, votre aiguille, votre plume, votre livre.

C'est là, me direz-vous, Nathalie, un bien léger symptôme. Vous avez raison, & j'aurais mauvaise grâce d'y attacher une importance démesurée. Cependant, sans aller trop loin, j'ose en conclure que vous vous êtes accoutumée, chez vous, à ne dépendre de personne, à ne prévenir personne, à suivre votre petit chemin, à continuer vos petites habitudes, sans vous inquiéter d'aucun obstacle ni d'aucun dérangement. Vous avez organisé votre existence avec une symétrie & une méthode parfaites. Tout s'y trouve arrangé pour répondre aux exigences de vos devoirs comme aux penchants de vos goûts, & toutes ces combinaisons vous sont devenues tellement familières, grâce à la liberté que vous avez eue de ne point vous en départir, à la paix que vous avez goûtée, à la protection indulgente dont vous avez été environnée, que vous en êtes venue peut-être à regarder comme une affaire d'État d'en faire le sacrifice ou d'y apporter le moindre changement, même pour de graves motifs.

En voulez-vous la preuve, Nathalie?

Votre père m'a demandé, il y a quelques mois déjà, si je ne pourrais pas lui procurer un secrétaire intelligent qu'il occuperait une ou deux heures par jour, & plus particulièrement le soir après le dîner. Il s'agissait, non pas de remettre au net un travail déjà achevé, mais d'écrire sous sa dictée un rapport dont il est chargé comme arbitre. L'affaire était assez compliquée pour demander plusieurs semaines de ce travail commun.

Un secrétaire tel que le voulait votre père, n'est pas chose facile à trouver, surtout quand, au lieu de l'occuper toute la journée, il s'agit de réclamer seulement ses services pendant un temps aussi court. Je me permis donc de répondre, comme une chose toute naturelle, & allant, pour ainsi dire, de soi, que vous me paraissiez, Nathalie, dans les meilleures conditions pour lui rendre ce service, & qu'assurément vous vous en feriez un plaisir.

Pardonnez-moi ma franchise, Nathalie; mais ces choses-là veulent absolument ou ne pas être abordées, ou bien être racontées tout entières. A ce moment, votre père parut très-embarrassé; une légère rougeur lui monta aux joues. Il me répondit, en balbutiant, qu'un pareil travail aurait bien peu d'attrait pour une jeune fille, que ce serait lui imposer un grand assujettissement; bref, qu'il me priait de vouloir bien continuer mes recherches, de façon à lui découvrir le secrétaire qu'il me demandait de nouveau.

Je dois vous dire, Nathalie, que cette conversation entre votre père & moi, quoique réduite, comme vous le voyez, à des indications de sa part & à des conjectures de la mienne, me laissa dans l'esprit une certaine tristesse & quelque mécontentement contre vous. Je demeurai persuadé, peut-être à tort, que votre père vous avait adressé quelque chose qui ressemblait à une demande, & qu'à votre tour, vous lui aviez répondu par quelque chose qui ressemblait à un refus.

C'est à dessein que je m'exprime ainsi, ma chère cousine. Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous auriez carrément répondu non à une telle prière; mais je crains bien que vous n'ayez abusé de la délicatesse de l'invitation pour vous dispenser d'y obéir. Vous vous êtes arrangée pour paraître ne pas bien comprendre, ou pour faire dire à votre père qu'il n'avait pas de motif d'y tenir,

& voilà comment vous lui avez laissé dans le cœur l'amertume d'avoir à me faire tacitement l'aveu de votre indifférence & de votre égoïsme.

Comment n'avez-vous pas compris, sans qu'on vous le dise, ma chère enfant, le plaisir que ce bon père s'était promis de passer ainsi avec vous une ou deux heures de la soirée ? Vous voyez bien que ces habitudes personnelles tout inoffensives qu'elles paraissent, peuvent, à un certain moment, devenir cruelles & féroces.

Je ne veux pas vous citer d'autres faits semblables. Je vous ferais de la peine, & peut-être vous en ai-je déjà causé beaucoup plus que je ne l'aurais voulu. Je ne rends pas votre cœur responsable de cet oubli. Je ne vois qu'une seule conséquence à tirer de cette petite aventure que vous regretterez certainement, c'est que le contact perpétuel de personnes très-bonnes, très-douces, très-dévouées risque souvent de nous gâter le caractère. Nous sommes ainsi faits qu'un trop grand bonheur est loin de nous réussir toujours. Il n'est pas sans avantage de nous trouver aussi en rapports avec des gens moins sympathiques & moins parfaits. Ceux-là ont leurs exigences à côté de leurs concessions; ils demandent qu'on leur rende, & quelquefois au centuple, ou leurs avances ou leurs services; s'ils nous font une vie moins commode, ils nous rendent au moins ce service que leur mécontentement nous avertit, & leur raideur nous humanise.

Au contraire, lorsque nous ne rencontrons autour de nous que dévouements & que prévenances, au lieu de tenir notre reconnaissance au niveau de cette tendresse & d'en sentir, à tout le moins, le prix, puisque nous en acceptons le sacrifice, nous ne manquons pas, à la longue, de nous dispenser de tout retour. Nous prenons ces bontés dont on nous prévient pour des obligations dont on s'acquitte, & nous ne payons même plus d'un remercîment ou d'un sourire, les concessions les plus exorbitantes & les moins dues.

Il y a plus. Nous prenons texte de ce que nous avons déjà obtenu pour exiger plus encore. Ceux qui nous ont tant accordé n'ont plus même la mince satisfaction de ne pas nous voir mécontents. Nous ressemblons à ces mauvais débiteurs, allant chercher de nouvelles sommes auprès de ceux qui leur ont déjà prêté tant de fois.

C'est ainsi, c'est par cette continuité de sacrifices & d'exigences parallèles que se font les caractères insupportables. C'est ainsi qu'un père & qu'une mère, en renonçant à tous leurs désirs & à toutes leurs volontés, presque à tous leurs droits, aboutissent trop souvent à rendre leurs enfants tout à la fois ingrats envers eux & intolérables au reste du genre humain.

Les jeunes femmes devraient, plus que les autres, faire leurs réflexions sur ce sujet. Au lieu d'aborder l'état du mariage avec un sentiment profond des devoirs nouveaux qu'il leur impose, elles ne songent, la plupart du temps, qu'à profiter & souvent à abuser des facilités qu'il leur offre & des tendresses qu'il leur ménage.

Croyez, ma chère Nathalie, qu'en ce monde, il vaut encore mieux donner que recevoir. Cette coutume de s'imposer à autrui & non-seulement d'accepter, mais d'exiger tous les sacrifices, nous rend singulièrement onéreux à tous ceux qui nous connaissent. Nous faisons naître dans leur esprit comme le froissement d'une injustice. Ils nous supportent, & nous supportent avec résignation & courage; mais il ne tarde pas à venir un jour & une heure où la patience leur échappe, ne fût-ce que d'une façon purement intérieure. Nous ne saurions alors éluder le jugement sévère & injuste qu'ils portent de nous; la tendresse même qu'ils nous ont vouée ne suffit pas pour nous en préserver.

Il suffit peut-être, pour éviter l'inconvénient où vous êtes tombée, d'une qualité dont le nom seul vous paraîtra bien léger & bien mondain, je veux parler de la discrétion. La discrétion remplace dans le monde le désintéressement; si elle n'a pas l'esprit du sacrifice, elle en emprunte au moins les dehors. Elle défend de laisser transparaître aucune avidité ni aucune impatience. Elle nous enseigne à nous modérer; à n'accepter les services rendus, le dévouement témoigné, le sacrifice offert, que dans une mesure sobre & contenue, sous peine de passer pour une personne mal apprise & peu au courant de la bonne compagnie.

Il y a aussi, dans l'ordre des sentiments & dans les choses du cœur, une discrétion plus haute & plus délicate.

Il faut prendre garde, vis-à-vis de ceux dont on se sent le plus tendrement aimé, de ne point aller jusqu'au bout de ce qu'ils veulent faire pour nous. Même en admettant qu'ils aient assez de magnanimité & de désintéressement pour ne point s'apercevoir de la continuité du sacrifice, soyez persuadée, Nathalie, que nous sommes assez punis d'avoir cédé à cet égoïsme, par l'affaiblissement de notre caractère, par cette impuissance à nous contenir, ce débordement de caprices & d'irritations dont nous finissons par devenir les victimes.

Votre bien affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.



LE DÉCOURAGEMENT

RÉFLEXIONS SUR LE TEMPS PRÉSENT

PAR ANTONIN RONDELET (1).

Si chacun de nous, selon son état et sa capacité, apportait au labeur social autant d'énergie & de persévérance que M. Rondelet, l'auteur n'aurait pas écrit le livre qui nous occupe ; il n'aurait pas eu l'occasion de flageller l'état de faiblesse & de langueur de la société française, résultat apparent d'une existence trop longue & d'une fatigue d'être, sorte d'anémie qui s'empare des nations aussi bien que des individus.

C'est la tendance contre laquelle M. Rondelet réagit dans ce travail, où l'on trouve le don d'analyse, la finesse morale & cette religieuse philosophie dont tous ses écrits portent l'empreinte.

Il a fallu un certain courage pour dire aux Français qu'ils sont découragés, c'est-à-dire faibles, passifs, sans initiative & sans énergie ; M. Rondelet fait mieux que le dire, il le prouve; il démontre comment le caractère national, si vaillant, si ardent jadis, s'est transformé, &, il faut le dire, abaissé. Le bien-être matériel des dernières années y est pour quelque chose; mais, à notre avis, la véritable cause de ce changement funeste ce sont les révolutions, les agitations continuelles qui, depuis quatre-vingts ans, ont bouleversé ce malheureux pays. L'extrême mobilité des institutions n'a plus permis qu'on s'attachât à elles ; comment aimer ce qui doit disparaître demain, au premier caprice populaire? Comment se dévouer à des hommes, à des partis, à des chartes qui n'ont aucune probabilité d'existence ? Les Français, dégoûtés des affaires publiques, désespérant d'arriver à une situation stable, se sont peu à peu désintéressés de la France et concentrés dans leurs affaires & leurs intérêts particuliers. L'esprit de nationalité est tombé, la personnalité a pris sa place, & ce qu'il pouvait se rencontrer d'énergie dans cette personnalité même, s'est affaissé sous le poids des désastres publics.

« Au milieu de nos épreuves nationales, dit l'auteur, on avait fini, sous prétexte de deuil & de condoléance patriotique, par regarder cet engourdissement, cette apathie, cette immobilité comme un hommage au pays, comme la preuve éclatante et manifeste d'une délicatesse plus exquise, d'une sensibilité plus émue, d'une douleur plus profonde... L'amour de la patrie ne se mesurait plus au dévouement qu'il inspirait, ni le véritable courage à la réaction naturelle que le malheur provoque : tout au contraire, il semblait que la vertu suprême et le dernier effort se réduisissent à s'avouer vaincu et démoralisé !...

» Sans doute, les grandes catastrophes politiques suspendent à ce point la vie normale des nations, qu'un grand nombre d'individus, depuis les conditions les plus humbles jusqu'aux situations les plus élevées, voient tout à coup interrompre leur carrière & briser leur activité externe. La force des choses impose ainsi un chômage général, aussi bien à l'homme d'état, forcé de rentrer à l'ombre de sa campagne, qu'à l'artisan immobile auprès de sa forge éteinte & de sa machine silencieuse... »

Mais chez l'homme qui se respecte, chez la nation qui veut se relever, cet état d'affaissement ne peut durer ; il entraînerait la mort intellectuelle, la ruine physique de ceux, homme ou état, qui se laisseraient aller à leur abattement.

Il faut donc réagir, remporter sur soi-même une victoire, se remettre au travail, à l'étude, reprendre avec plus d'ardeur la route du devoir, afin de ramener la fortune au foyer domestique ou sous les drapeaux. Qui s'abandonne se perd. Cette vérité morale est excellemment bien démontrée par M. Rondelet, dans ce livre dont nous recommandons la lecture aux chefs de famille; c'est pour eux qu'écrit l'éminent auteur : les Français ont en

(1) A Lyon, chez Josserand, 3, place Bellecour. Prix: 2 fr. 50.

ce moment de si grands devoirs à accomplir envers leur malheureux pays, que l'on ne saurait vraiment assez & les leur remettre sous les yeux, & les buriner dans leur cœur.

M. Rondelet ne pouvait manquer d'être des premiers à s'en rendre compte; son livre, qui est fait de main de maître, peut s'appeler une œuvre de patriotisme aussi bien que de talent.

M. B.



DEUX FRÈRES

RÉCIT BRETON

PAR MARIN DE LAVONNIÈRE (1).

Nous avons signalé autrefois à nos lectrices le premier écrit de ce jeune auteur, moissonné si tôt. *Otto Gartner* a ouvert une série de récits, trop tôt terminés, & qui tous offrent le même cachet d'élévation & de délicatesse. *Deux frères* est l'histoire d'une rivalité entre l'aîné & le cadet, qui aiment la même jeune fille; ce sujet n'est pas nouveau, mais il se trouve rajeuni par la fraîcheur des détails, la douceur pénétrante du style, & enfin par le dénouement, qui laisse une impression suave & délicieuse.

Toutes les nouvelles signées Marin de Livonnière (elles ne sont pas très-nombreuses) méritent une place d'honneur dans la bibliothèque de nos lectrices.

MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

PAR FRANÇOIS LENORMANT (1).



Ce livre est un résumé, mais un résumé plein de substance; il est écrit par un homme qui connaît à fond l'histoire de la Grèce, de la Syrie, de l'Égypte & de la Judée, & qui a visité les monuments de ces contrées où se sont joués les premiers actes de l'histoire du monde. C'est sur ces monuments mêmes qu'il s'est appuyé pour expliquer les généalogies obscures des dynasties de l'Égypte; l'histoire de la Grèce jusqu'aux guerres médiques; celle de la Syrie si confuse; &, de ses explorations comme de ses études, il a fait surgir, comme une lumière éclatante, la vérité historique des récits de la Bible. Ce livre si recommandable est donc une œuvre de talent & de propagande chrétienne tout à la fois.



On nous prie parfois d'annoncer quelques ouvrages anglais : *Lothair*, par le ministre d'État, monsieur Israëli, est le roman à la mode à Londres. Tout le drame réside dans l'influence qu'exercent tour à tour sur l'esprit faible et paresseux du héros deux femmes, l'une catholique zélée, l'autre disciple de la *libre pensée*. Celle-ci l'emporte, & le livre ne dit pas si lord Lothair fut heureux; il est permis d'en douter. Nous ne signalons pas ce livre comme bon, mais comme nouveau, & fait, à cause du nom de son auteur, pour exciter la curiosité publique.

CONSEILS DE PIÉTÉ

PAR BOSSUET (1).

Une femme d'une haute piété a extrait, pour elle-même, des œuvres complètes de Bossuet, les pensées & les maximes qui pouvaient l'édifier & l'instruire. En relisant ces extraits elle a pensé qu'ils pourraient être utiles à d'autres & elle a consenti à les livrer à l'impression. C'est surtout dans les lettres du grand orateur, ces lettres si fortes, si simples, si pleines de foi en Dieu & de connaissance du cœur humain, que les conseils de piété ont été puisés; on ne pouvait emprunter à une source plus salutaire. Bossuet n'est pas assez connu, il n'est pas assez lu; on ne connaît pas assez les côtés divers de cet admirable génie, où la grandeur, la poésie, la hauteur surnaturelle des vues s'allient à la plus fine pénétration & à une mansuétude dans la direction qui laisse loin derrière elle la douceur un peu sèche de Fénelon. *Les conseils de piété* conviennent à tous les esprits & à toutes les situations, et dans l'ère sérieuse où tant de malheurs publics & privés font entrer nos âmes, on ne peut rien conseiller de mieux que ce petit volume, qui donnera peut-être le désir de connaître l'œuvre complète de l'évêque de Meaux. Là se trouvent des trésors presque ignorés, et qui seraient une délicieuse nourriture à qui saurait les découvrir.

Ajoutons que le petit volume que nous recommandons est un bijou d'élégance typographique.

(1) Paris, chez Douniol. Un volume. — Prix : 1 fr. 20.

(1) Chez Palmé, éditeur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 25, Paris. Un volume in-16. — Prix : 3 fr.

LA BÉNÉDICTION DES BLÉS



Le brûlant soleil de juin chemine dans les cieux; il dore les aigrettes des froments & des seigles, il mûrit le suc laiteux qui deviendra du pain; pain noir & substantiel pour le pauvre, pain léger & blanc pour le riche, &, destination auguste, pain de l'autel, pain du sacrifice selon l'ordre de Melchisédech! Le ciel est bleu, la campagne riante & pleine de promesses; à perte de vue, on ne voit que la mer ondoyante des blés, dominée par un clocher rustique, où vibre la cloche des jours de fête. Elle sonne pour la Fête-Dieu; après la messe solennelle, la procession s'est engagée dans un sentier rustique, elle a franchi le cimetière où dorment sous l'herbe les ancêtres du village; elle traverse la plaine brûlante où poussent les avoines légères, le trèfle incarnat, les prosaïques betteraves (nous sommes en Artois), elle vient de s'engager dans un sentier étroit, entre la moisson qui ondule à peine sous un souffle léger; tous marchent bravement, quoique la chaleur soit ardente & le chemin sinueux & long. Voyez le drapeau des archers: saint Georges ou saint Sébastien conduisent les confrères, armés de l'arc ou de l'arbalète, vieilles armes du pays; sous une autre bannière se groupent les religieuses & les jeunes filles; le voile noir cache des figures graves & fatiguées, le voile blanc de jeunes fronts & des visages insouciants; quatre filles, des plus grandes, des plus sages, portent la statue de la sainte Vierge entourée de fleurs, elles précèdent les chantres, vraies figures de village, lourdes, naïves & bonnes; quatre petites filles, de blanc vêtues, couronnées de roses, marchent sur leurs pas; elles sont fières, elles sont timides, elles ont une charge à remplir, & de temps en temps elles doivent se retourner & jeter devant le saint Sacrement une pluie de pétales de roses, qui se mêlera aux nuages de l'encens pour louer le divin Rédempteur. Quels visages sérieux, candides, rayonnants de foi que ceux des deux prêtres en dalmatiques qui unissent leurs voix & chantent le : *Quam dilecta!* on sent que le Seigneur est leur héritage & qu'ils n'ont voulu que lui sur la terre! Voici le dais que portent quatre notables & qu'escortent les Éliacins du village, tenant les flambeaux & l'encensoir. Le vieux curé soutient l'ostensoir sur lequel il fixe un regard de piété, de silencieuse adoration; le Dieu caché, porté en triomphe, bénit ses serviteurs & bénit ces champs sur lesquels tomberont, à son ordre, les rosées fécondes & les chauds rayons. Les habitants du village suivent le divin Maître; le maire, le maître d'école, les vieux laboureurs, courbés par l'âge & le travail, vont à pas lents & dans des attitudes religieuses; le représentant de la force publique, le garde champêtre, empêche les enfants de troubler le cortége, & les femmes âgées, les jeunes filles suivent aussi en priant. Une mendiante appuyée sur des béquilles, deux groupes de laboureurs prient au bord du chemin; l'enfant aux longs cheveux bouclés prie, elle regarde, elle admire, mais son père, le front dans les mains, son corps vigoureux courbé vers la terre, comme il est ému, comme il adore! la vieille femme, à genoux & recueillie, a l'air d'une fidèle ouvrière qui, le soir venu attend en paix sa récompense.

Ce tableau de monsieur Breton, que notre gravure reproduit avec charme, a paru à l'exposition de 1864 sous le nom : *la Procession à travers les blés;* il fut vivement remarqué. Monsieur Breton est le peintre de la réalité, mais d'une réalité élevée & spiritualisée. Ce paysage de l'Artois, si lumineux, si profond, existe, seulement il l'a regardé aux heures favorables; ces figures ou rudes, ou charmantes, ou naïves, sont des portraits; elles nous paraissent chacune, belle dans son ordre, parce que le peintre l'a vue alors que les bons sentiments de l'âme la faisaient resplendir; devant ces tableaux si vivants, on se dit : Cela est beau, parce que c'est vrai, peut-être n'est-ce pas ainsi tous les jours; mais il y a un rayon de soleil sur ce paysage; il y a un rayon de l'âme sur ce front, qui les font ainsi resplendir, & le génie du peintre a deviné cette heure & ce rayon.

M. B.



LE MÉNAGE D'HENRIETTE

(SUITE.)

VII

UN HOMME A LA MER

CHARLES, voulez-vous un bon conseil? et surtout, le conseil donné, voudrez-vous le suivre?

C'était l'ancien tuteur, monsieur Polain, qui parlait ainsi; il était installé dans le bureau de Charles Lethiers; il y avait tenu plusieurs laborieuses séances, compulsant grand livre, journal, correspondances, inventaires; il avait consigné sur une feuille volante le résultat de ses remarques, &, le doigt appuyé sur le chiffre total, le regard sérieux, il proposait à son pupille ce don gratuit & précieux qui n'est presque jamais accepté : — un sage conseil.»

« Dites toujours, mon cher tuteur; votre conseil, je suppose, n'exclut pas la faculté de me consulter moi-même?

— Non, non, sans doute, & je pense que nous nous accorderons en genre & en nombre. Mon conseil le voici : Il faut liquider, entendez-vous, liquider vos affaires sans retard, pour éviter une catastrophe. J'ai examiné vos livres, je connais par cœur votre situation : vous n'avez plus que quelques milliers de francs; votre petit avoir, la dot de votre femme, les bénéfices réalisés dans les premières années, tout est mangé; vous avez reçu, en avance d'hoirie l'héritage de votre belle-mère, vous ne pouvez plus avancer : il faut être un honnête garçon, liquider, payer, & recommencer *de capo*.

— Et que deviendrai-je? que ferai-je? demanda Charles d'un ton froid, qui contrastait avec la rougeur ardente dont sa figure s'était couverte.

— Eh bien! mon enfant, vous redeviendrez commis; je me charge, moi, Polain, de vous trouver avant huit jours un emploi très-convenable; je ne suis pas un gros bonnet de la place de Lille, mais enfin j'y compte des amis, & j'obtiendrai ce que je demanderai. Vous placerez alors le peu qui vous restera, votre brave petite femme vous fera vivre avec économie, vous travaillerez, & l'avenir pourra encore être très-agréable.

— Oui, j'avancerai, j'aurai quatre mille francs au lieu de mille écus, ma femme fera la cuisine & les repassages, & nous serons encore trop heureux!

— Ma foi, dit monsieur Polain, des gens qui vous valent, mon cher Charles, se contentent à moins de frais. Qu'ai-je fait toute ma vie? Du courtage, c'est-à-dire que j'allais offrir à Pierre la marchandise de Paul, c'est un métier fatigant & pas très-lucratif. Ma femme faisait le ménage & repassait au besoin; car il fallait élever nos cinq enfants, et nous étions fort heureux; & quand nous allions, le dimanche, nous promener sur la digue, avec nos cinq enfants marchant devant nous, le roi n'était pas mon maître.

— Que voulez-vous? je n'ai pas des idées aussi patriarcales. Je suis de mon temps.

— Oui, le temps actuel, le progrès... joli! & vous en concluez que?...

— Que je ne veux pas jeter le manche après la cognée; j'ai en vue de bonnes affaires, je les poursuivrai & je n'entrerai dans les bureaux d'autrui, je ne me mettrai sous les ordres d'autrui que lorsque je ne pourrai pas faire autrement.

— Charles, mon ami, vous errez, vous courez vers la ruine.

— J'espère vous faire voir le contraire; du reste, je suis d'âge à me conduire.

— S'il en est ainsi, serviteur, je n'ai plus rien à dire, & je vous souhaite le succès que vous méritez.

Monsieur Polain s'était levé & il avait saisi son chapeau; mais tout à coup, modérant son impatience, il prit la main de Charles & lui dit avec émotion :

— Soyez bon garçon, ne perdez pas votre avenir; je me connais en hommes & en affaires, & je dis que pour vous, la voie la plus sûre est celle d'un honnête emploi.

— Je ne veux pas dépendre, j'ai du courage & je me risquerai.»

Le tuteur leva les épaules & serra les lèvres : il s'apercevait qu'un esprit un peu court, appuyé sur un grand entêtement, formaient une forteresse imprenable, & contre laquelle s'émoussaient toutes les armes de la raison. »

« Pauvre enfant! dit-il enfin tout haut, adieu :

je n'ai pu vous convaincre, mais voilà votre actif & votre passif, faites-moi l'amitié d'examiner ces pièces probantes du procès & de vous décider en conséquence. Au revoir. »

Les chiffres ont leur éloquence, les raisonnements leur valeur, & pourtant la résolution de Charles Lethiers ne changea point. Pour transformer les conditions de sa vie, il lui fallait une force de caractère dont il ne possédait que l'apparence; il s'obstina à demeurer négociant, il aurait cru faiblir en redevenant commis; il s'obstina à entreprendre des affaires, comptant sur *la chance*, comme disent les joueurs, & ne s'avouant pas que la véritable chance, celle qui, autour de lui, avait élevé tant de grandes & rapides fortunes, se composait d'une certaine intelligence, un certain coup d'œil, une certaine instruction en matières spéciales qui fondent le succès des entreprises commerciales, comme l'esprit, la verve, l'imagination font le succès des œuvres littéraires. Né et désigné pour les seconds rôles, il aspirait aux premiers & les poursuivait avec cet amour-propre opiniâtre qui, jusqu'au lit de la mort, se rit de toutes les leçons.

Henriette n'était point la confidente de son mari; derrière elle, il pressentait sa mère, & se méfiait de cette appréciation juste & sévère, formée par l'expérience de la vie & aiguisée par l'amour maternel; mais Henriette devinait les fluctuations, les hauts & les bas de ses affaires par le baromètre moral, l'humeur gaie ou triste, pacifique ou belliqueuse. Les premiers mois furent souvent au beau, il parut même fixe durant quelques semaines, puis vinrent des jours variables, mêlés de pluie & de soleil, jours non d'avril, mais d'octobre, où l'on sentait moins les espérances du printemps que les rigueurs menaçantes de l'hiver. La tempête survenait de temps à autre, & alors l'humeur impatiente de Charles, sa brusquerie, ses silences, accablaient le cœur de sa pauvre femme, & elle dut croire enfin que les jours mauvais, vent, grêle & pluie l'emportaient, car les sourires ne venaient plus aux lèvres de son mari & l'argent devenait rare dans la caisse du ménage. Les secrets d'argent sont de ceux qui se confient le moins; quoique nous vivions au sein d'une société chrétienne qui honore la pauvreté comme une vertu, cette vertu-là nous fait tant d'horreur que nous ne consentons pas à la confesser ; Marcelle seule comprit que la position d'Henriette n'était plus la même, & que la gêne se glissait à pas furtifs dans cette maison autrefois si heureuse. Elle entrevoyait, par petits éclairs, cette fâcheuse vérité; l'air constamment soucieux de Charles, la tristesse mal dissimulée de sa femme, certaines réformes dans la maison la trahissaient à des yeux que l'amitié rendait pénétrants. Un jour d'hiver elle surprit Henriette, occupée à rajuster & à refaire des robes d'enfants : elle semblait contrariée, & elle dit à sa cousine :

« Ces petites filles grandissent tellement & poussent si bien à l'envi, que je ne sais quel parti tirer de leurs vieilles robes. Tout cela est trop court.

— Maman, dit une des petites filles, il faut en acheter d'autres.

— Plus tard, ma chérie, usons ceci d'abord, je tâcherai d'inventer des rallonges.

— Voyons, dit gaiement Marcelle, je vais vous aider; je crois que nous pourrons en tirer quelque chose.

— Que vous êtes bonne, Marcelle! j'ai si peu de temps & tant de besogne! La bonne de mes petites m'a quittée, je n'aurai qu'une domestique dorénavant.

— Et vous n'en serez que mieux servie. »

Elles travaillèrent pendant quelques instants en silence; Henriette soupirait, elle dit enfin :

« Je ne croyais pas, il y a neuf ans, lorsque je me suis mariée, que la vie pût être si difficile & qu'il fallût tant d'économie & de privations. Tout allait à ravir en ce temps-là.

— Les débuts ne sont pas toujours aisés, cependant.

— Je ne sais pas comment cela se faisait, mais les affaires marchaient, je ne me figurais pas qu'on pût avoir des soucis, & il me semblait que la vie était comme une belle grande route, bien unie, d'où on voyait de jolis paysages & qu'on parcourait sans fatigue & sans ennui.

— Et depuis?

— Depuis! il y a eu bien des cahots, ma pauvre Marcelle! Vous savez que l'humeur de Charles n'est pas toujours égale, & je m'aperçois que la question d'argent tient dans le bonheur plus de place qu'on ne le pense.

— Cela n'est pas douteux; tenez : vous savez que je suis une admiratrice forcenée de madame de Sévigné, je relis fréquemment ses lettres, & je vois combien les peines d'argent ont troublé son existence & celle de sa fille si chère. Le marquis de Sévigné avait laissé des dettes, madame de Grignan aimait le faste, & voilà que la vie de la mère & celle de la fille furent empoisonnées par des soucis dont tous les triomphes ne pouvaient la consoler.

— Je ne comprends pas qu'une femme aime le faste quand elle n'a pas de quoi le soutenir.

— Il est vrai, répondit Marcelle, ce ne sont pas les femmes qui, d'ordinaire, mettent le trouble dans le budget de la famille; elles sont, elles doivent être la pierre angulaire de leur maison.

— Je vous assure que c'est très-difficile, répéta Henriette avec un sourire triste. Je le dis souvent à ma sœur Pauline, qui ne me croit pas plus que je n'aurais cru, il y a neuf ans, celle qui m'aurait dit que tout n'était pas pour le mieux ici-bas.

— Où en sont les affaires de Pauline?

— Vous savez que j'ai transmis à ma mère les propositions de Richard, mais elle n'a rien voulu entendre avant un an; ces pauvres enfants s'aiment & attendent; Richard s'impatiente, Pauline pleure sans que maman le sache, et moi... moi, je ris et je ne les plains pas. Ils s'aiment, ils se marie-

ront, & comme leurs aînés, ils regretteront le temps passé. »

A la fin de la visite, Marcelle dit à son amie :

« Et j'entends que les petites filles viennent mettre chez moi leurs souliers pour la Saint-Nicolas. Vous savez, Henriette, que je tiens aux vieilles coutumes?

C'est, en effet, une très-vieille coutume en Flandre que la fête de saint Nicolas, protecteur des enfants. Ce qu'est la Noël aux petits Allemands, le jour de l'an aux petits Parisiens, le jour de Saint-Nicolas l'est aux enfants, pauvres & riches, de notre Flandre; il n'y a pas une cheminée où l'on ne mette le petit soulier, & où, dans la nuit du 5 au 6 décembre, le bon évêque ne vienne le remplir de bonbons & de jouets. Et Marcelle avait préparé ingénieusement les présents destinés aux petites filles de son amie; elle voulait leur faire un plein jour de joie, un de ces jours dont on se souvient plus tard, quand on jette les yeux sur le passé lointain, où certaines dates apparaissent lumineuses pour la mémoire & pour le cœur.

Les enfants jetèrent des cris de surprise en voyant, bien arrangés dans la cheminée, une belle poupée, une petite cuisine bien fournie d'ustensiles, des sacs de bonbons, un charriot en miniature rempli d'amandes & de raisins, &, trônant au milieu de ces bagatelles, deux manchons et deux palatines d'astrakan gris.

« Jamais, dit Laure avec expression, jamais nous n'avons eu un si beau Saint-Nicolas! Bonne maman nous trouve trop grandes, elle ne nous en donne plus; & pourtant, c'est si amusant!

—Bonne maman, qui veut que nous soyons raisonnables, a peur que nous ne croyions que c'est le bon évêque, avec son âne, ses paniers & son valet, qui descend la nuit pour nous donner tout cela. Elle nous a supprimé l'évêque, son âne & ses paniers.

— Te souviens-tu, reprit Laure, que,lorsque tu croyais à l'évêque, il n'y a pas bien longtemps encore, tu ne voulais pas, le matin, faire ta prière au bon Dieu, tu disais : — Je ne veux remercier que saint Nicolas aujourd'hui; pas le bon Dieu, saint Nicolas!

— J'étais si petite! mais aujourd'hui il faut remercier la cousine Marcelle, notre bonne cousine! Nous étions tristes ce matin; papa est à Paris, & maman n'avait rien mis dans le soulier... »

La journée se passa ainsi, pleine d'amitié & de joie. Marcelle mena les enfants à l'église, puis chez la pauvre Justine, & Marie & Laure distribuèrent aux *petits gens* des raisins, des amandes & de ces jouets à un sol qui rendent heureuses de pauvres créatures privées de tout, de soleil, de caresses, de rires & de poupées.

« Oh! ma cousine, dit Laure, si j'étais riche, je donnerais tout mon argent pour faire rire les pauvres! qu'ils étaient donc contents, ces petits! & pour si peu! »

Vers le soir, Marcelle ramena les enfants à leur mère. Elle remarqua, en entrant, l'air effaré de la domestique, qui lui dit du ton d'une personne au courant d'un secret :

« Madame est au bureau avec madame Ternoys. »

Marcelle pressentit un malheur. Henriette était assise auprès du foyer sans flamme; elle paraissait atterrée, & ses yeux rougis, son excessive pâleur trahissaient une émotion récente & violente. Madame Ternoys, l'air calme & ferme comme à l'ordinaire, examinait des papiers à la lueur de la lampe, qui éclairait en plein son visage sévère; elle leva les yeux sur Marcelle, & lui dit :

« Nous vous attendions avec impatience, Marcelle; vous ferez entendre raison à cette pauvre enfant! »

Les petites filles coururent vers leur mère, qui les étreignit avec passion, les embrassa, & cacha sa figure & ses sanglots dans leurs bras enlacés à son cou.

« Que se passe-t-il, au nom du ciel? demanda Marcelle.

— Vous allez le savoir; lisez cette lettre, je vous prie. »

Marcelle reconnut l'écriture de Charles, et lut:

« Saint-Nazaire, 3 décembre 18....

» Ma chère Henriette,

» En te quittant, il y a deux jours, tu as pensé qu'il ne s'agissait que d'un court voyage de Paris; hélas! c'est d'une séparation plus longue qu'il s'agissait. Pardon, chère femme, de t'avoir trompée; j'ai craint ton émotion, & j'avais à te faire des aveux que je ne trouvais pas le courage d'articuler. La chance a tourné contre nous, pauvre amie; nous sommes ruinés; mes dernières affaires ont complètement échoué; ma situation à Lille ne serait plus tolérable; j'ai réuni mes dernières ressources (bien faibles), & je pars tout à l'heure pour l'Amérique du Sud. J'espère que, là-bas, je me referai une fortune dont tu jouiras, ainsi que nos enfants. Je t'écrirai dès qu'il me sera possible.

» Monsieur Polain & Richard t'aideront dans le règlement de mes affaires, & je compte sur ta mère pour te venir en aide. Je t'embrasse tendrement & tristement, ainsi que les petites filles.

» Ton mari dévoué,

» Ch. Lethers. »

« Quel malheur affreux! ma pauvre Henriette! s'écria Marcelle en essuyant des larmes que la vue de la pauvre femme abattue & désolée redoublait encore.

— Que dites-vous de mon gendre? demanda madame Ternoys; n'est-ce pas l'égoïsme en perfection? Manger ce qu'on possède, résister aux plus sages conseils, ne vouloir ni bride ni frein;

puis s'en aller en disant : Arrangez-vous ! c'est un tout complet!

— Maman ! dit Henriette d'un ton suppliant.

— Eh quoi ! je ne pourrais pas dire mon sentiment sur ce monsieur?

— Il est bien malheureux & bien coupable, répondit Marcelle; mais nos plaintes, nos reproches n'y changeront rien. Avisons. Que faut-il faire?

— Avant tout, dit madame Ternoys, sauver l'honneur.

— Comment?

— En vendant le peu que ma pauvre fille possède encore, en livrant les quelques milliers de francs qui lui reviendront sur ma succession; on satisfera ainsi aux créanciers les plus pressés, & on prendra des arrangements avec les autres.

— Et Henriette, que deviendra-t-elle?

— Je travaillerai, dit la pauvre jeune femme; je sais bien que maman ne peut rien faire pour nous; elle m'a donné tout ce qui était possible.

— J'aurais voulu faire davantage, mon enfant, répondit madame Ternoys avec plus de douceur que de coutume; mais le devoir que j'ai envers Pauline s'y oppose. A propos, vous comprenez qu'il ne peut plus être question de ce mariage, dont Richard, votre beau-frère, avait eu la pensée; il suffit qu'une de mes filles soit malheureuse, je ne veux pas mettre la seconde dans la même situation, & le frère de Charles Lethiers ne deviendra pas mon gendre.

— Ils ne se ressemblent guère cependant, dit Marcelle.

— Vous croyez cela? Charles était, avant d'épouser ma fille, un bon petit jeune homme; vous voyez ce que la liberté & quelques légers succès en ont fait. Ma décision est inébranlable.

— Marcelle, ma bonne Marcelle, dit Henriette, vous me chercherez quelque ouvrage, que je puisse faire sans quitter mes enfants? je me fie à vous !

— Oui, ma chérie, lui dit Marcelle en l'embrassant avec tendresse, nous tiendrons tête à l'orage; nous tâcherons de sauver l'honneur, d'élever vos enfants & de garder un foyer où votre pauvre mari puisse s'asseoir un jour ! »

Madame Ternoys, à ce dernier mot, sourit avec amertume, mais Henriette releva la tête, & elle sourit aussi, mais du sourire de l'espoir :

« Oui, dit-elle, espérons & travaillons. »

VIII

RÉSOLUTION

Un an après, dans une de ces rues paisibles qui aboutissent à la paisible Esplanade, on voyait, audessus de la porte d'une maison modeste, ce mot : *Lingerie;* au travers des vitres, on apercevait des robes & des bonnets d'enfant, quelques pièces de mousseline & des aunages de dentelle, &, placé dans le fond du comptoir, le plus loin possible des regards du public, on distinguait une femme encore jeune qui, soit qu'elle parlât à ses clients, soit qu'elle travaillât à sa couture, avait toujours la même physionomie sérieuse & préoccupée. Il avait neigé sur cette tête; le chagrin, ce cruel ennemi de la beauté, avait détruit la fraîcheur & l'animation qui donnaient autrefois à Henriette l'éclat d'une matinée de printemps; les jours de joie intime & d'innocents succès étaient loin; la femme jeune & gaie, qui avait conservé un rayon des grâces de l'enfance avait disparu; il restait la mère éprouvée & courageuse qui travaillait pour ses enfants abandonnés.

Une année s'était donc écoulée; Henriette n'avait reçu de nouvelles de son mari que par une courte lettre, datée d'un port de l'Amérique du Sud; il était à la veille de partir pour Buénos-Ayres, & il paraissait, comme de coutume, rempli de confiance dans l'avenir & dans les projets d'entreprises qui l'entraînaient si loin de sa famille & de son pays. La pauvre Henriette, blessée dans le sentiment le plus intime de son âme, avait vu s'effondrer sa petite fortune & s'engloutir dans un abîme qu'elle ne soupçonnait pas ce bien-être dont elle avait joui; elle n'eut pas de plaintes contre Charles ni de retour sur elle-même; elle soupira seulement en disant :

« Nos pauvres enfants ! »

Le malheur avait anéanti sa vivacité; elle se soumettait docilement à ce que voulaient les autres; sa mère voulait qu'on sauvât l'honneur, l'honneur fut sauvé; elle quitta sa maison, abandonna ses meubles, ses créances & le peu de bien qui lui restait; Marcelle l'exhorta à travailler, elle y consentit, mais l'initiative personnelle semblait morte dans cette âme abattue; Marcelle, émue de ce profond chagrin qu'elle comprenait en consultant son propre cœur, essaya de relever le courage de son amie & de lui insuffler, en quelque sorte, l'énergie qu'elle avait elle-même.

« Vous voulez bien travailler, Henriette, lui dit-elle, mais que ferez-vous?

— Je ne sais, ce qu'on voudra. Si l'on veut m'apporter des broderies, des tapisseries, je m'y appliquerai.

— Et vous croyez gagner ainsi quelque argent?

— En vérité, Marcelle, je crois que cela ne doit pas être très-productif, à voir le prix auquel les marchands vendent les cols & les manchettes; mais qu'entreprendre?

— Avez-vous envie de faire vivre honorablement vous & vos filles?

— Vous le demandez ! quand je pense à ces pauvres petites, mon cœur se serre & je ne puis m'empêcher de pleurer. Ma mère se fâche lorsqu'elle me voit les yeux rouges, mais qu'y faire?

— Il faut prendre une résolution courageuse, il faut être le père & la mère de Marie & de Laure; me comprenez-vous, chère Henriette?

— Le père protége & nourrit, la mère aime & soigne; est-ce là ce que vous voulez dire?

— Précisément.

— Comment faire? mon Dieu! je ne puis presque rien, le travail d'une femme est si insignifiant! Je ne vais pas m'offrir à donner des leçons : mon instruction est bornée & je n'ai pas ce qu'on nomme des talents. C'est pourtant là peut-être ce que vous appeliez une résolution courageuse?

— Non, chère amie. Dans votre situation, une grande & ferme résolution consistera à rompre avec vos habitudes passées, à adopter une forme de vie tout à fait nouvelle, & la seule qui puisse vous sauver, selon moi.

— Vous ne pouvez vouloir que je me fasse ouvrière? demanda Henriette en levant sur sa cousine des yeux inquiets & tristes.

— Non, ma chère, pas ouvrière, mais marchande; au lieu de travailler à du linge, à des broderies, labeurs accablants & rétribution misérable, faites hardiment le commerce, & avec l'esprit d'ordre & d'économie que vous avez, vous réussirez, si ce n'est à faire fortune, au moins à vivre honorablement. »

Henriette rougit un peu & répondit :

« Marchande? dans un petit magasin, à la disposition du public? Ma chère Marcelle vous savez que nous sommes d'une bonne & ancienne famille quoique nous ayons perdu toute fortune.

— Je le sais, chère amie, mais soyez sûre qu'aux yeux les plus aristocratiques, travail & commerce déshonorent moins que gêne & pauvreté. Réussissez seulement, & vous verrez!

— Mais pour réussir, encore faudrait-il des fonds.

— Quant à cela, j'en fais mon affaire & de vous procurer vos premières clientes.

— Marcelle, puis-je accepter un si grand service?

— Oui, ma chère, vous me ferez tant de plaisir en m'aidant à employer un peu d'argent dont aucun des miens n'a besoin! Songez que je suis parente de votre mari & marraine de Laure.

— Si vous le voulez, il faudra vous obéir. Et vous croyez, Marcelle, que je réussirai? Si vous saviez combien je me sens faible, incapable, nulle! je ne valais quelque chose qu'avec mon mari, il n'est plus là...

— Les enfants y sont & Charles reviendra. Songez combien vous serez heureuse d'avoir une maison où sa place sera gardée, où il pourra se reposer après sa vie errante, entre ses enfants & vous... Et puis vous pourrez peu à peu payer les créanciers & honorer votre nom.

— C'est la raison qui déterminera maman, dit Henriette avec un soupir. Ma cousine, je consens, mais à condition que vous me conseillerez en toute chose; je ne puis rien toute seule. »

Ce fut ainsi qu'Henriette devint marchande lingère. Marcelle lui chercha une maison, l'arrangea, fit venir des marchandises, & créa, parmi ses amies, une clientèle à sa jeune parente. Pendant cette première année, on commanda à madame Lethiers plusieurs layettes & un trousseau de mariée, & le trafic journalier aidant, la petite famille vécut; l'économie d'Henriette tirait parti de tout, & l'esprit ingénieux de Marcelle parait aux nécessités, aux caprices imprévus de la mode & du commerce. Elle s'en occupait sans cesse; elle cherchait des patrons, des modèles; elle s'informait des bons fabricants, elle utilisait toutes ses relations; elle faisait plus, elle travaillait elle-même, & à l'heure où nous la retrouvons, elle apportait à Henriette une robe de baptême brodée par ses habiles mains.

« Elle est superbe! dit Henriette avec admiration; que ces muguets sont jolis! Ma bonne Marcelle, cela vous a coûté bien du temps & du travail; comment vous remercier jamais?

— Vous savez que je travaille vite & que j'aime à broder. Maintenant, pour me délasser, je vais faire des béguins & des bavettes. Vous, vous monterez le bonnet de baptême de notre layette; vous faites cela à merveille.

— Vous m'encouragez, Marcelle, vous êtes si bonne pour nous! Si je ne vous voyais pas chaque jour, je m'abandonnerais; vous êtes le ressort de ma pauvre horloge.

— Et les enfants?

— Elles sont sages; tenez, Laure a cousu hier ce petit tablier; convenez que ce n'est pas mal, & Marie a marqué une douzaine de mouchoirs. Elles apprennent à travailler... pour vivre; qui l'eût dit quand elles sont nées? nous faisions de si beaux projets sur leurs berceaux!

— La volonté de Dieu en a disposé autrement, ma bonne Henriette, ne voulez-vous pas ce qu'il veut?

— Je ne dispute pas contre lui, certes! mais cette absence de Charles, ce long silence, la froideur, l'égoïsme même que je crois voir au fond de son cœur, voilà les maux auxquels je ne puis m'accoutumer. Je comptais si absolument sur lui!

— Et votre mère, l'avez-vous vue? demanda Marcelle pour détourner la conversation qui, avec Henriette, reprenait invinciblement le même cours.

— Oui, elle est venue hier; elle m'a apporté des livres dont les enfants ont besoin en classe; elle est très-bonne pour nous, elle se gêne, elle se prive pour nous faire quelque bien & elle-même souffre sans le dire.

— Pauline?

— Pauline ne peut pas oublier Richard & ses espérances de mariage ; peut-être espère-t-elle que sa tristesse fléchira notre mère, mais elle ne la connaît pas; maman ne faiblira jamais si elle croit son devoir en jeu.

— Et Richard?

— Richard est fort sombre; on pourrait croire qu'il médite quelque fâcheuse résolution.

— Cela se pourrait bien, répondit Marcelle.

— On dirait que vous en savez quelque chose, ma cousine?

— Ma chère Henriette, les vieilles filles sont les confidentes nées de leur famille; je ne fais pas exception, & Richard, je l'avoue, m'a parlé avec ouverture.

— Êtes-vous tenue au secret?

— Non, tout au contraire, il veut que je vous le dise & à Pauline.

— Qu'est-ce donc?

— Eh bien, très-chère, il va en Chine; il espère amasser là quelque fortune, revenir & épouser Pauline. Je ne l'ai point blâmé.

— Ma pauvre sœur! qu'elle aura de chagrin!

— Il vous prie de recevoir chez vous la bonne vieille madame Lethiers & d'en avoir soin; sa petite rente vous aidera toutes à vivre.

— Quand elle ne posséderait rien, dit Henriette avec chaleur, je la recevrais avec joie, elle, la grand'mère de Charles, la bisaïeule de mes enfants! J'étais peinée de ne pouvoir rien pour elle.

— Vous avez raison, maintenons la famille.

—Ah! Marcelle, si Charles pouvait revenir & nous trouver ici, sa grand'mère, ses filles & moi! quel moment! Pourquoi Richard ne rejoint-il pas son frère & ne me le ramène-t-il pas?

— Parce que votre pauvre mari est parti à l'aventure, sans trop savoir ce qu'il allait entreprendre, tandis que Richard sera à Canton le correspondant d'une grande maison de commerce; il sait ce qu'il veut, il sait ce qu'il fait.

— Puisse-t-il réussir! je le souhaite pour Pauline. Qu'au moins une de nous soit contente! »

Peu de jours après cet entretien, Richard partit pour Anvers, où il devait s'embarquer pour la Chine; le matin même de son départ, Pauline vint voir sa sœur, elle était très-pâle & sa jeune figure avait pris une expression grave qu'elle ne devait plus quitter.

« Ma pauvre Pauline, lui dit Henriette, combien je suis affligée de ce qui arrive! je t'ai entraînée dans mon malheur. Le voilà donc parti!

— Oui, dit Pauline tristement, il est parti, & je l'approuve, &, dût-il m'oublier, je l'approuverais encore de n'avoir pas usé sa vie dans la tristesse, dans l'attente & dans un labeur ingrat. Qu'il soit heureux!

— Et toi?

— Je l'attendrai. Je l'ai dit à maman, & je lui ai dit aussi que je lui demandais une seule grâce, celle de voir tous les jours & de soigner votre pauvre grand'mère, qui est si triste du départ de son petit-fils. Tu le veux bien, Henriette?

— Certes! je l'ai installée là-haut, dans ma plus belle chambre, j'y monte souvent, & je suis sûre que ta visite lui sera agréable. Elle est triste.

— Nous serons tristes ensemble. Donne-moi un peu d'ouvrage, j'ai une heure à passer auprès d'elle. »

Elles montèrent auprès de la vieille dame paralytique, dont le visage, pareil à une effigie de cire, s'anima un peu en les voyant. Madame Lethiers touchait au terme de la vie; une surdité presque complète l'isolait de la terre, mais sa raison demeurait entière parmi les ruines de son corps; elle comprit l'affection de Pauline, & la remercia d'un faible sourire & de quelques paroles dites avec effort :

— Vous venez aider votre sœur, mon enfant, & remplacer mon fils? Il m'avait bien dit que vous viendriez!

— Je viendrai tous les jours, dit simplement Pauline. »

Elle tint parole; cette fermeté concentrée qui faisait le fond de son caractère & qu'elle devait à sa mère, ne permettait ni l'inconstance ni l'oubli. Les premières lettres de Richard, adressées à sa grand'mère & à sa belle-sœur, furent un événement; il écrivait du Cap, à moitié route; il écrivait de Canton; il dépeignait la ville, il parlait de ses occupations & de ses espérances, &, quoiqu'il ne fût pas présomptueux, on sentait qu'il ne doutait pas de l'avenir & qu'il se sentait assez patient pour l'attendre, assez courageux pour le conquérir. Pauline souriait après avoir lu ces lettres, mais elle n'en parlait guère, excepté à l'aïeule, qui la comprenait sans l'entendre.

Charles écrivait plus rarement, & ses lettres, brèves, un peu obscures, ne laissaient pas une grande satifaction après elles. Henriette y cherchait en vain un témoignage de regrets & de tendresse; sa mère & Marcelle n'y pouvaient découvrir une indication précise sur sa situation; elles purent entrevoir seulement qu'il avait, au début, réussi dans quelques affaires, qu'il avait fait des achats avantageux de peaux & de cuirs, grand commerce de la Plata, mais que la suite n'ayant pas répondu aux prémices, il tournait ses vues vers d'autres opérations.

« C'est une pauvre tête, disait madame Ternoys, ma fille ne doit pas compter sur son appui. Quand Dieu m'appellera à lui, ce n'est qu'à votre amitié, Marcelle, que je recommanderai ma famille... »

Marcelle, en effet, avait déversé sur Henriette & ses filles tout le trop plein d'un cœur aimant à qui manquaient les liens terrestres. Sa famille vivait loin d'elle; leurs rapports, demeurés bons, n'étaient pourtant ni fréquents ni intimes; les amies de sa jeunesse, la plupart heureuses, bien mariées, n'avaient pas besoin de son dévouement; les pauvres l'occupaient, mais il lui restait encore, après l'aumône, après la part abondante & généreuse faite aux malheureux, une réserve de sentiments propres au bonheur d'autrui & dont Henriette profitait. Son infortune, son délaissement la désignaient à l'amitié de Marcelle. Et celle-ci, en la comblant, se trouvait encore redevable envers elle; n'avait-elle pas aimé Charles? n'avait-elle pas envié d'avance celle qui devait être sa femme? ces souvenirs, dans une âme délicate, donnaient à

Henriette des droits éternels à l'affection & aux services de son amie.

Les jours & les mois se passaient sans calamités, sans événements remarquables; les enfants grandissaient & passaient de l'enfance à l'adolescence en traversant ce beau portique de la première communion; Madame Lethiers se formait de plus en plus au travail & parvenait à gagner assez facilement ce qu'il fallait à sa vie modeste; Pauline ne changeait pas, elle demeurait sérieuse, fidèle à un souvenir, à un absent, mais elle ne témoignait cette affection inébranlable & profonde que par les soins dont elle entourait l'aïeule paralytique; ces deux êtres, aux deux extrémités de la vie, existaient du même sentiment; elles attendaient toutes deux les lettres & la présence de Richard; lettres rares, mais énergiques & respirant l'espoir; celles de Charles devenaient de moins en moins fréquentes, à mesure qu'il s'enfonçait dans des affaires plus ténébreuses & dans des régions peu explorées. Henriette lisait ses lettres, soupirait, les repliait, &, plus son mari semblait courir après l'illusion de la fortune facile, plus elle s'attachait au travail régulier, infatigable, qui désormais faisait l'honneur & le repos de sa vie. Point de mirage pour elle, mais un but fixe : élever ses enfants & leur léguer un nom sans tache. Et à mesure que les jours se passaient, que les jeunes filles se formaient au labeur & devenaient grandes, intelligentes & bonnes; à mesure que les dettes se payaient, que l'horizon s'éclaircissait, la blessure de son cœur s'apaisait & elle jouissait des biens que le ciel lui avait laissés : l'amitié, l'amour maternel & une piété plus profonde qu'aux jours de sa jeunesse, car, ainsi que l'a dit excellemment Ballanche : « *Le malheur est une vocation vers Dieu.* »

Charles était parti depuis sept ans quand madame Ternoys mourut après une courte maladie; ses enfants la pleurèrent, car elles savaient que de tendresse cachait cette âme de mère sous une apparence froide & rigide; Pauline surtout garda longtemps une grande tristesse, & ce ne fut qu'après bien des semaines écoulées qu'elle dit à sa sœur, à qui elle s'était réunie :

« Quand tu écriras à ton frère Richard, annonce-lui la mort de notre pauvre mère.

— Je l'ai fait, » dit simplement Henriette.

Elles ne parlèrent pas entre elles des pensées que pouvait éveiller la liberté rendue à Pauline; mais plus que jamais l'arrivée du facteur fut tous les jours une secousse. Il apporta enfin une lettre venue d'outre-mer, à l'adresse de madame Charles Lethiers.

IX

L'ESPOIR.

« Je suis très en retard avec vous, ma chère sœur; votre dernière lettre m'a cherché à Canton; ne m'y trouvant pas, elle est venue à ma suite jusqu'à Manille (île de Luçon, archipel des Philippines), où je me suis définitivement établi. J'ai eu assez de bonheur durant mon séjour en Chine, j'ai amassé une somme qui m'a permis de fonder ici une factorerie de cotons & de bois précieux; mon commerce est en grande voie de prospérité, je touche à la fortune, & j'y arriverai si Dieu me laisse encore quelques années de vie. Mais, chère Henriette, je ne tiendrai beaucoup ni à la fortune, ni à la vie, si je dois être seul, toujours seul. Votre dernière lettre me fait voir de nouveaux horizons. Votre sœur, que j'ai toujours regardée comme ma fiancée, est libre de son sort par la mort de votre mère; se souvient-elle des promesses qu'elle m'a faites & voudra-t-elle les tenir?...

» Je puis lui offrir dans ce pays, un des plus beaux du monde, une situation que madame Ternoys elle-même aurait approuvée; nous passerions ici, selon qu'elle le voudrait, ou quelques années ou notre vie entière. Si elle consent à devenir ma femme, je pars aussitôt pour l'Europe (avec quelle joie!), je l'épouse & je la ramène; je m'estimerai le plus heureux des hommes, & je l'aimerai assez pour lui rendre douce la patrie de l'exil. Elle sera heureuse, je vous le jure, & je vous supplie, ma bonne sœur, s'il en était besoin, de plaider ma cause auprès d'elle.

» J'attends votre réponse avec anxiété. Embrassez vos enfants pour moi; si j'ai le bonheur d'être appelé par un mot de vous, leur oncle, le Chinois, leur apportera de jolies choses pour faire pardonner sa peau basanée & ses cheveux un peu gris. Adieu, Henriette, dites à Pauline que j'ai toujours gardé la fleurette cueillie aux bois de Phalempin, & que si, depuis ce temps-là mes cheveux & mon teint ont changé, mon cœur est resté toujours le même. Adieu.

» Votre frère affectionné,

» RICHARD LETHIERS.

» Manille, 25 novembre 18... »

« Eh bien? demanda Henriette à sa sœur. Faut-il répondre, & que faut-il répondre?

— Qu'il vienne! je l'attends.

— Et tu iras au bout du monde, dans ce pays presque sauvage?

— Pas si sauvage, puisqu'il y a des églises & des villes. Et toi-même, ne serais-tu pas allée partout avec ton mari?

— Oui, il est vrai, lui dit Henriette; je vais écrire sur l'heure, &, dans quelques mois, tu seras madame Richard Lethiers, tu seras deux fois ma sœur! Viens, montons auprès de grand'maman; nous lui dirons que son fils revient, ce sera une dernière joie dans sa vie, un petit rayon avant la nuit. Quel malheur que tu doives t'en aller avec lui!

— Nous reviendrons, répondit Pauline, nous reviendrons bientôt; nous ne prolongerons pas notre séjour là-bas, dussions-nous ramasser des millions; faut-il donc tant d'argent quand on aura tant de bonheur?

MATHILDE BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA PARESSE

A Rio-Janeiro, dans un palais aussi splendide qu'une résidence royale, quatre négresses se promenaient chaque nuit, se relevant d'heure en heure comme les soldats qui montent la garde; elles portaient sur un oreiller de dentelle une petite fille qui ne voulait pas dormir dans un berceau, & quand une des promeneuses, fatiguée, s'arrêtait un instant, l'enfant jetait des cris perçants, & une voix impérieuse disait aussitôt à l'esclave de marcher.

Durant le jour, cette enfant était bercée dans un hamac de soie, dont les mailles légères laissaient passer l'air, renouvelé à chaque seconde par des coups d'éventail.

Une gouvernante anglaise avait la surintendance du service de mademoiselle Blanche de Brégis, âgée d'un an à peine, & dont la maison était montée à l'instar d'une maison de prince héréditaire; une nourrice portugaise se trouvait servie avec autant de soin que son précieux nourrisson; deux femmes de chambre françaises confectionnaient les vêtements de Dona Bianca, & quatre négresses la portaient, la berçaient, la traînaient & l'éventaient.

Quand l'enfant était réveillée & parée, on la présentait en grande pompe à une jeune femme étendue sur des divans de satin, entourée de transparentes gazes qui la préservaient de l'approche des moustiques, & éventée par des nègres qui, tenant dans chaque main des éventails de plumes, établissaient autour d'elle, par la combinaison de leurs mouvements, un double courant d'air. De temps à autre, un esclave traversait les galeries en lançant, à l'aide d'un arrosoir à pression, de l'eau glacée, qui s'évaporait en atomes plus insaisissables que la vapeur d'un brouillard matinal. La jeune femme, qui régnait en reine fainéante dans le palais, effleurait de ses lèvres les joues de sa fille, puis la renvoyait bien vite, en recommandant à la gouvernante d'en avoir bien soin, & l'anglaise répondait que *mademoiselle* serait servie comme elle devait l'être.

Cinq années se passèrent : Bianca avait appris à dormir dans un berceau, mais elle savait à peine marcher, on la promenait dans un palanquin ; ses mains n'avaient jamais rien porté ; elle parlait anglais & français, mais on n'entendait pas dans le palais ce joyeux babil de l'enfance qui réjouit le cœur d'une mère, comme le premier chant des oiseaux réjouit la nature au printemps. Bianca n'était ni exigeante, car toutes ses volontés étaient prévenues, ni gourmande, car tout ce qu'elle aimait se trouvait toujours à sa portée, ni colère, car elle n'avait pas l'énergie nécessaire pour se fâcher, ni désobéissante, car personne au monde ne lui avait jamais donné un ordre ; elle ne vivait pas, elle croissait à l'abri de tous les orages, comme une plante dans une serre chaude, & on pouvait douter que cette enfant, qui n'avait rien de l'enfance, eût la faculté de sentir & de penser. Ses grands yeux bleus ne s'arrêtaient sur rien ; son vague sourire ne s'adressait à personne, & elle restait des jours entiers dans un état de torpeur qui eût été effrayant, si parfois une réponse nette & précise n'était venue révéler une intelligence précoce.

Un soir, couchée dans un hamac, elle respirait sur une terrasse, l'air tiède & embaumé; ses femmes la berçaient doucement & la croyaient endormie, quand, tout à coup, elle se redressa & écouta un son lointain. Son regard s'anima, sa bouche s'entr'ouvrit & pour la première fois de sa vie, elle parut sortir de son engourdissement perpétuel; le son harmonieux se rapprochait ; bientôt même il parut sortir des massifs du jardin, puis il cessa & Bianca s'écria :

« Encore ! »

Une de ses femmes courut à l'extrémité de la terrasse, une autre s'élança sur le perron pour envoyer des valets à la recherche du musicien invisible, & une troisième voulut bercer Bianca pour engourdir sa volonté qui venait de faire un effort surhumain. Bientôt après, un pauvre chanteur ambulant parut au pied du palais ; une harpe accompagnait sa voix jeune & vibrante, & il chantait, mieux que ne chantent ordinairement les artistes qui ont pour théâtre le pavé des rues. Durant une heure, il joua tout ce qu'il savait jouer, & quand il s'arrêtait un instant pour reprendre haleine, Bianca s'écriait :

— Encore ! Toujours !

Plus d'une fois le musicien, exténué de fatigue, avait tendu son chapeau pour obtenir son salaire & son congé, mais on n'osait pas le laisser partir, & la gouvernante se décida enfin à aller prendre les ordres de sa maîtresse. Elle revint avec de l'or que l'enfant jetait au malheureux, qui resta toute la nuit sous ses fenêtres. Elle écoutait avec ravissement, & des larmes roulaient parfois sous ses paupières.

Le lendemain, le chanteur errant faisait partie du personnel attaché à Bianca, & bientôt après, un compagnon lui fut adjoint, car elle voulait entendre de la musique sans cesse, & plus elle en entendait plus, la passion de l'art se développait en elle.

Les années se succédèrent sans apporter aucun changement à la vie de l'enfant, qui marchait à peine & qu'on berçait toujours. A dix ans, elle n'avait rien appris, pas même à lire : toujours entourée d'esclaves soumis, elle ne commandait que du regard, & malgré son goût pour la musique & ses instincts pour la comprendre, jamais un son n'était sorti de son gosier, jamais elle n'avait posé sa main sur un instrument. Aucune autorité ne pesait sur elle ; sa mère l'aimait sans avoir ni la force ni le désir de s'occuper d'elle, & son père, créateur d'une immense fortune, était absorbé par un travail continuel. Vingt ans plus tôt, il abordait sur les côtes du Brésil, sans autres ressources que son énergie & sa jeunesse : intelligent & actif, n'ayant rien à perdre & tout à gagner, il s'était jeté hardiment dans des spéculations où il n'apportait qu'un savoir-faire inné en lui & une chance qui surmontait tout. Bientôt il put rembourser ses associés, &, depuis lors, il voguait à pleines voiles vers la fortune, sans autre pilote que lui-même & sans autre boussole que son étoile. L'or attire l'or & les millions roulaient dans ses doigts. Il choisit pour compagne la fille d'un négociant, qui lui avait, au début de sa carrière commerciale, confié des capitaux. Belle comme le jour, indolente comme une créole, faible comme un roseau, madame de Brégis était plutôt une chose qu'une femme. A ses yeux, le bonheur se résumait dans les jouissances procurées par le repos & l'argent. Elle dormait quinze heures sur les vingt-quatre, & ne désirait rien que des parures & des esclaves, n'avait aucun vice & aucune vertu, aimait son mari en raison & en proportion du luxe dont il l'entourait, & sa fille parce qu'elle était une partie d'elle-même & ne lui avait jamais causé ni fatigue ni embarras. Madame de Brégis personnifiait l'égoïsme, un égoïsme naïf, se montrant à nu en toute occasion. Indifférente aux événements, ignorante & inintelligente, elle ne savait que choisir des parures & ne prenait intérêt qu'aux changements de la mode, mais elle était douée aussi richement au physique que déshéritée sous le rapport moral : contrairement aux femmes de son pays, elle restait jeune en dépit des brûlantes saisons qui passaient sur sa tête, & son mari la regardait toujours avec admiration, se reposant l'esprit près d'elle, car, en face d'une nullité aussi complète, toute conversation était impossible.

Bianca promettait d'être jolie comme sa mère & monsieur de Brégis, habitué à considérer une femme seulement comme l'ornement d'une maison, ne pensait pas que l'oisiveté dans laquelle on élevait cette enfant, pouvait nuire à son bonheur futur. Déjà elle avait la langoureuse attitude de sa mère, & son immobilité de corps & d'esprit, avec cette différence que, chez elle, les facultés intellectuelles n'étaient pas absentes, mais endormies.

Monsieur de Brégis avait toujours formé le projet de retourner en France aussitôt que sa fortune serait faite ; d'avance il s'était posé une limite en se promettant de ne pas la dépasser, puis il s'était laissé aller au courant qui l'entraînait, & quand il se souvint qu'il devait s'arrêter, il était si riche que de nouvelles richesses ne lui eussent servi à rien. Il éprouva alors cet ardent désir de revoir le sol natal, désir que nul ne peut comprendre s'il n'a senti le poids de l'exil ; dégagé des soucis de l'avenir, il retrouvait les souvenirs du passé debout & vivants dans sa mémoire, & il s'étonnait d'avoir pu vivre si longtemps loin de son pays.

Un jour donc, il partit pour l'Europe, emmenant avec lui sa femme & sa fille, indifférentes l'une & l'autre au changement de leur destinée. A son arrivée à Paris, il acheta un hôtel dans les Champs-Élysées & un château sur les bords de la Seine. Bientôt on parla du nabab qui semait l'or sur son passage, & il ouvrit ses salons, dans lesquels on respirait un air exotique qui charme certaines gens. Bianca & sa mère conservaient toutes leurs habitudes brésiliennes, & au milieu du plus rigoureux hiver, on retrouvait chez elles une chaleur factice égale à celle des tropiques, & des négresses agitaient des éventails autour des divans, alors que les toits étaient couverts de neige & qu'on patinait au bois de Boulogne.

Bianca restait insouciante pour toutes choses ; la musique seule avait le pouvoir de faire vibrer en elle des cordes qui restaient muettes en face de tout autre stimulant. Chaque soir, son père la conduisait à l'Opéra ou aux Italiens ; elle retenait tout ce qu'elle entendait & le chantait en s'endormant. Un jour, elle fut vivement impressionnée par le succès d'une jeune fille qu'on avait applaudie dans un concert, & le lendemain les plus célèbres professeurs de musique lui donnèrent des leçons. Ses progrès furent rapides : elle joignait à une merveilleuse facilité d'exécution le talent de la composition ; elle improvisait en se jouant de toutes les difficultés, & n'avait pas même la peine de vaincre sa nonchalance habituelle, car elle savait & créait sans étude & sans travail.

Pour toute autre chose que la musique, son ignorance dépassait ce qu'on peut imaginer : elle lisait difficilement, écrivait d'une manière illisible

en bravant la grammaire à chaque ligne. Sa qualité d'étrangère & ses millions faisaient passer tout cela. Le monde souriait à sa beauté, à sa fortune, & toute autre qu'elle se serait enivrée de ses succès; mais sa mollesse la préservait de l'exaltation, & elle aimait le bien-être matériel & le repos plus que le monde, plus que le plaisir & plus que l'encens qu'on lui prodiguait. La paresse étouffait en elle l'amour-propre, & si parfois un éclair de vanité traversait son jeune cœur, elle se sentait fatiguée, & rejetait bien vite sa pensée dans le néant.

Bianca avait à peine quinze ans, que déjà on aspirait à sa dot ; mais elle comprenait, qu'en se mariant, elle serait obligée d'adopter quelques unes des habitudes européennes, & elle repoussait toutes les demandes dont elle était l'objet, & plus elle se montrait rétive au mariage, plus elle était en vogue. Si tous les chercheurs d'or qui rôdaient autour de l'hôtel de Brégis avaient pu deviner le motif qui les faisait repousser, ils eussent inventé des raffinements de soins inconnus de Bianca elle-même. Ils eussent réclamé le droit de concourir, & de même que les ingénieurs & les architectes présentent des plans pour l'exécution d'un monument ou d'un travail, ils eussent présenté des programmes d'existence, & le *steeple* dont Bianca était le but & le prix eût été gagné par celui qui aurait le mieux compris les douceurs du repos. Mais nul ne devinait le mobile secret des dédains de mademoiselle de Brégis, car nul ne pouvait sonder les abîmes de cette nature créole dont les instincts étaient portés à l'excès. Admirablement belle & douée d'une grâce irrésistible, rien ne trahissait en elle l'impuissance de son organisation, & pourtant elle vivait en dehors de toutes les coutumes, & son indolence était plus qu'un défaut, plus qu'un malheur, c'était une infirmité. Jamais aucun ouvrage n'était sorti de ses mains ; jamais elle n'avait tenu un livre, & quand, par hasard, elle voulait parcourir elle-même un volume, ce volume était posé sur un pupitre & une de ses femmes en tournait les feuillets ; jamais elle n'avait ouvert une porte ni soulevé le couvercle d'une boîte ; jamais elle n'avait cueilli une fleur. Bianca n'était pas une jeune fille, elle n'était pas une créature vivante, mais une statue que rien ne pouvait animer, car la musique la charmait seulement, & lors même que le piano vibrait sous ses doigts & qu'elle chantait avec une expression qu'on devait croire empruntée à une autre âme que la sienne, sa physionomie restait impassible & son regard endormi. Les années se succédèrent sans apporter aucune modification dans l'existence de Bianca, qui, n'aimant & ne désirant rien, traversait les fêtes & les plus beaux jours de sa jeunesse sans chercher une jouissance ; indifférente à tout, âme glacée & imagination paralysée, elle laissait tomber sur les gens & les choses son regard languissant et ne s'apercevait même pas de l'effet produit par sa beauté, par les rayons d'or qui l'éclairaient de leur prestige, & les hommages dont on l'entourait lui semblaient un juste tribut dont le paiement n'éveillait ni sa vanité, ni sa reconnaissance.

Un jour, monsieur de Brégis, qui, tout en ayant abandonné les spéculations, suivait avec intérêt le courant des affaires, reçut la visite de plusieurs capitalistes réunis pour tenter une entreprise, & qui venaient lui demander de se mettre à leur tête. Il commençait à s'ennuyer de son oisiveté ; la solitude d'esprit dans laquelle il passait sa vie entre deux femmes engourdies, lui avait fait plus d'une fois regretter l'époque où il gagnait chaque jour le pain du lendemain. Ce ne fut pas le désir du gain qui le rejeta dans les spéculations, mais seulement le dégoût que lui inspirait le vide de son existence. L'affaire qu'on venait lui proposer devait doubler pour le moins sa fortune & ne présentait aucune chance de revers ; il s'y lança donc sans crainte, jetant des millions dans une entreprise dont il voulait être le chef & le roi. Soit que les années, qui commençaient à marquer sur sa tête, ne lui eussent pas laissé l'énergique initiative de sa jeunesse, soit que sa veine fût épuisée, au lieu de monter comme autrefois les degrés de la périlleuse échelle qui conduit à la fortune, il les descendit rapidement ; alors, pris de vertige, il voulut combler l'abîme qui se creusait sous ses pieds & y jeta le reste de ce qu'il possédait.

Le désastre fut complet, & si monsieur de Brégis avait essayé de sauver un seul débris de sa fortune, son honneur serait resté dans le gouffre ; aussi n'hésita-t-il pas un instant ; il abandonna aux actionnaires, non-seulement ce qu'il possédait en France, mais encore des valeurs placées à l'étranger, dont personne ne soupçonnait l'existence, & se retrouva pauvre comme il l'était le jour où, trente ans plus tôt, il abordait sur le sol brésilien. Madame de Brégis & Bianca se montrèrent peu touchées d'abord d'un malheur dont elles se refusaient à mesurer l'étendue, & tant qu'elles demeurèrent dans leur hôtel, leur pensée ne s'arrêta pas sur les révélations que monsieur de Brégis s'était vu forcé de leur faire. Elles ignoraient ce qu'est la pauvreté, & n'imaginaient pas que l'or pût cesser d'arriver par poignées dans leurs mains. A leurs yeux, monsieur de Brégis n'était ni un époux ni un père, mais seulement un intendant actif & fidèle qui serait toujours là pour prévenir leurs désirs & les entourer du luxe oriental qui leur était plus nécessaire pour vivre que l'air qu'elles respiraient ; mais quand elles se trouvèrent face à face avec la réalité, quand il fallut quitter leurs somptueux appartements pour habiter un petit entresol ; quand une seule négresse dut remplacer les nombreux domestiques qui s'agitaient autour d'elles ; quand un misérable fiacre vint les chercher, tandis que leurs magnifiques équipages quittaient les remises & les écuries pour passer chez d'autres maîtres, un désespoir horrible s'empara d'elles. Madame de Brégis criait & se cramponnait aux murailles de la maison qu'elle ne voulait pas quitter, & Bianca, sans voix & sans mouvement, se

laissait emporter par les valets, qui la servaient pour la dernière fois. Leur départ rappelait celui des dynasties qui croûlent; leur palais des Champs-Élysées devenait la demeure d'autres princes de la finance, qui tomberaient peut-être à leur tour pour laisser la place à des successeurs plus heureux. Le fiacre, chargé de quelques malles, emmenant ces femmes éplorées & cet homme en proie à un sombre désespoir, roula entre les équipages & les chevaux qui emportaient au bois les beautés en vogue & les cavaliers à la mode. Bianca entr'ouvrit les yeux & aperçut, au milieu de cette foule animée & brillante, les rivales qui l'enviaient la veille & les adorateurs qui se pressaient chaque jour à ses portières. Ils ne jetèrent ni les uns ni les autres un seul regard sur le fiacre qui traînait lentement ces trois victimes des caprices de la fortune, effacées désormais de leurs souvenirs & exilées pour toujours de la patrie du monde élégant.

Le fiacre s'arrêta rue Lavoisier, devant une maison de simple apparence. Monsieur de Brégis porta sa femme & sa fille dans un gîte auquel on ne pouvait même pas donner le nom d'appartement : une première pièce servait de salle à manger & de salon; deux chambres à coucher & une cuisine complétaient le logement qui allait abriter désormais les deux femmes dont la vie s'était écoulée jusque-là dans des palais. Monsieur de Brégis avait gardé, à titre d'emprunt, sur sa liquidation, la somme strictement nécessaire pour vivre pendant une année, & pour l'avenir, il comptait sur son travail; mais l'heure présente était horrible à passer; il considérait avec un morne désespoir l'état de madame de Brégis & celui de Bianca; l'une semblait ne plus avoir conscience ni du lieu où elle se trouvait ni des événements qui venaient de s'accomplir, & l'autre, en proie à des attaques de nerfs convulsives, se débattait entre les bras de la négresse. Monsieur de Brégis se reprochait amèrement son imprudence, & le remords envahissait son âme, étreignait son esprit & étouffait l'espérance dans son cœur. Ses idées se confondaient dans un épouvantable chaos, au milieu duquel il ne distinguait plus rien; il sentait son sang bouillonner & remonter par flots à son cerveau; il ne pouvait plus respirer, & les paroles qu'il voulait prononcer s'arrêtaient dans son gosier; pourtant il fit un suprême effort & dit d'une voix étranglée par les larmes :

« Ayez confiance en moi, prenez courage! J'ai su conquérir la fortune que je viens de perdre, & dès aujourd'hui je vais me mettre à l'œuvre pour en reconquérir une autre. »

Les cris de madame de Brégis redoublèrent, & Bianca ne jeta pas même un regard sur son père.

« Écoutez-moi & pardonnez-moi, continua le malheureux; j'ai été coupable, mais je réparerai ma faute! Dieu m'aidera si vous ne me repoussez pas! »

Il s'avança vers sa femme & voulut lui prendre la main, mais elle le repoussa avec horreur. Se retournant alors, il alla vers Bianca; il chercha dans son regard une lueur pour éclairer sa route, mais ce regard était inflexible, aucune émotion, aucune pitié ne faisait vibrer le cœur de la jeune fille. Monsieur de Brégis la considéra une minute en silence; un nuage obscurcit sa vue, il tomba foudroyé.

Le bruit de sa chute attira l'attention de Bianca, qui tourna lentement la tête de son côté; voyant qu'il ne se relevait pas, elle courut à son secours, mais il était tombé pour ne jamais se relever.

Quand mademoiselle de Brégis fut bien certaine que son père avait cessé de vivre, une révolution pour ainsi dire surnaturelle s'opéra en elle. Son âme chancelante se retrempa dans l'âme qui venait de quitter la terre; ce fut comme une transmission de volonté & de courage qui, du père, passait à la fille, à cette enfant restée sans appui & sans ressources, car pas un ami ne lui tendit la main, &, des splendeurs de sa vie passée, il ne lui restait qu'un stérile souvenir!

Le pauvre mort fut conduit à sa dernière demeure sans autre escorte que la négresse. Mais, le lendemain, dès six heures du matin, Bianca, qui, pour la première fois de sa vie posait le pied sur le pavé, s'achemina vers la tombe de son père; elle y fit poser une croix de bois & planter quelques fleurs, puis elle s'agenouilla sur la terre humide & pria.

La fidèle négresse, Dominica, ne reconnaissait plus l'enfant qu'elle avait élevée. En quelques heures, la nonchalance & l'impuissance de la créole avaient fait place à une force active & courageuse qui voulait tout surmonter.

« L'âme de maître est passée en vous, maîtresse, dit Dominica, vous regarder & vous parler comme maître! »

Bianca posa sa main sur son cœur, se demandant si, en effet, la volonté, l'intelligence & l'énergie de son père ne lui avaient pas été légués comme le plus précieux des héritages. Ce cœur battait violemment, agité par les émotions qui l'étreignaient & oppressé par la fatigue de la course rapide qu'elle venait de faire.

En quittant le cimetière, elle entra dans une église; un prêtre qui passa près d'elle fut frappé de l'expression désespérée de son regard; elle lut dans les yeux de ce prêtre un sentiment de pitié, & se levant aussitôt, elle lui dit hardiment qu'elle désirait lui parler.

L'abbé Courcelles n'était ni curé ni vicaire, mais un simple prêtre qui servait Dieu en remplissant près des malheureux le rôle d'une sœur de charité. Son visage vénérable appelait la confiance, & Bianca lui dit sans hésiter :

« Mon père est mort, je suis seule au monde avec ma mère; nous n'avons ni famille ni amis, & nous sommes ruinées! Que dois-je faire?

— Vous devez prier le Seigneur de vous protéger, mon enfant, et travailler pour gagner votre vie.

— Travailler, répéta Bianca comme si elle essayait de comprendre le sens de ce mot; travailler! mais je ne sais rien faire.

— Vous savez coudre, broder?

— Non.

— Qui donc êtes-vous?

— Bianca de Brégis.

— Ah! la fille du pauvre mort que nous avons enterré hier?

— Oui.

— Alors une jeune fille, élevée comme vous avez dû l'être, doit trouver en elle-même plus d'une ressource; vous avez reçu sans doute une brillante éducation, vous avez des talents? »

Une espérance spontanée vint éclairer l'avenir qui, jusque-là, restait, aux yeux de Bianca, enveloppé dans de profondes ténèbres.

— J'ai un talent, dit-elle, oui, j'ai un talent!

— Lequel?

— Je suis musicienne.

— Hélas! mon enfant, c'est le moins utile des talents, car on rencontre des musiciennes à chaque pas, & pour tirer parti de la musique il faut être tout à fait artiste.

— Je suis artiste, » répondit Bianca.

— L'abbé sourit, mais la créole ne s'effraya ni ne s'offensa de son incrédulité. Un horizon immense & inconnu venait de s'ouvrir devant elle; elle n'allait plus marcher à travers la nuit, car une route lui apparaissait au milieu des difficultés & des dangers de la vie! Sillonnant d'abord une côte rapide, puis s'élargissant peu à peu, cette route traversait une contrée fertile, & Bianca la suivant fixait ses regards ardents vers le but & croyait déjà l'atteindre. Elle comprenait qu'elle avait gardé en elle une source de fortune ou tout au moins le pain de chaque jour, & déjà elle regrettait avec moins d'amertume les trésors qui, jadis, alimentaient ses plaisirs & entretenaient sa mollesse.

« Voulez-vous me venir en aide, reprit-elle, en me donnant les moyens de me servir du talent auquel vous ne voulez pas croire. Permettez-moi de jouer de l'orgue & vous en jugerez ensuite.

— Le curé peut seul vous donner cette permission, répondit l'abbé.

— Où est-il?

— A la sacristie. »

Bianca remonta jusqu'au sanctuaire, poussa une porte étroite & se trouva en face du pasteur qui se disposait à dire sa messe.

« Monsieur le curé, s'écria-t-elle, je vous supplie de me confier un instant la clef de l'orgue; oh! ne me refusez pas, je vous le demande en grâce.

Il y avait quelque chose de si énergique dans sa prière & de si douloureux dans ses regards, que le curé, sans trop savoir ce qu'il faisait, lui tendit la clef.

« Vous savez, dit-il, qu'on ne doit faire entendre, sous cette voûte sainte, que de la musique sacrée.

— Je le sais, répondit-elle, & elle s'élança vers la tribune.

Bientôt l'orgue vibra sous ses doigts, & les fidèles qui priaient suspendirent leurs prières, car les sons qui venaient frapper leurs oreilles traduisaient bien mieux les aspirations de leur âme que les paroles qu'ils trouvaient dans leurs livres ou dans leur pensée. La voix de Bianca vint se mêler aux accords de l'instrument, c'était un chant céleste, l'accent radieux d'une espérance divine succédant au cri de la douleur humaine. On ne songeait pas au talent de l'artiste, on oubliait la voix entraînante de la jeune fille, on restait captivé, étreint par des accents supérieurs à la parole, à la mélodie. C'était la douleur traduite dans un langage inconnu, tour à tour plaintive, désespérée, gémissante, qui se relevait dans un cri de l'âme inspirée & triomphante.

L'abbé Courcelles ne savait plus s'il était sur la terre ou dans le ciel; il se demandait si la triste enfant venue vers lui en suppliante n'était pas sainte Cécile descendue ici-bas pour éprouver sa charité. Le jeu & le chant de Bianca captivaient à un degré égal les musiciens consommés & les simples admirateurs de ce qui est beau, car la créole joignait au pouvoir inné de surmonter toutes les difficultés le charme le plus sympathique & le plus entraînant!

Elle joua longtemps, tantôt la musique des grands maîtres & tantôt ses compositions; s'arrêtant enfin, elle se tourna vers le vieux prêtre, qui se tenait à quelques pas derrière elle, & lui demanda avec un accent suppliant s'il consentirait à la protéger.

— Votre talent, auquel je crois à présent, lui répondit-il, vous suffirait sans mon appui; pourtant je m'emploierai avec plaisir à vous procurer des élèves.

Le mot *élèves* sonna désagréablement aux oreilles de la jeune fille, qui était bien décidée à exploiter son talent, mais sans se rendre un compte exact de ce qu'elle pourrait faire. Elle se vit entourée d'enfants ineptes ou rétives, entendit des notes fausses, & un tressaillement nerveux s'empara d'elle, puis son courage se ranima, car elle se souvint qu'il fallait à tout prix vaincre la misère.

L'abbé prit son adresse, & lui promit que, avant la fin de la semaine, elle aurait de ses nouvelles.

Quand elle rentra chez elle, sa mère était en proie à un désespoir d'enfant. N'ayant trouvé à son réveil ni Bianca ni la négresse, elle se croyait perdue, car elle n'était pas restée une minute seule dans tout le cours de sa vie. Bianca comprit qu'à l'avenir elle devait renoncer à se faire accompagner; & si, au premier instant, la pensée de se trouver sans protection au milieu des rues la fit trembler, elle pensa que les agents de police échelonnés de tous côtés sont les gardiens de qui fait appel à leur secours, & elle sourit de sa terreur.

Tandis que Dominica allait chez le restaurateur voisin chercher un morceau de viande & une

omelette, mademoiselle de Brégis mit le couvert sur une petite table près de laquelle sa mère & elle s'assirent en face l'une de l'autre. Madame de Brégis, à la vue du frugal repas, éclata en sanglots & s'enfuit dans sa chambre, où elle resta toute la journée étendue dans son hamac.

Pendant ce temps, Bianca, penchée sur le bureau de son père, comptait ses ressources & calculait ses chances d'avenir comme monsieur de Brégis avait dû calculer les siennes, lorsque, trente ans plus tôt, il était parti pour l'Amérique. Elle avait trouvé dix mille francs dans la caisse de son père & elle les cacha au fond d'un tiroir à secret, sachant bien que si madame de Brégis les trouvait, ils seraient dépensés en quelques heures. Elle se dit qu'en donnant seulement six leçons par jour à cinq francs par leçon, cela lui ferait à peu près neuf mille francs par an, & avec ce chiffre, elle pouvait épargner à sa mère les privations les plus pénibles.

Elle commença par rassembler autour de madame de Brégis les épaves de leur luxe passé, puis elle parvint à faire servir un dîner dont l'élégante & dédaigneuse créole consentit à prendre sa part, &, quand vint le soir, Bianca était brisée de fatigue; le souvenir de son père déchirait son âme; mais elle ressentait un contentement inconnu, & il lui semblait que cette journée si remplie était la première de sa vie. Elle trouvait dans l'énergie de ses résolutions un lien qui allait l'unir à son père, dont elle sentait l'âme errer autour d'elle; & quand elle cherchait une inspiration, une voix mystérieuse, sortant des profondeurs de sa pensée, lui indiquait le chemin qu'elle devait suivre; & comme l'avait dit la négresse, monsieur de Brégis semblait avoir légué son âme à sa fille.

Deux jours se passèrent dans l'attente. Bianca ne sortait que pour aller au cimetière & à l'église; elle priait & espérait.

Le troisième jour, l'abbé Courcelles parut; il avait trouvé deux élèves : une jeune Anglaise & une enfant de huit ans, fille d'un agent de change.

— Cela me fera dix francs par jour, dit Bianca; je suis très-contente de ce début, & je vous remercie de tout mon cœur.

— Cela vous en fera vingt, reprit l'abbé; si j'avais demandé moins, on n'aurait pas eu foi en votre talent. Quand vous connaîtrez Paris, mon enfant, vous saurez que ses habitants ont besoin d'être éblouis, quitte à payer leur éblouissement. Je vais continuer mes recherches, car deux élèves ne suffiraient pas.

— Merci, répondit Bianca; je prierai Dieu qu'il vous rende le bien que vous me faites.

Lorsque madame de Brégis apprit que sa fille allait donner des leçons, elle se mit à pleurer & lui défendit de faire une chose aussi inconvenante; mais Bianca lui ayant démontré qu'elles n'avaient pas d'autres ressources, elle essuya ses larmes, n'en parla plus, &, dès le lendemain, la courageuse enfant se rendit chez ses élèves.

Elle fut d'abord reçue par une gouvernante vieille & sèche qui lui fit signe de s'asseoir près du piano & lui dit que miss Merington allait venir. La jeune Anglaise parut en effet, & inclinant la tête d'un air de hautaine protection, elle demanda à Bianca ce qu'elle devait chanter.

Bianca tremblait, & elle eut peine à articuler quelques mots pour inviter la jeune fille à chanter ce que bon lui semblerait, afin de donner un aperçu de sa méthode.

L'Anglaise dit d'une voix criarde une romance en vogue, dont elle exagérait les exagérations. Mademoiselle de Brégis la laissa continuer jusqu'au bout, puis hasarda ses observations, que la voisine d'Outre-Manche écoutait d'un air assez revêche.

— Chantez vous-même quelque chose, lui répondit-elle, afin que je puisse juger à mon tour si votre genre me plaît.

Bianca chanta, & bientôt une porte s'ouvrit & se rouvrit plusieurs fois : mister, mistress Merington & les jeunes Merington entraient les uns après les autres, attirés par la voix de Bianca & impassibles dans leur admiration.

— Oh! Eh! fort bien dit monsieur Merington : je donnerai *une petite* concert de *miousique* pour faire entendre cette jeune maîtresse à tous mes amis. Je veux que ma fille *il* chante comme cela, je veux beaucoup de leçons, & je serai toujours là pour écouter, car cette *miousicienne*, *il* chante mieux que l'Opéra.

Bianca, se souvenant de ses débuts, fit faire d'abord des exercices à son élève, puis lui fit chanter une romance, arrêtant les éclats trop hardis & essayant d'assouplir des sons qui ressemblaient au frottement de deux barres de fer l'une contre l'autre.

N'osant pas se retourner pour regarder la pendule, mademoiselle de Brégis resta une heure & demie chez les Anglais, qui lui firent promettre de revenir le lendemain & tous les jours suivants. Elle sortit satisfaite de ce premier résultat, &, loin d'éprouver la sensation de honte qu'elle redoutait, elle éprouva, en recevant le cachet qui représentait dix francs, un juste orgueil, & il lui sembla que, du fond de l'éternité, son père lui envoyait sa bénédiction.

Elle se rendit chez l'agent de change, dont la somptueuse demeure lui rappela son hôtel des Champs-Élysées, mais au moment où elle posait le pied sur la première marche d'un escalier encombré de fleurs & garni de riches tapis, un valet lui cria brusquement :

— Par ici, s'il vous plaît; les professeurs montent par l'escalier de service.

Elle rougit & se retournant vivement vers le péristyle, elle allait sortir de l'hôtel, mais la raison fut plus forte que la colère; elle se dit qu'il faudrait à chaque pas de sa vie nouvelle, marcher courageusement sur son amour-propre, oublier à tout jamais les grandeurs du passé, & accepter sans

restriction les nécessités & l'amertume du présent.

Le valet lui ouvrit une porte cachée par un pan de tapisserie, la précéda dans un étroit escalier qui conduisait au premier étage, & l'introduisit dans une salle d'étude où l'on voyait pêle-mêle des livres, des cahiers & des poupées. Mademoiselle Rousseau, la future élève de Bianca, se débattait au milieu de ce désordre, entre les bras d'une bonne qui essayait en vain d'essuyer les mains tachées d'encre de l'enfant, & de lui persuader qu'il fallait changer de robe. La petite fille, ou plutôt le petit démon, frappait des pieds & des poings, refusant énergiquement les soins très-nécessaires qu'on voulait lui donner.

En voyant paraître Bianca, la bonne espéra trouver en elle une auxiliaire & lui adressa aussitôt la parole d'un ton de parfaite camaraderie. Bianca, étonnée, resta en face de la bonne & de l'enfant sans trouver un mot à dire. Enfin, une dame grande, forte & superbement vêtue, entra inopinément & s'écria :

« Que signifie ce tapage? Vous me brisez la tête ! »

Puis apercevant Bianca, elle ajouta :

« Cette personne est sans doute la nouvelle maîtresse de piano. Qu'on commence de suite la leçon. »

Sans avoir même salué mademoiselle de Brégis, madame Rousseau se retira traînant majestueusement derrière elle une queue qui avait pour le moins deux mètres de long.

« Voulez-vous prendre votre leçon, mademoiselle ? » dit doucement Bianca.

La petite Lucie haussa les épaules, tira la langue & se mit au piano.

Ce piano, moins harmonieux qu'un chaudron, jeta, sous les doigts de l'enfant, des cris d'oiseau de nuit; les cordes brisées, en se frottant les unes contre les autres, produisaient un second dessous semblable au bourdonnement de plusieurs mouches.

Bianca arrêta les petites mains sales qui frappaient sans frein & sans mesure sur le clavier.

— N'avez-vous pas un autre piano? lui dit-elle.

— Il y en a deux tout neufs en palissandre dans les salons, mais on n'y touche pas.

— Alors il faudrait faire raccommoder celui-ci.

— Le *raccordeur* ne veut plus venir, dit la femme de chambre, il prétend que ce piano est une vieille *bringue*, et qu'il n'y a rien à en faire qu'à se chauffer avec, mais madame a répondu qu'il est bon pour la salle d'étude, & le fait est qu'en le revernissant il serait encore propre.

— Pourrai-je parler à madame Rousseau? demanda Bianca.

— Pas aujourd'hui, c'est *sa réception*. »

L'enfant continua son jeu sans écouter les observations; elle ne savait rien, prétendait tout savoir, & répondait à sa jeune maîtresse par des grimaces & par des contorsions.

Au moment où la leçon finissait, madame Rousseau fit dire à Bianca de passer chez elle, & la reçut au milieu d'un cercle nombreux. Sans l'inviter à s'asseoir, elle l'interrogea sur le talent de sa fille. Bianca répondit que mademoiselle Lucie en était au point de départ, & que, pour obtenir quelques progrès, il faudrait un peu plus de bonne volonté de la part de l'enfant & un autre piano.

« On m'avait déjà dit, reprit madame Rousseau, que ce piano était usé, mais je pensais que c'était *un chantage*, car les fabricants d'instruments font des remises aux artistes qui les aident à vendre.

— Je ne choisirai jamais de piano pour mes élèves, & je n'aurai, par conséquent, aucun rapport avec les fabricants dont vous parlez, madame, répondit en rougissant Bianca; d'ailleurs, il me semble que ce piano pourrait servir, ajouta-t-elle en montrant un de ceux auxquels Lucie lui avait dit qu'on ne devait pas toucher.

— Mais ce serait insupportable d'assister aux leçons.

— Je pourrais les donner le matin.

— C'est une idée cela! je déteste de jeter l'argent par les fenêtres, & si vous pouvez venir avant midi, vous serez seule dans le salon. Essayez donc le piano. »

En entendant cette invitation formulée comme un ordre, Bianca fut sur le point de se révolter; tous les regards étaient fixés sur elle, elle se sentait défaillir de honte; pourtant elle accepta cette injonction, & pour toute réponse, elle défit ses gants & s'avança lentement vers le piano.

Elle joua, mais tandis que ses doigts couraient sur l'ivoire, des larmes silencieuses tombaient de ses yeux.

« Vous avez un beau talent, dit madame Rousseau, qui jugeait ce talent plutôt par l'admiration des auditeurs que par ses propres impressions. On dit que vous chantez aussi; chantez-nous quelque chose, cela amusera ces dames. »

Bianca chanta, & la puissance attractive de sa voix s'étendit jusqu'à madame Rousseau.

On applaudit & on entoura la jeune fille.

« Mademoiselle, lui dit une femme âgée, dont l'aspect à la fois gracieux & vénérable séduisit Bianca, donnez-moi votre adresse, je vous prie, & dites-moi quand je pourrai vous rencontrer.

— Ne prenez pas la peine de venir chez moi, madame, répondit Bianca, veuillez, au contraire, m'indiquer le jour & l'heure qui vous conviendront pour me recevoir.

— Demain à deux heures, si vous êtes libre. »

Et la vieille dame remit à Bianca une carte sur laquelle elle lut rapidement : marquise de Sillery. »

Rentrée dans son modeste gîte, mademoiselle de Brégis se coucha sans dîner, car les émotions de la journée avaient épuisé ses forces; puis, n'étant pas habituée à marcher, elle éprouvait une lassitude infinie, & ne pouvait pas maîtriser sa faiblesse physique comme elle domptait les révoltes

de son amour-propre & les instincts de son indolence.

Madame de Brégis, qui, depuis le matin, n'était pas sortie de son hamac, sourit dédaigneusement quand Bianca lui dit qu'elle avait, dès ce premier jour de travail, gagné vingt francs. Qu'était-ce, en effet, que vingt francs pour une femme dont les mains étaient habituées à jeter l'or par poignées.

Le lendemain, Bianca se réveilla contente & reposée; c'était douloureux de chanter sur la tombe à peine fermée de son père, mais ces chants, s'ils étaient entendus par lui, devaient lui sembler un hommage rendu à ses exemples, & Dieu bénissait sans doute le travail de la jeune fille qui allait expier chèrement son oisiveté passée.

Avant d'aller chez miss Merington, Bianca se rendit rue Saint-Dominique, chez la marquise de Sillery, dont le petit hôtel était arrangé avec luxe, mais sans faste. Un valet de chambre attendait mademoiselle de Brégis au pied de l'escalier, &, après lui avoir fait traverser un vaste salon, il l'introduisit dans un boudoir dont les portes s'ouvraient sur une serre.

Madame de Sillery avait soixante-dix ans, mais elle était si savamment arrangée en *jolie vieille*, qu'on pouvait lui en donner soixante à peine. Sa robe de satin carmélite tombait autour d'elle en plis moelleux; un ample vêtement garni de dentelle enveloppait sa taille restée souple en dépit des années, & un bonnet de blonde mêlait ses reflets argentés à ceux de ses beaux cheveux blancs. Elle ne se leva pas en voyant entrer Bianca, mais elle l'accueillit avec un doux sourire, lui tendit la main & la fit asseoir près d'elle.

« Mon enfant, lui dit-elle, il faut pardonner à une vieille femme d'être curieuse & indiscrète : j'ai désiré causer avec vous pour savoir votre histoire, car vous devez en avoir une.

— Bien triste, madame.

— Voulez-vous me la raconter?

— Nous étions très-riches, nous sommes devenus très-pauvres ; mon père est mort de chagrin, & je cherche à gagner quelque argent pour faire vivre ma mère.

— Ceci est l'histoire de bien des gens, mais le charme qui est en vous donne à cette situation un intérêt tout particulier. On m'a dit votre nom; êtes-vous des Brégis d'Anjou?

— Mon grand-père habitait Angers; lui aussi était ruiné ; mon père partit pour l'Amérique du Sud, où il sut se faire une fortune considérable.

— Perdue par un coup de Bourse, n'est-ce pas? Ah! c'est affreux la Bourse, le gouvernement devrait la fermer!

— Mais je crois que le gouvernement en a besoin, dit en souriant Bianca.

— C'est possible, mais sur certains sujets j'ai, voyez-vous, de vieilles idées à moi, & je ne comprends pas certaines nécessités des temps actuels. Autrefois, chacun vivait avec ce qu'il possédait sans chercher des mines d'or, mais aussi sans risquer le patrimoine héréditaire dans de hasardeuses spéculations. Pour en revenir à ce qui vous concerne, chère enfant, je vous dirai que j'ai un ardent désir de vous être utile, & si vous acceptez la proposition que je vais vous faire, vous me ferez plaisir. Je reçois tous les vendredis; quelques vieux amis viennent ici passer depuis trente ans leurs soirées, entraînant à leur suite, les uns un fils, les autres une nièce ; enfin il y a chez moi des jeunes gens & des jeunes femmes qui doivent s'ennuyer prodigieusement, j'en ai la conviction, & il ne tiendra qu'à vous de transformer ce monotone salon ; si vous le voulez, tous les vendredis, en revenant du bois, j'irai vous chercher, nous dînerons ensemble ; le soir vous nous ferez un peu de musique, & quand mes invités seront partis, mon cocher vous reconduira chez vous. Si vous trouvez que cent francs soient suffisants pour vos honoraires, nous fixerons cette somme par soirée.

— C'est trop, madame, dit Bianca, quatre cents francs par mois, c'est trop!

— Je trouve, au contraire, que ce n'est pas assez ; ainsi, puisque vous n'avez pas d'autre objection à me faire, notre marché est conclu, & vendredi prochain, à six heures & demie, ma voiture sera à votre porte. »

Comtesse DE MIRABEAU.

(La suite au prochain numéro.)



LE PATRE ET SA VACHE

L'éclat du jour baissait, j'allais à travers champs ;
Des sillons dépouillés la ligne monotone
Devant moi s'étendait, & le soleil d'automne
M'envoyait ses rayons couchants.

Un pâtre avec sa vache, attardé dans la plaine,
Sur l'horizon en feu se détachait en noir,
Attendant, pour rentrer à la ferme prochaine,
Les ombres tombantes du soir.

L'enfant était joueur ; sa compagne docile
Se prêtait de son mieux à son amusement ;
Elle le laissait faire avec un air tranquille
Et le regardait doucement.

Des humides naseaux approchant son visage,
Quelquefois sur le dos le pâtre se couchait,
Et la vache, oubliant l'attrait du pâturage,
Avec tendresse le léchait.

Alors, l'enfant joyeux, pour mieux lui faire fête,
Pressait sa vieille amie entre ses petits bras;
De peur de le blesser, elle ne bougeait pas,
Et n'osait relever la tête.

Puis, il s'éloignait d'elle et suivait au hasard
Quelque nouvelle idée en sa cervelle éclose ;
Et la vache levant son paisible regard,
Semblait rêver à quelque chose.

Cependant le soleil au couchant avait fui ;
Dans la brume du soir je les vis disparaître,
Lui, marchant le premier avec des airs de maître,
Elle, cheminant après lui.

ANATOLE DE SÉGUR.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CANARD AUX NAVETS

Flambez le canard et troussez les pattes en dedans; après qu'il est bien épluché, vous mettez un peu de beurre dans une casserole avec une cuillerée de farine; faites-la roussir de belle couleur et mouillez avec du bouillon; mettez-y ensuite le canard avec un bouquet garni, un peu de sel, gros poivre. Faites cuire également, avec le canard, des navets coupés proprement. S'ils sont durs, vous les mettez en même temps que le canard; s'ils sont tendres, vous ne les mettez que lorsque ce dernier est à moitié cuit. Quand votre ragoût est cuit à point et bien dégraissé, mettez un filet de vinaigre et servez à courte sauce.

***

GAUFRES (RECETTE HOLLANDAISE).

Prenez un litre de lait, mettez y un bâton de canelle & un zeste de citron; laissez infuser pendant deux heures, faites bouillir le lait, en y laissant ces deux ingrédients; ôtez-les quand le lait bout, & délayez avec ce lait 250 grammes de belle farine; délayez & travaillez bien cette pâte; faites roussir un bon morceau de beurre frais, ajoutez-le à la farine, mettez-y une cuiller à café de levure de bierre & cinq jaunes d'œufs; battez bien; battez les cinq blancs, délayez-les dans un peu de lait chaud, mêlez à la pâte; il faut que cette pâte soit assez liquide pour ne pas rester attachée à la cuiller.

Beurrez le fer-à-gaufres, & faites-les cuire sur un feu de bois très-clair. On sert avec du sucre en poudre.

***

CRÈME AU CHOCOLAT GLACÉE.

Quatre tablettes de chocolat à la vanille; faire cuire dans un peu d'eau, ajouter pour 5 centimes de lait; faire cuire; y mêler trois jaunes d'œufs; passer cette crème; ajouter une feuille de gélatine blanche; ajouter, quand la crème est refroidie, trois blancs battus très-serré, sucrer ces blancs d'œufs (ils prendront mieux), graisser avec un peu d'huile d'olives un moule (le renverser & l'égoutter), y verser la crème, mettre à la cave, dans de l'eau de puits ou dans de la glace. — Ajouter à la glace une forte poignée de sel gris. Il faut sept ou huit heures pour que la crème soit prise.

***

SOUFFLÉ DE CRÈME DE RIZ.

20 centimes de lait, quatre cuillerées de crème de riz, délayée dans le lait à froid; faites cuire jusqu'à l'ébullition à consistance de bouillie; ajoutez deux jaunes d'œufs, & quand la crème est refroidie, ajouter deux blancs en neige; beurrer avec du beurre très-frais le fond d'un plat qui aille au four, & bien mélanger la préparation, & mettre au four pendant un quart d'heure. Feu vif.

***

NETTOYAGE DES DENTELLES NOIRES

Lorsque les dentelles noires, même les plus belles et les plus neuves, s'entachent de moisissures, & contractent l'odeur renfermée, étendez votre dentelle et trempez un mouchoir de batiste ou de toile fine; dans un peu d'eau jaunâtre, formez une espèce de tampon, humectez, appuyez, frottez un peu, vous enlèverez facilement toutes les taches, quels que soient leur importance ou leur nombre, Mettez ensuite au soleil, s'il y en a, faites sécher et prendre l'air plusieurs jours, et votre dentelle aura repris toute sa beauté.

Les taches pourront revenir encore une fois, et même deux; recommencez la même opération, et elles ne reviendront plus.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Enfin, j'y suis rentrée, Florence, dans ce bien-aimé Paris... mais, hélas! dans quel affreux état l'ai-je retrouvé... Des ruines, ma pauvre chère, partout des ruines, depuis la Bastille jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, depuis les hauteurs de Montmartre & des Batignolles jusqu'aux extrémités du faubourg Saint-Germain.

Il était pourtant si beau, notre Paris, si brillant, si élégant, si joyeux!

Comme le soleil éclairait gaiement ses rues & ses places à cette époque de l'année! comme il faisait étinceler les clochetons & les dômes de ses églises & de ses palais!... Que les arbres de ses squares & de ses parcs étaient verts & ombreux!... Que les vitrines de ses magasins étaient coquettes, fascinatrices avec leurs splendides étalages, leurs étoffes soyeuses si artistement drapées, leurs mille riens tentateurs, groupés avec tant de goût & de savoir-faire, que les plus sages s'arrêtaient charmés pour les admirer! — Et sa population, cette population qui vient de s'entre-tuer d'une manière si horrible, comme elle paraissait insouciante & heureuse de vivre au milieu de ces splendeurs!

Il y a un an, rien qu'un an, ainsi était Paris. — Il y a deux mois, rien que deux mois, tout s'y effondrait, s'y écroulait dans une épouvantable catastrophe.

L'incendie, illuminant les rues de ses clartés sinistres, avait remplacé le beau soleil printanier; les dômes & les clochetons, au lieu d'étinceler sous de joyeux rayons, s'écroulaient avec un fracas terrifiant; on pillait, on profanait les églises, on égorgeait les prêtres, on fusillait à l'ombre des massifs touffus des squares; on campait sur les gazons verts, & les vieux arbres, respectés par tant de générations parisiennes, tombaient hachés sous la mitraille. Les bombes & les obus transperçaient les maisons & faisaient éclater en mille pièces les vitrines élégantes; le sang rougissait les pavés; le pétrole incendiaire coulait à flots; la population effarée, affolée se cachait au fond des caves, essayait vainement de s'enfuir ou s'entretuait derrière les barricades; & des femmes, des enfants versaient le poison aux défenseurs de l'ordre & propageaient l'incendie avec une intrépidité féroce...

Ne te semble-t-il pas, comme à moi, Florence, que tout cela n'est, ne peut être que le plus horrible des cauchemars?... Et, cependant, rien de plus rigoureusement réel; ces ruines de notre pauvre Paris, hélas! sont là pour le prouver à chaque pas.

Veux-tu, amie, que nous les parcourions ensemble, ces ruines? Déjà une plume aimée des abonnées du *Journal des Demoiselles* leur a fait faire ce triste pèlerinage... mais depuis cet instant l'aspect en est un peu modifié, & puis se lasse-t-on jamais de revoir, tant qu'il en reste vestige, ce qu'on est appelé à regretter si longtemps peut-être?

Par où commencerons-nous? Si tu le veux bien, ce sera par le logis de notre bonne & dévouée Thérèse qui n'a pas un seul instant quitté Paris ni son vieux père, & qui m'a avoué pourtant avoir failli mourir d'effroi, la brave petite poltronne, pendant ces jours de fusillade & de terreur.

« J'aurais doublement tremblé, ajoutait notre amie en me racontant ses frayeurs, si ma jeune sœur avait été là; mais une de nos parentes avait bien voulu emmener Pauline hors Paris, & il ne me restait à craindre que pour mon père, qui, en vieil & intrépide soldat qu'il était, enrageait de ne pouvoir se joindre à l'armée de Versailles, mais, grâces à Dieu, ses rhumatismes & sa fille sont parvenus à le retenir dans son fauteuil. »

Thérèse habite, tu le sais, les hauteurs des Batignolles, au coin d'une rue. Des fenêtres de sa chambre à coucher, on apercevait le mont Valérien; de la cuisine, les buttes Montmartre; de son balcon, avec une longue vue, Clichy-la-Garenne, Levallois, Asnières, etc. Tu juges si les terreurs de la pauvre petite ont été souvent justifiées.

Bref, il ne lui est rien arrivé, ni à son père non plus, rien qu'un ennui très-vif, un vrai petit chagrin. Un joli meuble ancien, que notre amie con-

servait comme une relique en souvenir de sa mère, à laquelle il avait servi de corbeille de mariage, fut mis en pièces par un éclat d'obus qui ne fit aucun autre mal dans l'appartement.

« Je pleurais de regret devant ce cher vieux meuble, me racontait à ce sujet Thérèse, quand la pensée me vint que ce même éclat d'obus aurait pu tout aussi bien tuer mon père... Alors je ne songeai plus à pleurer, je t'assure, mais à remercier Dieu, qui m'avait épargné une pareille douleur au prix d'une simple contrariété. »

C'est ainsi, Florence, que notre Thérèse sait se résigner à toutes les épreuves qui peuvent lui survenir. Je lui demandais un jour son secret pour cela.

« Je prends toujours les choses par leur meilleur côté, me répondit-elle en souriant, & je mets au pire ce qui aurait pu m'arriver, afin de me consoler de ce qui m'arrive. »

Le moyen est bien simple, mais c'est son application qui ne l'est pas.

Mais, Florence, revenons donc à notre triste promenade à travers les décombres.

Voici d'abord, en sortant de chez Thérèse, sur la place Clichy, la statue du général Moncey, le défenseur de cette partie de Paris lors de la première invasion. Elle fut achevée & inaugurée tout juste au moment où la guerre éclata de nouveau avec la Prusse, & reçut immédiatement le baptême du feu, la pauvre statue!... mais elle supporta bravement & sans vaciller sur son piédestal, les balles, les obus & les boulets qui y laissèrent pourtant quelques déchirures.

Là-bas, sur le côté, non loin de la porte Maillot, sont les ruines de Neuilly, si charmant l'été; de Levallois, dont je n'en dirai pas autant à coup sur!... Puis les restes de ce qui fut l'avenue de l'Impératrice & de ce ravissant bois de Boulogne, notre chère promenade d'autrefois. Hélas! hélas! Florence,

Nous n'irons plus au bois,
Les arbres sont coupés!...

Ne te paraît-il pas navrant, ce refrain que nous chantions si joyeusement lorsque nous étions petites filles?

Plus loin encore, à deux pas des beaux ombrages que les nécessités de la guerre n'ont pu respecter, ces toits effondrés, ces gouffres béants, ces pans de murs noircis, & debout comme par miracle, ce pêle-mêle indescriptible de débris de toutes sortes, c'est Auteuil, ce sont ses riantes villas si recherchées des artistes et des rêveurs... Passy est moins endommagé. Quant aux Ternes, qu'on disait d'abord en cendres, je crois qu'il y a eu surtout beaucoup de carreaux cassés... Il y a longtemps déjà qu'ils sont remis.

Mais quoi, notre arc de Triomphe, ce gigantesque souvenir d'un temps plus glorieux n'a pas même été respecté par les boulets?

Et les Champs-Élysées avec leurs fontaines, leurs riantes corbeilles fleuries, leurs cafés-concerts, leurs baraques en pleint vent, l'amusement des badauds grands & petits, qui les eût reconnus il y a un mois?

Nous voici à la place de la Concorde. Que de ruines, bon Dieu! que de ruines encore... D'ici l'on aperçoit de longues murailles percées à jour & à demi écroulées & noircies : c'est ce qui nous reste des Tuileries, de ces majestueuses Tuileries commencées par Catherine de Médicis, embellies successivement par Henri IV, Louis XIII, Louis XIV & Le Nôtre; habitées par l'infortuné Louis XVI, par Bonaparte, premier consul, puis empereur; par la famille de Bourbon, d'Orléans, par Napoléon III. Les Tuileries enfin, qui ont résisté aux fureurs populaires de 1830 & de 1848, & qui viennent de s'effondrer misérablement sous le pétrole des incendiaires de 1871.

Les vandales n'ont pas même eu pitié du fameux marronnier du 20 mars! Ils l'ont criblé de balles! Heureusement cette cruelle année finira tout comme si elle avait été prospère, & le printemps reviendra cicatriser les blessures de ce tronc vénérable autour duquel tourbillonnèrent tant de rondes enfantines. Pourquoi ne peut-on espérer que toutes les douleurs causées par cette abominable guerre du dedans et du dehors se cicatriseront aussi aisément!...

En attendant, il est bien triste, ce beau jardin des Tuileries. Plus de gazons, plus de fleurs, plus de jeux... Des centaines de chevaux qui broutent les pelouses & piétinent les massifs; des soldats qui ont dressé leurs tentes sur la terrasse et se livrent, sous les yeux du public, à une foule d'occupations pittoresques; d'inexorables grilles qui soir & matin restent fermées aux bambins désorientés, & n'ont pour horizon que des ruines, des ruines, & encore des ruines!

La rue de Rivoli, avec son ministère des finances à terre, est navrante à voir!

Et de l'autre côté de la Seine, ce n'est guère plus gai : c'est la rue de Lille, la rue du Bac, le carrefour de la Croix-Rouge, qui présentent aux yeux leurs monceaux de décombres, & les échafaudages dressés de toutes parts pour essayer de réparer les dégâts réparables; car dans ce quartier, chère Florence, je ne sais pas s'il est une seule maison qui n'ait reçu son petit éclat d'obus ou n'ait subi son petit commencement d'incendie.

Une ruine splendide entre toutes ces ruines, c'est celle de l'Hôtel de ville. Les premiers jours surtout, elle était réellement admirable d'horreur! Notre pauvre vieil Hôtel de ville!... N'est-ce pas terrifiant d'avoir à en écrire des choses pareilles?

Et encore, je ne t'ai pas parlé d'une foule d'autres monuments endommagés ou disparus... non plus que des magasins, des cafés, des théâtres, des maisons particulières, des bâtiments de tous genres brûlés, écornés, mis à sac; non plus surtout que des trop nombreuses & si nobles, si saintes

victimes des événements de ces affreux huit jours. C'est horrible!...

Pourtant, au milieu de tous ces décombres, de ces misères, de ces deuils incalculables, la vie renaît peu à peu. Les magasins sont rouverts, les boulevards ont presque repris leur aspect d'autrefois, les étrangers affluent à toutes les gares, & les habitants de Paris y rentrent, à cette époque où, d'ordinaire, ils s'en éloignent. Chacun se réinstalle, comme il peut, chez soi, &, tout en constatant maint & maint désastre, on commence à respirer librement, car on espère désormais de meilleurs jours...

Ah! c'est que nous tous qui avons souffert & pleuré, vu notre existence bouleversée, notre avenir menacé, nous entendons en nous une voix consolante qui murmure: « La tristesse & la joie se tiennent par la main; on n'est jamais si près de redevenir heureux que lorsqu'on est à l'apogée des larmes! »

De même, mon amie, lorsqu'on est très-heureux, le malheur, hélas! est souvent caché derrière la porte, guettant le moment d'entrer sournoisement pour nous voler ce bonheur.

Mais cette année du moins, chère Florence, je ne crois pas que les Français en général, & les Parisiens en particulier, aient beaucoup à craindre cette venue sournoise du chagrin: leur dette a été trop largement payée pour qu'ils aient grand'chose à redouter encore... Rassurons-nous donc, espérons franchement dans l'avenir, & surtout comptons sur le bon Dieu, qui sait, quand il lui plaît, faire pousser des fleurs jusque sur les ruines.

Ta dévouée
JEANNE.



MODES

Il est absolument nécessaire d'apporter de grandes réformes dans la toilette des femmes, & quoique nos conseils aient toujours eu pour mobile le bon sens & la raison, nous voulons encore les modifier, & condamner tout à fait les exagérations du luxe auxquelles la mode était arrivée les années précédentes.

Les grands désastres que notre patrie vient de subir doivent rester présents à notre pensée & nous servir de leçon pour l'avenir.

Il serait du plus mauvais goût, aujourd'hui, d'afficher un grand luxe de toilette au milieu de tous les deuils qui nous entourent.

Les couleurs voyantes doivent être abandonnées pour le moment présent. Une femme comme il faut peut certainement, quand elle en a les moyens, tenir à être bien mise, & surtout apporter beaucoup de soins & de bon goût dans ses ajustements; mais nous lui recommanderons, pardessus tout l'économie, & à ses filles la simplicité. Ceci sera d'un bon exemple.

Il est très-urgent de ne pas donner des goûts de luxe & de dépense aux jeunes filles; pour cela il faut habiller très-simplement les enfants. D'autant mieux qu'ils sont cent fois plus jolis dans de petits costumes modestes qu'avec des falbalas.

Les garnitures si chargées & si compliquées des dernières années doivent être modifiées. On fait cependant encore des volants, surtout aux robes légères; mais il faut simplement les ourler ou les border.

Les biais sont très en vogue, soit en étoffe pareille, soit en étoffe différente des costumes.

Le noir est plus que jamais porté.

Les costumes de grenadine & de gaze s'ornent beaucoup avec de la petite valencienne blanche. On y met aussi des entre-deux à plat.

Quand on veut le costume tout noir, on le garnit de petites dentelles noires ou de guipures, quelquefois d'effilés.

En voici un en gaze de Chambéry, rayure satinée, noir sur noir:

Le jupon a trois ruches en étoffe pareille, coupées en travers, de façon qu'une raie de satin fasse le bord de chaque côté. La seconde jupe, taillée un peu longue, pour former beaucoup de plis étant relevée, est ornée d'une ruche un peu moins grosse que celles du jupon.

Le corsage est ouvert et à longues basques fendues sous les bras. Les manches demi-larges. Le tout garni d'une ruche tout autour.

Dans l'intérieur des manches, on met une grande garniture blanche en valencienne, guipure ou plissés de mousseline. La même chose dans le corsage.

On peut, si l'on veut, avec ce costume, mettre une ceinture de couleur.

Une large écharpe de foulard ou de crêpe de Chine se nouant autour de la taille, est ce qui va le mieux avec ce genre de toilette.

On peut remplacer la gaze de Chambéry par l'*organdi satiné*. Ce tissu est beaucoup moins cher, mais aussi moins élégant.

Le châlis est toujours très à la mode. On en fait de toutes les nuances. En général, on le garnit peu, quelquefois même pas du tout.

Le *cachemire d'Écosse*, agréable à porter, s'emploie beaucoup pour costumes ordinaires. C'est très-solide & pas très-cher. J'en ai vu à 4 fr. 90 le mètre, sur 1 mètre 20 de large.

On peut prendre des nuances claires sans crainte, le cachemire se teignant admirablement bien.

Voici deux costumes de très-bon goût:

L'un est gris perle avec cinq rubans de même couleur posés à plat sur le jupon. La petite jupe en a deux, & le corsage à basque à gros plis derrière en a un seul. Gilet de soie gris, un peu moins long que les basques, boutonné jusqu'au bas.

L'autre costume, marron, est fait de même.

A la place des rubans, ce sont des biais de grenadine marron.

Le gilet, en soie ou en laine, a des brandebourgs de grenadine jusqu'en haut.

Pour mettre avec le costume gris, un petit chapeau de paille noire, relevé par derrière. De côté, plume grise.

Pour le costume marron, un chapeau de paille brune à petits bords & calotte assez haute.

Il est bordé de faye. Grand voile de gaze enroulé autour, & de côté un nœud de faye retenant deux petites plumes de coq. Le tout marron.

Ce même chapeau en paille noire avec tous les ornements noirs est très-joli.

Le chapeau marin, quoique moins à la mode que l'année dernière, est toujours très-bien porté, surtout pour voyager.

Comme chapeau fermé, la forme Empire avec calotte un peu large & haute, est ce qu'il y a de mieux. On les orne beaucoup en hauteur, surtout avec plumes.

Toujours des chapeaux de dentelle noire.

Pour les petites filles, on fait d'assez jolis chapeaux niçois, ce qui les abrite bien du vent & du soleil. Ces chapeaux sont surtout pour la campagne & les bords de la mer.

On voit des costumes de voyage & de fatigue en mérinos beige, en petit drap & en tartan. Il y en a de gros bleu, de marron, d'autres à petits damiers noirs et blancs, avec larges bordures & franges. Ces costumes sont fort solides et ont un cachet de distinction & de simplicité.

Pour les bains de mer, on commande beaucoup de costumes en drap blanc. Cela se nettoie bien & ne s'altère pas à l'air de la mer. Quelques-uns se garnissent de velours noir, et d'effilés de laine blanche. D'autres sont tout blancs, avec gros boutons de nacre. Souvent le jupon est en taffetas ou en velours anglais noir.

Il y a cette année une quantité de percales de différentes dispositions. Des mille-raies avec larges bandes unies ou écossaises. De larges rayures, de gros pois, etc. Le tout à des prix avantageux.

La toile unie grise peut être ornée avec des galons de laine bleu, rouge, noire, etc. Cela se blanchit bien & convient aux jeunes filles.

La toile, le foulard, l'alpaga écru font de ravissantes toilettes, surtout mélangés avec du brun. On peut les garnir en guipure écrue, en biais d'étoffe pareille posés en long sur le jupon, & en rond sur la jupe, du bord de laquelle sortirait une frange de laine, de fil ou de soie. On place aussi sur ces jupons écrus des rubans ou des velours marrons en long. Ils doivent monter jusque sous la petite jupe.

J'ai remarqué un costume en gros canevas de toile brillante écrue qui m'a semblé charmant. Le jupon & le grand gilet à poches sont en cretonne à bouquets Pompadour sans garniture.

Le bas du jupon, du gilet & des poches bordé d'un ruban de soie bleue. — Boutons de soie bleue au gilet. La jupe, en toile, tout unie, très-bouffante. Large veste à basques doubles & découpées, comme aux vestes de petits garçons. Ce vêtement boutonne au col & s'ouvre largement sur le gilet. — Manches étroites.

On peut rendre ce costume plus facile à porter en remplaçant le jupon & le gilet Pompadour par un jupon & un gilet marron, soit en laine, soit en foulard.

Avec le costume Pompadour, chapeau de paille d'Italie, bordé & orné de rubans de faye bleue. Bouquet de roses, assorties aux fleurs du jupon de cretonne.

Si le jupon & le gilet sont marron, le chapeau doit l'être également.

C.

VISITE DANS LES MAGASINS

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

En dépôt chez Philippe, 24, rue d'Enghien.

La pommade vivifique, connue depuis plusieurs années, & qui a produit de si heureux résultats, & l'eau préparée avec les mêmes sucs végétaux, ne ressemblent en rien aux autres cosmétiques répandus dans le commerce; elles sont composées avec le plus grand soin par un chimiste distingué, qui a su les combiner de manière à leur donner tous les éléments nécessaires au traitement de la chevelure.

L'emploi de cette pommade prévient & arrête la chute des cheveux; l'eau vivifique sert à nettoyer les cheveux & les prépare à recevoir la pommade; en l'employant deux ou trois fois par semaine, on s'affranchit presque complètement de l'usage du peigne fin, qui est pour beaucoup dans la chute des cheveux. L'eau a aussi l'avantage d'empêcher la pommade de graisser les chapeaux & les coiffures.

Le cold-cream vivifique, composé par le même chimiste, se recommande aussi pour les soins à donner à la peau, tant pour le visage que pour les mains, qu'il blanchit & adoucit.





3799

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

EXPLICATIONS



GRAVURE DE MODES

Toilette de campagne. — Costume en foulard. — Robe de dessous en foulard rayé, garnie de ruches de la nuance de la rayure. — Tunique en foulard à semé. — Corsage à basque postillon, garni d'une ruche simulant revers. — Toque en paille anglaise, ornée de dentelle & de marguerites.

Toilette de voyage. — Costume en alpaga. — Jupon avec volant plissé surmonté d'un velours & d'un effilé en soie. — Tunique relevée sur les côtés. — Mantelet relevé au milieu du dos & retenu à la ceinture; la garniture simule un double collet. — Chapeau rond en paille belge, orné de dentelle, de roses & d'un nœud de ruban placé derrière.

Toilette de petite fille de deux à quatre ans. — Robe-blouse écossaise en sergé anglais; la robe est montée sur la pièce d'épaule par trois gros plis devant et quatre dans le dos; deux velours noirs sont posés sur la jupe, un sur la pièce d'épaule. — La manche courte, plate est également ornée d'un velours. — Une bande en batiste plissée de 3 ou 4 centimètres, est posée autour de la pièce d'épaule & remplace la chemisette; cette bande est festonnée. — Tablier en toile mexicaine, brodé en soutache de couleur ou en broderie russe.

CINQUIÈME CAHIER

Pelote avec T. R. enlacés — Entre-deux — Entre-deux — Dessin soutache — Dentelle au crochet en travers — Voile de fauteuil en tulle — Dentelle tricotée — R. J. — Feston pour volant de robe — Parure pour jeune fille — Nappe d'autel, application — Sac de voyage, tapisserie par signes — Hotte-baguier ou porte-allumettes — Pliant — M. C. — Angèle — Garniture — Mouchoir — Alphabet assorti au mouchoir.

PLANCHE V

PREMIER COTÉ.

Ceinture postillon.
Capulet n° 1, gravure 3793.

DEUXIÈME COTÉ.

Corsage à basque.

PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

ET

TAPISSERIE PAR SIGNES

Dessins de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

(Voir le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles*, pour les différents jours de la dentelle Renaissance.)

PREMIER COTÉ.

1, Entre-deux. — Dentelle Renaissance.

2, Voile de fauteuil. — Filet brodé; le carré & la dentelle sont séparés par un cadre en ruban de satin.

3, Dentelle Renaissance.

DEUXIÈME COTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

Quart d'un dessus de guéridon.

On ajoute autant de fond uni qu'il est nécessaire pour la grandeur du guéridon. On peut ne pas le faire carré, suivre en uni les contours du guéridon & poser l'effilé au niveau du bord.



LOGOGRIPHE

Hôte d'un lieu sauvage ou d'une basse-cour,
Je sors d'un œuf, oiseau de ma nature;
Ou d'un cerveau, comme Athénée un jour,
Je suis éclos; je sers aux badauds de pâture;
Pour le sage, je suis un objet de pitié.....
— Mais si vous retournez mon arrière-moitié,
De la marche, du temps interprète inflexible,
Je le fixe à vos yeux et vous le rends sensible.

MOSAIQUE

La désastreuse retraite de Russie, qui mit en deuil tant de mères, a vu à côté du courage stoïque, surhumain de Ney, d'Eblé, de Corbinau, de Drouot, des traits non moins sublimes d'amour & de dévouement. On vit une pauvre cantinière du 33me qui, à travers la neige, la glace, les frimas & les ennemis, porta sa petite fille, âgée de six mois & la préserva de tout mal. Elle en fut séparée à deux reprises & la retrouva, la première fois dans un champ, la seconde fois dans un village incendié, où une âme compatissante, une mère sans doute, l'avait déposée sur un lit. A là Bérésina, cette mère intrépide passa la rivière à cheval, dans l'eau jusqu'au cou & tenant son enfant au-dessus de sa tête. Elle la sauva & la ramena en France, sans que l'enfant eût attrapé un rhume.

***

Il y a quelques rencontres dans la vie où la vérité & la simplicité sont le meilleur manége du monde.

La Bruyère.

***

Rien n'est plus grand que l'édifice chrétien. Dieu a diminué tout le reste & nous sommes comme une cathédrale, debout & vivante, dans une solitude dévastée.

Lacordaire. (*Lettres.*)

***

Ne vous chargez pas d'une haine à soutenir; c'est un plus grand fardeau que vous ne pensez.

Mme de Sévigné.

***

La méfiance a bien aussi ses dupes.

Mme Sweechine.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : Qui aime bien, châtie bien.

RÉBUS



1729 Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

DU RESPECT

Jouir et mépriser, devise de notre temps.
(MONTALEMBERT.)

Le respect s'en va.
(ROYER COLLARD.)

Il en est des grandes crises sociales comme des graves maladies ; on se demande la cause : pourquoi ce corps si robuste est-il agonisant? pourquoi ce pays si florissant, si fier, si solidement organisé en apparence, est-il menacé d'une dissolution redoutable & prochaine? Quel est le mal qui a vaincu tant de force? quelle est la lèpre qui a consumé ce sang? Quel est le ver qui a tari tant de séve?

Et, en voyant la France minée par des feux souterrains qui menacent de la faire sauter en éclats, on se dit plus que jamais : D'où vient le mal, & comment le réparer?

Le mal a des causes multiples & qui se présentènt à l'esprit de tous, — l'irréligion, l'envie du pauvre contre le riche, l'égoïsme des classes élevées, les funestes exemples des grands, enfin, disons-le en un mot, la fuite de ces esprits divins qui murmuraient à l'oreille des uns : Patience; aux autres : Charité, & qui sont partis d'une terre livrée au culte de la matière, comme les anges, qui, avant la ruine de Jérusalem, quittaient le sanctuaire profané.

Ces funestes dissolvants, qui désagrégent la société française, ont altéré tous les sentiments propres à notre nation. Il n'en était pas autrefois de plus douce & de plus humaine: aujourd'hui, les crimes contre les personnes se sont multipliés d'une manière effrayante; il n'en était pas de plus polie: aujourd'hui, les mœurs sont rudes et grossières; il n'en était pas où la hiérarchie sociale fût mieux établie & rendue plus tolérable par une déférence & une courtoisie réciproques : il n'en est pas où le mépris de toute supériorité, où la folle chimère de l'égalité soient portés plus loin. Le respect est un mot qui se trouve encore dans les formules du langage, mais qui est banni des cœurs et des mœurs. Respecter! qui? un supérieur? Mais qui donc, parmi nous, reconnaît un supérieur? La société n'est plus cette flûte de Pan, dont les tuyaux inégaux contribuaient chacun à l'harmonie universelle; elle ressemble, dans ce qu'elle est, & surtout dans ce qu'on voudrait qu'elle fût, à la pelletée de houille que le chauffeur jette dans sa machine pour la faire avancer, & dont toutes les parcelles sont également noires, sans forme & sans autre valeur que celles qu'elles empruntent à la masse commune.

Le respect n'existe plus, & les classes éclairées & prévoyantes s'en plaignent; l'avenir les effraye, & elles souffrent dans le présent. Vous-mêmes, jeunes filles, jeunes femmes, ne vous plaignez-vous pas, chaque jour, de l'irrévérence de vos domestiques, de l'outrecuidance de vos fournisseurs, des nivellements insolents que vos inférieurs veulent établir entre eux & vous? Vos plaintes sont fondées; mais, vous-mêmes, rendez-vous à vos supérieurs, chacun en a! ce degré d'égards et de respect sans lequel la société polie ne saurait exister?

L'examen de conscience de chacun de nous, sur ce point, n'aboutirait-il pas à un *mea culpa?*....

Depuis quatre-vingts ans, les Révolutions, sous les coups desquelles la France fléchit & meurt, ont eu le manque de respect pour prélude. Les ennemis de Marie-Antoinette la chansonnaient avant que de la pousser sur la route de l'échafaud. Béranger a poursuivi de ses *flons-flons* injustes & cruels les vieux rois rendus à la France qu'ils aimaient :

Mon bon Roi, vous me le paierez !......
....
Ce p'tit-fils d'Henri Quatre......
Croyait qu'un jour d'action
On ne peut aller combattre
Sans billet de confession.
Et les *Barbons* règnent toujours.
....

Ces chansons, calomnies rhythmées, qui se gravaient facilement dans la mémoire des masses, ont préparé la Révolution de 1830. Louis-Philippe était flétri dans d'ignobles caricatures avant que de tomber du trône. Les grossiers pamphlets préparèrent cette guerre funeste où Napoléon III crut retrouver un prestige, & où il ne trouva que sa propre ruine & celle de son pays. Il serait interminable le récit des infortunes que l'esprit railleur des Gaulois a préparées à leur patrie, & la même leçon en sortirait à chaque trait de pinceau : le respect soutient les institutions & fait grandir peuples & familles; le dénigrement & la moquerie les abaissent & les poussent inévitablement vers l'abîme. Il faudrait donc relever le respect; que les prêtres le disent à leurs ouailles, les magistrats à leurs subordonnés, les instituteurs à leurs élèves; nous le disons, nous, aux mères de famille, à toutes celles qui tiennent entre leurs mains le cœur de ces petits enfants, futurs citoyens de la France, futurs auteurs des grandeurs ou des détresses de leur pays.

L'éducation de notre époque a son cachet propre, celui d'une extrême faiblesse & d'une adulation folle envers les enfants. A peine l'enfant, le *baby*, comme l'appellent les petites mères, est-il au monde, qu'il est le roi de la maison; il comprend sa puissance & il s'en sert, & bientôt on a le ridicule & triste spectacle d'un père, d'une mère priant, suppliant un bambin de trois ans, afin qu'il ne fasse pas de bruit, ou qu'il soit sage, ou qu'il daigne se laisser débarbouiller, ou qu'il consente à manger sa soupe. Et l'enfant résiste, & les humbles supplications continuent. L'autorité, le respect, la correction sont absents de cette éducation; la mère n'ose rien commander à son cher fils, elle s'apitoye avec lui sur les exigences des professeurs; elle gémit sur les difficultés du baccalauréat; elle s'ingénie à adoucir, pour le bien-aimé, toutes les aspérités; elle conspire avec lui contre les ordres du père, si le père, trop tard averti, veut régler la discipline de la famille; elle lui adoucit les prescriptions de l'Église, peu rigoureuses de notre temps! elle imagine des menus maigres meilleurs que les dîners gras · elle se prête à tous les goûts du jeune homme · son salon, *son* fumoir, il invite *ses* amis, et on le considère comme la merveille des fils si, de temps en temps, il consent à passer une soirée en famille. Disons que la plupart des fils élevés de la sorte s'en dispensent. Le jeune homme, émancipé de bonne heure, ne reçoit ni ordres ni conseils; lorsqu'après une première faute, la voix de sa mère, douce, pénétrante, timide, veut lui rappeler les préceptes de religion, de morale, d'honneur, il n'est pas rare d'entendre la voix brusque de son fils lui répondre : — Tiens! tu m'ennuies! Tout ça c'est de la blague ! Et la mère, confuse, attristée, va cacher des larmes que nulle main n'essuiera.

Pourquoi cette pauvre mère, bonne, pieuse peut-être, n'a-t-elle pu obtenir de son fils ni tendresse ni obéissance? Parce qu'elle n'a pas mis le respect dans l'éducation. Elle a ruiné de ses propres mains la puissance que Dieu lui avait départie; elle a fait déchoir l'auguste tendresse maternelle, elle l'a changée en une molle familiarité : — Je veux que mon enfant m'aime avant tout! Je ne veux pas qu'il me craigne ! entend-on dire à ces mères aveuglées. Il ne vous respectera point, & ne vous aimera pas davantage. L'enfant a besoin du respect, sentiment qui implique toujours un peu de crainte, afin de se plier à la loi divine, au travail, au devoir, obligations pénibles à la nature déchue, & vers lesquelles elle ne se porte, dans le premier âge, que par un sentiment de coërcition morale. Et que de fautes, que de malheurs on éviterait à la jeunesse en la pliant de bonne heure sous ce joug salutaire! en lui enseignant à craindre Dieu, à respecter ses parents & l'autorité légitime sans laquelle nulle société ne peut subsister!

Toutes les formules du respect seraient vaines si ce sentiment ne reposait sur le respect & la crainte de Dieu.

C'est lui seul qu'il faut craindre, et le reste n'est rien

Mais ce respect religieux, la mère en doit l'exemple à son enfant; il ne suffit même pas d'aller à la messe & d'observer les prescriptions de l'Église, il faut éloigner de cet esprit éveillé & inquiet les livres suspects, les journaux légers, &, s'il se peut, les causeurs dont l'esprit moqueur & à courte vue prend souvent pour objectif la foi & ses dogmes, le culte & ses cérémonies, l'Église & le clergé. Rien n'est insignifiant pour l'enfance : une plaisanterie qui s'émousse contre votre raison, fera de cruels ravages dans l'âme de votre enfant.

De Dieu au père & à la mère le chemin est tout tracé. C'est dans les contrées vraiment religieuses, dans les familles héritières des traditions antiques, que l'on trouve l'autorité paternelle consacrée & vénérée. Nous le savons, il est en France, dans les provinces que la contagion de l'impiété n'a pas infectées, en Alsace, en Bretagne, en Flandre, des foyers où les vertus d'autrefois subsistent toujours; le père de famille est obéi, craint & respecté, la mère est entourée de vénération; ils commandent, non-seulement aux petits enfants, mais à ceux mêmes qui ont pris place dans les rangs de la vie

& qui sont heureux encore de recevoir l'ordre ou le conseil d'un père en cheveux blancs; dans ces pays favorisés, au lieu du : — Bonjour, père; comment vas-tu? on voit le fils s'incliner avec respect & recevoir la bénédiction; on voit des filles, déjà mères elles-mêmes, solliciter tous les matins la bénédiction d'une mère couronnée d'années & de vertus; la famille y possède toute sa dignité, & ces enfants si respectueux deviennent, à leur tour, des pères, des mères honorés & chéris. Nous parlons de ce que nous avons vu, de ce que nous voyons chaque jour, & le P. Félix parlait aussi, hélas! de ce qu'il voyait lorsqu'il s'écriait avec douleur :

« Je pourrais citer des exemples qui soulèvent la » conscience chrétienne & révoltent la nature elle- » même; vous verriez avec effroi ce qu'engendre » de dureté, de grossièreté, & quelquefois de » cruauté barbare ce mépris de l'autorité paternelle » qui grandit chaque jour dans les familles d'où le » christianisme s'est enfui : des pères, devenus » vieux, brisés par l'âge & le travail, dépouillés » avant l'heure par une tendresse imprévoyante, & » cruellement abandonnés par des enfants qu'ont » enrichis leurs sueurs & leurs souffrances; les » fils, devenus riches, étalant au grand jour la folie » de leur luxe; les pères, devenus pauvres, cachant » dans l'ombre la honte de leur misère; les fils, » fortunés, joyeux, fiers dans leurs scandales; les » pères, infirmes, humiliés jusque dans leurs sa- » crifices. ..., etc. »

Les noms, les souvenirs, les exemples se pressent dans la mémoire & sous la plume en lisant ces lignes de l'apôtre qui a si bien connu son époque... Il le repète plus loin :

« J'ai vu des pères, des pères eux-mêmes, abais- » sant la paternité, pères aveugles, qui demandent » à leur amour de ruiner leur puissance, & qui » croient trouver dans une tendresse pleine d'irré- » vérence une compensation au mépris de l'auto- » rité trahie par leur faiblesse... pères insensés, » qui oublient ce qu'il y a de plus élémentaire, à » savoir que la familiarité, devant une puissance » qui a droit au respect, engendre la grossièreté, » la dureté quelquefois, & l'égoïsme toujours... »

Mais le moyen? diront les mères de famille qui nous font l'honneur de nous lire; comment réagir contre les habitudes de son temps? Tous les parents ne vivent-ils pas en grande familiarité avec leurs enfants? La plupart, en effet! & nous voyons les résultats de ces éducations, sans compter les peines. les chagrins secrets que les familles dissimulent de leur mieux. Le moyen d'obtenir le respect & l'obéissance? J'en indiquerai deux ou trois : il faut d'abord se respecter soi-même & donner, avant tout & toujours, le bon exemple; il faut que les pères, les mères se respectent entre eux : qu'il n'y ait *jamais* de discussion conjugale devant les enfants; ils prennent parti d'ordinaire & les partis ruinent les familles aussi bien que les États. Si l'on diffère d'opinion avec son mari, ne peut-on s'expliquer en l'absence de ces yeux curieux & malins, de ces oreilles ouvertes, de ces intelligences raisonneuses en attendant qu'elles soient raisonnables? Il est bon aussi de ne pas trop mêler les enfants à sa propre existence, si cette existence est agitée & brillante; les dîners, les fêtes, les conversations, la vie du monde ne sont pas faits pour l'enfance; elle y perd, avec sa simplicité innocente, le sentiment de sa faiblesse & de sa dépendance, & les parents ne gagnent rien à se faire voir, la mère en toilette de bal, le père à une table de jeu. J'ai vu de malheureux enfants abandonnés sur les canapés d'une salle de jeux publics, pendant que leur père, leur mère suivaient avec passion la rouge & la noire; quel respect filial pouvait germer dans les âmes de ces jeunes créatures, spectatrices de la plus triste, de la plus avilissante des folies?...

La forme extérieure ne peut pas être sans influence sur les sentiments du cœur; aussi, voudrions-nous voir bannir le tutoiement, si étrangement déplacé dans la bouche d'un enfant parlant à son père & à sa mère : le tutoiement, triste legs des plus mauvaises années de la Révolution, & qui est bien plus l'expression de la camaraderie que de l'affection! Lisez les lettres si tendres de Charles de Sévigné à sa mère, les lettres du vaillant comte de Gisors à son père, le maréchal de Belle-Isle, & vous verrez qu'il n'est pas besoin qu'un fils soit, pardon de l'expression, à *tu & à toi* avec sa mère & son père pour que son langage peigne l'attachement le plus délicat & le plus dévoué.

Cette grande question du respect remplirait dignement un volume & mériterait d'exercer les plumes les plus autorisées; nous ne l'avons envisagée qu'à un seul point de vue, le plus utile, le plus pratique sans doute : celui de l'éducation; la chaire chrétienne peut dire, & elle le dit, où mène le défaut de respect envers Dieu & les choses saintes; la tribune & le livre peuvent dire où mène le manque de respect envers la Loi & ceux qui la représentent ici-bas; notre pays, accablé de blessures, dit : Je fus ainsi traité par ceux qui ne respectent rien au ciel ni sur la terre. Nous, notre tâche est plus humble; nous parlons aux mères; nous disons : Ne permettez pas que votre enfant méprise, dénigre, raille ce qu'il doit respecter, ce qui est grand, beau, vénérable, depuis Dieu dans sa splendeur jusqu'au pauvre dans sa faiblesse! Ne le permettez pas, votre bonheur de mère est à ce prix, le salut de votre enfant est à ce prix, car tout s'enchaîne ici-bas : l'enfant gâté devient le fils ingrat; l'enfant contempteur devient l'homme impie; l'enfant rebelle au frein devient l'homme rebelle aux lois. Que les mères françaises implantent dans l'âme de leurs fils le respect de Dieu & du Décalogue, elles auront plus fait pour la patrie que les Véturie, que les Cornélie de l'ancienne Rome; leur œuvre, moins éclatante, accomplie à l'ombre du foyer, n'aura pas de récompense humaine, mais Dieu & la conscience suffisent à qui fait son devoir.

M. B.

LETTRES A NATHALIE

CINQUIÈME LETTRE

—

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA LECTURE

Ma chère Nathalie,

J'ai un petit reproche à vous faire.

Vous avez montré mon avant-dernière lettre à votre tante.

Madame Desmortiers, me dites-vous, ne partage point du tout mes idées au sujet de la lecture; elle ne paraît y attacher ni la même importance, ni la même vertu. Cette prétention de demander à la lecture un remède contre la légèreté de notre esprit, une méthode qui pourvoie à la direction de nos facultés lui semble une véritable chimère, une de ces utopies dont on peut s'entretenir dans la conversation, mais qu'aucun homme sérieux ne s'aviserait de mettre en pratique.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, ma chère cousine, que madame votre tante me range dans la catégorie des rêveurs. Elle m'a toujours reproché de poursuivre l'idéal, & n'admet pas, quant à elle, qu'on doive lui faire la moindre place dans sa vie.

Si, au lieu de m'adresser à vous, ma chère enfant, c'est-à-dire à une personne dont je suis sûr, & auprès de laquelle la vérité trouve un accès facile & complaisant, j'avais eu pour correspondante madame Desmortiers, dont le siége est fait, & qui a son parti pris sur tout, je me serais donné garde, comme vous le pensez bien, de tenir le même langage. Je n'aurais point compromis mes recommandations, sachant d'avance qu'elles seraient mal accueillies.

En général, ma cousine, soyez très-sobre de confidences & de communications à propos des lettres que vous pouvez recevoir; autrement, vous risqueriez, comme il vous arrive aujourd'hui, de commettre une indiscrétion involontaire, & de heurter mal à propos des personnes auxquelles on n'aurait jamais dit ce que vous vous avisez de leur faire lire.

Comment voulez-vous que madame Desmortiers puisse être de notre avis, & attacher à la lecture l'importance que nous lui donnons, vous & moi? Vous ignorez donc que vos trois grandes cousines ne lisent pour ainsi dire jamais? Madame Desmortiers regarde leur éducation comme entièrement terminée. Elle dit à qui veut l'entendre qu'il ne leur reste plus rien à apprendre maintenant, & que ce serait temps perdu de leur continuer quelque culture.

J'approuve beaucoup votre tante de n'avoir jamais développé devant vous ses théories à ce sujet. Madame Desmortiers n'ignore pas combien elle s'éloigne ici des idées de vos parents, & je lui sais bon gré de n'avoir rien dit qui pût vous suggérer une contradiction. Ajoutez-y qu'habitant, elle & vous, aux deux extrémités de Paris, vous ne pouvez pas, malgré votre bon désir, vous rencontrer aussi souvent que vous le voudriez. La mauvaise santé de votre mère vous retient auprès d'elle, vos cousines éprouvent peut-être, sans l'avouer, quelque regret & quelque honte du régime intellectuel auquel elles sont condamnées, & c'est ainsi que vous en êtes à ignorer encore les détails que je vous apprends ici.

Savez-vous que vos cousines, avec leur fortune, leurs toilettes, leurs loisirs, l'argent qu'on dépense pour elles & les divertissements qu'on leur procure, n'ont pas, dans leur journée, deux heures pour cultiver leur esprit, ni dans leur budget un chapitre pour acheter quelque bon ouvrage? Vous pouvez entrer chez elles à toute heure du jour & les surprendre dans leur intimité, vous les trouverez alignées contre une des parois du salon, ou groupées autour de quelque table, tirant l'aiguille ou brodant, jamais tenant un livre & prenant la peine de s'y intéresser avec quelque suite et quelque effort. Si, réduites à la mendicité intellectuelle & forcées de tendre la main afin de procurer par des emprunts quelque nourriture à leur esprit, elles vous demandent un ouvrage, leur intelligence est devenue tellement débile, leurs idées sont tellement faussées, qu'elles s'informent avant tout si cet ouvrage est capable, non pas de les instruire, mais de les amuser.

Je m'anime malgré moi, Nathalie, & je me laisse aller, bien à tort, à quelque vivacité, comme si j'en voulais à vos cousines, pauvres enfants,

dont l'éducation la plus essentielle reste incomplète & qui s'en apercevront inutilement plus tard.

Je me suis souvent demandé s'il n'était pas de mon devoir d'aborder franchement ce sujet avec madame Desmortiers. Après mûre réflexion, j'ai dû y renoncer & je n'ai encore rien vu ni rien découvert qui puisse me faire repentir de cette résolution & revenir sur ce parti. Madame Desmortiers est un de ces esprits étroits & raides qui soupçonnent leur insuffisance, & prêtent volontiers à autrui le mauvais dessein de la leur faire sentir. De pareils caractères n'admettent pas la discussion. Ils éprouvent comme une répulsion instinctive pour toute idée qu'ils seraient incapables de découvrir & peut-être de comprendre. Vous jugez par là, Nathalie, si les réflexions de ma lettre pouvaient être les bienvenues.

C'est le châtiment légitime & mérité de tous ceux qui outrent l'importance de l'argent, d'en ignorer l'usage & d'en perdre les avantages les plus réels, à mesure que la fortune leur en multiplie les ressources.

Voilà des jeunes filles qui ne sauraient sortir sans avoir une voiture à leurs ordres, qui trouvent tout simple de ne point prolonger l'existence éphémère d'une toilette au delà d'une saison, qui ne se sont jamais vu refuser une fantaisie, un désir, un voyage; & cependant elles en seraient peut-être encore à découvrir dans toute leur vie l'emploi de cinquante francs consacrés à l'achat de quelque ouvrage littéraire ou historique d'une valeur réelle. Leur mère trouve bon qu'une série de visites suspende leur travail pendant toute une après-midi, que des promenades, des excursions, des expéditions véritables leur prennent des jours & des semaines, & s'il leur arrivait de lever franchement la dîme de leurs matinées au profit de quelque étude suivie, & pour se familiariser avec tant de chefs-d'œuvre qu'elles ignorent, votre tante n'hésiterait pas à blâmer & à défendre cet emploi de leur temps.

Le premier de tous les luxes, ma chère Nathalie, n'est pas l'ameublement des salons, la recherche de la table, la jouissance d'un palais ou d'un château, mais bien cette supériorité personnelle, cette distinction que rien ne remplace, cette jouissance de soi-même que rien n'égale.

Je me demande quelles bonnes raisons peuvent avoir des parents sages pour réduire un enfant à ce que j'appellerai volontiers le minimum d'instruction & de connaissances, à cette éducation première qui n'est rien, si elle ne devient pas le point de départ & l'initiation de la seconde.

Ce serait rendre un grand service aux pères & aux mères que de leur bien montrer le néant & l'insuffisance de ces notions élémentaires auxquelles on réduit la jeunesse. C'est une espèce de culture préparatoire, un dégrossissement qui vous empêche sans doute de demeurer à l'état brut. Je compare volontiers cette première instruction à la bonne habitude de se laver suffisamment, & de ne point paraître dans le monde les mains sales. Ce serait toutefois se tromper étrangement que de voir, dans ces précautions de vulgaire propreté, ce qui peut constituer l'homme du monde & l'habitude des bonnes compagnies.

Dans ces premiers temps de la vie & cette première inexpérience de nos facultés, nous n'avons pu apprendre que l'essentiel. Notre intelligence est à peine ouverte. Les notions qu'on lui a données n'ont pas pour but de la satisfaire, mais de l'inviter à une curiosité nouvelle. De la même façon que la connaissance de l'alphabet vous permet de déchiffrer les mots & de suivre les phrases, les rudiments de savoir qu'on nous a communiqués doivent nous servir à pousser plus avant, & à acquérir ensuite par nous-mêmes une maturité plus sérieuse.

Franchement, les jeunes filles, destinées comme vos cousines à se marier, à épouser des hommes d'une situation élevée, d'une distinction incontestable, d'une instruction variée, des hommes ayant entre les mains des fonctions importantes; ces jeunes filles peuvent-elles s'en tenir à ce premier bégaiement de leur esprit? Ne faut-il pas qu'avant de prendre leur rang & leur place dans le monde, comme les compagnes & les égales de leurs maris, elles aient fait au moins quelque effort pour dépasser l'enseignement primaire & se familiariser avec des écrivains de quelque élévation & de quelque valeur?

Au point de vue de la vie réelle, tout ce qu'elles ont appris ne saurait compter. Il n'y a là ni science ni réflexion, mais tout au plus le moyen d'en acquérir, en persévérant dans un travail éclairé.

Est-ce vraiment de l'histoire ou seulement quelque chose qui y ressemble que ces résumés informes, obscurs, hérissés de dates & de faits, où la mémoire prévient le jugement, & d'où toute vue d'ensemble, toute forme littéraire paraît exclue? Peuvent-elles, de ces leçons mal faites ou de ces rédactions copiées sur leurs notes & répétées par cœur, avoir tiré en effet quelque appréciation personnelle? Sont-elles en mesure, non pas même de trouver par elles-mêmes des rapprochements dans les événements de l'histoire contemporaine, mais même de saisir toujours les origines & les conséquences des faits? Quel moment attendent-elles, & à quel parti vont-elles se résigner? Ont-elles accepté cette infériorité irrémédiable d'ignorer, comme le dit Bossuet, le genre humain? Ou bien espèrent-elles inventer plus tard dans leur ménage des heures de loisir où elles auront moins de soucis que pendant ces journées dissipées à l'aiguille?

Il n'est pas nécessaire avec vous, Nathalie, de parcourir en détail les diverses branches de connaissances qui les invitent à quelque application. Je pourrais répéter, avec autant de raison & de force, de la littérature ancienne, moderne, fran-

çaise, étrangère, de l'éloquence de la chaire, de la morale, de l'apologétique chrétienne, ce que je viens de dire de l'histoire elle-même.

N'est-il pas honteux qu'on perde ainsi ce temps irréparable de la jeunesse, qu'on laisse ces esprits actifs & ardents contracter d'irrémédiables habitudes de paresse intellectuelle? C'est ainsi qu'on prépare à des maris stupéfaits & découragés ces jeunes femmes qu'importune toute conversation de quelque prix. En vain cet homme distingué s'efforce-t-il de mériter l'attention de sa compagne par l'intérêt de son récit, l'importance de ses découvertes, la grandeur ou le génie même de ses vues; il faut qu'il renonce à se faire illusion; elle n'a pas même la convenance de paraître l'écouter. Elle aspire, non pas à le comprendre, mais à le voir terminer; & s'il était assez hardi pour lui demander la raison de cette indifférence, elle lui répondrait avec le même aplomb que si elle avait trouvé une excuse valable : « Cela m'ennuie! »

Pauvre jeune femme! En effet, tout ce qui a une valeur & une portée, tout ce qui suppose quelque fermeté de jugement, quelque suite dans la pensée, quelque élévation de l'esprit, l'ennuie & la déconcerte. Elle a trop conscience de son infériorité, & en même temps trop d'amour-propre pour s'aventurer sur ce terrain. Elle ressemble à ces joueurs médiocres qui refusent de tenir les cartes, dans la crainte de commettre une école & de recevoir quelque boutade de leur partenaire.

Il résulte de ce mélange d'incapacité & d'orgueil, de vanité & d'ignorance, qu'elles deviennent inaccessibles à tout progrès. Au lieu d'entrer, comme on doit le faire, dans ce courant d'idées plus élevées & plus larges où les attire le mouvement même de leur vie, elles se défendent de toute lumière, de toute réflexion, de tout effort intellectuel comme d'une offense à leur amour-propre, comme d'un aveu de leur impuissance. Il en résulte que, pour avoir manqué cette dernière préparation de leur esprit, la vie n'a plus pour elles d'enseignements; elles se sont réduites à n'en plus tirer parti. Elles se renferment dans une médiocrité de jour en jour plus inférieure, toutes disposées, à mesure que leur esprit se rétrécit & s'atrophie, à montrer plus d'indifférence & de dédain pour tout ce qui respire la science & la vérité.

Me voilà bien sûr, cette fois, ma chère Nathalie, que vous ne ferez voir cette lettre ni à madame Desmortiers ni à ses trois filles. Ce que je viens de vous dire me confirme de plus en plus dans ma résolution de garder le silence vis-à-vis d'elles. Vous apprendrez plus tard, ma chère cousine, que, si l'on peut quelquefois, par esprit de dévouement, accepter l'humble rôle d'un prophète prêchant dans le désert, il convient de considérer aussi, avec la prudence convenable, si vos représentations ne seront point prises du mauvais côté, & si, avec tout votre bon vouloir, votre zèle inconsidéré n'aura pas pour résultat de vous rendre hostiles des parents ou des amis.

Profitez de cet exemple, Nathalie, pour ne point imiter vos cousines. Dites-vous bien que l'éducation des jeunes filles n'est point terminée à seize ans; mais au contraire qu'elle commence précisément à cet âge. Tout ce qu'elles ont appris jusque-là se réduit à un pur exercice de la mémoire, souvent à une simple occupation de leur temps, suffisante pour leur enseigner un certain ordre & une certaine discipline, mais non point du tout pour fortifier leur esprit & pour meubler leur pensée. C'est de seize à vingt-un ans, dans cet espace laissé vide entre la pension & le mariage, entre les exercices de l'élève & l'indépendance de la maîtresse de maison, que se placent les années véritablement fécondes & les travaux véritablement profitables. Les jeunes filles qui pendant ce temps se sont laissé confisquer par le matérialisme des occupations manuelles où l'indolence de l'oisiveté morale garderont toujours la tache de ce péché originel. Vous les reconnaîtrez plus tard dans le monde à ce double signe, qu'elles joindront au vide de leur pensée une grande présomption de jugement, & l'incapacité d'apprendre à la prétention de savoir.

Je rendrai, Nathalie, mes conseils plus pratiques en vous communiquant à votre retour une petite liste d'auteurs tant anciens que modernes dont je voudrais vous voir faire votre fréquentation habituelle. Les littératures ne sont pas aussi suspectes que l'imagine l'ignorance. Il y a encore, dans la nombreuse famille des grands écrivains aussi bien que dans les relations du monde, force honnêtes gens avec lesquels nous n'avons qu'à gagner. N'imitons pas les hommes grossiers & malappris qui regarderaient cette intimité délicate comme trop chèrement achetée par le sans-gêne auquel il leur faudrait renoncer & la politesse qu'il leur faudrait apprendre. De même, Nathalie, ne renonçons point à ces relations littéraires, sous prétexte du sacrifice que demanderaient une ou deux heures dérobées à notre paresse, à notre frivolité, ou même à un travail inférieur.

Votre affectionné cousin,
ANTONIN RONDELET.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

L'Écosse vient de célébrer brillamment le centième anniversaire de la naissance de Walter Scott, l'Arioste du Nord, le conteur original & puissant qui a enchanté notre jeunesse, le seul romancier peut-être dont les romans n'aient pas fait de mal. Il naquit d'une famille modeste, qui pourtant avait sa part de célébrité dans les légendes de la vieille Écosse. Ses ancêtres avaient guerroyé aux jours anciens; ils avaient défendu, comme d'autres barons d'Avenel, cette lisière de terrain qu'on nommait le *territoire contesté;* ils avaient maraudé le long de la frontière anglaise; le souvenir d'une de ses aïeules, Anne Scott, la fleur du Yarrow, est demeuré vivant dans ses ballades, & le petit Walter, enfant maladif, se plaisait à entendre une de ses tantes, qui, en filant sa quenouille, lui chantait des *romanceros* à la gloire de Bruce & de Wallace; il a raconté lui-même, dans *Marmion*, avec quel enthousiasme il écoutait un berger qui, dit-il, « m'ensorcelait l'esprit de tant d'histoires de maraudeurs du Sud, poursuivant leurs rapines à travers nos bleuâtres Cheviots, » & d'autres témoins des vieilles guerres où les clans écossais balayèrent les rangs écarlates.

« Je me retrace, dit-il plus loin, chaque visage familier qu'éclairait notre feu du soir; celui de l'aïeul à cheveux gris, sage sans être lettré, simple & bon, issu du plus vieux sang d'Écosse, à l'œil clair, vif & perçant, qui témoignait dans sa vieillesse de ce qu'avait été son printemps; notre vieux voisin, hôte toujours bienvenu, convive familier, qui tenait du savant & du saint, la grand'mère, dont j'étais l'enfant choyé, aimé, caressé toujours... »

L'enfant chétif, élevé à la campagne, devint robuste, & il put s'appliquer à l'étude. Il fut élève très-distingué du collége d'Édimbourg, & pourtant il se reprochait plus tard de n'avoir pas assez appris, pas assez approfondi les connaissances humaines, & il disait (que la jeunesse veuille bien remarquer ceci) : — « C'est avec un amer regret » qu'arrivé à l'âge mûr, je me reporte aux occa- » sions de m'instruire que j'ai négligées dans le » cours de ma vie; je donnerais moitié de la répu- » tation que j'ai eu le bonheur d'acquérir pour » fonder le reste sur une solide base de science » acquise. »

Et l'homme qui parlait si modestement de lui-même, possédait les langues anciennes, quatre langues vivantes, avait des connaissances rares en histoire & en archéologie, & l'étude assidue des lois ne l'avait pas empêché d'acquérir une érudition littéraire aussi profonde que variée.

Il débuta dans les lettres par une traduction de la ballade de Bürger, *Léonor*, & bientôt après il publia les *Chants des Frontières d'Écosse*. Sa muse s'essayait, & bientôt elle se lança dans la carrière : des poèmes, sans nom d'auteur, attirèrent l'attention du public, d'autant plus vivement qu'ils ne s'inspiraient que de l'histoire de l'Écosse, & que les noms chéris des lacs & des montagnes, des chefs & des rois de la Calédonie illustraient tous ses chants. *Marmion*, *le Lord des Iles*, *la Dame du Lac*, *le Lai du dernier Ménestrel*, *Rokeby*, captivèrent tous les esprits; jusqu'en Angleterre, les hommes les plus distingués, Canning, George Fox mêlaient de loin leurs applaudissements à ceux de la foule écossaise. Durant la campagne de Portugal, un officier écossais lisait à ses soldats des passages de *Marmion* qui les faisaient pleurer, tant les noms de la patrie sonnaient harmonieux à leurs oreilles; & même à travers les voiles plus ou moins opaques d'une traduction, on comprend le charme de ces descriptions colorées, de ce tableau des anciens jours encadré dans les paysages de la patrie, restés toujours les mêmes, & l'on regrette que le noble pays de France, le plus beau royaume après celui du ciel, attende encore son poète! Saint Louis, Jeanne d'Arc, Duguesclin, Condé, valaient bien Robert Bruce, Lorn, Douglas, & les chefs obscurs des hautes terres d'Écosse!

Enfin, il publia son premier roman, *Waverley*, qui obtint un immense succès, que légitimaient les souvenirs, presque récents encore & si touchants, de l'expédition de Charles-Édouard en Écosse. *Guy Mannering* succéda à *Waverley*, & là l'incognito de Scott, déjà deviné, fut trahi par la ressemblance de Mannering avec l'auteur lui-même, qui avait eu aussi, dans sa jeunesse, le goût des études astrologiques. Dans *l'Antiquaire*, John Oldbuck est le portrait vivant d'un des vieux amis de sa famille. Deux chefs-d'œuvre, ces deux romans! Madame de Staël signalait l'enterrement du jeune pêcheur, dans *l'Antiquaire*, comme un

des morceaux les plus pathétiques qu'on eût écrits dans aucune langue, & l'illustre lord Holland disait qu'il n'avait pu quitter *Guy Mannering*, le soir où l'ouvrage lui était arrivé, & que cette nuit-là, sa goutte seule avait dormi.

La Prison d'Édimbourg parut, & combien la candeur de Jeanie Deans, la pureté de sa conscience attachèrent tous les cœurs! *Les Puritains d'Écosse* eurent de grandes sympathies dans le pays où s'étaient passés ces drames sanglants, & où les noms de Claverhouse & de Burley étaient encore si populaires.

Il en fut de même de *Rob-Roy*; le beau caractère de Diana Vernon, sa piété filiale, la vive peinture des mœurs & des paysages de la haute Écosse donnent un vif attrait à cet ouvrage & font pardonner à l'intrigue, un peu faible, un peu obscure. Diana Vernon est, dit-on, le portrait à peine idéalisé de miss Cranstown, que Scott avait tendrement aimée, inutilement aimée; elle lui préféra un étranger, le comte de Purgstall, & s'établit avec lui en Styrie.

Ivanhoé ouvrit une nouvelle veine : c'était le roman historique dans sa splendeur; il faisait revivre le passé, enseveli dans les chartes & les chroniques, & à cet admirable tableau des mœurs d'autrefois, si vrai, si spirituel, si coloré, depuis le porcher Gurth sous la chênée jusqu'au grand-maître des Templiers dans sa commanderie, il ne manque qu'une chose, une appréciation plus impartiale du catholicisme. Les premières scènes de *Richard en Palestine* sont admirables, & l'on ne peut oublier le désert, le combat entre Saladin & le chevalier écossais, & la chapelle d'Engaddi. *Le Connétable de Chester* est le plus faible de ces romans consacrés aux croisades, & pourtant il renferme encore des pages émouvantes.

Un succès inouï accueillait chacun des ouvrages de Scott, & la gloire s'ajoutait pour lui comme un suprême rayon à toutes les félicités humaines. Il avait épousé une Française (mademoiselle Charlotte Charpentier, de Lyon); elle lui avait donné trois beaux enfants; il devait à son travail assidu une magnifique résidence, nommée Abbotsford, qu'il avait ornée, embellie avec toute sa passion d'Écossais & d'antiquaire. Tout un peuple de paysans & d'ouvriers vivait heureux à son ombre; un peuple d'amis, d'admirateurs, de savants, d'artistes, remplissait la demeure féodale. « Je trouvai la maison pleine, écrivait en 1817 le peintre Wilkie. Scott, du matin au soir, promenait ses convives au proche & au loin, à pied, en voiture, à cheval. Il donnait la vie à tous les pittoresques environs qu'il nous faisait parcourir. Chaque ruine a son histoire, chaque gué sa légende; pas de colline, de taillis, de fontaine, qui n'eussent leur chanson... Scott était connu, aimé, à plusieurs lieues à la ronde, de chaque fermier, de chaque paysan. Tous échangeaient avec lui des poignées de main cordiales. N'était-il pas leur recours, leur protecteur, leur conseil?... »

Il continue plus loin :

« C'était Scott surtout qu'il fallait voir & ouïr. Je l'étudiais, je le contemplais, assis sur son large fauteuil; son beau lévrier Maida (que je me promettais bien d'introduire dans mon tableau) demeurait couché à ses pieds & relevait la tête de temps à autre, quand son maître élevait la voix, comme s'il eût pris intérêt à ce qu'il disait. Des livres anciens, des débris curieux d'antiquités, des fossiles tirés des fouilles voisines ou envoyés de pays lointains, épars sur des tables gothiques autour du schérif lui fournissaient d'intéressantes allusions, d'amusantes anecdotes. Quel physionomie vivante! cher grand, excellent homme! Ses traits qui eussent paru vulgaires sur un tout autre visage, illuminés par l'âme qui brillait à travers ses yeux, à travers son sourire, & qui éclatait dans sa parole, acquéraient soudain une beauté, une distinction bien au-dessus de celle qui tient à la pureté & à la finesse des lignes. Ah! que de fois j'ai désespéré de rendre justice à ce visage-là! »

Wilkie se trompait : le portrait de Walter Scott, entouré de sa famille, bien posé au milieu d'une sauvage bruyère, bornée par le Tweed, est une des belles œuvres de l'artiste; le bon chien Maida y figure; les filles du romancier portent le costume écossais, si cher à leur illustre père; le *snood* retient leurs cheveux, & leurs pieds nus foulent légèrement le sol. Leur mère, jolie encore, en attirail de fermière, figure au second plan.

Le bonheur est peu stable ici-bas, & quoique celui de Walter Scott fût aussi noblement porté que justement mérité, il subit le sort commun. La faillite des maisons d'imprimerie Constable & Ballantyne, à laquelle Walter Scott avait confié ses fonds, causa sa ruine.

« L'auteur de *Waverley* ruiné! s'écriait à cette nouvelle le comte de Dudley; que chaque homme à qui il a procuré des mois de plaisir lui donne seulement six pence, & demain matin, il se lèvera plus riche que Rothschild. »

Il ne recourut pas à la générosité de ses admirateurs, mais bien au travail, son fidèle compagnon depuis tant d'années :

« O invention! réveille-toi! s'écriait-il dans des pages écrites pour lui seul. Puisse l'homme être bon! puisse Dieu être propice! »

« S'ils me le permettent, dit-il plus loin en parlant de ses créanciers, je serai leur vassal tout le reste de ma vie. Je ne veux pas être appelé insolvable!... »

Il reprit donc sa plume, &, le cœur brisé, il écrivit. Il publia les *Chroniques de la Canongate*, *les Contes d'un grand-père à son petit-fils sur l'histoire d'Écosse*, *la Jolie Fille de Perth*, roman tout à fait digne de ses plus brillantes années; *Anne de Geierstein*, une *Histoire d'Écosse*; des *Lettres sur la Démonologie*, une *Biographie des Romanciers anglais* & bien d'autres écrits qui usaient ses forces & sa vie. De grandes douleurs étaient tombées sur lui : il avait perdu sa femme & son petit-

fils, & c'était seul, privé de la tendre compagne qui pensait avec lui, qu'il devait affronter la vieillesse, les infirmités & la ruine. Tel fut le sombre déclin de cette existence si paisible au début, si brillante au milieu de son cours, si attristée à la fin. Il supporta ses peines en homme et en chrétien, navré au fond, ferme au dehors, et pendant six ans, il travailla sans relâche pour satisfaire à ses obligations. La maladie seule mit fin à ce labeur obstiné; plusieurs attaques de paralysie mirent sa vie en danger. Les médecins ordonnèrent les voyages; le grand romancier fut conduit par ses enfants à Rome, à Naples, à Malte; il fut reçu partout avec une chaude sympathie; mais le regret du sol natal le travaillait, & il obtint enfin qu'on le ramenât en Écosse.

Il eut quelques jours heureux en revoyant la Tweed, les ruines de Melrose, Abbotsford, ses vieux amis & jusqu'à ses chiens, qui lui léchaient les mains.

« J'ai vu bien des pays, de beaux endroits, disait-il, mais rien qui me plaise comme ma propre maison. » Il essaya de travailler, la plume lui tomba des mains. Des larmes muettes roulèrent sur ses joues. « C'est fini, » dit-il.

Il se fit lire l'Évangile par son gendre, & de temps en temps, durant le calme qui précédait l'agonie, on l'entendait murmurer les chants de la liturgie catholique, le *Dies iræ* & le *Stabat*.

« Soyez bons! dit-il à ses enfants avant que d'expirer, soyez bons! »

Sa mort ressembla à un tranquille sommeil; c'était le 20 septembre 1832. Ainsi s'éteignit cette brillante lumière, cette vive imagination qui avait tenu l'Europe en suspens; qui avait amusé, touché, intéressé toute une génération.

Walter Scott n'a pas été remplacé; tant de talent, de fécondité & de moralité ne se sont plus trouvés ni en Angleterre ni en France, & l'Écosse a raison de célébrer la mémoire de celui qui a donné plus d'éclat au nom de sa patrie que ne l'avaient fait rois & preux, poëtes & chevaliers.

M. Bourdon.



LA PARESSE

(FIN)

En quittant la marquise, Bianca se rendit chez ses Anglais; mais cette fois, ce ne fut pas la vieille gouvernante qui la reçut, un auditoire complet l'attendait. La dynastie des Merington était alignée autour du salon avec des amis invités pour entendre la voix merveilleuse de la maîtresse de chant.

Bianca, en apercevant deux jeunes filles parmi les auditeurs, pensa que le nombre de ses élèves allait peut-être augmenter. Pour la pauvre enfant les triomphes de l'amour-propre étaient peu de chose en comparaison de la question d'argent, ou, pour parler plus exactement, de la question d'avoir ou de ne pas avoir le pain quotidien.

Tant que dura la leçon qui se termina par deux duos entre le professeur & l'élève, on eût entendu le vol d'un papillon s'il se fût aventuré en si nombreuse compagnie, puis aussitôt que Bianca se leva pour partir, une pluie de compliments tomba à ses pieds, & les deux jeunes filles qu'elle avait remarquées se firent inscrire pour prendre des leçons. Bianca comptait ses recettes, & remerciait Dieu, qui protégeait ses débuts & lui donnait plus qu'elle n'eût osé demander. Miss Merington avait quitté son ton hautain, & ce fut en serrant affectueusement la main de Bianca qu'elle fit glisser le cachet dans ses doigts.

Le soir de ce deuxième jour de travail, Bianca, moins fatiguée que la veille, s'endormit doucement & rêva de son père qu'elle revoyait sous le soleil du Brésil, penché sur son bureau, tandis qu'elle chantait près de lui, & que l'or tombait autour d'eux. Au réveil, elle sentit douloureusement son isolement: son père, dont le cœur chaud & l'esprit hardi eussent été la force & le guide de ses travaux n'était plus là, & le soleil brillant de son pays natal ne viendrait plus la réchauffer! Elle n'avait plus d'appui en ce monde, & elle devait diriger les pas chancelants de sa mère, l'entourer de soins & faire naître la résignation dans une âme qui n'avait jamais compris que la jouissance. Le froid d'un rigoureux hiver pénétrait dans la petite chambre que le jour n'éclairait pas encore, &, à travers l'obscurité, Bianca voyait son père comme il est accordé aux vivants de revoir les morts, sinon par les yeux, du moins par la mémoire qui évoque

une chère image & la fait revivre à nos côtés. Elle lui demandait pardon de l'avoir si mal compris & si peu aimé, & elle recevait ce pardon, car le courage grandissait en elle, & cette force, jusque-là étrangère à sa nature, lui semblait un don céleste dû à l'intervention de son père. Et une étroite union se formait entre elle & lui, & les dernières révoltes de son caractère indolent s'éteignaient sous le souffle puissant du remords & sous l'impérieux commandement du devoir.

Dès le troisième jour de son entrée dans la carrière artistique, Bianca avait quatre leçons à donner. Une de ses nouvelles élèves était une douce & jolie blonde, dont la voix semblait sortir d'une bouche d'ange! Les notes se succédaient pures & tièdes sans éclat & sans vibration; il fallait animer ce chant monotone, faire jaillir l'étincelle qui doit éclairer l'artiste avant d'enflammer l'auditoire, & ce travail plut à Bianca, qui, près de cette élève, se trouvait débarrassée des observations élémentaires. L'autre jeune fille dont mademoiselle de Brégis était appelée à diriger le goût musical avait dû danser déjà pendant dix hivers pour le moins; nous comptons son âge par carnavals, car sa vie se résumait tout entière dans le plaisir. Elle courait après ce que le monde appelle un beau mariage & croyait posséder un beau talent. Elle avait une grande voix qu'elle jetait à travers l'espace comme un prodigue jette son argent sans calculer l'opportunité de ses dépenses; cette voix eût été magnifique sur un champ de bataille pour électriser des soldats, mais dans un salon elle était assourdissante, & ce ne fut pas chose facile de faire comprendre à la propriétaire du formidable instrument qu'il fallait en user avec modération, & s'occuper plus de la qualité que du volume des sons.

Bianca revit aussi l'indomptable Lucie, qui avait lavé ses mains, & qui prit sa leçon sur le fameux piano de palissandre.

Le *vendredi* de madame de Sillery occupait beaucoup les pensées de Bianca : c'était son début d'artiste & son retour prématuré dans le monde où elle allait reparaître en salariée, après y avoir régné en héritière; elle devait s'y présenter seule en dépit de ses vingt ans & de sa resplendissante beauté; & elle sentait bien qu'il lui faudrait franchir une barrière haute & difficile à passer sans danger. Sa mère ne s'occupait pas d'elle; elle avait abdiqué toute autorité & n'avait jamais eu de sollicitude; aussi ne songeait-elle ni aux fatigues ni aux soucis de Bianca, qui, à ses yeux, avait remplacé monsieur de Brégis; c'était elle qui devenait le banquier de la maison.

Au milieu de ses préoccupations, la pauvre enfant dut encore penser à sa toilette & comme de sa vie, elle n'avait touché une aiguille, elle prit une couturière d'un ordre subalterne, dont elle dirigea le travail, & jamais elle n'avait été si charmante qu'avec la simple robe de crêpe noir qui faisait ressortir la blancheur de marbre de ses épaules & de ses bras; puis l'impression de tristesse profonde qu'elle ressentait donnait à sa physionomie une puissance sympathique qu'elle n'avait jamais eue.

La marquise attendait Bianca dans une berline vaste & moelleuse, vraie voiture de douairière; l'indispensable petit chien, juché sur la banquette en face de sa maîtresse, accueillit la jeune fille avec un grognement de roquet gâté qui n'aime aucun changement dans ses habitudes; mais bientôt il s'humanisa au point de prendre domicile sur la pelisse fourrée de Bianca.

Quand madame de Sillery fut au coin de son feu, elle examina sa protégée de la tête aux pieds comme un colonel examine une recrue, & elle la trouva irréprochable dans l'ensemble & les détails. Les deux femmes dînèrent en tête-à-tête, ou, pour mieux dire *en têtes à trois*, car le chien prenait sa part du repas, & sa maîtresse s'en occupait autant que d'un convive important.

Après le dîner, Bianca essaya le piano, qui, heureusement était bon; la veille, madame de Sillery avait remplacé par un instrument sorti des magasins d'Érard, l'espèce de clavecin qui, depuis quarante ans, jouait un rôle muet dans un coin du salon.

Les vieux commensaux de la marquise arrivèrent de bonne heure, puis un monde plus jeune & plus élégant forma l'arrière-garde des invités. Mademoiselle de Brégis, durant ses jours de splendeur, avait vu plutôt la société étrangère & celle de la finance que le monde du vieux faubourg, aussi ne rencontra-t-elle chez sa protectrice que des visages inconnus; c'était un adoucissement à sa souffrance, car elle redoutait les souvenirs du passé & les comparaisons humiliantes.

Ce fut la marquise qui la conduisit au piano, non pas comme on y conduit un artiste, mais comme on y accompagne une enfant aimée qu'on veut encourager & dont le succès est attendu comme une jouissance personnelle. Bianca sentit cette nuance & en fut touchée. Madame de Sillery resta près d'elle tant que dura le premier morceau, puis d'autres femmes l'entourèrent, & les jeunes filles l'attirèrent dans leurs groupes intimes; mais bientôt elle retourna au piano, car la pauvre enfant savait qu'elle n'était pas dans ce salon pour causer & se reposer.

Alternativement elle joua & chanta; son succès fut égal à son merveilleux talent; trois élèves vinrent se joindre aux quatre qu'elle avait déjà & son cœur, gonflé de larmes au commencement de la soirée, s'éleva vers Dieu en actions de grâces.

Quand tout le monde fut parti, la marquise envoya chercher les fourrures de Bianca, l'enveloppa elle-même avec le soin d'une mère qui veut préserver son enfant du froid, l'embrassa tendrement & lui remit adroitement, à l'insu de ses gens, cinq pièces d'or enveloppées dans un morceau de papier de soie qui amortissait le bruit qu'elles eussent pu faire en passant d'une main dans l'autre. Une femme de chambre, qui avait l'aspect d'une

vénérable duègne accompagna Bianca chez elle, & pendant le rapide trajet de la rue Saint-Dominique à la rue Lavoisier, la jeune fille se crut un instant retournée en arrière vers ses jours heureux. N'était-ce pas ainsi qu'elle sortait des fêtes joyeuses; elle revoyait Paris illuminé & ses feux se reflétant dans la Seine; des équipages croisaient le sien & à la lueur des lanternes elle apercevait les flots de gaze & le scintillement des diamants.

Elle ne dormit guère cette nuit là; sûre désormais de gagner assez pour vivre dans une médiocrité qui l'éloignerait chaque jour davantage de la misère qu'elle avait redoutée, elle calcula ce qu'elle devait faire pour arracher sa mère à l'état de prostration dans lequel elle s'épuisait. Sept élèves faisaient à peu près une recette de quatorze cents francs par mois en défalquant les jours de fête & les leçons manquées; les soirées de la marquise portaient le gain total à dix-huit cents francs. D'ailleurs, le nombre des élèves pouvait encore augmenter, Bianca se sentait de force à donner dix leçons par jour, puis elle espérait être appelée comme artiste comme elle l'était déjà chez la marquise. L'avenir lui paraissait donc assuré, &, forte de l'espérance qui, à son âge prend l'aspect du fait accompli, elle résolut de faire sortir de suite sa mère du misérable logement garni où elle voyait la pauvreté sans masque & sans déguisement.

Elle trouva, rue de Morny tout près des Champs-Élysées, un petit appartement au rez-de-chaussée, très-restreint il est vrai, mais on y respirait un air pur & on jouissait de la vue des choses auxquelles madame de Brégis était habituée: d'un côté les fenêtres s'ouvraient sur un jardin & de l'autre sur la cour d'un bel hôtel. Ce gîte que Bianca loua pour deux mille francs par an se composait d'une salle à manger qui servait d'antichambre, d'un joli salon dont les boiseries étaient sculptées & dorées & de deux chambres. Bianca fit meubler la première pièce avec une élégante simplicité: des meubles de bambou se détachaient sur un tapis rouge, & des rideaux d'étoffe turque laissaient passer les premiers rayons du soleil à travers leurs vives nuances. Le salon était garni de divans; un tapis blanc émaillé de fleurs se trouvait assorti aux tentures de reps à dessins Louis XV. Sur une cheminée de marbre blanc, une pendule & des candélabres de porcelaine avaient le cachet du siècle dernier; sur les tables, quelques précieux coffrets, objets échappés aux désastres, se trouvaient à côté de vases remplis de plantes & dans tous les coins de l'appartement, des arbustes exotiques étalaient leurs larges feuillages. Le piano de Bianca, son gagne-pain qui était pour elle ce qu'est la marmotte pour le Savoyard, disparaissait à demi dans un buisson de verdure. Un *je ne sais quoi* de jeune & de riant rendait ce réduit charmant; il semblait orné avec la baguette d'une fée, car c'était l'esprit d'une artiste & le cœur d'une fille qui avaient présidé à son arrangement. Mais la chambre de madame de Brégis était plus jolie encore que le salon; les meubles de soie bleu de ciel devaient lui rappeler son appartement des Champs-Élysées; Bianca en avait, en diminutif, imité l'arrangement; la seule chose qu'elle négligea fut sa propre chambre; les dix mille francs qu'elle avait trouvés dans le bureau de son père se trouvant épuisés, elle acheta pour elle un lit de fer, une table & deux chaises.

Elle entendait bien économiser la somme qu'elle venait de dépenser & la restituer à la fin de l'année, car elle savait que c'était un emprunt & non une propriété légitime, aussi avait-elle établi son budget de manière à subvenir aux dépenses du petit ménage & à faire honneur à la signature de son père.

Après un mois de courses mystérieuses à la rue de Morny & chez les fournisseurs, le nid était prêt, & il avait un tel aspect de fraîcheur & d'harmonie que madame de Brégis, qui s'y était laissé conduire comme une victime indifférente à son changement de prison, ne put retenir un cri de joie en y entrant, le premier que sa fille eût jamais entendu sortir de ses lèvres.

Sa vie reprit dès lors un cours différent: elle cessa de pleurer & ne songea plus qu'aux petites jouissances de bien être; elle demanda une seconde femme de service afin que Dominica pût toujours rester près d'elle pour prévenir ses moindres désirs; mais sa fille eut le courage de lui refuser cet adoucissement à son sort, car elle sentait que, avant tout, il fallait être en mesure de rembourser les dix mille francs au jour de l'échéance, & déjà elle était effrayée d'avoir fait tant de dépenses. Madame de Brégis qui avait naturellement les qualités dérivant de ses défauts n'insista pas parce qu'une discussion l'eût fatiguée. N'ayant plus la ressource des relations mondaines, elle prit l'habitude de lire des romans; du matin au soir, elle restait étendue dans son hamac ou sur un divan, & souvent l'auteur chargé de lui tenir compagnie l'endormait comme la nourrice endort l'enfant qu'elle berce au son d'un chant monotone. Elle ne sortait jamais, ne sachant pas marcher & ne comprenant pas qu'on pût monter dans une voiture de louage; elle ne vivait pas mais végétait ainsi qu'elle avait végété toute sa vie, avec cette seule différence que d'une vaste serre chaude où elle s'épanouissait jadis en pleine terre, elle se trouvait réduite à l'état d'une plante emprisonnée dans un pot à fleur.

Chaque soir Bianca ordonnait les repas du lendemain & payait à Dominica la dépense quotidienne: on achetait pour madame de Brégis des primeurs & les mets les plus recherchés, tandis que sa fille se contentait des plus simples choses; mais madame de Brégis ne s'en apercevait même pas, car elle n'aimait qu'elle-même & ne s'occupait jamais que d'elle.

Bianca eut bientôt les dix leçons qu'elle désirait; elle avait seize élèves, & on s'arrachait *ses heures*. A Paris les distances sont longues à parcourir, &

Bianca arrivait avec peine à donner dix leçons en douze heures ; elle marchait vite pour se rendre d'un domicile à l'autre, & parfois elle montait dans un omnibus pour payer trente centimes seulement au lieu du prix d'une course de fiacre ; elle s'habituait bravement à tout, marchant sans cesse sur ses répugnances, sur ses préjugés, ne regardant ni à droite ni à gauche & ne voyant qu'une seule chose, en face d'elle, le devoir, le devoir qu'elle accomplissait en dépit de toutes les entraves.

Elle eut aussi plusieurs occasions de chanter dans des concerts ; elle ne fixait aucun prix, mais il arriva parfois qu'un billet de cinq cents francs lui fut offert. L'été lui enleva presque toutes ses élèves ; elle n'avait pas songé à cela, & s'effrayait de ce repos forcé. L'abbé Courcelles, qui n'avait pas cessé de s'occuper d'elle, lui affirmait en vain que ce repos serait nécessaire à sa santé; la courageuse enfant eût désiré travailler sans relâche ; il ne lui restait que trois élèves, filles de fonctionnaires, & encore ces élèves devaient partir le 1er septembre. A côté du regret de ne rien gagner l'ennui se glissa : Bianca ne savait plus perdre son temps ; ce temps était son patrimoine & l'espoir de l'avenir ; elle voyait devant elle deux mois d'inaction, ce qu'on appelle *la morte saison*, & s'effrayait de ces jours inutiles, quand, un matin, la poste lui apporta une lettre de la marquise de Sillery qui l'appelait à Bade ; sa vieille amie, comme elle se qualifiait elle-même en terminant sa lettre, avait trouvé pour Bianca le moyen de gagner cinq mille francs dans l'espace de deux semaines, & elle l'engageait à venir de suite avec sa mère, ajoutant qu'elle avait loué une villa dans laquelle elle pouvait les recevoir toutes deux. La proposition était bien tentante, mais madame de Brégis qui n'avait jamais voyagé que dans un wagon spécial avec salon & chambre à coucher, s'écria qu'elle ne pourrait jamais se trouver au complet dans un simple wagon de première classe & passer douze heures en compagnie de mortels inconnus qu'elle supposait devoir être d'une espèce très-inférieure à la sienne, & Bianca répondit à la marquise que sa mère ne pouvait quitter Paris. Deux jours après elle recevait le télégramme suivant :

« J'envoie Durand vous chercher, tenez-vous prête à partir.

« SILLERY. »

Durand était la femme de charge qui, depuis trente ans, possédait la confiance de la marquise. Bianca fit sa malle, recommanda sa mère à la bonne négresse & attendit.

Le lendemain elle partit avec madame Durand & fut reçue par la marquise avec une tendresse vraiment maternelle.

« Je ne pouvais plus me passer de vous, chère enfant, lui dit-elle, & c'est pourquoi je me suis occupée de vos affaires malgré vous. »

Bianca chanta chez un lord écossais, chez un petit souverain, chez un riche financier, chez une Anglaise & chez un Russe, & pour chaque soirée elle reçut un billet de mille francs ; si elle était restée à Bade elle aurait eu d'autres occasions de se faire entendre, mais, les deux semaines écoulées, elle supplia madame de Sillery de la renvoyer à Paris, car elle était inquiète de sa mère, dont elle ne recevait pas de nouvelles ; l'abbé Courcelles, étant absent ne pouvait lui en donner, & madame de Brégis n'avait jamais écrit une lettre. Elle la retrouva indifférente à son retour comme elle l'avait été à son départ ; mais en son absence elle avait commandé de magnifiques toilettes de deuil & acheté des bijoux ; une montre en émail noir, des bracelets. Le chiffre total des dépenses de madame de Brégis dépassait celui des recettes faites par Bianca durant son voyage ; la pauvre enfant fut atterrée ! L'échéance des dix mille francs se dressait devant elle & le découragement s'emparait de son âme en songeant que, à mesure qu'elle gagnerait, sa mère dissiperait ses épargnes. Dominica protestait qu'elle avait supplié *maîtresse* de ne pas acheter *bijoux*, mais que *maîtresse* lui avait répondu de se taire si elle ne voulait pas être battue.

Bianca sentait qu'en cédant à cette première folie, elle entrerait dans une voie qui la conduirait ainsi que sa mère, à la plus inévitable misère ; elle la supplia de la laisser reporter les bijoux chez le marchand, qui les reprendrait sans doute moyennant une indemnité ; mais la créole les cacha en pleurant sous son oreiller & reprocha à sa fille de n'avoir pas pitié d'elle.

Bianca, désespérée, écrivit à l'abbé Courcelles, qui était à la campagne à quelques lieues de Paris pour lui demander un conseil. Le lendemain l'abbé entrait chez elle.

« Conduisez-moi près de madame de Brégis, lui dit-il, & laissez-moi seul avec elle. »

Quand le vénérable prêtre se trouva en face de cette femme qu'il n'avait jamais vue, il la considéra avec étonnement : quoiqu'elle eût près de quarante ans, elle était encore très-belle, mais le souffle immortel n'animait pas cette admirable statue qui ne semblait pas être une œuvre divine ! L'âme était absente !

« Madame, lui dit l'abbé, Dieu vous a fortement éprouvée en vous enlevant votre mari & votre fortune, mais il vous a laissé un précieux trésor.

— Quel trésor ? fit madame de Brégis, qui prit l'abbé Courcelles pour un missionnaire de la Californie, arrivant à elle comme un bon ange avec une caisse pleine d'or cachée dans les plis de sa soutane.

— Votre fille, madame, répondit-il, est un trésor que toutes les mères vous envieraient.

— Ma fille est une très-bonne musicienne, mais, hélas ! cela ne la mènera jamais bien loin, ni moi non plus.

— Je vous demande pardon, madame : son talent, ou, pour mieux dire, l'emploi qu'elle en fait

la mènera aussi loin & aussi haut que nous puissions aller, il la mènera au ciel. »

Madame de Brégis s'allongea sur son divan en étendant les bras avec une pantomime qui disait clairement : — Vous m'ennuyez !

L'abbé ne se découragea pas & reprit :

« Sans votre fille, madame, que deviendriez-vous ?

— Je n'en sais rien, & n'ai pas besoin d'y penser puisque je l'ai.

— Mais vous aviez votre mari & il est mort ; Bianca peut mourir aussi.

— Dominica ! s'écria la créole, emmenez ce prêtre qui est venu ici pour me tourmenter. Piétro, Ludvig, Franck, Juano ! emmenez cet homme !

— Calmez-vous, madame, reprit l'abbé ; vos serviteurs d'autrefois ne sont plus autour de vous, & vous ne vivez plus dans un pays où, sur le caprice d'une femme, on jette un honnête homme par la fenêtre.

— Mais vous êtes chez moi !

— Non, madame, je suis chez mademoiselle Blanche de Brégis, majeure & locataire de cet appartement, & je viens remplir un devoir que je remplirai en dépit de votre volonté, mais sans m'écarter du respect qui vous est dû ; veuillez donc m'écouter : Si vous n'aviez plus votre fille, vous seriez sans ressources, donc il est nécessaire, dans votre propre intérêt, de ne pas tuer cette enfant qui s'est dévouée à vous. Tant que Bianca aura devant elle l'espérance, cette étoile brillante qui est notre lumière en ce monde, elle aura le courage de travailler & la force de supporter ses fatigues, mais le jour où elle verra que ses efforts sont impuissants, elle tombera pour ne plus se relever. Tandis qu'elle gagne votre pain, vous jetez l'or à pleines mains, comme au temps où vous en aviez ; vous tuerez votre fille, que le travail épuisera & que le découragement étreindra. Alors, madame, vous serez seule, sans autre asile que l'hôpital. »

Madame de Brégis avait à demi fermé les yeux, elle écoutait & un léger tremblement trahissait son émotion.

« Il est vrai, dit-elle, qu'en l'absence de ma fille, j'ai acheté quelques babioles pour me distraire, mais *ce qui est fait est fait !*

— Ce qui est fait peut être en partie réparé ; veuillez me donner les noms de vos fournisseurs, & me confier vos bijoux, j'espère les leur faire reprendre.

— Oh ! pas la petite montre noire, je vous en prie, elle est si jolie !

— Madame, je crois que vous êtes une femme frivole, ne me faites pas croire que vous êtes une mauvaise mère.

— Vous voulez donc absolument la montre ?

— Je veux tout.

— Dominica, dit madame de Brégis, donnez mes écrins à monsieur l'abbé, et puis laissez moi dormir. »

L'abbé Courcelles endoctrina si bien le bijoutier qu'il reprit les objets choisis et portés par madame de Brégis, sans faire payer d'indemité. Quant aux robes, il fallut bien les garder & payer les couturières.

Le mois de novembre ramena à Bianca plus d'élèves qu'elle n'en pouvait avoir ; elle ouvrit un cours qui augmenta sa vogue ; deux fois par semaine on se réunissait chez elle & son appartement était trop petit pour contenir les élèves & l'auditoire. Bianca revit ses connaissances d'autrefois ; accepta noblement sa situation nouvelle & ses rivales des jours heureux lui pardonnaient son talent & ses succès, en faveur de sa pauvreté & de son courage.

Madame de Brégis paraissait aux matinées musicales de sa fille, étendue sur un sopha ; elle ne parlait à personne, mais sa beauté rayonnait sous ses dentelles noires ; immobile & entourée de fleurs, elle avait l'air d'une peinture orientale !

Une année s'était écoulée depuis la mort de monsieur de Brégis, & Bianca avec ses leçons & le produit de ses concerts, avait gagné près de trente mille francs. Ce résultat était inespéré, inouï ; mais il fallait payer là-dessus dix mille francs aux créanciers de son père, trois mille francs à la couturière de sa mère, & le loyer de son appartement de deux mille francs. Puis, les gages de la négresse, les frais du ménage, les voitures indispensables parfois, les fantaisies de madame de Brégis & la modeste toilette de Bianca s'élevaient au chiffre de six mille francs. Il resta donc environ dix mille francs d'économies sur cette première année ; l'abbé Courcelles conseilla à Bianca de confier ce petit capital à monsieur Rousseau, le père de l'insubordonnée Lucie, & quelques jours après, il lui achetait des obligations de chemin de fer offrant à la fois un intérêt raisonnable & toute sécurité pour le capital. Bianca eut soin de cacher cette acquisition à sa mère, car elle voulait non-seulement assurer le présent, mais encore amasser une petite fortune qui mît madame de Brégis à l'abri du besoin si elle lui survivait.

Elle se remit courageusement au travail, se promettant un meilleur résultat à la fin de la seconde année & elle fit meubler sa petite chambre sur le gain du mois suivant ; elle acheta de vieux meubles qu'elle fit réparer, & choisit une simple cretonne rose sur laquelle des amours couraient après des papillons en sautant par dessus des jets d'eau, & désormais le gîte de Bianca fut ouvert au public des matinées musicales. Bianca se retrouvait au milieu de ses élégances de jeune fille, & se plaisait autant dans ce petit appartement que si elle eût habité un vaste hôtel.

Le plus beau jour de sa vie fut celui où elle rendit les dix mille francs empruntés par son père ; quand elle vit cette signature si longtemps révérée en Europe & en Amérique, dégagée par elle, elle sentit une joie immense remplir son âme, & au

lieu de déchirer le billet souscrit par son père, elle le plaça dans un reliquaire.

Bianca, comme l'année précédente, ne manquait pas un seul *vendredi* chez madame de Sillery; c'était là qu'elle recevait des demandes pour chanter ailleurs; c'était là surtout qu'elle se sentait entourée de bienveillance, & la marquise, infatigable dans sa bonté, lui servait presque toujours de Mentor quand elle allait dans le monde, car madame de Brégis n'avait pas le courage d'accepter le rôle secondaire qu'elle devait y jouer comme mère d'une artiste. Quant à Bianca, elle prenait son parti bravement & passait à travers les ronces du chemin sans y laisser un lambeau de sa valeur personnelle. Souvent, dans les soirées où elle était appelée, la danse succédait à la musique, mais elle refusait d'y prendre part, non-seulement parce que son deuil était trop récent, mais aussi parce que, ayant forcément secoué le joug qui pèse en France sur la vie d'une jeune fille, elle ne voulait plus jouir des priviléges de la jeunesse & repoussait doucement les hommages que lui attiraient sa beauté & son talent.

Une année entière s'écoula encore dans un travail incessant : Bianca marchait de succès en succès, & l'or arrivait dans ses mains de manière à lui promettre une fortune égale à sa renommée. Cette renommée s'était étendue assez pour que les directeurs de deux théâtres vinssent la solliciter d'y entrer; le bruit de son prochain début se répandit, & quand on apprit qu'elle avait refusé les offres les plus brillantes sa célébrité grandit; on voulait l'avoir partout, & partout on la recevait avec distinction & on l'applaudissait avec enthousiasme.

Pendant ce temps, madame de Brégis continuait à vivre sans mouvement, lisant des romans depuis le matin jusqu'au soir; tantôt le libraire lui en envoyait de bons, tantôt il lui en envoyait de mauvais; mais elle savait, malgré l'engourdissement de son esprit, distinguer le bien du mal, elle s'intéressait aux héros honnêtes, &, petit à petit, elle comprit que le dévouement est une grande chose, que nous traversons la vie sur une mer agitée, & que le pilote qui conduit sa barque à travers la tempête en évitant les écueils, mérite d'arriver au port. Parfois, au milieu des fantaisies d'un récit romanesque, l'auteur glisse une pensée profonde, & alors madame de Brégis cherchait à en saisir le sens; parfois aussi le roman côtoie de bien près l'histoire, & elle se demandait avec curiosité si Louis XIV avait réellement existé; si le séduisant Henri IV avait conquis tous les cœurs & la couronne de France; si Richelieu avait fait tomber les têtes des jeunes conspirateurs dont la mort lui faisait verser des larmes. Sa fille aussi ignorante qu'elle, ne pouvait répondre à aucune de ses questions &, pour les résoudre, elle lut les mémoires dont elle voyait les titres, quand, dans une œuvre d'imagination, une note rappelait le fait réel de l'histoire; des romans elle passa donc à des livres plus sérieux & souvent le soir, quand la journée de Bianca était terminée, les deux femmes lisaient ensemble un ouvrage classique; les choses qu'elles connaissaient prenaient à leurs yeux un aspect nouveau & les monuments près desquels elles passaient jusque-là avec indifférence, leur rappelaient les souvenirs historiques qui avaient frappé leur esprit & éveillé dans leur âme des sentiments inconnus.

Pendant les vacances, madame de Brégis consentit à sortir quelquefois, à revoir le soleil & la verdure; elle se faisait conduire au bois, qui est presque solitaire à cette époque; elle s'asseyait près du lac, & restait ainsi pendant des heures à écouter le chant des oiseaux & à regarder les cygnes qui naviguaient lentement sur les eaux dormantes.

Un jour, elle vit une jeune femme qui, tout en regardant courir ses enfants autour d'elle, remuait dans ses doigts un petit bâton d'ivoire, tandis qu'une pelote de laine blanche roulait sur ses genoux; un tissu souple & fin naissait sous ses doigts & pourtant elle ne paraissait faire aucune attention à ce travail; le lendemain madame de Brégis la revit; le tissu commencé la veille, formait un grand carré bordé de franges, & la jeune femme le couvrait d'étoiles en soie bleue.

— Oh! que cela est joli! dit madame de Brégis à sa fille; je voudrais savoir travailler, mais je suis trop vieille pour apprendre.

Quelques jours après, l'abbé Courcelles la trouva debout dans le salon; elle arrangeait des fleurs dans une corbeille; l'abbé qui l'avait toujours vue couchée, ne put retenir une exclamation de surprise. Elle s'assit bien vite, car l'effort qu'elle venait de faire l'avait fatiguée, & ses mains inhabiles n'avaient pas su éviter le contact des épines en touchant des roses.

« Je deviens Française comme vous le voyez, monsieur l'abbé, dit-elle, je m'occupe du ménage.

— Je vous en félicite, madame.

— Si j'étais née dans ce pays-ci, reprit-elle, je ferais sans doute ce que font toutes les femmes, & ma fille, qui était jeune quand nos malheurs sont arrivés, a pu prendre des habitudes nouvelles & vaincre sa nature.

— Ce n'est pas seulement la jeunesse de Bianca qui l'a aidée à vaincre sa nature, répondit l'abbé, c'est sa foi! Elle a mis sa confiance en Dieu, & Dieu l'a soutenue & conduite par la main comme un père conduit son enfant. »

La créole regardait le vieux prêtre & cherchait à savoir plus qu'il ne disait.

« Avez vous confiance en Dieu? continua-t-il.

— Je n'ai confiance qu'en ma fille, car je pense que Dieu n'a guère le temps de s'occuper de nos affaires.

— Vous vous trompez, madame, il s'occupe avec une bonté paternelle de tous ceux qui l'invoquent. Ne le priez-vous donc jamais?

— Je le prie le matin & le soir pendant cinq minutes au moins chaque jour, mais comme je n'ai pas appris le latin, je ne sais trop ce que je lui demande.

— Qui donc vous a enseigné à prier Dieu ?

— Ma nourrice, une bonne négresse qui me soignait dans mon enfance.

— Mais alors qui a mis dans le cœur de votre fille l'amour véritable de Dieu ?

— Son père, quand elle était toute petite, lui apprenait à prier & la conduisait lui-même à l'église, &, plus tard, quand il est mort, Bianca s'est tournée vers Dieu. Je m'en suis bien aperçue, & j'en étais satisfaite, puisqu'elle trouvait là des consolations. »

A partir de ce jour, l'abbé Courcelles fit de fréquentes visites à madame de Brégis, & lui apprit à connaître sa religion comme un curé de village l'apprend aux petits enfants, car elle ne savait rien, & son intelligence paresseuse ne recevait une impulsion que quand les paroles avaient frappé une corde moins insensible que les autres. C'était une œuvre de patience qu'avait entreprise l'abbé, & souvent il doutait du succès, l'engourdissement moral étendant un épais rideau autour de cette femme qui ne croyait à rien qu'aux jouissances matérielles; pourtant, ses yeux finirent par s'ouvrir à la lumière, & elle aperçut devant elle un vaste horizon.

La troisième année de travail commençait pour Bianca, & un vendredi où elle arrivait chez madame de Sillery pour partager son dîner solitaire, elle fut étonnée de trouver chez sa bienfaitrice un homme, jeune encore, dont l'aspect avait quelque chose de particulièrement sympathique ; son teint basané pouvait le faire prendre pour un Africain, mais sa tournure élégante affirmait une origine française ; son regard vif & pénétrant brillait sous de longs cils & ses cheveux noirs blanchissaient sur les tempes.

La marquise dit en souriant :

« Nous allons dîner, mon enfant, avec un sauvage qui a mangé des hommes & des femmes : il nous racontera cela au dessert.

Le sauvage salua Bianca & fixa sur elle ses grands yeux perçants. La fixité de ce regard n'effraya pas la jeune fille, car, à défaut de douceur, une mâle franchise rayonnait sur le visage de l'étranger.

— Ma tante, dit-il enfin, vous avez une étrange manière de présenter votre neveu. Veuillez dire, au moins, que je suis un sauvage né de parents civilisés.

— Le comte Gaston de Savignac, reprit la marquise, avec une nuance d'ironie & d'aigreur, le fils de mon frère, qui depuis quinze ans habite l'Afrique l'Asie & l'Océanie ! Il a fait bâtir un hôtel à la nouvelle Guinée & une villa au Congo. »

On annonça le dîner, & le sauvage mangea, avec une fourchette, de la viande qui n'était pas tout à fait crue ; quoiqu'il eût les usages du meilleur monde il y avait en lui un cachet particulier ; on sentait que son existence n'avait pas été une existense ordinaire; les grandes scènes dramatiques auxquelles il avait assisté au milieu des déserts & des tempêtes de l'Océan, avaient laissé leur empreinte sur son esprit & sur son âme.

Quand les habitués de la marquise virent monsieur de Savignac, ils l'entourèrent & se récrièrent sur son arrivée inattendue, alors qu'on croyait ne le revoir jamais. Les uns le reconnaissaient après quinze ans d'absence, les autres l'examinaient comme on examine un original dont on a beaucoup entendu parler. Le sauvage, impatienté du bruit qui se faisait autour de lui, alla s'asseoir devant une fenêtre, sur une chaise isolée & prit l'attitude d'un homme qui veut se soustraire au contact d'un public importun. Il se trouva juste en face du piano & quand il entendit le chant de Bianca, ses yeux étincelèrent, & il ne quitta pas son poste en dépit des efforts que fit sa tante pour l'arracher à la contemplation où il se plongeait avec délices. Bianca s'aperçut de la contrariété qu'éprouvait la marquise & elle en fût froissée ; la souffrance qu'elle ressentit imprima à sa voix une surexcitation nerveuse qui lui donna encore plus de puissance attractive qu'à l'ordinaire : elle se surpassa !

Le vendredi suivant Bianca ne trouva pas le sauvage chez madame de Sillery, il ne fût pas question de lui ; la marquise avait repris son abandon ordinaire, mais son front se rembrunit quand, après le dîner, elle vit son neveu installé au coin du feu, comme un homme décidé à jouir d'une agréable intimité, en attendant l'arrivée des invités. Elle lui lança un regard irrité qui ne parut en rien le troubler, & entre les deux femmes silencieuses, il se mit à causer en éparpillant les étincelles d'un esprit original; il racontait ses voyages, établissant des comparaisons entre les mœurs des peuplades incultes & celles de notre pays, comparaisons qui se terminaient toujours en faveur des nations primitives ; il soutenait que l'éducation des masses altère la nature & développe les mauvais instincts sans réprimer autre chose que les élans généreux, & il plaidait la cause des sauvages avec un entrain qui amusait Bianca en dépit d'elle-même & en dépit de l'impatience témoignée sans déguisement par la marquise.

Il faut dire que Gaston de Savignac avait été l'espoir & le tourment de madame de Sillery. N'ayant pas d'enfant, elle s'était attachée à lui, & avait espéré que l'orphelin, docile à ses conseils, épouserait gentiment une riche héritière après avoir pris rang dans les ambassades & rapporté des décorations conquises, sans effusion de sang, dans toutes les cours de l'Europe.

Elle avait rêvé que, dans sa vieillesse, elle pourrait se croire grand'mère en voyant naître & grandir ses petits-neveux autour d'elle. Assurément ces rêves étaient sages & dignes d'un cœur tendre ; mais le sauvage n'avait pas adopté le programme de la douairière, & aussitôt qu'il fut majeur, il se mit en route pour faire le tour du monde ; il revint une fois à Paris, mais se sauva bien vite pour se soustraire aux entreprises matrimoniales de sa

tante, &, depuis lors, dix années s'écoulèrent sans que la marquise revît son neveu ; elle qualifiait de vagabondages ses excursions artistiques à travers le monde, sans chercher à se rendre compte des goûts & des motifs qui dirigeaient la vie de Gaston, & elle le blâmait simplement parce qu'il n'avait pas suivi la ligne de conduite qu'elle avait, d'avance, tracée pour lui. Dès le retour de celui qu'elle appelait l'enfant prodigue quoiqu'il n'eût jamais entamé son patrimoine, elle reprit le cours de ses projets, & résolut d'empêcher Gaston de continuer ses explorations dans les forêts vierges, en le rivant par une chaîne d'or dans le vieux faubourg ; & voilà qu'au moment de faire défiler des héritières sous les yeux de son neveu, le sauvage, rebelle à toute idée raisonnable, osait fixer ses regards sur une maîtresse de musique, car avec son instinct de femme & son expérience de douairière, madame de Sillery s'était aperçue, dès le premier coup d'œil, que Bianca avait fait une profonde impression sur son neveu.

Quand mademoiselle de Brégis chanta, Gaston de Savignac reprit la place qu'il occupait la semaine précédente, & resta en extase devant la jeune fille, sans faire plus attention aux gens qui l'entouraient que s'il eût été dans un désert de l'Océanie ; & les vendredis se succédèrent les uns aux autres sans amener la moindre modification dans son attitude. La marquise changea tellement sa manière de recevoir sa protégée que Bianca, blessée dans sa dignité, lui dit un jour que le nombre de ses leçons ne lui permettait plus d'accepter son hospitalité & que désormais au lieu de venir dîner le vendredi chez elle, elle arriverait seulement à dix heures du soir pour chanter. La marquise qui sentait qu'elle était injuste & cruelle envers Bianca insista pour que les habitudes prises ne fussent pas changées & retrouva pour la convaincre les douces paroles d'autrefois ; mais la résolution de la jeune fille offensée fut irrévocable. Deux fois même pendant l'hiver, elle écrivit à madame de Sillery que, se trouvant souffrante, elle ne pouvait pas chanter; alors un concert de regrets & d'éloges remplaçait le concert dont Bianca faisait à elle seule tous les frais, & en entendant ainsi parler de mademoiselle de Brégis les yeux du sauvage brillaient comme des diamants noirs.

La marquise quittait Paris à la fin de juin : quelques jours avant son départ, le sauvage entra un matin chez elle & après avoir échangé quelques paroles insignifiantes, il s'empara d'un tricot posé sur le panier à ouvrage de sa tante, en arracha les aiguilles, & se mit à tirer sur la laine de manière à anéantir le travail.

« Pardon, dit-il, s'apercevant, en entendant les cris de madame de Sillery, qu'il venait de commettre un dégât, je ne sais ce que je fais, car j'ai, chère tante, quelque chose à vous demander; je prévois que vous ne me l'accorderez pas de bon cœur & mon discours m'embarrasse. »

La marquise, qui prévoyait tout, ne répondit rien. Gaston continua :

« J'ai l'intention d'épouser mademoiselle de Brégis, & je serais reconnaissant envers vous si vous consentiez à demander sa main pour moi. »

La marquise, pâle & menaçante, regarda d'abord son neveu sans qu'une seule parole sortît de ses lèvres contractées par la colère.

« J'avais deviné depuis longtemps, dit-elle, que votre cerveau malade nourrissait ce projet insensé, mais je ne supposais pas que vous auriez l'audace de vous adresser à moi pour le mettre à exécution.

— Je me suis adressé à vous, ma tante, parce que je trouvais que c'était de ma part un procédé plus respectueux, mais vous comprenez que, à trente cinq ans, je suis assez grand pour faire mes affaires tout seul, répondit monsieur de Savignac en se levant & saluant profondément la marquise.

— Gaston ! s'écria-t-elle en l'arrêtant d'un geste impérieux, écoutez-moi ! Vous ne ferez pas une semblable folie ; non, vous ne la ferez pas, c'est impossible ! L'ombre de votre père se dresserait entre vous & *Elle!* Je vous ai aimé comme si vous étiez mon fils ; vous êtes mon héritier, mon espoir, le représentant du nom que j'ai porté ! Oh ! je vous en prie, ne joignez pas cette folie irréparable à toutes celles que vous avez faites déjà.

— Expliquons-nous, ma tante, dit tranquillement monsieur de Savignac : quelles sont les folies que vous me reprochez ? »

La marquise, interdite, balbutia les mots de voyages excentriques et de jeunesse perdue.

— Je ne crois pas avoir perdu mon temps, reprit Gaston, car j'ai vu & appris beaucoup de choses; ma fortune est intacte, & je n'ai jamais commis aucune action dont je puisse rougir. Serais-je bien certain d'avoir marché aussi droit, si j'avais toujours marché sur le brûlant pavé de Paris? Aujourd'hui, je choisis une femme belle, intelligente & sage, née dans le monde auquel j'appartiens moi-même, & vous me reprochez injustement de faire un mauvais choix.

— Bianca est charmante, c'est vrai, je l'aime & je l'estime: mais enfin le métier qu'elle fait depuis trois ans l'a déclassée.

— Cela dépend de la façon de juger les choses ; moi, je trouve que ce métier l'a classée au nombre des femmes remarquables; on épouse ordinairement une jeune fille sans savoir ce qu'elle vaut, tandis que j'ai la preuve de la valeur incontestable de mademoiselle de Brégis.

— Êtes-vous irrévocablement décidé, Gaston?

— Irrévocablement, ma tante.

— Je vous préviens que ma succession passera tout entière à des hôpitaux.

— Vous êtes parfaitement libre de disposer de votre fortune ; on ne doit compte de son héritage qu'à ses enfants, & je n'en resterai pas moins votre neveu respectueusement affectionné.

— Ma porte vous sera fermée.

— Mon cœur ne le sera pas, & le souvenir de

vos bontés passées ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

Le sauvage, en quittant sa tante, se rendit rue de Morny.

Jamais il n'avait franchi le seuil de la demeure de Bianca, & il fut frappé de l'élégance qui y régnait. La négresse l'introduisit auprès de madame de Brégis, qui, étendue sur son divan, essayait de faire quelques points de tapisserie.

« Madame, lui dit-il, je suis le comte de Savignac, neveu de la marquise de Sillery; j'aime mademoiselle Blanche de Brégis, & j'ai l'honneur de vous demander sa main. »

La créole resta d'abord étourdie par cette révélation inattendue.

« Monsieur, répondit-elle, je serais heureuse de voir ma fille se marier; mais elle a vingt-trois ans, & c'est à elle seule qu'il appartient de décider de son sort; je lui transmettrai votre demande, & j'espère que sa réponse sera telle que je la désire. »

Le sauvage quitta aussitôt madame de Brégis, laissant sur sa table une carte de visite, car encore fallait-il donner son adresse.

Quand Bianca rentra au logis, sa mère était dans une grande agitation, & elle-même fut profondément émue en apprenant ce qui s'était passé. Elle avait deviné, depuis longtemps, que le sauvage l'aimait, mais elle ne croyait pas que, bravant les calculs & les préjugés du monde, il pensait à l'épouser. Une fervente reconnaissance envahissait son âme.

« Tu veux bien, n'est-ce pas, ma fille? dit madame de Brégis.

— Je veux causer seule avec monsieur de Savignac, chère mère, & de cet entretien dépendra ma réponse. »

Dominica alla dire au sauvage que, le lendemain, qui était un dimanche, *petite maîtresse* l'attendrait à l'heure qu'il lui conviendrait de choisir.

Le lendemain, Gaston se présentait, à midi, rue de Morny, & s'il l'avait osé, il se fût présenté à six heures du matin.

Bianca l'attendait dans le salon qu'il avait traversé la veille; elle était entourée des plantes qui, dans son pays, croissent en pleine terre, & que la négresse cultivait avec amour, croyant, en les voyant, revoir *le beau pays du soleil*.

Bianca accueillit le sauvage avec un doux sourire & en lui tendant la main.

« Me la donnez-vous pour toujours? dit-il en la portant à ses lèvres.

— Pour toujours, si vous le voulez, mais pas à présent.

— Pas à présent! Et quand donc?

— Dans quelques années; car, avant de me marier, j'ai une mission à accomplir.

— Laquelle?

— Il faut assurer à ma mère un avenir indépendant.

— Eh! ne suis-je pas là, s'écria Gaston, & ne comprenez-vous pas qu'en devenant votre mari je deviens son fils.

— Je le comprends, & je compte sur votre affection pour elle; mais je n'entends pas entrer en mendiante sous votre toit, traînant à ma suite une mère qui serait à votre charge. Pardonnez-moi un sentiment d'orgueil qui vous paraîtrait simplement un sentiment d'honneur si vous étiez à ma place. J'entends vous apporter une dot équivalente à mes dépenses personnelles, & créer à ma mère une petite fortune qui lui permette de vivre près de nous, avec nous, si vous le voulez bien, mais sans qu'elle ait jamais recours à votre générosité. Ma décision à cet égard est immuable, n'essayez pas de la changer.

— Mais vous allez me faire attendre pendant dix ans.

— J'espère que non, car je gagne beaucoup d'argent : depuis trois ans, j'ai pu économiser soixante mille francs, & encore la première année j'avais des dettes à payer & un mobilier à acheter. Je vais désormais travailler avec plus d'ardeur encore, si vous voulez m'attendre, puisque je verrai le bonheur à l'horizon, moi qui n'y voyais plus que l'isolement.

— Mais quelle fortune voulez-vous donc amasser?

— Je veux avoir, pour ma mère et pour moi, deux cent mille francs avant de réunir nos existences à la vôtre. Retournez dans les pays sauvages que vous aimez, ce sera un moyen sûr d'éprouver votre affection, & si elle résiste à l'absence, nous serons bien certains tous deux que vous ne vous êtes pas trompé.

— Renoncez à un projet insensé, reprit Gaston; votre délicatesse exagérée fera notre malheur! J'ai cinquante mille francs de rente, n'y a-t-il pas là part pour trois, et pour que votre mère soit complètement indépendante, je lui assurerai une rente dont vous fixerez vous-même le chiffre.

— Merci, mais ma mère ne peut rien accepter que de moi seule.

— J'ai trente-cinq ans, mes cheveux blanchissent déjà, ne me condamnez pas à vieillir sans vous & loin de vous, car il vous faudra au moins six à sept ans pour gagner cette somme.

— Et alors j'aurai trente ans, & vous ne serez pas charmé d'épouser une vieille fille; mais il y aurait un moyen de tout concilier, si le parti que je désire prendre ne blesse ni votre amour-propre ni votre susceptibilité: on m'offre, en ce moment, de me joindre à quelques artistes qui donneront des concerts dans toutes les capitales de l'Europe; le directeur m'offre vingt mille francs par trimestre, & la tournée doit durer une année; mais, parfois, c'est le théâtre qui sert de salle de concert, & les représentations sont publiques. Rougiriez-vous de votre femme si elle avait chanté ainsi?

Le sauvage resta un instant sans répondre.

« Non dit-il enfin, & je vous conseille même de prendre ce parti, car c'est le chemin le plus court

pour arriver au but que vous voulez absolument atteindre ; mais je poserai une condition, ou plutôt je vous adresserai une prière : Je désire à dater de ce jour, être votre fiancé aux yeux de tous & avoir le droit de vous suivre & de vous protéger.

— J'accepte votre protection à dater d'aujourd'hui & pour toujours, répondit Bianca.

— Consentez à devenir ma femme & je vous jure de vous laisser ensuite gagner votre dot.

— Non reprit-elle, c'est inutile d'insister; je veux vous l'apporter en mariage, ma volonté est immuable. »

Un mois après, Bianca partait pour Londres ; madame de Brégis s'était décidée sans peine à entreprendre un voyage dont les soins de sa fille & ceux de monsieur de Savignac devaient anéantir les ennuis.

Bianca eut à Londres un succès prodigieux, & le public devant lequel elle se présentait était plus nombreux, mais ne différait guère du public des salons aux applaudissements duquel elle était habituée; aussi, ses débuts n'eurent-ils rien de pénible. Son histoire, comme à Paris, l'avait précédée à Londres ; on savait que sous la double protection de sa mère & d'un riche fiancé, elle voulait gagner une dot, & la nouveauté de cette situation excitait la curiosité ; elle se tenait à l'écart des autres artistes qu'elle ne rencontrait qu'aux heures des représentations. Son talent avait grandi depuis trois ans & surprenait autant qu'il charmait, car il y avait dans sa voix deux variations distinctes ; tantôt elle se prêtait aux combinaisons musicales les plus savantes, & tantôt elle ressemblait au chant d'un oiseau qui gazouille à l'aventure. Elle fut acclamée, rèdemandée; son triomphe dépassa tous les triomphes précédents; les fleurs tombaient à ses pieds & au concert suivant le directeur refusa trois fois plus de billets qu'il ne pouvait en donner, aussi resta-t-il à Londres pendant un mois au lieu d'y rester quinze jours, comme il en avait d'abord le projet.

De Londres, Bianca se rendit à Bruxelles, à Lahaye, à Berlin, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, & ce fut en Russie surtout qu'on lui témoigna un enthousiasme porté à son comble. Elle fut préférée à toutes les chanteuses françaises & italiennes entendues jusque-là ; on lui fit, pour entrer au théâtre, des propositions prodigieuses, qu'elle refusa, car elle était bien décidée à ne pas franchir, même pour des monceaux d'or, la barrière qui sépare l'artiste de la comédienne.

Dans chaque capitale où elle séjournait, le public voulait lui offrir des cadeaux, mais elle n'en accepta jamais que des souverains; il est vrai que leurs dons suffirent pour former un écrin plus riche que celui d'une princesse & pourtant jamais un diamant ne brillait à son cou ni sur sa tête, car elle voulait attendre le jour de son mariage pour se parer des glorieux souvenirs de sa vie d'artiste, & le sauvage, loin de souffrir de la situation exceptionnelle de sa fiancée, s'attachait à elle avec plus de ferveur en voyant l'enthousiasme qu'elle inspirait.

Tous deux, avant de quitter Paris, avaient éprouvé un vif chagrin en perdant l'affection de madame de Sillery; Bianca avait l'esprit trop élévé & trop indépendant pour se laisser influencer par une volonté dont elle ne reconnaissait ni le droit ni la justice ; elle comprenait bien que monsieur de Savignac était arrivé à un âge où un homme dispose de lui-même, mais l'implacable ressentiment de cette femme si éminemment aimable & à laquelle elle devait le commencement de sa carrière, lui causait une peine que le temps n'affaiblissait pas. Toute correspondance avait cessé, & tous liens semblaient à jamais rompus entre la tante & le neveu.

L'année touchait à son terme, & c'était à Rome que devaient avoir lieu les derniers concerts. Madame de Brégis se sentit renaître sous ce soleil qui lui rappelait les moins ardents rayons du soleil de son pays, & comme plusieurs fois Bianca avait exprimé à Gaston la crainte de n'être pas bien accueillie à Paris ; il lui offrit de venir habiter Rome après leur mariage, si la France était inhospitalière pour eux.

Le directeur de la troupe dont Bianca faisait partie lui proposa d'aller en Amérique, lui donnant si elle y consentait un bénéfice de dix mille francs par concert ; elle accepta, & il congédia tous les autres artistes, sachant bien que Bianca lui suffisait pour réussir, & en effet son succès aux États-Unis fut immense, prodigieux ! Non-seulement son talent merveilleux enivrait le public, mais encore cette jeune fille, portant un vieux nom de France & ayant l'aspect le plus aristocratique qui se puisse rêver, attirait la curiosité & les sympathies des républicains, disciples de Washington.

Les concerts se succédaient rapidement, & un matin Gaston arriva plus tôt qu'à l'ordinaire apportant les dix mille francs, gain de la veille.

« Je viens, dit-il, réclamer mon paiement.

— Quel paiement ?

— Notre mariage immédiat.

— Notre mariage ! Ici !

— Vous imaginez-vous donc, répondit-il en riant, qu'on ne se marie pas en Amérique ? Vous m'avez promis que vous seriez ma femme quand vous auriez gagné deux cent mille francs : en quittant Paris, vous en aviez soixante mille ; l'année dernière vous en avez gagné quatre-vingt mille, & n'en ayant dépensé que vingt mille, vous en avez encaissé soixante mille ; depuis notre arrivée ici vous avez donné huit concerts à dix mille francs par concert ; comptez votre capital & vous trouverez deux cent mille francs.

— C'est vrai, répondit Bianca, mais je suis engagée jusqu'à la fin de l'année.

— Eh bien ! je suivrai ma femme comme j'ai suivi ma fiancée ; j'ai votre parole & j'en exige l'exécution. »

Ce fut à Washington que Blanche de Brégis

épousa Gaston de Savignac; elle était dans toute la splendeur de sa beauté, & le sauvage, quoiqu'un peu fatigué par ses longs voyages sous les tropiques & dans la mer glaciale, avait conservé un aspect très-séduisant.

La comtesse de Savignac tint l'engagement pris par mademoiselle de Brégis; elle parcourut encore l'Amérique du Nord pendant sept mois, & lorsqu'elle revint en Europe, elle avait une fortune personnelle de trois cent cinquante mille francs.

Avant de renoncer à habiter la France, Gaston voulut voir si l'on ferait à sa femme l'accueil qu'il avait le droit d'exiger pour elle. Il loua un appartement dont les propriétaires étaient absents, se réservant de choisir une installation définitive si le séjour de Paris lui était agréable.

A peine Gaston & sa femme étaient-ils arrivés qu'ils virent entrer chez eux madame de Sillery. Bianca se leva vivement, & la surprise lui arracha un cri; mais avant qu'elle eût èu le temps de revenir de cette surprise, elle se sentit embrassée par la marquise.

« Mon cher sauvage, dit-elle en se tournant vers son neveu, il faut pardonner aux gens d'autrefois de ne pas marcher aussi vite que le siècle; mes préjugés m'ont poussée à entraver votre bonheur, oubliez-le.

— Chère tante, s'écria Gaston, tout est oublié & si j'avais espéré que mes raisonnements arriveraient enfin jusqu'à votre cœur, soyez bien persuadée que je ne serais pas resté deux années sans vous écrire; mais je croyais ma cause perdue.

— Elle l'était en effet, mon enfant, quand vous m'avez quittée, mais lorsque j'ai vu que lord L. & le prince de X voulaient tous deux faire partager à Bianca leur immense fortune & lui faire porter des noms beaucoup plus illustres que le nôtre, alors seulement j'ai compris que mademoiselle de Brégis avait le droit de prendre place dans notre famille.

— Lord L., le prince de X, ma tante, mais jamais... »

Gaston s'arrêta en voyant sa femme rougir sous le regard qu'il venait d'attacher sur elle.

« Madame la marquise, chère tante, dit Bianca, jamais Gaston n'a su cela. Mais qui donc a pu vous le dire?

— A Paris, belle nièce, & surtout dans notre faubourg, on sait tout; des quatre coins de l'Europe, les nouvelles arrivent sur un fil électrique, vous ne pouvez donc pas nier avoir repoussé à Londres la demande de lord L., & à Saint-Pétersbourg celle du prince de X.

— C'est vrai, ma tante, mais je ne l'avais pas dit à Gaston pour ne pas... l'ennuyer. »

A dater de ce jour, le comte & la comtesse de Savignac virent bien que toutes les portes leur seraient ouvertes, & ils achetèrent un charmant petit hôtel dans la rue François Ier.

Bianca n'est point importunée par le souvenir du temps où elle courait le cachet; elle en parle même quand l'occasion s'en trouve, & pour dire toute la vérité, elle a quelquefois regretté ses heures de triomphe; aussi elle chante volontiers chez elle, chez ses amis, & quand, en faveur des pauvres, on organise un concert, elle est toujours prête à y donner son entraînant concours; la charité a sans doute place dans son âme, mais le plaisir d'être applaudie n'en est pas non plus tout à fait absent.

Blanche a un fils vif, énergique, entreprenant comme son grand-père de Brégis & comme le sauvage; sa fille serait indolente comme elle l'a été dans son enfance, si on laissait l'origine créole dominer l'éducation française.

« Au paradis, disait-elle dernièrement, on doit toujours être couché dans un hamac comme bonne maman de Brégis.

— Non, lui répondit sa grand'mère, c'est, au contraire dans un lieu d'expiation que les inutiles & les incapables comme moi doivent être condamnés à voir le travail des autres sans y prendre part.

Et tandis que madame de Brégis caressait, de sa main toujours belle, la tête blonde de sa petite-fille, une larme coulait sur son visage.

Comtesse de Mirabeau.

LE MÉNAGE D'HENRIETTE

FIN.

X

LE RETOUR

La vie, surtout chez les gens qui sont doués de quelque imagination, se passe toute à attendre; comme le malade dans le lit où il souffre, on attend toujours ce mieux décevant qui ne vient guère; enfant, on attend la jeunesse; jeune & agité, on attend l'époque du calme & des jours pleinement heureux; malade, on attend la santé; pauvre, la fortune; vieux, on devrait attendre la mort, mais non, cet événement certain, inévitable, est le seul qu'on n'attende pas; on dévide toujours sa vie comme un écheveau qui trompe sur sa longueur, &, aux derniers jours, on attend encore au lendemain. Vivre, c'est attendre;

Pauline l'éprouvait depuis qu'elle avait envoyé à Richard le *oui* qu'il réclamait, elle attendait. Ce fut d'abord avec un calme plein d'espoir : la lettre voyageait encore, elle n'était pas arrivée aux mains de Richard ; l'attente devint plus vive & plus émue à mesure que se rapprochait l'instant de l'arrivée ; elle consultait sans cesse les journaux & un livret Chaix qu'elle se trouvait posséder. Quel jour arrivait la malle des Indes ? Combien de temps les vaisseaux mettaient-ils à venir du bout du monde ? Combien de temps de Marseille à Paris ? de Paris à Lille ? Les heures d'arrivée étaient pour elle des heures d'émotion inexprimable ; souvent, elle allait s'apaiser auprès de la pauvre aïeule qui attendait aussi le dernier instant de bonheur qui lui fût réservé sur la terre. Elle ne parlait pas, mais une faible lueur brillait dans ses yeux ternes, ses mains desséchées tremblaient quand une voiture s'arrêtait brusquement à la porte. Pauline se levait, s'arrêtait & disait :

« C'est pour le magasin. »

Et ce mot si simple, si vulgaire les attristait toutes les deux.

Henriette & ses filles partageaient cette agitation : c'était un grand événement que le retour de Richard, son mariage & le nouveau départ qui devait suivre si vite un jour de fête ; les jeunes filles surtout s'en occupaient & s'en amusaient, & ces mêmes idées qui les faisaient sourire, réveillaient chez leur mère tous les souvenirs profonds & mélancoliques que lui avait laissés sa jeunesse.

L'époque où Richard aurait pu revenir était dépassée ; la malle des Indes avait franchi plus d'une fois l'Océan sans le ramener ; Pauline expliquait ce retard par les affaires à régler avant un long voyage ; elle n'était pas encore inquiète, mais sa gravité naturelle s'imprégnait de tristesse ; la longue attente use peu à peu la joie, & elle se disait parfois à elle-même qu'il lui faudrait du temps pour s'habituer au bonheur, hôte inconnu que ses vœux poursuivaient sans l'atteindre.

L'hiver était venu, & après une journée de tourmente & de pluie, le soir arrivé, madame Lethiers avait fait, comme d'habitude, baisser les stores épais de son magasin ; un bec de gaz laissait voir l'étalage de broderies & de dentelles, &, à l'abri des regards curieux, la famille réunie travaillait dans une arrière-pièce.

Marie & Laure avaient alors, l'aînée dix-sept ans & la seconde seize ; elles se ressemblaient comme si elles eussent été jumelles ; toutes deux étaient grandes, sveltes, toutes deux avaient des yeux bruns & des cheveux blonds encore, mais qui devaient brunir ; elles travaillaient toutes deux avec zèle, mais ce que Laure faisait par attrait, Marie l'accomplissait par devoir, car elle avait le goût de l'étude ; la plume & le pinceau lui auraient plu davantage que l'aiguille, & Marcelle, qui pensait qu'il vaut mieux diriger certaines inclinations que de les contrarier durement, lui avait donné un talent qu'elle possédait elle-même & qui se rapproche de l'art par l'imitation de la nature : Marie faisait des fleurs & ajoutait, par sa petite industrie, aux ressources de la maison. Elle montait en ce moment une belle couronne de mariée, pendant que Laure cousait une pelisse de nouveau-né & que leur mère coupait les pièces d'un beau trousseau. Pauline, qui habitait avec sa sœur depuis la mort de leur mère, mettait au net le journal de vente & disposait les notes pour la fin de l'année ; le silence régnait, mais ce n'était pas le silence que dictent la bouderie & l'aigreur, on était ami & uni, on se taisait & on pensait : Henriette, au passé vers lequel elle revenait invinciblement ; Laure, au travail du lendemain ; Marie, au journal d'Eugénie de Guérin qu'elle avait commencé & dont elle achèverait la lecture le dimanche ; Pauline pensait toujours au même objet & se demandait :

« L'année finira-t-elle sans qu'il revienne ? »

Autour d'elles tout était paisible ; un bon feu grondait dans la cheminée & cuisait en même temps les pommes du souper ; de vieux meubles, bien rangés & bien frottés décoraient la chambre ; un piano, présent de Marcelle, s'y était glissé ; entre les deux fenêtres, une Notre-Dame de la Treille, patronne de Lille, semblait regarder avec mansuétude la mère & les enfants ; aux pieds de l'image, on voyait des narcisses dans un verre ; il eût fallu les toucher pour se convaincre que la soie de leurs pétales n'était pas faite avec la séve, ni peinte par les rayons du soleil ; ces narcisses étaient l'œuvre de Marie.

La rue aussi était paisible ; on entendit, à huit heures, le pas des ouvriers qui sortaient d'une fabrique voisine, puis le silence se fit. Tout à coup la plume rapide de Pauline s'arrêta : on entendait un léger bruit de roues ; son oreille exercée distinguait un son particulier ; ce n'était pas une voiture, ni une charrette, c'était le haquet du chemin de fer. Un violent coup de sonnette fit lever la tête aux travailleuses. Pauline se dressa, en disant d'une voix étouffée :

« C'est lui ! »

La porte s'ouvrit, un homme entra, non pas Richard, mais Charles !

XI

RETOUR DES INDES OCCIDENTALES

Les jeunes filles restèrent immobiles ; Pauline, pâle, atterrée était retombée sur sa chaise ; Henriette, jetant son attirail de couture, s'était élancée au cou du voyageur.

« Mon ami ! mon ami ! disait-elle en le serrant dans ses bras ; oh ! quelle joie pour nous ! mes filles, embrassez donc votre père ! Charles ! vous nous revenez pour toujours ? »

Il l'embrassa avec émotion, & s'extasia en

voyant ses filles si grandes & si belles. Elles s'élancèrent avec effusion vers ce père tant regretté par leur mère & qui leur semblait apporter dans les plis de son manteau le bonheur envolé avec lui :

« Mes chères petites ! mes enfants ! répétait-il ; que vous êtes donc aimables & gentilles !... & ma pauvre vieille grand'mère, où est-elle? vit-elle encore ?

— Elle est là-haut, elle dort, ne la troublons pas, vous la verrez demain, répondit Henriette ; & nous attendons votre frère Richard. Oh ! il y a bien du nouveau ici ! »

Les questions, les réponses s'échangeaient avec rapidité, mêlées de serrements de mains du mari & de la femme. Pauline sortit sans que nul prît garde à son absence ; elle avait grand besoin de la liberté de sa chambre pour pleurer ce retour qui rendait Henriette si heureuse. Laure s'était esquivée pour aller préparer un petit repas à son père ; elle s'excusa, en le posant sur la table, sur l'exiguïté du menu.

« Tu plaisantes? lui dit son père ; du bœuf froid, des salsifis, de la gelée, des pommes ! mais, c'est un régal des dieux ! Si j'avais eu des festins comme celui-là dans ces affreuses haciendas du Mexique, où l'on ne mange que du maïs, des pastèques & où on ne boit que du *pulque* (1), affreux ! affreux !

— Voilà de la bière, mon ami, de la bonne bière de Flandre, & du vin de Bordeaux.

— C'est excellent ! »

Il mangea & but, & pendant ce temps sa femme put le regarder à loisir. Les années, les voyages lointains, les privations avaient fait leur œuvre : cheveux éclaircis, yeux rougis, moustaches grises, teint bruni, basané comme celui d'un boucanier, taille courbée, mains endurcies, attitude fatiguée, d'accord avec des vêtements en mauvais état, tout annonçait que le pauvre Charles ne sortait pas vainqueur du combat. Il l'annonça lui-même :

« Mes pauvres enfants ! dit-il, ne croyez pas que je sois un père d'Amérique & que je reviens avec des rubis & des perles. Nenni, je n'ai pas une once d'or dans mes poches, quoique j'aie visité la Californie ; j'ai essayé de tout, j'ai travaillé partout ; j'ai trafiqué des cuirs au Chili, du coton dans les États du Sud, de l'huile minérale dans les États du Nord, des chevaux au Mexique, des marchandises françaises à la Havane, rien ne m'a réussi ; toujours la chance contraire ! L'affaire que j'abandonnais le lundi faute de succès, était reprise le mardi par un Anglais, un Allemand, un Chinois qui y trouvait une mine d'or, & ce fut toujours ainsi. Ajoutez à cela toutes les maladies possibles, la fièvre jaune à la Havane, le vomito negro au Texas ; toutes les variétés de fièvre, froide, chaude, intermittente, tremblante, aux États-Unis, & vous aurez l'idée d'un homme malheureux, ruiné, fatigué & qui a grand besoin de repos.

— Tu l'auras, cher père, avec nous ! dit Marie en lui baisant la main.

— Nous travaillerons, ajouta Laure, notre magasin a une bonne clientèle, mais nous ferons si bien qu'il acquerra la vogue. Tu verras, père chéri ! »

Henriette serra la main de son mari avec affection, & pourtant une certaine amertume s'insinuait dans son cœur en songeant à ses filles, jeunes, faibles encore, & dont la vie se continuerait dans un labeur éternel, sans dot, sans avenir & sans repos. Quoique les lettres de Charles ne lui eussent pas fait de grandes promesses, elle avait pourtant, sans se l'avouer, espéré mieux.

« Et Herbert? demanda Charles en s'étendant dans le fauteuil que sa femme lui avait cédé.

— Il habite Paris.

— Toujours riche ?

— On le dit.

— Cela devait être ; il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. Et ma cousine Marcelle ?

— Ah ! mon ami, que de services elle nous a rendus ! Quelle bonté persistante elle a eue pour nous !

— J'irai la voir demain. Et Richard? que lui est-il donc arrivé ? »

L'histoire de Richard & de Pauline prit un certain développement ; la fatigue se faisait sentir, onze heures avaient déjà sonné, on se sépara. Les enfants remercièrent Dieu qui leur avait rendu leur père ; Henriette veilla longtemps, partagée entre la joie réelle qu'éprouvait son cœur affectueux & les inquiétudes que l'avenir éveillait en son esprit ; Pauline soupirait encore sur son chevet quand déjà tout le monde autour d'elle était endormi ; une romance que Richard aimait lui revenait sans cesse à l'esprit, & elle s'assoupit en répétant encore :

Si vous le revoyez, ce sera dans un songe,
Marguerite, fermez les yeux !

De bonne heure, & bien avant l'aube tardive d'un jour d'hiver, les deux jeunes filles, accoudées sur leur chevet, causaient du grand événement de la veille.

« Que je suis contente d'avoir papa ! dit Laure ; nous allons le rendre très-heureux & lui faire oublier les mauvais jours, dis?

— Ah ! certes, & s'il faut travailler, eh bien ! on travaillera. Tiens, Laure, j'ai pensé cette nuit à ce que je pourrais bien faire, & il m'est venu à la pensée que je pourrais, le soir, fabriquer de grosses fleurs, tu sais? de ces fleurs qui se vendent pour le mois de Marie & les autels de la Fête-Dieu. Jusqu'ici, je ne faisais que des fleurs fines, les plus ressemblantes à la nature, c'était une vanité d'artiste, mais si je puis gagner de l'argent autrement, je mettrai la vanité sous les pieds.

— Tu as bien raison. Et moi, je raccommode assez bien les dentelles, ne pourrais-je demander de l'ouvrage aux dames qui viennent chez nous?

(1) Espèce d'eau-de-vie.

— Ma pauvre Laure, tu te fatigueras les yeux & la poitrine, dit Marie avec un soupir. Il faut parler de cela à maman.

— Oui; ne trouvais-tu pas que maman avait l'air un peu triste hier soir?

— Elle a eu si longtemps de la peine qu'elle a peine à avoir du plaisir.

— Nous tâcherons qu'elle s'y habitue. Tu te lèves?

— Oui, il est six heures. Allons à la messe, & puis nous ferons le déjeuner de papa.

— Que mangera-t-il?

— Si nous lui faisions du chocolat? il me semble qu'on doit prendre du chocolat au Mexique, & puis, nous consulterons ses goûts; il faut qu'il soit heureux avec nous, pauvre père! il a eu tant de misères & de fatigues!

— Oh! oui! il n'a plus droit au travail, mais au repos. »

C'était bien ainsi que l'entendait Charles Lethiers. Il avait épuisé dans ses longs voyages, dans ses tentatives infructueuses, dans des travaux stériles, tout ce qu'il avait d'énergie & de courage; il revenait vieilli, énervé, épuisé; il revenait surtout mécontent de la fortune & plein d'une secrète aigreur qui le rendait difficile & susceptible. Les premiers jours passés dans sa famille furent doux & triomphants; sa grand'mère pleurait de joie en le voyant, ses filles n'étaient qu'attentions & caresses; Henriette, quels que fussent ses pressentiments sur l'avenir, lui témoignait une affection tendre & douce; Marcelle l'avait reçu avec amitié; seule, Pauline, qui ne l'avait jamais aimé, le traitait avec froideur ou, pour mieux dire, avec indifférence, car ses pensées étaient ailleurs. Charles, qui avait vécu si longtemps seul, abandonné & sans qu'un seul être lui témoignât quelque intérêt, jouit d'abord vivement de l'attachement qu'on lui prodiguait, il ne se lassait pas de causer avec ses enfants, de leur raconter ses pérégrinations de juif-errant; il se promenait en leur donnant le bras, il remarquait avec attention tous les changements que les années avaient opérés dans sa ville natale, s'extasiant devant la naissante basilique de Notre-Dame-de-la-Treille, examinant les grands jardins créés à l'imitation de Paris, comptant les maisons neuves & splendides, les magasins magnifiques qui ont donné à Lille le cachet des villes modernes; mais ces plaisirs, vifs au début, s'émoussèrent. Laure & Marie ne pouvaient se promener toujours.

« Il faut qu'elles soient au magasin, il faut qu'elles travaillent, dit un jour Henriette, & à ce mot, innocent & raisonnable, le front de leur père se rembrunit. Elles se remirent à leur labeur accoutumé avec une ardeur nouvelle; il demeura oisif & ne sortit guère de la maison. Bientôt, le vide de sa vie l'accabla; l'ennui, l'humeur arrivèrent; la vue de sa femme & de ses enfants, courageusement occupées, l'agaçait & le fatiguait; il eût voulu les détourner de ce travail persévérant, &, par une singulière inconséquence, il ne trouvait pas que leur aiguille, toujours active, rapportât assez au budget de la famille. Cet homme, qui avait vécu misérable, qui avait rompu le pain de maïs avec les écorcheurs de la Plata, qui avait parfois mendié un asile dans les fermes du Mexique, qui avait mangé le porc & bu le vin des infimes auberges de Charlestown & de New-York, trouvait la table de la maison trop modeste pour ses goûts; il se plaignait, il boudait, &, à la moindre observation de sa femme, la plus douce, la plus bénigne, le mot inévitable revenait :

« Je vous suis à charge, moi qui ne gagne rien, je partirai, vous le verrez, je partirai. »

Laure & Marie priaient, suppliaient, Henriette s'excusait; il fallait bien des efforts pour qu'un nouveau traité de paix se signât, sujet, hélas! comme tous les traités de son espèce, à se rompre promptement.

Henriette excusait sans cesse son mari, & ses filles, habituées à la croire, donnaient raison à leur mère contre la raison même. Marcelle seule recevait les confidences de la pauvre femme offensée & inquiète.

« Si encore, disait-elle, en nous faisant tous souffrir, il était heureux! mais non, mécontent des autres, il l'est aussi de lui-même, & je ne vois pas, ma chère, qu'il y ait rien au monde de plus affligeant qu'un sacrifice inutile.

— Le sera-t-il toujours?

— Dieu le sait!

— Et les affaires, ma chère Henriette?

— Elles vont aussi bien que possible; nous avons de grandes commandes, & pourtant, vous le dirai-je, plus qu'en aucun temps, j'ai peine à joindre les deux bouts. Le pauvre Charles ne s'en doute pas, il déroute tous mes calculs. Je suis désolée.

— Chère amie, courage!

— Ce n'est pas pour moi que je m'afflige, Marcelle, croyez-le bien; mais ces pauvres enfants qui travaillent avec tant de cœur & d'énergie me font trop de peine.

— Vous devriez être charmée de les voir si vertueuses.

— Oui, mais vous savez? le chapitre de *la Nature et de la Grâce* (1) est l'histoire de notre cœur : nous n'aimons ni pour nous ni pour les nôtres ce qui est dur et rebutant. Le travail, sans avenir, n'est-il pas œuvre dure? J'avais espéré que mes filles auraient pu s'amasser une dot, se créer une vie indépendante, & maintenant tout est remis en question.

Henriette avait les larmes aux yeux en parlant ainsi, & Marcelle compatissait profondément à ses chagrins. Henriette était son œuvre; elle l'avait soutenue, fortifiée, éclairée; elle l'avait mise en possession de cette part de bonheur que le travail & la résignation peuvent donner à toute créature,

(1) Dans l'*Imitation*.

& voilà que cette austère félicité lui échappait! L'arrivée de Charles, les exigences de son caractère troublaient cette existence paisible & ce cœur qui avait reconquis la paix. Qu'en ce moment où elle était toute à Henriette & à ses enfants, les secrètes folies de son imagination se perdaient dans le passé, combien elle se souvenait peu d'avoir aimé jadis l'homme qui affligeait son amie, & quelle erreur à ceux qui croient que les songes de l'aube influenceront toute la journée!

A côté d'Henriette troublée & triste, vivait Pauline, en proie à une inquiétude qui devenait du désespoir. Près de deux années s'étaient écoulées depuis le jour où elle avait fait dire à Richard qu'elle deviendrait sa femme; deux ans d'attente, deux ans où l'impatience avait passé par toutes les phases d'une joie vive à une inexprimable douleur. Il n'était pas venu, il n'avait pas écrit, elle attendait encore; son âme, violemment tendue, ne pouvait pas se défendre de cette idée fixe, & elle assistait, absorbée dans ses propres peines, aux scènes domestiques qui altéraient profondément le calme de sa famille.

C'était un matin, Henriette lisait haut le journal de la veille; ses filles travaillaient au magasin; Charles fumait en écoutant sa femme, car c'était là un de ses caprices; elle arriva aux annonces & les parcourut en hâte, car elle désirait retourner à sa besogne : *Une maison à vendre... Un chien perdu... Une place de commis; bons appointements; on exige de bonnes références;* & elle finit sur ces dernières lignes, en regardant, par hasard, son mari. Il s'échauffa aussitôt :

— Vous voudriez peut-être que j'aille m'offrir à mon âge, pour remplir un emploi subalterne?

— Mon ami, je n'y pense pas.

— Je vois bien que ma présence vous pèse; vous attendiez mieux de mon retour... Désolé de ne pas pouvoir vous offrir tout l'or de la Californie!

— Mon cher Charles, que vos pensées sont injustes! Votre retour m'a remplie de joie, & si seulement vous viviez content parmi nous, nous serions trop heureuses...

Marie entra au même instant dans la chambre, en disant :

— Une lettre pour ma tante Pauline: elle vient de bien loin.

— Est-ce de Richard? se demanda Henriette, en regardant l'adresse surchargée de timbres & de signes cabalistiques. Ma sœur est sortie.

— Maman, la voilà! elle rentre.

Pauline saisit la lettre d'une main tremblante, & pâlit en rompant le cachet. Elle lut quelques lignes, sans dire un seul mot, elle sortit précipitamment & monta dans la chambre de l'aïeule. Henriette hésita une seconde, mais elle avait vu dans le rapide regard de Pauline tant d'effroi & de douleur, qu'elle la suivit, &, en montant l'escalier, elle entendit des cris étouffés.

Pauline était à genoux auprès de la paralytique & cachait son visage entre ses bras; elle essayait d'étouffer des cris & des sanglots, mais ils lui échappaient; la vieille dame la regardait en silence, avec une figure navrée, & des pleurs, qu'elle ne pouvait essuyer, roulaient sur ses joues creuses. La lettre gisait par terre. Henriette la ramassa : trois papiers étaient renfermés dans l'enveloppe; le premier portait quelques lignes presque illisibles :

« Pauline, je n'irai pas en Europe, je meurs.
» Adieu, adieu... Vous ne m'oublierez pas... je vous
» ai tant aimée... au ciel.....

» Richard. »

Une seconde lettre, d'une écriture inconnue, disait ceci :

« Mademoiselle,

« Nommé par M. Richard Lethiers, mon ami, » exécuteur testamentaire de ses dernières volontés, » je vous adresse copie de son testament par lequel » il vous fait sa légataire universelle. Sous peu, je » vous rendrai mes comptes, en vous adressant les » valeurs qui vous appartiennent. Notre ami a succombé à une attaque de choléra, au moment de » s'embarquer pour l'Europe.

» Daignez agréer, Mademoiselle, avec mes sentiments de condoléance, l'expression de mon » profond respect. »

» Felipe Vargas,
» Consul de France, à Manille. »

L'acte de décès de Richard Lethiers, une copie en forme de ses dernières volontés se trouvaient joints à cette lettre. Une erreur dans l'adresse avait fait errer pendant plusieurs mois ces cruels renseignements.

— O ma sœur! ma pauvre sœur! s'écria Henriette, en se mettant à genoux près d'elle pour l'embrasser. Pauline détourna la tête & se réfugia de plus près dans les bras de l'aïeule.

— Il est mort! il est mort! disait-elle d'une voix brisée; ô grand'mère, nous ne l'attendrons plus!

Elles pleurèrent ensemble, longtemps, avec une amertume inexprimable. Les enfants d'Henriette, accourues, pleuraient aussi de la douleur des autres; Charles paraissait ému; Laure toucha enfin le bras de sa mère & lui dit :

— Regardez, je vous prie, notre grand'mère, elle se trouve mal!

La secousse, trop violente, avait fait épancher la dernière goutte d'huile de la lampe; Madame Lethiers se mourait dans les bras de la fiancée de son petit-fils. Le médecin & le prêtre accoururent. Elle reprit connaissance et sourit en voyant son confesseur et ses enfants. Depuis longtemps elle faisait l'apprentissage de la mort, son sévère aspect ne l'effrayait pas, elle qui s'appuyait sur son Dieu! Elle reçut les sacrements avec un saint empressement, & rassemblant ses dernières forces, elle dit à Pauline :

— Soumettez-vous, mon enfant, à ce que veut

le bon Dieu, & surtout aimez-le! Je vous bénis de tout mon cœur... & vous aussi, mes chers enfants... Vivez pour Dieu... Béni soit-il! Je vais rejoindre mon cher petit-fils...

Elle vécut jusqu'au matin & s'éteignit doucement; l'aube qui se levait illumina son visage flétri, au moment où l'âme, toujours jeune, venait de s'échapper.

XII

APRÈS LA MORT.

Elle tenait peu de place au foyer, la pauvre grand'mère, & pourtant elle y laissa un grand vide. Pauline cherchait en vain ce regard qui la comprenait toujours, ces rares paroles qui la consolaient & qui, même au sein d'une incurable douleur, l'eussent peut-être apaisée; les deux jeunes filles trouvaient la journée longue, depuis qu'il ne fallait plus soigner l'aïeule et monter à toute heure pour la visiter. A Henriette, elle faisait défaut aussi; il y avait dans son cœur une affection, un respect, un dévouement sans emploi désormais. Pour Charles, c'était la dernière relique du passé qui s'évanouissait. Tous furent tristes, & ce chagrin s'ajouta aux chagrins particuliers que tous portaient au cœur. Henriette le sentit peser sur ses soucis d'argent & de ménage, Laure & Marie sur la peine que leur causait la figure pâle de leur mère, & Pauline, sur la ruine de ses espérances terrestres. Depuis que la triste nouvelle avait brisé son âme & la vie de son aïeule, elle s'isolait de plus en plus de sa famille, elle vivait dans sa chambre ou à l'église, et ne confiait à personne, ni sa douleur, ni ses vues sur l'avenir.

Le temps coulait, les jours succédaient aux jours & la maison devenait de plus en plus sombre, reflet fidèle de l'humeur du maître, de l'époux & du père. Les trois femmes, douces par nature & patientes par vertu, ne s'insurgeaient pas contre les difficultés qu'il leur créait; elles opposaient la bonté à ses plaintes & la raison à ses reproches, tout cela mitigé par l'amour d'Henriette & la tendre docilité de ses filles; mais lorsque Charles irrité par l'inutilité de sa vie, avait contristé l'une d'elles, toutes en étaient affligées. Marie et Laure ne levaient plus les yeux, de peur que leur père n'y lût un blâme involontaire; Henriette, après quelque injustice de son mari, s'échappait & pleurait un peu dans sa chambre; elle avait besoin d'épanchement, il lui fallait ou les confidences de l'amitié ou les larmes solitaires, & quand Charles voyait les yeux rougis, il se fâchait encore, en disant :

« Je ne suis pas un tyran cependant!

Huit mois s'étaient passés déjà depuis la nouvelle de la mort de Richard & le legs universel qu'il avait fait à Pauline n'était pas encore parvenu entre ses mains. Elle reçut enfin une lettre d'outre-mer; elle l'ouvrit avec une silencieuse émotion, la lut & la referma.

« Eh bien? lui demanda Charles; êtes-vous satisfaite? »

Elle fixa sur lui un regard triste & surpris.

« Satisfaite, dit-elle?

— Je veux dire, la fortune de Richard est-elle considérable? avez-vous lieu d'être contente, à part la question d'affection?

— Oui, répondit-elle froidement, et, se levant, elle quitta la chambre.

— De grâce, reprit Henriette, ne lui parlez pas ainsi! Vous ignorez, cher ami, combien elle aimait votre frère. »

Charles leva les épaules.

« Elle est aussi susceptible que tu es sentimentale, ma pauvre Henriette. Si elle s'est fâchée tout à l'heure, c'est que je l'interrogeais sur ses affaires dont elle entend rester seule maîtresse. Pourtant, l'héritage de mon frère me regarderait bien un peu, il me semble! »

Pauline se montra plus silencieuse & plus triste que de coutume; elle ne s'expliqua nullement sur le contenu de la lettre; elle écrivait beaucoup & elle reçut plusieurs lettres qu'elle ne communiqua point à sa famille.

Un dimanche, après vêpres, elle entra dans le salon où Henriette se trouvait seule. Pauline s'assit à ses côtés, & après quelques paroles insignifiantes, dites d'un air distrait, elle lui prit la main. Henriette fut surprise; une démonstration, une caresse étaient assez rares chez Pauline.

« Ma sœur, dit-elle, où sont Charles & les enfants?

— Chez Marcelle; nous sommes seules à la maison.

— Ma chère Henriette, je voudrais te parler; depuis plusieurs jours j'en cherchais l'occasion.

— Eh bien! chère amie, je suis à tes ordres.

— Ma sœur, c'est un adieu que je veux te faire. Depuis la mort de Richard, je me suis bien consultée & je vois chaque jour davantage que le monde m'est odieux. La vie me deviendrait odieuse elle-même si je ne la consacrais à d'autres œuvres que mes occupations ordinaires, si je ne voyais pas un jour meilleur devant moi.

— Tu veux te faire religieuse!

— J'en suis bien peu digne, je le sais, mais Dieu agréera ma volonté, on me l'a assuré. J'irai là où on prie pour les morts & où l'on sert en même temps les pauvres; n'est-ce pas le plus sage emploi que je puisse faire des années que je suis condamnée à vivre?

— T'es-tu bien consultée?

— Oui, & j'ai consulté un guide sûr. Je sens, d'ailleurs que je tomberais dans une douleur coupable si je restais ainsi oisive & livrée à une idée unique. Il me faut une règle, un travail, un but; je les trouverai dans la vie religieuse; je tâ-

cherai de faire du bien pour plaire à Dieu, pour apaiser mon pauvre cœur, pour soulager l'âme de Richard, si cette âme paie encore une dette dans un autre monde. Comprends-tu, ma sœur ?

— Oui, chère Pauline, je comprends que tu ne pouvais plus vivre parmi nous. Sois heureuse, ma bonne sœur, sois heureuse & prie bien pour nous ! »

Pauline s'attendrit; ses yeux brillants se voilèrent, elle embrassa Henriette, lui serra la main & dit enfin d'une voix plus basse :

— Je ne suis pas aimable avec toi, avec tes enfants, pardonne-moi, tu sais que je suis peu expansive, que j'ai besoin de solitude & de silence. Et puis, je l'avoue, la présence de ton mari me glaçait.

— Prie pour lui, chère sœur; je désire tant qu'il revienne à Dieu !

— Il aurait, en effet, besoin de conversion, répondit Pauline avec une certaine amertume. Il ne te rend pas heureuse.

— Que veux-tu? les jours lui pèsent, il voit notre situation, voisine de la gêne, & il ne peut rien pour sa famille : n'est-ce pas là une pensée irritante ?

— Au moins, cette gêne, qui te rend souvent soucieuse, ma pauvre Henriette, je puis y obvier. J'ai déposé chez le notaire de notre mère ma donation de tout ce que je possède; elle est au nom de tes filles, car je l'avoue, je crains le goût et l'incapacité de Charles pour les affaires & je ne veux pas lui laisser ce capital entre les mains. La fortune de Richard vous revenait de droit; j'y joins le peu que je possédais; je donne à Marie, la filleule de Richard, le mobilier de ma chambre & je ne me suis réservé que la dot nécessaire pour entrer au couvent. Ne me remercie pas, chère Henriette, ce n'est là qu'un acte de justice. Puisses-tu être heureuse ainsi que tes enfants !

— Puisses-tu trouver la paix en Dieu, chère Pauline : tu nous écriras & tu penseras à nous ? rien ne peut nous désunir, puisque nous nous retrouverons en Dieu.

— Oui, toujours ! dût-on m'envoyer au bout du monde, en Asie, où mes sœurs futures ont une maison.

— Et tu désires y aller ? »

Pauline rougit & répondit :

« Comme Dieu voudra. »

Elle ajouta avec un faible sourire :

« J'ai pensé si souvent à l'Orient, j'y ai tant vécu en idée, qu'il me semble qu'il y a là pour moi une seconde patrie. Comme Dieu voudra toutefois. »

XIII

LE CONSEIL DE MARCELLE.

« Ma cousine ! »

Charles Lethiers était depuis une demi-heure en visite chez sa cousine Marcelle. Il avait examiné sa collection de jacinthes, il avait donné ses conseils pour la restauration d'un pignon, ébranlé par les vents d'hiver, il avait parcouru le journal, agacé le chien, tisonné le feu, & enfin il s'adressa à Marcelle, qui tricotait paisiblement auprès d'une fenêtre. Elle leva la tête.

« Eh bien, Charles ?

— Vous êtes l'amie intime d'Henriette, dites-moi la vérité. Se plaint-elle souvent de moi ?

— Vous avouez donc qu'elle en aurait bien le droit ?

— Vous ne me répondez pas ? se plaint-elle, oui ou non ?

— Non, elle ne se plaint pas, elle vous plaint, car elle pense que vous êtes malheureux. »

Il fit quelques tours dans la chambre, & reprit :

« Elle ne vous a pas dit qu'elle pleurait hier soir & avant-hier, & bien d'autres jours encore ?

— Pas un mot.

— Eh bien ! ma foi, elle est plus sage & plus courageuse que je ne le pensais. Tenez, ma cousine, vous êtes mon amie d'enfance, il faut que je me confesse à vous, je suis horriblement mécontent de moi. Depuis hier, les larmes de cette pauvre Henriette me pèsent sur le cœur, l'air triste de mes enfants m'afflige, je ne suis pas un méchant homme, & pourtant, je fais pleurer ma femme & mes filles, qui sont de parfaites créatures. Mon caractère m'emporte; je m'ennuie, tout me déplaît, je donne des coups de boutoir, de ci, de là, & ces pauvres femmes, qui ne voient pas le fond du cœur, me croient sans âme & sans amitié.

— Mais, Charles, je vous croyais plus content, plus tranquille depuis que Pauline vous avait donné...

— Ce don, je pourrais dire cette restitution, a certainement calmé les inquiétudes d'Henriette sur l'avenir, mais pour moi, j'avoue que les méfiances de ma chère belle-sœur ne m'ont pas fait plaisir. Vous conviendrez, Marcelle, que cet événement ne change pas ma position envers ma femme : je suis dépendant, toujours dépendant.

— Et vous le lui faites sentir, vous l'avouez vous-même. Nous en étions à vos torts.

— Je confesse que je n'ai pas le caractère facile; je me fâche, je ne saurais dire pourquoi, mais je me fâche... & Henriette, qui était impatiente autrefois, me répond avec une douceur, que j'admire, tout en pestant contre elle & contre moi-même.

— Et Henriette pleure lorsqu'elle croit que vous ne la voyez pas.

— Oui, elle est restée fort sensible en devenant patiente, cela m'étonne. Quand je la vois pleurer, bien des souvenirs me reviennent, elle était si gentille au début de notre mariage, & elle est si bonne maintenant ! & mes filles que j'attriste, & qui sont de vrais petits anges ! leur mère ne leur a appris que respect & amitié pour leur vieux père d'Amérique... Tout cela me tourmente, je ne suis

pas content de moi, & je vous prie de dire à Henriette, vous qui êtes son amie, qu'elle pardonne aux saillies de mon caractère... Dix ans de malheur ne m'ont pas limé les ongles. »

Marcelle fut touchée de cette confession; elle tendit la main à Charles & lui dit avec amitié :

« Je ferai votre commission, & d'avance, je vous assure du pardon & de l'amour d'Henriette. Quant à l'amélioration que vous avez remarquée en elle, souffrez que je vous dise qu'à mesure que vous vous éloigniez de Dieu, votre femme s'en rapprochait, & que c'est à la religion qu'elle & vos filles doivent ce qui vous plaît, la douceur, le support & le respect.

— Vous croyez, ma cousine?

— Je le crois. Et pensez-vous vous-même que, sans l'Évangile & la Croix, une jeune femme eût pu supporter la misère & le délaissement, comme l'a fait Henriette? »

Il ne répondit rien, elle changea le tour de la conversation, & ils se quittèrent bientôt. Elle le revit quelques jours après, il ne lui parut pas changé, la brusquerie de son langage, l'irritabilité de son caractère restaient les mêmes, & elle soupira, en disant avec le vieux Corneille :

Ce bienheureux moment n'est pas encor venu.

Pourtant, la semence germe parfois dans la terre sans que le laboureur s'en doute. Une nuit d'insomnie avait fatigué Charles; il se souvenait avec regret d'une scène fort injuste qu'il avait faite, la veille, à sa femme, & inquiet, mécontent, il se leva & sortit, attiré par la beauté d'une matinée d'avril. Quelques tours sur l'Esplanade calmèrent l'agitation de son sang; une fraîcheur délicieuse régnait sous l'ombrage naissant des grands tilleuls, le brouillard se levait lentement sur la ville, le mouvement recommençait, les cloches des Carmélites et des Franciscaines tintaient la première messe, & Charles revint à pas lents vers sa maison; des souvenirs doux remplissaient son âme, il pensait à sa femme qu'il avait rencontrée dans ces allées, jeune alors, joyeuse, charmante; à ses filles qui avaient essayé là leurs premiers pas, il s'avançait vers l'église de Sainte-Catherine où il s'était marié & il eut l'idée d'y rentrer. Rien de plus calme & de plus recueilli; on n'entendait que la voix grave d'un prêtre qui disait la messe à l'autel de Notre-Dame-de-la-Treille; un rayon de soleil faisait resplendir le magnifique tableau de Rubens placé sur le maître-autel, & prêtait une vie surnaturelle à la figure de la Vierge martyre, pâle & fière entre ses bourreaux. Charles se mit à genoux, &, pour la première fois depuis bien longtemps, il entendit la messe, il pria, il adora. A la communion, plusieurs personnes approchèrent de la Sainte Table, parmi elles, recueillies, ferventes, s'avançaient Henriette & sa fille aînée. Charles les vit, & il fut frappé de la sereine modestie de sa fille & de l'expression de bonheur qui resplendissait sur les traits de sa femme. Il ne lui avait jamais vu ce visage-là.

Il réfléchit beaucoup toute la journée, & le soir il dit à sa femme :

— Serais-tu contente si je faisais mes Pâques à côté de toi, cette année-ci?

Aujourd'hui, Madame Henriette Lethiers n'est pas heureuse à l'église seulement. Son mari, devenu religieux, est devenu, en même temps, très-charitable; il s'occupe des pauvres, & Marcelle ne le laisse pas chômer de bonnes œuvres. Or, rien n'adoucit le caractère & ne remplit le cœur comme la vue & le soin des pauvres; Dieu a attaché à l'aumône une suavité qui se répand, comme un parfum, sur toute la vie. Laure & Marie travaillent, prient, étudient & se trouvent si parfaitement contentes que le désir du mariage ne leur vient pas. Pauline est religieuse à Shang-Haï; elle a goûté dans le sacrifice des biens créés, un bonheur austère, tissu d'espérance & de charité. Marcelle jouit de la félicité de ses amis, & elle revient volontiers à une idée qu'elle a fréquemment exprimée, que la femme est la pierre angulaire de la famille, qu'elle est supérieure à l'homme, parce que, plus que lui, elle est capable de dévouement, de patience & d'abnégation.

MATHILDE BOURDON.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BIFTECK AU BEURRE D'ANCHOIS

Pour un bifteck ordinaire, ayez un anchois bien lavé, bien essuyé, pilez-le avec le dos du couteau, mêlez-le avec 40 grammes de beurre, passez au tamis & mettez ce beurre d'anchois sous le bifteck, grillé à feu vif.

CHOUX-FLEURS EN MAYONNAISE

Coupez les choux-fleurs en petits bouquets, faites-les cuire avec eau, beurre & sel, à très-petit feu, faites-les bien égoutter, dressez-les dans un petit saladier & couvrez-les d'une bonne sauce mayonnaise.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Enfin, chère Florence, voici presque toutes nos amies parisiennes rentrées au bercail! Berthe seule nous manque; car elle est devenue maman, pendant son exil, & la faiblesse du cher petit ange qui vient de naître ne permet pas à notre amie de l'exposer aux fatigues d'un retour à Paris avant quelques semaines.

Mais Adrienne, mais Julie, mais Marie, mais Thérèse & jusqu'à la petite Pauline y sont déjà, & hier dimanche, nous avons, toutes ensemble, & pour la première fois depuis un an, passé une bien agréable après-midi.

Bien agréable n'est pas précisément le mot convenable pour la circonstance, car nous sommes allées de compagnie visiter les ruines de l'infortuné Saint-Cloud!... Mais tu as compris n'est-ce pas, amie, qu'en employant cette épithète, je n'entendais parler que du plaisir que nous avions éprouvé à nous retrouver réunies, même pour un aussi triste pèlerinage.

Pauvre Saint-Cloud!... on allait autrefois en partie de plaisir visiter son palais, voir jouer ses grandes eaux, assister à ses réjouissances foraines si célèbres dans la banlieue... & c'est presque encore en partie de plaisir que la curiosité des étrangers, le besoin de locomotion des Parisiens, le désœuvrement des oisifs amènent une foule si nombreuse devant ses décombres.

Et si tu savais, chère Florence, quel saisissant contraste existe entre ce pays dévasté & cette foule remuante, gazouillante, presque parée, qui, à l'arrivée de chaque train de chemin de fer, de chaque bateau à vapeur, de chaque omnibus, y débarque à flots pressés.

On en a le cœur serré! non que cette foule ne se comporte avec toute la convenance, tout le respect désirables devant ces ruines; mais parce que ce mouvement, ce va-&-vient, cette exubérance de vie fait mal, là ou le feu & la mort ont laissé de si récentes & si déplorables traces. — Car tu n'as pas l'idée de cette désolation, chère amie!

Dans Paris, à côté d'un pan de mur abattu ou d'un monument incendié, on a un autre monument complètement intact, une rue populeuse, commerçante comme à l'ordinaire. — Et puis à Paris, pour tout dire, nous avons vu depuis nombre d'années tant de démolitions, de gâchis, de décombres que, la stupeur des premiers jours passée, ces maisons entourées d'échafaudages, ces quartiers en voie rapide de reconstruction, ces édifices si bien déblayés, qu'ils ont perdu toute l'horreur du lendemain de leur désastre, ne provoquent déjà plus qu'accidentellement ces idées pénibles. On s'habitue à tout d'ailleurs, on y vit si vite, dans ce tourbillon de Paris, & l'on voit s'y succéder si rapidement tant de choses qu'en vérité, si proches qu'ils soient encore, ces terribles événements paraissent déjà bien lointains.

A Saint-Cloud, hélas! impossible d'éprouver une impression analogue... Sauf l'église, demeurée debout comme par miracle & continuant, quoique l'incendie & les obus aient fait ravage autour d'elle, à s'élever blanche, & radieuse sur tant de noirs décombres, tout est détruit, anéanti... Oui, de ce charmant pays, jadis si coquet sous sa verdure, de cette oasis tant aimée des paysagistes & des poètes, il ne reste rien, rien absolument, ni palais, ni villas élégantes, ni humbles maisonnettes; les murs du palais sont encore sur pied, bien qu'un peu branlants & les beaux ombrages du parc existent toujours... mais les maisons du pauvre village!... non, pas une, je crois, n'est intacte; toutes sont ouvertes par le canon, à droite, à gauche, en haut, en bas... On ne voit que débris, devant, derrière soi, sur le côté des rues, à l'horizon, en montant, en descendant!... Et quels détails pittoresques & navrants dans ces ruines abandonnées!..

Ici, c'est une couchette d'enfant, coupée en deux & encore appuyée contre un fragment de cheminée, au-dessus de laquelle est accroché un miroir étoilé par une balle...

Là, c'est une portion de cuisine, avec son poêle couvert de casseroles comme pour l'heure des repas... un torchon *sale* est appendu, en compagnie d'un panier à salade. Contre la muraille, une armoire éventrée par un obus laisse voir sur ses rayons brisées la vaisselle en miettes & des tessons de bouteilles...

Plus loin, c'est la rampe d'escalier d'une maison à six étages que la chaleur de l'incendie a tellement tordue & contournée, qu'elle a l'aspect d'un

gigantesque tire-bouchon s'enfonçant dans la terre.

Puis, c'est un débris de tenture de chambre à coucher conservant encore ses fraîches couleurs; c'est un petit tableau-portrait bien regretté peut-être ! — suspendu dans les airs, à quelque pan de mur que le moindre vent violent fera écrouler... c'est... c'est... mille choses enfin trop longues à te décrire, ma chère Florence, mais qui me faisaient penser, bien qu'elles n'y ressemblent guère, à Herculanum & à Pompéi, alors qu'on en découvrit les restes.

Dans de petites constructions en planches, bariolées à l'algérienne, que de pauvres gens ont établies au pied même des ruines on vend à boire & à manger aux visiteurs de Saint-Cloud ; la vie dans la mort !... une odeur de fruits & de pommes de terre frites s'en échappe incessamment, alléchante pour ceux qui ont faim, mais fort peu agréable pour ceux qui, comme nous, n'étaient pas dans le même cas !...

La grande allée du parc, celle qui mène à Sèvres, je crois, & où s'établissaient jadis les baraques de cette bruyante fête, si renommée pour ses mirlitons, est aussi peuplée de restaurants improvisés, petits cafés en plein vent, boutiques de pâtissiers, de confiseurs, de glaciers même !... cela donne encore à cette partie de Saint-Cloud un faux air de fête... mais plus loin, quelle morne tristesse, quel abandon !...

Le gazon des pelouses monte librement en graine, les mauvaises herbes poussent dans les allées, les feuilles mortes & les plantes aquatiques envahissent sans obstacle les pièces d'eau autrefois si transparentes...

Les soldats logés dans la caserne voisine du château, font même leur lessive dans les bassins de marbre; & la mousse blanche de leur savon, s'y mêle pittoresquement avec les mousses vertes que la nature y forme. Çà & là, sur les vasques & les degrés de la grande cascade, sèchent au soleil les vareuses gros bleu, les pantalons rouges, voire même les chemises blanches des braves *lavandiers* dont quelques-uns vont s'étendre paresseusement à l'ombre des statues, toutes plus ou moins mutilées, qui ornent le parterre.

S'il t'en souvient, Florence, c'est dans ce parterre — aujourd'hui sans fleurs ! — qu'étaient ces magnifiques orangers plusieurs fois centenaires tant admirés par nous ? — Qu'étaient... *que sont*, devrais-je dire, car on les y a laissés; mais hélas ! hélas ! eux aussi, les pauvres orangers ont suivi la fortune du palais qu'ils contribuaient à embellir; ils sont morts de froid pendant ce désastreux hiver, & ils n'offrent plus à l'admiration des promeneurs que des branches décharnées semblables à des bras de squelettes !...

Nous voici tout près du palais, le jour & l'air y entrent comme chez eux, il n'y a plus de toit, de portes, ni de fenêtres !... Eh bien, vrai, amie, ce n'est pas si triste que j'aurais cru, car un joyeux soleil se joue sur ce qui reste des sculptures précieuses & le ciel bleu apparaît derrière toutes les ouvertures béantes... mais les admirables galeries de Diane, d'Apollon, les splendides salons où s'étalaient tant de chefs-d'œuvre artistiques : que sont-ils devenus ?...

Quelques Anglais — ou Américains, je ne sais trop — s'approchent, plus que la prudence ne le voudrait, de ces murailles chancelantes, dans l'espoir de découvrir parmi les décombres des débris de vaisselle ou d'autres épaves du château.

— C'est pas la peine d'vous exposer pour rien, bourgeois ! leur crient deux gamins à la mine avisée, — vous en trouverez à acheter, tant qu'vous voudrez, là-bas sur le pont... c'est mon cousin Gugusse qui les vend... & que c'est *du vrai, encore !*

Des jeunes filles & des petits enfants courent sous les grands arbres dont les plus beaux jonchent le sol ; ils font retentir ces lieux désolés des éclats argentins de leurs fraîches voix. Un vieux monsieur & une jeune dame cherchent le reste de leur société égarée dans le parc.

— Sans doute, ils ont voulu revoir l'emplacement de la lanterne de Démosthènes, où nous fîmes jadis un si joyeux déjeuner champêtre, vous vous en souvenez, grand'père ? vous sentez-vous assez fort pour aller un peu au devant d'eux ?...

Et ils s'éloignent, tandis que nous nous serrons émues, les unes contre les autres, nous rappelant les fastes de ce pauvre palais en ruines & nous consumant en regrets inutiles sur ce qu'il était & n'est plus... Pendant ce temps, notre chère Louise, toujours pratique, a versé le contenu de sa bourse dans le tronc pour les incendiés, accroché à l'une des grilles.

Son charitable exemple est suivi, comme bien tu penses, par chacune de nous — celle-ci donne une grosse pièce, celle-là une modeste obole... mais Dieu, qui voit tout, appréciera de quel cœur les unes & les autres font leur petite offrande...

Enfin, après avoir erré mélancoliquement partout, nous nous décidons à quitter ces lieux si pleins de souvenirs, mais pas avant toutefois que Thérèse, cette grande sœur aussi instruite que dévouée, n'en ait fait un rapide historique à Pauline.

Elle lui raconta comment Saint-Cloud doit son nom à Clodoald, le seul des fils de Clodomir échappé au poignard de ses oncles, qui s'y réfugia enfant, & devenu grand, y fonda une abbaye au pied de laquelle s'éleva le joli village de Saint-Cloud.

Comment Henri III y fut assassiné par Jacques Clément, dans une maison de plaisance appartenant à la famille de Gondy, autrefois propriété de la reine Catherine de Médicis...

Comment cette même maison fut achetée plus tard, par le Cardinal Mazarin, au financier Heward pour le duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Com-

ment y mourut *Madame*, la célèbre *Madame*, première femme de ce prince, au trépas subit de laquelle on doit une des plus admirables oraisons funèbres de notre grand Bossuet...

Comment, après avoir été embelli par la belle reine Marie-Antoinette, Saint-Cloud devint le théâtre du fameux 18 brumaire du général Bonaparte & plus tard, sa résidence impériale la plus aimée; ce qui n'empêcha pas, ou plutôt ce qui fut cause qu'en 1817, le général Blücher prit le plaisir brutal de coucher avec ses bottes crottées, dans le lit semé d'abeilles d'or de Napoléon vaincu, & de lâcher sa meute dans le délicieux boudoir de l'Impératrice.

Thérèse ajouta que Saint-Cloud fut restauré par le roi Louis-Philippe, puis habité par Napoléon III à son tour; & qu'enfin les Prussiens, pour les besoins de leur propre défense, venaient dans cette dernière invasion, de le réduire eux-mêmes en cendres... Pauvre, pauvre Saint Cloud!... Pauline pleurait presque en écoutant la fin du récit de sa sœur...

Mais c'est le mien, Florence, qui doit te sembler interminable... Aussi je le finis au plus vite en t'assurant une fois de plus de mon inaltérable amitié.

JEANNE.



POST-SCRIPTUM

C'est encore moi, ma chère! j'accomplis une promesse faite à notre petit lutin de Pauline.

Nous regagnions nos logis respectifs quand, cette enfant gâtée s'approchant tout doucettement de moi, glissa avec câlinerie son bras sous le mien & murmura à mon oreille:

« Et la *Poupée Modèle*, mademoiselle Jeanne? la *chère Poupée Modèle* des petites filles, comment se porte-t-elle après tous ces événements?

— Aussi bien que possible, fillette, & nous rêvons même à la rendre plus utile & plus attrayante encore qu'elle ne vous paraît; mais...

— Mais?... interrogea curieusement Pauline.

— Mais pour que ces améliorations pussent ne pas demeurer à l'état de rêve, il faudrait que le journal des petites filles eût, pour le moins, autant d'abonnés que son grand frère *le Journal des Demoiselles*; &, quoiqu'elle en compte un nombre fort révérend déjà, elle n'en est pas encore là, tout naturellement.

— Ce serait pourtant bien facile, déclara la petite fille avec assurance.»

J'ouvris de grands yeux.

« Et comment cela, s'il te plait, Paulinette?

— Tout simplement en disant à chacune de vos fidèles abonnées du *Journal des Demoiselles* de trouver, soit dans sa famille, soit parmi ses connaissances, seulement *une abonnée nouvelle* à *la Poupée Modèle*, — il ne serait même pas défendu d'en procurer deux ou trois, l'occasion s'en présentant. De cette manière, vous aurez bien vite autant de souscriptions que pour le grand journal & alors, votre beau rêve pourrait devenir une réalité...

— Eh mais, petite Pauline, interrompit Marie, qui avait entendu l'exposition de ce lumineux projet, ce n'est pas si sot ce que tu as trouvé là!

— Bien mieux, — continua avec animation la petite fille, encouragée par cette approbation, — par cette simple complaisance, les propagatrices de *la Poupée Modèle* auraient fait une multitude d'heureuses:

1° Elles, d'abord qui seraient charmées d'avoir pu causer ce plaisir à leur bonne amie Jeanne.

2° Puis les petites filles à qui elles auraient aussi fait connaître une publication fort amusante, fort instructive... car, moi qui vous parle, mademoiselle Jeanne, j'ai appris, dans ce cher journal, une foule de choses que j'ignorais! ajouta Pauline avec un sérieux qui nous fit éclater de rire.

3° Enfin, reprit-elle sans se laisser déconcerter le moins du monde par notre gaieté, toutes les abonnées actuelles de *la Poupée Modèle* seraient enchantées, puisque par les résultats de cette combinaison, elles trouveraient dans leur journal plus de *trésors* encore qu'elles n'en ont trouvé jusqu'ici. Est-ce vrai, tout cela, dites?

— Paulinette, si tu ménageais un peu plus notre modestie, je te répondrais que tu parles comme un bijou.

— Non, dit Thérèse en riant, comme un livre.

— Édition diamant, acheva Adrienne.

— Cette édition-là, est-ce que c'est plus beau que le gros livre doré sur tranches & tout rempli d'images que vous m'avez donné l'an passé, madame Adrienne? demanda naïvement l'enfant.

. . . .

Eh bien, Florence, qu'est-ce que tu en dis, toi, de l'idée de Pauline? Et vous toutes, mesdemoiselles les abonnées, si dévouées au *Journal des Demoiselles*, qu'en pensez-vous?

Elle me semble essentiellement pratique, à moi; mais pour avoir quelque chance de succès, il faudrait surtout qu'elle ne vous déplût pas... je vous la livre donc, mes amies. — L'avenir nous apprendra si la petite Pauline avait tort ou raison.

J.

MODES

Jusqu'à l'âge de sept à huit ans, je conseille les robes des petites filles tout unies ou à gros plis plats, sans volants, ni secondes jupes. Les petits

corsages décolletés, carrés & à épaulettes, sans manches, avec chemisettes plissées.

On en fait aussi qui sont plats, montants & boutonnés par devant; quelquefois à basques plus ou moins découpées, presque toujours avec une ceinture nouant derrière.

On revient beaucoup à la broderie anglaise pour les robes d'enfants. Le jupon de dessous de couleur & la ceinture de même nuance font très-bon effet.

Leurs petits tabliers blancs se font à épaulettes & poignets brodés avec petits plis, entre-deux, & même tout unis. D'autres, pour l'ordinaire, en toile écrue, garnis de galons de laine ou de petites broderies russes de couleur.

J'en ai vu à manches longues, fermés derrière comme des blouses. Cela permet aux enfants de se passer de robe en dessous, par les grandes chaleurs.

J'ai remarqué deux charmants petits costumes de percale à raies; l'un rose, l'autre bleu.

La jupe simplement ourlée, & pour corsage une petite chemisette russe avec grand col marin pareil. Large ceinture de percale ourlée, se nouant par derrière. Petit chapeau marin en paille anglaise blanche, bordé & orné d'un ruban de la couleur des raies de la robe de percale.

Un ruban tout noir fait bien & va avec toute espèce de toilette.

Autre costume de petite fille :

Il est en cachemire bleu clair; la jupe plissée à gros plis repassés. Veste droite, un peu longue de taille, à basques & petites poches, & s'ouvrant sur un gilet de piqué ou de cachemire blanc. L'ourlet de la jupe & le tour de la veste sont piqués en soie bleue. — Large ceinture de faye bleue. — Chapeau forme petite cloche anglaise, en paille de riz, bordé d'un petit ruban bleu, & ayant autour de la calotte une ruche à plis doubles en faye bleue. Le haut & le bas de cette ruche sont effilés de deux centimètres.

Voici comme une maman peut utiliser une robe de soie noire devenue trop courte ou trop étroite, en organisant la toilette suivante pour sa fillette de dix à douze ans :

La première jupe avec cinq petits volants à têtes, en biais, doublés & liserés en haut & en bas de cachemire rose. — Seconde jupe avec un volant semblable. — Corsage montant, à basques doublées & liserées. — Petite cravate de soie rose.

Chapeau tyrolien en paille noire, bordé de velours noir. Petit bouquet de roses, retenu sur le côté par un nœud de faye noire.

La doublure du costume précédent serait aussi très-jolie en cachemire bleu de ciel; on remplacerait le bouquet de roses du chapeau par une touffe de plumes bleues.

Les cols & manches à rayures de couleur se portent beaucoup à la campagne. On en confectionne d'assez jolis garnis de petites valenciennes tuyautées.

Avec une toilette toute noire & sur une robe ouverte, il est assez élégant de mettre une petite pointe de dentelle noire, croisée sur l'ouverture & rattachée par un nœud de ruban ou par un bijou.

J'en ai vu de très-jolies en dentelle de laine.

On peut se faire soi-même une pointe en tulle noir uni ou à pois; elle doit être double. Il faut l'ourler tout autour & la garnir d'une blonde ou d'une dentelle. — Quand cette pointe est un peu longue, on en passe les bouts dans la ceinture.

Si ta mère a conservé d'anciens grands voiles de dentelle, il te sera facile d'en tirer parti pour l'organisation dont je te parle.

Le jais revient très en faveur. Peignes, colliers, médaillons, boucles d'oreilles, etc.

Ce sont des bijoux simples qui peuvent se porter le jour, & que je conseille, surtout avec les costumes noirs.

Si tu veux faire servir une ancienne robe de soie noire ou de couleur, voici un arrangement très comme il faut, pas trop cher, & qui pourra se porter assez avant dans la saison.

Sur le jupon de soie, que je suppose défraîchi, on posera trois plissés à la vieille étagés, en grenadine de laine de même nuance. Ces plissés seront distancés par cinq centimètres.

La deuxième jupe, en grenadine, sera peu ample, taillée très-longue devant, & encore plus par derrière, pour pouvoir former beaucoup de plis en se relevant.

Elle sera garnie d'un plissé à la vieille, un peu moins haut que le troisième du jupon.

Il faudra placer au bas de cette jupe, de chaque côté du lé du devant, en dessous, un cordon élastique venant se rattacher derrière, pour maintenir & réunir tous les bouffants à leur place, tout à fait par derrière.

Le corsage de grenadine doit être entièrement doublé de soie & à postillon. Manches demi-larges. Le tout, orné d'un plissé à la vieille.

Ce même costume pour une messe de mariage ou quelque réunion élégante, est charmant en nuance claire, *mauve* par exemple. Les plissés en grenadine ou en crêpe.

Chapeau fermé, en crêpe mauve. Petite couronne de violettes de Parme. Brides & voile en tulle de même couleur.

Chapeau rond en paille de riz. Petite calotte un peu pointue, entourée d'une écharpe de gaze mauve, dont les bouts tombent derrière & sont garnis d'effilés. — Sept petits bouquets de violettes, avec feuillages formant guirlande, sont posés sur la gaze. — Ce chapeau est bordé d'un velours en biais mauve.

Je vais maintenant te décrire deux costumes ordinaires & faciles à confectionner ou à faire faire chez soi.

Le premier est en étoffe laine & coton, à rayures blanche & noire.

Le jupon est orné de deux biais hauts, le pre-



3803

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

mier de vingt centimètres & le second de quinze. Ces biais sont dentelés dans le bas, & bordés d'un lacet de laine noire.

La jupe a un biais haut de dix centimètres également dentelé & bordé.

Le corsage est à basques longues. Deux devant & deux derrière. — Un biais semblable au reste, haut de cinq centimètres. A mesure que les biais diminuent de hauteur, les dents doivent se rapetisser.

Petit chapeau de paille noire avec pompons espagnols placés sur le côté.

Second costume en alpaga marron. Le jupon est garni de sept volants ourlés, surmontés de trois plis en biais d'étoffe pareille.

Le corsage & la jupe se tiennent & ont la forme d'une grande casaque sans ceinture. Trois gros plis derrière sont retenus par de larges boutons de soie marron. Le devant est boutonné jusqu'au bas de la jupe, qui est relevée par trois bouffants de côté & deux pouffs par derrière. Elle a, ainsi que les manches, le même volant & les mêmes biais que le jupon.

Chapeau fermé en paille marron, forme Auvergnat; brides de faye; plume frisée tournant tout autour. Chapeau rond bordé de velours marron; cinq plis de velours en biais entourent la forme. Aile marron ou pompons espagnols sur le côté.

C.

VISITE DANS LES MAGASINS

LE GRAND-MARCHÉ-PARISIEN

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

3, RUE TURBIGO

Cette maison, que nous avons déjà recommandée à nos lectrices, se fait remarquer par son immense choix, comme étoffes pour robes, linge de maison, ameublement, bonneterie, châles, confections, lingerie, trousseaux & layettes; les confections pour dames & enfants sont particulièrement soignées par les nombreuses ouvrières attachées à cet établissement; les petits costumes qui ont servi de modèles pour notre gravure ont été choisis dans ces magasins, & on se les procurerait en très-peu de temps, en écrivant a cette maison & lui donnant l'indication du costume & l'étoffe qu'on désirerait employer. Les fourrures, parapluies, ombrelles, petits sacs de voyage, etc., se trouvent également au *Grand-Marché-Parisien.* Nous y avons remarqué, au comptoir de soieries, le taffetas Raphaël, propriété exclusive de cette maison qui est d'une qualité exceptionnelle. Tous les modèles, comme confections, costumes, objets de lingerie, sont du meilleur goût; les échantillons pour robes, étoffes pour pardessus, cretonnes, damas, etc., pour ameublement sont envoyés *franco* aux personnes qui en font la demande.

Le nouveau CATALOGUE ILLUSTRÉ du *GRAND-MARCHÉ-PARISIEN,* très-complet, contenant plus de 50 planches de nouveaux costumes, confections, lingeries, etc., sera publié à partir du 5 septembre prochain.

Nous croyons être agréables à nos Abonnées, en les engageant à se procurer ce catalogue, qui leur fournira des renseignements utiles, & dont l'envoi sera fait *franco* à toutes les personnes qui ont déjà fait des demandes à ces magasins.

LA SILENCIEUSE

Machine à coudre perfectionnée par POLLACK et SCHMIDT

49, BOULEVARD MAGENTA, & 30, RUE RICHELIEU

Cette machine, déjà connue depuis plusieurs années & appréciée du public, est à *navette circulaire;* elle a une grande supériorité sur les autres machines à deux fils, car une seule *tension* suffit pour les deux fils, qui produisent à l'envers comme à l'endroit une jolie piqûre. Son mouvement *silencieux* & son application aux travaux de la plus fine lingerie, ainsi qu'aux étoffes les plus épaisses, la font rechercher par les familles. *Le régulateur des points,* invention ingénieuse, permet de retrouver, sans crainte d'erreur, au moyen de chiffres, la grandeur des points. Tous les guides qui accompagnent ce charmant petit meuble, donnent la facilité d'exécuter les objets les plus variés. On pourra voir fonctionner la machine & prendre des leçons 30, RUE RICHELIEU où ont été transférés les magasins de détail; les demandes de province & toutes les demandes de renseignements doivent être adressées 49, BOULEVARD MAGENTA, à la maison principale. Les personnes de province ont toute facilité pour les petites réparations, un agent de l'administration faisant des voyages fréquents dans toute la France.



EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en sultane avec large volant plissé, maintenu par un plissé que traverse un biais en taffetas. — Tunique à double pointe, bordée d'un plissé surmonté d'un biais; plis retenus par des agrafes en taffetas & entourés d'un plissé.—Corsage à basque à plis doubles avec ornement rappelant celui de la robe; manche drapée avec agrafe. — Chapeau en paille, orné d'une draperie en gaze; traîne de lierre avec petits fruits.

Deuxième toilette. — Robe en taffetas, ornée de petits volants en biais froncés. — Tunique formant de longues pointes, garnie d'une ruche en dentelle traversée d'un rouleauté en taffetas. — Corsage ouvert avec postillon orné comme la robe. — Chemisette en valencienne et appliques brodées. — Touffe de roses de haie et rubans dans les cheveux.

Toilette de bains de mer pour enfant. — Robe en piqué blanc, ornée d'un plissé en batiste traversé par un velours et disposé en grecque; les bretelles du corsage sont disposées de même en plus petit. Mantelet en flanelle écossaise, drapé dans le dos & orné d'un volant pareil. On peut border le volant d'un liseré ponceau.

GRAVURE D'ENFANTS

COSTUMES DU GRAND-MARCHÉ-PARISIEN, 3, RUE TURBIGO

Toilette de fillette de 12 à 14 ans. — Robe en cachemire avec haut volant plissé.—Tunique garnie d'un effilé surmonté d'un large biais liseré en pareil. — Corsage à basque plate devant, et à plis sur les côtés et derrière; deux boutons de la nuance de l'effilé sont posés à la taille; le corsage est ouvert devant et le col est garni d'un effilé; manche marquise ouverte avec nœuds en biais. — Chapeau en paille bordé d'un velours assorti à la nuance de l'effilé; ornement et nœud en velours avec touffe de marguerites.

Toilette de baby. — Robe en tablier, ornée de groupes de plis en travers séparés par des entre-deux brodés; dans le bas, double volant plissé en long, garni de valencienne, surmonté du même entre-deux. — Corsage à berthe plissée & bordée de l'entre-deux surmonté d'une valencienne; manche bouffante terminée par l'entre-deux et la Valencienne; le tablier de la jupe est bordé des deux côtés d'un petit volant froncé, garni de valencienne, — Ceinture en taffetas terminée par un long effilé.— Bonnet avec entre-deux en valencienne alternés avec des entre-deux brodés; garniture en valencienne formant diadème; bouclettes en petit ruban, barrette et petits nœuds.

Toilette de petite fille de 9 à 10 ans. — Robe en popeline ornée d'un galon que surmontent cinq rangs de soutache agrémentée et de macarons faits avec la même soutache tournée en spirale. — Tunique formant polonaise devant & relevée; manches carrées; ceinture à basque dans le dos. — Toque avec draperie & nœud en gaze.

Toilette de petite fille de 7 à 8 ans. — Robe en popeline, ornée de trois biais liserés en pareil dans le haut. — Tunique carrée devant, garnie de deux biais surmontant un effilé en soie torse. — Corsage montant, basque plate devant avec plis dans le dos; ce corsage est orné de deux petits biais; manche marquise fermée; les plis sont tenus par un nœud bordé d'un petit biais.

Toilette de petite fille de 8 à 9 ans. — Costume en cachemire; jupon orné de trois volants en biais. — Tunique relevée, garnie d'un seul volant. — Corsage à basque avec manche courte, orné d'un double biais pareil. — Toque bordée d'un velours. Draperie et nœud en faye; aigrette.

SIXIÈME CAHIER

Entre-deux — Écran-bannière avec M. D, enlacés — Entre-deux — Bonnet au crochet pour enfant, fond guipure — Dentelle guipure au crochet en travers. — Porte-cigares — Dessus de sachet avec L. G. — Entre-deux — Dessin soutache — T. R. — Écusson avec C. B. — Louise — Garniture — Mouchoir — Dentelle crochet et mignardise — Chaise porte-montre — Mouchoir — Petite bande tapisserie — Panier à ouvrage — Garniture pour jupon et pantalon — Entre-deux — Denise — L. C. enlacés — Herminie — Petite garniture — Entre-deux soutache.

PLANCHE VI

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage de la première toilette gravure du 1[er] septembre, n° 3,803.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

PREMIER CÔTÉ

Dentelle renaissance (voir le *Petit Manuel du Journal des Demoiselles*, 3[me] édition, pour les différents jours). Le lacet coûte de 15 et 20 centimes, selon la grosseur, chez mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

DEUXIÈME CÔTÉ

Carré en filet guipure. — Les quatre motifs des angles sont en *point de toile* entouré d'un travail en reprise, avec des feuilles en *point tissé* et une *rosace* au milieu; ils sont joints entre eux par quatre ovales en *point d'esprit* entouré d'un *point tissé.* — Le centre du carré est formé d'une *petite roue* avec *point de cône.* Le cadre est formé en *point d'esprit.*

Carré en filet guipure. — Le centre est occupé par une *petite roue* au milieu d'un carré en *point de toile* entouré d'un *point de reprises* et de feuilles en *point tissé.* — Les branches qui forment losange sont en *point tissé;* le fond est en *point d'esprit* et les angles en *point de toile.*

Le mot du Logogriphe du numéro d'Août est CANARD.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Folie est d'acheter chat en sac.

2147 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.



Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Machines à coudre de la Silencieuse
Boulevart Magenta, 42.

Mode de Madame Jolly
6, rue Chauveau Lagarde.

Costumes d'Enfants des Magasins du Grand Marché Parisien, 3, Rue Turbigo.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LETTRES A NATHALIE

SIXIÈME LETTRE

—

SUR LES CONFIDENCES ET LA DISCRÉTION

Ma chère Nathalie,

Je vous ai vue hier, durant presque toute la journée, & je vous écris aujourd'hui. J'espère bien que vous n'en éprouvez pas trop de surprise. J'aime mieux rédiger mes observations que de vous les faire de vive voix.

J'ai passé avec vous, ma chère enfant, des heures bien agréables. Il y avait longtemps qu'une excursion à la campagne ne m'avait fait autant de plaisir. Vous voyez que les anciennes voitures ont du bon. Si nous avions pris l'un & l'autre le chemin de fer, au lieu de nous laisser conduire par Baptiste, nous risquions fort de voir quelqu'un monter dans notre compartiment, & nous ôter ainsi la solitude du tête-à-tête.

Il faut avouer que nous avons bien employé notre temps tous les deux, & me voilà maintenant, grâce à vous, renseigné jusque dans les moindres détails sur votre séjour à Boulogne, sur les promenades que vous y avez faites & même sur les conversations que vous y avez tenues.

Je vous sais un gré infini, ma chère cousine, de l'abandon & de la confiance avec lesquels vous m'avez parlé; mais quand je me reporte ce matin à notre entretien d'hier, il ne m'est pas très-facile, je vous l'avoue, de retrouver dans mes souvenirs ce que vous m'avez confié sous le sceau du secret & ce que vous m'avez laissé libre de répéter.

J'ai beau interroger ma mémoire, je ne discerne pas, même à une aussi courte distance, les confidences qui, par leur gravité ou leur délicatesse, paraîtraient exiger un silence spécial. La politesse & le savoir-vivre, à défaut de la prudence, suffiront pour me conseiller quelque adoucissement dans les nuances, ou quelque réserve dans les citations lorsqu'il m'arrivera de rapporter vos paroles.

C'est ainsi, Nathalie, que de réflexions en réflexions, j'ai été conduit à me demander s'il n'était pas temps de vous défaire d'une habitude très-répandue chez les jeunes filles, & qui n'est guère de mise dans le monde véritable.

Elles gardent quelquefois, assez avant dans leur jeunesse, une disposition à cultiver le mystère & le secret. Même à un âge où elles sont tenues de

respecter les convenances, elles se laissent aller volontiers à échanger des conversations à demi-voix, quelquefois même à se murmurer des communications à l'oreille. Passe encore pour de petites filles de trois ou quatre ans qui demandent comme une faveur la permission de vous dire un *secret*, s'approchent d'un air grave, jettent leurs petits bras autour de votre cou, & finissent par éclater de rire en vous gazouillant quelques phrases entrecoupées.

Pour peu que la société renferme quelque autre bambin du même âge, celui-là ne manquera pas non plus d'imiter ses compagnes. Il a aussi son *secret*, & pourvu qu'il soit admis à vous parler tout bas de façon à ce que personne ne l'entende, il ne se demande même pas s'il a, en effet, quelque chose à vous confier.

Ne pensez-vous pas, Nathalie, que de fort grandes demoiselles gardent parfois quelque chose de cet enfantillage ? En dépit de toute leur raison, elles ne laissent pas d'éprouver un certain plaisir, soit à faire, soit à recevoir une confidence. Il leur semble, comme au petit enfant, que les paroles ainsi échangées dans le clair-obscur d'un discours voilé par un demi-silence, ou à l'ombre protectrice du secret, acquièrent, par là même, plus de prix & plus de saveur.

Les jeunes filles, impatientes comme elles le sont presque toutes d'être prises au sérieux, devraient bien renoncer à cette coutume puérile. Ce ton de perpétuelle confidence, cette habitude de parler toujours comme si on risquait en effet le dernier mot de son âme, a quelque chose de légèrement comique. Ces deux jeunes filles qui se sont retirées là-bas à l'extrémité du salon, et qui, se tenant par les mains, ont l'air de se confesser l'une à l'autre, se racontent tout uniment la couleur de leur dernier ruban ou la forme de leur futur chapeau.

Vous me direz, Nathalie, avec beaucoup de raison, que je prends à dessein les choses par le petit côté. Mes remarques ne trouvent plus leur application dès qu'il s'agit de conversations sérieuses ; & mon ironie n'a que faire de s'exercer sur de véritables confidences.

Il arrive à chaque instant que vous rencontrez dans le monde, non plus des jeunes filles disposées à échanger entre elles de mutuels aveux, mais des personnes fort graves & fort bien posées, qu'une certaine ouverture de cœur, un besoin de se mettre en dehors, une confiance provoquée par de soudaines sympathies, entraînent à vous dire ce que probablement, en d'autres circonstances & vis-à-vis d'autres interlocuteurs, elles n'auraient pas manqué de garder pour elles. Ces gens-là vous font part des froissements qu'ils ont éprouvés, des impressions qu'ils ont ressenties ; ils vous racontent leurs projets, leurs espérances, leurs craintes ; enfin, ils ne vous laissent rien ignorer de leurs pensées les plus secrètes & de leurs émotions les plus intimes.

Ces communications ne manquent point, d'ordinaire, de rencontrer des auditeurs complaisants. Notre orgueil nous défend de croire que cette expansion dont on use à notre égard soit le résultat d'une innocente manie. Nous ne pouvons nous persuader que ces secrets, si soigneusement recommandés à notre silence, n'en sont pas moins redits & colportés de confident en confident, trois ou quatre fois la semaine. Notre amour-propre donne en plein dans le piége de ce prétendu mystère, & nous jouissons sottement d une exception qui recommencera demain pour le premier venu.

Cette vanité n'est pas aussi exempte d'inconvénients qu'elle le paraît au premier abord. La plupart du temps nous ne nous contentons pas de tirer de cet épanchement prétendu une satisfaction ridicule, mais de la même façon que, suivant la parole de l'Écriture, *l'abîme appelle l'abîme*, nous nous laissons aller à payer notre interlocuteur de la même monnaie, ou, pour parler plus exactement, à lui livrer nos véritables secrets en échange des confidences banales qu'il nous a faites.

L'indiscrétion se gagne. Nous sentons bien, sans qu'il soit besoin de nous le dire, que nous ne pouvons pas toujours écouter sans rien répondre, & recevoir tant de secrets sans livrer à notre tour quelques aveux. Nous subissons, en dépit de toutes nos résistances, une sorte de pression invisible. Nous finissons par être gagnés, malgré nous, à ce ton confidentiel, & nous laissons échapper à l'improviste tel fait qui mériterait d'être tû, tel jugement dont va s'emparer la médisance ou la calomnie.

Au reste, nous ne laissons pas de nous apercevoir à temps de la contagion qui nous gagne & de l'entraînement auquel nous cédons. Le plus souvent nous ne procédons point franchement par une narration ou un jugement de parti pris. Nous nous embarquons, comme à regret, dans quelque réticence ou dans quelque insinuation. Nous attendons qu'une question, souvent fort déplacée et fort peu discrète, nous encourage ou nous provoque. Nous aimons à paraître céder à une sorte d'importunité ou de contrainte, tandis qu'il dépendait tout à fait de nous de ne point mettre notre interlocuteur sur cette voie. Nous nous plaignons d'être forcés à le suivre, quand c'est nous-mêmes qui l'avons devancé.

Lorsque le mal est fait, lorsque nous avons livré, un peu au hasard, des particularités regrettables, des appréciations sévères, des hypothèses malveillantes, nous ne manquons point, ainsi qu'il arrive toujours, de chercher à réparer le mal que nous venons de commettre. Les précautions mêmes auxquelles nous avons recours emportent notre condamnation et attestent notre imprudence. Nous qui n'avons pas su retenir notre secret ni brider notre langue, nous qui venons à l'instant même de laisser échapper ce que les convenances les plus vulgaires, et peut-être le devoir le plus impérieux nous commandaient de taire, nous nous répandons

en recommandations & en prières auprès de notre confident improvisé, pour lui imposer le silence que nous n'avons point su garder. Après l'avoir importuné de récits qu'il ne demandait pas, nous le supplions de n'en pas faire usage, sans réfléchir que le plus sage, en même temps que le plus sûr, était encore de ne pas nous livrer nous-mêmes sans motif & sans but.

Nous mettons d'autant plus d'insistance à nous assurer le bénéfice de cette discrétion, qu'elle nous paraît moins certaine. Il nous arrive, en effet, bien souvent, d'être véritablement surpris par ceux qui nous entretiennent. Ce sont eux qui nous ont entraînés sur la pente des confidences; ils nous ont suggéré nos aveux, &, une fois qu'ils nous ont dépouillés de nos secrets, nous augurons bien, à l'habileté même avec laquelle ils s'en sont emparés, qu'ils ne mettront pas plus de délicatesse à en user, qu'ils n'en ont eu à les surprendre.

Vous voyez, ma chère Nathalie, pour combien de raisons diverses il est préférable de renoncer à ce perpétuel échange de mystères & d'aveux. Nous risquons de placer bien mal nos secrets & de ne pas toujours respecter suffisamment ceux qu'on nous confie. Nous sommes presque toujours les dupes, soit des parleurs qui nous répètent pour la centième fois quelque vieux discours déjà usé, soit des hypocrites qui feignent de faux entraînements, & nous amènent ainsi à des imprudences véritables.

Je ne dis point, ma cousine, qu'il faille nous refuser absolument le soulagement d'ouvrir notre âme à un ami qui le mérite. J'estime, au contraire, qu'avec la faiblesse & l'incertitude de notre nature, c'est faire un acte de haute sagesse que de chercher hors de soi, dans le cœur de ceux qui nous aiment, un appui & un secours. Il est souvent bon & utile de se raconter. On s'assure ainsi un témoin impartial de sa propre vie ; on se procure une seconde conscience, moins indulgente & plus exacte que la sienne propre. Mais ce que je ne saurais admettre, Nathalie, c'est qu'en pareille matière, on obéisse à des provocations & l'on cède à des entraînements. Il faut, au contraire, se poser comme une règle absolue le devoir de ne jamais parler en quelque sorte à son insu, de choisir avec le plus grand soin & les plus minutieuses précautions, celui auquel on voudra s'ouvrir. Toute confidence raisonnable doit être la suite d'une résolution arrêtée, & non point le produit d'une rencontre fortuite.

Lorsque nous nous en tenons à de pareils choix, soyez convaincue, Nathalie, qu'il n'est pas besoin de multiplier les recommandations pour nous assurer le silence & la réserve. La véritable garantie de la discrétion n'est pas dans les promesses, mais dans le caractère.

Celui qui nous aime & nous accueille véritablement sait, aussi bien que nous, protéger notre honneur & notre réputation vis-à-vis des tiers.

N'allez point vous imaginer, ma cousine, que cette réserve nécessaire & commandée par toutes les convenances, convie personne au silence & à la taciturnité. Je n'aime pas plus que vous ces âmes fermées dont rien ne transparaît, ces cœurs invisibles dont on ne saurait pénétrer les émotions.

Mais prenez garde ; cette habitude de confidences à huis clos, bien loin de témoigner quelque abandon & quelque laisser-aller, est, au contraire, ce qu'il y a de plus antipathique & de plus contradictoire avec l'ouverture d'âme. Ceux qui n'ont rien à cacher, ceux qui professent hautement l'honnête habitude de se laisser voir, n'ont que faire de communiquer tout bas, sous la forme mystérieuse du secret, ce qu'il leur en coûte si peu d'avouer au premier venu.

La véritable façon de se bien conduire, c'est de se gouverner par des partis pris, & non point de s'abandonner à des hasards. Il faut craindre les entraînements de la parole comme ceux du caractère. Une sage réserve ne fait qu'augmenter sur tout le reste la liberté de notre esprit; & si nous avons besoin de nous départir de notre silence pour trouver un soulagement dans notre effusion, estimons nos confidences assez haut pour en faire un honneur à qui les mérite, & non un abandon à qui nous les arrache.

Votre cousin affectionné,
ANTONIN RONDELET.

SEPTIÈME LETTRE

—

SUR LES RAPPORTS DE FAMILLE

Ma chère Nathalie,

Je regrette comme vous notre séparation.

Pendant vos deux mois de séjour à Boulogne, mes affaires m'ont constamment retenu à Paris, malgré le projet que j'avais formé de faire une saison de bains en même temps que vous. Maintenant, vous êtes à peine de retour, que me voici installé en Touraine pour une bonne partie de l'hiver.

A part l'ennui & l'embarras du déménagement, je ne puis que vous féliciter de votre changement de quartier. Le centre de Paris est trop bruyant, trop populeux, trop rempli d'étrangers. Vous serez beaucoup mieux dans notre faubourg Saint-Germain. Vous y trouverez plus de calme, plus de tranquillité, j'allais dire plus d'honnêteté. Il y reste encore quelque chose de la province. En ce qui me concerne personnellement, jugez combien il me sera agréable de me sentir, pour ainsi dire, à votre porte, au lieu d'avoir à traverser tout Paris pour gagner votre boulevard.

Vos deux tantes, mesdames Ramilles & Desmortiers, ne vont pas se trouver moins satisfaites que moi. Au lieu de voir, comme vous le faisiez, vos cousins & vos cousines à de rares intervalles seulement, & toujours avec un peu de la solennité & de l'apprêt qu'entraîne une visite, vous allez habiter dans la même rue, presque dans la même maison, puisque vos cours sont contiguës.

Vous avez entendu dire bien des fois, Nathalie, que le physique de l'homme influe sur son moral. En effet, il ne saurait guère se produire de notable changement dans notre corps, sans que ce changement ait son contre-coup dans l'âme, dans ses habitudes, dans toute sa manière d'être.

Il en va de même, si vous me permettez cette comparaison, du milieu que nous sommes destinés à habiter. Nous subissons, dans une large mesure, l'influence de ce qui nous environne. Un simple déplacement de domicile modifie du tout au tout nos relations, & suffit souvent pour donner une autre tournure à notre vie.

Vous ne tarderez pas, Nathalie, à éprouver la vérité de mes paroles.

Jusqu'à présent vous avez tout à fait vécu comme si vous n'aviez pas de famille. Vous avez, tant du côté paternel que du côté maternel, un si grand nombre de parents fonctionnaires & obligés comme tels de fixer leur résidence où les appelle leur devoir, qu'ils sont pour vous tout à fait comme s'ils n'étaient pas. C'est à peine si, de temps en temps, les nécessités de leur carrière les amènent à Paris, où ils n'apparaissent qu'en passant. Lorsqu'ils entrent dans le salon de votre mère, vous êtes obligée de vous réménorer adroitement leur nom & leur personnalité, afin de ne point commettre quelque méprise & de ne les point confondre les uns avec les autres.

De semblables rapports ne diffèrent point de ceux que vous pouvez entretenir avec le reste du monde. Il n'y a rien là qui constitue la moindre intimité. De pareilles relations rendent la famille en quelque sorte nominale.

Il n'en sera pas de même dorénavant. Vous allez entretenir avec les deux maisons de vos tantes un échange de relations quotidiennes. Ajoutez-y que vous avez dans le même quartier deux cousins éloignés, tous deux mariés, dont l'un a trois enfants, & dont le second vient de se mettre en ménage. Ce sont là des personnes fort honorables avec lesquelles vos parents vont certainement reprendre leurs relations. Vous n'avez jamais cessé de vous voir, mais cette même question de la distance matérielle à parcourir mettait entre vous l'obstacle d un monde.

Vous vivrez donc dorénavant dans une sorte d'intimité perpétuelle avec un grand nombre de parents, d'oncles, de tantes, de cousins, de cousines. Vous que j'ai souvent rencontrée seule & un peu melancolique dans votre appartement désert, vous êtes faite, par la bonne grâce de votre caractère, l'attrait de vos relations, le charme de votre entretien, pour être vivement goûtée dans votre famille, & pour y trouver autant de plaisir que vous en donnerez à votre tour.

Cependant, Nathalie, même au sein de la famille la meilleure & la plus tolérante, même au milieu des gens les plus décidément prévenus en votre faveur, il y a encore certaines règles à observer & certaines précautions à prendre pour que la familiarité ne dégénère pas en gêne & en contrainte.

Il est sans doute très-bon & très-excellent de vivre, ainsi que vous le faisiez à Boulogne, avec vos cousines comme avec de véritables sœurs. Elles ont votre âge, vos goûts, vos habitudes; elles vous aiment tendrement; il est donc trop naturel & trop juste que vous soyez avec elles sur un pied d'intimité exceptionnel.

Je ne sais pas cependant, ma chère amie, s'il ne m'est pas arrivé parfois, à Boulogne, de trouver quelque chose à reprendre à la trop grande désinvolture de ces relations.

Beaucoup de gens, trop peu délicats en matière de savoir-vivre, s'imaginent volontiers que l'intimité s'accentue davantage lorsqu'on y apporte un abandon tel, qu'il frise presque la grossièreté.

Je n'admets pas un seul instant que le divorce avec la politesse témoigne d'une amitié plus étroite.

J'estime, contrairement à ce que je vois pratiquer dans beaucoup de familles, qu'aucune relation de parenté, même la plus étroite & la plus directe, ne saurait dispenser un homme bien élevé des obligations de la politesse. Je n'admettrai jamais qu'un mari, même au moment de sortir, même pendant le plus court de tous les instants, place son chapeau sur sa tête dans les appartements de sa femme. Je n'admets pas qu'aucun lien de familiarité puisse dispenser de se lever, lorsqu'une personne nouvelle se présente. Aucune raison d'aucune espèce ne peut vous affranchir de présenter un siége. Il y a ainsi mille petits détails par lesquels s'atteste le savoir-vivre. C'est une bien grande erreur de mettre au nombre des priviléges de l'amitié le droit de les omettre. Il n'est pas nécessaire que l'intimité ait quelque chose d'abandonné & presque de brutal. Ces nuances du bon ton & de la bonne compagnie sont assez difficiles à conquérir & à conserver, pour que chacun ait intérêt à les maintenir.

Il y a d'ailleurs des raisons plus graves encore pour n'y pas renoncer de gaieté de cœur, & ces raisons sont toutes morales.

Il est impossible, en effet, que dans la famille la plus unie, il n'y ait pas, de temps en temps, quelques intervalles de froideur. Dans ces moments-là, la politesse qui subsiste toujours contribue à dissimuler ce changement passager de rapports. Elle éteint et adoucit les froissements; elle constitue en quelque sorte un terrain neutre sur lequel continuent les relations. Elle prévient, au moment du conflit, la trop grande vivacité des expli-

cations. C'est déjà beaucoup de sauver les apparences, car dans ces relations intimes, les apparences maintenues suffisent souvent pour faire revivre la réalité.

Je ne crois pas nécessaire, Nathalie, d'insister davantage avec une personne comme vous. Je sais que vous m'entendez à demi-mot. Je ne prétends pas, comme vous le pensez bien, réduire les membres d'une même famille à n'avoir entre eux d'autres liens que ceux d'une politesse banale. Les relations de la parenté supposent & exigent des prévenances, un abandon, une patience & un dévouement tout particuliers.

Lorsqu'il s agit d'un indifférent, d'une personne qui ne nous est rien, notre liberté demeure entière & il dépend complètement de nous de rechercher ou de fuir cette relation. Si cette amitié future nous sourit, si nous en espérons quelque joie pour notre cœur, ou quelque satisfaction pour notre esprit, il est tout simple que nous nous mettions en avant. A nous de conquérir cette sympathie, comme aussi nous n'avons rien à nous reprocher lorsque, pour des motifs de convenance ou même de pure fantaisie, il nous plaît de ne pas donner suite aux ouvertures qui peuvent être tentées auprès de nous.

Cette indépendance n'est plus de mise dans la famille.

Les parents ne sont pas comme les amis; ils ne se choisissent pas, & nous sommes bien obligés de les accepter tels qu'ils sont. Nous pouvons hésiter sur la question de savoir si nous admettrons telle ou telle personne dans notre intimité, si nous répondrons à ses invitations & à la fréquence de ses visites; mais nous ne pouvons pas délibérer pour faire de monsieur un tel notre oncle ou notre cousin. Il ne nous reste qu'à l'accepter comme il nous a été donné, & si vous me permettez l'expression, à en tirer le meilleur parti possible.

Sachez-le bien, Nathalie, dès qu'il en est ainsi, il est beaucoup plus facile & beaucoup moins onéreux de conquérir un homme que de le supporter. On dépense en détail, par cette patience continue que la raison & l'esprit de paix vous imposent, cent fois plus d'efforts & de bonne volonté qu'il n'en faudrait pour s'emparer, à l'aide d'un peu de prévenance, des caractères les plus indomptables & les plus revêches.

La prévenance, ma chère cousine, n'est pas aussi impraticable qu'elle le paraît à certaines natures trop fières, & disposées à prendre leur orgueil & leur insociabilité pour de l'indépendance. La prévenance, à le bien prendre, n'est pas autre chose qu'une politesse plus exquise & plus complète. La bonté du cœur, à défaut de tout le reste, suffirait pour nous en donner l'inspiration & nous en fournir le courage.

Les prévenances des parents entre eux ne doivent pas ressembler à celles qu'enseigne le savoir-vivre du monde. Il y faut plus de naturel & plus de vérité. Il est doux, au milieu des siens, de se montrer tel que l'on est; non pas par complaisance pour les défauts qu'on imposerait, mais par un sincère aveu des faiblesses qu'on se reconnaît le devoir de combattre.

Cette confession de soi-même, cette mise en dehors de ses qualités comme de ses imperfections, sans songer le moins du monde à exagérer les unes ou à atténuer les autres, c'est ce que l'on appelle de ce mot charmant *l'abandon*. Pour *s'abandonner* véritablement & procurer ainsi à son âme ce rafraîchissement & ce repos, il faut aimer dans son cœur ceux à l'ombre desquels on se réfugie. Il faut savoir qu'on trouvera auprès d'eux l'indulgence & la tendresse.

Cet abandon de son âme à ceux qui nous entourent ne contribue pas seulement à rendre nos vertus plus aimables, il sauve nos travers & jusqu'à nos vices. Il rend moins pénible la patience de nos proches. S'ils ont à souffrir de nos imperfections, ils sentent au moins que ces imperfections ne leur sont point imposées. Notre sincérité devient une excuse, sans prendre les airs d'une justification.

Vous savez, ma chère Nathalie, que le propre des conseils moraux, lorsqu'ils portent sur des matières aussi délicates, est de paraître se contredire aux yeux de tous ceux qui ne savent pas en démêler la nuance exacte. Il en est de ces questions complexes comme de ces étoffes changeantes, associant dans l'âme du même tissu deux couleurs opposées qui mêlent leur contraste.

De même, si je recommande, au nom de la concorde, une patience inaltérable à chacun des membres de la famille, quelque position qu'ils y occupent, je n'entends pas pour cela qu'ils se privent entre eux de conseils et d'avertissements. Je dirai plus : la sincérité, avec le courage qu'elle exige, me paraît un des devoirs les plus étroits de ceux qui s'aiment véritablement.

Tandis que nous ne sommes point strictement obligés de donner des avertissements à autrui, il ne faut pas perdre de vue qu'au sein d'une même famille, il existe une solidarité réelle entre les parents. Votre silence les priverait d'un avertissement ou d'un conseil, parfois même d'un reproche que vous leur devez comme autant de services.

A ce sujet, il convient de s'ôter une erreur de l'esprit.

Bien des gens s'imaginent que, dans la famille plus qu'ailleurs, il convient de ne pas se mêler des affaires les uns des autres; que la plupart des brouilles & des fâcheries proviennent de quelque manquement à cette règle.

Il n'en va point ainsi.

Ce n'est pas le fait d'avoir adressé à l'un de nos proches une remarque sévère ou même pénible, qui nous met en froid avec lui, mais toujours la façon dont nous nous y sommes pris.

Au lieu de redoubler d'affection & de bonne grâce pour lui transmettre notre observation, au lieu de choisir avec grand soin le moment où

nous le verrons de sang-froid, disposé à nous écouter et par conséquent à passer par-dessus un petit froissement d'amour-propre, nous nous laissons aller, le plus souvent, nous même à un mouvement de mauvaise humeur. Notre remarque n'est point le résultat d'un effort que nous nous imposons dans son intérêt, mais une preuve de plus de la supériorité que nous nous attribuons sur lui.

Nous prenons le ton du reproche & non pas du conseil. Nous commettons la maladresse d'attendre que la faute se reproduise une seconde fois pour blâmer la première. Souvent même nous laissons percer, sinon dans nos paroles, au moins dans le ton de notre discours, une satisfaction mal dissimulée & comme un contentement secret de nous trouver supérieurs.

Ces conseils, ma chère Nathalie, vous mettront, je l'espère, en garde contre un écueil.

Je sais que vous trouverez dans ces nouvelles relations avec vos deux tantes la véritable vie & le véritable commerce de la famille.

Croyez bien que c'est là dire beaucoup.

Je pourrais citer, pour les avoir fréquentées longtemps & de fort près, des familles où les relations entre les parents les plus proches semblent fondées sur la convention d'une comédie mutuelle.

C'est là qu'on voit des sœurs recommencer leur toilette & faire tendre leur maison d'étoffes nouvelles, lorsqu'elles prévoient une visite de leur sœur. On tremble à la venue du parent le plus respectable & en apparence le plus chéri, parce qu'il faut communiquer à tout son intérieur une apparence fantasmagorique, & lui jeter de la poudre aux yeux comme au premier venu. On ne se borne pas à étaler un luxe & une situation supérieurs à la sienne, bien que nos proches sachent parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, mais on se met aussi en frais de sentiments. On en prodigue les dehors & les protestations au point de les en fatiguer autant qu'on s'en fatigue soi-même. Le premier besoin de ce parent adoré, auquel on avait offert l'hospitalité de son toit, est de se débarrasser de vous en même temps qu'il vous débarrasse de lui-même.

La famille sincère & vraie crée entre chacun de ses membres un lien que le temps fortifie & qu'aucune épreuve ne saurait rompre. Elle constitue, à cette époque d'éparpillement social, une des plus grandes forces de l'homme. Elle nous rappelle au besoin d'aimer, & cette affection mutuelle, supérieure aux circonstances, plus forte même que les intérêts, devient tour à tour, suivant les temps, ou le charme ou l'appui de notre vie.

Votre affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

LETTRES DU COMTE JOSEPH DE MAISTRE

Dans l'ordre naturel, rien de plus ordinaire que de voir réunies la force & la grâce ; le chêne, le palmier, le lion, le cheval ont dans leur vigueur une beauté surprenante; la redoutable mer est, comme le dit David, *admirable dans ses élancements ;* mais dans l'ordre moral, les qualités contraires se voient rarement rassemblées ; aussi, lorsqu'il y a dix-huit ans, la famille du comte de Maistre publia ses lettres intimes, y eut-il dans le public une sensation d'admiration & de surprise. Tous connaissaient le génie de Joseph de Maistre, ses vues pénétrantes & presque prophétiques, l'énergie de ses principes & de sa foi, la force de sa dialectique, l'éclat de son style, la profondeur de sa pensée, & l'on fut touché autant que surpris en découvrant combien ce noble esprit avait de douceur, combien cette âme courageuse était tendre. Les *Lettres* sont adressées à ses trois enfants, Rodolphe, Adèle & Constance, & à quelques amis de choix ; il les écrivait de Saint-Pétersbourg, où, dans une situation brillante, il goûtait cependant toutes les amertumes de l'exil, de la solitude & de-

la pauvreté. La révolution française l'avait dépouillé de ses biens, de même qu'elle avait dépouillé son maître, le roi de Sardaigne, de ses États, & il représentait à la cour de Russie, avec le titre d'ambassadeur, un prince sans royaume & qui ne pouvait payer ni ses services ni son mérite. On est attristé en lisant ce passage d'une lettre à un de ses parents :

« Voici le second hiver que je passe sans pelisse : c'est précisément comme de n'avoir point de chemise à Cagliari ; au sortir de la cour ou de chez le chancelier de l'Empire, au milieu de toute la pompe asiatique, un fort vilain laquais me jette sur les épaules un manteau de boutique... »

Cela rappelle Corneille faisant rapiécer sa chaussure, ou Milton vendant une guinée le manuscrit du *Paradis perdu*. Le comte de Maistre se consolait de ces disgrâces par l'estime publique, par le sentiment de sa dignité personnelle que la pauvreté ne pouvait lui ravir ; mais ce dont il ne se consolait pas, c'était de l'absence de sa femme & de ses enfants ; elles vivaient en Savoie, le manque d'argent l'empêchait de les appeler auprès de lui, il se dédommageait par une correspondance continuelle, où il mettait toute son âme de père. Jugez-en par quelques extraits de ces lettres :

« J'ai été enchanté, ma chère Adèle, de ta charmante petite lettre du 28 août. J'ai reçu *con pienissima soddisfazione* les assurances que tu me donnes que le temps & l'absence ne font nul tort à monsieur ton père dans la mémoire & dans le cœur de sa petite Adèle... Tu es une folle avec ta peinture à l'huile ; ton oncle (1) rit de ta grandeur d'âme & te conseille de ne faire que des tableaux d'histoire. Pour moi, je suis d'un avis contraire & plus grossier. Comme je serais très-mortifié de te voir danser comme une danseuse de l'Opéra, je ne vois pas pourquoi tu devrais peindre comme une artiste. Toute comparaison cloche & celle-ci cloche beaucoup, car il y a bien de la différence entre la danse, etc., cela s'entend. Mais il y a quelque chose de vrai. Je tiens pour la miniature & pour le paysage. A propos, as-tu appris le latin ? Je m'en douterais quand je t'entends dire : *Cosi francamente ; sinite pueros.* Si tu sais le latin à fond, je te conseille le grec, & surtout le *Kyrie Eleïson*.

» Il me semble qu'il n'est point encore temps pour toi de lire l'Arioste. Il y a des strophes trop choquantes. Tu pourrais le lire avec quelqu'un qui passerait certains endroits. Au reste, ma chère enfant, je m'en tiens à l'épithète *choquantes*, mais je ne dirai pas *dangereuses*, car je suis persuadé qu'il n'y a rien de *dangereux* pour mon Adèle ; mais je ne te conseillerai jamais de regarder dans un bourbier, quand même il ne te ferait certainement aucun mal. Il ne me reste que le temps & le papier nécessaires pour dire une tendresse à cette dame qui est là à côté de toi, & qui élève si bien ses poussins, que j'aime de tout mon cœur. Écris-moi souvent, conte-moi tes occupations, envoie-moi quelque chose, si tu peux. J'embrasse ma Constance. Je n'ai plus de place. Adieu, mon cœur. »

Il écrit à sa fille Constance :

« Ma chère, mon aimable enfant, quand est-ce donc que je te reverrai, que je pourrai t'embrasser & te parler sans encre ? Tu sais, du reste, que tu es ma bien-aimée ; ce n'est pas que tu le mérites, mais l'amour est aveugle, & jamais il n'ouvrira les yeux. Pendant que je griffonne ces lignes, on m'apporte une invitation que j'enferme encore sous cette enveloppe pour savoir si je pourrai te tenter. Viens, ma chère enfant, je te mènerai avec moi. Que veux-tu que je fasse depuis sept heures du soir jusqu'à neuf heures du matin chez cette noble dame qui m'invite à un bal, divisé par un petit souper de quatre cents couverts ? Je traîne ma tristesse sur l'acajou, d'une chambre à l'autre, je n'entends pas la musique. Au milieu des diamants, des perles, des jaspes, du vermeil, du cristal de roche, je ne vois rien sinon que je ne vous vois pas. Mais si je te voyais danser ! si je pouvais te verser *une gocciolina* de ces vins du Midi que je trouve fades, que je serais heureux ! Mais il ne faut pas trop s'échauffer la tête. Adieu donc, petite demoiselle de mon cœur. Je t'embrasse sans miséricorde. J'en ai bien le droit, ce me semble. »

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE

« A toi, petite amie ! Il y a mille ans que je te dois une réponse, & je ne sais comment il ne m'a jamais été possible de payer ma dette. La première chose que je dois te dire, c'est que j'ai été extrêmement content d'apprendre que tu avais été toi-même contente de ma petite pacotille, & de ce qu'elle contenait de particulier pour toi. Il faudrait, pour mon bonheur, qu'il me fût possible de faire partir souvent de ces boîtes ; mais que je suis loin d'en avoir *les moyens !...*

» J'ai vu par ta dernière lettre, ma chère enfant, que tu es toujours un peu en colère contre mon impertinente diatribe sur les femmes savantes ; il faudra cependant bien que nous fassions la paix au moins avant Pâques, & la chose me paraît d'autant plus aisée, qu'il me paraît certain que tu ne m'as pas bien compris. Je ne t'ai jamais dit que les femmes soient des singes ; je te jure, sur ce qu'il y a de plus sacré, que je les ai toujours trouvées incomparablement plus belles, plus aimables, plus utiles que les singes. J'ai dit seulement, & je ne me dédis pas, que les femmes qui veulent faire les hommes ne sont que des singes ; or, c'est vouloir faire l'homme que de vouloir être savante. Je trouve que l'Esprit-Saint a montré

(1) Xavier de Maistre, auteur du *Lépreux*, — du *Voyage autour de ma Chambre*.

beaucoup d'esprit dans ce portrait (1), qui te semble un peu triste... N'as-tu jamais entendu réciter l'épitaphe de la fameuse marquise du Châtelet, par Voltaire ? En tout cas, la voici :

L'univers a perdu la sublime Émilie;
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité;
Les dieux, en lui donnant leur âme & leur génie,
Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

Or, cette femme incomparable, à qui *les dieux* (puisque dieux il y a) avaient *tout* donné, excepté l'immortalité, avait *traduit* Newton; c'est-à-dire que le chef-d'œuvre des femmes, dans les sciences, est de comprendre ce que font les hommes. Si j'étais femme, je me dépiterais de cet éloge... »

Disons en passant qu'en dépit de cet avis de leur illustre père, Adèle & Constance de Maistre devinrent réellement savantes, ce qui ne les empêcha pas d'être très-bonnes & très-saintes. Tout son sang se retrouva en elles.

Il écrit encore à Constance, en date de décembre 1810 :

« J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta lettre du 4 novembre dernier, jointe à celle de ta mère. Je ne sais cependant si je m'exprime bien exactement, car au lieu d'extrême plaisir, je devrais dire *douloureux plaisir*. J'ai été attendri jusqu'aux larmes par la fin de ta lettre, qui a touché la fibre la plus sensible de mon cœur. Parmi toutes les idées qui me déchirent, celle de ne pas te connaître, celle de ne te connaître peut-être jamais, est la plus cruelle. Je t'ai grondée quelquefois, mais tu n'en es pas moins l'objet continuel de mes pensées. J'ai parlé mille fois à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de l'occuper pour ton profit & pour le mien; je n'ai pas de rêve plus charmant, & quoique je ne sépare pas ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, par la raison que tu te dis : Parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation ! jamais, jamais & jamais ! Chaque jour, en rentrant chez moi, je trouve ma maison aussi désolée que si vous m'aviez quitté hier; dans le monde, la même idée me suit & ne m'abandonne presque pas. Je ne puis surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé ; je le dis lorsqu'il y a là quelqu'un pour m'entendre, ce qui n'arrive pas souvent, surtout dans les compagnies nombreuses. Je traite rarement ce triste sujet avec vous; mais ne t'y trompe pas, ma chère Constance, non plus que tes compagnes, c'est la suite d'un système que je me suis fait sur ce sujet : à quoi bon vous attrister sans raison & sans profit ? Quoique je ne parle pas toujours de cette triste séparation, j'y pense toujours. Tu peux bien te fier sur ma tendresse, & je puis aussi t'assurer que l'idée de partir de ce monde sans te connaître est une des plus épouvantables qui puisse se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas, mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même je ne sais quel charme secret qui naît de cette dure destinée qui m'a toujours séparé de toi : c'est la tendresse multipliée par la compassion (1)... »

(1) Le portrait de la Femme forte, livre des Proverbes.

AU COMTE RODOLPHE (2).

« Ah ! que je suis aise d'avoir été trompé. Cher, très-cher enfant, tout le monde me disait & j'avais même la certitude que votre corps n'avait pas donné & que même votre général était malade. Cependant, je ne pouvais être tranquille; vous appellerez cela comme vous voudrez. Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous avons été troublés, affectés, déchirés par cette terrible scène de Borodino. Au moins, nous sauvera-t-elle ? Mais je ne veux pas penser à cela, étant aujourd'hui tout entier à la joie de votre *salvation*. Je n'essaie pas seulement de vous exprimer ce que j'ai senti dans cette occasion ; je souhaite que vous le sentiez un jour, & que vous vous rappeliez alors cette lettre. Je prends bien part au sort cruel, quoique très-honorable, de votre amie *Blondine* (son cheval). A cet egard, je vous répète ce que vous ne devez jamais oublier : je n'ai plus d'argent à moi : il est à votre mère & à vos sœurs, & ensuite à vous, ou, pour mieux dire, il est à vous pour elles... Ayez bien soin de vous & de moi ; soignez-vous, ne vous donnez d'autre fatigue que celle de m'écrire ; sur ce point, j'ai le cœur dur. Vous êtes cependant un aimable garçon ; je ne suis pas étonné que la princesse de T... vous aime tant ; elle a pleuré en écoutant votre aventure. Adieu, mon très-cher enfant ; j'écris sans délai chez l'aimable dame. Adieu, adieu. »

A MADEMOISELLE CONSTANCE DE MAISTRE.

20 avril 1814.

« Au moment où je lisais vos transports de joie sur l'heureuse santé de Rodolphe, moi j'étais sur des charbons ardents, croyant, par certains signes mal interprétés que je l'avais perdu & qu'on me le cachait. Je restais enfermé chez moi, sans vouloir recevoir personne ni aller dans le monde. Enfin, on me déclare qu'il a été légèrement blessé; je reçois une lettre de lui de quatre pages, mais postérieure à la date de cette affaire, & dans laquelle il n'est pas question de blessure. Le plus

(1) Mademoiselle Constance de Maistre était venue au monde après le départ de son père pour la Russie.

(2) Le comte Rodolphe servait dans l'armée russe; cette lettre fut écrite après la bataille de Borodino (la Moscowa), année 1812.

battu dans cette guerre, c'est moi, ma chère amie; je suis abêti, abîmé, écrasé par cette affreuse solitude à laquelle je suis condamné. Pendant les jours où j'ai pu craindre, représente-toi ma situation, n'ayant pour témoins de mes angoisses que des valets qui, peut-être, supputaient ce qu'ils gagneraient à ma mort. Toujours vous m'êtes nécessaires, toujours je pense à vous; mais dans ces moments, surtout lorsque je me couchais, lorsqu'on éteignait les bougies & que je me disais: « En voilà jusqu'au jour avec la pensée de mon pauvre Rodolphe, avec la certitude de ne pouvoir fermer l'œil & sans avoir un être à qui parler. » Alors je vous désirais avec une telle force, qu'il me semblait parfois que vous alliez m'apparaître.»

Nous bornerons là ces citations; peut-être nos lectrices auront-elles eu quelque plaisir à connaître le cœur & surtout le cœur paternel de cet imposant génie dont la génération actuelle ne lit guère les ouvrages. Ce serait cependant une belle lecture pour une jeune femme, une jeune fille instruite que les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, si attachantes malgré la gravité & la hauteur des sujets dont elles traitent; j'y ajouterai son livre *Du Pape*, qui donne les plus exactes notions sur la constitution de l'Église catholique, dont on parle, dont on entend parler, & que très-peu connaissent (1).

M. B.

LA JOURNÉE DES MALADES

PAR L'ABBÉ HENRY PERREYVE

Ce jeune prêtre, qui a laissé un si doux & si noble souvenir à tous ceux qui l'ont connu, avait passé dans la souffrance une partie des années de sa courte vie; il connaissait, par l'expérience, le délaissement, la mélancolie, l'ennui profond qu'amènent les défaillances du corps, & il a voulu offrir aux pauvres malades un livre écrit spécialement pour eux, & où ils pussent trouver espérance & résignation.

La journée du malade paraît longue : il en divise toutes les heures, assignant à chacune son emploi intellectuel, sa pensée nourrissante & distrayante; il lui dicte sa prière du matin, il l'invite à participer au sacrifice offert du couchant à l'aurore; il continue la journée : la visite du médecin & celle du prêtre, la lecture, la conversation, le silence, la nuit, la veille, la vue du crucifix, le souvenir de Dieu dans la solitude & dans la souffrance occupent ainsi tous les moments du jour & de la nuit.

De ces différents chapitres, il découle un calme salutaire; je citerai particulièrement celui qui parle de la *chambre du malade*, où les mieux portants pourraient trouver de beaux enseignements. *La maladie dans l'exil*, *la maladie dans la pauvreté*, ne seront pas lus sans qu'une larme de sympathie & de compassion vienne mouiller la page, sans que peut-être une large aumône sorte de là pour les pauvres malades. Le livre se termine par la prière du convalescent, morceau rempli d'une douceur triste, joie de l'homme qui revient à la vie, tristesse de l'âme qui s'éloigne du ciel.

Ce livre fait souvenir des prières de Pascal pour le temps de la maladie : celles-ci sont d'un ton plus austère, mais elles ne sont ni plus pures, ni plus chrétiennes que l'écrit de l'abbé Perreyve. Nous le conseillons aux personnes souffrantes et à celles qui doivent soigner les malades; il y a beaucoup à apprendre pour les unes & pour les autres (1).

L'ANNÉE DE MARIE (2)

Ce livre n'est pas nouveau; il a été écrit bien avant la Révolution par un saint & digne religieux; les éditeurs ont pensé faire œuvre utile & chrétienne, en le reproduisant & en l'offrant à la piété des fidèles. Composé, il y a cent cinquante ans, par un religieux bénédictin, il renferme dans ses *pratiques*, ses *réflexions*, ses *entretiens*, ses *exemples*, une mine inépuisable de louanges & de dévotions envers Marie, & si, dans les temps troublés où nous vivons, le recours envers la sainte Vierge est devenu plus fervent, plus confiant que jamais, un écrit excellent, tel que celui-ci, ne peut manquer d'attirer l'attention. Tout en est bon : la doctrine, le style noble & simple, l'heureuse variété des exercices & surtout la religieuse dévotion dont il est imprégné.

(1) Les *Lettres et Opuscules* inédits de Joseph de Maistre, forment deux forts volumes, publiés chez Charpentier, libraire, 19, rue de Lille, Paris. — Prix : 7 francs.

(1) Un beau volume, chez Charles Douniol, 29, rue de Tournon. Prix : 3 fr. 50.

(2) Chez Vaton frères, 77, boulevard Saint-Germain. Paris, 4 volumes. Prix : 10 fr.



ZÉNITH ET NADIR

Il existait dans mon pays deux femmes charmantes qui étaient insupportables, & j'avais l'honneur de les voir, étant enfant, toutes les semaines; il résulta de cette fréquentation toutes sortes de phénomènes produits dans ces régions de notre cerveau où les impressions se choquent, se culbutent, les plus fortes restant maîtresses du champ de bataille. Ces deux femmes, alors dans la maturité de l'âge, habitaient la jolie petite ville qui m'a vue naître. — Elles s'étaient fixées, par le hasard des circonstances, chacune à l'un des points extrêmes, & la maison de ma mère était précisément sur la place de l'église.

Dans une petite ville, tout le monde se connaît. Il y en a qui disent que tout le monde s'aime; c'est possible. Toujours est-il qu'on se voit, & beaucoup & souvent, & longtemps par pure bienséance. Telle personne ne vous plaît pas, & vous lui déplaisez très-fort; mais elle convient à d'autres chez qui vous la rencontrez; donc il se faut faire la révérence, c'est évident. Enfin, je sais mille motifs pour se faire des visites sans qu'on en ait envie, dans une petite ville & aussi dans les capitales.

Des dames dont je parle, l'une était grande, l'autre petite: celle-ci blonde, & celle-là brune. La brune marchait vite, parlait fort, imprimant à toute chose sa propre impulsion, battant en brèche toute difficulté, frappant, sabrant, allant toujours au but, c'est-à-dire au bien, car c'était une femme digne de haute estime. La blonde osait à peine formuler sa pensée à demi-voix; elle glissait dans les rues, le long des murailles, s'apprêtant à rentrer sous terre au moindre bruit, & ne soufflant mot quand elle désapprouvait quelqu'un ou quelque chose. Avoir peur était son élément. La nature avait fait une situation différente pour chacune de ces dames... Nous appellerons la grande *Zénith*, si cela vous est égal, &, par une logique aussi serrée que facile à suivre, la petite arrivera fatalement à s'appeler *Nadir*. Or la nature avait fait naître l'une en Russie, l'autre sous l'Équateur. Il y avait dans la Russe une organisation forte & masculine: dans la créole une douceur instinctive, une faiblesse qui aurait été de l'inertie, si la volonté se fût endormie par aventure.

Toutes deux étaient pareilles quand on les regardait au cœur. Elles s'ignorèrent jusqu'à ce temps de la vie où l'esprit semble devoir garder sa forme, & n'accepte que des modifications, quand influe sur lui cet entraînement doux et silencieux qu'on appelle la sympathie, & qui résulte souvent des contrastes.

Qui donc fait la sympathie? le sait-on? Prend-on la règle & le compas pour s'assurer des proportions? Non, tout est dissemblable dans le grand œuvre, & de cette dissemblance ressortent les affinités les plus singulières. Que faut-il pour s'aimer? Une seule teinte au fond, & des nuances à la surface.

Zénith était imposante: sa taille, ses traits & son regard avaient cette virilité qui naît souvent aux climats sévères. Elle était raisonnable avant tout. Étrangère aux faiblesses féminines, elle en riait comme d'un reste d'enfance, &, toujours maîtresse d'elle-même, ne se laissait deviner que lorsqu'elle le voulait bien. Il y avait dans sa force un peu de rudesse, & cette rudesse se manifestait par une franchise d'allures qui, après avoir étonné tout le monde, mettait à leur aise les caractères expansifs & embarrassait les autres.

Quant à la douce Nadir, elle était simple, gracieuse dans sa timidité, un peu hésitante. On n'avait pas le courage de lui reprocher les deux pas en arrière qu'elle faisait toujours après trois pas en avant; mais on ne se sentait pas, auprès d'elle, rassurée & pour ainsi dire capable de tout comme on l'avait cru en s'associant à Zénith.

Ces deux femmes étaient d'une égale bonté, & comme il y avait autour de nous de grandes misères à soulager, elles conçurent séparément le projet de réunir chez elles les personnes charitables & laborieuses qui voudraient bien consacrer chaque semaine quelques heures à coudre pour les pauvres. Excellente idée! Mais, par suite du disparate que la nature voulait maintenir entre elles, on les vit, au lieu de se joindre pour cette bonne œuvre, choisir deux jours différents & attirer, chacune dans son salon, notre petite société.

L'une prit le lundi, l'autre le jeudi, & la chose marcha. Dans l'intérêt des malheureux, plusieurs personnes voulurent être des deux œuvres, ma mère fut de ce nombre, & me promit, comme une grande récompense, de m'emmener quand elle irait passer la soirée dans l'une ou l'autre maison. C'était le soir, ce qui donnait à ma récompense un prix inestimable, puisque l'on m'envoyait coucher à huit heures, par principes, quoique j'eusse treize ans.

Le contre-poids de cette faveur était d'un lourd à faire pencher la balance. Il fallait jouer de l'aiguille pour de bon, faire des ourlets, des surjets ! Oh ! les surjets !... Ma bonne et prévoyante mère voyait là un moyen de surmonter ma paresse tout en dirigeant mes petits travaux dans le sens la plus digne d'un âme chrétienne : servir la grande famille, & non pas seulement ceux de ses membres qui nous tiennent de près. Elle avait raison, je l'ai fort bien compris, mais dix ans plus tard, car alors je n'avais hélas ! aucun goût pour la couture.

Malgré l'ennui bien réel que contenait, à cette époque, ma boîte à ouvrage, j'éprouvais un contentement, extrême à m'installer autour d'une table ronde, en compagnie de plusieurs dames et de grandes demoiselles ; nous étions trois petites filles en tout, les absences étaient donc faciles à constater, & quand ma mère paraissait toute seule, on pouvait être convaincue que la paix était rompue entre elle & moi. Je pense à présent que l'aréopage s'occupait peu de mes affaires ; mais comme c'étaient les miennes, je les jugeais assez importantes pour être discuteés en public.

Le malheur de manquer ma soirée m'arrivait de temps en temps ; c'était inévitable, si l on veut bien se rappeler ce qu'est la faiblesse humaine. Je sus par une amie indiscrète qu'une fois, la scène se passant chez Zénith, et quelque bonne âme ayant balbutié, pour motiver mon absence, que j'avais peut-être mal au doigt, la maîtresse de la maison avait dit carrément, & avec un accent moqueur, qu'il était beaucoup plus probable que j'avais mal au caractère. En pareille circonstance, la douce Nadir, comparant à la quenouille d'une fileuse l'application régulière & soutenue qu'on exige des enfants, avait dit : Pauvre petite ! Elle a cassé son fil !

Voilà pourquoi j'avais plus d'attrait pour la maison du lac, comme on disait en désignant la demeure de Nadir, située non loin d'une grande pièce d'eau. Et pourtant le caractère hardi & tranché de la Russe répandait autour d'elle une animation qui me plaisait. Enfin, je n'ai jamais su comment faire pour analyser mes sentiments au plus juste. Que de fois, depuis, n'ai-je pas reconnu que l'analyse est difficile !

Il y a en tout des *à peu près*. Le bien comme nous savons le faire en est rempli, le mal aussi. Dans ce qu'on n'aime pas, il y a souvent un bon côté, & voilà comment on vient à décrire, sans s'en douter, tant de lignes qui ne sont point des circonférences paisiblement tracées autour d'un centre. Juste au moment que la force d'attraction vous attire au centre, vous sentez par l'effet d'un mot, ou d'un acte, une force centrifuge qui vous enverrait à mille lieues, si elle ne se combinait avec la précédente ; c'est de là que viennent nos hésitations, nos inconstances & ce malaise qui nous empêche de nous trouver tout à fait bien nulle part.

Quand je retourne par la pensée dans les salons de ces deux dames, je me souviens qu'en arrivant le lundi chez Zénith, on sentait, jusque dans les détails, l'influence d'une forte organisation, digne vraiment d'opérer sur une beaucoup plus grande échelle. La Russe prévoyait tout, quant au fond & quant à la forme. En hiver, il faisait chaud ; en été, il faisait frais. Décembre nous voyait assises commodément les unes près des autres ; beau feu, belle lumière, une tasse de thé bouillant, des gâteaux comme encouragement aux ouvrières, les portes soigneusement fermées, l'ouvrage préparé, mis en train même, par des mains habiles.

L'esprit le plus difficultueux n'eût trouvé rien à redire au plan sur lequel l'œuvre de Zénith était conçue, & pourtant on n'éprouvait pas dans ce salon ce sentiment d'aise qui ne se peut définir, & qui, à lui seul, compense beaucoup d'ennuis. Cela venait apparemment de quelque chose d'impérieux qui perçait dans la voix, le port & le geste de la maîtresse de maison. Les organisations viriles dans les têtes de femmes ont quelquefois ce défaut.

Elles se battent contre tout, & acquièrent dans ces luttes une vigueur telle que, pour rompre une paille, elles frappent un grand coup. Ne leur en veuillez pas. Toujours armées de pied en cap, l'aménité ne leur est pas naturelle. Aussi Zénith portait-elle au front des marques prématurées de la fatigue des ans. Entre les yeux, des plis croisés & fortement accentués accusaient moins la préoccupation que la résistance. Les personnes qui, d'après quelques auteurs, se piquent de juger, jusqu'à un certain point, de l'âme par le corps auraient certainement trouvé dans la rondeur de son front une preuve d'irascibilité, & dans la courbe prolongée des sourcils un indice de sévérité.

Moi, qui ne voyais pas si loin, je remarquais que ces duretés se perdaient complètement dans le sourire quand il était subit & naturel ; mais il était le plus souvent stéréotypé. Je n'aime pas ces sourires-là, j'aime mieux une bonne moue, parce qu'au moins, on sait où l'on en est ; cependant, les moues n'étant pas reçues dans la société, notre Russe, quand il lui fallait être aimable, magré elle, prenait un sourire tout fait, & s'en servait autant d'heures que le réglait l'étiquette.

Imaginez que, tout en grandissant, je me posais une question, & qu'aujourd'hui cette question n'est point encore résolue. Laquelle des deux

dames préférais-je, & à laquelle aurais je voulu ressembler? La jeunesse en sa candeur, fondée en partie sur l'inexpérience, se crée volontiers des types. Cire molle, elle cherche une empreinte pour la reproduire, car l'imitation lui est naturelle. C'est dans cette étude qu'elle rencontre déception sur déception, à cause de l'imperfection qu'il faut reconnaître partout, dès qu'on regarde de près ses amis, ses voisins & soi-même surtout.

Je pense que si le monde eût été, chose étrange, une belle & vaste république, Zénith en eût obtenu la présidence, pour peu que les électeurs se fussent entendus. Elle eût été nommée pour quatre ans, mais au bout de ces quatre ans, au moyen d'un petit soubresaut que le monde eût fait volontiers, on eût décidé que le pouvoir à vie devait lui être concédé. C'est à cause de cette facilité à faire marcher toute chose que je demeurais ébahie en présence de notre amie la Russe, dès que j'arrêtais ma pensée sur sa force de caractère & la supériorité qu'elle avait sur la masse des femmes. Je formais alors des résolutions à perte de vue, projetant de faire absolument tout ce qu'elle faisait & de la même manière Le modèle était beau, il faut l'avouer: n'avoir peur de rien, ne faiblir devant aucun obstacle, ne considérer en tout que la fin, prévoir, se souvenir, entreprendre, continuer, mener à bien, ne s'effrayer ni d'un ennui ni d'un sacrifice... que de choses! J'essayais en petit, pendant un quart d'heure, une demi-heure au plus, & vite j'y renonçais; heureusement, car je risquais de faire une actualité de cette fable où La Fontaine nous raconte la piteuse aventure de la petite grenouille, qui s'enflait tant et si bien pour égaler en grosseur son vis-à-vis.

Mauvaise idée que cette imitation perpétuelle à laquelle la jeunesse est portée. On dirait qu'il suffit de suivre exactement tel ou tel patron; mais non, il faut d'abord avoir l'étoffe. Si l'étoffe manque, le travail sera mauvais, en dépit de l'ouvrière et du patron.

C'est ce qui était en train de m'arriver, quand je m'aperçus de mes prétentions ridicules. Zénith était une femme à part, & inimitable à certains égards, surtout pour ma jeune & mobile organisation. De désespoir, je me tournais par instant vers la maison du lac, mais je revenais promptement au grand chêne, habitation de Zénith, bien que l'imitation me parût plus facile au grand lac.

Il n'y avait dans le caractère indécis de Nadir rien de grandiose, pas l'ombre des qualités requises pour la fameuse présidence universelle. Au lieu de cela, une bonté, une abnégation, une crédulité, tout ce qu'il faut pour ne pas réussir en ce monde. Nadir, c'était la femme, avec cet instinct craintif qui demande une protection constante. Elle ne pouvait rien par elle-même, & s'appuyait avec une confiance naïve sur tout ce qui s'offrait à elle. Les hommes préféraient la maison du lac à la maison du grand chêne. Ils étaient indulgents pour Nadir, & la soutenaient volontiers quand on la comparait à Zénith; c'était probablement un souvenir du paradis terrestre; il est ordinaire à nos protecteurs d'aimer notre faiblesse, & le caractère de l'homme sympathise plus volontiers avec ce qui le complète qu'avec ce qui lui ressemble.

Tout en ne faisant pas dans ma jeunesse cette réflexion, que l'observation m'a rendue familière, je passais mon temps à regarder ces deux types, & à chercher à faire de moi une autre.

Il m'est arrivé de désirer passionnément ressembler à la Russe, qui, au physique & au moral, avait l'air d'une reine. D'abord, j'aurais voulu être grande comme elle, & malgré tous mes soins & mon application, je n'ai pu arriver qu'à l'épaule de Zénith. De cela on se console, mais c'était dans ma jeunesse une grosse difficulté. Être grande me paraissait une des conditions de l'autorité. On m'assura que l'on trouvait bon nombre de bonnes & fortes têtes attachées à de petits corps, & je me résignai.

Je résolus de copier, du moins, l'âme élevée de ma belle amie. En avançant en âge, je pus étudier mieux cette organisation véritablement supérieure, & ma bonne mère, qui était ma confidente unique, m'aidait avec complaisance dans cette étude. C'est elle qui me dit la première, sans que je la comprisse encore parfaitement, qu'il y a imprudence & même puérilité dans ce travail servile de copiste, par lequel on abdique ses propres tendances, au lieu de les diriger & de les perfectionner. «Ce qui va à l'un ne va pas à l'autre, me répétait-elle, & l'on risque de parodier sans le savoir ce qui a semblé être le beau »

C'est ainsi effectivement que l'aimable & gai saint François de Sales vit en riant sa caricature dans son meilleur ami, qui, entraîné de l'admiration à l'imitation, avait adopté en prêchant le son de sa voix, ses gestes, sa lenteur, & tout ce qui allait le plus mal possible à la nature vive & piquante du copiste. Le bon évêque de Genève, assitant au sermon, se reconnut, trouva du comique dans la situation, & le dit joyeusement à son ami, le suppliant de vouloir bien rester lui-même, au lieu de faire de l'original une si mauvaise copie. Tous deux se mirent à rire de bon cœur, & depuis lors, chacun demeurant ce qu'il était, s'en trouva bien.

Ma mère, avec le calme qui en elle s'alliait à la plus délicate observation, combattait en moi l'admiration exaltée qui me portait à déifier en quelque sorte les personnes que j'aimais, & à jeter un voile épais sur leurs défauts. Il nous est naturel de mêler à tout un peu de poésie. L'âme a des ailes & plane volontiers au-dessus des réalités terrestres. J'aurais voulu retrancher. des êtres qui me semblaient dignes de mon affection, toute laideur & toute ombre; c'est une grande illusion & les années en s'amoncelant ne la dissipent qu'en partie; elle est si belle! Ma mère me grondait

avec un sourire bien indulgent, et je ne consentais pas à ouvrir les yeux, parce que l'idéal du beau que l'on trouve en soi, à l'état de pressentiment, est toujours plus pur que ne le sont les types extérieurs.

Zénith, si richement douée, avait au premier abord tout ce qu'il faut pour servir de modèle. Sa bonté était intelligente, ses vues étaient larges, sa volonté inébranlable. Je la contemplais de loin comme un astre, & je la voyais uniquement belle. Ma tête se montait, je lui vouai bientôt une sorte de culte ; l'imiter en tout devint ma préoccupation. Zénith était ce foyer que je choisissais pour graviter autour, sans jamais le perdre de vue. Je croyais sincèrement alors que l'on pouvait ainsi se reposer sur un point fixe & en faire son centre. Cette circonférence, exacte & parfaite, que de fois j'ai reconnu depuis qu'il est impossible de la décrire en prenant pour point d'appui une créature avec ses mille imperfections ! Non, aucun être n'est réellement le foyer d'un autre être; c'est autre part que l'homme, fait à l'image de Dieu, doit chercher son foyer; c'est loin de la terre, & beaucoup plus haut, comme l'a dit monsieur de Laprade :

. . . .

Plus haut, toujours plus haut, vers ces hauteurs se- [reines
Où les bruits de la terre, où le chant des Sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus,
Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours, montez, montez encore
Sur cette échelle d'or, qui va se perdre en Dieu.

Cependant une heure vint où je commençai à regarder la déité du grand chêne d'un œil plus sévère. Je lui faisais subir en secret ce minutieux examen de l'observation intime qui vous poursuit dans les détails, & dont il est, hélas ! impossible à l'humanité de se tirer avec trois boules blanches. Ce qui en elle était le plus saillant & le plus beau, c'était cette puissance rare qu'on est convenu d'appeler *le caractère*, & que le R. P. Lacordaire a ainsi définie :

« Le caractère est l'énergie sourde & constante » de la volonté, je ne sais quoi d'inébranlable dans » les desseins, de plus inébranlable encore dans la » fidélité à soi-même, à ses convictions, à ses amitiés, à ses vertus; une force intime qui jaillit de » la personne & inspire à tous cette certitude que » nous appelons la sécurité. On peut avoir de » l'esprit, de la science, même du génie, & ne pas » avoir de caractère. »

Notre amie du grand chêne justifiait tous les termes de cette definition ; il aurait fallu se laisser aveugler par la prévention ou par une basse jalousie pour ne pas le reconnaître ; mais le revers de la médaille !... Ah ! voilà ce que j'ai fait tout au monde pour ne pas voir, & ce qu'il a pourtant fallu constater.

N'est-il pas étonnant que des personnes, de beaucoup supérieures à la foule, ne puissent pas, ayant surmonté de très-grandes difficultés, en surmonter de très-petites ? L'un n'est-il pas la conséquence de l'autre? Non! Ma mère, pour combattre sagement mon exaltation, me faisait toucher du doigt les côtés défectueux de ce bel édifice que je voulais seulement admirer. « Les personnes les mieux douées, me disait-elle, sans aucune amertume contre Zénith qu'elle aimait & estimait, ne s'affranchissent point complètement des misères qui sont le propre de l'humanité. Quand elles se sont élevées bien au-dessus du commun des hommes, il leur arrive encore de ressembler à ces tours penchées que le voyageur rencontre avec étonnement, qui sont hautes, solides, mais dont la base a fléchi parce qu'il était dans sa nature même de fléchir. L'œil mesure avec admiration la prodigieuse élévation de la tour, mais toujours il regrette que la base n'ait pas été autre, afin de le satisfaire complètement. »

Ici, qu'avait produit la base, c'est-à-dire ce sillon humain que Dieu lui-même creuse en nous donnant la vie, & dans lequel nous devons semer pour récolter ? Ce qu'il avait produit, le voilà : Zénith était forte d'âme, de volonté, & sa continuelle surprise était de trouver de la faiblesse dans les autres : elle ne cachait pas cette surprise mêlée d'ironie, & sans s'en rendre compte, elle écrasait ; ce qui aurait passé pour un très-grand défaut si la source en eût été un vil sentiment d'orgueil, mais ce qui n'était dû qu'à la fâcheuse habitude de penser tout haut, de dire la vérité à temps & à contre temps. Il y a pourtant des choses qui se sentent, se voient, & ne se disent pas. Témoin ce bossu plein d'esprit & de malice qui répétait en riant :— Ceci est une bosse, elle est à moi ; sachez-le bien tous, mais ne venez pas me le dire.

Zénith avait son franc parler & n'entendait rién aux ménagements si nécessaires à garder en toute circonstance. Elle blâmait quand il y avait lieu, s'inquiétant peu de persuader, & nuisait à la bonne cause pour l'amour de la vérité. Toujours partant de ce principe incontesté, même avant Boileau : Un chat est un chat, elle vous faisait voir sans pitié que vous n'aviez pas le sens commun, pour peu qu'elle en rencontrât l'occasion, & votre procès s'instruisait si vite que, avant d avoir préparé votre défense, vous vous trouviez jugé, condamné, pendu, & que madame s'était déjà retournée pour en pendre un autre. Cette façon de procéder blessait surtout ceux que protegeait Zénith; on sentait trop bien la distance, on souffrait & le bienfait pesait.

Quant aux amis, comme ils avaient le privilége d'une absolue independance, ils en profitèrent pour tirer leur révérence les uns après les autres. Zénith, si bonne au fond, si entendue, si capable, connut un jour cet isolement moral qui ressemble au mal du désert Quelques anciennes connaissances lui furent fidèles, & entre autres ma mere, très-indulgente précisément parce qu'elle ne de-

mandait à la terre rien de parfait. Nous continuions de travailler chez Zénith le lundi, mais en bien petit nombre. Et les pauvres, dira-t-on ? les pauvres, soulagés par elle avec tant de prévoyance & d'habileté ne la chérissaient-ils pas? Oh! non, j'ai vu des mères de famille lui dire merci en pleurant, & l'aumône, qui devrait participer à la douceur de la charité, devenait amère en passant par les mains de cette femme, pourtant si élevée par les côtés de l'âme qui ne sont en rapport qu'avec les idées, & non avec les personnes. Exiger beaucoup des autres parce qu'elle pouvait exiger beaucoup d'elle-même, c'était le défaut de Zénith. C'est celui des natures fortes, quand elles ne sont pas suffisamment mâtées par la grande loi qui fait les saints, c'est-à-dire les humbles.

A mesure que le nombre des habitués du grand chêne diminuait, je faisais, moi, quelques progrès dans l'étude de mon modèle, &, tout en lui conservant le culte de respect & d'affection dont elle était digne à tous égards, j'en étais venue à accepter des taches dans le soleil, & même à les voir sans télescope. J'avais cessé d'imiter servilement; c'est ainsi que le voulait ma mère, & elle s'applaudissait d'avoir triomphé de mon exaltation. Depuis lors, je dirigeais plus souvent mes regards du côté du grand lac, non pour recommencer une route d'illusions & de mirage, mais pour entreprendre une autre étude & en retirer un peu de ce qu'on appelle la connaissance du cœur humain.

Qu'elle était donc bonne, Nadir! comme s'ouvrait naturellement son cœur devant le faible & le petit! Je vis en elle tant de séductions, nées de sa mansuétude, que j'eus un moment cette pensée : Pour nous, femmes, le cœur c'est tout, la tête ce n'est rien. — C'était une de celles qui ont fait dire à madame de Staël : — « Le dévouement est leur jouissance & leur destinée. »

Elle était bonne, & toujours bonne. Chez elle, on n'osait pas médire, c'eût été malséant. Elle défendait à demi-voix les absents attaqués, & sa tristesse était visible en ces occasions. Chère Nadir! Elle rêvait la nuit au bien qui se pourrait faire au point du jour, & séchait sur pied devant les misères humaines qu'elle aurait tant voulu arracher de ce monde. N'était-ce donc pas un bon modèle à suivre, & n'aurais-je pas dû tourner mes yeux sur ce point fixe & les arrêter là ? Par instant, j'étais encore tentée de dire oui ; ma bonne mère disait toujours non, m'engageant à me mettre en garde contre tout sentiment exalté, quelque pur qu'il fût.

J'obéis, je consentis à prendre la loupe pour regarder les détails. Il me fallut bien peu de temps pour me convaincre que la bonté ne suffit pas, que la faiblesse de caractère nuit à tout, que l'indécision est un fléau dans les petites choses & dans les affaires sérieuses.

Rien de bon assurément comme notre amie de la maison du lac; néanmoins il fallait éviter de mettre dans ses mains un intérêt quelconque. Avec les meilleures intentions, elle oubliait, confondait, négligeait, manquant, non de bon vouloir, mais d'aptitudes, faisant tout avec le cœur & uniquement avec le cœur. Or, le cœur n'entend rien aux affaires ; les régions où il respire à l'aise sont bien au dessus de nos sèches actualités.

Quand il redescend, il se sent étranger à cette lutte interminable qu'on appelle vivre, & qui devrait avoir un autre nom. Nadir, de si douce mémoire, n'entendait rien à ce qui n'était pas se dévouer. Dès qu'il s'agissait de remarquer, de juger, de se mesurer avec le vulgaire, cette immense portion de la grande famille, elle balbutiait, elle redevenait enfant & se montrait incapable de mener à bien la plus petite entreprise. Tout périclitait entre ses mains.

Toujours trompée par l'odieuse finesse des méchants cœurs qu'elle rencontrait, elle s'en apercevait le lendemain, jamais la veille. Belle âme, il vous eût fallu vivre dans une île verdoyante, peuplée par l'amitié. Dans notre monde aux détours sombres, aux rivages déserts, vous étiez exilée!

Et pourtant, que faire? Il faut vivre où nous sommes ; sur cette planète, & non pas sur une autre. Le positif, dont le siége est la tête, nous tient dans ses serres, & nous sentirons son étreinte tout le long du voyage ; nous ne devons donc pas sacrifier tout au cœur.

Ma mère, joignant l'exemple au précepte, m'a souvent montré les suites fâcheuses de ce manque de tête dont quelques natures tendres semblent ne faire aucun cas. « Prends bien garde, me disait-elle, de négliger en toi la culture de ce côté froid & calculateur par lequel notre esprit doit informer avant de nous laisser agir. Il y a, même dans la pratique du bien, un danger réel à ne vivre que par le cœur. On reste enfant; l'expérience est nulle ; on vit trente, quarante, cinquante ans, sans profiter de ce qu'on voit; ou plutôt on ne voit rien & l'on demeure incomplet.

A ces paroles de ma mère, je baissais la tête & ma pensée retournait au grand lac ; je me disais que, s'il fallait choisir, vivre par la tête ou vivre par le cœur, je n'hésiterais pas. Nadir était si bonne, je lui pardonnais si facilement les faiblesses qui avaient lassé les indifférents! mais je l'ai compris, c'est précisément de choisir qu'il faut se garder. Ces deux puissances, la tête & le cœur, doivent régner ensemble ; car séparément l'une est bientôt frappée de sécheresse, l'autre de cécité.

En somme, qu'arriva-t-il de nos lundis & de nos jeudis ? Hélas ! on ne les trouva plus que dans son almanach! Les deux œuvres tombèrent, & nos aiguilles désenfilées se mirent à dire entre elles avec tristesse : — Nous voulons courir dans la laine & dans le lin; voyez ces petits pieds qui ont peur de la neige ? & ces aïeules qui tremblent, quoique l'heure du repos ait sonné? Travaillons,

la vie se hâte, faisons le bien, courons, courons dans la laine de la brebis, & dans le lin qu'a fait mûrir le soleil du Bon Dieu!

Ainsi disaient nos aiguilles, & mon cœur répondait tout bas, tout bas : Courez, petites, entre mes doigts de vingt ans; allez au lac, au grand chêne, allez où l'on m'aimera!

Le grand chêne murmura sous le vent de Noël : — Je t'aime. — Et l'onde dit aussi là-bas : Je t'aime. — Et les aiguilles répétaient toujours: Nous voulons courir dans la laine & dans le lin...

Que faire? Mon cœur n'a rien osé... Ce fut toi, ma mère chérie, qui dis ce que je voulais dire. Un soir d'hiver vit se renfiler toutes les aiguilles. Ce ne fut ni chez Zénith ni chez Nadir; mais toutes deux avaient apporté chez ma mère, pour l'amour de Dieu & des pauvres, le trésor qu'elles possédaient: une tête & un cœur. Elles se rencontrèrent & se connurent dans un acte de charité, & comme leurs âmes étaient dignes de la lumière, elles se complétèrent l'une par l'autre..... Et les aiguilles, grosses & fines, couraient vite, vite, vite... donnant des vêtements chauds aux pauvres, des langes à son nouveau-né. Elles faisaient bénir le nom de Dieu, les petites! & les échos du pays nous renvoyaient le doux chant des anges aux bergers : *Gloria in excelsis Deo!* Moi je bénissais aussi ce nom trois fois saint de ce qu'avaient été réunis, sous un toit mixte & hospitalier, une tête & un cœur, car je le reconnaissais maintenant, c'est cette union qui fait de l'homme un tout.

Je continuais de regarder la Russe & la créole, je ne me lassais point d'admirer la prudence de l'une & la tendresse de l'autre, ainsi que leur commune affection dont elles disaient avec bonté que j'étais le lien. Ayant renoncé pour toujours à l'imitation servile, je ne cessai pas néanmoins de tourner autour de ces centres sympathiques, mais comme il y avait deux foyers, mes deux cercles entrelacés devinrent facilement une ellipse. Un jour, ma mère, me voyant, après nos travaux, souriante & heureuse, me dit : — « Pauvre enfant! quelle erreur fut la tienne! Tu voulais t'assimiler, pour ainsi dire, la nature d'une autre, renoncer à la physionomie de ton âme, & copier avec enfantillage des traits sous lesquels on ne t'aurait pas reconnue; tu le vois, c'était folie. D'abord, tu le sais aujourd'hui, tes deux modèles étaient fautifs, ensuite, il n'y avait en toi ni l'étoffe de l'un ni l'étoffe de l'autre. N'oublie jamais ce mot d'un pieux moraliste de nos jours : — *Il faut être soi, moins ses défauts.* Quant à cette exclusion qui nous porte à ne plus voir dans la foule des âmes qu'une âme, ô ma fille! méfie-toi, c'est souvent une source d'injustice, toujours une source de peine. Non, mille fois non! l'homme n'est pas assez pour l'homme. Vers rien de créé, on ne doit tendre d'une manière absolue. Il nous est préparé sans doute des haltes dans la vie; on s'arrête, on se repose, on aime, mais toujours il faudra se lever & partir, car notre véritable centre de gravitation, entends-le bien, c'est Dieu.

Mme DE STOLTZ.



LUCIFER

I

C'ÉTAIT dans un des plus grands magasins de Paris, dont les longues galeries, monde féminin, contenaient tout ce que la coquetterie raffinée de notre temps a pu inventer, depuis les dentelles jusqu'aux fourrures, depuis les soieries & les velours jusqu'aux diaphanes mousselines, depuis les broderies nées dans les vallées des Vosges jusqu'aux châles créés dans la vallee de Lahore. Les acheteurs, les acheteuses fourmillaient, & un peuple de commis et de demoiselles de magasin les prévenaient, les servaient & se démenaient dans une confusion apparente & dans un ordre réel, autour de splendides comptoirs. On voyait là de beaux jeunes gens, intelligents, robustes, à qui la bêche, le rabot ou le fusil eussent mieux convenu que l'aune, & qui, en toilette correcte, les cheveux bien peignés, partagés par une raie qui allait du front à la nuque, répétaient, les uns avec ardeur, les autres avec ennui, le jargon du vendeur à l'acheteur : — Ceci est très-bien porté; cette étoffe a beaucoup de cachet; voilà un modèle tout nouveau ; si vous voulez voir, madame? Et après cela, madame? Nous avons un solde de velours de Lyon très-avantageux... Vous ne voyez rien en étoffe pour meubles? Nous avons des cre-

tonnes superbes pour maison de campagne.... Le rayon des guipures est très-bien assorti... Les demoiselles, à leur tour, s'escrimaient dans ce tournoi d'adresse & d'éloquence, où le mieux faisant est celui qui a le plus écoulé la marchandise. Elles allaient, venaient, trottaient, étalaient les étoffes, les repliaient, les rentraient dans les rayons, les unes avec nonchalance, les autres d'un air empressé; mais chez toutes, l'ennui, la fatigue, la contrainte se trahissaient plus ou moins. D'où viennent-elles, ces légions de jeunes filles qui remplissent les comptoirs parisiens, qui apportent là leur jeunesse, leur force, leur grâce, leur naïveté, leur habileté, et qu'un modique salaire retient debout tout le jour, une partie des heures de la nuit même, dans un labeur parfois écrasant, rouages obscurs d'un immense moteur: d'où viennent-elles? Ont-elles déserté la fraîche oasis du village pour cet air étouffant? Ont-elles quitté la petite ville, où tous se connaissent & s'entr'aident, pour l'effrayante solitude du grand Paris? Sont-elles descendues d'une mansarde où une mère, une sœur aînée, pouvait les conseiller, & leur dire parfois ce mot qui à lui seul console : Qu'as-tu donc? Ont-elles laissé la jupe de laine, le corsage d'indienne, pour cette robe de soie, uniforme menteur destiné à les rapprocher de leur opulente clientèle? D'où viennent-elles & qui donc s'en occupe? Qui donc, parmi les femmes charitables mêmes, se demande comment elles sont traitées, vêtues, nourries, logées, gardées, instruites, ces jeunes filles qui mènent une vie presque cloîtrée, une vie de communauté, couvent où manque la règle, thébaïde bruyante où Dieu n'est pas, où le calcul remplace la charité, & où l'âme d'une pauvre enfant se trouve toute seule, sans appui, sans guide & sans Dieu, livrée à la double tentation de la richesse séductrice & de la pauvreté accablante? Personne ne s'est occupé d'elles, excepté peut-être quelque humble prêtre, dont les révolutions ont foulé aux pieds l'œuvre & les espérances. Maintenant, elles sont orphelines.... Mais revenons au magasin....

Le *rayon des confections* (pardon de ce jargon barbare) semblait très-animé; deux acheteuses, mère & fille, tenaient seules en éveil le chef & les demoiselles placées sous ses ordres. La jeune fille, fiancée dont on préparait le splendide trousseau, avait fait essayer, sous ses yeux, toutes les formes possibles des vêtements désignés par mille noms empruntés à la fable ou à l'histoire, grands, petits, transparents, opaques, taillés dans la soie, ornés de dentelles ou de guipures, brodés avec un art qui rappelle les merveilles du moyen âge, ou d'une simplicité fastueuse & fière, qui devait tout à la coupe & rien à l'ornementation. Les deux dames, assises, examinaient, la mère à l'aide d'un lorgnon, la fille avec de bons et beaux yeux; elles comparaient, elles discutaient, elles s'animaient, & devant elles marchait, allait, venait, mannequin vivant, une des demoiselles qui avait pour métier d'essayer les vêtements & de leur donner bon air, grâce à sa propre élégance & à sa désinvolture. Celle qui remplissait ce rôle semblait admirablement choisie; elle était grande, svelte, naturellement gracieuse; ses lourdes tresses blondes retombaient sur un cou superbe, & tous les vêtements, étroits ou flottants, allaient à sa jolie taille : son visage n'avait de remarquable qu'une expression un peu hautaine, bien en contraste, hélas! avec ses humbles fonctions. En ce moment, elle avait les joues colorées comme si une impatience intérieure lui eût agité le sang; ses yeux, d'un clair azur, n'étaient pas précisément bienveillants; pourtant, elle obéissait aux injonctions d'une autre demoiselle, sa supérieure dans la hiérarchie du magasin :

« Marchez donc, mademoiselle Judith! tournez-vous un peu à gauche... essayez le paletot-Haydée... vous le montez trop dans le cou... marchez donc! »

La jeune fiancée & sa mère regardaient comme des amateurs de sport regardent un cheval qu'un maquignon fait trotter. Elles avaient fait déjà de nombreuses acquisitions, & on ne se lassait pas plus d'étaler devant elles de nouvelles merveilles qu'elles ne se lassaient de les étudier; mademoiselle Valentine surtout possédait, en cette matière, une puissance d'attention extraordinaire : elle ne se fatiguait pas de voir & de comparer, & ses observations ne faisaient pas faute.

« J'aimerais assez ce pardessus-châle; mais il faudrait des épaules plus tombantes, plus effacées que celles de mademoiselle pour qu'il allât bien.

» Elle est trop grande pour ce paletot... ne trouves-tu pas, mère?

— Peut-être, ma chérie, mais il t'irait à toi, & je t'engage à le prendre. Voyons encore.

— Mademoiselle Judith, mettez donc ce pardessus-Médicis, & ne laissez pas tomber les bras en marchant; il perd alors toute sa grâce. »

Judith endossait le vêtement, ramenait ses bras, marchait en laissant traîner sur le tapis la queue de sa robe, mais son visage devenait de plus en plus sombre; elle dirigeait vers l'acheteuse, vers cette jeune fille comblée de dons & de joie, un regard chargé de colère, sa main tremblait, & en défaisant les boutons du pardessus, elle arracha la dentelle qui l'entourait.

« Quelle brusquerie! » dit la première demoiselle à demi-voix.

Mademoiselle Valentine éclata de rire & dit :

« Je ne prendrai pas ce vêtement-là... voyons... un autre... ce paletot à ceinture, là-bas... & puis, quelque chose pour les bains de mer... quelque chose qui ait du chic surtout. »

La scène se prolongea longtemps encore; enfin, les deux acheteuses sortirent, escortées par les chefs du magasin, qui remerciaient ces riches clientes de leur souvenir; lorsqu'elles furent remontées en voiture, Valentine dit à sa mère :

« Mère, as-tu reconnu la demoiselle qui essayait les confections?

— Non, ma chérie; j'ai de si mauvais yeux!

— Je l'ai reconnue tout de suite; c'est Judith Vernon, tu sais ?

— Judith Vernon ? la fille du capitaine, ton ancienne compagne de pension ?

— Eh oui !

— Mon Dieu ! comment cela se fait-il ? Et sa sœur, car elle avait une sœur, où est-elle ?

— Comment le saurais-je? Judith m'a bien reconnue aussi, elle a dit mon nom à demi-voix ; mais je me suis tenue raide pour lui ôter l'envie de faire une scène de reconnaissance.

— Oui, sans doute... elles n'avaient plus de mère, je crois ?

— Non; leur père est mort, & avec lui la pension de retraite.

— C'est malheureux !

— C'est affreux ! être pauvre & abaissée, ah ! quelle horreur ! j'en suis encore plus fâchée pour Christine Vernon que pour Judith, elle me plaisait davantage. Mais nous voilà chez Tahan, chère mère; as-tu la liste de nos emplettes à faire ?... »

II

Le dernier jour de cette même année 1869, Judith Vernon retournait chez elle, & ce chez elle se trouvait bien loin ; elle demeurait avec sa sœur au delà de l'Observatoire, & elle venait de la rue de Rivoli. Il était tard, elle marchait vite & minuit sonnait quand elle entra dans la chambre où sa sœur Christine l'attendait.

« Te voilà, dit-elle, ma pauvre Judith ! qu'il est tard & que tu dois avoir faim ! Viens vite souper. »

En lui parlant ainsi, elle lui ôtait son manteau, sa capeline noire, & allant de la table au foyer, elle préparait le petit repas. Judith s'assit ou plutôt se laissa tomber sur une chaise en disant :

« Pardon, Christine, je te laisse faire seule, mais je suis si fatiguée !

— Vous avez donc beaucoup vendu ?

— Immensément; la fatigue est bien plus grande que dans les magasins de nouveautés. Il est vrai qu'on est si gourmand à Paris ! Figure-toi que, depuis ce matin avant le jour, quand je t'ai quittée à six heures, je suis debout, toujours occupée à remplir des boîtes & des coffrets, à les nouer avec des faveurs roses... cela ne semble rien du tout & c'est une besogne écœurante : cette odeur de sucre à la rose & à la vanille vous prend à la gorge... puis est venue l'heure de la vente ! c'est une cohue à ne pas s'entendre; l'un veut du chocolat de telle façon, l'autre des fondants ou des fruits glacés, ou des pâtes, ou des conserves des îles... ce sont des caprices ridicules. J'ai subi une scène parce qu'il ne nous restait plus de bonbons au thé; un autre m'a fait vider & remplir de nouveau un coffre, pas un coffret, parce qu'il ne voulait pas un seul bonbon à la fraise; j'ai été bousculée par le patron à cause de cela ; le gaz, le calorifère me faisaient mal à la tête, je suis brisée... Ah ! quelle situation ! quand donc, quand donc sortirons-nous de cette dépendance terrible ?

Judith parlait vite, d'un ton saccadé & nerveux, sans que sa sœur Christine pût l'interrompre; elle se bornait à la servir avec une attention tendre & compatissante, quoique elle-même portât sur sa physionomie les traces d'une extrême fatigue. Elle passait ses jours, une partie de ses nuits même au travail, travail aride & mal payé : elle brodait pour les grands magasins ; sous ses doigts habiles, les chiffres élégants, les souples guirlandes s'enlaçaient sur les draps, les taies d'oreiller, les mouchoirs & les serviettes; elle faisait, avec l'aiguille & le coton, des chefs-d'œuvre de finesse & de régularité, filigranes & ciselures, qui lui rapportaient à peine de quoi vivre, & ce labeur assidu fanait avant l'âge sa jeunesse & sa grande beauté.

Après avoir écouté sa sœur avec sympathie, elle s'assit enfin auprès d'elle, versa un peu de lait dans le fond d'une tasse & dit, avec un sourire mélancolique :

« Buvons à la nouvelle année, Judith ! nous voilà en 1870. Peut-être sera-t-elle plus heureuse que les précédentes !

— Il faudrait pour cela un vrai miracle, répondit Judith; le bonheur n'existe que dans la liberté, & la liberté n'existe pas sans la fortune.

— Nous étions heureuses cependant, quand notre père vivait.

— Heureuses ! peut-on l'être parmi tant de privations ? tu es un peu philosophe, tu es une sainte, toi, Christine, tu ne souffrais pas de notre gêne ; tu te contentais de tes pauvres robes, de ton chétif dîner, de ce logement où nous étions si à l'étroit, tu ne comparais pas surtout ! mais les privations de notre père pendant sa longue maladie, les as-tu donc oubliées?

— Oh ! non, non ! répondit Christine en levant des yeux mouillés soudain à ce souvenir, sur une photographie qui représentait le vieux capitaine, malade et triste ; j'ai beaucoup souffert en ce temps que tu rappelles, un jour surtout où papa a demandé du raisin, en plein février ! & où je n'ai pu le lui donner. Mais enfin il était là, il me regardait, il m'appelait sa bonne petite fille, c'était une joie !

— Et depuis?

— Ah ! depuis, nous avons eu de mauvais jours, ma sœur; pourtant si tu pouvais trouver une position supportable, je serais contente du sort que Dieu nous fait.

— N'ai-je pas essayé de tout ? répondit Judith avec impatience.

— Oh ! certes.

— N'ai-je pas cherché à gagner ma vie? me suis-je rebutée ? N'ai-je pas servi de poupée dans les magasins de nouveautés ? N'ai-je pas subi les dédains & les moqueries d'une ancienne amie, notre égale autrefois ? N'ai-je pas, dans une boutique de parfumerie, donné aux dames des leçons de maquillage ? sotte, dégoûtante besogne ? N'ai-je pas essayé, *à genoux*, les bottines des belles dames

dans les magasins de chaussures? Ne me suis-je pas rendue malade, à force de travail, dans cette boutique de toile, où je transportais les lourdes pièces du rez-de-chaussée à l'étage? Aujourd'hui, chez ce confiseur, un héros du genre, ne suis-je pas abrutie à force de besogne? A quels travaux, à quelles humiliations dois je encore me prêter? Tu ne me comprends peut-être pas, Christine; tu vis ici, tristement il est vrai, mais tranquille, tu n'as d'ordres à recevoir de personne; tu possédais un talent, tu l'utilises, tu es plus heureuse que moi, qui n'ai, pour gagner mon pain, que ma jeunesse & ma santé; elles dureront ce qu'elles pourront! »

Christine, pendant ce discours, avait, par un mouvement involontaire, jeté les yeux autour d'elle, comme pour constater son bonheur. Rien de plus pauvre que cette chambre unique où elle passait sa vie : un lit pour les deux sœurs, une armoire, ancien meuble de la maison paternelle, où elles renfermaient leurs vêtements; des chaises de paille, une table, un petit buffet, le métier à broder, quelques vieux livres sur la tablette de la fenêtre, un crucifix & le portrait qui rappelait les derniers jours de leur père; c'était là toutes leurs richesses. Le peu qu'elles avaient possédé autrefois servit à les faire vivre lorsque leur père les laissa seules sur la terre, & dans cette solitude où Christine voyait couler, gris & monotones, les jours, les mois, les années, rien n'était souriant ni pour les yeux ni pour la mémoire. Seule, la conscience avait là une fête perpétuelle. Christine, nous l'avons dit, était belle & elle cachait sa beauté; elle l'ensevelissait sous la bure, elle la flétrissait dans le travail & dans les veilles, & elle fuyait les tentations perfides de Paris, comme une autre, moins fière & moins chaste, les eût recherchées. Ceci, elle n'en parlait jamais. C'était un secret entre elle & Dieu. Elle cherchait à calmer l'irritation de sa sœur, mais Judith lui répondit avec importance :

« Ces souffrances seraient peu de chose si je ne comparais pas. Pourquoi tant de biens aux uns? Pourquoi les autres sont-ils dénués de tout?... Lorsque, comme aujourd'hui, je vois ces prodigalités folles, ces poupées, ces bonbons aux enfants, ces bijoux aux jeunes filles, que je pense au triomphe de celles qui sont reines, de celles à qui on offre en un jour ce qu'il nous faudrait pour vivre des années, que je compare notre sort au leur, mon cœur se serre, j'ai de la douleur et de la rage, & plutôt que de vivre ainsi, je voudrais être morte! Je voudrais que tout disparût : Paris, ses richesses, ceux qui sont heureux & moi-même!

— Tais-toi, tu me fais peur! dit Christine en l'embrassant. Et Dieu, tu n'y penses pas? & l'éternité! Que seront alors toutes ces joies, toutes ces splendeurs! Matière à condamnation peut-être. Tandis que les pauvres, les vrais pauvres, amis du bon Dieu, iront au ciel, & seront en paix & riches pour toujours!

— Tu crois tout cela?

— Si je le crois! Ah! Judith, je ne donnerais pas la certitude de ma foi pour toutes les richesses du globe. Je suis sûre de l'Évangile, tandis que je ne serais pas sûre, quand je serais riche comme notre ancienne compagne, Valentine, de n'être pas demain pauvre ou morte, n'emportant qu'un drap & un cercueil sous la terre. Mon Dieu! qu'est-ce que notre vie ici-bas? Affaire de peu de jours: est-ce donc la peine de tant se tourmenter parce qu'un lieu de passage est moins agréable qu'on ne le souhaiterait?

— Tu raisonnes très-juste à ton point de vue; le mien est différent. Tu as le désir de mourir pour jouir, & moi je voudrais vivre & être heureuse.

— Que Dieu te donne ce bonheur & qu'il te ramène à lui! » lui répondit Christine en l'entraînant vers le crucifix.

Judith pria un instant, du bout des lèvres, & se coucha; Christine pria longtemps, & dans ses songes même, le souvenir de sa sœur l'inquiétait encore.

III

L'année, si tristement commencée pour les deux sœurs, touchait à son terme; année funeste, qui sonnera toujours, comme un glas de mort, au beffroi de l'histoire de France. Paris était investi depuis trois mois; nouvelle Jérusalem, la ville des plaisirs & des fêtes voyait s'accomplir sur elle la prédiction du Sauveur : *Il viendra des jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées et de tours; ils t'enfermeront & te serreront de toutes parts.* Les habitants de la ville assiégée attendaient en vain le secours; comme autrefois saint Agnan, l'évêque d'Orléans, ils montaient sur leurs remparts, ils regardaient à l'horizon, mais ils ne découvraient pas cette petite nuée, qui annonça au pontife l'arrivée d'Aétius, la délivrance de la ville et la défaite d'Attila. Il est vrai qu'ils ne priaient pas! Ils passaient d'une espérance fiévreuse à un abattement profond : le manque de nouvelles, le froid rigoureux, la faim, la longue attente brisaient les âmes les plus vigoureuses; plus on avait désiré, espéré, attendu, plus profond était le découragement qui succédait à ces ardeurs. Les nouvelles de province arrivaient parfois; les pigeons apportaient des dépêches : on annonçait des armées de secours, des combats, des victoires, mais en vain.

Le mensonge perçait dans ces mots éclatants & sonores, promesses du jour que le lendemain ne confirmait jamais; les jours succédaient aux jours, le salut n'arrivait pas; on avait cessé même de le croire possible, & l'on subissait avec une résignation sombre & forcée des malheurs sans gloire & des calamités sans espérance. Chacun savait que, lorsqu'il n'y aurait plus de pain, la ville serait rendue, & que tant de souffrances, tant de courage ne fléchiraient pas l'ennemi savant & cruel, barbare & raffiné, qui, ses calculs faits, attendait tranquillement la chute de Paris. Les

jours étaient comptés : la viande était rationnée ; bientôt on rationnerait le pain, & la vaillance d'Hector ou d'Achille, de Godefroy de Bouillon ou de Bayard, n'aurait rien pu dans cette guerre où le boulet tuait à distance, où la faim faisait capituler à date fixe.

Tous souffraient, mais à des degrés inégaux : les riches & les pauvres souffraient moins que ces fiers artisans, ces vieillards, qui avaient acquis par le labeur d'une longue vie un faible revenu, ces marchands sans pratiques, ces artistes sans patrons, ces veuves qui ne recevaient pas la solde du garde national, tous ces êtres qui empruntaient à la prospérité publique une petite part d'aisance & de bonheur modeste ; c'est sur ces têtes-là que pesaient les rigueurs du siége ; le bois manquait dans leur foyer, le vin, la viande n'apparaissaient plus sur leur table ; la guerre avait supprimé l'industrie qui les faisait vivre, & on n'y avait pas substitué l'aumône, sous quelque forme que ce fût, qui pourvoyait aux besoins des indigents. Là furent les douloureuses privations, la faiblesse née de la faim, la maladie sans secours, les enfants et les vieillards succombant faute de lait, faute de vin, & mourant, tristes victimes de la guerre, sans avoir combattu.

Judith & Christine n'avaient pas quitté Paris : où seraient-elles allées ? Elles n'avaient pas d'autre asile que l'étroite chambre où nous les avons vues, pas d'autres moyens d'existence que leur aiguille ; le vaste univers n'a pas beaucoup de place pour les délaissés. Elles subissaient les souffrances et les terreurs du siége, l'une avec une impatience amère, l'autre avec une résignation religieuse, et qui planait de haut sur ces peines d'un jour. Elles avaient promptement épuisé leurs ressources ; elles avaient vendu à l'orfévre l'anneau de mariage de leur mère, au fripier leur matelas & une armoire ; elles avaient engagé leurs robes & leurs châles : la misère, le froid, la faim hurlaient à la porte comme des loups cruels ; il fallut, — elles étaient sans famille & sans amis — solliciter la charité officielle, & faire inscrire leur nom sur ces listes où se confondent, dans ce grand Paris, des noms illustres, des noms vulgaires, le crime, la vertu, la pauvreté longtemps supportée, & l'ignoble paresse qui vit aux dépens d'autrui.

« Je ne pourrai jamais m'y résoudre, lui dit Judith.

— Il le faut pourtant, le bon Dieu le veut ainsi.

— Le bon Dieu ! est-ce qu'il s'occupe de cela ?

— Ah ! Judith ! & l'Évangile ! *pas un cheveu ne tombe de notre tête sans sa permission*, & il n'aurait pas l'œil sur nous en ce moment !

— Il n'y paraît guère, en tout cas.

— Tais-toi, ma sœur, tais-toi. Et puisque cela te coûte tant, j'irai, je ferai les démarches nécessaires à la mairie, &, quand nous serons inscrites, j'irai chercher notre pain & notre viande.

— C'est cela ! tu iras t'abaisser à attendre une aumône, dans la rue, au milieu de la populace !

— Ce sont des pauvres comme nous.

— Aussi pauvres que nous, oui, mais non pas élevés comme nous. Plut à Dieu que nous fussions les enfants d'un chiffonnier, nous ne sentirions pas l'amertume d'une pareille position.

— Elle ne durera pas, ma sœur ; Paris sera ou délivré ou rendu, & le travail reprendra.

— Oui, le travail ! le tien, le mien qui nous donnaient à peine du pain, toi courbée sur ton aiguille, moi allant, venant sous les ordres de ces patrons dont mon père n'eût pas voulu pour brosseurs ! Le travail ! quel mot dérisoire ! & la charité, la vertu, quelles autres dérisions. Te souviens-tu de ta démarche auprès de Valentine, notre ancienne compagne, quand tu l'as priée, suppliée peut-être ! de te donner un peu d'ouvrage de couture, & qu'elle t'a refusée ?...

— Elle ne pouvait pas, ma sœur ; les riches ont aussi de grandes charges. Elle m'a témoigné ses regrets, elle m'a offert de l'argent... »

Judith éclata de rire, rire plus triste que les larmes.

« Oh ! bonne dupe que tu es ! Valentine ne s'avançait guère en t'offrant de l'argent, à toi, si fière, si timide. Ne me parle pas de tout ce monde-là, de tous ces heureux du siècle qui, même en voyant ta figure pâle & maigre, ne se doutent pas que tu aurais besoin d'un vrai secours & d'une parole amie. Égoïstes ! j'ai beau regarder : en fait de vertu, toi seule me la représentes, & tu souffres tant que tu me fais douter de tout ce que tu crois, de tout ce que tu espères. Pourquoi sommes-nous venues au monde ? Quelle vie que la nôtre ! le travail, la peine, & jamais, jamais un rayon de soleil !

Au moment où elle disait ces mots, & pendant que des larmes roulaient sur ses joues, le soleil, par une étrange ironie, perçant son voile de froids brouillards, éclaira soudain la mansarde, & un chant d'oiseau, clair & joyeux, y répondit. L'oiseau de Christine, le compagnon de ses heures solitaires, saluait, du fond de sa cage, la lumière & la chaleur ; il bénissait à sa manière le Dieu qui l'avait créé, & sa fanfare innocente disait qu'il était heureux. Ses ailes se gonflaient, sa gorge palpitait, & des sons puissants & harmonieux sortaient de cette frêle poitrine... Judith ne put supporter ce bonheur inconscient, en complète dissonance avec ses propres peines ; elle s'élança vers la cage.

« Tais-toi ! » dit-elle.

Le petit oiseau chanta avec plus de force ; par un brusque mouvement, elle ouvrit la cage, saisit le frêle chanteur & le laissa retomber. Il était mort : La lyre était brisée, le chant de reconnaissance & d'amour avait cessé.

« O ma sœur ! qu'as-tu fait ! s'écria Christine en pleurant. Mon oiseau ! mon pauvre ami ! Judith ! comment, comment as-tu pu être si cruelle ? »

Judith, plus pâle que de coutume, semblait confuse ; elle détourna sa vue de la cage, devenue

un tombeau, et dit à sa sœur, d'une voix embarrassée :

« Pardonne moi, je n'étais plus à moi-même ! ce soleil, ce chant m'ont fait perdre l'esprit. Je suis bien fâchée de ma violence, pardonne-moi, Christine ! »

Christine plaça sa main dans la main qui lui était tendue.

« Oh ! Judith ! dit-elle, ne te laisse pas emporter ainsi ! ton visage et ton action m'ont fait peur !

— Pauvre Christine! répondit Judith en s'efforçant de sourire, je crois que c'est la faim qui m'a troublée. Tiens ! pour me punir, je vais à la mairie nous faire inscrire, je rapporterai des provisions, & si je parviens un jour à gagner de l'argent, je t'achèterai un autre oiseau.

— Non, ce ne serait pas celui que j'aimais. Je te pardonne tout de même, Judith ! »

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)



MOUTON

Par une froide & pluvieuse matinée du mois de mars 1868, un jeune homme longeait, en fredonnant fort insoucieusement, le boulevard Sébastopol.

C'était un garçon de vingt-six ans, type artiste, figure ouverte, œil franc, cheveux noirs, sourire doux & plein d'intelligence.

Son costume, d'une simplicité presque coquette, dénotait l'ordre & l'aisance.

Un paletot-sac bleu foncé laissait à l'aise ses gestes vifs, et tombait non sans grâce sur un large pantalon noir, d'où sortaient deux petites bottes fines, encore merveilleusement luisantes, malgré l'inclémence du temps.

Du linge blanc, d'une grande finesse, & une casquette-béret de velours noir complétaient cette toilette portée avec une désinvolture pleine de naturel.

Le ciel, pleurant à outrance sur la chaussée macadamisee, en avait fait un cloaque.

Arrivé à la hauteur de la rue des Lombards, le jeune homme s'arrêta court en se découvrant respectueusement.

Un sombre corbillard, pauvre & nu comme la plus hideuse misère, débouchait lentement de cette rue pour traverser le boulevard.

Sur le drap râpé, déteint, qui recouvrait la bière, pas une fleur, pas une trace de souvenir.

Seul, l'œil humide, la tête basse, & embourbé jusqu'à mi-corps, suivait tristement un caniche à l'attitude profondément désolée.

A ce spectacle navrant, le jeune homme pâlit ; ses traits se contractèrent, & il murmura douloureusement :

« Dire que pas un chrétien n'a été capable de suivre l'exemple de ce chien!... quel siècle, bon Dieu ! Bah ! je vais le suivre, moi, ce pauvre abandonné ; il ne sera pas dit qu'on l'enterrera sans une prière. »

Et bravement, le jeune homme, après avoir glissé son béret dans sa poche, s'élança, au mépris de ses fines chaussures, en plein milieu du macadam, pour venir prendre place à côté du fidèle & dernier ami du mort.

Le chien, sans s'arrêter, tourna doucement la tête & fixa deux grands yeux pleins d'étonnement sur le nouveau venu.

Que lut son regard ? que comprit son instinct pendant ce rapide & muet examen ? nul ne le sait ! Toujours est-il que la pauvre bête se recula de deux pas & marcha bientôt de front avec le jeune homme, sur lequel elle jetait de temps en temps de doux regards.

On arriva ainsi au cimetière. Le corbillard arrêté, deux fossoyeurs à la mine avinée & goguenarde s'approchèrent du cercueil, qu'ils prirent brutalement sur l'épaule, en maugréant contre la pluie & le terrain mal entretenu qui conduit à la fosse commune.

Au bord de cet affreux trou noir, béant, entouré de terre délayee, le chien s'arrêta, se posa en travers, raidit ses pattes, & levant la tête au ciel, il poussa un long hurlement lugubre.

A ce cri le jeune homme, déjà profondément ému par l'aspect désolé de ce coin de terre, eut un frisson de pitié, & emporté par son cœur, il s'écria :

« Arrêtez ! c'est vraiment horrible !... N'y a-t-il pas moyen de mettre ce corps ailleurs que là ?... »

Et d'une main frémissante il désignait la fosse profonde où justes & pervers se jettent pêle-mêle, au grand désespoir des malheureux qui restent sans une obole pour acheter une parcelle de cette terre que Dieu fit pour tous.

Les fossoyeurs levèrent la tête.

« Peuh ! grommela l'un d'eux ; là ou ailleurs, c'est toujours tout de même, allez !

— Bourgeois, reprit l'autre en flairant une aubaine, si vous voulez payer, on peut vous arranger cela dans le soigné... quoique ce particulier n'ait pas l'air...

— C'est bon ! interrompit vivement le jeune homme, attendez-moi, je vais parler au gardien. »

On déposa la bière à terre, & les deux fossoyeurs, las sans doute, s'assirent dessus avec une philosophique insouciance.

Redevenu silencieux un moment, le chien avait suivi de l'œil le jeune homme, qu'il vit bientôt se perdre derrière des massifs ornant les tombes bien entretenues du cimetière. — Alors seulement, croyant la dépouille de son maître abandonnée tout à fait, il recommença à hurler, & s'en vint poser sa bonne tête larmoyante sur le cercueil, sans s'occuper des fossoyeurs, qui vainement cherchèrent à l'en chasser.

Une heure plus tard, la triste cérémonie était achevée ; mais le pauvre mort reposait dans six pieds de terre ornés d'une croix noire.

Après avoir recommandé à Dieu l'âme du mort, le jeune homme se leva & appela le chien :

« Allons, viens ! lui dit-il en passant doucement une main fine & nerveuse sur sa tête mouillée ; nous n'avons pas perdu notre journée ! viens, mon pauvre ami, ta fidélité a trouvé sa récompense... viens, je t'adopte, & quelquefois nous viendrons visiter ton ancien maître, je te le promets. »

Tout comme s'il eût compris le sens de ces paroles, le chien redressa la tête, son intelligent regard s'anima, il fit un bond joyeux, & après avoir léché la main qui le flattait, il s'élança en avant.

Maître & chien reprirent alors le chemin du boulevard de Sebastopol.

Pendant ce temps, un mot sur le héros de cette véridique petite histoire.

Ce jeune homme, que nous ne désignerons que sous le pseudonyme de Léon Varens, est un peintre de talent trop connu pour qu'il nous soit permis d'en agir autrement avec sa modestie.

Orphelin de père & de mère depuis quelques années, Léon a suivi la carrière artistique, au faîte de laquelle était déjà arrivé son père bien longtemps avant sa mort.

Élevé jusqu'à dix-huit ans par une mère religieuse & douce, Leon était resté plein de cœur, dans ce milieu aux mœurs trop souvent dissolues que l'on nomme à Paris la vie artistique. — Gai, franc, enthousiaste du beau & du grand partout où il les rencontrait, le jeune homme avait eu le talent — chose rare ! — de rester toujours ce que sa mère l'avait fait : bon, naïf & honnête.

Vivant seul, Léon travaillait, en dépit de bien des gens qui, le sachant riche, se moquaient de cette habitude, sans se douter que c'était cela même qui l'avait sauvé des tentations accumulées sous les pas de tout artiste riche, jeune & joli garçon.

Jamais l'ennui, cette dévorante plaie de l'artiste sans foi ni vigueur, n'avait osé pénétrer dans ce petit intérieur, où il se serait fourvoyé entre de doux & précieux souvenirs laissés par une mère bien-aimée, & les splendides œuvres d'art du père, objet d'orgueil pour ce fils respectueux qui les vénérait comme un exemple de gloire à acquérir.

Revenons à nos deux nouveaux amis, en route pour regagner le boulevard de Sébastopol, où se trouve la demeure de Léon.

Ils avaient marché lentement, car le temps, variable conformément à sa printanière mission, s'était éclairci ; & le soleil piquait d'étincelles joyeuses les devantures des magasins & les flaques d'eau du boulevard.

Arrivés au coin de la rue aux Ours, devant une haute maison de sombre apparence, le chien s'arrêta net.

« Eh bien ! viens-tu ? fit Léon en revenant sur ses pas, après avoir sifflé & appelé vainement. Allons, allons, nous ne sommes pas encore chez nous ! »

Mais le chien, sans l'écouter, bien que sans le perdre de vue, allait & venait, d'une allure inquiète, entrant dans le corridor noir de cette maison, pour en ressortir bientôt & aboyer d'une façon provocante autour de son nouveau maître.

« C'est singulier, se disait celui-ci. Qu'a-t-il donc ? Après m'avoir si bien suivi !... mais... au fait, c'est là que je l'ai rencontré, ou à peu près... peut-être est-ce la maison de celui que je remplace... voyons... »

Et il suivit le chien, qui cette fois, sans hésitation, s'élança lestement dans un noir & tortueux escalier.

Mais bien vite le chien s'aperçut que, malgré sa bonne volonté, il était impossible à Léon d'opérer une pareille ascension avec autant de dextérité que lui. Alors, s'arrêtant d'étage en étage, il remuait la queue en signe de joie, puis éclatait en petits jappements joyeux, semblant vouloir augmenter ainsi le courage de celui qui lui souriait ; puis aussitôt il reprenait sa course pour recommencer son manège à l'étage supérieur.

Au sixième enfin, il s'arrêta. On était sur un sombre palier où deux portes se faisaient vis-à-vis.

L'une d'elles, poussée vivement par le museau du chien, découvrit aux yeux du peintre un tableau navrant.

Sur un grabat couvert de haillons, une vieille femme maigre & hâve, semblait livrée aux der-

nières convulsions de l'agonie, tandis que, près d'elle, un petit garçon d'une dizaine d'années sanglotait à genoux.

Au fond de la chambre, sous un gai rayon de soleil, pénétrant par une lucarne ouverte, gisait à terre une couche de paille éparse, conservant encore l'empreinte d'un corps humain.

Sur une mauvaise table boiteuse, couverte d'un mouchoir blanc, se dressait, devant une image de la Vierge, un Christ de cuivre, entouré de verres pleins de fleurs artificielles & de deux chandeliers, où fumait encore un reste de mèche de cierge jaune.

Pas un meuble !... rien ! rien que quelques hardes pendues çà et là aux murs de cette chambre désolée.

D'un bond, à son entrée, le chien s'était élancé vers l'enfant & le dévorait de caresses, tandis que ce dernier, se cramponnant à son cou, sanglotait dans l'effusion d'un profond désespoir.

« Ah ! Mouton !... c'est fini, va! voilà encore le bon Dieu qui veut emporter ma grand'maman... Nous allons être tout seuls ! elle l'a dit !... il nous faut mourir aussi, va !...

— Non, non, bien sûr! vous ne mourrez pas, mon petit ami, interrompit Léon d'une voix émue; nous sommes là, votre ami Mouton & moi, pour vous en empêcher. »

L'enfant, interdit par cette interruption, s'était levé & avait reculé de deux pas en apercevant pour la première fois Léon, sur lequel il fixa deux grands yeux noirs brillants de larmes.

A cette voix, la malade leva lentement la tête, & son regard inquiet erra de l'étranger à son petit-fils, sans que sa voix affaiblie pût se faire comprendre.

Léon s'approcha d'elle pour la rassurer & s'inclinant à mi-hauteur, il dit doucement :

« Pouvez-vous m'entendre sans fatigue, madame ? Soyez calme, en tous cas, je vous apporte l'espérance !... »

Les yeux de la vieille femme eurent comme un tressaillement de joie ; elle sourit à son enfant ; puis, avec un soupir de souffrance, elle fit un effort surhumain & murmura :

« Parlez! parlez !... mais... qui donc vous envoie ?... »

Léon étendit la main devant le Christ placé sur la table :

« Celui qui n'oublie rien, dit-il d'un ton solennel ; car vous le voyez, *de par Lui*, la Providence veillait sur votre enfant. »

Alors restant charitablement penché sur cette misérable couche, le jeune homme raconta sa rencontre avec le chien, l'intérêt que la pauvre bête lui avait inspiré & ce qui s'en était suivi.

A ce récit, fait tout en faveur de Mouton, la vieille femme avait repris un éclair de vie.

« Ah! monsieur... merci !... mon pauvre mari a eu une prière... Je vous bénis ! »

Et de sa main déjà froide elle essaya de presser la main de l'artiste, qui répondit avec cœur à cet élan :

« Ne vous fatiguez pas, fit-il doucement. Dites-moi seulement ce que je puis faire pour vous? »

La malade eut un pâle sourire, aussitôt réprimé par une contraction douloureuse.

« Pour moi, plus rien ! murmura-t-elle d'une voix à peine distincte ; mais... pour lui, tout !... il va rester seul ! »

Et son regard déjà voilé, se reporta désolé sur l'enfant, qui pleurait au fond de la chambre.

Cette vue sembla faire refluer au cœur de la pauvre grand'mère un dernier flot du sang généreux qui avait dû l'animer jadis; une teinte moins blafarde s'étendit sur ses joues ridées ; & ses bras défaillants se soulevèrent dans un dernier élan d'amour maternel, tandis que le petit garçon s'y précipitait en redoublant de sanglots.

« Mon enfant !... ma joie !... je vais partir !... Mon Dieu, ayez pitié de lui ! » scanda d'une voix étranglée la mourante, étreinte déjà par l'agonie.

Léon, au comble de l'émotion, fit glisser doucement l'enfant à genoux devant ce lit de mort; puis, étendant la main sur sa tête, il se tourna vers la grand'mère :

« Vous pouvez mourir en paix, madame, dit-il d'un ton profondément senti, je vous jure d'être le protecteur de votre enfant. »

Un rayon de quiétude divine vint effleurer le front de la vieille femme, dont le regard s'illumina pendant quelques secondes. Ne pouvant plus parler, elle imposa ses mains tremblantes sur deux têtes pieusement inclinées, qui se relevèrent bientôt, éclairées par la bénédiction de Dieu & celle de l'âme qu'il venait de ravir à la terre.

Maintenant, à celui de nos lecteurs qui demanderait le nom de notre héros, nous dirons : Consultez le tableau des médaillés d'honneur du Salon de 1870.

Il y eut cette année-là, au Salon, un tableau — une œuvre d'art — représentant un riche atelier, où un jeune garçon de douze ou treize ans, rose, frais, coquettement vêtu, sourit à son maître, sous les yeux duquel il ébauche déjà hardiment un modèle fort béatement posé sur un coussin de velours.

Cet enfant, c'est le fils adoptif de Léon & son meilleur élève.

Ce modèle... c'est notre ami Mouton, Mouton soyeux, frisé, méconnaissable au physique, mais heureusement toujours le même au moral.

Inutile d'en dire plus ! Léon a-t-il, oui ou non, signé son œuvre ? il ne nous appartient pas de soulever plus haut le voile de sa modestie...

L. Max.

MYSTÈRE

A M. VICTOR DE LAPRADE

LA SŒUR, *montrant le blessé.*
Il nous est arrivé, tout sanglant, de l'armée,
Sa tempe était ouverte, elle s'est refermée;
Un de ses doigts, brisé par un éclat d'obus
Pendait ; on l'a coupé, l'enfant n'en souffre plus.
Je le croyais guéri de tout, hors la faiblesse,
Et je le vois saisi d'une étrange tristesse ;
Tous les jours elle augmente & nous fait vraiment peur.

LE MÉDECIN.
Quelle vie est la sienne & quelle est son humeur ?

LA SŒUR.
Il vit comme un sauvage au fond de sa mansarde,
Sourd à nos questions, & quand je me hasarde
A répéter ma phrase, il ne me répond pas.
Si nous le laissons seul, il se parle tout bas.

LE MÉDECIN.
Aux repas mange-t-il ?

LA SŒUR.
Maintenant il refuse
Tous les mets, au hasard ; je le nourris par ruse.
Une fièvre sans nom le ronge, c'est certain;
Comme son front est pâle & son regard éteint !
Tout à fait insensible aux douceurs, aux reproches,
Il n'a plus qu'un plaisir, c'est d'entendre les cloches.
Quand sonne l'*Angelus*, s'entr'ouvrent ses grands yeux,
Il sourit, puis il pleure, il est morne & joyeux.

LE MÉDECIN.
Dort-il? & quand il dort entendez-vous ses rêves ?

LA SŒUR.
Docteur, toute la nuit il a couru les grèves,
Il appelait sa mère, il disait qu'un rocher
Se dressait devant lui, brodé comme un clocher.

LE MÉDECIN.
Il ne s'agite ainsi que pendant qu'il sommeille?

LA SŒUR.
Non, la torpeur revient aussitôt qu'il s'éveille.
On voit le brave gars, si pieux & si doux,
Rester des jours entiers, les poings sur les genoux.
On entendrait son cœur battre dans sa poitrine.
Nous ne devinons pas quel nouveau mal le mine.
Ses blessures vont bien, nous croyions le guérir :
Voici qu'à petit feu nous le voyons mourir
Et s'user lentement en tristesse énervante ;
Il est pour la maison une énigme vivante.

LE MÉDECIN.
Laissez-moi lui parler.
(Allant au blessé.)
Mon ami, souffrez-vous?

LE BLESSÉ.
Non, je ne souffre pas.

LE MÉDECIN.
Ah ! comment bat ce pouls?
(Il lui tâte le pouls.)
Au camp l'on mange peu ; prenez votre revanche,
Voici du bœuf rôti, du pain doré sur tranche.

LE BLESSÉ.
Si c'était du pain noir !

LE MÉDECIN.
Voici d'excellent vin,
Sa couleur est superbe & son bouquet surfin.

LE BLESSÉ.
Chez nous, le cidre chaud, monsieur, sert de tisane,
Je n'ai pas soif de vin.

LE MÉDECIN.
Aussi je vous chicane.
Si vous vous étendiez sur ce lit de repos ?

LE BLESSÉ.
Ah ! comme je dormais dans mon pauvre lit clos!

LE MÉDECIN.
On dort partout. Pourquoi cette grande fenêtre
N'est-elle pas ouverte? Elle devrait bien l'être.

LE BLESSÉ.
Pourquoi regarderais-je & ces toits & ce mur ?

LE MÉDECIN.
Pour nous faire plaisir, Breton au cerveau dur.

Les sœurs veulent guérir leur brave militaire.

LE BLESSÉ.

Je les aime beaucoup. Reverrai-je ma mère?

LE MÉDECIN.

Oui, bercez-vous le cœur, enfant, de cet espoir.

LE BLESSÉ, *avec désespoir.*

J'ai peur, mon Dieu, j'ai peur de ne pas la revoir.

LA SŒUR, *s'approchant du médecin, qui revient sur ses pas.*

Il a parlé! qu'a-t-il? quel est donc ce mystère?
Comment vaincre ce mal? Docteur, que faut-il [faire?

LE MÉDECIN.

Rien, nous ne pouvons rien contre le mal des [cœurs,
Le scalpel n'atteint pas jusqu'à ces profondeurs.
Nous sommes impuissants pour les blessures [d'âme,
Le fourreau chez cet être est usé par la lame;
Rendez-lui ses parents, son clocher, son taillis.
Le mal dont il se meurt, c'est le mal du pays!

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



REVUE MUSICALE

PENDANT que la France errait haletante & sans boussole dans la tempête populaire; tandis que Paris honnête se suicidait volontairement dans l'immobilité; quand l'agonie sonore du crime & du vice menaçait la pauvre grande capitale de ses dernières & effroyables convulsions, que devenait l'art, ce fils aimé des natures choisies & des intelligences supérieures? il s'enfuyait, hélas! à la recherche de régions plus sereines, se heurtant à chaque pas contre la brutalité des événements; plus de rêves aimables, plus d'inspirations mélodieuses, plus de ces accents de l'âme qui sont un baume pour les blessures, un apaisement pour les malheurs.

La poésie n'avait plus d'horizons, les poumons plus de souffle, la voix plus de son, la volonté plus d'énergie. Tout ressort était brisé, tout travail impossible. Devant l'inflexible fléau de l'humanité en révolte, il fallait se courber, regarder le ciel & mourir. Un assez grand nombre d'artistes ont succombé aux terribles émotions de ces temps néfastes. Alexandre Dumas, Ponson du Terrail & notre admirable compositeur Auber, qui portait d'une façon si légère & si juvénile ses quatre-vingt-neuf ans, n'ont pu supporter le poids de pareilles calamités.

Paisible, Auber eut vécu cent ans. Frappé des coups qui meurtrissaient son pays, il est mort en quelques jours.

Nous avons donné à nos lectrices la biographie très-détaillée du célèbre musicien, une des gloires vraiment françaises que nous ayons eues à admirer. Nous ne reviendrons pas sur ses ouvrages, dont le mérite est connu & incontesté; mais nous répéterons avec tous ceux qui ont étudié l'art sérieusement, que nul musicien, dans le passé comme dans le présent, ne s'est montré plus varié, plus séduisant, plus multiple & plus complet dans ses productions. Auber n'a voulu imiter aucune école. Il s'en est créé une à lui & l'a suivie jusqu'à sa fin. Il s'est inspiré du goût & de l'esprit de la France, laissant à l'Allemagne ses larges conceptions, comme à l'Italie ses gracieuses fioritures. — Cependant, sans faire le moindre emprunt, il a été grand dans ses œuvres sérieuses, & charmant dans ses œuvres légères. En un mot, il eut le génie de sa nation, lorsque sa nation ne s'était pas encore engloutie dans les abîmes d'un scepticisme & d'un matérialisme qui font sa honte & sa ruine.

A travers les excellents discours qui ont été prononcés sur sa tombe, nous citerons un fragment des paroles émues de M. Perrin :

« C'est au plus illustre, au plus populaire, au plus aimé des maîtres de l'art français, que Paris rend aujourd'hui un dernier hommage. De pieuses mains avaient su préserver sa dépouille mortelle; mais il fallait attendre que dans la ville renaissante tout murmure fût éteint. Il fallait que, dans une atmosphère apaisée, Paris eût repris possession de lui-même, pour qu'il fît à Auber des funérailles dignes du maître & dignes de la cité.

» C'est le but, c'est la gloire suprême des arts de servir ainsi à l'oubli des dissentiments. Auber

fut la gloire, le charme, l'orgueil des jours de paix. Nul ne fut plus Français par le génie, plus Parisien par le cœur; & si quelque rayon pouvait se ranimer de la flamme dont il étincelait, s'il lui était donné de contempler cette foule immense, recueillie, unie, dans l'étreinte d'un même regret, son cœur, qui s'est éteint dans les larmes, tressaillirait de joie en saluant ce présage de concorde & de prospérité. »

***

Un grand concert de charité au bénéfice des orphelins de la guerre a réuni un immense concours d'auditeurs. Les toilettes élégantes, enfouies pendant une année au fond des tiroirs, en avaient été tirées en cet honneur. On sentait Paris revenir à ses traditions de coquetterie mondaine, à sa désinvolture légère & indépendante. Est-ce un bien? Nous en doutons. L'habit ne fait pas le moine, dit-on. Il faut pourtant convenir que le vêtement peint l'esprit, le genre, les fantaisies, les caprices de notre génération. Les gens modestes par le cœur sont modestes dans leurs allures. La grâce & la distinction de la tenue sont préférables cent fois à ces excentricités de costumes que nous avons remarquées avec regret, au sortir de nos catastrophes. Enfin, les Parisiens, ou plutôt les habitants de Paris, resteront toujours les enfants de la cité folle.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

COTELETTES DE MOUTON A L'ÉTOUFFÉE

Ayez des côtelettes bien parées; mettez-les dans une casserole avec du bouillon (ou du *Liebig*), du sel, du poivre, deux oignons, du thym, du laurier & une parcelle d'oignon brûlé. Feu dessous & dessus. Un quart d'heure avant de servir, passez la sauce, faites-la réduire un peu, gardez pendant ce temps les côtelettes dans une casserole bien fermée; servez sur une purée de pommes de terre ou de marrons.

MÉTHODE POUR DÉSINFECTER UNE CHAMBRE DE MALADE.

Après une épidémie de petite vérole ou de typhus, il faut désinfecter la chambre du malade avant de l'habiter de nouveau. Otez les tapis, faites-les aérer & battre. Faites laver ou nettoyer les rideaux & tentures, laver les matelas, la toile & la laine. Enlevez le papier, faites passer le mur & le plafond au lait de chaux; faites coller sur les murs des journaux, & au-dessus un nouveau papier. Les meubles doivent être nettoyés & revernis. Les boiseries repeintes ou tout au moins lavées à l'eau seconde. Le parquet doit être lavé au savon noir & ciré sur nouveaux frais.

On déposera du chlore dans des assiettes; pour achever de purifier l'air de cette chambre, on achètera chez le pharmacien six drachmes de salpêtre & six drachmes d'huile de vitriol. Faites du feu dans un fourneau au milieu de l'appartement, placez-y une plaque de fer, & lorsqu'elle est rouge, jetez-y le mélange, ajoutez un peu d'huile de vitriol: il se dégagera une masse de gaz acide nitreux qui chassera tous les miasmes.



Correspondance

UN PEU DE POLITIQUE!

Avant de causer toilettes, robes et chiffons, avant de nous occuper de nos broderies & de nos tapisseries, si, pour aujourd'hui, nous parlions un peu politique?

Généralement, la politique ne nous regarde pas (heureusement pour nous!), & ne nous intéresse guère; nous laissons à nos grands-parents le bonheur ineffable de savourer les discours de la Chambre, & le plaisir non moins grand de les discuter avec un voisin, qui, pour que ce soit plus agréable, ne doit jamais avoir la même opinion que son interlocuteur, sans cela ce ne serait plus amusant! Mais aujourd'hui que les députés ont voté des impôts nouveaux pour subvenir aux dépenses de la guerre & payer la dette écrasante que notre malheureux pays a contractée envers les Prussiens, la politique & les impôts nouveaux doivent nous intéresser au plus haut point, — car ces impôts vont bouleverser l'économie de nos petits budgets de ménage, — tout va augmenter considérablement, & il nous faudra des prodiges d'économie pour obtenir une balance exacte entre le chapitre des *recettes* & celui des *dépenses*.

Nous n'avons pas, comme Sa Majesté l'État, le droit de faire un emprunt de DEUX MILLIARDS pour rétablir la balance exacte, si par hasard nous nous sommes endettés dans l'article : *pots de confitures* ou tout autre article ressortissant à notre spécialité de ménagères.

Hélas! le problème est difficile, — on vient d'imposer ou d'augmenter les impôts :

Sur le vin,

Sur le sucre,

Sur le café,

Sur l'humble & modeste chicorée, qui servait à donner de la *force* au café.

Chut! n'en disons rien!

Puis on vient d'imposer à nouveau :

La bougie,

Les cartes à jouer,

Le tabac,

Les allumettes! — les si humbles & si utiles allumettes! les voilà soumises à la taxe!

Les chiens! les chats! les chevaux! — tout a été taxé! augmenté! — tous les amusements! — toutes les utilités! — tout ce qui se boit! — tout ce qui se mange! — tout, tout, tout! en un mot, y a passé!

Jadis, la Grèce antique offrait un tribut annuel de quarante jeunes filles au Minotaure! — il en a été puni par la renommée, qui lui a fait une vilaine réputation de gourmandise & de cruauté; — & Thésée en délivra sa patrie.

Nouveau Minotaure, la Prusse nous demande cinq milliards pour rassasier son formidable appétit; — &, en attendant un nouveau Thésée, il faut que tout le monde se sacrifie un peu pour remplir de cinq milliards en gros sous le casque en pointe de nos vainqueurs!

Mais que faire à cela?

Rien! sinon se résigner!

Il y a un proverbe arabe qui dit : *Si vous êtes enclume, supportez le marteau! — Plus tard, quand vous serez marteau, vous frapperez fort sur l'enclume!*

Donc, en attendant un nouveau Thésée, sacrifions au Minotaure! — & payons! payons! payons le plus que nous pourrons pour racheter au plus vite la délivrance de nos départements que les Allemands détiennent en gage.

Tous les nouveaux impôts n'étaient pas suffisants il paraît, pour combler le gouffre & rassasier assez tôt le *gargantua prussien*.

On a été forcé d'augmenter la taxe de la poste & de mettre un impôt sur le papier! — SUR LA POSTE ET SUR LE PAPIER, c'est-à-dire sur les livres & les journaux, les amis muets de nos studieux & chers délassements!

J'avoue que, pour ma part, cette nouvelle m'a été on ne peut plus désagréable! les bougies, les allumettes, le café & la chicorée, passe encore! — mais, mon journal! mon cher journal! l'ami de ma jeunesse! faudra-t-il donc me résigner à m'en priver, si je ne peux pas le payer un peu plus cher!

Et, cependant, il est impossible qu'il en soit autrement!

C'est malheureusement indiscutable! il faut bien payer les nouveaux impôts.

J'étais fort inquiète & fort perplexe du sort que l'*Administration du Journal des Demoiselles* nous réservait, & j'ai désiré savoir quelle était sa résolution; la voici :

Attendez vous à subir une augmentation. — Il est impossible aujourd'hui d'en fixer le montant, qui sera aussi léger que l'équité le permettra. — Nous allons étudier cette question, et, le mois prochain, nous ferons part de nos déterminations à nos abonnées; — elles comprendront, nous en sommes certains, que cette augmentation du prix du journal nous est imposée par l'augmentation des dépenses qui viennent nous frapper, — donc attendons le mois prochain, mais quel que soit le supplément de prix que nous aurons à supporter pour l'année prochaine, je pense que les avis de sage économie d'un fidèle conseiller, comme l'est notre journal, sauront payer au centuple l'augmentation qu'il nous demande, augmentation nécessitée encore une fois par les impôts nouveaux.

Ne craignons rien : — notre journal sera, comme autrefois, aussi généreux de jolies gravures, de belles tapisseries & de ces mille riens que nous savons si bien apprécier; — il voudra toujours prévenir nos désirs, & s'il nous demande une augmentation, c'est que les circonstances exceptionnelles de la France sont telles qu'il ne peut pas faire autrement!

JEANNE A FLORENCE

—

Nous étions, semblables aux bonnes fées des contes, réunies autour du berceau où reposait, comme un chérubin, sous sa courte-pointe bleu de ciel, la petite fille de notre amie Berthe, tout récemment rentrée à Paris avec ce cher trésor.

« Que c'est charmant! un baby endormi, disait à demi-voix Marie, en écartant les rideaux de tulle, sous prétexte de chasser une mouche qui avait eu la hardiesse d'aller se poser sur le bras rond & potelé de l'enfant, mais en réalité pour voir de plus près le cher petit être. Comme c'est blanc... & rose... & satiné! la blancheur du lait & le tissu d'une feuille de rose... J'ai une envie folle de l'embrasser! le permets-tu, Berthe?

— Non, je t'en prie, Marie, ne la réveille pas, disait vivement la jeune mère, j'ai eu tant de peine à l'endormir.

— Et elle dort d'un si bon sommeil, ajoutait Adrienne, regardant presque avec envie le berceau, car le bon Dieu, qui lui a tout donné en ce monde, lui a refusé jusqu'ici le grand bonheur d'être maman.

— Eh bien alors, occupons-nous d'elle tandis qu'elle repose. cette petite chérie, reprit Marie avec sa mutinerie d'enfant gâtée & sa volubilité habituelles ; car tu ne te figures pas, Berthe, combien j'aime les babys en général & ta fille en particulier. Ce n'est pas étonnant, elle va devenir un peu mienne! la chère mignonne, puisque ma bonne mère, voulant me faire un immense plaisir, m'a délégué l'honneur que tu avais voulu lui faire, celui d'être sa marraine... Sa marraine! Si, comme les fées de Perrault & de madame d'Aulnay, je lui souhaitais une foule de belles & bonnes choses, Dieu les réaliserait peut-être!... Voyons, mesdemoiselles, secondez-moi, & jouons près de ma chère filleule le rôle de ces fées-là; nous n'avons pas leur pouvoir, mais leur bonne volonté ne nous fera pas défaut, & nous allons bien nous amuser en souhaitant à la chère petite tout ce qui nous passera par la tête.

— Oh! mais non pas! non pas! s'écria Berthe avec un effroi simulé, je m'y oppose formellement. — Douer ma fille de tout ce qui te passerait par la tête?... Bon Dieu, Marie, mais ce serait l'exposer à... à...

Berthe hésitait.

— A toutes les extravagances, va, ose le dire, acheva gaiement Lucie. »

Nous nous mîmes à rire, Marie la première avec nous.

» Eh! si je dis des extravagances, ma docte sœur, tes paroles prudentes & sensées ne viendront-elles pas immédiatement faire contre-poids? reprit elle, de la plus belle humeur du monde. Allons! allons, à l'œuvre, mesdames les fées, que chacune dise son mot.

— Comme *à la sellette*, fit observer la petite Pauline. Faut-il que je recueille les... *vœux?*

— Non, commence plutôt par formuler le tien, *fée Bambine.*

— Oh! fée Bambine!... fée Bambine!... répéta l'enfant joyeuse & frappant ses mains l'une contre l'autre, sans souci du baby endormi.

— Chut! dit Berthe, regardant avec inquiétude du côté du berceau.

— Eh bien, & ce vœu, Paulinette? demanda Marie à voix plus basse.

— Elle sera abonnée à *la Poupée modèle*, déclara Pauline d'un air triomphant. »

A ce souhait, que pas une de nous n'aurait trouvé à coup sûr, nous partîmes toutes à la fois d'un si franc éclat de rire, que la petite fille s'agita cette fois dans son berceau, mouvement imprévu qui fit courir vers elle sa jeune mère anxieuse... Heureusement elle ne s'éveilla pas complètement, & Berthe, après s'être assurée avec une sollicitude charmante & l'aisance expérimentée d'une maman de deux mois bientôt, que son trésor n'avait ni trop chaud, ni trop froid, qu'il n'était pas étouffé par des couvertures montant trop haut, ni débordé de droite & de gauche, revint à nous sur la pointe du pied, &, posant d'un air suppliant un doigt sur ses lèvres :

« Silence pendant quelques secondes, je vous en prie, mes amies, dit-elle. Puis, quand le cher baby sera endormi, vous retrouverez toute liberté pour jaser. »

On se tut — à grand'peine! — & Pauline profita

de ce temps d'arrêt pour m'entraîner mystérieusement dans une pièce voisine.

« Eh bien, mademoiselle Jeanne, me demanda-t-elle avec un sérieux, une importance qui me fit sourire, que devient ma *Poupée modèle?*

— Puisque cela vous intéresse toujours, ma chère Paulinette, lisez cet avis que j'allais envoyer à l'imprimerie :

AVIS : *La Poupée modèle* accepte des *abonnements d'essai* pour ses trois derniers mois de cette année — septembre, octobre & novembre — & ce, au prix de 2 fr. 50 pour les départements.

— Ah! Et qu'est-ce qu'il veut dire votre avis, & quels avantages offre-t-il?

— De cette façon, celles de nos abonnées du *Journal des Demoiselles* qui désireraient juger par elles-mêmes notre publication pour l'éducation des fillettes,—en nous envoyant cette petite somme, — recevront ces trois derniers numéros accompagnés d'un jeu de loto colorié, aussi instructif qu'amusant Mais, rentrons fillette; j'entends Marie babiller de nouvean, c'est que la consigne est levée & le baby rendormi. »

Je crois déjà te l'avoir dit plus d'une fois, Florence; lorsque Marie, cette tête folle & ce cœur d'or, a une idée, elle y tient... c'est comme Paulinette.

Marie prétendait nous faire jouer le rôle de fées au berceau de la fille de Berthe. Quelle que fût la puérilité de cette prétention, elle n'en eut pas le démenti, & il nous fallut, bon gré mal gré, *douer* chacune à tour de rôle la chère petite.

Puisse Dieu lui accorder tous les biens physiques & moraux dont notre fantaisie la dota si généreusement! mais que de rires étouffés, de plaisanteries, voire même de réflexions sérieuses, avant d'en arriver au résultat rêvé par notre joyeuse compagne!...

Pour commencer, Marie me baptisa follement la *fée aux bas d'azur* (autrement dit *aux bas bleus*). Elle avait, un instant, prétendu m'appeler la *fée aux paperasses*, mais les *bas d'azur* prévalurent comme étant plus poétiques.

Adrienne devint naturellement la *fée aux pièces d'or* & Lucie la *fée aux fleurs*. Quant à Thérèse, c'était la *fée Raisonnable*, & Marie la *fée Follette*. Tu connais déjà la *fée Bambine*. N'était-ce pas une charmante réunion de fées... sans baguettes, hélas!...

Avoue, curieuse, que tu ne serais pas fâchée de savoir un peu de quoi nous douâmes notre filleule improvisée. De tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie d'une femme! ma chère, & lui attirer l'affection & l'estime de ceux qui l'entourent... Juge-s en plutôt :

D'abord, on lui souhaita, — est-il nécessaire de te dire quoi? — la beauté... Cela ne te semble peut-être pas indispensable au bonheur de l'existence, & je suis parfaitement de ton avis, mais enfin, c'est de tradition : une filleule de fées doit être belle... Donc la nôtre sera belle... non de cette fière beauté qui s'expose avec bruit, qui attire tous les regards & suscite plus d'ennemis à celle qui a le malheur de la posséder, qu'elle ne lui procure de satisfaction & d'amis véritables; mais de cette beauté douce, attirante, toute composée de charmes & de grâce, de bonté intérieure rayonnant au dehors, d'intelligence, de bienveillance, d'indulgence, se lisant tour à tour sur une physionomie plus expressive que régulière... de ce qui fait enfin, non une *belle & jolie* personne, mais une personne *sympathique*, une personne *charmante*.

Ne te semble-t-il pas, Florence, que ces attraits modestes en valent bien d'autres, & que notre fée Follette n'a pas fait acte de folie en formant ce souhait. Elle ajouta que l'enfant aurait du goût, le sentiment de l'harmonie en toutes choses & surtout dans sa mise; qu'elle n'aurait de coquetterie que tout juste ce petit grain qui fait qu'une femme n'est jamais un objet désagréable à regarder & n'éprouve d'autre désir de plaire que cette louable ambition de paraître aimable, affable, gracieuse, à chacun & à tous.

Lucie, *la fée aux fleurs*, souhaita tout naturellement à sa protégée l'amour des jasmins & des roses, ou plutôt le goût des plaisirs simples, des occupations paisibles, des joies de famille, d'intérieur; ce qui ressemble le plus, en un mot, au bonheur, en ce monde.

Peut-être crois-tu qu'Adrienne, *la fée des pièces d'or*, prédît à la fille de Berthe richesse & opulence. Loin de là, mon amie; elle lui souhaita d'être forte & courageuse dans les revers, détachée dans la fortune, tout en prenant avec entrain & bonne grâce la part des jouissances que Dieu voudra bien lui envoyer; elle la désira charitable & bonne, non-seulement, avec l'argent qu'il lui serait permis de donner, mais encore dans ses actions les plus ordinaires, dans ses paroles de tous les instants...

Moi, *la fée aux paperasses;* non, *des bas bleus;* non, *aux bas d'azur!...* Comprends-tu, Florence, que je sois assez étourdie pour avoir oublié un nom si charmant? — Moi, dis-je, lorsque mon tour fut arrivé de formuler ma pensée, je m'occupai, cela va de soi, de la partie intellectuelle, & Thérèse, la fée Raisonnable, de la partie morale, d'où il résulta :

— que notre filleule aura l'intelligence ouverte à tout ce qui est beau, bon, bien; — que l'esprit ne lui fera pas défaut; non cet esprit superficiel qui recherche les éloges aux dépens bien souvent de la charité chrétienne & des devoirs de l'amitié, mais cet esprit fin, solide & charmant, qui fait goûter les choses délicates, se trahit souvent, mais ne se montre jamais volontairement.

— Qu'elle sera assez instruite pour n'être pas pédante & assez modeste pour comprendre que tout ce qu'elle sait n'est rien en comparaison de ce qu'elle ignore...

— Qu'elle aura des talents assez réels pour y trouver une *jouissance personnelle* plutôt qu'un

moyen de briller, & une ressource sérieuse en cas de besoin... talents charmants qu'elle emploiera avec simplicité, abnégation complète de ses goûts particuliers, & sans la moindre *prétention artistique*, au plaisir de ceux qui l'entoureront.

— Qu'elle aimera le monde aussi bien que la solitude & saura se plaire partout où sa position la conduira, car partout elle pourra s'intéresser à quelque chose, se créer des occupations ou trouver du bien à faire.

— Qu'elle affectionnera ses parents & ses amis jusqu'au dévouement le plus absolu & sera pour eux d'un commerce sûr, discret, agréable & fidèle.

— Qu'elle aura une indulgence inépuisable pour les autres & une vigilante sévérité pour elle-même.

— Qu'elle ne connaîtra, en aucun cas, cette timidité maniérée qui descend en droite ligne de l'orgueil! mais aura en tous lieux ce naturel, cette réserve modeste, cette dignité gracieuse, cette fierté délicate qui inspirent le respect en même temps que l'affection & l'estime.

— Qu'elle ne manquera pas d'ordre ni de soin ; connaîtra le prix du temps & de l'argent, aimera le travail & possédera cette patiente persévérance sans laquelle toute entreprise échoue.

— Qu'elle sera douée d'un jugement sain & de ce tact, si nécessaire ici-bas, pour ne pas nuire à soi ou aux autres...

— Qu'elle aura enfin une piété éclairée, conciliante sans être relâchée, fervente tout en étant modérée; si agréable, si consolante, si chrétienne & si douce qu'elle attirera, par son exemple, tous les cœurs à sa suite dans la vraie route de la vertu & de l'amour de Dieu.

Mais je t'entends d'ici, Florence aimée, t'écrier avec un soupir de soulagement : *ainsi soit-il!...* car tu supposes bien que notre longue kyrielle de souhaits est terminée.

En bien, oui, ainsi soit-il!... Pour moi je pense que si la fille de Berthe peut être tout ce que je viens de t'énumérer, elle fera non-seulement son bonheur & la joie de ceux qui l'entourent en ce monde, mais encore son salut dans l'autre...

C'est égal, conviens que, tout en débitant des folies, nous avons dit pas mal de choses sensées ?...

Ta dévouée,

JEANNE.

MODES

Les magasins n'ayant point ou presque point fait d'affaires pendant l'année qui vient de s'écouler, sont fort pressés de reprendre le cours de leur vente.

Ils reçoivent déjà leurs articles d'hiver & cherchent à tenter les acheteurs par des *occasions*.

Je t'engage à ne pas trop te presser de faire tes emplettes, car on se repent souvent de n'avoir pas su attendre.

J'ai cependant remarqué, en fait de tissus de laine, des nouveautés très-avantageuses : des épinglés, des popelines de laine, des pointillés, des unis glacés & d'autres changeants; d'assez jolies imitations de tartan très-bon marché; de bonnes flanelles rayées pour jupon de dessous, etc.

J ai encore vu de jolies grisailles foncées, en laine & soie, & laine & coton. Puis, de belles popelines de soie en toute nuances. Mais cette étoffe ne s'emploie que pour des costumes très-élégants : elle coûte cher & se grippe très-facilement. Toute blanche, elle fait de bien jolies toilettes d'enfants.

Une acquisition très-importante est celle d'une robe de *soie noire*. Le taffetas est peut-être plus solide que la faye & exige cependant un prix moins élevé. Il ne faut pas choisir un grain trop gros pour une robe de faye, à moins de consentir à la payer fort cher; quand elle est de qualité ordinaire, elle se graisse & devient luisante au bout de très-peu de temps.

Je le répète donc : quand on ne veut pas mettre un grand prix à l'achat d'un costume de soie noire, toujours de plus en plus à la mode, il faut donner la préférence au taffetas.

Pour la saison d'automne, on voit encore beaucoup de costumes en tartan, à dispositions *bandes et franges*. — Les mauves, les gris avec rayures blanches sont les plus distingués.

Les jupons se feront un peu moins longs que cet été, car il faut prévoir la pluie, & rien n'est plus incommode que d'avoir à relever son jupon dans la rue. Avec les costumes un peu lourds, il est bon d'avoir un jupon de dessous, à ressorts par derrière, ou, au moins, une tournure. Les jupons de crinoline à bouillons par derrière, montant jusqu'à la taille, conviennent très-bien pour cet usage & ne nécessitent pas de jupons blancs empesés, dont le blanchissage est très-coûteux, mais qui sont indispensables cependant sous les toilettes habillées.

On porte toujours des costumes de toutes nuances sur des jupons de soie noire, qui se font de différentes façons.

On en voit avec des plissés plats. D'autres avec un grand volant froncé dont la tête est formée par un plissé de 10 centimètres, lequel est posé en remontant & séparé du volant par un biais double, en étoffe pareille.

On en fait encore avec une masse de petits volants en biais froncés. Quelques-uns ont des ruches, des plissés à la vieille, des rangs de velours, de ruban de satin, ou des biais à plat. D'autres ont deux volants assez hauts, surmontés chacun de trois tout petits volants découpés.

Si l'on veut être très-simple & très-économe, on peut copier ces différents modèles en *alpaga noir*.

Puisque nous parlons économie, je te dirai que j'ai vu à la *Teinturerie Européenne* un cos-

tume dont le jupon vient d'une robe de soie teinte en marron avec de petits pois blancs.

Le jupon est à trois volants en biais, dont la tête est traversée par un biais de cachemire marron. La petite jupe est en cachemire uni avec un biais en pareil. — Le corsage à grandes basques. — Gilet de soie, à pois comme le jupon. Cravate de soie marron unie.

Voici maintenant la description d'une toilette d'automne, facile à mettre journellement :

L'etoffe est en soie & laine brillante, gris fer, à à 1 fr. 90 au *Petit-Saint-Thomas*.

Le jupon — assez ample & dont les lés sont droit fil, à l'exception de celui de devant, un peu biaisé de chaque côté — est garni de cinq biais de velours noir étagés. Ces biais sont doublés de mousseline ou de tulle raide. La jupe a deux biais de velours dont un la dépassant.

Petit paletot formant corsage à basques, avec col & revers en pareil. Le tout, ainsi que les manches, orné de biais de velours. — Ceinture de velours noir. — Larges coques & bouts courts.

Pour faire les biais, on emploiera du velours anglais. Il en faut 3 mètres 50, à 4 fr. 90 le mètre.

Costumes de soie noire.

Le premier en taffetas :

Jupon avec trois volants à gros tuyaux. Ils sont surmontés, chacun, d'une ruche double en gros tulle noir, garnie de chaque côté d'une petite dentelle ou blonde. — Casaque princesse, sans ceinture, ouverte devant & fendue derrière à la jupe, en formant de gros bouffants. Le tour est orné d'un petit volant & d'une ruche de tulle. — Les manches larges, retenues par un pli au-dessus du coude, sur lequel se place un nœud de taffetas. — Le corsage ouvert est attaché par des nœuds semblables, qui retiennent la casaque jusqu'au bas.

Un fichu de dentelle noire se noue sur la casaque pour sortir.

Si l'on veut rendre la toilette plus habillée, on peut mettre une dentelle blanche dans l'intérieur du corsage & des manches, & avoir un fichu de tulle blanc

Second costume, en faye :

Un volant à gros plis, haut de 35 centimètres, est placé au bas du jupon. Il a, comme tête, une jolie passementerie de soie mélangée de petites perles de jais. — La deuxième jupe, taillée assez longue & ronde, est relevée de chaque côté par trois gros plis & forme derrière de gros bouffants.

Il faut mettre un cordon élastique en dessous, de côté, pour bien rejeter l'ampleur en arrière & tendre les plis sur le lé du devant.

Cette petite jupe sera garnie de la même passementerie que le jupon & aura un grand effilé de soie à glands.

Paletot fendu trois fois. Même passementerie, même effilé.

L'encolure du paletot sera assez dégagée par devant pour laisser voir le col & le nœud de la cravate. Si cette dernière est de couleur, on pourra également mettre sous le paletot une large ceinture de même nuance. Le chapeau noir aura un ornement assorti à la ceinture.

Ajoutons quelques jolis aperçus de costumes créés par la maison Arigon et Bordet, 16, rue du Bac.

Costume en cachemire brodé : Le corsage à basque courte rappelle la forme amazone. La tunique, plate devant, dégage les hanches; elle est relevée derrière par quelques plis. Ce corsage et cette tunique sont entièrement couverts d'une broderie soutachée. Ce genre est riche et nouveau; il peut être fait en toutes nuances. Le jupon doit être en faye de la couleur de la tunique. On entremêle, parfois la soutache et la broderie au passé, ce genre s'appelle broderie orientale; la tunique se garnit de franges.

Autre costume demi-long, de nuance bronze florentin : La jupe est ornée d'un volant haut de 30 centimètres, avec biais formant tête. Ce grand volant est orné dans le bas de deux petits volants. La seconde jupe, plate devant, ouverte derrière, deux plis la relèvent; elle est ornée soit d'un effilé, soit d'un volant de même étoffe. Le corsage est ajusté, à pointe devant; derrière, basque duchesse.

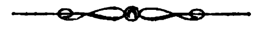
Costume en velours et faye marron doré : La première jupe en faye, ornée d'un volant en velours, haut de 30 centimètres; biais alternés faye et velours formant tête. La tunique ou double jupe en velours marron, ornée d'un volant en velours sur lequel est posé, dans le bas, un petit volant en faye découpé en forme d'ogive; au-dessus, biais de velours et tête en faye. Corsage dit chatelaine en velours, avec basque, découpée en ogive, ornementee de faye. Ces différents modèles et bien d'autres encore, dont la description nous entraînerait trop loin, promettent à la maison Arigon et Bordet, 16, rue du Bac, dont le goût & l'elegance sont depuis longtemps appréciés, un succès réel & justifié.

Je constate avec plaisir qu'on semble abandonner les chignons, trop volumineux pour paraître naturels. Les coiffures sont généralement beaucoup plus simples, surtout pour les jeunes filles.

On met les cheveux tout bonnement dans un filet, en ayant soin de relever les mèches du devant sur le sommet de la tête. Si les cheveux frisent, on fera quelques boucles ; dans le cas contraire, on mettra un nœud de ruban ou de velours.

On voit beaucoup de filets en gros cordonnet de soie, à très-grands réseaux, quelques personnes gardent les invisibles à mailles ordinaires.

Quand on a beaucoup de cheveux, il est assez joli d'entourer le filet par deux grosses nattes.





Moine et Falconer imp. r. Ste. ... Paris

Journ

ET

VISITES DANS LES MAGASINS

De toutes les parties de notre toilette, celle qui demande le plus de soin et de réel bon goût est certainement la lingerie; aussi croyons-nous rendre un véritable service à nos lectrices, en leur indiquant la maison LEBORGNE, 41, *rue Saint-Dominique-Saint-Germain*, dans laquelle elles trouveront le plus grand choix en lingerie confectionnée, aussi bien qu'en linge de maison. Nous y avons vu de charmants modèles comme parures, bonnets, jupons, déshabillés, etc. Les trousseaux y sont l'objet de soins tout particuliers; les broderies les plus fines et les plus délicates ont souvent attiré notre attention; les layettes sont également exécutées avec un goût qui fait admirer différentes pièces de ces petits trousseaux de bébés. A côté des fines broderies et dentelles, la maison Leborgne peut offrir des trousseaux plus simples, mais toujours d'un travail des plus finis, & dont la forme est la même que celle des objets les plus élégants.

Celles de nos lectrices qui sont abonnées aux éditions bi-mensuelles & hebdomadaires, ont pu apprécier cette maison, grâce aux croquis que nous leur avons envoyés. Aujourd'hui, consultez votre cahier, & les dessins que vous trouverez les mieux réussis. & qui vous plairont le plus, ont été pris dans la maison LEBORGNE, j'en suis certaine d'avance!

C'est dans les magasins de madame JOLLY, rue Chauveau-Lagarde, 6, que nous sommes allés prendre les modèles des chapeaux de la gravure qui accompagne ce numéro.

Nous recommandons cette maison à nos lectrices; — elles trouveront là des modèles toujours élégants, et surtout toujours de bon goût! — ce qui est rare par le temps qui court.

Le premier chapeau de la gravure est en velours orné d'une touffe de plumes & le nœud à pans.

Le deuxième chapeau est en satin avec ruche en dentelle. — Aigrette posée au milieu du nœud.

Le troisième chapeau est en velours, avec diadème, draperie ou dentelle, nœud mêlé de dentelle avec roses nuancées. — Le dessous, en ruche de tulle.

Le quatrième chapeau est en velours royal, nœud en large ruban, aigrette & touffe de fleurs en velours & satin.

Le cinquième chapeau est avec nœud & draperie en gaze, petite touffe de plumes.

On trouvera également chez madame JOLLY les chapeaux les plus habillés, comme les plus simples — mais toujours avec un grand cachet d'élégance.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en faye ornée d'un large plissé maintenu des deux côtés par un biais à double liseré, & bordé d'un petit plissé de chaque côté; au-dessus sont posés deux volants plissés maintenus par le même biais. — Casaque à basque ornée d'une dentelle surmontée d'un biais en faye.

Deuxième toilette. — Robe avec volant plissé surmonté d'un double rouleauté; au-dessus sont posés deux plissés remontant avec double rouleauté. — Paletot russe en velours orné de fourrure.

Troisième toilette — Jupe unie en drap. — Robe courte en drap à dents découpées, bordées d'un galon et surmontées d'une broderie en soutache.

Quatrième toilette. — Robe en peluche. — Tunique en peluche ornée de dentelle formant cascade sur les côtés.

Cinquième toilette. — Jupe relevée par des nœuds sur un jupon uni. — Manteau double collet, en drap.

SEPTIÈME CAHIER

Entre-deux — P. A. enlacés, avec couronne de comte — M. C. enlacés — Émilie — Clémence — Augustine — Mouchoir — Dessus de pelote, dentelle Renaissance — Dentelle éventail — Carré filet brodé — Bande, tapisserie par signes — Dentelle guipure au crochet — Parure — J. R. — Petit entre-deux — Écusson avec A. B. enlacés — Garniture pour corsage de dessous — Entre-deux — Élisabeth — Petite garniture — T. D. enlacés — Entre-deux soutache — Dentelle au crochet en travers — Dessous de vase à fleurs — Garniture, guipure de Venise — Couverture tricotée — P. B. — A. G. — Petite guirlande pour chemise d'homme — Marthe — Dessin pour appliques — J. C. pour taie d'oreiller — Taie d'oreiller.

PLANCHE VII

PLANCHE DE PATRONS

1er COTÉ

N° 3, Robe courte en drap.
N° 4, Tunique.

2e COTÉ

N° 1, Casaque à basque.
N° 2, Paletot russe.
N° 5, Manteau double collet.

TAPISSERIE COLORIÉE

Ce magnifique dessin pour écran s'exécute au petit point, le bouquet du milieu peut servir pour chaise ou fauteuil; on le ferait, indifféremment, détaché sur fond blanc ou sur fond vert d'eau. Le cadre doré & les ornements argentés devront être faits en soie afin de leur donner plus de brillant.

MOSAIQUE

LA VIE.

Il me semble voir un arbre battu des vents. Il y a des feuilles qui tombent à chaque moment, les unes résistent plus, les autres moins; que s'il y en a qui échappent à l'orage, toujours l'hiver viendra qui les flétrira et les fera tomber. — Il en est de même des hommes, ils courent la même carrière, quelques-uns traversent mille périls, arrivent jusqu'au bout, mais à ce terme la vie s'épuise d'elle-même, comme une lumière qui s'éteint faute d'aliments.

BOSSUET.

*
* *

On doit plus craindre d'avoir trop à l'heure de la mort que trop peu pendant la vie.

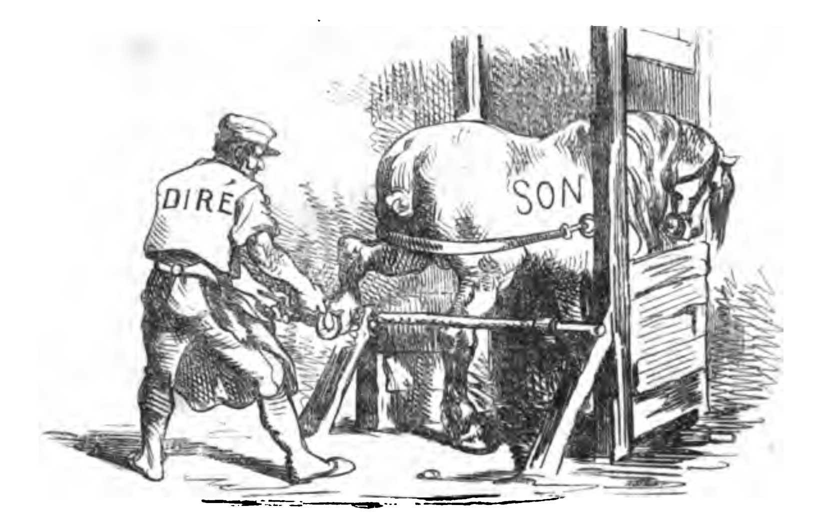
DOMAT.

*
* *

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

LA BRUYÈRE.

RÉBUS



2

2380 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LETTRES A NATHALIE

HUITIÈME LETTRE

—

SUR LES RAPPORTS D'UNE FILLE AVEC SON PÈRE

Ma chère Nathalie,

Je ne me suis pas très-bien fait comprendre dans ma dernière lettre ; je trouve que vous forcez un peu le sens & la portée de mes paroles.

Je ne saurais, bien entendu, avoir présent, à cette heure, le détail de ce que je vous ai dit; mais si je recommande une politesse scrupuleuse aux différents membres d'une même famille les uns vis-à-vis des autres, je n'ai jamais prétendu ni insinué que cette politesse pût y tenir lieu d'affection, ni qu'elle fût capable de remplacer, même de loin, le plus humble des sentiments du cœur.

Vous m'accorderez bien pareillement, Nathalie, que le sans-façon & le sans-gêne ne sont qu'une copie impuissante & mal venue de l'abandon. L'intimité ne devient pas plus grande ni l'affection plus vive entre proches, parce que, à l'exemple des gens grossiers & mal appris, on imagine, sous prétexte d'aisance, dans un cercle de famille, de se renverser sur sa chaise, d'interrompre sans aucun égard son interlocuteur.

Sans doute, ma chère cousine, ces extrémités-là ne se rencontrent pas dans notre monde. Je ne sais vraiment où j'avais la tête de vous faire ainsi le panégyrique de la réserve & de la politesse domestiques, alors que votre défaut est le plus souvent de les pousser jusqu'à la froideur.

C'est particulièrement dans les rapports du père avec sa fille que cette froideur réciproque d'attitude m'a frappé. Encore ici accusé-je moins les pères que les enfants. Beaucoup de jeunes demoiselles paraissent avoir résolu cette étrange contradiction de ne plus garder pour leur père qu'un fort médiocre respect, tout en laissant entre elles & lui le même intervalle & la même séparation que comportaient les usages du bon vieux temps.

J'ai connu une jeune & gracieuse enfant qui ne manquait point de s'écrier, toutes les fois qu'il arrivait à ses parents de la traiter avec moins d'expansion : « Papa, tu as l'air d'un monsieur aujourd'hui ! » Parole charmante, car notre père & notre mère ne doivent point être placés dans notre cœur, ni traités dans notre vie comme un monsieur & une dame quelconques.

Presque toujours cette réserve est le fait ex-

clusif de l'enfant; le calme du père n'est qu'une amère résignation à l'indifférence qu'on lui témoigne.

Elle ne se souvient plus, la pauvre petite, maintenant qu'elle a grandi & qu'elle rencontre autour d'elle tant d'empressement & de sourires, elle ne se souvient plus de sa première enfance, & de la servitude à laquelle elle réduisait son entourage. « Papa, disait-elle alors, je viens pour t'empêcher de travailler. Je veux que tu t'amuses.» Et tout en riant, elle lui arrachait la plume des mains, bouleversait les notes de son mémoire, éparpillait les dossiers, tachait les livres les plus précieux, pendant qu'il n'opposait à la turbulence de sa gaieté qu'une patience inflexible & une douceur inaltérable.

C'est alors que la petite fille, au lieu de se renfermer dans le silence impénétrable des grandes demoiselles & de poser pour le sphinx de la haute Égypte, venait étourdir son père & sa mère de ses confidences d'enfant. Elle racontait à cet homme grave, à ce magistrat, à cet administrateur, à ce politique, les histoires de sa poupée; & lui, qu'absorbaient à cette heure même les préoccupations les plus considérables, il trouvait dans les ressources de sa tendresse des moments de loisir pour accueillir ces récits ; il obtenait de son intelligence un effort pour s'y intéresser.

Je me dis souvent, Nathalie, qu'avec le temps, les choses se trouvent bien changées.

Je ne vois pas de différence, pour ma part, entre la façon dont nos grandes demoiselles accueillent leur père ou le premier venu, si ce n'est peut-être qu'en mainte occasion on se montre plus avenante pour l'inconnu, sans doute afin de ménager & d'agrandir sa réputation d'amabilité. C'est à peine si elles daignent, sur le désir qu'ils en expriment ou sur le geste qu'ils en font, présenter leur front à baiser à leur père ou à leur grand-père. Pour tout le reste, il n'y a rien, dans leur attitude ni dans leur entretien qui permette de deviner entre eux un lien ou un rapport quelconques.

Il y aurait cependant quelque chose de si naturel & de si doux à voir une fille s'ouvrir en toute liberté à son père qui l'aime, lui faire la confidence de ses ennuis, de ses chagrins, des pressentiments qui la troublent, des espérances qui la soutiennent, lui disant en un mot ce qu'elle pense, comme elle se le sent venir à l'esprit!

On a souvent remarqué & déploré cette espèce de fermentation qui se fait dans l'âme des jeunes filles. Il n'appartient qu'aux gens sans expérience & sans réflexion de vanter, comme on le fait, hors de tout propos, leur recueillement & leur calme. Ceux qui se sont éclairés par un plus long usage de la vie & une étude plus attentive des âmes, savent à quoi s'en tenir là-dessus. Par delà ces visages d'une placidité trompeuse, ils lisent dans ce silence, les inquiétudes, les impatiences, les ambitions.

Il ne faut pas trop s'étonner de cette ardeur intérieure, de cette force d'expansion qui revient sur elle-même & jette parfois ces jeunes âmes dans des troubles sérieux. Elles ne connaissent pas la vie autrement que par leur imagination ; aussi, suivant la nature de leur esprit & la pente de leur caractère, elles l'abordent ou avec des espérances inaccessibles, ou avec des terreurs démesurées.

Pendant qu'elles s'égarent ainsi dans leurs spéculations solitaires, & substituent, au grand détriment de leur bonheur futur, les fantômes de leurs illusions aux pressentiments de la vie réelle, elles ont à côté d'elles un guide éprouvé, un homme qui a supporté la lutte d'une longue & honorable carrière, un père qui les aime & qui tient à leur disposition les trésors de sa riche expérience.

Avec lui, elles n'auraient plus à redouter de se perdre dans les chimères ; elles ne se plaindraient plus d'en être réduites à ignorer même ce qu'elles pourraient déjà savoir. Au lieu de s'en remettre à de vagues conjectures, à des suppositions hasardées & dangereuses, elles pourraient apprendre, dans sa compagnie, non pas sans doute toutes les tristesses que leur enseignera plus tard leur propre existence, mais au moins les grandes lignes dont nulle conduite ne doit jamais se départir.

Ah! ma chère Nathalie, on a bien raison de dire que l'expérience des pères est perdue pour les enfants! Au lieu de venir se réfugier dans de pareils entretiens avec la naïveté d'une enfant qui s'abandonne, elles craignent de se voir reprises ou de se sentir blâmées. Elles comprennent que le silence protége leur orgueil, & que leur impénétrable réserve les met à l'abri des remarques ou des conseils.

Si cette humilité déplaît à leur amour-propre, & si elles n'ont pas le courage d'accomplir cet acte de renoncement, elles pourraient se dire, à tout le moins, qu'à défaut d'un guide & d'un ami qu'elles refusent ainsi d'accepter dans leur père, il leur reste peut-être à devenir elles-mêmes les confidentes de ses peines, son repos & sa récréation.

Voyez, mesdemoiselles, comme je relève ici votre rôle.

Vous voilà maintenant devenues intelligentes & distinguées. Une éducation longue & bien dirigée vous a rendu familières les beautés des arts, les idées du monde & jusqu'aux notions de la science. Vous êtes devenues capables, non pas sans doute de tout expliquer, mais peut-être de tout comprendre. Votre conversation, lorsque vous voulez bien nous y admettre, est faite pour avoir un grand charme. Il n'est point d'esprit qui ne se sentît heureux d'être écouté & d'être goûté par vous.

Me sera-t-il permis de le dire, sans manquer à la justesse de la comparaison ni au respect de l'autorité paternelle? Ne voyez-vous pas qu'aujourd'hui, votre père, malgré la majesté de l'âge & la haute valeur de sa puissante raison, est tenté de faire un peu avec vous ce que vous faisiez vous-

même aux heures abandonnées de votre première enfance ?

Il ne s'amusera pas sans doute à vous raconter à son tour les aventures de la poupée, mais il viendra chercher auprès de vous une attention bienveillante, aimable, empressée, une confidente toujours prête, un témoin qui ne trouve rien d'indifférent dans sa vie.

De quoi vous parlera-t-il, si ce n'est des travaux & des occupations qui remplissent son existence ? Il vous lira les dernières pages qu'il a écrites; il vous donnera les plus récentes nouvelles du navire qu'il a expédié; il vous entretiendra du procès qu'il doit plaider ou de la sentence qu'il est appelé à rendre; il vous expliquera l'invention qu'il poursuit ou les découvertes qu'il a déjà faites.

Je ne veux pas supposer qu'il vienne jamais aux lèvres d'une seule jeune fille, cette parole vraiment impie : « Cela m'ennuie! » J'ai meilleure opinion d'elles. Ce que j'accuse, c'est leur indifférence & non pas leur parti pris. Je ne veux pas croire, je n'admettrai jamais qu'elles aient assez peu de tendresse dans le cœur, assez peu de conscience de leur devoir, assez peu de sentiment de la justice, pour se dérober, de la même façon qu'on pourrait éviter dans le monde la rencontre d'un fâcheux ou la conversation d'un mal-appris.

Je supposerai, si l'on veut, pour ne point fermer les yeux à la frivolité aujourd'hui si répandue, qu'en effet, à la première heure, beaucoup de jeunes filles se trouveront inférieures à de pareils échanges d'idées. Elles se sentiront d'abord étrangères à ce courant de pensées; il leur faudra quelque effort pour y maintenir leur attention. J'irai plus loin, & je suis prêt à reconnaître que volontiers leur père se fera illusion sur la portée de leur esprit & l'étendue de leurs connaissances; qu'il les entretiendra souvent, emporté par ses propres idées, de vues & de conceptions auxquelles, avec la meilleure volonté du monde, elles ne sauraient en effet atteindre. Ce ne sont pas là toutefois des raisons suffisantes pour se refuser à toute condescendance. Elles feront un effort inverse de celui que, plus jeunes, elles ont tant de fois exigé de leurs parents. Lorsque leur mère passait son temps à leur raconter le Chat Botté ou la Belle au Bois dormant, lorsqu'elle s'efforçait de traduire pour leur jeune esprit les histoires de la Bible ou les enseignements du catéchisme, ce n'était point sans une application soutenue qu'elle réussissait à maintenir à cet humble niveau l'élévation habituelle de son langage.

N'est-il pas juste que la jeune fille, à son tour, apporte quelque complaisance & quelque effort dans ce dialogue? N'est-ce pas le moins qu'elle doive à son père, & osera-t-elle jamais avouer qu'elle éprouve de l'ennui à lui être agréable?

Pour moi, qui regarde en avant dans la vie & qui, par delà les années de l'adolescence, aperçois la suite naturelle & prévue de l'existence dans le mariage, je me demande avec anxiété & avec tristesse, quel avenir une pareille conduite présage aux futurs époux.

Je me le demande, Nathalie, & cependant je ne le sais que trop.

Cette déplorable coutume de rester en dehors de toute relation sérieuse & suivie, de toute intimité & presque de toute fréquentation avec son père & ses frères, rend la jeune fille à peu près complètement étrangère à la nature du caractère masculin. Elle ne commence pas, comme elle le devrait, à comprendre & à pratiquer son véritable rôle, dans le sanctuaire même du foyer domestique. Plus tard, lorsque le jeune mari viendra chercher auprès de sa compagne quelque force & quelque soutien, lorsqu'il voudra lui raconter ses affaires, ses projets, ses travaux, ses efforts dont dépendra l'avenir de la famille & la destinée de leurs enfants, il ne trouvera plus chez elle comme il était arrivé déjà à son propre père, qu'une attention distraite, qu'une indifférence ouverte, qu'un ennui mal dissimulé.

C'est ainsi, Nathalie, que tout se tient & que tout s'enchaîne dans la vie : l'enfance, la jeunesse, l'âge viril. Suivant moi, c'est à la jeunesse qu'il appartient d'être le nœud & en quelque sorte la raison dernière de toute la vie. C'est alors qu'affranchie de la contrainte sévère à laquelle il faut bien soumettre son enfance, la jeune fille est appelée à pratiquer de bonne grâce & comme par une heureuse inspiration, les commencements de toutes les vertus qui feront plus tard la femme forte & la mère dévouée.

Votre affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs

LES OISEAUX UTILES ET LES OISEAUX NUISIBLES

PAR M. DE LA BLANCHÈRE (1).

Les époques de grande agitation ont toujours eu pour résultat de ramener l'homme vers la nature; les villes deviennent importunes, elles qui ont recélé tant de doctrines perverses & vu tant de crimes, nés de ces théories coupables; on a besoin de calme, de repos, d'innocence, & on cherche dans les campagnes & dans le commerce assidu de la création ce que les hommes ne peuvent donner. La nature est si belle & si tranquille ! c'est la mer sans rivages & sans tempêtes sur laquelle l'âme humaine peut voguer en paix; c'est une source d'études consolantes, car toujours elles ramènent vers Dieu, vers l'admirable architecte du temple, vers l'horloger de la splendide horloge, dont tous les rouages, visibles ou invisibles, obéissent au doigt qui les guide. Notre temps est si malheureux que sans doute beaucoup d'habitants des grandes villes se sont refugiés aux champs; notre Journal va y chercher ses lectrices, & il leur conseillera aujourd'hui un petit volume charmant, qui donne sur les oiseaux de l'Europe les indications les plus intéressantes. On apprend là à connaître & à aimer ces aimables créatures, souvent utiles, presque toujours inoffensives, que l'ignorance des laboureurs & la sotte cruauté des chasseurs immolent constamment; certaines races, des plus mélodieuses, ont presque disparu sous les coups de fusil ou sont allées chercher des pays plus hospitaliers. Lisez ce joli volume, mesdemoiselles, & vous aurez le droit de défendre telle espèce d'oiseaux contre le fusil de vos frères, telle espèce de nids contre la barbarie des enfants; vous pourrez dire : Cette mésange, ce roitelet, ce pouillot auxquels vous tirez votre cendrée, sont les *échenilleurs* nés de vos arbres; c'est par millions que se comptent les œufs & les larves de chenilles que chacun de ces petits oiseaux avale en une saison; vous pourrez dire aux enfants : « Ne touchez pas à ces nids, ingénieux palais, ni à ces œufs gris ou bleu céleste; laissez vivre les bergeronnettes qui dévorent les mouches & les cousins; ne troublez pas ces pies qui mangent les fourmis, respectez les hirondelles, épargnez le loriot & la fauvette; s'ils mangent quelques baies, ils purgent le jardin de ses insectes rongeurs, & puis ils chantent & nous enchantent; ne soyez pas méchants pour l'humble moineau, il cherche & happe les hannetons, ces ennemis de l'agriculteur.

On vous écoutera, car vous parlerez avec autorité, instruites que vous serez par ce gentil & amusant volume.

(1) Fort volume avec 117 vignettes sur bois. Prix : 2 fr. 50, chez M. Rotschild, libraire, 42, rue Saint-André-des-Arts, Paris.

JOURNAL D'UNE INFIRMIÈRE

PAR Mme LA BARONNE VAN CROMBRUGGHE (1).

L'*infirmière*, auteur du livre dont nous allons parler à nos lectrices, a droit à toutes nos sympathies & à tous nos respects. Étrangère, elle a quitté son pays, ses fils, ses amis, ses œuvres florissantes, pour venir au secours de nos malheureux soldats; elle a bravé les fatigues, les périls de la contagion, les répugnances naturelles, pour vivre, durant plus de six mois, dans nos tristes ambulances, au milieu des soldats blessés, atteints du typhus ou de la petite vérole; elle les a reçus (pardon du détail) couverts de vermine, de boue, de plaies; elle les a lavés, soignés, pansés; elle les a consolés, exhortés, & ceux qui n'ont pas dû la vie à ses soins charitables ont reçu de ses lèvres les suprêmes consolations, & de ses mains les suprêmes honneurs. Quand je dis elle, je veux parler aussi de ses généreuses compagnes, mademoiselle Teichmann & madame Catteaux d'Anvers, mademoiselle Julienne Meeus, de Bruxelles, qui, expérimentées dans les labeurs de la charité, ont atteint, auprès des infortunés Français, les limites de l'héroïsme. Madame Van Crombrugghe a annoté tous les jours,

(1) Bruxelles, librairie de F. Classen, 86, rue de la Madeleine. — Prix : 3 fr.

pendant le temps qu'elle a passé dans les ambulances de Sarrebruck, de Metz & de Cambrai, l'emploi de sa journée, ainsi que ses observations & ses impressions personnelles. Elle a réuni ces pages, & elle dit avec simplicité :

« Je les adresse comme une sorte de compte » rendu, & comme une marque de reconnaissance » à toutes les personnes qui, directement ou indi» rectement, ont prêté leur concours à l'œuvre » charitable, dont les efforts & les travaux, en dépit » des difficultés de plus d'un genre, ont abouti à » faire quelque bien. Que ce soit aussi la récom» pense des dévouements modestes qui, mis en » lumière dans cet écrit, pourront être utiles en» core, en servant comme d'exemple & de direction » à tous les bons cœurs que touchent les maux de » la pauvre humanité. »

Les trois noms placés par madame Van Crombrugghe en tête de son livre, marquent de sinistres étapes :

Sarrebruck, le début de cette guerre fatale ;

Metz, la perte de l'espérance ;

Cambrai, le dénouement lugubre.

Et dès le premier jour, des misères indicibles accablaient nos malheureux soldats & stimulaient la généreuse compassion des infirmières belges. Elles sont arrivées à Sarrebruck, & en attendant qu'elles aient pu installer leur propre ambulance, elles visitent les refuges improvisés où agonisent les tristes victimes de la guerre.

« Au moment, écrit l'auteur, où nous entrions » dans une de ces ambulances, on y procédait à » une opération ; le patient n'avait pu être chloro» formé ; c'était un soldat français qu'entouraient » toutes personnes ne parlant qu'allemand. Je » m'approchai de lui.

« Mon Dieu ! pitié ! pitié ! murmura-t-il en pleu» rant.

» — Du courage, mon fils ! lui dis-je en lui prenant » la main... »

Jamais je n'oublierai l'expression de son regard; c'était, au milieu d'atroces souffrances, comme un éclair d'espoir qui rayonnait sur ce visage baigné de larmes.

« Oh ! ma mère ! ma mère ! » répéta-t-il.

Puis se reprenant :

« Je croyais que vous étiez ma mère, me dit-il.

— C'est le bon Dieu, que vous appeliez tantôt à votre secours, qui m'a envoyée pour la remplacer auprès de vous, cher enfant, » lui dis-je en m'agenouillant auprès de son lit.

Je restai quelques instants ainsi, lui parlant doucement, & réussissant à le calmer un peu, jusqu'à ce que l'opération fût achevée.

« ..... Hier au soir, j'ai visité, à l'hôpital militaire, les officiers français. Ils sont cinq, occupant une même chambre; la malpropreté qui y règne, jointe aux émanations qu'exhalent les plaies des blessés, n'est pas de nature à favoriser la guérison de ceux qui pourraient l'espérer. Les officiers se plaignent de la mauvaise tenue de cet hôpital & du service fait par des infirmiers allemands gagés, qui se montrent, disent-ils, peu prévenants, pour ne rien dire de plus. Mais ils parlent en termes émus de la bonté & du dévouement que leur témoigne une jeune dame allemande qui s'est constituée leur protectrice, & qui s'ingénie à adoucir leur triste position. Mademoiselle Clara Henrichs n'est pas à son début d'infirmière volontaire. Durant les dernières guerres de la Prusse, elle s'était signalée par le dévouement qu'elle prodigua aux adversaires de sa patrie, vaincus, prisonniers & blessés, & par cela même, disait-elle, trois fois à plaindre. Ce même sentiment de générosité l'amenait encore auprès des officiers français... Un de ces officiers, le baron Forcade de Saint-Victor, disait en mourant :

« Sans cet ange de bonté, je serais mort dès le jour de mon entrée dans cet affreux hôpital; c'est elle qui m'a aidé à supporter mes atroces douleurs. »

Ne vous semble-t-il pas, chères lectrices, qu'au milieu des récits de cette guerre qui a enfanté tant de haines, le nom de Clara Henrichs est doux à retenir? l'humanité, la charité généreuse se retrouvent, même en pays ennemi, dans le cœur des femmes.

L'ambulance belge s'établit à Sarrebruck & à Spickeren; elle soignait à la fois les blessés, les malades du typhus, de la dyssenterie & du choléra ; il fallait aux infirmières une abnégation & un courage plus qu'ordinaires pour accomplir ces tâches multiples, toutes pénibles, toutes dangereuses. Elles passèrent trois mois dans ces travaux, n'ayant d'autre consolation que l'heureuse guérison de quelques-uns de leurs malades & la fin chrétienne des autres. L'ambulance se vidait peu à peu, lorsque la capitulation de Metz appela à un nouveau & plus rude service madame Van Crombrugghe & ses dévouées compagnes.

La ville était encombrée de soldats blessés & malades; les secours de toute nature y faisaient défaut au lendemain du siége, & des milliers d'infortunés y manquaient des choses les plus indispensables. Les dames belges aspirèrent au poste le plus dangereux; elles entrèrent à l'Arsenal, où cinq cents soldats, blessés & malades, manquaient absolument de soins, & là, dans cet air empesté par le typhus & la dyssenterie, elles apportèrent leur tendresse, leurs soins ingénieux & les secours abondants dont elles disposaient. En véritables Flamandes, elles installèrent d'abord une cuisine pour ces pauvres malades, qui n'étaient nourris que du pain noir du siége; avec quelle joie les bouillons, les soupes, les portions de bœuf & de légumes, les tisanes chaudes & alcoolisées ne furent-elles pas reçues !

« A peu d'exceptions près, dit l'auteur, tous ces malheureux qui gisent là sur des paillasses sont affreusement pâles & amaigris, sans force, sans courage. On n'entend, il est vrai, pas de plaintes bruyantes, mais le silence gardé au milieu des

douleurs n'impressionne que davantage. Ces longues salles, uniformes & sombres, dont les miasmes empestent l'atmosphère, font l'effet d'un vaste tombeau. Il fait nuit là-dedans, dès avant quatre heures. Ce soir, on a allumé quelques rares veilleuses, accrochées aux piliers qui supportent les plafonds ; ces pâles lumières rendent l'aspect des salles plus funèbre encore. Il y fait froid, la bise souffle à travers les grillages de bois qui ferment les salles: à plusieurs reprises, je me suis sentie glacée ; puis j'éprouvai une sorte d'angoisse qui ressemblait à la peur. J'étais seule au milieu de tous ces malheureux. Ce silence, cette immobilité d'êtres vivants qui souffrent & agonisent, cette quasi-obscurité qui me forçait de marcher en tâtonnant, au milieu de ces grabats que je heurtais à chaque pas, contribuaient à me donner une sorte d'hallucination ; je me croyais le jouet d'un cauchemar; décidément j'avais peur. Un de mes malades, qui va mourir, a poussé un gémissement; j'ai eu honte de ma faiblesse & je me suis précipitée vers lui.

« Oh! je souffre! ayez pitié de moi! » disait-il.

» J'essayai de réchauffer ses mains dans les miennes.

« — Mon enfant, dis-je, prions ensemble, Dieu console & soulage ceux qui l'appellent à leur secours.

— Je ne sais pas prier, me dit-il. Je souffre! je souffre! »

Son pauvre corps, déchiré par une blessure, était en outre épuisé par la maladie. J'essayai de le soulager par des frictions & des lotions d'eau bouillante; je lui fis prendre quelques gouttes d'un calmant que le docteur m'avait remis le matin. Je récitai à demi-voix le *Pater*, qu'il répéta faiblement.

« Ne me quittez pas! » murmurait-il avec terreur.

» Ses mains serraient convulsivement les miennes; nous priâmes encore un peu; ensuite il s'est calmé; il a perdu connaissance une heure après. »

« Je crois, dit-elle plus loin, que tous ces gens commencent à s'attacher à nous. Plusieurs demandent avec inquiétude si nous ne les quitterons pas ; d'autres nous remercient affectueusement des soins dont ils sont l'objet.

« Nous avons une mère maintenant, me disait tantôt un pauvre amputé du bras droit auquel je donnais à manger comme à un enfant; la mienne serait bien contente si elle savait comme je suis soigné maintenant.

» — Nous le lui écrirons un de ces jours, lui répondis-je.

» — Oui, me dit-il, & elle priera pour vous. »

L'épisode de Metz renferme une foule de détails touchants ou navrants; on ressent tour à tour l'indignation contre les auteurs de cette guerre funeste, commencée à la légère d'un côté, combinée de l'autre avec de si profonds calculs, la compassion pour tant de victimes sacrifiées, & la reconnaissance, l'admiration pour les dévouements que notre infortune publique a suscités dans les nations étrangères. A côté de l'ambulance belge fonctionnait l'ambulance hollandaise, propre, élégante, où les malades étaient vêtus de fines chemises de toile. L'Angleterre envoyait des secours de toute nature, aliments, boissons, linge, remèdes; les chevaliers Johannites eux-mêmes prodiguaient les dons, & toujours à côté des brutalités de la guerre on voyait l'héroïsme de la charité; les pacifiques, femmes, médecins, prêtres, se montraient plus grands, plus magnanimes que les héros du champ de bataille ; comme eux, ils affrontaient la mort, mais ils ne la donnaient pas!

Cambrai fut le dernier témoin de cette charité courageuse ; les batailles de Villers-Bretonneux & de Bapaume y avaient amené un nombre considérable de blessés ; les dames belges y transportèrent leur ambulance, & elles furent témoins des derniers efforts de la petite armée du Nord, de ses succès éphémères & de sa douloureuse défaite à Saint-Quentin, lorsque von Grœben l'écrasa sous ses bataillons nombreux & aguerris. Cette partie du livre est fort intéressante, & nous voudrions lui emprunter plus d'un passage, mais la place nous manque ; nous espérons d'ailleurs que nos lectrices se procureront le *Journal d'une Infirmière*, seul livre féminin écrit à propos des derniers événements. Elles y trouveront de grands & touchants exemples de dévouement chrétien, & si parfois les jugements de l'auteur & sur la France & sur la Prusse blessent un peu la vanité nationale, qu'elles daignent se souvenir que l'*authoress* est étrangère, qu'elle a de nobles amitiés en France comme en Allemagne, & qu'elle a prouvé, par son généreux concours, qu'on peut chérir avec sympathie les Français, tout en ne les approuvant pas toujours.

UNE DESTINÉE

PAR MADEMOISELLE V. NOTTRET.

L'auteur, sous ce titre un peu mélodramatique, a écrit une histoire touchante & simple, celle d'un cœur désabusé, trompé dans ses affections, déçu dans ses espérances, & qui cherche en Dieu seul amour & consolation. — Le roman est très-bien conduit ; il est réel sans être vulgaire, & la fin grave & consolante laisse une heureuse impression. Lecture à recommander aux jeunes filles (1).

(1) Un volume. Chez Douniol, 29, rue de Tournon. Paris.



LA BONTÉ

PAR M. CH. ROZAN.

Nous annonçons avec grand plaisir la mise en vente de la troisième édition de cet excellent livre dont nous avons rendu compte il y a trois ans. — La *bonté* a tellement disparu de notre société, qu'un livre qui la peint avec son charme pénétrant ne peut être que le bienvenu. Au lendemain de grandes fautes & de grands crimes, quand la colère & l'indignation ont envahi tellement les âmes qu'elles y étouffent la charité, le livre qui, tout en laissant à la justice ses droits immortels, demande l'indulgence, la concorde, la compassion, est, quoiqu'il ne soit pas nouveau, une espèce d'actualité (1).

MATHILDE BOURDON.

(1) Chez Hetzel, 18, rue Jacob, Paris. Joli volume. — Prix : 3 francs.

LUCIFER

FIN.

IV

Quelques jours plus tard, après plusieurs heures d'attente, les pieds sur le verglas, Judith revenait chez elle, remportant le *pain de siége* & le morceau de cheval que la municipalité donnait aux indigents. Ce jour-là, le froid sévissait avec une affreuse rigueur ; elle marchait péniblement sur la neige glissante & un sentiment d'extrême faiblesse rendait pénible chacun de ses pas. Un vertige faisait tournoyer devant ses yeux les hautes maisons & les passants qui allaient préoccupés ; il lui semblait qu'elle n'entendait que dans un immense lointain ce bruit incessant du canon qui tonnait sur la ville, & enfin épuisée, chancelante, elle s'appuya à la muraille pour ne pas tomber. Une main saisit la sienne ; elle entendit confusément le mot :

« Entrez ! entrez donc ! prononcé par une voix féminine ; elle obéit, & en revenant à elle, elle se trouva assise dans la boutique d'une fruitière. Une jeune femme, debout près d'elle, lui faisait respirer du vinaigre :

« Ah ! vous revenez, vous avez un peu de couleurs maintenant, dit-elle ça ne sera rien. Vous avez eu froid.

— Oh ! oui, très-froid. Je suis mieux, je vais partir, en vous remerciant bien de votre bonté.

— Ma bonté ? vous voulez rire, il faut bien que le pauvre monde s'entr'aide. Il ne faut pas vous en aller; venez dans la chambre, vous vous chaufferez une idée & vous prendrez une goutte de café : c'est souverain pour les faiblesses.

Judith suivit la bonne femme, qui l'entraînait d'un air amical ; la chaleur de l'arrière-boutique, chauffée par un poêle de corps de garde, la ranima.

« Prenez ce *petit noir*, dit la fruitière en lui présentant une grosse jatte pleine de café, heureusement qu'on ne nous l'a pas rationné ! ça vous remontera.

— Faites au moins asseoir la citoyenne, dit une grosse voix.

— Oui, mon oncle. Voilà une chaise près du feu, mademoiselle, prenez une chaude & reposez-vous. »

Judith s'aperçut alors qu'elle n'était pas seule avec la fruitière. Un homme âgé était assis dans l'angle obscur de la cheminée ; elle le regarda & vit un profil aquilin & amaigri, une longue barbe grise & un costume qui n'était ni celui d'un ouvrier ni celui d'un monsieur & qui tenait des deux. Une petite table, placée auprès de lui, portait quelques livres ternis par l'usage, & des journaux. Pendant ce rapide examen, la fruitière allait, venait, apportant un morceau de sucre dans une soucoupe, un tabouret de paille, une pelletée de coke ; elle paraissait aussi sincère que serviable, & son bon visage, ouvert & content, ne ressemblait pas plus à l'âpre figure de l'oncle qu'un honnête chien ne ressemble à un oiseau de proie.

« Vous êtes trop bonne, lui dit enfin Judith, je ne sais comment vous remercier. Vous m'avez, je

crois, sauvé la vie, il me semblait que j'allais mourir.

— On ne meurt pas si vite que cela : c'est le grand froid...

— Et la faim! répondit Judith. Quel pain!

— Ah! pour ça, c'est des fèves, de l'avoine, de l'orge, des pois, de la paille, c'est de tout, excepté de la farine.

— Quand cela finira-t-il?

— Pour ça, c'est bien vrai; c'est ce que tout le monde dit : Quand cela finira-t-il?

— Pourquoi donc désirez-vous tant que le siége finisse? dit l'ouvrier d'une voix creuse.

— Mais pour reprendre le travail, répondit Judith.

— Oui, & alors vous serez bien avancée! Vous êtes une ouvrière, n'est-ce pas?

— Oui, à peu près. J'étais demoiselle de magasin.

— Et le patron vous a mise à la porte lorsqu'il n'a plus eu besoin de vous?

— J'étais demoiselle chez une mercière; elle ne m'a congédiée qu'en novembre; elle ne pouvait plus absolument me garder, à ce qu'elle assurait.

— Toujours la même chanson. Aujourd'hui vous crevez de faim, & je suis sûr que votre mercière fait ses quatre repas, qu'elle a de bonnes provisions de siége, comme disent les bourgeois, des pâtés, des jambons, & qu'elle se moque bien de vous. Allez! je les connais, les patrons, un tas de grugeurs!

— Comment faire pourtant, demanda Judith; nous avons besoin d'eux; s'il n'y avait plus de patrons, il n'y aurait plus d'ouvriers.

— Vous avez eu des patrons, en avez vous été contente?

— Pas toujours.

— Vous avez travaillé, vous avez sué sang & eau pour que la boutique s'enrichisse, que monsieur & madame se retirent à quarante ans, dans une jolie maison de campagne, & que leur fille épouse un sous-préfet. Mais vous, gagniez-vous le nécessaire? »

Judith leva les épaules.

« Et vous trouvez que cela est juste, & vous trouvez, vous, qu'il faut toujours recommencer sur nouveaux frais, après le siége comme avant le siége? Non! cela ne sera pas! je vois dans vos yeux que vous n'êtes pas contente de votre sort, que vous seriez prête à jeter le manche après la cognée. Eh bien! écoutez-moi. La machine sociale croulera, elle doit crouler. Il viendra un temps, & il est proche, où le joug de fer qui pèse sur le cou des pauvres tombera, où le paysan possédera la terre qu'il laboure, où l'artisan sera maitre de l'usine qu'il met en valeur; un temps où tous seront égaux, où tous posséderont les biens communs; il n'y aura plus de riches qui feront la charité, ni de pauvres qui la recevront chapeau bas; plus de *bonnes sœurs* pour distribuer l'instruction à qui leur plaît & comme il leur plaît; plus de rois, plus de prêtres, plus de juges! la herse du peuple aura passé, tout sera nivelé; tous travailleront, tous auront le pain blanc, la viande rouge, les belles maisons, les habits chauds & la flamme au foyer! Vous verrez cela, jeune fille! vous verrez le triomphe des travailleurs; vous êtes jeune, vous, vous êtes bien heureuse! »

Le vieillard s'était exalté en parlant ainsi; ses yeux noirs lançaient des flammes, & les paroles se pressaient sur ses lèvres avec une impétuosité singulière. Sa nièce l'écoutait, & un sourire incrédule plissait sa bouche.

« Allons, mon oncle! allons! dit-elle enfin, il y aura toujours des pauvres & des riches, car il y aura toujours des paresseux & des gens de cœur. Vous en voulez à ces bonnes sœurs, je leur dois pourtant ce que je sais; vous en voulez aux prêtres, qu'est-ce qu'ils font de mal, je vous le demande?... & aux juges, comment ferez-vous avec les voleurs? »

— Ils soutiennent tous & chacun les tyrans, & j'appelle tyrans tous ceux qui oppriment les prolétaires, tous ceux qui ne veulent pas, avant tout, assurer au travailleur la valeur intégrale de son travail. Vous ne pouvez pas comprendre cela, Mariette, mais cette jeune fille me comprend, je le vois bien.

Judith avait, en effet, écouté avec une grande attention les paroles du vieil ouvrier; elle y réfléchissait encore, & elle demanda enfin :

« Et vous croyez que le monde ne restera pas toujours organisé comme il l'est aujourd'hui?

— J'en suis sûr, mais il faudra du courage pour arriver à ce jour de gloire, un autre jour que celui de leur *Marseillaise*, allez! il faudra, pour préparer cet avenir, quitter ce que vous avez peut-être aimé, honoré; fouler aux pieds vos préjugés, prendre les opinions des hommes libres, &, comme eux, abhorrer cette vieille société & ce qui la constitue; il faudra haïr l'exploitation & les exploiteurs; il faudra, au besoin, employer le fer & le feu pour extirper tous les parasites & préparer le règne de la justice, l'ère de la félicité! Tel que vous me voyez, je suis un vieil insurgé contre tous les régimes; j'ai souffert, j'ai été en prison, en exil à Lambessa; je ne regretterai rien si je puis voir, avant de mourir, la révolution sociale en bon train & les ouvriers affranchis. Et, je le crois, nous aurons la victoire, mais elle coûtera cher, car tout doit tomber.

— Je l'ai souvent désiré, » dit Judith à demi-voix.

Le temps s'était écoulé; elle se souvint de sa sœur, qui l'attendait, & elle se leva pour partir. Elle remercia Mariette & tendit la main à l'ouvrier; il lui donna un paquet de brochures, en disant :

« Lisez-moi cela, & quand vous voudrez causer, venez me voir! »

Elle partit, rêvant à ce qu'elle venait d'entendre; au milieu du sombre Paris, assiégé & misérable, elle entrevoyait des horizons féeriques, où se réaliseraient pour elle toutes les félicités tant de fois

enviées aux autres; son imagination travaillait. Christine l'attendait avec inquiétude.

« Que tu as dû rester longtemps sous cette neige! lui dit-elle. Oh! demain j'irai moi, je ne veux pas que tu me sacrifies ainsi ta santé. »

Judith n'avoua pas à sa sœur ce qui lui était arrivé. Elle pensait que Christine, pas plus que Mariette, ne pourrait comprendre les paroles & les espérances du mécontent révolté. Elle ne dit rien, mais elle pensa à ce qu'elle avait entendu; elle lut en cachette les brochures, & plus d'une fois elle retourna chez la fruitière, qui s'étonnait qu'on prît tant de plaisir à entendre tantôt discourir, tantôt déclamer, l'oncle Martial.

V

Toutes les créatures rencontrent en leur vie un instant fatidique où elles décident de leur bonheur ou de leur malheur, de leur salut ou de leur perte. Les arts nous peignent Hercule entre le vice & la vertu; l'hagiographie nous raconte le songe de saint Bazile où il vit l'Idolâtrie, parée de ses plus beaux ornements, l'appelant, par ses doux regards & ses insinuantes flatteries, tandis que la divine Sagesse, belle de simplicité & de pureté, le conviait à son tour. Chaque conscience a eu ce choix & a vu les deux Esprits se disputer sa conquête.

Judith, qui avait résisté au bon ange, à sa sœur, qui avait secoué la tête avec dédain devant sa résignation & sa piété, suivit, dans tous les errements d'une imagination dévoyée, l'être dangereux qu'elle avait rencontré sur sa route. Ce vieillard, nourri dans les révolutions, apôtre de la démagogie, rival envieux de la société, ennemi du christianisme, ennemi plus acharné encore du capital & de ceux qui l'emploient, ce vieillard exalté & méchant devint son guide. Elle l'écouta, & comme les plus nobles sentiments tournent en poison dans certaines âmes, elle l'écouta avec foi, elle le crut avec espérance; elle s'associa à ses criminelles utopies, avec un amour filial, crédule & soumis. La fille du capitaine Vernon, brave soldat dévoué à son pays, devint l'adepte de cet homme qui voulait abolir la patrie, & avec elle la famille & la religion. Les sophismes extravagants, les doctrines perverses trouvèrent tout à coup de l'écho dans un cœur gangrené par l'envie; la souffrance, qui dans les âmes élevées fait éclore les plus touchantes vertus, avait fait bouillonner dans l'âme de Judith les mauvais instincts, les haines farouches, les désirs furieux, & elle s'attacha soudain avec frénésie à ces systèmes qui caressaient les aspirations les plus profondes de son être : jouir et abaisser, siéger sur un trône & tenir sous ses pieds ceux qui, jadis, l'avaient eue dans leur dépendance.

Les temps malheureux où nous vivons favorisent ces sentiments; plantes vénéneuses & reptiles prospèrent, auprès de certains marécages.

Paris ne voyait plus au delà de ses forts les casques des soldats prussiens; la paix était faite, & pourtant le canon tonnait toujours : le drapeau rouge, triste et sanglant emblème, flottait sur Paris humilié ; la Commune, de sinistre mémoire, siégeait à l'Hôtel de Ville, & la révolution sociale, tenant ses promesses, violait la propriété, fermait les églises & les monastères, emprisonnait le pontife & ses prêtres, & fusillait, au nom de la liberté, les hommes libres qui ne voulaient pas marcher avec elle. Dès le début de cette fatale insurrection, Judith laissa voir ouvertement ses ardentes sympathies; rien ne la surprenait, rien ne l'indignait, non, pas même le sang versé; elle puisait dans les détestables maximes & dans les détestables espérances dont elle se nourrissait cette indifférence pour le crime qui est un mauvais signe pour l'âme et pour la société où elles règnent.

« Ces assassinats ne te font pas horreur ? lui dit Christine, à qui sa sœur venait de lire tout haut & froidement le récit de l'exécution de Clément Thomas & du général Lecomte.

— Que veux-tu ? ce sont des actes nécessaires. Les traîtres ne doivent-ils pas être punis ?

— C'étaient là des traîtres ? & envers qui ? pas envers la France toujours !

— Envers la Commune, la Commune qui est le salut des pauvres & des travailleurs.

— Tu t'associes donc à ces gens-là, à ces hommes de meurtre & d'impiété ! ah! Judith que diraient notre père & notre mère ?

— Ils ne nous ont laissé en héritage que la pauvreté & ses déboires; permis à nous de chercher notre voie ! tu préfères rester dans l'ombre & dans le passé ; soit ! je vais à la lumière, à l'avenir, à l'espérance ; j'arriverai ou je mourrai !

— Explique-toi : qu'espères-tu ?

— J'espère que l'état actuel des choses, renversé par la Commune, par la révolution sociale, disparaîtra ; qu'il y aura place pour tout le monde au soleil nouveau & qu'à mon tour, je posséderai & je jouirai.

— O ma sœur! quel rêve! le crime & l'irréligion ont-ils jamais rien fondé ? Dieu sera contre vous !

— Ne me prêche pas, Christine, tu m'as assez sermonnée, assez ennuyée par ta résignation de brebis, ta soumission d'esclave ; tout cela est fini ; je ne serai plus *la chose* de personne; je n'essaierai plus les manteaux, ni les chaussures ! on ne se moquera plus de moi ! je ne flatterai plus les chalands; je ne me verrai plus humiliée, abaissée par les riches ! ils auront peur, ils seront tout petits devant ces prolétaires tant méprisés... Ce sera une joie ! elle suffirait à elle seule pour remplir la vie !... Adieu, Christine, je vais voir où en sont nos affaires; je veux dire nos espérances. »

Sa sœur voulut en vain la retenir, elle sortit & ne revint que fort tard; le lendemain, elle sortit

encore, & quand elle rentra, sa sœur fut étonnée de la métamorphose qui s'était faite en elle. Elle avait quitté la robe noire & le water-proof qu'elle portait constamment : ils étaient remplacés par un charmant costume brun ; elle avait à sa ceinture une montre, une courte chaîne d'or & au cou un médaillon avec un *J* de turquoises : Christine regardait avec effroi cette transformation.

« Comme tu m'examines ! dit-elle en riant ; regarde, ma sœur, regarde ! voilà les arrhes des promesses que nous fait la Commune. Je suis nommée inspectrice des écoles ; j'ai touché six mois de mon traitement ; je suis entrée dans ce magasin où j'ai servi autrefois, j'ai commandé à mon tour, j'ai acheté ce costume ; je suis entrée chez l'orfévre voisin, j'ai acheté ces bijoux, & j'ai jeté au feu la défroque & les souvenirs du passé ! veux-tu m'imiter ? je te ferai avoir, & facilement, un emploi supérieur au mien ; pour la première fois de ta vie, tu sauras ce que c'est que l'argent, le bien-être ; tu sauras ce que c'est que de commander, toi qui as toujours obéi ! Ma pauvre Christine, l'heure est bonne pour nous, viens !

— N'insiste pas, lui répondit Christine d'un ton ferme, je ne veux pas de cette richesse : puisse la tienne ne pas t'avoir coûté cher ! »

Judith répondit fièrement :

« Rien que je ne puisse avouer, je partage le pouvoir de ceux dont je partage les convictions, voilà tout. Nous nous quitterons, ma sœur, puisque tu ne veux pas me suivre & que nous ne pouvons pas nous entendre. Et dire, ajouta-t-elle avec un accent mêlé de tristesse & de colère, que je te laisse pauvre & sans pain ! que feras-tu ?

— J'irai chez les Sœurs de charité de la paroisse, je les prierai de me donner une place, fût-ce comme servante ! & j'aurai du pain.

— Tes Sœurs de charité ! qu'elles soient sages, sinon...

Elles se quittèrent ; Judith monta dans la voiture qui l'attendait ; Christine, le cœur serré, se rendit chez les Sœurs, dont elle était connue, & leur exposa sa position.

— Mon enfant, lui dit la supérieure, nous n'avons probablement plus deux jours d'existence ; nos orphelinats sont pillés, on nous chasse de nos maisons, mais peut-être nous laissera-t-on aux ambulances. Venez donc, venez ! Nous vous utiliserons auprès des blessés aussi longtemps qu'on voudra nous y laisser nous-mêmes, & après, à la grâce de Dieu !

Ce fut donc à l'ambulance, parmi de grandes fatigues & des craintes continuelles, que Christine passa ces tristes semaines, où Paris agonisa au milieu de tous les crimes et de tous les dangers. Elle eut sous les yeux le tableau incessant des souffrances physiques, des abaissements moraux de ces malheureuses victimes que la Commune envoyait aux avant-postes ; nuit & jour, avec ses charitables compagnes, elle veillait et soignait les blessés : elle voyait les plaies sanglantes du corps, aggravées, envenimées par l'ivresse, & les plaies cruelles & profondes des âmes devenues plus matérielles que la matière elle-même. Une ardente compassion saisit son cœur ; l'esprit de saint Vincent, cet esprit de zèle, de charité, de tendre indulgence, soufflait sur elle ; en étudiant les hommes, si malheureux & si coupables, si oublieux de Dieu & d'eux-mêmes, elle les étreignait, semblait-il, avec une tendresse plus vive ; elle eût voulu les éclairer, les diriger, les conduire au ciel, au prix de sa propre vie, & apporter au Père de tous les hommes une gerbe d'âmes converties & sauvées. Les plus généreux sentiments, l'abnégation de soi, l'ardente charité pour autrui, s'éveillaient en son cœur qui, jusqu'alors, n'avait connu d'autre amour que l'amour exclusif de la famille ; elle oubliait ses peines, les inquiétudes de l'avenir, elle s'oubliait elle-même ; les souffrances d'autrui, le désir de s'y dévouer tout entière, comme les filles de saint Vincent, parmi lesquelles elle eût voulu prendre place, occupaient seuls sa pensée ; il était cependant un nom, une image qu'elle ne pouvait effacer de sa mémoire, qui lui apparaissaient dans le travail de la journée comme dans le court repos de la nuit : — le nom, l'image de Judith.

Qu'était-elle devenue ? dans quels abîmes l'esprit du mal l'avait-il fait tomber ? De jour en jour, elle apprenait par les fédérés ce qui se passait au dehors & ce que des femmes osaient dans Paris abandonné à l'enfer. Judith était-elle dans les rangs de ces furies ? avait-elle profané de ses chants le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires ? l'avait-on vue dans la chaire de Saint-Sulpice ? avait-elle expulsé des écoles et des hôpitaux les épouses de Jésus-Christ, les servantes fidèles des pauvres & des malades ? avait-elle renversé de sa main l'image de Marie ? portait-elle le fusil aux barricades ? tenait-elle la plume dans quelque publication impie ? Ces douloureuses questions étaient toujours au fond de son esprit ; elle les communiquait à la supérieure, qu'elle nommait sa mère ; la supérieure, pleine de calme & d'expérience, vieillie dans les œuvres & que rien n'étonnait, ni en bien ni en mal, lui répondait simplement :

— Prions, ma chère enfant, & quoi qu'il advienne de votre sœur, vous serez, vous, des nôtres. Ces temps passeront, mais ce qui ne passera pas, c'est la religion ; ce qui ne passera pas non plus, c'est la misère ; il y aura toujours des pauvres qui auront besoin qu'on les soigne et qu'on les aime : les Filles de la Charité sont créées pour cela.

VI

Les combats près de Sèvres & la prise du fort d'Issy avaient amené de plus nombreux blessés à l'ambulance, & parmi eux, Christine en remarquait un qui faisait tache au milieu de ses compagnons :

il semblait honnête. Il avait l'apparence d'un bon ouvrier, dépaysé sous la tunique & le fusil du garde national, & lorsque sa femme & ses enfants venaient le voir, il les accueillait avec une tendresse qui faisait rire ses voisins de lit & qui touchait les Sœurs. La jeune femme avait également la physionomie la plus douce & la plus heureuse. Christine avait ce malade sous sa surveillance spéciale : il n'était pas dans la catégorie des *grands blessés*, mais il exigeait des soins assidus, & la jeune fille passait bien des heures à arroser d'eau froide le pauvre bras déchiré.

Elle s'acquittait un jour de ce devoir en présence de la jeune femme, qui la regardait attentivement, & lui dit enfin d'un ton timide :

« Mademoiselle, puis-je vous demander quelque chose ?

— Certainement.

— Ne vous ai-je pas vue l'hiver dernier avec mademoiselle Judith Vernon ?

— Avec ma sœur ! vous connaissez ma sœur ! Est-ce possible ?

— Vous êtes sa sœur ! eh bien ! par exemple, vous ne lui ressemblez guère ! dis, Jean-Baptiste ?

— Pour ça, non ! dit Jean-Baptiste.

— Comment la connaissez-vous ? »

Mariette raconta longuement, & avec grands détails, comment, par une matinée d'hiver, au temps du siége, elle avait invité Judith à venir se réchauffer chez elle, & comment elle avait causé longuement avec Martial.

« Je ne dois pas dire de mal de notre oncle Martial, continua-t-elle, qui est le propre frère de ma mère, mais ç'a toujours été un grand esprit & un propre-à-rien ; il lit dans les livres & fait des barricades, c'est tout. Il s'est battu en 1830, n'étant qu'un gamin, pas plus haut qu'une botte ; il s'est battu en 1848, en 1852, même qu'il a été jugé & envoyé en Afrique ; il est revenu, & le v'là encore dans toutes les affaires du gouvernement. Il a attrapé une extinction de voix à crier le jour de l'enterrement de Victor Noir ; il est de toutes les émeutes, de tous les troubles ; il est entré à l'Hôtel de ville le 31 octobre, & il a bien braillé au 19 janvier. Il vous dit toutes sortes de grandes phrases sur le peuple, sur l'humanité, sur le progrès, sur l'infâme capital, sur le... comment dit-il ? le... salariat ; mais j'aime mieux un ouvrier tranquille comme mon Jean-Baptiste, qu'un homme d'esprit comme mon oncle.

— Et ma sœur écoutait votre oncle ?

— Pardi ! elle buvait ce qu'il racontait. Et quand ils ont institué la Commune, mon oncle est devenu un grand personnage, étant de toutes les sociétés secrètes ; vous comprenez ? Il est adjoint au maire & commandant d'un bataillon de la garde nationale ; il a donné à mademoiselle Judith une place superbe : elle roule voiture sur le pavé de Paris ; elle est fière ! Il y en a d'aucuns qui l'appellent madame Holopherne. On dit qu'elle met très-carrément les chères Sœurs à la porte des écoles c'est sa fonction.

Christine soupira amèrement.

— Et vous, dit-elle enfin, vous n'avez pas profité de la fortune de votre oncle ?

— Oh ! nous n'avons pas d'ambition nous ; qu'on nous donne la tranquillité, nous ne demandons pas autre chose : mon petit commerce ira, & mon pauvre homme, quand il sera rétabli, grâce à vos bontés, pourra travailler de son état d'ouvrier zingueur ; nous n'aurons pas besoin qu'on pille les églises pour nous.

— Elle dit ça, interrompit Jean-Baptiste, rapport à l'oncle, qui est venu l'autre jour, les poches pleines de croix d'or, de cœurs d'argent, d'offrandes de toute espèce prises à Notre-Dame-des-Victoires. Il voulait en donner à la petite, mais Mariette, qui est pourtant douce comme un mouton, s'est rudement fâchée !

— Et voilà le guide de ma sœur ! dit Christine sans pouvoir retenir ses larmes ; hélas ! comment finira-t-elle ? qui la ramènera ?

— Cela n'ira peut-être pas si mal, dit la bonne Mariette, votre sœur est comme affolée par des phrases & des promesses ; elle croit qu'elle va être riche, qu'elle dominera sur les autres... c'est bien tentant... pour une jeunesse comme elle... mais quand les Versaillais seront entrés, tout changera, & elle reviendra vers vous.

— Ah ! ma bonne amie, priez pour elle & faites prier votre enfant : elle est en bien grand danger.

— Je prierai pour vous qui êtes si bonne pour nous. Mon pauvre mari qu'on a fait garde national malgré lui, vous est reconnaissant tout plein, & nous ne vous oublierons jamais.

VII

La Commune touchait à sa fin & Paris à la délivrance ; la démence des fédérés devenait de la fureur. Ils défendaient, par des barricades, la ville malheureuse où ils avaient tout volé, l'argent & le pouvoir ; le sang coulait ; les victimes les plus pures s'étaient vues outragées & immolées, les otages étaient devenus des martyrs, & à chaque instant, de nouvelles victimes obscures, inconnues, venaient grossir l'holocauste que la démagogie a offert à ses dieux.

Auprès de l'ambulance des Filles de la Charité une barricade formidable avait été érigée ; les insurgés s'y étaient installés en un poste nombreux qui défendait les approches, & qui, surtout, opprimait le voisinage & l'accablait de perquisitions & de réquisitions. Un coup de feu partit d'une maison à laquelle la barricade était adossée : nul ne sut qui l'avait tiré ; aussitôt, sans informations, les fédérés, ivres & furieux, se précipitèrent dans cette maison, en chassèrent les habitants dans la rue & se mirent en devoir de les fusiller. Ce fut une

scène terrible & tragique; des mères essayaient de défendre leurs enfants, des vieillards protestaient de leur innocence, des mourants pleins de vie se recommandaient à Dieu (1). Seize personnes avaient déjà péri : une petite fille de trois ans restait; & on la couchait en joue, quand une jeune fille se précipita au devant d'elle en criant :

« *Grâce!.. Grâce!..* »

Elle couvrit l'enfant de son corps, & reçut en pleine poitrine, le coup qui lui était destiné.

Christine, c'était elle, s'écria :

« Vous me la laisserez maintenant !

— Emportez-les toutes deux, dit le chef des fédérés, voilà les Versaillais qui approchent, il ne faut plus nous amuser à la bagatelle. »

Comment Christine, blessée, mourante, un enfant dans ses bras, parvint-elle à regagner l'ambulance ? Ce fut le secret de son âme héroïque, dominant les défaillances du corps; elle arriva & tomba entre les bras des sœurs, surprises de sa sortie & horriblement inquiètes des coups de feu si rapprochés de leur maison.

— Gardez l'enfant, dit-elle d'une voix suppliante.

— Que vous est-il arrivé ? s'écria la supérieure.

— Ma Mère, dit-elle, on fusillait nos pauvres voisins, j'ai vu cette enfant qu'on allait tuer, j'ai couru... le bon Dieu n'est pas fâché, n'est-il pas vrai, que j'aie disposé de ma vie ?...

La supérieure l'embrassa & lui dit en pleurant :

— Ma fille, vous vivrez, ou vous mourrez en vraie fille de saint Vincent; rassurez-vous & laissez voir votre blessure.

Elle était mortelle. Christine expira vers le soir, tranquille, plus que tranquille, heureuse. Les peines de la vie étaient si loin & l'éternité si près! Un peu avant de mourir, elle dit à ses Sœurs :

— Informez-vous de Judith! Sauvez Judith!

Elle fut amèrement pleurée par les Sœurs & par Jean-Baptiste.

(1) Historique.

Le lendemain, l'armée française occupait presque tout Paris; elle était entrée à la lueur des flammes de ces monuments, témoins de huit siècles de gloire. La lutte, on le sait, fut formidable, la résistance des insurgés désespérée et terrible. A la fin de la nuit, au moment où les troupes de l'ordre emportaient l'immense barricade de la place de la Concorde, un chef de bataillon des fédérés fut frappé d'une balle à la tempe & tomba raide mort. C'était un homme âgé; ses soldats le nommaient le commandant Martial. Depuis la veille, une jeune fille combattait à ses côtés, obéissait à ses ordres & semblait s'inspirer de ses volontés & de son esprit. Quand elle le vit mort à ses pieds, & qu'elle aperçut, à quelques mètres de la barricade, les soldats de la ligne, elle s'écria : — Tout est perdu! Vengeance!

Et on la vit, au milieu de la fumée de la poudre, descendre du poste élevé où elle était placée. Elle courut vers cette ligne de palais qui s'étend à la droite de la Seine; des légions diaboliques l'y avaient précédée; des hommes, des femmes, des enfants versaient sur les boiseries des portes & des fenêtres le pétrole qu'ils puisaient dans des tonneaux : tout était prêt pour le crime & la destruction.

— Le feu! s'écria Judith; le feu! Nos chefs ont péri, notre cause est perdue; que Paris périsse!

Elle saisit une torche, entra dans le palais du Conseil d'État, & d'une main ferme, elle mit le feu aux boiseries. Bientôt un immense brasier éclaira le ciel, le ciel où se levait la blanche aurore de mai : les spectateurs, épouvantés, qui regardaient de loin ce tableau de terreur, virent une femme de grande taille, aux cheveux blonds épars, qui allait, infatigable, de palais en palais, de maisons en maisons, & qui attisait les flammes : elle apparaissait superbe d'orgueil & de colère. Dans la rue de Rivoli, une poutre enflammée tomba sur elle et l'écrasa.

Les deux sœurs se rencontrèrent au seuil de l'Éternité.

MATHILDE BOURDON.

LA SCHLUG

Un jour du mois de septembre 1860, en la bonne ville de C..., une fenêtre s'ouvrit à un étage que je m'abstiens de désigner par la simple raison qu'un pareil renseignement n'intéresserait pas le lecteur... & un nez parut à la fenêtre.

Ce nez c'était & c'est encore celui de votre très-dévoué serviteur. Il faut bien que je vous parle de moi, bien que le moi soit haïssable, à ce que prétend un philosophe, mais il y a moyen de tourner la difficulté. Je m'appelle Edmond, tâchez de ne pas l'oublier, Edmond! je puis donc, main-

tenant que vous connaissez le nom auquel j'ai toujours répondu, supprimer cette fâcheuse première personne & lui substituer la troisième, mais rappelez-vous encore une fois qu'Edmond c'est moi. Donc Edmond mit, ce jour-là, le nez à la fenêtre, mais il le retira bien vite.

Il faisait, en effet, le temps le plus épouvantable qui, de mémoire de caniche, eût encore inondé les rues de C.... Les deux ruisseaux qui bouillonnaient à droite & à gauche de la rue, grossis par le tribut de cent gargouilles, avaient fini par se rejoindre au milieu de la chaussée; on eût pu se croire à Venise, non la Venise au ciel bleu, la Venise aux flots d'azur, la Venise des gondoles, mais une Venise crottée, souillée, battue par le vent, grise comme une ville hollandaise. Et la pluie tombait toujours, elle bondissait contre les murs & contre les vitres avec un petit rire strident, ou clapotait dans le ruisseau en soulevant des cloches jaunâtres; les toits étaient tout noirs & les murs semblaient frissonner.

Edmond referma sa fenêtre & revint près de la cheminée; il s'allongea dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets, écoutant les profonds soupirs du vent dans le grenier & les gouttes de pluie qui tombaient en sifflant sur les charbons enflammés.

Tout à coup la porte s'ouvrit, & Gustave apparut sur le seuil. Gustave, en guêtres de cuir, enveloppé dans un grand manteau de caoutchouc & le chef recouvert d'un chapeau de toile cirée, le tout ruisselant, comme le fameux triton qui porte la vasque de la grande fontaine & dont la bonne ville de C... est si fière.

« Eh bien! partons-nous, » dit Gustave en se débarrassant de son manteau & en découvrant le sac bouclé sur ses épaules?

Edmond tourna la tête, &, pour toute réponse, montra la fenêtre.

« Eh bien! » fit Gustave.

Edmond crut devoir se lever & regarda curieusement son ami. Gustave ne riait pas, jamais il n'avait été plus sérieux.

Il prit sans façon le fauteuil, joignit les mains & dit en branlant la tête :

« Edmond, tu me navres.

— Voyons, Gustave...

— Tu deviens vieux!

— Mais vois donc le temps...

— Tu deviens épicier! »

Il se fit un grand silence.

« Il faut que cela finisse, dit enfin Gustave. Il est convenu que nous allons au Honeck, le 20 septembre 1860, départ à neuf heures du matin. Or, le 20 septembre, c'est aujourd'hui, &, ajouta-t-il en regardant sa montre, il est neuf heures cinq minutes. Si tu viens, tu es en retard; si tu ne viens pas...

— Si je ne viens pas?... »

Gustave ne répondit rien, mais il eut un regard si farouche que le pauvre Edmond se décida, lui aussi, à boutonner ses guêtres & à boucler sa valise.

« C'est égal, grommelait-il en descendant l'escalier, il faut être fou pour se mettre en route par un temps pareil.

— Fou ou poète!

— C'est bon, c'est bon, je le sais, mais ne me récite pas tes vers. »

Moitié nageant, moitié marchant, ils arrivèrent au bout de la ville, où les attendait, stoïquement assis sur une borne kilométrique, un troisième compagnon. C'était Jules.

Ce serait le moment de faire la description des trois voyageurs; j'en connais qui n'y manqueraient pas, mais à quoi bon?

Qu'il vous suffise de savoir qu'ils n'avaient pas vingt ans, mais vous l'aviez déjà deviné.

J'ai toujours aimé le voyage à trois.

Voyager seul est le fait des misanthropes, des égoïstes & des avares.

Le voyage à deux n'est amusant que pendant trois quarts d'heure. Après le premier cigare, les deux amis n'ont qu'une chose à faire, retourner bien vite sur leurs pas, & chercher un troisième compagnon, s'ils ne veulent pas revenir brouillés à mort avant la fin de la journée.

Mais voyager à trois! il y a tout un volume à faire sur les agréments de voyager à trois. Que deux chemins se présentent, qu'il s'agisse de choisir entre la hardie escalade & l'ascension bourgeoise mais plus douce, par le sentier des charrettes; qu'il faille encore se prononcer pour une savoureuse omelette au lard arrosée de vin blanc ou pour la délicate recette des œufs à la coque, la discussion n'est jamais bien longue, & le vote a lieu toujours à une imposante majorité.

Il y a encore d'autres avantages, & le moindre n'est pas de pouvoir s'égayer aux dépens de l'un de ses compagnons, de complicité avec l'autre.

Ils étaient donc trois & il pleuvait toujours.

Aussi la conversation fut-elle d'abord assez languissante. Au milieu du fracas du vent & de la pluie, c'est à peine si l'on pouvait distinguer les grognements significatifs qu'Edmond poussait à intervalles réguliers & les réminiscences poétiques de Gustave, dont l'enthousiasme croissait en raison directe du carré de la distance parcourue.

Jules, toujours impassible, marchait sans rien dire.

Le Honeck est une montagne assez élevée de la chaîne des Vosges. C'est le rendez-vous ordinaire des touristes qui ne craignent pas de se mettre sur pied à trois heures du matin pour contempler le lever du soleil. Ceux qui ont ce goût particulier couchent habituellement dans une assez piètre auberge maçonnée, je n'ose dire bâtie, au sommet culminant du col de la Schlug.

Je ne saurais vous dire si l'auberge existe encore. Un riche fabricant de Munster a fait construire à la Schlug un magnifique chalet, dit suisse, mais qui ressemble à un vrai chalet comme les Tuileries

ressemblaient à une sous-préfecture de quatorzième classe.

Immédiatement, un hôtel s'éleva près du chalet, avec chambres, salons, salle à manger, fumoir, assortiment de lorgnettes & collection de pistolets à l'usage d'un écho voisin, du reste, magnifique. Il est probable qu'on y dîne fort bien, aussi bien que dans les premiers hôtels de Paris ou de la province, c'est-à-dire qu'on y paye aussi cher. Or, il y a bon nombre de touristes qui n'apprécient les beaux sites qu'entre deux bons repas.

Mais, à l'époque où nos trois voyageurs se mirent en route, le riche fabricant de Munster avait encore son argent dans sa caisse & ses plans dans la tête de son architecte, & l'auberge dont j'ai parlé était le seul asile qu'on pût trouver pour la nuit dans ces hautes régions.

Edmond & ses compagnons arrivèrent à la Schlug vers trois heures.

Le vent avait fini par avoir raison des nuages, la pluie avait cessé, de larges flocons blancs couraient dans le ciel avec rapidité, & il ne restait plus de l'effroyable déluge du matin qu'une boue épaisse au milieu des sentiers, & des gouttes brillantes & tremblotantes à l'extrémité de chaque branche.

Nos amis étaient presque secs. Leur premier soin fut d'aller à la Roche-Percée. Cette Roche Percée est... une roche, je me hâte de le dire. Elle se dresse, farouche & menaçante, sur le flanc d'un contre-fort qui s'avance au loin dans la plaine alsacienne. Entre ce contre-fort & la première assise du Honeck, se creuse un profond & ténébreux vallon qui ressemble à un abîme, & où l'œil ne rencontre que la sombre végétation des sapins ou l'écorce brune & rugueuse des rochers. Mais au fond, tout au fond, comme une émeraude étincelant soudain dans les ténèbres de la mine, le vert éblouissant d'une prairie vient frapper le regard. Un berger qu'on distingue à peine y fait paître un petit troupeau, dont les mugissements arrivent jusqu'au sommet du col, comme la voix mystérieuse d'un monde inconnu.

Pour en revenir à la Roche-Percée, c'est une espèce de tunnel creusé dans le roc & sous lequel passe la route alsacienne. Cent mètres environ plus loin, la route fait un coude brusque & descend en tournoyant sur les flancs des contre-forts jusqu'au fond de l'abîme.

Les touristes affectionnent surtout le coude dont je viens de parler. D'un côté d'énormes blocs de rochers surplombent la route ; de l'autre, un talus élevé protège le voyageur contre la terrible attraction du précipice. De ce point, l'œil embrasse un magnifique horizon : à droite & à gauche les sommets arrondis & dénudés des Hautes-Chaumes, en face la plaine immense de l'Alsace. Tout au fond, l'œil s'arrête sur les ondulations vaporeuses de la forêt Noire; dans les beaux jours on distingue un mince filet blanc qui serpente au pied de ces montagnes lointaines, c'est le Rhin, le vieux Rhin aux eaux vertes avec son cortége solennel d'antiques manoirs & de tours démantelées. Les voyageurs qui n'ont pas le goût des légendes ou de la nature (& ils sont plus nombreux qu'on ne pense) ne manquent jamais d'aller à ce point de la route pour s'y livrer à l'honnête plaisir de parler à l'écho. Les vrais amateurs de ce genre de divertissement se munissent même de pistolets, qu'ils tirent avec une satisfaction candide dans certaines directions qu'ils connaissent. Chaque détonation bondissant contre les rochers, éclatant dans les gorges profondes, se répercutant contre les flancs nus des contre-forts, se prolonge en un roulement effroyable; on dirait que la montagne s'effondre.

Il y a des gens qui passent une journée tout entière à cet innocent exercice ; ce sont, en général, des personnes paisibles, casanières, & qui ne sont pas fâchées de se donner de temps en temps les émotions d'une canonnade inoffensive.

Nos trois amis restèrent à la Roche-Percée le temps moralement convenable pour des touristes intelligents, mais qui ne sont pas encore complètement secs. Ils se hâtèrent de rentrer à l'auberge, où un feu clair & petillant eut bientôt fait de réchauffer leur enthousiasme. Cependant l'omelette jaunissait pendant qu'une belle nappe blanche, c'est-à-dire grise, s'étalait sur une table de sapin. Le beurre des montagnes, une pyramide de pommes de terre & un certain petit vin doré complétèrent le repas. Ils s'y attardèrent quelque peu ; toujours le petit vin doré ! & puis, cet horrible café était si bon! Quand ils se levèrent de table il faisait presque nuit. Ils sortirent un instant pour *écouter le silence* & faire un brin de poésie crépusculaire. Mais franchement il faisait un peu froid. Ils étaient fatigués, ils avaient sommeil, ils voulaient se lever à trois heures du matin, toutes choses éminemment prosaïques. Ils rentrèrent sans se faire tirer l'oreille, à une certaine phrase un peu frileuse qu'Edmond, dans sa brusque franchise, avait lancée pour hâter un peu ses amis.

Dans le bel hôtel qui a détrôné l'auberge, il est à présumer que les chambres sont nombreuses & bien closes, & que les lits ne sont pas restés en arrière des progrès de la matelasserie moderne.

L'auberge était mal montée. Les rouliers, les bergers, les casseurs de pierre qui la fréquentaient habituellement couchaient sur la paille & ne réclamaient jamais. Néanmoins il y avait deux lits. Ces deux lits, relégués dans le grenier, n'étaient pas plus larges que ça ; mais bast ! en se serrant un peu... Le sort décida que Jules coucherait seul. Edmond & Gustave durent partager le second lit qui, vérification faite, parut plus large que l'autre d'un centimètre & demi ou à peu près.

Ils se couchèrent enfin. Je laisse à penser si le sommeil fut longtemps rétif.

Vers minuit...

On va dire que j'invente. Minuit! l'heure des crimes, l'heure des revenants, l'heure des sombres

drames! Pourquoi minuit dans une simple histoire, prosaïque comme une annonce de journal, & plus authentique?

Que voulez-vous? L'historien ne peut arrêter ni précipiter la marche du temps, s'il veut rester fidèle. Il était donc minuit, à quelques minutes près qui ne font rien à l'affaire, quand nos trois amis furent soudains réveillés en sursaut par un bruit...

Évidemment, plusieurs personnes gravissaient en ce moment l'escalier.

Le col de la Schlug & son auberge étaient à une lieue de toute habitation & à deux au moins de tout immeuble occupé par la gendarmerie. Aussi les honnêtes gens qui, par état, redoutent le voisinage des tricornes, passaient-ils fréquemment la nuit dans cette auberge hospitalière, quand pour un motif inhérent de leur profession, ils croyaient devoir filer de Lorraine en Alsace & vice versâ. Nos amis connaissaient ce détail; le respect humain les avait empêchés de mentionner cette circonstance dans le courant de la journée ; il y a certaines choses dont on ne peut parler sans avoir l'air d'en avoir peur.

Ils n'avaient donc soufflé mot de leur secrète inquiétude, mais, s'ils dormaient à poings fermés, ils avaient une oreille ouverte. C'est pourquoi les craquements de l'escalier les réveillèrent tous à la fois.

« Vous avez entendu? dit Jules à voix basse.

— Rien du tout, reprirent les deux autres sur le même ton, & toi!

— Il me semble qu'on marche dans l'escalier!

— Tu rêves. D'ailleurs, qui peut avoir à monter?

— Je ne sais... si nous allumions la chandelle!

— Allume!

— Je n'ai pas d'allumettes!

— Ni moi!

— Ni moi!

— Jules en a, dit Edmond, je lui en ai vu mettre dans sa poche.

— Tu crois?

— Puisque je te le dis, regarde plutôt.»

Enfin la chandelle brille. Le bruit avait cessé tout à coup.

« Eh bien! fit Edmond.

— Écoutons, reprit Jules tout blême, sans doute par un effet de chandelle.

— Écoutons. »

Un nouveau craquement se fit entendre dans l'escalier.

« Un sabre, » dit Gustave tout à coup, & son doigt désigne un coin de la toiture.

On apercevait là, en effet, un vieux sabre entre les tuiles & les poutres.

Il n'y a plus guère en France aujourd'hui que les pompiers qui aient conservé ce modèle. Quel pompier l'avait pu suspendre de la sorte?

Cette question ardue n'occupa guère nos trois braves.

Gustave tira le sabre de sa cachette & le brandit pendant que ses deux compagnons glissaient leurs pantalons & saisissaient leurs cannes de voyage.

Les pas se rapprochaient toujours ; deux voix sourdes s'interrogeaient. Ils sont à la porte...

« Est-ce ici? dit l'une des voix.

— Pousse, dit l'autre.»

Et une main s'efforce d'ouvrir. Mais l'un de nos amis, lequel? avait poussé le verrou. La porte était fermée en dedans.

« Diable! dit la première voix, comment faire?

— Enfonce la porte, reprit l'autre, je te dis qu'ils sont là! »

La porte se mit à craquer sous la pression vigoureuse d'une épaule.

« Qui vive? » s'écria Jules d'une voix que la peur rendait terrible.

Pas de réponse. Mais la porte cessa aussitôt de gémir & des pas furtifs firent de nouveau craquer les marches de l'escalier.

Moins d'une minute après, une porte s'ouvre au rez-de-chaussée, un bruit de grands sabres & de bottes éperonnées retentit, il se rapproche; puis une forte voix prononce derrière la porte les mots sacramentels :

« Ouvrez, au nom de la loi! »

Jules ne se le fit pas répéter, & deux formes, se détachant en gendarmes sur le fond noir de l'escalier apparaissent sur le seuil.

On distinguait vaguement en arrière les têtes effarées de l'hôte & de son épouse.

« Vos papiers ? » demanda l'un des gendarmes.

Jules voulut mettre la main dans ses poches; il s'aperçut alors qu'il était en chemise.

Edmond crut devoir intervenir.

» Vous cherchez sans doute des malfaiteurs.

— Péremptoirement, reprit Pandore.

— Il n'y a pas deux minutes qu'ils voulaient enfoncer notre porte... »

Et comme Pandore continuait à promener de l'un à l'autre un regard soupçonneux.

« ... Et c'est ce qui vous explique ce déploiement... guerrier. Du reste, ajouta-t-il, je suis Edmond G..., mon père est juge à C....

— Vous ressemblez plutôt, reprit le bon gendarme visiblement adouci, à monsieur le procureur impérial... Ce n'est pas étonnant, du reste, ajouta-t-il en se tournant vers son collègue, puisqu'ils sont tous les deux magistrats. »

L'autre approuva du geste.

« Mais que sont devenus les gredins qui frappaient à votre porte?

— Voici, dit l'hôte qui prit en ce moment la parole; ils sont deux, je crois les avoir vus rôder autour de la maison pendant la journée. Je n'y fis pas autrement attention. Vers neuf heures, ils entrèrent & demandèrent à coucher. Mais les deux lits étaient pris ; ils s'étendirent chacun sur un banc dans la salle d'en bas. Ils ont dû vous entendre venir. C'est alors qu'ils ont voulu détaler par le grenier. Vous savez que la maison est adossée à la montagne & que cette porte (ici l'hôte montra

une porte qui s'ouvrait entre les deux lits) est de plain-pied avec la sapinière. Ils voulaient dételer par derrière tandis que vous entriez par devant. »

Pendant ce discours, les trois voyageurs s'étaient complètement habillés; ils redescendirent avec les gendarmes dans la salle du rez-de-chaussée & aidèrent aux perquisitions.

Mais elles furent inutiles, les deux gaillards avaient disparu.

Ils avaient dû se cacher sous l'escalier & s'échapper ensuite sous le nez des chevaux, pendant que les gendarmes instrumentaient au grenier.

Pandore & son collègue, assez décontenancés, acceptèrent néanmoins un petit verre de kirsh, que leur offrit Edmond; puis ils remontèrent à cheval & s'éloignèrent au petit pas.

Nos amis avaient assez du grenier; ils restèrent dans la salle basse & se firent apporter un saladier & du sucre. Bientôt le kirsch flamboya, les cigarettes s'allumèrent, &, tout danger ayant disparu, on devisa gaiement des péripéties de la soirée.

Trois heures sonnèrent au coucou. Les voyageurs quittèrent l'auberge en saluant les hôtes, je veux dire en payant leur écot.

Une heure après ils avaient atteint le point culminant du Honeck, au moment où une imperceptible lueur, ondoyant au fond de l'immense horizon, annonçait à la solitude les prochains éblouissements de l'aurore.

Ernest SCHNAITER.



MONSIEUR ET MADAME DE BAUDRICOURT

I

UN MARIAGE.

Lui était un homme d'une trentaine d'années, d'une tournure militaire; un beau garçon, grand, bien fait, le teint vermeil, la moustache & les cheveux d'un noir de jais; il portait à la boutonnière le ruban de la Légion d'honneur.

Elle était blanche comme un lis avec des yeux d'un bleu tendre, d'une expression douce & suave qui prêtait un grand charme à sa physionomie. Enveloppée d'un nuage de dentelles, ses cheveux s'échappant en boucles soyeuses de sa couronne virginale, elle glissait plutôt qu'elle ne marchait sur les dalles de l'antique église, &, lorsqu'elle s'agenouilla sur le prie-Dieu de velours cramoisi qui lui était destiné, on eût dit un ange en extase.

La réunion n'était pas nombreuse; quatre témoins, dont deux généraux, une vieille tante, toute vêtue de moire grise, huit à dix autres parents ou amis, quelques douzaines de curieux, & c'était tout. L'autel cependant étincelait d'or, de fleurs & de lumières, le prêtre avait revêtu ses plus beaux ornements, & des voix harmonieuses, mêlées au son des orgues, retentissaient joyeusement sous la voûte sonore.

Lorsque les futurs époux eurent échangé devant Dieu leurs serments solennels, que leur front se fut courbé sous la bénédiction nuptiale & qu'ils se relevèrent unis par le lien sacré du mariage, le jeune homme offrit le bras à l'épousée, & ils se dirigèrent vers la sacristie, suivis de toute l'assistance.

« J'espère que ce n'est point le regret d'avoir échangé le nom de Fontvilliers contre celui de Baudricourt qui fait couler ces belles larmes? murmura-t-il à son oreille avec un charmant sourire.

— Sais-je ce que je regrette & pourquoi je pleure? répondit-elle tout bas; comment ne pas être vivement émue en ce moment solennel? »

Elle se jeta dans les bras de sa tante & ne répondit guère que par des monosyllabes aux félicitations de ses amis.

Lui, au contraire, distribuait avec un entrain chaleureux les remercîments & les poignées de main, parlant d'une voix éclatante & d'un air très-satisfait.

Une élégante calèche les emporta tous deux, en compagnie de la vieille tante, vers un château de fort belle apparence; les invités suivaient de près.

« Allons maintenant demander la bénédiction de notre mère, dit la jeune femme à son mari, dès qu'ils furent sur le perron.

— Volontiers, chère Ermance, allons vite & revenons de même, car si je juge de votre estomac

par le mien, vous devez avoir grand faim à cette heure. »

Elle jeta sur lui un tel regard de stupéfaction qu'il ne put s'empêcher d'en rire.

« Et quand vous auriez faim, dit-il, qu'y aurait-il là d'extraordinaire? Mais voici nos amis qui arrivent, nous ne pouvons poliment les abandonner ainsi tout de suite.

— Je me charge de les recevoir, jeunes gens, interrompit la bonne tante de Bréval, ne vous en mettez pas en peine. »

Ils montèrent lestement l'escalier.

« De grâce! ne faites pas ainsi craquer vos bottes sur le parquet, dit Ermance, le bruit fatigue maman. »

Il se mit à marcher sur la pointe du pied, mais sans pouvoir réprimer un léger mouvement d'impatience.

« Vous voilà donc de retour, Monsieur et *Madame*, dit en accentuant avec intention ce dernier mot, une grande femme maigre & d'un teint couperosé qui leur ouvrit la porte à deux battants.

— Oui, chère miss, répondit la jeune femme en embrassant tendrement sa gouvernante.

— Puissiez-vous être aussi heureuse que vous le méritez, ma douce Ermance! répondit miss Harlow en versant un torrent de larmes. Madame est avertie de votre arrivée, & vous attend tous les deux. »

Ils pénétrèrent alors dans une vaste chambre, richement meublée, que des stores brodés en couleur & d'épais rideaux de soie rendaient impénétrables aux rayons du soleil.

Une femme, jeune encore, enveloppée dans un blanc peignoir de mousseline, était étendue sur une chaise longue, dans une attitude d'affaissement & de langueur qui ne s'accordait que trop avec la pâleur maladive de son visage amaigri; elle était belle, cependant, de cette beauté poétique & suave qui fascine les cœurs & que sa fille tenait d'elle.

« Venez, mes chers enfants, dit-elle d'une voix faible & douce comme le son d'une harpe éolienne; si je n'ai pu vous accompagner au pied de l'autel, que Dieu soit béni de m'avoir laissée vivre jusqu'à l'accomplissement de mon vœu le plus cher.

— Vous guérirez bientôt, dit le jeune homme, et vous vivrez longtemps encore, chère tante..... chère mère, veux-je dire.

— Oui, votre mère & une mère bien tendre, André, pourvu que vous la rendiez heureuse.

— S'il n'en était pas ainsi, ce ne serait certes point ma faute, » répondit-il en lui baisant la main.

Et comme Ermance, agenouillée près de la chaise longue pleurait de tout son cœur :

« Rappelle-toi ce que tu m'as promis, lui dit tout bas sa mère.

— Je tâcherai, » répondit-elle, mais sans pouvoir arrêter ses larmes.

Le bel André trouvait déjà la séance assez longue, ne sachant quelle contenance tenir au milieu de ces épanchements de tendresse & dans cette atmosphère sentimentale, lorsque miss Harlow, frappant à la porte avec discrétion, avertit monsieur & madame de Baudricourt qu'on les attendait pour se mettre à table.

Un soupir de satisfaction s'échappa de la poitrine du jeune mari, tandis que la blanche épousée, plus semblable à une héroïne d'Ossian qu'à une élégante française, continuait à couvrir de baisers la main de la malade.

« Allez donc, mes enfants, dit madame de Fontvilliers, ne faites pas attendre nos amis.

— Vous avez raison, ma mère, répondit avec empressement le capitaine de Baudricourt en entraînant sa jeune femme toute en larmes, mais si charmante cependant, malgré ses yeux rougis & son air de vague souffrance que, lorsqu'elle entra au salon au bras de son mari, il y eut comme un frémissement d'admiration parmi les invités, à la vue d'un si beau couple.

— Eh bien! ma douce Ermance, comment avez-vous laissé cette chère baronne? demanda le vieux général.

— Mieux qu'hier sans aucun doute, mais bien faible encore, répondit-elle.

— Le mal vient au galop & ne s'en va qu'au petit pas; l'essentiel est qu'il s'en aille, » ajouta-t-il en offrant son bras à madame de Bréval, qui faisait les honneurs de la maison.

La table, toute chargée de pyramides de sucreries, de corbeilles de fruits exotiques, de petits gâteaux de toute espèce, resplendissait au milieu d'une salle à manger transformée en parterre. Les vins étaient exquis & le repas somptueux. André y fit honneur en conscience, tout en causant à droite & à gauche avec son animation & sa bonhomie naturelles, tandis que sa jeune femme, rougissante & presque humiliée du gros appétit de son mari, de ses bons mots & de ses éclats joyeux, se repliait en elle-même, comme une sensitive froissée, gardant un modeste silence & touchant à peine du bout des lèvres à quelques mets délicats.

Peu à peu cependant l'abandon cordial du capitaine gagna ses convives, les conversations s'engagèrent de toutes parts, les voix se croisèrent, & la froideur monotone du premier service se changea en aimable familiarité & en gaieté communicative. La mariée elle-même en subit l'influence & répondit deux ou trois fois en souriant aux propos joyeux du général; mais à la fin du dîner, & lorsque les invités, de retour au salon, s'apprêtaient à savourer le parfum du moka, elle s'approcha timidement de madame de Bréval, & lui demanda la permission d'aller rejoindre sa mère.

« Quelle charmante créature! s'écria la marquise d'Héremont dès qu'Ermance se fut éloignée; vit-on jamais plus de grâce & plus de modestie!

— Et un cœur plus aimant, dit madame de Bréval!

— Et de plus beaux yeux, ajouta vivement le général que le vin de champagne avait animé ; a-t-il de la chance ce scélérat de Baudricourt, & quelle heureuse étoile a présidé à son destin !

— J'aime à croire qu'il mérite son bonheur, dit en souriant la vieille tante.

— C'est qu'il paraît très-bien, en effet, ce jeune homme, reprit à demi-voix une veuve encore jeune, & notre chère cousine ne peut manquer d'être heureuse avec lui.

— Tous les militaires sont de bóns maris, » ajouta une vieille fille, en jetant un regard bienveillant au général.

Pendant que la partie féminine de l'assemblée devisait ainsi & que les hommes, guidés par Baudricourt, allaient fumer sous la tonnelle, Ermance, ayant monté rapidement l'escalier, frappait deux petits coups à la porte de l'antichambre.

« Quoi ! c'est vous, mon amour, dit miss Harlow avec son accent anglais ; comment avez-vous fait pour échapper à tout ce monde ? Madame est endormie, entrons chez moi pendant qu'elle repose.

— Ah ! ma chère bonne, que je suis donc malheureuse ! s'écria la jeune femme en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Vous, malheureuse, Ermance ! & de quoi donc, mon Dieu ! s'écria la gouvernante.

— D'être à jamais enchaînée à un homme que je connais à peine.

— Votre cousin cependant !

— Un cousin que j'ai vu pour la première fois la semaine dernière.

— Un homme honorable sous tous les rapports.

— Sans aucun doute.

— Brave comme un chevalier de la Table-Ronde.

— C'est probable.

— Un très-bel homme en vérité !

— Peut-être bien.

— Que lui reprochez-vous donc, mon enfant ? dit la gouvernante stupéfaite.

— De n'être point le mari de mes rêves, si j'avais rêvé un mari.

— J'ai toujours craint que vous ne fussiez trop difficile & que cela nuisît à votre bonheur, » dit miss Harlow avec un soupir.

Puis après un instant de silence :

« Il faut être raisonnable, mon amour. N'est-ce pas le sort de la plupart des personnes de notre sexe d'être obligées de sacrifier l'idéal au devoir, les convenances du cœur à celles de la famille ? & moi-même, qui vous parle, n'ai-je pas été sur le point, par obéissance pour mon père, d'épouser un petit homme fort gras, fort rouge & passablement laid, quoique j'aie toujours aimé les hautes tailles & les beaux visages. La mort de cet honnête homme m'empêcha seule de devenir sa femme, & vous me croirez si vous voulez, mon enfant, malgré l'embonpoint de William, ses cheveux rouges & son nez en trompette, je suis persuadée que j'aurais vécu avec lui en bonne intelligence, & j'ai même regretté maintes fois, je l'avoue, ce prétendu un peu vulgaire ; d'autant plus qu'après lui il ne s'en est jamais présenté d'autres, ajouta-t-elle naïvement ; mais j'entends tousser Madame, & je vais lui préparer sa potion ; maintenant gardez-vous de lui répéter ce que vous venez de me dire, elle en mourrait à coup sûr, la pauvre femme.

— Oh ! ne craignez rien, chère miss, auprès d'elle surtout je saurai me taire. »

II

LA BARONNE DE FONTVILLIERS.

La mère d'Ermance, devenue veuve de bonne heure, s'était retirée en son château de Pontvallour, en compagnie d'un vieil oncle infirme, ancien colonel de la garde royale, & d'une petite fille encore à la mamelle.

Cette retraite sévère, cet isolement presque complet, semblait ne pas devoir convenir longtemps à une jeune femme élégante, réunissant toutes les conditions pour briller dans le monde.

Plusieurs gentilshommes des alentours, des plus riches & des mieux posés, avaient jeté d'avance leur dévolu sur cette séduisante veuve, comptant bien qu'elle ne tarderait pas à désirer un consolateur & se promettant d'épier le moment favorable de lui faire agréer leurs hommages ; mais les jours succédèrent aux jours, les années même s'écoulèrent sans que la baronne parût disposée à s'humaniser en leur faveur ou même à lier connaissance avec ses voisins. Quelques vieux amis de son oncle & madame de Bréval, sa belle-sœur, qui venait chaque printemps passer deux ou trois mois à Pontvallour, étaient les seules personnes admises dans l'intimité de la châtelaine.

Était-ce le chagrin de la mort prématurée du baron qui était cause de la sauvagerie de la veuve ? C'est ce qu'admettaient avec peine ceux qui avaient connu M. de Fontvilliers, esprit étroit & borné, d'un caractère difficile, peu communicatif & d'une jalousie qui perçait, malgré lui, dans ses moindres discours.

Un voyage en Italie, entrepris par les deux époux quelques mois après leur mariage, avait jeté comme un voile mystérieux sur leurs relations conjugales ; nul ne savait ce qui s'était passé entre eux pendant leur séjour en pays étranger. Un ancien beau de la ville voisine prétendait avoir rencontré jadis la baronne à Florence, où elle était devenue comme la reine de la société élégante, éclipsant toutes ses rivales & recevant chez elle, avec une grâce exquise, la fleur de l'aristocratie, tandis que Fontvilliers, qui la suivait d'un œil jaloux, n'était que le satellite effacé de cet astre éblouissant. Un autre avait raconté tout au contraire que le baron, brutal & féroce dans sa jalousie sans motif, n'avait conduit sa femme en pays

étranger que pour la soustraire aux influences de sa famille & à l'assistance qu'elle pouvait en recevoir ; qu'il la retenait prisonnière, isolée, n'ayant qu'une seule femme à son service & un état de maison bien inférieur à ce que lui permettaient son rang & sa fortune. Le bruit même avait couru dans les environs de la villa que, la baronne ayant un jour reproché à M. de Fontvilliers ses injustes méfiances, une scène terrible s'en était suivie, & que le baron s'était oublié au point de lever la main sur sa jeune femme.

Ce qu'il y avait de vrai dans ces bruits divers, personne ne le savait au juste, car ce n'était qu'après la mort de son mari que madame de Fontvilliers était rentrée en France, ne faisant aucune parade de sa douleur de veuve, ne se posant point non plus en victime, mais portant le grand deuil suivant les règles strictes des convenances, & demeurant dans les meilleurs termes avec madame de Bréval, sœur aînée du baron défunt.

Une femme de chambre italienne qui l'avait accompagnée en France, avait été congédiée très-peu de temps après son arrivée au château & remplacée immédiatement par une gouvernante anglaise, cette excellente miss Harlow, qui n'avait plus quitté sa maîtresse & qui était presque considérée comme faisant partie de la famille. L'Italienne, ne sachant pas un mot de français, n'avait point raconté aux autres domestiques ce qui pouvait avoir transpiré en Italie des secrets de la baronne, qu'elle ne servait du reste que depuis la mort de M. de Fontvilliers.

Ce passé mystérieux que les hommes & les femmes surtout, jugeaient diversement, les uns avec méchanceté, les autres avec bienveillance suivant leur caractère, avait longtemps intrigué la société de Châtellerault & poussé quelques gens curieux ou intéressés aux affaires de la baronne, à des démarches plus ou moins avouables pour apprendre la vérité ; mais leurs recherches ayant été sans résultat, & madame de Fontvilliers n'ayant pas daigné s'apercevoir de la curiosité dont elle était l'objet ni rien changer à sa conduite, on l'oublia peu à peu, & l'on finit par ne plus s'en occuper.

Un jour vint cependant, où cet isolement dans lequel la baronne avait persisté à vivre, malgré quelques regains de jeunesse & de velléités mondaines aussitôt étouffées, pesa tristement sur son cœur ; ce fut à la mort de son oncle qui était pour elle un second père, & dont la protection, toujours aimable & bienveillante, lui manqua au moment où elle s'y attendait le moins. Après avoir pleuré le colonel dans toute l'amertume de sa douleur filiale, elle se demanda si elle ne ferait pas bien, pour l'éducation d'Ermance dont elle s'occupait uniquement, d'aller habiter Paris, où les leçons de maîtres habiles compléteraient son instruction & perfectionneraient ses talents.

Madame de Bréval approuvait fort ce changement de résidence, qui aurait rapproché d'elle deux parentes qu'elle aimait beaucoup ; mais de mûres réflexions, dont elle eut seule la confidence, ajournèrent indéfiniment l'exécution de ce projet.

Les dames de Pontvilliers demeurèrent donc à Pontvallour ; Ermance avait alors quinze ans, une raison au-dessus de son âge, une nature élevée & poétique, une extrême délicatesse de pensées & de sentiments, une sensibilité excessive & une frêle santé, comme il arrive souvent aux enfants dont on a trop hâté le développement intellectuel. Toujours auprès de sa mère, ne la quittant ni jour ni nuit, adoptant toutes ses idées, vivant de sa vie, les jeux & les plaisirs des autres jeunes filles lui étaient étrangers ; elle ne faisait guère d'exercice, chose si nécessaire à la jeunesse, que dans de courtes promenades sous les grands arbres du parc ou dans les étroites allées du jardin, car madame de Fontvilliers, souffrante déjà, marchait avec peine & ne pouvait même plus se rendre qu'en voiture à l'église du village où elle allait autrefois entendre la messe chaque jour.

Privée de toute distraction extérieure, peu occupée des soins de sa maison dont elle avait depuis longtemps confié l'administration aux soins vigilants de miss Harlow, la baronne s'abandonna plus que jamais à son penchant naturel pour la musique & la poésie, ces deux sœurs jumelles, dont les enivrantes délices avaient le pouvoir de calmer ses souffrances, mais aussi l'inconvénient d'exciter outre mesure sa nerveuse organisation. Elle lisait beaucoup ou se faisait faire la lecture, pour combler le vide que la mort du colonel avait laissé dans son existence, &, comme son cerveau fatigué ne pouvait pas suivre aisément les élucubrations sérieuses des auteurs favoris de son oncle, qui composaient presque seuls la bibliothèque, on fit venir de la ville des ouvrages plus divertissants, & bon nombre de livres frivoles se glissaient à ce titre dans le salon du château. Sincèrement pieuse néanmoins, & douée d'une pudeur délicate que la morale relâchée de beaucoup de romanciers de notre époque effarouchait aisément, madame de Fontvilliers ne laissa jamais approcher d'elle, de sa fille surtout, aucun de ces ouvrages dangereux que la religion & la morale condamnent également ; mais Ermance n'en puisa pas moins dans des récits romanesques qui lui faisaient prendre en dégoût la vie réelle, une exaltation alimentée dans sa solitude par une espèce de vagabondage du cœur & de la pensée. Ses courses dans les nuages & la séduction du rêve maintenaient son âme dans une situation qui n'était point sans charmes, & la faisaient vivre sans ennui, mais aussi sans mérite, au milieu d'occupations insignifiantes.

Madame de Fontvilliers, abattue par le triste état de sa santé, éblouie d'ailleurs par les vertus réelles & les qualités charmantes de cette chère enfant, ne s'était point aperçue de ce travers. Elle admirait Ermance sans restriction, la regardant comme la jeune fille la plus accomplie qu'elle eût jamais vue.

III

LES PRÉTENDANTS.

Deux années s'étaient écoulées déjà depuis la mort du vieil oncle, lorsqu'un événement, bien simple en apparence, vint troubler la quiétude parfaite dans laquelle vivaient les habitants de Pontvallour. Un jeune propriétaire des environs qui avait aperçu mademoiselle de Fontvilliers à l'église du village & qui la savait très-riche & de très-bonne famille, fit écrire à la baronne pour demander Ermance en mariage. En ouvrant cette lettre, la tendre mère fut troublée; elle n'avait point encore sérieusement songé que sa fille pût un jour se séparer d'elle, avoir d'autres intérêts, un autre amour que le sien; cette pensée la fit tressaillir de la tête aux pieds, & lui occasionna une crise nerveuse dont elle fut plusieurs jours malade.

« Eh quoi! se disait-elle, faisant sur son passé un douloureux retour, j'aurai sauvé ce fruit de mes entrailles, cette chair de ma chair au prix de tant de sacrifices! j'aurai renoncé pour elle aux plaisirs de la jeunesse & à toute jouissance du cœur autre que l'amour maternel, pour me la voir enlever à dix-sept ans par un hobereau de village, qui ne saura pas même apprécier ce trésor! D'ailleurs, qu'est-ce donc que ce monsieur d'Érieux qui ose prétendre à la main de mon Ermance?... Qu'a-t-il fait pour la mériter? Peut-être n'est-ce qu'un pauvre diable sans fortune & sans état, ou peut-être encore un bourgeois enrichi qui sent le besoin de quelque noble alliance pour se poser convenablement dans le monde. Quel est son caractère? quelles sont ses qualités? L'on ne me parle ni de ses vertus ni de ses vices! S'il est sot, ou joueur, ou avare, ou prodigue; s'il était jaloux, par malheur! n'est-ce pas mon devoir de mère de lui refuser mon enfant? & mon instinct me dit qu'il a au moins un de ces défauts. »

La baronne demeura quelques instants plongée dans de sérieuses réflexions; puis, se levant tout à coup, elle courut à son secrétaire.

« J'en aurai le cœur net, » pensa-t-elle en écrivant quelques mots à la hâte.

Puis sonnant un domestique :

« François, dit-elle, attelez la calèche, portez cette lettre au commandant Chenaut & amenez-le, si c'est possible. »

Le commandant Chenaut était, de tous les amis du vieil oncle, celui en qui la baronne avait le plus de confiance. Il avait de l'esprit, un caractère aimable & facile qui le faisait rechercher dans le monde.

« C'est un homme de bon conseil, se disait-elle, il s'informera de ce d'Érieux & m'éclairera sur son compte. »

Madame de Fontvilliers était persuadée que ce prétendant avait de grands défauts, & dans le fond elle eût été fâchée qu'il en fût autrement.

Jamais la baronne n'avait attendu son vieil ami avec autant d'impatience.

« Merci d'être venu, » lui dit-elle en allant à sa rencontre dès qu'elle aperçut la voiture. J'ai à vous parler en secret & un service à vous demander, ajouta-t-elle tout bas.

— Vous savez que je suis tout à vous, » répondit le vieux garçon.

« Vous ne vous douteriez jamais de ce que je vais vous confier, dit-elle, tant la chose est absurde en vérité; imaginez-vous, mon cher commandant, qu'on me demande Ermance en mariage!

— En quoi cela peut-il vous étonner, chère madame, charmante comme elle est?

— Une enfant encore, absolument une enfant!

— Une enfant de dix-sept ans & presque aussi belle que sa mère, reprit le vieux garçon.

— Parlons sérieusement, interrompit madame de Fontvilliers. Dans l'isolement où je vis, & ne connaissant en aucune façon ce monsieur d'Érieux qui me fait l'honneur de me demander ma fille, je me suis dit qu'il fallait avoir recours à un ami dévoué, capable de prendre des renseignements exacts, minutieux même, sur le jeune homme & sur sa famille & j'ai compté sur vous, commandant.

— Vous vous êtes d'autant mieux adressée, belle dame, que je connais parfaitement le jeune d'Érieux.

— Un fat, dit la baronne, une poupée articulée, un égoïste, sans doute, comme le sont presque tous les jeunes gens d'aujourd'hui, qui n'égaleront jamais en amabilité & en grâce chevaleresque leurs pères & leurs aïeux.

— Bien frappé, dit le vieillard, mais d'Érieux fait exception; c'est un garçon de valeur, fort bien élevé par une mère sage & habile dont il est le fils unique. »

Si le commandant Chenaut eût en ce moment jeté les yeux sur la baronne, il aurait vu ses sourcils se rapprocher & son regard enchanteur prendre une expression singulière; mais, tout entier à son sujet, il continua sur le même ton :

« Un jeune homme de bonne famille & l'un des plus riches propriétaires du département.

— Cette considération me touche peu, reprit sèchement madame de Fontvilliers.

— Je sais que vous n'êtes point intéressée & qu'Ermance est si bien partagée du côté de la fortune qu'elle peut n'y attacher qu'une mince importance; mais ce qui la touchera davantage sans doute, c'est que monsieur d'Érieux est un beau cavalier & ne manque ni d'esprit ni d'aucune des qualités qui plaisent dans le monde; de plus, il est votre voisin & vous séparerait très-peu de votre fille; ainsi, je vous conseille, chère baronne, de

ne point rejeter à la légère une proposition convenable & de vous en occuper sérieusement.

— Je verrai, j'y penserai, balbutia madame de Fontvilliers qui avait de la peine à retenir ses larmes ; Ermance est bien jeune pour que je songe à l'établir. Je ne vous remercie pas moins, mon cher commandant, des renseignements que vous venez de me donner ; mais je vous prie instamment de ne point borner là vos bons offices, & de tout faire pour découvrir les défauts cachés de ce phénix de la jeunesse du jour.

— Vous tenez donc à ce qu'il ait des défauts, madame, toujours vos préjugés contre le sexe laid, comme il vous plaît quelquefois de nous appeler. Je vous promets d'être un inquisiteur sévère & de vous informer consciencieusement de tout ce que je pourrai découvrir concernant monsieur d'Érieux. »

Trois jours après, le commandant écrivait à la baronne qu'il avait eu beau interroger tour à tour ses amis & ses connaissances, qu'il n'avait rien appris de fâcheux sur le compte du jeune homme, digne à tous égards de son alliance, & qu'il engageait fortement madame de Fontvilliers à accueillir sa demande.

« Vieux fou ! s'écria la baronne en froissant la lettre avec impatience ; comme si je devais marier ainsi ma fille à la légère, sans être sûre que ce mariage fera son bonheur, sans savoir si le jeune homme est doux, complaisant, facile à vivre, s'il a des sentiments religieux, si c'est un homme d'honneur dans toute l'étendue du mot enfin ! Et sa famille, d'où sort-elle ? je me défie de cette madame d'Érieux qui doit être dominante, jalouse à l'excès de l'affection de son fils & bien mal disposée pour une belle-fille. »

Elle en était là de ses réflexions passablement absurdes, de ses allégations au moins très-hasardées, lorsqu'Ermance entra toute émue dans sa chambre.

« Maman, dit-elle, si vous saviez ce qui vient de nous arriver !

— J'espère que ce n'est point un accident fâcheux, dit la mère avec un peu d'inquiétude.

— Oh ! rien de grave ; seulement, comme nous allions, miss Harlow & moi, porter à la mère Madeleine la robe que vous aviez faite pour elle, & que nous étions presque au bout de l'allée, nous avons aperçu, arrêté près de la grille, un beau monsieur à cheval qui semblait nous regarder avec attention ; puis voilà que tout à coup, un paysan ayant passé avec une faux sur l'épaule, le cheval a eu peur, sans doute, & a fait un tel écart, que le cavalier en a été démonté ; j'ai crié d'abord, sans y prendre garde, craignant qu'il ne se fût fait grand mal, & je courais même à son secours, lorsque je l'ai vu se relever tout en colère & se mettre à battre si fort son pauvre cheval, que ma compassion s'est tournée sur la bête, & que, ne pouvant la secourir, je suis revenue sur mes pas ; miss Harlow, tout aussi indignée que moi, a demandé à François qui nous accompagnait, s'il connaissait ce méchant homme, & François nous a appris que c'était un certain monsieur d'Érieux, propriétaire de ce beau château que l'on aperçoit de loin en allant au village.

— Monsieur d'Érieux ! s'écria la baronne, c'était monsieur d'Érieux qui assommait ainsi son malheureux cheval ! Ah ! chère enfant, quel coup du ciel ! quelles actions de grâce n'avons-nous pas à rendre à la Providence !

— Mais de quoi donc, maman ? dit la jeune fille surprise.

— D'avoir dévoilé ce brutal qui jouit dans le pays d'une considération peu méritée, & qui vient de te faire demander en mariage.

— En mariage, moi ? mais vous plaisantez, maman, puisqu'il ne me connaît même point.

— Il sait bien que tu es riche, & cela suffit à beaucoup d'hommes.

— J'espère bien, petite mère, que vous allez répondre tout de suite que je ne veux pas de lui, un méchant qui bat son cheval & qui veut m'épouser pour ma fortune !

— Oui, oui, tu as raison, cher ange, dit la baronne en la pressant sur son cœur. Merci, mon Dieu ! mon instinct maternel ne m'avait point trompée, je vais répondre par un refus formel.

— Conseillez-lui en même temps de ne point maltraiter ainsi son cheval, cela rendra peut-être service à la pauvre bête. »

La baronne sourit tendrement, puis elle écrivit qu'elle était fort touchée de l'honneur qu'on faisait à sa fille, mais que mademoiselle de Fontvilliers était beaucoup trop jeune encore & d'une santé trop délicate pour qu'on pût songer à la marier de longtemps.

Ce fut ainsi que fut congédié le premier prétendant à la main d'Ermance ; mais elle était du nombre des demoiselles destinées à appeler l'attention des jeunes gens qui songent à s'établir, & trois mois s'étaient à peine écoulés depuis la déconvenue de monsieur d'Érieux, qu'un autre voisin de campagne se mit sur les rangs.

Celui-ci était un peu connu au château, où il s'était présenté deux ou trois fois sous différents prétextes, & comme la jeune fille s'était divertie au sujet de son embonpoint précoce, la baronne ne fut pas trop effrayée de sa recherche, & montra tout simplement sa lettre à Ermance pour qu'elle en décidât elle-même.

« Moi, épouser ce gros garçon ! répondit-elle en pouffant de rire.

— C'est cependant un bel homme & un gentleman bien comme il faut, objecta miss Harlow présente à l'entretien, & devant vous marier un jour ou l'autre...

— D'abord, ma chère bonne, je ne tiens pas du tout à me marier, interrompit vivement la jeune fille, car je comprends que toutes les femmes n'ont pas à se louer du mariage, ajouta-t-elle en jetant sur sa mère un regard attendri ; mais lors

même que j'y tiendrais, je ne voudrais pas d'un mari comme monsieur d'Orval.

— Et comment le voudriez-vous donc, mon amour ?

— Ceci est mon secret, bonne miss, mais ce que je puis vous dire en vérité, c'est que je ne le veux ni gros, ni brun, ni coloré, ni amoureux de ma fortune, ni saluant gauchement comme monsieur d'Orval.

— N'y pensons plus, dit la baronne, je ne te contraindrai jamais à épouser un homme qui te déplaise. »

Six mois s'écoulèrent encore, & les brises printanières venaient de ramener madame de Bréval à Pontvallour, lorsqu'une troisième demande en mariage y arriva presque en même temps.

Celui qui venait à son tour briguer l'honneur d'épouser la riche héritière ne possédait qu'une petite terre dans les environs, où il venait chasser quelquefois ; mais il était fort connu dans le grand monde par son nom sonore & son élégance aristocratique.

« Un Parisien, qui pourrait vouloir m'emmener loin d'ici ! s'écria Ermance aussitôt; du reste, je ne connais point ce monsieur ; & comme il ne me connaît pas davantage, c'est sans doute à ma fortune qu'il en veut. Maman, veuillez lui écrire aujourd'hui même que *mademoiselle de Fontvilliers est beaucoup trop jeune et d'une santé trop délicate pour qu'on puisse songer à la marier de longtemps encore*, ajouta-t-elle en riant; car c'était la formule dont la baronne s'était déjà servie deux fois en pareille circonstance.

— Et de trois en moins d'un an, soupira miss Harlow.

— Prenez garde à ce que vous faites, mon enfant, dit madame de Bréval à Ermance; n'éloignez pas de vous, sans examen suffisant, des hommes connus, bien posés dans le monde & qui nous honorent par leur recherche ; vous connaissez la fable de La Fontaine ?

— Oh ! soyez tranquille, ma tante, je ne me trouverai jamais

Tout heureuse & tout aise
De rencontrer un malotru.

— Ermance n'a pas dix-huit ans encore, dit madame de Fontvilliers, nous avons bien du temps devant nous. »

Madame de Bréval ne répliqua point ; mais, à l'expression de son visage & au regard de compassion qu'elle jeta sur sa belle-sœur, il était facile de deviner que quelque motif secret lui faisait désirer de voir sa nièce s'établir promptement. La baronne était bien loin de partager ce désir, chaque refus lui faisait éprouver une joie secrète qu'elle ne parvenait pas à dissimuler assez pour qu'Ermance s'y trompât.

« Elle a bien dû souffrir, ma pauvre mère, se disait tout bas la jeune fille, pour redouter à ce point de me voir suivre son exemple ; quel est d'ailleurs maintenant l'homme assez aimable, assez vertueux, assez désintéressé surtout pour mériter d'être aimé? Ah! si je rencontrais jamais ce phénix si souvent rêvé! mais il n'existe plus que dans les livres sans doute. »

Cependant les mères de famille de la contrée semblaient s'être donné le mot pour jeter toutes leur dévolu sur mademoiselle de Fontvilliers. — Pendant quatre autres années consécutives les demandes en mariage se succédèrent l'une à l'autre sans être mieux accueillies. Toute la fleur de la jeunesse des environs échoua ainsi; il y eut aussi dans le nombre des prétendants quelques célibataires à cheveux gris.

Mademoiselle de Fontvilliers montrait toujours la même indifférence.

« Le tour des sexagénaires arrivera-t-il bientôt? » avait-elle dit un jour qu'un veuf de cinquante ans avait sollicité sa main.

Elle plaisantait même fort agréablement de temps à autre sur cette manie de mariage qui semblait avoir gagné ses voisins de campagne ; mais peut-être, sans qu'elle en eût conscience, trouvait-elle un certain plaisir à voir grossir la liste de ses prétendants.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(*La fin au prochain Numéro.*)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

VINAIGRE DE SUREAU POUR LA TOILETTE

Prenez des fleurs de sureau, ôtez-en les calices, les feuilles, jetez-les dans du vinaigre de vin, laissez-les infuser pendant six jours, passez à la chausse, et mettez en bouteilles. Quelques gouttes de ce vinaigre, jetées dans de l'eau pure, rafraîchissent le visage & enlèvent (dit-on) les efflorescences que cause la chaleur.

MOYEN DE COPIER SUR-LE-CHAMP UNE ESTAMPE OU UN PORTRAIT

Prenez de l'eau d'alun & de savon, mouillez-en une toile & un papier, & appliquez-le sur l'estampe ou le portrait; mettez cela sous presse, & vous en aurez une belle copie.

PRIÈRE D'UN ENFANT

Vous qui vous baissez pour entendre
La plainte du petit oiseau,
Le cri du grillon dans la cendre
Et le bêlement de l'agneau ;

Vous qui penchez votre visage
Vers celui des petits enfants,
Mon Dieu qui n'aviez pas mon âge
Quand vous confondiez les savants ;

Je viens répandre ma jeune âme
Comme une onde pure à vos pieds,
Jeter mon parfum sur la flamme
Qui brûle sur les saints trépieds ;

De mes pensers qui se délient
Aidez les efforts, ô Seigneur !
Les vœux que mes lèvres oublient,
Prenez-les au fond de mon cœur !

Je viens demander pour mon père
Ce pain qu'il me donne au réveil ;
Pour ses travaux des jours prospères,
Et pour ses nuits un doux sommeil !

Seigneur, donnez-lui comme il donne,
Sans un regret dans l'avenir ;
Pardonnez-lui comme il pardonne,
Sans un arrière-souvenir.

Seigneur, mesurez vos largesses
Sur ses besoins, sur sa bonté ;
Nous avons assez de richesses,
Si vous lui donnez la santé.

Quand il est triste, qu'il soupire,
Déridez son front soucieux ;
Mon Dieu ! faites que mon sourire
Se reflète alors en ses yeux.

Donnez-lui la force & la joie !
Vieux chêne aux rameaux verdissants,
Dans son automne qu'il me voie
Grandir à l'ombre de ses ans !

Dans la route qu'il a suivie,
Guidez-moi sous votre œil qui luit,
Faites-moi traverser la vie
En honnête homme comme lui !

(*Choix de bonnes lectures.*)

REVUE MUSICALE

GALLIA, par Charles Gounod. — Les fondations et améliorations nouvelles du Conservatoire.

Des reprises, des reprises, toujours des reprises! c'est à peu près là que se bornent les nouvelles musicales de ces mois derniers. Il serait bien difficile d'obtenir autre chose en ce temps de fatigue intellectuelle qui succède à nos convulsions intérieures. L'esprit français entre en convalescence, mais il lui reste de sa fièvre je ne sais quoi d'incertain & de troublé qui ne laisse pas à son intelligence la faculté de se recueillir.

Les artistes, les savants & les hommes de lettres se sont repliés en eux-mêmes, attendant, pour se jeter résolûment dans l'arène, que les brumes de l'atmosphère politique se dissipent devant quelque rayon lumineux.

Nous n'avons plus à parler de tous ces charmants opéras joués depuis bien longtemps & qu'on revoit toujours avec plaisir. Ils sont connus, jugés & appréciés; aussi nous accrocherions-nous à je ne sais quelle branche qui pourrait fort bien n'être pas fleurie, s'il ne nous arrivait une bonne fortune que nous nous empressons de raconter à nos lectrices.

Au mois de juillet dernier, monsieur Jouvin, l'éminent critique du *Figaro*, insérait dans ce journal la note suivante qu'un de ses amis lui avait communiquée :

« Tous les journaux de Londres parlent du grand succès que vient d'obtenir Ch. Gounod avec son psaume de *Gallia.* »

Voici quelques détails à ce sujet :

Les Anglais ont fait bâtir, à côté du monument élevé à la mémoire du prince époux, une immense salle de concert appelée Albert-Hall; elle ne contient pas moins de dix mille personnes; sur un des côtés du périmètre se remarque un orgue colossal.

L'inauguration devait avoir lieu pour l'ouverture de la dernière exposition. On demanda à Gounod un morceau inédit en l'honneur de cette cérémonie solennelle. Il hésita quelque temps, il craignait que les nuances délicates qui sont un des caractères de ses compositions ne disparussent dans cet immense vaisseau; que les mouvements rapides ne produisissent de la confusion, de la cacophonie. Il était néanmoins en recherche d'un sujet qui lui permît, selon sa propre expression, *de peindre à fresques et à teintes plates*. Il songea d'abord à un *Te Deum*, mais le contraste existant entre notre situation & un chant de gloire lui sembla si douloureux qu'il était sur le point d'y renoncer, quand, un matin, arrive chez lui le vicaire de Saint-Cloud, brave & digne prêtre qui, pendant le siége, a donné mille preuves de courage, de dévouement & de charité.

« Mon cher maître, lui dit-il, voici une lamentation de Jérémie que je viens de lire tout à l'heure dans mon bréviaire, & qui se prêterait à une belle composition musicale. »

Et il commença la première lamentation :

« Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire & si désolée? La maîtresse des nations est devenue comme veuve; la reine des provinces a été assujettie au tribut! »

Au premier mot, Gounod est saisi par une terrible similitude : ce n'est pas sur Babylone que pleure Jérémie, c'est sur Paris! chaque strophe, chaque parole est comme l'expression désolée d'une de nos douleurs, & le dernier cri, jeté vers Dieu, éclate à la fois comme une supplication & comme une espérance.

Cinq minutes après la lecture, Gounod était au travail. Tout ce que, depuis plusieurs mois, son cœur de patriote avait souffert d'angoisses, de regrets, de profonds désespoirs, se répand impétueusement en notes attendries & déchirantes.

Il donne un titre à cette lamentation & l'appelle *Gallia*. Le soir même, après douze heures d'une inspiration éperdue, il avait couvert sa toile; il avait jeté sur le papier toute l'ébauche de son œuvre; quatre compositeurs représentant l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre & la France avaient été

appelés à concourir à cette solennité, c'est la France qui l'a emporté. Voici depuis neuf mois le premier rayon, la première lueur de gloire qui tombe sur le pauvre nom français si avili! nous sommes heureux de le devoir à Gounod! mais il doit être bien plus heureux encore, lui, que notre pays le lui doive.

Cette composition, qui prête aux malheurs de la patrie des accents sublimes, a été exécutée chez nous, non sur un théâtre, mais dans une église, ce qui convenait beaucoup mieux à la gravité religieuse du sujet.

Malheureusement, le puissant orchestre d'Albert-Hall était représenté, à Versailles, par l'orgue & le piano, comme à la première exécution de la *messe solennelle* de Rossini, chez le regretté comte de Pillet-Will. Bien des effets, bien des sonorités ont dû forcément nous échapper. Telle qu'elle, & en dépit d'une lacune que l'orgue s'efforçait habilement de combler, cette audition n'en était pas moins intéressante & plus que suffisante pour qu'on pût prendre une juste idée de l'ouvrage.

Voici le texte entier de la première lamentation de Jérémie, celle qui a inspiré le compositeur :

1. Comment cette ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire & si désolée? la maîtresse des nations est devenue comme veuve; la reine des provinces a été assujettie au tribut :

2. Elle pleure, elle se lamente dans la nuit & ses larmes coulent jusque sur sa bouche; personne qui la console parmi tous ceux qui lui sont chers; ses amis l'ont méprisée & sont devenus ses ennemis.

4. Les voies de Sion gémissent de ne voir personne venir à la fête solennelle; ses portes sont à bas, ses prêtres sont dans les pleurs, ses vierges en deuil, & elle-même est accablée par la douleur.

12. Vous tous qui passez sur la route, arrêtez-vous, & voyez s'il est douleur pareille à la mienne... Jérusalem! tourne-toi vers le Seigneur ton Dieu!

N'est-on pas frappé, comme le musicien, de la profonde similitude qui éclate à chaque phrase, à chaque mot? ce n'est plus Babylone, c'est Paris dont le prophète nous peint, en notes palpitantes, les désastres & la ruine. Jugez maintenant si cette admirable lamentation était de nature à enflammer l'imagination de l'auteur de *Faust*!

Le prélude, en *mi mineur*, est rempli d'une indéfinissable tristesse; sur une marche syncopée des violons, les voix serrées à la tierce entonnent un récit sombre & sévère. Ce chant, entrecoupé des éclats d'une douleur plus expansive, est d'un grand caractère. Par instant, les assistants retrouvent la force de prier, & leurs vœux s'élèvent au ciel dans une touchante phrase des basses & des contraltos; *plorans ploravit in nocte* que les ténors & les soprani répètent avec plus de verve & de chaleur. Les voix, entrant alors en canon à une mesure de distance, sur les mots : *non est qui consoletur eam*, s'unissent dans une lamentation déchirante; puis tout s'éteint & l'oreille ne perçoit plus que les échos lointains d'une douleur abattue & comme repliée sur elle-même.

Le sentiment qui règne dans ce début est celui de la résignation; mais, tout à coup, se réveille le souvenir du mal souffert & le désespoir éclate! La phrase de solo *viæ Sion lugent* est d'une magnifique couleur qui fait ressortir encore la sombre réponse de la foule; puis le soliste entonne un long *lamento* plein d'un violent désespoir. La voix, d'abord tremblante & comme voilée de larmes, éclate en sanglots convulsifs, s'élève aux derniers accents de la douleur, puis retombe épuisée de tant d'efforts, de tant de supplications vaines, *et ipsa oppressa amaritudine.*

Il faut prier & prier encore pour obtenir le pardon de tant de fautes, la consolation de tant de misères. La tonalité d'*ut majeur*, succédant à celle de *la mineur*, indique bien que l'espoir renaît au cœur des suppliants. *O vos omnes...* s'écrie le prophète, & le peuple entier répète sa prière. Peu à peu les interjections se rapprochent, la ferveur redouble, le prophète & la foule confondent leurs voix dans une conjuration d'un rhythme sombre & austère; le chant des suppliants s'arrête brusquement dans son élan; cette fois l'espérance est revenue, elle éclate dans un hymne que le prophète inspiré lance vers la voûte céleste : *Jérusalem convertere ad Dominum*, & le peuple transporté de joie reprend avec ferveur ce cantique héroïque. L'enthousiasme du saint gagne la foule, la foi éclate dans ses chants, on y est pénétré d'une confiance inaltérable en la justice divine.

Telle est la nouvelle & magistrale composition de Gounod.

Peut-être, en cherchant bien, y trouverait-on quelques réminiscences de son psaume : *Super flumina Babylonis* & du trio final de *Faust*; mais à côté des souvenirs qui passent dans l'imagination des auditeurs, l'œuvre est véritablement grande & puissante. Toute la partie intitulée *Cantilène*, qui commence par une touchante prière & se termine par l'admirable lamento *portæ ejus destructæ*, suffit à justifier l'honneur qu'a eu le compositeur français de voir *Gallia* l'emporter sur ses rivaux d'Italie, d'Allemagne & d'Angleterre.

*
* *

On assure que nous allons entendre incessamment une des plus remarquables partitions d'Ambroise Thomas, *Psyché*, trop belle, ou du moins d'une beauté trop sévère pour l'Opéra Comique, & qui aspire très-légitimement à l'olympe du grand Opéra, sa véritable place. C'est monsieur E. Perrin qui, le premier, a eu l'idée de cette transformation nécessaire. La société des concerts du Conservatoire en avait exécuté, avec beaucoup de succès, des fragments importants. L'ouvrage, de même que celui de *Faust*, ne peut que gagner à l'adjonction des récitatifs & au développement de certaines scènes, pour lesquelles le cadre de l'Opéra-Comique eût été trop étroit. Plusieurs morceaux,

supprimés aux répétitions commencées à ce théâtre, retrouveront leur place. Les rôles de *Psyché* & de *Mercure* surtout y gagneront sensiblement. Une chanson à boire, d'un grand style, sera rétablie au deuxième acte, pour Faure; & le bel air d'entrée de *Psyché* sera rendu à l'introduction du premier acte. Dans le troisième, toute une grande scène dramatique, prise dans l'ancien dialogue, deviendra l'élément capital de la partition. La nouvelle direction de l'Opéra fonde de grandes espérances de succès sur cet ouvrage important.

***

Au nombre des mesures projetées par le nouveau directeur du Conservatoire, monsieur Ambroise Thomas, on signale le rétablissement de la classe de chant spécialement consacrée aux voix de femmes; classe autrefois dirigée par l'illustre madame Cinti-Damoreau. Un fait accompli, dès aujourd'hui, c'est la reconstitution, avec un programme plus complet & absolument classique, de la classe d'ensemble de chant au Conservatoire. C'est un érudit, un compositeur professeur, élevé aux anciennes traditions de l'école, monsieur Vaucorbeil, qui en aura la direction.

Une autre amélioration très-importante, dont notre grand chanteur Faure a conçu l'idée, au profit des élèves de chant, sera celle qui leur permettra d'assister, comme auditeurs, aux diverses classes du Conservatoire. Ils seront ainsi appelés, sans fatigue de voix, à profiter des leçons données par tous les professeurs.

Mais arrivons à une fondation à laquelle le directeur attache le plus grand prix, & cela se comprend; il est créé, au Conservatoire, une chaire spéciale à l'intention des jeunes compositeurs, & ayant pour objet un cours pratique & théorique d'histoire de la musique, traitant principalement des écoles italienne, allemande & française, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le doyen de nos savants en musique, monsieur Barbereau, est appelé à cette chaire, qui pourra valoir aux jeunes compositeurs, dans un temps prochain, la dispense de deux années de résidence en Italie, comme grands prix de Rome.

***

On dit que la société des concerts du Conservatoire, qui s'est rendue acquéreur de tous les manuscrits d'Auber, ne tardera pas à livrer au public quelques-unes des œuvres posthumes de l'illustre maëstro. Voilà une excellente nouvelle. On assure aussi qu'il se trouve, parmi les manuscrits, des œuvres de longue haleine, faites dans le meilleur temps d'Auber, & qui sont destinées à jeter de nouvelles lumières autour de son nom glorieux.

CORRESPONDANCE

AVIS TRÈS-IMPORTANT

L'Administration du JOURNAL DES DEMOISELLES s'empresse d'informer ses Abonnées que, malgré l'augmentation des impôts sur le papier et la poste, les prix des différentes éditions du journal resteront les mêmes que par le passé.

JEANNE A FLORENCE

La première fois que je revis Marie après notre fameuse réunion autour du berceau de la fillette de Berthe, je la trouvai grandement préoccupée.

« Et le nom de ma filleule, que nous n'avons pas songé à choisir l'autre jour, Jeanne?... me dit-elle, car Berthe me laisse toute latitude à cet égard... Or, vous comprenez que c'est tout à fait engager ma responsabilité, & que je tiens à trouver à l'enfant, non-seulement un joli nom, mais encore un nom heureux.

— Qu'entendez-vous par là, chère amie, deman-

dai-je ; croiriez-vous, par hasard, aux noms prédestinés ? »

Elle se mit à rire à belles dents.

« Oh! fit-elle, je suis trop bonne chrétienne, sous ma légèreté apparente, pour être superstitieuse! J'entends, par un *nom heureux*, un nom s'harmonisant bien, d'abord, avec celui de la famille, & ne signifiant pas ensuite tout le contraire de ce que sera l'enfant. Par exemple, je n'aimerais pas avoir nommé ma filleule *Mélanie*, qui veut dire *noire*, si elle était blonde comme une colombe ; ni *Albine* ou *Blanche* si elle devait être *noire* comme un petit corbeau.

— Je vous comprends à merveille, Marie, mais comment connaître la signification des divers noms féminins ? car presque tous ont une signification particulière...

— Oh! pour cela, rien n'est plus simple. Voici une liste que mon excellent père, — un savant & un chercheur, vous savez ! — s'est amusé à me dresser. Quoique papa prétende que les noms anciens étaient bien plus jolis & exprimaient de bien plus poétiques pensées que nos noms modernes, je trouve, moi, que nous avons encore bien de quoi choisir parmi ceux qui sont usités chez nous. Toutefois, chère Jeanne, comme mon père ne fait jamais les choses à demi, si vous voulez avoir une idée de ce qu'il prône & regrette, voici une liste uniquement composée de prénoms féminins grecs & romains. Jetez-y un coup d'œil, ce que chacun signifie est mis en regard du nom lui-même.

Comme je suppose, chère Florence, que tu ne seras pas fâchée de profiter de la science de M. C... pour connaître les curieuses significations tant anciennes que modernes, je vais tâcher de me rappeler les principales.

Certes, monsieur C... n'a pas complètement tort, presque tous ces noms d'un autre âge présentaient à l'esprit une image gracieuse. Ainsi, n'était-ce pas charmant de s'appeler Saphira, qui veut dire *Saphir azuré*, quand on avait de doux yeux bleus; ou Joessa (*violette brune*), quand on possédait d'admirables cheveux noirs dont on ignorait modestement le prix ; ou Philis (*jeune tige*), si l'on avait la taille frêle & souple du roseau ; ou bien encore Acmé, *fleur de jeunesse* ; ou Thaïs, *agréable à voir* ; ou Chioné, *plus blanche que neige* ; ou Myrine, *fleur au doux parfum ?*

Il y avait encore Mélitta, — *l'abeille*, — aimable emblème de la jeune fille laborieuse ; Hilara, qui signifiait la *gaieté* : Gaphyra, *l'élégance* ; Nédia & Glycola, la *douceur*.

Celle qui portait l'heureux nom de Pasiphila était destinée à être *aimée de tous*, & celle qui s'appelait Arêta semblait dès sa naissance vouée à la pratique des plus aimables vertus.

Tout cela est certainement plein de poésie & de grâce, n'est-il pas vrai, Florence ? mais en dépit de monsieur C..., j'ajouterai aussi que nos noms modernes n'en sont pas entièrement dépourvus. N'y a-t-il donc aucun charme à s'appeler Esther, ce qui veut dire *étoile* ; — ou Suzanne, *fleur des prairies?* — Noémie, qui signifie *beauté splendide?* ou Sophie, qui se traduit *sagesse?* — Julie, Julia, Juliette, c'est-à-dire *douceur?* — Madeleine, *majesté?* — Jenny, *grâce!* — Adeline, Adelina, *noblesse?* — Zoé, *entrain, vivacité?* — Ludovique, Héloïse, Louisa, Louisette, Lise, Aloyse, Louison, Lisette, tous dérivés de Louise, *courage?* — Coralie, Charlotte, *vaillance, générosité?* — Clotilde, *fidélité?* — Pauline, *calme, apaisement?* — Hélène, *éclat?* — Armande, *vaillance?*

Nous avons encore Clémence, *qui pardonne aisément* ; Eugénie, qui veut dire *fille bien née* ; Geneviève, *qui a un visage pâle* ; Eulalie, Euphémie, Euphrasie, *qui causent agréablement* ; Dina, *qui a du jugement* ; Elodie, *qui possède un héritage* ; Valérie, *qui est forte dans l'adversité* ; Aglaé, Aglaure, *qui sont belles*.

Marie signifie *dame, maîtresse du logis* ; Olympe, *brille d'attraits* ; Agnès, c'est *l'innocence et la pureté* ; Marguerite veut dire *perle* ; — Caroline, *vierge des mers* ; — Argine, Albine, *blancheur* ; — Flavie, *a des cheveux blonds* ; — Hortense, *aime la verdure, les jardins* ; — Adèle, *l'obscurité*.

Flore, Flora, Florine, sont de *jeunes fleurs*.

Aspasie est *caressante* ; — Gabrielle tient sa *force de Dieu* ; — Athénaïs est *sage* ; — Anastasie, *élevée*.

Eudoxie veut dire *bonne réputation* ; — Valentine, *courage et force* ; — Corinne, *folâtre* ; — Marceline, *née en mars* ; — Françoise, *libre* ; — Césarine, *qui a des cheveux* ; — Alice, *noblesse* ; — Ariane *chanteuse* ; — Georgine, Georgina, Georgette, *s'adonnent aux travaux des champs*.

Léonie, Léonide, Léontine, tous noms dérivés de *lion*, signifient *force*.

S'appeler Micheline, c'est être bien présomptueuse, bien orgueilleuse, car cela signifie *semblable à Dieu*.

Sébastienne est *auguste et digne de respect* ; — Frédérique, *pacifique* ; — Justine, *équitable*.

Emma équivaut à cette heureuse phrase : *Dieu est avec nous* ; et Simonine, nom plein d'espérance, à celle-ci : *Tu seras exaucée*.

Palmyre, qui vient de *palme*, doit signifier *victoire* ; — Augustine est prédestinée *à accroître son bien* ; — Fanny, *à être couronnée* ; — Simonne *sait obéir*. — Séraphine possède *la ferveur, la foi* ; — Agathe, *la bonté* ; — Angèle, *la douceur des anges*.

Armande, c'est la *fleur qui ne se fane pas*.

Rachel veut dire *brebis* ou plutôt *douceur*, & Ursule *ours*, *animal sauvage*.

Nota de la folle Marie : Ne pas donner surtout ces deux noms à deux sœurs, car l'une serait inévitablement mangée par l'autre.

Anne, Anna, se traduit *gracieuse* ; — Aurélie, *qui est d'or* ; — Amaranthe, *qui ne se passe pas*.

J'en *passe*, moi, sous silence, & des meilleurs ! Mais comment tout retrouver?... D'ailleurs, il en

est qui ne sont que des abréviations ou des dérivés comme Jeannette pour Jeanne, Rosine, Rosette, Rosalie pour Rose; Marianne pour Marie-Anne & d'autres, qui s'expliquent d'eux-mêmes, comme Félicité, Victoire, Constance, Prudence, Aimée, Désirée, Honorine, Dieudonnée, etc.

Comme tu le vois, c'est l'embarras des richesses... Aussi, à l'heure qu'il est, je crois bien que Marie n'a encore pu se décider à faire aucun choix pour sa filleule. — Elle a si peur de prendre un vilain nom!...

Heureusement, le baptême n'a lieu que dans huit ou quinze jours, l'enfant ayant été ondoyé aussitôt après sa naissance. Marie a donc tout le temps de fixer ses irrésolutions.

A ce propos, tu me demandais dernièrement si, à Paris, les usages ont varié pour les baptêmes.

Pas que je sache, ma chérie. Tout naturellement on les célèbre avec moins de luxe, d'éclat, qu'avant tous ces tristes événements.

Le parrain donne une moins grande quantité de dragées peut-être, & il choisit beaucoup plus simples les boîtes qui les contiennent.

Mais il n'en accompagne pas moins ces boîtes de dragées, plus simples et moins nombreuses, — lorsqu'il les envoie chez la marraine, — d'un bouquet de fleurs naturelles, & d'un cadeau n'ayant d'autre valeur qu'une valeur artistique, à moins que le parrain ne soit un parent ou un vieil ami de la maison. Par exemple, la boîte de gants traditionnelle paraît complètement supprimée dans cette occasion. — Au moins en a-t-il été ainsi, à ma connaissance, dans plusieurs baptêmes récents, ayant lieu dans le meilleur monde.

Le parrain offre aussi des dragées & des fleurs à la mère de l'enfant, en y ajoutant un cadeau de plus ou moins de valeur, suivant sa position vis-à-vis la famille de cette dernière. Ce cadeau peut être un bijou ancien, une pièce d'argenterie, un objet d'art quelconque, bronze, faïence italienne, etc.

Il donne aussi des gratifications à la nourrice, à la garde, aux domestiques de la maison, voire même au suisse, bedeau, etc., à l'église. Toutefois, il est de meilleur goût que le père épargne les menus frais au parrain, ainsi que ceux des voitures qui mènent à l'église, lorsque l'on n'a pas son équipage personnel. Le prêtre qui fait le baptême reçoit une boîte de dragées contenant une pièce d'or.

La marraine — surtout si elle est, comme Marie, une amie de la jeune mère, — peut offrir au bébé sa robe & son bonnet de baptême, ou bien encore une belle pelisse brodée ou confectionnée par elle. — La robe & le bonnet s'ornent de rubans blancs ou roses pour une petite fille, de rubans blancs ou bleus pour un petit garçon. — Pour moi, ce que je préfère est le blanc dans tous les cas.

Souvent, à Paris, on remplace ce cadeau, quelque peu *intime*, par un objet d'argenterie à l'usage de l'enfant. — Timbale en argent ou en vermeil marquée à son chiffre, coquetier et cuiller, hochet, petit couvert, etc.

La mère a droit aussi à un souvenir, plus ou moins riche ou modeste, selon la position, l'âge de la marraine & ses relations avec la famille de l'enfant qu'elle tient sur les fonts baptismaux.

Il est bien encore que la marraine donne une petite gratification à la nourrice; mais cela n'est pas obligatoire.

La marraine, si elle est mariée & dans une certaine position sociale, doit une politesse telle qu'une invitation à un dîner prié au parrain, en remercîment de ses cadeaux de fleurs, dragées, etc.

De son côté, le parrain, qu'il connaisse ou ne connaisse pas la marraine, doit, s'il sait vivre, une visite à celle-ci, avant la cérémonie du baptême & l'envoi des dragées.

Je crois t'avoir à peu près résumé tout ce qui me revient en mémoire à ce sujet, ma bonne amie, — mais si j'avais omis quelque détail qu'il t'importerait de connaître, demande et je répondrai... autant que j'en serai capable.

Une capacité dont je ne doute pas, & que, sans présomption, je possède même à un très-haut degré, c'est celle de t'aimer de tout mon cœur, ma bien chère Florence. JEANNE.

MODES

On portera cet hiver beaucoup de chapeaux de feutre, ronds ou fermés. Ils devront être assortis aux toilettes, & se porter surtout avec des costumes de drap.

Il y en a de gris, de marron, gros vert, gros bleu, etc. — Les chapeaux fermés sont de forme empire, avec calottes un peu hautes et très-larges; les unes carrées, les autres arrondies.

Les chapeaux ronds sont assez élevés. On en voit de différentes formes : mousquetaires, tyroliens, marins, espagnols, etc. Ils sont ordinairement bordés de velours, ornés de faye, de velours, de plumes de coq, plumes frisées & quelquefois de gaze épaisse.

On fait aussi des chapeaux tout en faye, de même nuance que les robes. Les noirs sont très comme il faut & se mettent avec n'importe quelle toilette, en ayant soin seulement de changer l'ornement.

Pour voyager, il y a de petits chapeaux marins en toile cirée noire, avec un ruban simplement noué autour. Ces mêmes chapeaux conviennent également aux petites filles & aux petits garçons.

On refait quelques robes longues pour le salon, mais il ne faut employer pour cet usage que de très-belles étoffes, car on les garnit peu.

On adapte, en dessous, des cordons s'attachant au tour de taille de la robe, pour pouvoir la relever à l'occasion si on veut sortir à pied. Cela doit former un gros pouff par derrière. Ces robes ont presque toutes la forme princesse.

On fera ainsi les robes de velours à longue queue ; les manches à larges parements, le corsage uni, pouvant s'ouvrir.

Pour la rue, rien n'est commode comme les costumes courts.

J'ai remarqué, pour les jeunes filles, une très-jolie forme de casaque-tunique, qui se fait en drap imperméable, en tartan ou en petit drap de Paris. On met par-dessous un jupon noir en soie ou en cachemire. Cette casaque n'est pas tout à fait ajustée. Par derrière, sont ajoutées deux petites basques fendues, sur lesquelles se place un nœud d'étoffe pareille adapté, si l'on veut, à un tour de taille.

Petite pèlerine fendue derrière. Le tout est garni d'effilés de laine ou de ruches à la vieille, en étoffe semblable.

Pour une femme élégante, cette même forme de tunique se fait en beau tartan beige, avec bandes marron, tissées dans l'étoffe, & grands effilés.

Cela va indistinctement sur un jupon de soie noire, joliment garni ; sur un jupon de velours noir ou de velours marron.

On peut employer, pour la confection de ces jupons, du velours anglais uni ou à rayures, & les faire unis ou à volants.

Les jupons en velours seront, du reste, très en vogue cet hiver, sous les costumes de laine, de popeline ou de faye. Il sera facile de transformer ainsi une vieille robe de soie. Si elle est de nuance défraîchie, on la fera teindre en noir.

Le drap est tout à fait de saison & fait des costumes très-distingués & très-solides.

En voici deux modèles :

Le premier est *gros bleu*.

Jupon avec un haut volant plissé dont la tête est traversée d'un biais en pareil, sur lequel se posent un large galon de laine noire & une grosse soutache de chaque côté du galon.

Petite jupe ornée du même biais avec galon et soutache. — Corsage à basque avec semblable garniture. — Deux gros boutons de passementerie noire sont placés à la taille par derrière.

Chapeau de feutre gros bleu, bordé de velours noir. Touffes de plumes noires de côté.

Le second costume de drap est marron.

Jupon à volant haut de 20 centimètres, coupé par un biais de velours marron, duquel sort une tête en drap plissé. Ce biais & cette tête se renouvellent trois fois sur le jupon ; on les retrouve une fois sur la jupe.

Corsage uni à revers & à ceinture de velours.

Pour sortir, on peut mettre une petite casaque ajustée, en velours marron, sans manches.

Chapeau de feutre marron, bordé & orné de velours. Grande plume frisée faisant presque le tour du chapeau, en retombant derrière assez bas sur le chignon.

Voici un petit vêtement que j'ai trouvé charmant & qui peut aller sur n'importe quel costume :

C'est un mac-farlane à pèlerine en drap marron. Il a tout autour un biais de velours marron de 5 centimètres, dont le bord est liseré de drap blanc, ce qui simule fort bien une doublure entière du petit manteau. — Grand col & larges parements de velours descendant jusqu'au bas du vêtement, également liserés de blanc. — Très-larges boutons blancs, en nacre, posés tout le long, de chaque côté, sur le parement de velours. Ce modèle peut se faire en toutes nuances, & la couleur du liseré varier selon le goût.

On voit toujours des petits paletots-sacs. Beaucoup sont soutachés. Il y en a en cachemire noir, brodés tout au travers et garnis d'effilés de soie, de thibet & de dentelle.

Les paletots de drap blanc sont portés volontiers dans cette saison par les jeunes filles. Ils ont tous de grands cols.

Pour porter en voiture & remplacer les grands burnous embarrassants sur les costumes courts, on fait de petits burnous, ayant un peu la forme d'écharpes à capuchon. J'en ai vu de fort jolis en drap velouté blanc & en drap rouge, bordés de noir ; galons ou velours avec effilés de laine de la couleur du burnous.

Pour les femmes d'un certain âge, un peu frileuses, on m'a montré de beaux peletots très-confortables. Ils sont en faye, assez longs et ouatés. Ils ont un collet doublé de soie & sont garnis de belles passementeries & de guipures hautes.

Quelques-uns sont ornés de ruches de rubans à la vieille; d'autres ont le bord & la doublure en fourrure.

Les grands cols de toile, forme marin, sont très à la mode pour les enfants & les jeunes femmes. Il y en a de fort jolis, avec broderie au feston imitant la vieille guipure. — Les manchettes assorties sont assez larges & à revers de broderies.

Avec ces grands cols, la cravate n'est pas nécessaire ; un nœud suffit, en ruban de faye ou en grenadine à grands effilés.

Pour le froid qui arrive, on m'a montré de très-chauds & de très-beaux jupons de dessous tricotés, en laine mérinos. Le fond est uni, rouge ou blanc, & le bord, assez haut, est formé par un damier en biais rouge & noir ou blanc & noir. Des bas de laine fine sont assortis à ces jupons.

Les bottines se font toujours boutonnées & à

haute tige, en chevreau & en drap, assorties avec les costumes.

Pour terminer, je vais te décrire deux costumes élégants :

L'un en drap, l'autre en taffetas et popeline.

Celui de drap est gris *feutre*. Au bas du jupon un volant, haut de 40 centimètres, est orné d'une haute broderie faite avec de la petite torsade de laine grise. Cette broderie est très en relief. Le même dessin, un peu moins haut, se trouve au bord de la petite jupe, qui a en outre un grand effilé à tête en laine fine. Cet effilé peut parfaitement bien être fait par soi au filet. — Corsages à longues basques par derrière, brodées & garnies d'effilés. — Boutons de métal gris. — Manches demi-larges.

Chapeau de feutre gris, bordé de velours de même couleur. Ruban de faye noué derrière avec de très-longs bouts. Bouquet de plumes frisées grises sur le côté, un peu en arrière. — Bottines de drap gris. — Gants de peau de Suède. — Cravate de couleur.

Le costume de popeline est très-habillé.

Le jupon est en taffetas, à damier moyen noir & blanc. — Il a trois volants de popeline unie *gris de fer*. Ils sont en biais & assez séparés les uns des autres. La jupe est tout unie, en popeline assez longue devant & derrière, mais très-relevée de côté pour laisser voir le damier du jupon. — Corsage gris, à col & à revers en taffetas blanc & noir. — Large ceinture en ruban de taffetas damier noir & blanc. — Chapeau en faye noire, forme toque Henri III, avec plume noire & petite aigrette blanche.

VISITES DANS LES MAGASINS

Sous ce titre encore un peu nouveau pour vous, mesdemoiselles, la directrice de votre journal a cru utile de compléter les conseils donnés à l'article *Modes*, par des renseignements pris dans des magasins où vous pourriez trouver les étoffes, les rubans, les passementeries, en un mot tout ce qui concerne la toilette d'une jeune fille & d'une jeune femme.

En visitant les différents magasins où nous irons chercher les nouveautés pour vous les faire connaître, nous n'oublierons personne, ni vos mères, ni vos frères. — Nous vous signalerons les étoffes que nous croirons pouvoir vous convenir, en vous en indiquant, autant que nous pourrons, les prix & l'adresse des maisons où vous pourrez vous les procurer.

Nos visites ne seront pas circonscrites aux magasins de nouveautés, elles s'étendront aux diverses industries dont les produits pourraient vous être utiles.

Commençons donc ensemble, si vous le voulez bien, notre première *visite dans les magasins*.

On ne pensait pas l'hiver dernier à se faire du nouveau, on usait ce qu'on avait. Comme les réunions de famille vont avoir lieu, j'ai supposé que vous deviez manquer de toilette pour soirées intimes. Dans cette intention, je me suis rendue *A la Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, où j'ai demandé à voir les foulards pouvant composer une toilette simple, élégante & peu coûteuse. La quantité & la variété de dessins que l'on a eu l'obligeance de me montrer sont infinies. Les foulards fond blanc avec minces filets bleus, roses, lilas, sont fort jolis & se porteront le soir.

L'hiver fini, cette robe pourra être transformée en costume, en ajoutant un jupon de la couleur des filets. Si vous préférez des bouquets pompadour, vous en trouverez sur des fonds de différentes nuances ; puis encore les teintes unies dites teintes pures, aussi belles que les plus beaux poult de soie.

Le prix de ces étoffes commence à 5 fr. le mètre & au-dessus. Vous pouvez demander à la maison que je viens de citer sa collection d'échantillons de foulards qu'elle vous enverra franco avec indication des prix.

J'oubliais de vous signaler pour messieurs vos père & frère, des cache-nez en foulard surah des Indes, d'une chaleur douce, & bien préférables, à mon avis, à tous les cache-nez en laine & en tricot qui doivent être malsains par la trop grande chaleur qu'ils entretiennent autour du cou.

De là, rendons-nous dans un de ces magasins où fourmillent toutes les fantaisies de l'article de Paris. Nous y trouvons des passementeries appropriées aux différents genres de costumes. Passementeries mates pour les étoffes de soie, avec mélange de jais pour le drap. Certaines passementeries, par leurs dispositions, imitent la broderie soutachée si en vogue cet automne.

Les jeunes filles auxquelles l'étude d'un talent d'agrément laisse peu de loisir & qui par cette raison hésitent à entreprendre un ouvrage aussi long que celui d'un costume à soutacher, peuvent très-bien avec ces passementeries produire un effet à



3812

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris. Boulevart des Italiens, 1.

Modes de Mlle Tarot, 4 r. Favart_Corsets de Mmes de Vertus sœurs, r. de la Chée d'Antin, 27_Rubans et Passementeries

peu près analogue. Elles n'auront pas la satisfaction de dire que c'est leur ouvrage, mais elles se dédommageront en nous charmant par l'exécution d'un chef-d'œuvre de Mozart ou la vue d'un joli croquis.

Dans ce même magasin, nous trouvons des rubans de toutes sortes, depuis le large ruban bayadère pour nœuds de ceinture, jusqu'à l'élégant nœud de cravate en crêpe de Chine nommé Velléda. Vous avez encore *le rayon* de modes où vous trouvez tout ce qui est nécessaire pour faire un chapeau, enfin des filets pour maintenir les cheveux. Vous avez dû savoir que les filets, cet été, sont passés d'invisibles qu'ils étaient à une dimension de mailles & de ganse tellement grosses, qu'ils s'apercevaient de fort loin. Suivant la progression, ils se font cet automne en grosse chenille de toutes couleurs. C'est, du reste, fort joli.

Tous les différents objets que je viens de vous signaler se trouvent réunis chez messieurs Besson & Béchu, galerie de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Voilà nos visites dans les magasins terminées pour ce mois, je vais me mettre en quête de jolis objets en tous genres à vous signaler avec la perspective des cadeaux que vous désirez faire & recevoir pour les étrennes.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Chapeaux de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Toilette de jeune fille. — Robe en popeline d'Irlande, jupe unie; double jupe relevée à gros plis retenus par un nœud sur les côtés, bord en velours. — Corsage à revers en velours. Col marin dans le dos, redescendant en revers devant. — Chapeau à fond mou en satin, plissé en faye; nœud de velours; touffe de roses sur le côté.

Toilette de jeune femme. — Robe en cachemire. Jupe garnie d'un volant en biais, surmonté d'un plissé bordé d'un effilé; on pose trois soutaches sur le plissé. — Tunique ornée du même plissé. — Corsage à longue basque. — Chapeau en velours; nœud et brides en faye; ruche et draperie en dentelle; aigrette sortant du nœud de côté.

Costume de petit garçon. — Veste en drap, ornée de galon ouvragé. — Gilet pareil. — Pantalon pareil avec bande sur le côté. — Guêtres assorties au costume. — Col matelot. — Casquette américaine.

HUITIÈME CAHIER

Écusson avec Agnès — Entre-deux — N. H. enlacés — S. J. — V. O. — E. D. — M. I. — Entre-deux — Garniture — T. M. — Mouchoir pour fillette — Entre-deux dentelle renaissance — Porte-allumettes — Serviette à thé — Petite bande, tapisserie par signes — Fond au crochet — Thérèse — Parure pour fillette — Col matelot — Entre-deux — L. G., avec couronne de comte — Petite garniture — Entre-deux — Barbe, application — Petite garniture — L. R. enlacés — Dessin soutache — V. B. — E. F. — Blague au crochet — Bande, tapisserie par signes — Chausson de baby — Alphabet — Garniture.

PLANCHE VIII

PREMIER CÔTÉ

1 à 8, Corsage à revers pour jeune fille de seize à dix-huit ans.

9 à 13, Ceinture-basque.

DEUXIÈME CÔTÉ

1 à 8, Paletot demi-ajusté.

PETITE PLANCHE DE TRAVAUX EN FIL

1er CÔTÉ

Carré, filet guigure.

Dentelle, renaissance.

2e CÔTÉ

Rond en crochet carré pour voile de fauteuil, ou en coton très-fin pour pelote.

Entre-deux, dentelle renaissance.

Ce dessin, publié en Août ayant, par suite d'une erreur typographique, été replacé sur cette planche, voir à la deuxième page du huitième cahier, l'entre-deux qui devait paraître sur cette petite planche.

ABAT-JOUR

Il faut, en découpant chacune des parties de l'abat-jour, laisser sur l'un des côtés une bande blanche de 4 millimètres pour coller.

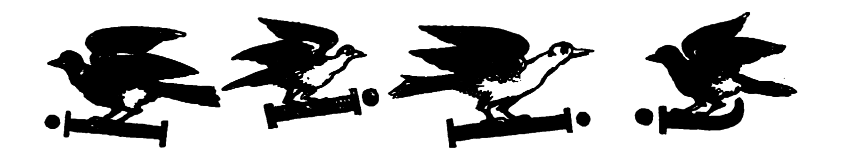


ÉNIGME

De l'Océan, miniature,
Je nourris en mon sein maint et maint habitant,
Dont l'ingénieuse structure
Fait admirer le Tout-Puissant,
Qui sut créer avec tant d'excellence
Le grand astre et l'atome infiniment petit.
Puis, montrant ce que peut l'humble persévérance,
Bien faible, avec le temps, je creuse le granit.
Tels sont mes attributs, alors que fraîche et pure
Je suis dans l'état de nature.
Mais par un art perfide on me change en poison
Funeste à la santé tout comme à la raison.
Enfin, outre les maux que déchaîne Pandore,
Je suis des plus cruels : Je hante les palais ;
L'oisif, l'intempérant, tombent dans mes filets ;
Sobre et laborieux, sous le chaume on m'ignore.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE : *Dire et faire sont deux.*

RÉBUS





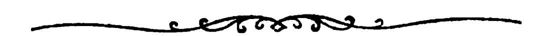
2626 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LETTRES A NATHALIE



NEUVIÈME LETTRE

—

SUR LES RAPPORTS ENTRE MÈRE ET FILLE

Ma chère Nathalie,

Lorsque je vous ai entretenue des rapports d'une fille avec son père, je n'ai point prétendu comprendre, sans plus ample explication, ses devoirs envers sa mère.

Si je conseille à une jeune fille le plus entier abandon avec son père pendant les instants trop courts qu'il lui arrive de passer avec lui, cette ouverture de cœur ne doit-elle pas être plus absolue encore lorsqu'il s'agit d'une mère, alors que vous ne la quittez point du tout, pour ainsi dire, durant une notable partie de votre existence ?

Cette communauté de la vie, cette similitude des actions, cet échange perpétuel de paroles commande en quelque sorte une mutuelle pénétration de ces deux âmes. Elles devraient, dans la mesure de leur situation réciproque, n'avoir rien de caché l'une pour l'autre, dans tout ce que la prudence ne défend pas de taire ou le respect de demander.

Je suis obligé de reconnaître, Nathalie, quoique le fait ait quelque chose de regrettable & d'affligeant, qu'il n'en va point ainsi dans un grand nombre de familles.

Il est malheureusement trop certain que, souvent, l'intimité de la fille avec sa mère est moins sincère & moins étroite qu'elle ne l'est avec son père.

Il ne faut pas ici se laisser prendre au dehors.

Ce n'est point parce que deux personnes vivent sous le même toit, s'assoient l'une près de l'autre pendant de longues matinées, ou prolongent côte à côte jusqu'aux dernières heures de l'après-midi leurs promenades quotidiennes; ce n'est point parce que la même table de travail les réunit chaque soir au coin du feu, qu'il s'établit pour cela entre leurs âmes cette sympathie, cette communication, cet épanchement sans réserve dont je parle.

Les pauvres mères ne manquent guère d'apporter dans cette communauté toute leur âme & tout leur cœur. Ce sont presque toujours leurs enfants qui se tiennent sur la réserve & qui se dérobent. Elles gardent leur quant-à-soi. Sous leur franchise & leur expansion apparentes, on sent parfaitement

une arrière-pensée qui se ménage une retraite, & disparaît à tous les regards dans une obscurité & un silence calculés.

Les jeunes filles se croient assez habiles pour dissimuler aux regards cette petite manœuvre. La plupart d'entre elles posent résolûment pour la naïveté, l'expansion, l'ouverture du cœur. Elles affichent au dehors beaucoup d'aisance & beaucoup de spontanéité; mais l'instinct d'une mère ne s'y trompe pas, non plus que la réflexion d'un observateur habitué à voir clair dans les actions humaines.

Je ne veux pas faire un crime aux jeunes filles de cette réserve, quoiqu'il y ait là quelque dureté pour cette mère qui les aime tant. Elles cèdent, suivant les circonstances ou suivant leur caractère, à des motifs divers, dont, la plupart du temps, elles ne prennent guère la peine de se rendre compte.

Presque toutes, sans se l'avouer, portent en elles un grand amour de l'indépendance & de l'émancipation. Une sorte d'instinct leur conseille de s'abriter contre toute observation par ce retrait & cette concentration en elles-mêmes.

Quand je parle d'émancipation, Nathalie, il est bien entendu que je donne à ce mot son sens délicat & pour ainsi dire intérieur, & non pas du tout sa portée grossière & brutale. Je veux dire qu'elles sentent grandir & se fortifier leur intelligence & leur raison. Elles se font leurs idées à elles, lesquelles ne sont pas toujours, tant s'en faut, les idées des personnes qui les entourent. Elles tiennent aux manières de voir, aux façons de penser qui leur sont propres, à ces jugements qui représentent vis-à-vis d'elles-mêmes leur propre originalité, la perspective qu'elles se sont ouverte sur le monde & l'appréciation qu'elles en ont faite. Il leur arrive alors, dans l'inexpérience de leur jeunesse, ce qui arrive tous les jours aux esprits étroits & impuissants. Comme ils se sentent désarmés & se reconnaissent incapables de défendre leurs vues s'ils les risquaient dans le péril de la discussion, ils se donnent garde de les émettre ou même de les laisser soupçonner. Tant que leur pensée ne sort point de la sphère invisible de leur conscience, ils en jouissent en toute sécurité & en tout orgueil, sans que personne puisse les empêcher de se donner raison.

Vous voyez, Nathalie, que l'amour-propre féminin ne ressemble pas du tout au nôtre; nous avons la vanité plus batailleuse & plus conquérante. Il ne nous suffit pas, à nous autres hommes, de nous dire tout bas que, nous seuls, nous sommes dans le vrai, nous voulons encore à toute force le persuader au genre humain. Nous ne saurions demeurer en repos tant que nous n'avons pas essayé sur les autres la portée de nos idées.

Il n'en est pas de même pour la jeune fille. Son orgueil est plus intime & de plus facile composition. Elle écoute ce qu'on peut avoir à lui dire; elle l'accueille avec une déférence apparente, laquelle est assurément du meilleur goût. Elle se garde bien de provoquer l'insistance de son interlocuteur par une objection, fût cette objection à ses yeux cent fois fondée & cent fois légitime. Il lui suffit de se dire tout bas, dans son triomphe secret, qu'elle garde par devers elle des répliques toutes-puissantes & des démonstrations irréfutables.

La jeunesse a trop de confiance en elle-même pour apporter dans un entretien cet esprit de docilité & de bon vouloir qui permet d'utiliser à notre profit le savoir & l'expérience des autres. Cette indépendance de l'esprit se trouve provoquée en quelque sorte par le premier débordement de cette jeune volonté.

Il faut ici être fort indulgent & se rendre compte de ce qui se passe dans les jeunes filles. Elles ont si longtemps obéi sans mot dire, sans pouvoir faire une observation, ni différer d'une minute, qu'elles éprouvent une espèce de besoin de se déterminer par elles-mêmes & d'agir à leur guise. Quelles que soient la douceur & la tolérance qui les environnent, quelque léger que puisse être le joug du conseil & de la tendresse, il leur tarde de prendre possession d'elles-mêmes & de s'attester leur individualité & leur indépendance.

Cette liberté n'existe que dans des limites fort étroites. Tant que la jeune fille n'a point quitté le foyer domestique, aussi longtemps qu'elle demeure auprès de ses parents, elle se trouve, pour ainsi dire, comprise dans l'ordre général de la maison; elle en suit le mouvement comme malgré elle, à la façon des planètes secondaires qui se meuvent dans l'orbite d'un astre supérieur.

Trop bien élevées pour tenter aucune révolte, pour songer même à la résistance, les jeunes filles se contentent de se replier sur leur âme & d'y établir le règne de leur liberté par un certain esprit de critique & d'opposition dont elles ne laissent rien voir. Elles se gardent d'avouer que, de toutes les mesures qu'elles voient prendre ou des idées qu'elles entendent émettre, il en est bien peu qui obtiennent leur approbation ou seulement qui trouvent grâce devant leur sévérité. Elles finissent, sous prétexte de réserver leur jugement, par se faire des habitudes de critique, souvent de malveillance, qui troublent leur jugement, &, au lieu de leur assurer l'indépendance, leur ravissent l'impartialité.

Les jeunes filles se trouvent donc souvent dans cette situation singulière, que leurs actes & leurs pensées se donnent un perpétuel démenti. Vues par le dehors, elles paraissent résignées à suivre le courant; elles cèdent à ce qu'on leur conseille, & rentrent dans cette sorte d'uniformité un peu mécanique, d'une conduite à la fois sans initiative & sans responsabilité extérieure. Elles ne font aucune objection à ce qui se présente, & cèdent sans paraître avoir besoin ni de délibérer ni de se soumettre.

La vérité est pourtant que cette docilité & cette

résignation sont purement factices. Il se fait le plus souvent dans ces âmes fermées un travail intérieur ; il s'y livre des combats secrets.

Les actions les plus simples & les résolutions les plus courantes, les paroles les plus naïves, sont presque toujours examinées par elles avec une impitoyable dureté & jugées avec la dernière rigueur. C'est au moment même où le corps accomplit machinalement l'action demandée, qu'il se déchaîne dans cette âme comme un soulèvement & comme une tempête contre la prescription qu'elle accomplit.

C'est par là que je m'explique, Nathalie, ce fond de mélancolie & d'amertume, si visible dans un grand nombre de jeunes filles. Je dis visible pour quiconque veut se donner la peine de le discerner, & ne point se laisser induire en erreur par les fausses apparences du calme & de la paix.

Comprenez-vous bien, ma cousine, tout ce qu'une enfant doit perdre, par suite d'une attitude aussi peu raisonnable ? Pendant qu'elle s'imagine réserver son indépendance & maintenir par ce silence sa propre dignité, il se trouve qu'elle en vient malgré elle, au bout de peu de temps, à un esprit d'aigreur & d'hostilité dont elle a toutes les peines du monde à dissimuler les mouvements & à contenir l'explosion.

Le lamentable effet d'un pareil état de choses est de faire naître entre la mère & la fille une opposition sourde, une contradiction flagrante. Bien qu'elles paraissent s'accorder toujours, qui sait si, au fond, elles ne s'avouent pas séparément, de part & d'autre, qu'à le bien prendre, elles ne s'accordent presque jamais ?

Ajoutez que, dans ce conflit invisible, la jeune fille a pour complices de cette lutte inavouée la tendresse & l'esprit de sacrifice qui, dès le plus jeune âge, font des parents les victimes complaisantes de leurs enfants. Ces derniers savent bien, guidés par la malice humaine, mettre en usage, dès leurs plus tendres années & même dès leur berceau, les moyens les plus efficaces & même les plus cruels pour vaincre leurs parents. Il faut avoir entendu des petites filles de quatre ou cinq ans répéter dix, vingt, quarante fois de suite la même demande, avec une ténacité invincible & une insistance progressive, pour comprendre la faiblesse de la mère qui finit par céder & par consentir.

Il reste encore, en pleine adolescence, & malgré toute la raison des jeunes filles, quelques ressouvenirs de ces rapports entre une mère & sa fille. Cette dernière ne se fait pas toujours scrupule, sans prendre la peine de revenir à la bonne grâce & à la naïveté du petit enfant, d'emprunter à cette époque l'autorité de l'entêtement & des caprices. Elle a beau dissimuler avec toute l'habileté de son esprit, ses fantaisies & son obstination, elle n'en entreprend pas moins de les faire aboutir; & comme la tendresse du cœur maternel a perpétuellement les mêmes complaisances & au besoin le même héroïsme, il ne manque pas de familles où les jeunes filles finissent par imposer à leurs parents une sorte de servitude.

Je suis sûr, Nathalie, que vous me trouvez tout à la fois bien désenchanté & bien rude. Il vous semble que de telles analyses ne s'accordent point avec cette fleur de poésie dont le monde se plaît à couronner le front des jeunes filles. Si elles sont telles en effet que je les vois, elles ne sont guère au niveau de leurs devoirs & s'acquittent bien mal de leurs obligations.

Je ne veux ici d'autres juges qu'elles-mêmes.

Un temps est proche, ma cousine, où elles porteront sur leur conduite un blâme bien autrement sévère. Il va venir un jour où cette mère si méconnue, si délaissée, les quittera pour un monde meilleur ; elles se trouveront délivrées de ses conseils en même temps que privées de sa tendresse.

Alors, devenues peut-être épouses & mères à leur tour, elles commenceront seulement à comprendre quels trésors renfermait ce cœur où elles ont trop dédaigné de puiser, & combien de tendresses sont demeurées sans emploi dans cette âme où elles n'ont pas voulu pénétrer assez.

Je me suis souvent dit, Nathalie, qu'il faut, dans le monde des âmes comme dans les sphères politiques, distinguer deux espèces d'ordre & de paix ; cette tranquillité apparente, cette subordination & cette hiérarchie, purement extérieure, qui maintient toutes choses à leur place & procure au regard le spectacle d'une ordonnance satisfaisante ; puis cette autre discipline & cette autre subordination qui s'accomplit dans le monde intérieur de la volonté, de la conscience, de l'idéal. C'est là seulement, dans cette région invisible & supérieure, que se réalise l'ordre véritable. Pour les gouvernements par exemple, l'ordre de la rue n'est rien au prix du désordre & de la corruption des âmes. Eh bien ! lorsque je rencontre partout tant de mères & tant de filles entre lesquelles aucun nuage ne paraît s'élever, qui gardent entre elles des rapports décents & tendres en apparence, il m'est bien permis de me demander si la fille ne dérobe pas, comme je l'ai vu souvent, la possession de son cœur à sa pauvre mère, si, le jour où l'enfant se verra orpheline, elle ne reconnaîtra pas trop tard, avec le bien qu'elle a perdu, l'injustice qu'elle a commise.

Votre affectionné cousin,

ANTONIN RONDELET.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs

LA MAISON

PAR LE DOCTEUR FONSSAGRIVES.

Une mère de famille, ministre de l'intérieur dans son modeste royaume, doit posséder une certaine variété de connaissances qui ne s'enseignent pas au pensionnat. Elle est le premier médecin de ses enfants, elle ne peut ignorer les lois de l'hygiène, la cuisine ne saurait lui être étrangère; il faut qu'elle possède les finances; elle connaîtrait un peu les lois qui concernent les contrats, les ventes, les marchés, qu'elle n'en serait que plus digne d'éloges; l'architecture ne lui serait pas inutile, car la salubrité & la commodité dépendent beaucoup de l'agencement intérieur de la demeure qu'on s'est choisie, &, à défaut des connaissances acquises, il faut au moins consulter les bons livres écrits sur la matière que l'on veut approfondir. Il en est peu d'aussi complets & d'aussi agréables à la fois que l'ouvrage consacré par un médecin éclairé à la *maison*, notre maison à tous, la petite patrie dans la grande, le nid où s'élèvent les enfants, la ruche où le mari & les fils travaillent; l'asile où les vieillards se reposent, pensent & prient.

« Étudier la maison dans le temps & dans l'espace, c'est-à-dire au point de vue archéologique & géographique; montrer les relations pratiques qui lient le choix d'un climat, d'une ville, d'un quartier, d'une rue, à celui d'une maison ou d'un appartement; — faire la topographie hygiénique du logement, c'est-à-dire traiter de la distribution, de l'appropriation de ses diverses pièces, de leur communication entre elles; indiquer l'influence fâcheuse de l'humidité & du méphitisme intérieur des maisons; — énumérer les moyens pratiques de corriger ces causes de viciation aérienne; — étudier l'influence de l'éclairage naturel & de l'éclairage artificiel; passer en revue les principaux procédés de chauffage & de réfrigération de l'air; — enfin signaler à l'attention les causes d'importunité domestique & les moyens de les écarter; tel est le cadre dans lequel l'auteur a renfermé les sujets extrêmement variés qui se présentaient à son étude. »

Nous emprunterons à l'auteur ses réflexions sur la chambre à coucher; elles sont particulièrement utiles & pratiques. « Quatre conditions de santé doivent être recherchées ici : l'absence du bruit, le renouvellement facile de l'air & l'accès du soleil, un cubage suffisant & peu d'encombrement.

» J'insiste sur la nécessité, surtout dans les grandes villes, de garantir la chambre où l'on dort contre les bruits de la rue. Les initiés y laissent toujours une partie de leur sommeil, & les néophytes y dorment peu ou point. Quant au renouvellement de l'air, il est de nécessité absolue, & si les chambres à coucher n'étaient drainées en permanence par leur tuyau de cheminée, on verrait s'accentuer sous une forme expressive tous les effets du méphitisme.

» Il semble que le soleil soit pour une chambre à coucher un hôte importun, & l'on s'occupe peu de lui chercher une exposition au moins convenable. Une chambre ne peut être salubre lorsqu'elle ne reçoit pas directement, & à certaines heures, l'influence vivifiante du soleil. Le proverbe italien : *Là où le soleil n'entre pas le médecin entre*, est surtout applicable aux chambres à coucher. D'ailleurs, elles ne servent pas seulement pour le repos nocture : elles deviennent aussi des chambres où se font les maladies & se préparent les convalescences, & si elles sont froides & mal éclairées, on ne se tire bien ni de l'une ni de l'autre de ces épreuves.

» Il faut que la chambre à coucher soit spacieuse, afin que la température ne s'en élève pas trop la nuit, & que le méphitisme par encombrement ne puisse s'y produire. Les lampes & les bougies brûlent aussi l'air d'une chambre à coucher; par bonheur, l'air vicié est entraîné rapidement par le courant ascensionnel qui s'établit dans la cheminée, & un air frais & relativement pur afflue par les fissures des portes & des fenêtres. On peut affirmer que la cheminée rend plus de services à l'hygiène par son rôle de ventilation que par son office de moyen de chauffage, & l'on doit en conclure que les poêles & les calorifères, dont le tuyau de section étroit ne peut conduire au dehors qu'une colonne d'air d'un volume insuffisant, sont inhabiles à jouer le rôle purificateur d'une cheminée. Il faut conclure de ceci que le *devant de cheminée* est un engin anti-hygiénique qu'il faut consigner à la porte de la chambre à coucher... L'al-

côve, circonscrivant dans l'atmosphère commune un cube d'air confiné, doit être considérée comme malsaine. Cette épithète est trop douce pour ces alcôves fermées par des portes tapissées ou lambrissées, & à l'aide desquelles on dissimule un lit & l'on donne au besoin à une chambre à coucher les apparences d'une pièce de réception. L'humidité & les miasmes trouvent dans ce réduit un abri où ils se confinent.

» Le bien-être & l'hygiène sont d'accord pour réclamer des couvertures légères, sauf à en accroître le nombre. Elles interceptent entre elles une couche d'air qui est mauvaise conductrice du calorique, & elles réchauffent sans accabler par leur poids. L'édredon est une superfluité dangereuse; les couvertures légères, interceptant entre deux doubles une couche mince de cette soie effilée que le luxe du costume cède à l'utilité domestique, remplit le même office de préservation contre le froid & avec plus de légèreté... Les rideaux de lit ne valent pas grand'chose & l'hygiène les voit de mauvais œil. Ils créent, en effet, dans l'atmosphère déjà trop confinée de la chambre une atmosphère circonscrite & stagnante, une sorte d'alcôve de perse, de mousseline ou de damas. La chambre à coucher a des annexes, ce sont les cabinets de toilette. L'hygiène doit surveiller, d'une façon particulièrement attentive, ces dépendances généralement étroites, peu éclairées & rendues humides par l'eau qui y est consommée. Ces cabinets ne doivent jamais avoir de porte, mais communiquer avec la chambre à coucher par des portières, de façon à ce que l'air n'y séjourne pas; les vêtements & le linge souillé qu'on y renferme rendent plus urgente la précaution de ne pas emprisonner leur atmosphère... »

Tout serait à citer dans ce livre utile: ce qui concerne la cuisine, les logements des domestiques, les chambres d'enfants, l'escalier, la ventilation par les fenêtres, le chauffage, l'éclairage; nous empruntons quelques lignes à ce dernier article :

« Je ne sais qui a dit qu'un enfant dont le visage est bien nettoyé est la gloire de sa mère. Une lampe qui fonctionne bien, & pour le temps qui lui est assigné, est aussi l'un des éléments de cette gloire domestique, si radieuse & si humble en même temps. Ici pas de délégation : la lampe est un instrument délicat, qui demande à être manié par des mains délicates. Si l'on veut que ce soleil de l'intimité domestique éclaire d'une lumière douce et uniforme le peuple enfantin qui gravite *in circuitu mensæ*, pendant les bonnes lectures des soirées d'hiver, il faut qu'on le prépare et qu'on l'allume soi-même. Les Martines qui mettent la main à cette besogne intime s'en tirent d'ordinaire assez mal. Lampe fumeuse, femme négligente.

» L'intensité de la lumière est affaire d'hygiène autant que d'économie domestique. S'il y a inconvénient à travailler dans un local insuffisamment éclairé, ce qui entraîne de la myopie & de la fatigue oculaire, il n'y en a pas moins à recevoir une lumière trop vive.

» Il en est de la rétine comme des papilles nerveuses de la langue: que celles-ci soient habituellement excitées par des aliments de trop haut goût, elles trouveront fades les saveurs ordinaires; de même trop de lumière affadit la rétine et l'invite à chercher une clarté de plus en plus vive. Il y a là, comme dans le jeu de tous nos organes, une modération qui est l'indispensable condition de leur fonctionnement régulier... » L'auteur insiste, en parlant des veillées, sur les vieux proverbes de nos aïeux : — Une heure de sommeil avant minuit vaut deux heures après. — Le lever tôt conserve la santé & la sainteté. — Lever à cinq, coucher à neuf, font vivre d'ans nonante-neuf. Mais la sagesse des nations aura-t-elle raison de la folie du siècle?

Ajoutons encore un mot sur les lampes, il sera tout à fait pratique.

« La lampe remplit l'atmosphère de la pièce d'un charbon impalpable qui se retrouve dans le produit de la sécrétion des bronches, ce qui ne saurait être considéré comme inoffensif, même par les bien portants. A plus forte raison faut-il épargner cet inconvénient aux personnes dont les bronches sont irritables, qui sont en proie à des accès d'asthme, à celles qui ont les paupières enflammées, & surtout à celles qui ont une irritation chronique de la gorge, & qui vont tous les ans demander aux eaux de Cauterets une guérison toujours lente à venir. Ce n'est certainement pas l'unique cause de cette maussade infirmité, mais elle y trouve un motif incessant d'aggravation. Raison de plus pour veiller au choix et au bon état des appareils d'éclairage.

» Voici quelques règles pour empêcher les lampes de fumer. Une lampe fume dans les circonstances suivantes :

» 1° Lorsque l'huile qui l'alimente est de mauvaise qualité, & qu'elle encrasse et obstrue, par les matières qu'elle renferme, l'intervalle des deux cylindres métalliques dans lesquels est logée la mèche.

» 2° Lorsqu'un nettoyage incomplet a amené le même résultat par l'introduction des fragments de mèche carbonisée.

» 3° Lorsqu'on a négligé de remonter à temps le ressort, et que l'ascension de l'huile se fait d'une manière insuffisante.

» 4° Quand la cheminée en verre n'est pas assez élevée pour amener un tirage convenable.

» 5° Quand la mèche n'a pas été coupée d'une manière uniforme, l'huile, se répandant par capillarité dans la mèche, est interceptée avant son arrivée aux dentelures saillantes; celles-ci se consument en répandant une odeur désagréable & en formant autant de points rouges, qui coupent l'uniformité de la flamme.

» 6° Lorsque la mèche est trop levée, l'air de la cheminée n'étant plus suffisant alors pour entrete-

nir la combustion d'une surface de mèche étendue & l'huile n'arrivant pas jusqu'au sommet de la partie carbonisée de la mèche. »

» 7° Lorsque la mèche est vieille, quand les tubes capillaires de son tissu sont obstrués en partie & ne donnent plus passage à l'huile. »

Pardon de ces humbles détails, mais ils importent à la santé & au bien-être, & on ne les trouvera pas inutiles.

Nous voudrions encore citer le chapitre des *odeurs* bonnes & mauvaises, souvent dangereuses toutes les deux, celui de l'*assainissement*, celui qui traite des *parasites*, depuis les mouches jusqu'aux scorpions, & tant d'autres, qui approfondissent des questions d'hygiène domestique. Ce livre tend à améliorer la maison, à faire aimer la maison, & sous des conseils matériels, il cache un sentiment moral, l'amour de la famille & le goût du foyer.

Recommandable à tous les titres, nous espérons qu'il fera son chemin dans le monde, & qu'il y propagera des connaissances précises, des notions salutaires & surtout cet excellent esprit dont il est animé (1). Le docteur Fonssagrives a publié un traité sur l'*Hygiène des jeunes Filles*, qu'on ne peut trop recommander aux mères de famille.

M. Bourdon.



HENRI DE L'ESPEE

PAR LA COMTESSE DE MIRABEAU (2).

« Parmi les crimes de la Révolution de 1871, il en est un qui rappelle d'une manière particulièrement féroce les crimes de 1793, & à côté de l'héroïque figure de monsieur de l'Espée se dressent, en un lointain souvenir, les ombres sanglantes du comte de Belzunce, du vaillant Des Iles, de la princesse de Lamballe, & de tant d'autres victimes de la cruauté du peuple.

» Monsieur de l'Espée est mort comme la noblesse française savait mourir sur l'échafaud. Cerné de toutes parts par une populace en furie, son regard calme, miroir de son âme franche et forte, ne s'est pas baissé devant les menaces des assassins. Il a vu monter le flot hideux qui allait l'engloutir & il n'a pas reculé ; d'un mot il pouvait sauver sa vie, mais ce mot était indigne de lui & il ne l'a pas prononcé. »

Nous empruntons ces lignes au début de l'éloquente brochure de madame de Mirabeau. Cette brochure est un *memento* énergique & touchant qui doit rappeler à la mémoire légère des Français les crimes de la Commune, & parmi ces forfaits, un des plus odieux, l'assassinat du courageux préfet de la Loire, du soldat intrépide qui se distingua durant le siége de Paris, & que ses exploits auraient dû rendre sacré, si les Peaux-Rouges qui ont gouverné Paris & dominé Lyon & Saint-Étienne, connaissaient la signification de ce mot & avaient l'habitude de reculer devant la vertu.

D'autres ont esquissé la vie militaire de monsieur de l'Espée. Madame de Mirabeau a dépeint ses qualités personnelles, son intelligence, son amour du travail, sa foi, son amour de la famille, & enfin, sa vaillance devant la mort.

Il a refusé de proclamer la Commune à Saint-Étienne, il est mort victime de sa fidélité aux lois.

Cette courte & tragique histoire est dite avec beaucoup d'âme ; nous connaissions le charmant esprit de madame de Mirabeau, maintenant nous admirons son cœur.

M. B.

(1) Un beau volume in-12, à Paris, chez Delagrave, 58, rue des Écoles.— Prix : 3 fr. 50.

Nota. — *Quand nous n'indiquerons pas le prix des livres que nous analysons, c'est que ce prix nous est inconnu; nos lectrices, au lieu de s'adresser à nous pour le connaître, doivent écrire à l'éditeur, dont nous donnons toujours l'adresse.*

(2) A Nancy, imprimerie Gustave Crépin.



MONSIEUR ET MADAME DE BAUDRICOURT

(FIN)

IV

LE SACRIFICE.

Pendant ces quatre années, la faible santé de la baronne n'avait cessé de décliner encore; si lentement néanmoins que c'était à peine si elle-même s'en apercevait, lorsque tout à coup la maladie fit de tels progrès, que madame de Bréval, prévenue par dépêche télégraphique, fut frappée d'épouvante à la vue du changement qui s'était opéré chez sa belle-sœur. Les meilleurs médecins du pays, appelés en consultation, n'osèrent donner que peu d'espoir.

Au milieu de l'affliction profonde de la famille, ce fut la malade qui conserva le mieux sa présence d'esprit ; elle consola les siens, se recueillit devant Dieu, &, pesant dans son cœur à la clarté nouvelle que les approches de la mort y avaient fait surgir toutes les circonstances de sa vie passée, elle les examina scrupuleusement, comme un juge intègre qui ne se laisse point séduire par l'éloquence des avocats ; puis elle demanda son confesseur & reçut les derniers sacrements avec le calme & la résignation d'une fervente chrétienne. Ce devoir accompli, elle appela sa fille auprès d'elle, & d'une voix très-faible, mais qui empruntait à la gravité des circonstances une solennité singulière :

« Mon enfant, lui dit-elle, je t'ai aimée plus que moi-même & de toutes les forces de mon âme; mais je crains à cette heure d'avoir été égoïste dans mon amour, &, par excès de tendresse, de t'avoir engagée dans une fausse voie, car, si je meurs bientôt, comme c'est probable... »

Un sanglot mal contenu interrompit la malade.

« Il faut bien que tu te fasses à cette idée, ma pauvre enfant, reprit-elle avec une douce résignation. Madame de Bréval, ton unique parente, vivant chez son fils & sa belle-fille, ne saurait t'offrir qu'un asile momentané; que deviendrais-tu seule au monde ? J'aurais dû prévoir ma fin & t'assurer une protection qui pût t'accompagner dans la vie, au lieu de te détourner du mariage dans la crainte d'être moins aimée ; c'est là mon grand remords ; aide-moi, ma chérie, à réparer cette faute : prends un mari digne de toi pour que je puisse mourir tranquille.

— Chère maman, dit Ermance toute en larmes, si l'une de nous était coupable, ce que je ne puis croire, ce serait moi assurément, car tous mes refus sont venus librement de ma part; mais s'il faut que je me marie pour tranquilliser votre conscience & vous prouver ma tendresse, vous n'avez qu'à choisir vous-même celui que vous croirez me convenir, & je l'accepterai sur-le-champ, qu'il soit vieux, qu'il soit laid, peu importe, je ne mets à mon obéissance qu'une condition, c'est qu'il me laissera vivre auprès de vous tant que Dieu me fera la grâce de vous conserver ici-bas. »

La malade attira sa fille dans ses bras, &, faisant le signe de la croix sur son front :

« Que Dieu te bénisse! » dit-elle.

Puis, laissant retomber sa tête sur son oreiller, elle dormit paisiblement quelques heures.

Lorsqu'elle se réveilla de ce sommeil réparateur, mademoiselle de Fontvilliers & madame de Bréval priaient à côté de son lit.

« Va te reposer quelques instants, dit-elle à Ermance, & laisse-nous seules. »

La baronne raconta alors à sa belle-sœur l'entretien qu'elle avait eu avec sa fille.

« C'est maintenant sur vous que je compte, dit-elle, pour trouver un mari aussi rapproché que possible de la perfection que je voudrais rencontrer; vous connaissez beaucoup de monde, j'ai confiance entière dans votre bon jugement, dans votre affection pour ma fille ; dirigez-nous donc dans cette grande affaire que je demande à Dieu de voir conclure avant ma mort ; mais agissez sans retard, car le temps presse.

— J'espère que non, répondit madame de Bréval, puisque vous voilà toute reconfortée & beaucoup mieux que ces jours derniers ; mais pour vous satisfaire le plus tôt possible, je vous dirai, chère sœur, que parmi les jeunes gens de ma connaissance en position de songer au mariage, il y en a trois qui pourraient convenir à notre chère Ermance. Le premier est le baron d'Estar, le second un comte de l'empire, très-riches l'un & l'autre en qualités physiques & morales, & en belles terres aussi ; quant au troisième, le plus agréable, suivant moi, vous l'avez connu enfant; c'est André de Baudricourt, notre neveu à la mode de Bretagne & dont je ne saurais dire trop de bien: un beau & joyeux garçon, capitaine de cavalerie & décoré pour action d'éclat, un peu moins bien partagé que les deux autres du côté de la fortune, mais possédant encore un joli patrimoine.

— André, dont la pauvre mère m'avait donné tant de preuves d'amitié, répondit la baronne ; comment n'avais je point encore pensé à lui !

— C'est que jusqu'à présent vous ne pensiez à personne, répondit en souriant madame de Bréval.

— Ce n'est que trop vrai, reprit la malade, & je me le reproche sincèrement ; mais êtes-vous sûre qu'André songe au mariage ?

— Je dois le croire au moins, puisqu'il m'a prié plusieurs fois de lui chercher une femme; je vous avouerai même, en toute humilité, qu'il m'avait jadis parlé d'Ermance, & que la presque certitude où j'étais alors de le voir refusé, comme tant d'autres, m'avait portée à le détourner de ce projet; mais, si vous le permettez, ma sœur, je vais lui écrire aujourd'hui même, afin de sonder ses intentions.

— Non-seulement je le permets, mais je le désire vivement, agissez comme vous l'entendrez, je m'en rapporte entièrement à vous. »

Trois jours après, madame de Bréval entrait triomphante dans la chambre de sa belle-sœur.

« Voici la réponse d'André, dit-elle : il est enchanté de ma lettre & ne demande pas mieux que d'essayer de plaire à sa cousine. »

Madame de Fontvilliers fit appeler sa fille.

« Nous espérons t'avoir trouvé un bon mari, lui dit-elle.

— Pourvu qu'il vous convienne, maman, je suis prête à l'épouser, répondit Ermance.

— Je vais d'abord te montrer sa photographie, mignonne, dit madame de Bréval.

— C'est inutile, ma tante, je ne veux pas la voir.

— S'il allait te déplaire, par hasard, reprit-elle en souriant, car elle se croyait sûre du contraire.

— Je l'épouserais tout de même.

— Ce n'est point ainsi que je l'entends, ma chérie, interrompit la mère, car c'est ton bonheur que nous cherchons, & celui qui nous paraît le plus propre à l'assurer est ton cousin de Baudricourt, un homme honorable sous tous les rapports.

— Cela me suffit, » répondit Ermance d'un ton ferme, mais sans pouvoir s'empêcher de pâlir.

Elle avait vaguement entendu parler dans son enfance d'un certain marquis de Baudricourt, homme d'esprit & de cœur, mais un original dont on citait les bons mots & les excentricités & aussi la laideur, la taille exiguë & la tournure disgracieuse; elle ne se connaissait pas d'autre parent de ce nom.

« Quand viendra-t-il ? demanda-t-elle.

— Dans quelques jours sans doute.

— C'est bien, je vais m'occuper de ma toilette de noce, » reprit la jeune fille avec un sourire forcé.

Puis elle alla s'enfermer dans sa chambre pour se recueillir devant Dieu, & se livrer sans témoins à l'émotion douloureuse qu'elle éprouvait.

« Ainsi donc le sort en est jeté, se disait-elle; dans un mois, je serai mariée, je ne m'appartiendrai plus! adieu ma liberté, mes doux rêves d'avenir, mes plaisirs de jeune fille; je serai la chose d'un autre, d'un original que je n'aimerai jamais! Eh bien! tant mieux, après tout! C'est pour maman que je l'épouse, & plus il sera laid, maussade & ennuyeux, plus le sacrifice sera grand. Puis-je trop faire pour cette mère chérie, qui a tant fait pour moi! »

Les âmes généreuses s'exaltent aisément par la pensée du sacrifice. Ermance se livra donc toute entière à ce bonheur douloureux de se dévouer à un être aimé; l'imagination lui venant en aide, elle se créa de son futur époux un portrait fantastique qui n'avait rien de séduisant; il fut tour à tour à ses yeux un monstre, un barbe-bleu, un tyran jaloux & cruel, ainsi que l'époux de Geneviève de Brabant. Alors, comme la fille de Jephté, elle s'attendrit sur elle-même & pleura son destin; mais, victime résignée, elle n'en persista pas moins dans son sacrifice volontaire, & pria madame de Bréval de s'occuper immédiatement du trousseau, du contrat & de toutes les affaires à régler, afin, disait-elle, de ne pas retarder, par ces vulgaires détails, une cérémonie qui devait apporter à sa chère maman la plus grande joie qu'elle pût lui procurer encore. En présence de madame de Fontvilliers, Ermance se montrait calme, souriante, enjouée même quelquefois, lorsque la santé de sa mère lui paraissait s'améliorer; mais ses yeux battus, ses tressaillements nerveux, le nuage répandu sur son front accusaient bien souvent ses tristes pensées.

Huit jours s'écoulèrent, & M. de Baudricourt n'avait point encore paru; la malade s'en inquiétait, et madame de Bréval en était surprise; quant à Ermance, elle ne savait si elle devait s'en réjouir ou s'en affliger; d'un côté, c'était un répit qu'elle appréciait; de l'autre, elle n'était pas fâchée de juger bientôt en connaissance de cause de l'étendue de son sacrifice.

Enfin, par une triste matinée d'automne, pendant que les nuages amoncelés dans le ciel jetaient sur la campagne une teinte grisâtre d'une ennuyeuse uniformité, & qu'une pluie continue, tombant en gouttelettes fines et serrées, détrempait les chemins, une voiture de louage, traînée par deux chevaux étiques, parut au bout de l'allée.

« Voici le docteur sans doute, dit miss Harlow, qui travaillait près de la fenêtre.

— Ce n'est point le cabriolet du docteur, » répondit Ermance en jetant un coup d'œil dans l'avenue.

Madame de Bréval s'approcha à son tour, examina la voiture qui avançait lentement, &, se penchant vers la jeune fille :

« C'est sans doute celui que nous attendons, dit-elle, je vais descendre pour le recevoir. »

Ermance et miss Harlow collèrent leur visage contre les vitres avec une curiosité bien naturelle.

Le véhicule s'arrêta bientôt, &, au lieu du vieillard disgracieux que mademoiselle de Fontvilliers s'attendait à voir paraître, un grand & beau garçon sauta lestement par la portière, courut à madame de Bréval qui l'attendait sur le perron, & l'embrassa sur les deux joues; puis, lui ayant offert joyeusement le bras, tous deux entrèrent au château.

« Oh! le bel homme! dit miss Harlow en serrant la main de mademoiselle de Fontvilliers, quelle bonne mine & quelle tournure distinguée! Madame de Bréval avait raison d'en faire l'éloge, c'est bien le mari qu'il vous fallait, mon amour! »

La jeune fille gardait le silence, immobile & comme éblouie par une vision imprévue. Certainement ce beau jeune homme ne pouvait être l'original marquis qu'elle supposait lui être destiné, mais qui était-ce donc alors ?

Bientôt madame de Bréval vint elle-même éclaircir tous ses doutes.

« Mon enfant, dit-elle, pensez-vous que notre chère malade puisse recevoir votre cousin, André de Baudricourt? »

La jeune fille, ainsi interpellée, parut comme réveillée d'un songe.

« Je ne sais, balbûtia-t-elle, maman reposait tout à l'heure; miss Harlow aura la bonté d'aller la prévenir.

— Et vous, chère enfant, de jeter un petit coup d'œil sur votre miroir & de soigner votre toilette, comme l'a fait de temps immémorial toute jeune fille qui attend son prétendu, » dit la tante en souriant.

Demeurée seule dans sa chambre, & tout en mettant machinalement à profit le conseil un peu ironique qu'elle venait de recevoir, mademoiselle de Fontvilliers sentait tout son sang affluer à son cœur; d'indéfinissables sentiments de joie & de

tristesse s'agiter tumultueusement dans son âme. Elle n'était donc point condamnée à devenir la femme du monstre de laideur que son imagination s'était forgé si gratuitement : mais si son prétendu était jeune, beau, aimable même peut-être, où était le dévouement ? où était le sacrifice ? Et cependant, à moins qu'on ne trouvât en lui, joints à la beauté poétique qui seule pouvait la charmer, cet esprit chevaleresque, cette distinction exquise, ce rare mélange de force, de grâce & de majesté, qualités qu'elle rêvait depuis longtemps, son mariage ne serait plus qu'une de ces unions vulgaires qu'elle avait dédaignées jusqu'alors, & ne risquerait-elle pas de souiller ses ailes d'ange ?

Elle en était là de ses réflexions, lorsque miss Harlow vint l'appeler de la part de sa mère.

« Monsieur de Baudricourt est-il dans la chambre de maman ? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Oui, mon amour, & vous allez voir comme il est charmant, ce jeune homme !

— O mon Dieu ! » dit Ermance en levant vers le ciel, comme une victime résignée, ses yeux chargés de larmes.

Et de cette démarche de sylphide, par laquelle ses pieds mignons semblaient à peine effleurer le parquet, elle se dirigea vers la chambre à coucher de madame de Fontvilliers.

Quinze jours après, André de Baudricourt, très-content de son sort, devenait l'époux d'une femme charmante qui lui apportait une fortune considérable ; madame de Bréval se réjouissait beaucoup d'avoir arrangé un mariage si bien assorti, devant assurer le bonheur d'un neveu & d'une nièce qu'elle aimait également ; & la baronne répétait du fond de son cœur le *nunc dimittis* du saint vieillard Siméon. Ermance seule, déguisant de son mieux le désenchantement de son âme, se repaissait en son for intérieur de sa douleur chimérique.

V

FAUTE DE S'ENTENDRE.

Un mois ne s'était point entièrement écoulé depuis le jour du mariage, lorsque madame de Fontvilliers rendit le dernier soupir. Elle s'éteignit doucement, sans agonie & presque sans souffrance, en bénissant les nouveaux époux, & bien tranquille à leur sujet ; son doux visage conserva même dans la rigidité cadavérique une expression consolante de calme & de bien-être, qui témoignait des sentiments de résignation & de confiance avec lesquels son âme purifiée s'était élevée vers le ciel.

Ermance pleura sa mère comme les mères pleurent leurs enfants, sans vouloir être consolée. En vain André essayait-il d'y parvenir, ses efforts maladroits manquaient le but & irritaient la blessure qu'il cherchait à cicatriser.

« C'est un grand malheur, répétait-il de temps à autre avec quelques légères variantes, un grand malheur vraiment, car la baronne était une excellente femme, & je partage vos regrets ; mais il faut se faire une raison, ma chère amie, les enfants survivent généralement à leurs parents ici-bas, comme ceux-ci ont succédé à leurs père & mère, c'est la loi de la nature, rien n'est stable sur la terre, les hommes pas plus que les choses ; il ne faut donc pas vous désoler au point d'en perdre le sommeil & l'appétit, & de tomber malade à votre tour, ce qui ne serait bon ni pour vous ni pour moi. Cherchez à vous distraire, promenez-vous, achetez tout ce qui vous plaira & donnez-vous du bon temps. »

Dans le but d'être agréable à sa jeune femme, il rendit à la dépouille mortelle de sa belle-mère tous les honneurs que peut comporter la cérémonie de somptueuses funérailles ; il y fut très-digne & très-convenable, & il fit élever à madame de Fontvilliers un magnifique tombeau. Pensant ensuite avoir accompli tous ses devoirs de gendre, Baudricourt secoua la tristesse du grand deuil comme on rejette un vêtement gênant & reprit son humeur joyeuse, car il n'aurait pu vivre plusieurs mois de cette vie grave & mélancolique, à laquelle il avait cru convenable de s'astreindre dans les premiers jours. Sa nature légère & expansive avait besoin de mouvement & de plaisirs, &, voyant que sa femme, enfermée dans son chagrin, n'en adoucissait en rien l'expression, il crut pouvoir chercher quelques distractions extérieures. Il fit deux ou trois visites dans le voisinage, accepta une partie de chasse, & passa trois jours loin d'Ermance, qui, se trouvant blessée de sa manière d'agir, se dit qu'André n'avait pas de cœur & n'était pas digne d'être aimé.

Trop fière ou trop timide peut-être pour adresser des reproches à son mari, madame de Baudricourt ne se vengea que par une froideur glaciale de ce qu'elle appelait ses mauvais procédés, évitant soigneusement l'explication qu'avec sa franchise naturelle il aurait voulu lui donner, & affectant à son égard une indifférence telle qu'André crut bientôt y apercevoir des symptômes d'antipathie. Ce fut une triste découverte, mais il n'était pas homme à s'appesantir longtemps sur une pensée pénible.

« Après tout, se dit-il, ce n'est point ma faute si ma femme ne ressemble à aucune autre, si elle veut vivre claquemurée dans sa maison, comme une religieuse dans son cloître, & si son esprit, toujours dans les nuages, ne peut comprendre les réalités de la vie. Que chacun de nous soit heureux à sa manière, nous ne serons pas le premier ménage ainsi séparé de cœur & d'inclinations, & nous ne serons pas le dernier, je pense ! »

Après cette réflexion philosophique, il monta à cheval, & alla faire visite à madame d'Aullon, une jeune élégante un peu folle, un peu légère, beaucoup moins belle qu'Ermance, mais plus gaie & plus amusante.

Quelque simple & naïve que fût miss Harlow, elle ne put s'empêcher de remarquer la froideur toujours croissante qui existait dans le jeune ménage, elle en fut à la fois surprise & affligée ; ce n'est point ainsi que la bonne miss aurait voulu vivre avec William, s'il n'était pas mort avant d'avoir serré les nœuds de l'hyménée. Ne sachant comment s'y prendre pour établir la bonne intelligence entre le mari & la femme, elle n'imagina rien de mieux que de vanter sans cesse à madame de Baudricourt la beauté & l'humeur joviale de son mari, ce qui produisait précisément un effet contraire à celui qu'elle cherchait à obtenir. Quant à André, il écoutait à peine la gouvernante lorsqu'elle élevait aux nues la grâce, la bonté, la sensibilité d'Ermance; il était d'ailleurs si occupé de chasses, de visites, de promenades dans la forêt, de plaisirs de toutes sortes, qu'il passait bien peu de temps au château, & ne s'apercevait même point du changement qui s'opérait chez sa femme, dont les joues maigrissaient à vue d'œil.

C'est ainsi que s'écoulèrent les huit premiers mois de ce singulier mariage, dont la défunte baronne avait espéré tant de bonheur pour son enfant. Plongée dans un chagrin d'autant plus vif qu'elle faisait plus d'efforts pour en contenir l'expression, la pauvre Ermance passait de longues heures de solitude à comparer la pure & ineffable tendresse de sa mère à l'amour égoïste d'André, & à regretter le temps où la baronne l'entourant de soins & d'affection, volait au devant de ses moindres désirs, approuvant toutes ses actions, l'admirant sans réserve, n'ayant pas au monde de plus grand souci que celui de deviner ce qui serait agréable à sa chère enfant.

Cette idolâtrie de madame de Fontvilliers pour sa charmante fille, quoique ayant pour objet une de ces natures d'élite, beaucoup moins sujette que les autres à abuser de la faiblesse maternelle, avait eu cependant le grave inconvénient de rendre très-difficile la tâche d'un mari : quel serait l'homme assez aimant, assez délicat dans son amour, assez oublieux même de sa responsabilité, de sa dignité de chef de famille, pour se dévouer complètement au bon plaisir de l'enfant gâtée, habituée dès le berceau à voir tout céder à ses caprices? Les parents idolâtres de ces aimables créatures — & le nombre en est grand de nos jours — ne songent point assez aux résultats de leur conduite, car ils préparent presque fatalement le malheur de leur fille ou de leur gendre, si ce n'est de tous deux à la fois.

L'hiver approchait à grands pas, les arbres perdaient leur parure, le ciel était gris, sans chaleur & sans transparence ; c'était le moment où les riches élégants abandonnent la campagne pour aller chercher dans les grandes villes les fêtes & les plaisirs du monde; madame d'Aullon devait partir bientôt, & bon nombre de ses voisins faisaient aussi leurs préparatifs de départ.

« Allez-vous passer tout l'hiver à Pontvallour? demanda la jeune femme au bel André; venez comme nous à Paris, ce sera plus amusant.

— Madame de Baudricourt ne s'en souciera probablement point à cause de son grand deuil, dit-il.

» Le deuil d'une mère doit se porter strictement, j'en conviens, dit la tentatrice, mais un gendre n'y est pas tenu si rigoureusement.

— Le fait est que le pays sera bien triste quand vous n'y serez plus, madame; cependant je ne puis m'éloigner ainsi sans motif sérieux.

— Vous n'avez donc point quelque affaire dans la capitale?

— Mais si fait, à présent que j'y pense : mon notaire à consulter pour un placement d'argent d'une assez grande importance, & puis quelques emplettes indispensables, une calèche neuve pour ma femme, qui en a envie, je crois.

— J'en étais sûre, un homme comme il faut ne saurait passer une année tout entière hors de la grande ville, ne fût-ce que pour remonter sa garde-robe. »

Le soir de ce même jour, André annonçait à Ermance qu'il serait obligé d'aller à Paris pour affaire indispensable.

« Serez-vous longtemps absent? lui demanda-t-elle froidement.

— Une quinzaine de jours au moins, &, si vous le permettez, ma chère, j'emmènerai Jeannille avec moi, c'est un garçon honnête & intelligent, dont je suis très-satisfait. »

Jeannille était un orphelin recueilli tout enfant par madame de Fontvilliers, ainsi que Marceline, sa sœur aînée; tous deux étaient restés au château où elle était devenue cuisinière et lui valet de chambre.

Ce ne fut pas sans verser des larmes que le frère & la sœur se séparèrent pour la première fois, quoique la perspective de ce voyage sourît beaucoup au jeune garçon.

« Je t'écrirai souvent, dit-il à Marceline, & puis Monsieur a promis que nous reviendrions bientôt.

— J'espère que vous me donnerez de vos nouvelles & de celles de ma tante de Bréval, dit Ermance à son mari au moment où il allait monter en voiture.

— Je n'aurais garde d'y manquer, » répondit-il en lui baisant la main.

Ce fut Jeannille qui tint le premier sa promesse.

« Comme c'est beau, Paris, écrivait-il à sa sœur,
» Châtellerault n'est qu'une bicoque en comparai-
» son ; imagine-toi de grandes rues, éclairées toute
» la nuit, de hautes maisons comme tu n'en as
» jamais vues, des boutiques en veux-tu en voilà,
» toutes plus jolies les unes que les autres, & du
» beau monde partout, que c'est à vous en faire
» tourner la tête. Nous sommes logés dans un
» grand hôtel tout doré, tout garni de meubles de
» prix; eh bien! tu me croiras si tu le veux, Mar-
» celine, rien de tout cela ne me plaît autant que

» le château et ma petite chambre près de ta cui-
» sine. Monsieur doit avoir beaucoup à faire ici,
» car il ne rentre jamais qu'après minuit, & sou-
» vent à trois ou quatre heures du matin; & moi
» je me dis : Tant mieux, plus il travaille, plus tôt
» il aura fini ses affaires, & plus tôt je retournerai
» près de ma chère sœur, que j'embrasse tendre-
» ment.

» JEANNILLE. »

Marceline vint toute joyeuse porter cette lettre à sa maîtresse, qui ne put s'empêcher de soupirer en la parcourant.

Deux jours après, elle en recevait une de Baudricourt.

Il n'avait point trouvé madame de Bréval à Paris, elle avait conduit à Nice une de ses petites filles malade, mais elle devait revenir bientôt, & il attendrait probablement son retour, d'autant plus qu'il craignait que ses affaires d'argent ne le retinssent plus longtemps qu'il ne l'avait pensé d'abord. Il envoyait par la grande vitesse un ballot contenant plusieurs objets de prix, qu'il espérait devoir être utiles à Ermance, & la suppliait de lui mander tout ce qu'il pouvait acheter pour lui être agréable.

Elle répondit de suite pour le remercier de son attention, mais sans lui témoigner ni regret de son départ, ni désir de son retour.

« Madame de Baudricourt est admirable en vérité, se dit André avec un certain dépit, en recevant la lettre d'Ermance; jamais femme au monde ne fut moins exigeante envers son mari, & puisqu'elle s'accommode si aisément de mon absence, je serais bien bon de me priver des plaisirs de Paris pour retourner auprès d'elle. »

Les lilas étaient déjà en fleurs, & les petits oiseaux construisaient leurs nids dans les charmilles lorsqu'il revint à Pontvallour.

Ermance le reçut avec une politesse froide & digne, il n'y eut entre eux ni explication ni reproches.

« On ne saurait pousser plus loin l'indulgence, se dit Baudricourt, qui, se sentant coupable d'être resté si longtemps éloigné, avait eu quelque appréhension sur la réception qui l'attendait. Décidément elle ne m'aime point, mais là pas du tout, & c'est, ma foi, bien singulier, » ajouta-t-il avec fatuité.

Cette idée n'avait pour lui rien de flatteur; mais son naturel, pétri d'insouciance & de gaieté, reprit aussitôt le dessus; sa physionomie, devenue sérieuse un instant, se rasséréna, & il ne s'occupa plus que de continuer à mener joyeuse vie. Les parties de plaisir, les absences prolongées se renouvelèrent toujours avec moins de circonspection; tous les voisins de campagne de M. de Baudricourt vantaient son entrain, son humeur charmante, sa générosité princière. Chasseur infatigable, beau joueur, excellent danseur, il était l'âme de la société dont madame d'Aullon tenait le sceptre.

« Est-il malheureux pour cet aimable garçon d'avoir une femme si originale! disait-on un jour.

— Il faut avouer qu'il ne s'en tourmente pas beaucoup, répondit quelqu'un.

— Il est certain qu'on ne les voit pas souvent ensemble, reprit un autre, & cependant elle est jeune & belle, plus qu'il ne faut pour captiver un mari.

Ermance ne s'occupait guère des propos que l'on tenait sur son compte; elle ne s'inquiétait pas trop non plus des révélations de miss Harlow, quoique celle-ci, toujours chargée, comme du vivant de la baronne, de l'administration de la fortune de sa maîtresse, l'eût avertie que monsieur de Baudricourt, non content de manger les revenus, commençait à entamer le capital. Mais, sans se rendre bien compte de la nature & de l'étendue des torts d'André, sa jeune femme le jugeait avec une sévérité excessive.

« Est-ce un homme digne de quelque estime, se disait-elle souvent, celui qui passe sa vie à ne rien faire que manger, dormir, fumer ou se promener dans un cercle d'oisifs & de gens inutiles comme lui? Je sais bien que ma pauvre mère a engagé elle-même monsieur de Baudricourt à donner sa démission, & qu'elle en a même fait une des conditions de notre mariage; mais ne reste-t-il pas, en dehors de l'état militaire, quelque occupation honorable? la politique, l'agriculture n'offrent-elles pas un vaste champ à l'intelligence? l'étude de l'histoire, des sciences naturelles ne pourrait-elle l'amener à quelques découvertes utiles? & le modeste membre d'une société charitable, qui travaille avec zèle à l'amélioration ou au soulagement de ses semblables, le cultivateur qui féconde le sein de la terre ne sont-ils pas plus dignes mille fois de considération & de respect que le plus brillant des désœuvrés? »

Elle en était arrivée à ce point de ne plus même estimer celui dont elle portait le nom, &, l'exaltation de son esprit portant ses tristes fruits, elle se regarda dès lors comme la femme du monde la plus malheureuse, & elle était bien à plaindre, en effet, car les maux formés par l'imagination dépassent souvent en amertume les peines véritables. Par bonheur cependant, la piété dont sa mère avait nourri son enfance était toujours vivante dans son cœur & la mettait à l'abri des dangers de sa position. Au lieu de chercher dans les distractions mondaines & les frivolités du siècle un soulagement à ses maux, comme il arrive souvent aux épouses délaissées, ce fut à la religion & à ses saintes pratiques qu'Ermance demanda la consolation & le remède. Tout à fait libre de son temps, elle allait tous les jours à l'église & y passait de longues heures, agenouillée au pied de l'autel; elle priait aussi, fréquemment, au tombeau de sa mère, lui demandant d'obtenir de Dieu la force & le courage dont elle avait grand besoin. Elle re-

chercha soigneusement les pauvres du pays, surtout ceux dont sa mère avait jadis secouru l'infortune & les combla de bienfaits, souvent avec plus de générosité que de prudence; il suffisait qu'ils eussent connu madame de Pontvilliers & qu'ils se répandissent en louanges sur son compte pour obtenir d'Ermance tout ce qu'ils demandaient; plusieurs d'entre eux abusèrent de cet entraînement du cœur & l'engagèrent dans des dépenses plus considérables que de raison.

« Chacun prend son plaisir où il le trouve, répondit-elle un jour aux sages observations de miss Harlow, & puisque vous me dites que mon mari se ruine au jeu ou en fêtes, n'ai-je pas le droit de ne point y regarder de si près pour rendre ces bonnes gens heureux? »

Ce droit, André était bien loin de le contester à sa femme, il la laissait parfaitement libre d'agir à sa guise, ne lui demandant aucun compte de l'emploi de son temps & de son argent, & se croyant même par là un mari modèle. Le plus souvent il passait des semaines, des mois entiers sans paraître au château; l'hiver, il allait à Paris; au printemps, il voyageait en Suisse ou ailleurs, suivant son caprice ou celui de ses compagnons de route, car il n'aimait point la solitude. De temps à autre, il écrivait quelques mots à sa femme, qui lui répondait fort brièvement aussi; mais elle avait des nouvelles détaillées de Jeannille à Marceline, &, devinant à peu près ce que Jeannille ne disait point, elle se tenait par là au courant des faits & gestes de son mari, dont la conduite légère l'aigrissait de plus en plus.

C'est ainsi qu'un abîme s'était creusé entre les deux époux!

VI

LA GUERRE.

Deux ans se passèrent de la sorte; l'on était arrivé au mois de juillet, &, quoique Jeannille eût annoncé à sa sœur leur prochain retour au château, ni le maître ni le valet n'avaient encore paru. Marceline pleurait, & Ermance elle-même commençait à éprouver une vague inquiétude, qui ajoutait encore à sa tristesse habituelle, lorsque enfin le facteur lui apporta une lettre dont elle reconnut l'écriture. Sans pouvoir se rendre compte du sentiment qui l'agitait, Ermance sentit sa main trembler en rompant l'enveloppe, & lut ce qui suit:

« Pardonnez-moi, chère Ermance, d'avoir manqué à la promesse que j'ai faite à votre excellente mère; mais quand je renonçai, pour vous épouser, à la carrière militaire, qui était celle de mes ancêtres & la seule qui me convînt, je ne pouvais prévoir les malheurs de notre chère patrie.

» Grâce à mes liaisons avec plusieurs généraux, je viens d'être réintégré dans mon ancien grade de capitaine. Pouvais-je ne pas accepter cette faveur lorsque la patrie est en danger, lorsque l'heure du dévouement a sonné pour tous ses enfants! Ne me serais-je pas montré indigne de vous, Ermance, si j'avais hésité à exposer ma vie en ce moment suprême où chaque Français, ayant encore un reste de vigueur, se doit à la défense de son pays!

» Excusez-moi donc, chère Ermance, & priez Dieu pour moi, quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

» Votre tout affectionné,

» André de Baudricourt. »

En achevant cette lecture, la jeune femme se laissa tomber dans un fauteuil & fondit en larmes. Pourquoi pleurait-elle ainsi? elle eût été en peine de le dire; mille sentiments divers s'agitaient dans son âme, c'était de l'enthousiasme, du chagrin, de la joie, du remords. Certainement la lettre d'André n'était pas celle d'un être amolli par les jouissances & incapable de sentiments généreux; elle avait mal jugé son mari; sa lettre était celle d'un brave soldat, insoucieux du danger, se dévouant pour sa patrie & lui sacrifiant avec joie son repos, ses plaisirs, son existence; c'était donc là le chevalier français tel qu'elle l'avait admiré souvent dans l'histoire.

Tout à coup, elle essuya ses larmes, arracha de son cou après un instant d'hésitation le petit médaillon qu'elle portait, saisit une plume & écrivit ces mots :

« Je ne serais point digne d'être la femme d'un militaire si je ne savais apprécier votre conduite chevaleresque; combattez donc, puisque votre bravoure & le patriotisme vous y engagent, c'est à cette heure le droit & le devoir de tout bon Français.

» Je vous suivrai d'esprit & de cœur dans cette arène sanglante où je voudrais pouvoir vous accompagner, & je prierai pour notre pays & pour vous, cher André, de toutes les forces de mon âme.

» Je vous envoie une médaille de la Sainte-Vierge que ma mère a gardée sur elle jusqu'à son dernier soupir & que j'avais toujours eue sur moi depuis; elle vous portera bonheur, j'en suis sûre. Donnez-moi souvent de vos nouvelles, votre lettre m'a vivement touchée. »

Miss Harlow entrait au salon juste au moment où la jeune femme cachetait son billet; elle fut frappée de l'altération de son visage.

« Qu'avez-vous-donc, mon amour? » lui demanda-t-elle avec sollicitude.

Ermance lui tendit la lettre d'André, que la gouvernante parcourut rapidement.

« Oh! que c'est bien de la part de monsieur de Baudricourt d'avoir repris son état! & qu'il est fâcheux qu'il ne l'ait pas fait plus tôt! s'écria-t-elle;

il n'aurait probablement pas contracté les dettes qui vont vous obliger à vendre bientôt votre belle ferme de la Beauce. »

Ermance leva les épaules & se retira dans sa chambre pour essayer de dormir, mais le sommeil fuyait sa paupière & de sombres pensées traversaient son esprit.

« S'il allait être tué? » se disait-elle.

Elle quitta son lit avant l'aurore, fit atteler sa voiture, entendit la messe au village, pria longtemps au tombeau de sa mère & se rendit ensuite à Châtellerault, où elle s'abonna au *Journal Officiel* & à deux ou trois autres pour se tenir au courant des événements. C'est par eux qu'elle apprit tous nos désastres.

Quelque peu versée que fût madame de Baudricourt dans les choses de la guerre, elle n'en partagea pas moins la douloureuse anxiété qui s'empara de la France. Heureusement une seconde lettre de son mari vint ranimer son courage.

« Notre armée se reforme rapidement, lui disait-il, l'élan de nos soldats est admirable, chacun d'eux brûle du désir de venger nos défaites; grâce à ce sentiment patriotique, nous pouvons avoir confiance dans un meilleur avenir. »

Cette missive était datée du 12 août & de longs jours s'écoulèrent sans qu'elle fût suivie d'aucune autre; l'inquiétude était revenue à Pontvallour, plus poignante que jamais.

« Reçoit-il mes lettres? se demandait Ermance; sait-il que je m'intéresse à son sort, que je prends une vive part aux maux qu'il endure? que j'ai pour lui de l'estime & de l'amitié même, je crois! »

Un jour que, triste & pensive, elle se promenait lentement dans le parc, elle entendit le bruit d'une voiture entrant par la grille, dans la grande allée.

Tout est événement à la campagne, surtout dans les temps de troubles & de guerre. Ermance sentit son cœur battre plus fort & courut au château.

La voiture était un omnibus chargé de malles, de colis de toutes sortes; un seul individu en occupait l'intérieur, c'était Jeannille.

Marceline vint toute joyeuse embrasser son jeune frère, l'omnibus fut déchargé, & les objets qu'il contenait soigneusement arrangés dans l'appartement de M. de Baudricourt.

« Qui sait s'il en jouira encore? se dit douloureusement sa femme; plus un homme est intrépide, plus il y a à craindre pour lui.

C'est ainsi que, chaque jour, à chaque instant peut-être, la pensée de la jeune femme se reportait avec un intérêt croissant sur ce mari par qui elle avait été délaissée & qu'elle méprisait naguère.

Une circonstance imprévue vint encore ajouter à cette nouvelle disposition d'esprit. Jeannille avait apporté une lettre à l'adresse de miss Harlow & que, d'après les instructions de monsieur de Baudricourt, il devait lui remettre secrètement; mais la gouvernante aimait trop sa jeune maîtresse pour avoir des secrets pour elle. A peine eut-elle parcouru la lettre que, se rendant chez Ermance, elle la lui donna avec le testament qui y était joint, & qui, en cas de décès, constituait madame de Baudricourt unique héritière de son mari.

Malgré le peu d'importance qu'elle attachait à la fortune & le ton léger de la lettre, madame de Baudricourt ne put la lire sans un attendrissement extrême; elle lui prouvait qu'André s'était occupé d'elle au moment de son départ de Paris, qu'elle avait eu sa dernière pensée, & quoique ce testament fût plutôt un acte de réparation qu'une œuvre de tendresse, elle appréciait la délicatesse du sentiment qui l'avait dicté.

« Monsieur de Baudricourt a bien agi, dit miss Harlow; c'est un vrai gentleman & un bon & beau garçon, comme je l'ai dit dès les premiers jours. »

VII

LE VOYAGE

L'incertitude la plus pénible régnait dans les esprits, l'anxiété publique augmentait d'heure en heure. Celle d'Ermance était au comble; pourquoi Baudricourt n'écrivait-il plus? où était-il à cette heure?

Une nuit pendant laquelle elle s'adressait pour la vingtième fois ces questions, l'idée lui vint qu'il dépendait d'elle d'être mieux renseignée.

« Pourquoi n'irais-je pas moi-même jusqu'à lui? se dit-elle; la bonne miss ne me refusera point de m'accompagner, & j'emmènerai Jeannille, qui, ayant l'habitude des voyages, nous en aplanira les difficultés. »

Elle se leva aussitôt, courut à la chambre de la gouvernante qui dormait de tout son cœur; celle-ci, réveillée en sursaut, fit quelques objections qui ne manquaient pas de bon sens, mais auxquelles la jeune femme répondit par l'argument irrésistible de ses prières & de ses larmes.

On appela Marceline pour aider aux préparatifs; on jeta dans une petite caisse un peu de linge, quelques hardes, & quand le soleil se leva au-dessus de l'horizon, la voiture roulait déjà sur la route de Châtellerault. Mais Ermance n'avait point seule devancé l'aurore; à peine était-elle en chemin, que le son du cor retentit dans les bois en joyeuses fanfares, & une troupe de chasseurs, entre lesquels se faisait remarquer, par ses éclats de voix & son intrépide allure, une très-élégante amazone, déboucha de la forêt & traversa le chemin.

Les stores de la voiture étaient baissés, mais Jeannille était sur le siége.

« Tiens! le domestique de monsieur de Baudricourt! s'écria l'amazone en arrêtant son cheval;

holà! Jeannille, quelles nouvelles de votre maître?

— Aucunes, madame.

— On dit qu'il s'est fait franc-tireur ou quelque chose d'approchant.

— Il se bat contre les Prussiens.

— Il aurait mieux fait de venir se battre contre les sangliers, c'est plus amusant & moins dangereux; mais il a toujours été un peu fou, ce pauvre garçon, » ajouta-t-elle en s'adressant à un jeune homme de bonne mine qui s'était arrêté avec elle.

Ils piquèrent des deux pour rejoindre la troupe des chasseurs, & Ermance n'entendit plus que quelques joyeux éclats de rire que la brise matinale envoyait de son côté.

« C'est donc là cette madame d'Aulion, se dit-elle, qu'André a accompagnée en Suisse, & chez laquelle il passait ici une grande partie de ses journées! »

Cette rencontre l'avait attristée, elle mit la tête à la portière & vit les arbres du parc, les tours du château & la flèche aigue de l'église du village qui semblaient fuir au loin. Jamais elle ne s'en était éloignée pour un si grand voyage; quelques larmes lui montèrent aux yeux, c'était du berceau de son enfance & du tombeau de sa mère qu'elle se séparait. Les sages représentations de miss Harlow qu'elle avait à peine écoutées, lui revinrent en mémoire : Monsieur de Baudricourt ne serait-il pas mécontent de la voir arriver ainsi? Était-il de sa dignité de femme de courir après un mari qui l'avait toujours délaissée?

Elle fut sur le point de rebrousser chemin, mais une voix intérieure lui criait :

« Marche! marche! qu'importent les déceptions, qu'importent les fatigues & les ennuis? marche, c'est ton devoir d'épouse que tu accomplis.

Elle arriva à Châtellerault une demi-heure avant le départ du train qui devait l'emporter.

« Il en est temps encore, mon amour, lui dit à mi-voix miss Harlow, comme elles descendaient de voiture, nous pouvons acheter un couteau de quinze sous à notre marchande favorite & retourner au château.

— Vous m'y faites penser, répondit Ermance en souriant, j'achèterai en effet un couteau à Françoise, mais ce sera pour nous servir en voyage.

La petite marchande arriva sur ces entrefaites, offrant aux voyageurs, comme ses nombreuses compagnes, la coutellerie de Châtellerault. C'était une jeune fille que madame de Baudricourt avait tirée de la misère en lui fournissant les fonds du petit commerce qui la faisait vivre, elle & ses vieux parents. A peine eut-elle aperçu sa protectrice qu'elle s'avança d'un air joyeux, &, prenant dans un tiroir secret de sa boutique portative, un très-beau couteau à manche d'ivoire, elle le lui mit entre les mains.

« Non, pas celui-là, dit Ermance, mais un autre plus simple.

— Prenez celui-ci, madame, il n'est pas de pacotille; je l'ai fait faire pour vous, il s'y trouve réuni toutes sortes de choses utiles : un poignard, un canif, une cuiller & une fourchette, jusqu'à la lancette pour saigner un malade. »

Ermance prit le couteau & donna une pièce d'or à Françoise.

« C'est beaucoup plus qu'il ne vaut, dit celle-ci mais, de toute façon, je ne veux pas que vous le payiez, vous m'ôteriez le plaisir de vous l'offrir.

— Alors je te remercie de ton présent, mais je veux que tu gardes cet or pour acheter une robe neuve à ta vieille grand'mère, en lui recommandant de prier Dieu pour l'heureux succès de mon voyage.

— Je le lui dirai, dit Françoise, & je prierai, moi aussi, de tout mon cœur.

La cloche sonna; Jeannille avertit qu'il était temps d'entrer dans la salle d'attente & qu'on allait monter en wagon.

En arrivant à Châlons avec l'intention arrêtée d'envoyer de suite Jeannille à la découverte, madame de Baudricourt apprit que l'armée de Mac-Mahon était partie depuis peu, suivie de près par le prince royal.

« Je vous avais bien avertie, mon amour, que vous commettiez une grande imprudence en quittant le château où nous sommes si confortablement installées, dit miss Harlow; que faire maintenant dans cette vilaine chambre d'auberge, sinon de la quitter au plus vite & de retourner chez nous?

— Non, je resterai, dit Ermance; que m'importe la chambre? que m'importe la ville & ses habitants, pourvu que je sois à portée des nouvelles de mon mari.

— Et si les Prussiens arrivent?

— Je les attendrai de pied ferme. »

Elle passa quelques jours dans une inquiétude mortelle. Les bruits les plus contradictoires circulaient tour à tour.

Ermance, accablée de fatigue & ne sachant à quoi se résoudre, se rendit à l'église & y passa une grande partie de la matinée en prières, demandant à Dieu de l'éclairer & de la secourir. A dix heures, Jeannille vint l'y chercher sur l'ordre de miss Harlow qui, se trouvant un peu souffrante ce jour-là, n'avait pu accompagner sa maîtresse.

Tous deux suivaient la rue presque solitaire qui conduit de l'église à l'hôtel où madame de Baudricourt était descendue, lorsque le domestique, qui marchait à quelques pas de distance, fut interpellé par un homme d'un âge mûr, d'une figure respectable, qui portait à la coiffure & au bras le signe distinctif des ambulanciers de la Société internationale.

« N'êtes-vous pas le domestique de monsieur de Baudricourt? demanda-t-il.

— Oui bien, répondit Jeannille; c'est à monsieur Harmont que j'ai l'honneur de parler, j'ai vu monsieur plusieurs fois chez mon maître.

— Votre maître avait repris du service, n'est-ce pas? n'était-il point au 3e hussards?

— Oui, monsieur.

— Pauvre garçon, murmura l'ambulancier.

— Monsieur, dit une voix tremblante, à demi étouffée par l'émotion, je suis madame de Baudricourt; je n'ai pas de nouvelles de mon mari depuis le vingt août, je suis venue ici exprès pour le chercher & ne l'y ai point trouvé; apprenez-moi tout ce que vous savez de lui, je vous en supplie. »

Monsieur Harmont la salua, &, jetant un regard de respectueuse bienveillance sur cette jeune femme, si belle & si touchante dans son affliction:

« Je sais seulement par un jeune hussard blessé dans l'action, que le régiment de monsieur de Baudricourt vient de se couvrir de gloire, dit-il.

— Combien en est-il revenu? demanda Ermance avec une anxiété fiévreuse. »

Monsieur Harmont hésita de nouveau, mais ne pouvant éluder la question :

« Trois cents seulement ont franchi sains et saufs les masses dont ils étaient enveloppés, dit-il.

— Monsieur de Baudricourt est-il de ce nombre?

— Hélas! madame, je n'en sais rien; mais on peut l'espérer.

— Monsieur, interrompit la jeune femme en contenant ses larmes, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, mais puisque vous êtes lié avec mon mari, vous ne refuserez pas de me rendre un service.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit-il en s'inclinant.

— Je voudrais voir le hussard dont vous venez de me parler.

— Permettez-moi de vous demander dans quel but, madame ?

— Je voudrais savoir de lui si monsieur de Baudricourt est mort ou vivant.

— Comment voulez-vous qu'il vous réponde dans l'état où il se trouve ? Laissez-moi aller l'interroger, et d'ailleurs vous ne pourriez pénétrer dans la salle de l'hôpital, où il va subir une opération dangereuse.

— Me promettez-vous de me rapporter exactement sa réponse quelle qu'elle soit?

— Je m'y engage sur l'honneur. »

Ermance rentra chez elle en proie à la plus vive anxiété, attendant avec une impatience fébrile le retour de monsieur Harmont.

Il vint enfin.

« Madame, dit-il, j'ai la douleur de vous annoncer que monsieur de Baudricourt n'est pas du très-petit nombre d'officiers qui ont échappé à l'ennemi ; mais il faut espérer qu'il n'est pas tué non plus, se hâta-t-il d'ajouter ; beaucoup de blessés sont restés sur le champ de bataille, c'est pour les secourir que l'ambulance à laquelle je suis attaché va partir dans une heure, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quel dévouement je soignerai votre mari, si nous avons le bonheur de le rencontrer.

— Monsieur, dit Ermance, je pars avec vous.

— C'est impossible, madame, vous ne pourriez supporter les fatigues & les dangers qui nous attendent, & surtout les tristes spectacles que nous allons avoir sous les yeux.

— Et quand je devrais en mourir, que m'importe ! je n'ai ni mère, ni enfant, personne à qui je puisse manquer. N'y a-t-il pas des femmes aux ambulances?

— Les religieuses seules nous sont d'un secours efficace, madame, parce qu'elles puisent dans leur vocation, dans leurs vœux de religion, la force, l'obéissance & la constance qui doivent accompagner le dévouement.

— Mais il s'agit de mon mari, monsieur, c'est mon devoir, c'est mon droit d'aller à sa recherche, & que vous le vouliez ou non, je m'attache à vos pas!

VIII

LE BLESSÉ.

Au fond d'un vallon solitaire où courait un limpide ruisseau, dans une maisonnette couverte de chaume & abritée par de grands arbres, une famille de paysans achevait en silence son frugal souper, lorsqu'un bruit de pas retentit de loin dans le chemin qui longeait le cours d'eau.

« Qu'est-ce que j'entends ? dit une vieille femme en tressaillant d'effroi; sont-ce encore des uhlans qui nous arrivent?

— Dans ce cas nous leur servirons un des jambons mis en réserve & quelques bouteilles de notre meilleure bière, répondit une jeune fille, & ils ne nous feront pas plus de mal que ceux de l'autre jour.

— C'est tout de même dur, répondit le père d'un air sombre, de voir manger son bien par les ennemis de son pays.

— Cela vaut mieux que d'être battus ou tués, reprit la mère. Si Fritz & Charles étaient ici, peut-être à vous trois pourriez-vous nous défendre; mais qui sait même s'ils sont encore de ce monde, les pauvres garçons? » ajouta-t-elle en essuyant ses yeux du revers de la main.

Cependant les pas approchaient.

« Éteignez la lampe, dit le paysan, pour que la lumière ne paraisse point à travers les fentes du volet, la nuit est sombre & peut-être passeront-ils sans découvrir le logis. »

Presque au même instant, & comme pour lui donner un prompt démenti, un grand coup fut frappé à la porte de la maison.

« Ouvrez, il ne vous sera fait aucun mal, dit une voix d'homme.

— Ce sont des Français, des francs-tireurs sans doute, dit la mère à voix basse; cache le jambon, Gretchen. »

Pendant ce temps le mari tirait les verrous.

« Que voulez-vous ? dit-il ; nous sommes de pauvres paysans déjà ruinés par les réquisitions.

— Nous vous payerons, nous, et d'avance, dit l'inconnu, mais il nous faut tout de suite la meilleure chambre et le meilleur lit pour un officier blessé.

— Autant en est peut-être arrivé à mes pauvres fils ! s'écria la mère ; amenez votre blessé, jeune homme. »

Peu d'instants après, tandis que la mère & la fille s'occupaient à approprier la grande chambre, une voiture arriva devant la maisonnette, précédant un brancard, sur lequel était étendu un corps inerte & maculé d'une boue sanglante.

Le jeune homme, qui était venu d'abord s'assurer d'un asile, courut ouvrir la portière de la voiture, d'où descendirent quatre personnes, deux hommes et deux femmes ; et tous, avec des soins et des précautions infinies, aidèrent à porter le malade sur le lit qui lui était destiné. Puis l'un d'eux qui était chirurgien, se mit en devoir de sonder les blessures, afin d'en reconnaître la gravité. Il y en avait une au visage, horrible à voir, mais peu dangereuse, dit-il, une autre à la jambe, d'où s'échappait un flot de sang ; &, lorsqu'il voulut déboutonner la tunique pour s'assurer s'il n'y en avait pas d'autres encore, le patient qui jusqu'alors avait à peine donné signe de vie, poussa un gémissement douloureux.

« Coupez la tunique, s'écria une jeune femme en présentant au chirurgien un élégant couteau-poignard.

— Vous avez raison, dit-il, car là aussi il est blessé sans doute.

— Il l'était, en effet, & plus dangereusement qu'au visage & à la jambe.

— Y a-t-il quelque espoir de guérison ? » demanda à voix basse le plus âgé des deux hommes.

Le docteur ne répondit que par un petit signe de tête ; mais, quelque léger que fût ce signe, il n'échappa point à la jeune femme ; son visage, si pâle déjà, pâlit encore plus, ses yeux se fermèrent & elle tomba évanouie dans les bras de sa compagne, qui, plus grande & plus forte qu'elle, l'emporta dans la chambre voisine.

« Ceci était inévitable, dit l'homme d'un âge mûr, après tant de fatigues & d'horribles spectacles. Cette petite dame, si délicate, a été sublime de courage & de dévouement ; &, si ce pauvre Baudricourt en réchappe, c'est à elle qu'il le devra.

— S'il en revient, il reviendra de loin, observa le chirurgien ; cependant c'est un homme robuste & fortement constitué ; l'air pur de la campagne & des soins de tous les instants le tireront peut-être de là. »

Tout en parlant ainsi, les deux hommes s'occupaient activement à panser le blessé & lui prodiguaient tous les soins que réclamait son état.

A peine avaient-ils fini de poser leurs appareils qu'Ermance rentra dans la chambre, soutenue par miss Harlow.

« Comment vous trouvez-vous, madame ? » lui demanda monsieur Harmont.

— Beaucoup mieux, c'est un moment de faiblesse, ne vous occupez pas de moi ; mais lui, monsieur ? »

Comme pour répondre à ces paroles, le malade, fit entendre un soupir, ouvrit les yeux & regarda autour de lui ; mais, soit qu'il n'eût point retrouvé sa lucidité d'esprit, soit que sa faiblesse fût trop grande pour qu'il pût rien distinguer, il les referma presque aussitôt & parut s'endormir.

Monsieur Harmont s'approcha alors de madame de Baudricourt.

« Tout va beaucoup mieux qu'on ne pouvait raisonnablement l'espérer, dit-il ; Dieu, qui a déjà fait un miracle en sa faveur, achèvera son œuvre ; mais vous, madame, il faut vous ménager & aller prendre quelque repos, si vous voulez pouvoir le soigner jusqu'au bout. Nous sommes malheureusement obligés de partir tout de suite, car il y a encore sur le champ de bataille beaucoup d'autres blessés à secourir & nos confrères ont besoin d'aide, mais le docteur a mis Jeannille au courant de ce qu'il y a à faire cette nuit. »

Aux premières lueurs du jour le malade demanda à boire.

Ermance le souleva doucement pour qu'il pût boire à son aise.

Baudricourt la regarda d'un air surpris, & comme un homme qui recueille ses souvenirs.

« C'est singulier ! » murmura-t-il.

Puis il parut s'assoupir de nouveau.

La jeune femme avait senti son cœur battre plus fort, en entendant la voix d'André, faible encore, mais ayant repris quelque chose de son timbre naturel.

« Il a failli me reconnaître, se dit-elle, & cela ne saurait tarder ; que dira-t-il alors ? Quelle impression lui causera ma présence ? Sera-t-il fâché ou bien aise de m'avoir auprès de lui ?... Peu m'importe après tout, j'ai rempli mon devoir. »

Le chirurgien arriva de bon matin ; il était seul. L'ambulance dont monsieur Harmont & lui faisaient partie, venait d'être faite prisonnière. Seul, grâce à l'obscurité de la nuit & à la parfaite connaissance qu'il avait du pays, le docteur était parvenu à s'évader, & il en profitait pour venir panser le capitaine, ainsi qu'il l'avait promis la veille. Mais craignant l'impression que la vue des blessures pourrait produire sur la jeune femme, dont il n'avait point oublié l'évanouissement, il voulut rester seul avec Jeannille auprès du blessé.

Quand le chirurgien eut terminé sa pénible besogne, il demanda madame de Baudricourt.

« Tout va bien, lui dit-il ; cependant la fièvre est forte encore, & le plus grand silence, le plus grand repos sont absolument nécessaires. Maintenant, madame, je vais être forcé de prendre congé de vous...

— Vous ne pouvez repartir aujourd'hui, dit Ermance, voilà plusieurs nuits que vous passez sans sommeil ; restez ici au moins jusqu'à demain. »

Il refusa d'abord, disant qu'il fallait, au nom de l'humanité, réclamer contre l'injustice dont son ambulance avait été victime; mais à peine se fut-il assis dans l'unique fauteuil de la petite chambre, qu'Ermance l'avait forcé d'accepter, que ses yeux s'appesantirent, & qu'appuyant sa tête sur la table il ronfla de tout son cœur.

« Le pauvre garçon! dit la jeune femme en fermant doucement les volets, je le tiens maintenant, & je le garde au moins vingt-quatre heures; ce sera toujours autant de gagné. »

Elle alla ensuite s'informer auprès de la paysanne si l'on pourrait trouver près de là, un médecin capable de soigner son mari.

« Il y a trop loin d'ici au bourg, répondit la mère Fréchel, & les routes sont trop dangereuses, à cette heure, pour qu'on ose s'y aventurer; mais monsieur le curé de Suleau s'entend très-bien à panser les blessures, &, s'il voulait s'en charger, ce pauvre capitaine ne serait pas le premier qu'il aurait tiré d'affaire. »

Ermance pria alors Gretchen de l'accompagner chez le curé du village. Celui-ci venait de dire sa messe & était encore à la sacristie lorsqu'elles arrivèrent. Madame de Baudricourt lui exposa sa position, & le pria instamment de donner des soins à son mari.

« Je le ferai de bon cœur, dit-il, autant que j'en serai capable. »

Il prit son chapeau & son bâton, & suivit la eune femme.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maisonnette, le malade, confié à la garde de Jeannille et de miss Harlow, n'avait pas proféré une seule plainte, & le chirurgien dormait encore.

« Oh! dit-il en se frottant les yeux, vous aviez raison, madame, j'avais besoin de repos.

— Et vous en avez besoin encore, dit-elle en souriant; j'espère bien que vous suivrez mon conseil, & que vous nous resterez au moins jusqu'à demain.

— Non, dit-il, ne me retenez pas davantage, car je ne pourrais vous résister, & il me faut partir absolument.

— Non pas avant d'avoir eu l'obligeance de mettre monsieur le curé au courant de l'état de mon cher malade, puisqu'il a bien voulu me promettre de venir le panser soir et matin. »

Le prêtre et le docteur entrèrent ensemble dans la chambre du blessé & y restèrent quelque temps.

« Ayez bon espoir, madame, dit le premier; Dieu aidant, le capitaine guérira, c'est aussi l'avis du docteur. »

IX

LA GARDE-MALADE.

Trois jours s'écoulèrent sans amener d'amélioration sensible dans l'état du malade; cependan le prêtre-médecin donnait du courage à la jeune femme.

« Tout ira bien, lui disait-il. »

Le dimanche matin, la fièvre se calma, c'était avant le lever du jour; la petite lueur d'une veilleuse éclairait seule encore la chambre du blessé; il toussa à plusieurs reprises, comme pour attirer l'attention de sa garde-malade, &, quand Ermance fut près de lui :

« Où suis-je? lui demanda-t-il.

— Chez de bons paysans, dans une petite maison des Vosges, où l'on vous a porté quand vous avez été relevé évanoui sur le champ de bataille.

— Oh! je me souviens maintenant... Les monstres! les scélérats!... Ils se battent bien tout de même; j'ai dû recevoir plusieurs blessures; mais je me vengerai!...

— Il s'agit d'abord de vous guérir, & pour cela tenez-vous tranquille & ne parlez plus.

— Encore un mot, je vous prie, qui êtes-vous? vous qui me parlez avec un accent si pur; une sœur de charité, sans doute?

— Votre garde-malade, qui vous engage à vous taire & à tâcher de dormir. »

La voix de la jeune femme avait tremblé en prononçant ces mots. Il y eut un moment de silence, mais il ne fut pas de longue durée; le capitaine reprit peu après :

« Quelle heure est-il, ma sœur? Le jour va-t-il bientôt venir?

— Oui, bientôt.

— C'est singulier comme votre voix m'en rappelle une autre.

— Dormez, dormez, dit Ermance, joyeuse & troublée à la fois, vous me direz cela plus tard.

Quelques instants après, la mère Fréchel frappa doucement à la porte.

« Allez vous reposer, madame, dit-elle, me voici levée, je resterai près du malade. »

La jeune femme n'avait point sommeil, mais elle n'était pas fâchée de se recueillir avant que Baudricourt, qui, évidemment, n'avait plus le délire, l'eût reconnue tout à fait. Retarderait-elle cette reconnaissance? Ce serait prudent peut-être, il était si faible encore!

« A quoi bon toutes ces précautions, se dit-elle tout à coup avec un douloureux soupir; s'il m'aimait, je pourrais craindre que ma présence inattendue lui fît éprouver une trop vive émotion, mais au point où nous en sommes, il sera surpris, & voilà tout! »

Cependant il avait reconnu sa voix & elle avait paru lui être agréable. Ermance hésita longtemps encore, fit sa prière du matin, mit un peu d'ordre à sa toilette, & comme le jour était venu & que la mère Fréchel allait traire ses vaches :

« C'est le moment, se dit-elle, il faut en finir. »

Et, s'armant de courage, elle retourna dans la chambre de son mari, les yeux baissés, le cœur ému, belle de cette suave beauté qui lui était par-

ticulière. O déception! André dormait de tout son cœur.

« Si je l'éveillais doucement, » se dit-elle en se penchant vers lui.

Mais reculant presque aussitôt :

« Que penserait-il de moi? Ne vaudrait-il pas mieux le faire avertir par monsieur le curé, de la présence de sa femme? »

Décidément cette idée lui parut la meilleure, & elle s'y arrêta.

« Il va venir, se dit-elle, si j'allais à sa rencontre? »

Elle sortit, en effet, mais à peine eut-elle fait quelques pas, que le curé se présenta à ses regards.

« Quelle exactitude, lui dit-elle! Dieu bénit vos bons soins, monsieur le curé, mon mari n'a plus le délire, & je suis persuadée qu'il m'aurait reconnue cette nuit, si la lumière de la veilleuse n'eût pas été trop faible pour lui permettre de distinguer mes traits; mais, vous l'avouerai-je? je redoute un peu le moment de cette reconnaissance. Monsieur de Baudricourt ignore entièrement que j'ai quitté le château pour venir à sa recherche & je craindrais...

— Oui, sans doute, une pareille émotion dans son état de faiblesse pourrait être dangereuse; il vaut mieux le préparer au bonheur de vous revoir.

— C'est ce dont je venais vous prier, dit-elle en rougissant.

— Oh! je m'en charge volontiers, il est si doux d'être porteur d'une bonne nouvelle! »

Ermance essuya furtivement une larme qu'elle ne pouvait plus retenir & revint à la maisonnette avec le curé, qui entra seul dans la chambre du malade.

Debout sur le seuil, le cœur palpitant d'un sentiment nouveau, dont elle ne se rendait pas bien compte, la jeune femme attendait, avec un trouble croissant, le résultat de cet entretien.

Ce ne fut pas long.

« Entrez, madame, lui dit l'abbé, qui ouvrit la porte en souriant, venez prouver au capitaine que je dis la vérité. »

Il s'éloigna par discrétion en prononçant ces mots, & madame de Baudricourt se trouva seule avec son mari.

« Eh quoi! Ermance, tant de bonté pour moi, s'écria-t-il, en portant à ses lèvres la main de la jeune femme, qu'il retint quelque temps dans la sienne.

— Je n'ai fait que mon devoir, dit-elle.

— Oh! le devoir, répéta-t-il avec une nuance de tristesse, c'est une belle chose que le devoir, puisqu'il produit tant de dévouement! Comment vous témoigner ma reconnaissance?

— En suivant exactement les prescriptions du médecin pour guérir bien vite.

— Et ceux de la garde-malade, ajouta-t-il en souriant, car vous m'en avez servi cette nuit; ce prêtre vient de me le dire, & je me souviens maintenant d'avoir entendu votre douce voix.

Ils causèrent quelques instants de la sorte avec plus d'entente & de bonne amitié qu'ils n'en avaient jamais eu ensemble. André voulait connaître tous les incidents du voyage de sa femme; & surtout ceux de l'affreuse journée passée, à la suite de l'ambulance, sur le champ de bataille où il avait été trouvé gisant. Il ne gardait qu'un souvenir très-vague de ce qui était arrivé lorsqu'ils avaient essayé de se frayer un passage à travers les lignes ennemies : des cris, des jurements, des coups de sabre donnés & reçus, puis la nuit, la faim, le froid, une affreuse douleur, tous les démons de l'enfer qui lui paraissaient acharnés à sa personne, et c'était tout; rien de distinct, rien de lucide.

« Quelle affreuse guerre! s'écriait-il; que sont devenus tous les nôtres? morts ou prisonniers! tous, tous! et moi, je suis là, impuissant, à rien faire! ô honte! »

Il fallut lui imposer silence, se fâcher presque pour obtenir qu'il se tînt tranquille, tant il était exaspéré des revers & de l'humiliation de son pays. Ermance le grondait doucement, mais elle comprenait bien ces ardeurs, cette exaltation patriotiques; elle l'aimait mieux ainsi que plongé dans la mollesse & l'oisiveté, & tout occupé de sa personne & de ses plaisirs.

« Si vous êtes bien sage, lui disait-elle en souriant, je vous lirai les journaux, car il ne vous est pas encore permis de les lire vous-même; je vous tiendrai au courant de tous les événements de la guerre; mais il faut rester tranquille & ne pas risquer de rouvrir vos blessures. »

Dès ce moment, les habitants de la maisonnette jouirent de quelques jours d'une tranquillité relative. Si la guérison du blessé n'allait point assez vite au gré de ses désirs & de ceux de son entourage, du moins elle avançait sûrement.

« Vous êtes une excellente garde-malade, disait-il un jour à sa femme, &, grâce à vous, je serai bientôt sur pied.

— Hélas! répondit-elle, je fais ce que je peux, mais je rougis de moi lorsque je réfléchis que je n'ai pas même le courage de voir panser une plaie, tandis que tant de pauvres religieuses les pansent elles-mêmes.

— C'est possible, ma chère; mais ont-elles, comme vous, le pouvoir de charmer leurs malades & de leur faire prendre leur mal en patience?

— Flatteur! dit-elle, je ne me laisse point prendre à ces douces paroles, je sais ce que je vaux & ce n'est guère; j'ai été trop gâtée dans mon enfance. Je ne suis pas bonne à grand'chose, cependant je peux vous lire le journal si cela vous est agréable.

— Lisez donc, répondit-il en soupirant. »

Mais il n'écouta guère; il se laissait bercer doucement par cette voix harmonieuse qui lui allait au cœur; il regardait ce visage délicat, encadré de blonds cheveux qui lui formaient comme une auréole, & il s'étonnait de n'avoir point assez

remarqué la suave expression de cette angélique figure.

« Si elle m'aimait, se dit-il, le bonheur serait là, je me rangerais, je poursuivrais ma carrière, ou bien je me créerais quelque occupation utile & je réparerais les brèches que j'ai si sottement faites à notre fortune. Je deviendrais un homme d'ordre, nous verrions la même société, nous partagerions les mêmes peines & les mêmes plaisirs. Et pourquoi ne parviendrais-je pas à me faire aimer de ma femme? Suis-je donc si disgracié de la nature? »

L'idée lui vint de soigner un peu sa toilette, assez négligée depuis qu'il avait été si dangereusement blessé. Quand la lecture fut terminée, & pendant qu'Ermance était allée choisir quelques fruits au verger, il se souleva de lui-même sur son lit, ce qu'il n'avait pu faire encore, ouvrit un coffret, prit une glace & jeta un cri d'effroi; il n'était plus reconnaissable; la blessure qu'il avait reçue à la figure, quoique suffisamment cicatrisée pour ne plus nécessiter d'appareil, avait laissé d'horribles traces ; un bourrelet rougeâtre, rugueux, sillonnait le visage depuis la tempe jusqu'au menton; tous les traits s'en étaient ressentis, ils avaient grossi & avaient perdu la pureté de leurs lignes; l'œil même, autrefois si brillant, lui parut morne & sans éclat; les cheveux incultes étaient mêlés de mèches grises.

« Les misérables, s'écria-t-il, ils m'ont défiguré!

Il fit emporter le miroir & se laissa retomber sur son lit dans un accablement complet.

« Jamais elle ne m'aimera, se dit-il, je suis trop laid maintenant; ils auraient mieux fait de me tuer, les scélérats! »

Le soir il eut un mouvement de fièvre dont lui seul connut la cause. Ermance voulut passer la nuit près de son lit comme elle l'avait fait tant de fois, mais il s'y refusa tout à fait & lui dit brusquement de le laisser seul. Le lendemain, il fut sombre & morose. Madame de Baudricourt ne savait à quoi attribuer ce changement d'humeur.

« Souffrez-vous? lui demanda-t-elle.

— Oui, je souffre; je suis maussade, je le sais, mais ne faites pas attention, c'est un effet nerveux, toutes les femmes comprennent cela. »

Ermance ne l'interrogea plus, mais elle redoubla de soins & de prévenances.

« Elle remplit admirablement ses devoirs d'épouse & son confesseur lui doit un bon point, se dit André avec amertume; elle aurait sans doute obtenu au couvent quelque grand prix de sagesse, si elle y eût été élevée; mais elle ne m'aime point, elle ne m'aimera jamais! »

Cette pensée l'exaspérait. Il devint difficile, insupportable.

Ermance souffrait de son côté; elle avait pu croire pendant quelques jours qu'André revenait à elle, que leurs cœurs battaient à l'unisson.

Maintenant tout était remis en question, elle ne savait plus que penser de ses sentiments & de ses projets. Une grande consolation lui restait néanmoins : elle lui avait sacrifié son repos, son bien-être ; elle s'était dévouée de tout cœur : &, pour une âme comme la sienne, c'était déjà une grande récompense que d'avoir réussi à lui faire quelque bien.

On était au milieu de novembre, l'atmosphère se refroidissait & devenait humide; le gracieux paysage qu'Ermance avait admiré tant de fois, perdait chaque jour de sa beauté, les forêts se dépouillaient de leur parure, les vergers de leurs fruits; le jardin n'avait presque plus de fleurs, & le vent, chassant devant lui des nuées orageuses, s'engouffrait dans le vallon avec de sourds gémissements. Ce changement de température exerçait une fâcheuse influence sur la santé du convalescent; le grand air lui aurait donné des forces, & c'est à peine s'il pouvait les exercer en faisant quelques pas dans la chambre.

Un jour vint cependant où le soleil perça les nuages, où la brise se montra plus clémente; c'était l'été de la Saint-Martin qui survenait après coup.

« Voudriez-vous essayer de sortir dans la campagne? dit la jeune femme à son mari.

— Je ne demande pas mieux, répondit celui-ci dont les yeux s'animèrent. »

Ils allèrent s'asseoir ensemble au pied d'un rocher couvert de mousse, qui les abritait du vent sans les priver du soleil.

André, qui avait été depuis si longtemps retenu dans sa chambre, s'enivrait d'air & de lumière; il éprouvait ce bien-être de la convalescence qui monte au cœur comme une séve réparatrice; son front s'était éclairci & le sourire égayait de nouveau son visage.

« Qu'il fait bon d'être ici, dit-il, & d'y être auprès de vous! »

Sa voix avait pris une intonation caressante qu'Ermance ne lui connaissait pas encore; elle le regarda d'un air surpris.

« Vous ne me croyez point, dit-il en saisissant sur la physionomie de la jeune femme ce mouvement d'étonnement naïf; j'ai été si coupable à votre égard! j'ai si peu mérité votre affection que vous ne pouvez croire à ma tendresse & encore moins la partager! Et cependant, je vous l'assure, maintenant que nous sommes bientôt sur le point de nous séparer encore, & pour toujours peut-être, je vous ai admirée, je vous ai aimée dès l'instant même où je vous aperçus pour la première fois dans la chambre de votre mère; j'étais fier & heureux de vous avoir pour femme, & je ne demandais pas mieux que d'être un bon mari; mais je crus m'apercevoir bientôt que je n'étais pas payé de retour ; c'était ma faute, sans doute, j'aurais dû m'y prendre autrement, y mettre de la persévérance, étudier votre caractère, mériter votre amour en méritant votre estime; ce n'est que dernièrement que j'ai pensé à tout cela. La maladie est un grand maître, elle nous apprend beaucoup de choses que nous n'aurions jamais sues

sans elle. Je pris alors la résolution de réparer mes torts, de vivre désormais en mari modèle, de me faire aimer de vous; mais il était trop tard, j'avais compté sans cette horrible blessure du visage; je me vis dans une glace & je me fis peur; pouvais-je encore espérer d'obtenir d'autre sentiment que cette douce pitié que votre bon cœur vous inspirait à mon égard?

Et comme, les yeux pleins de larmes, elle se disposait à lui répondre.

« Laissez-moi vous achever ma confession, lui dit-il. Je devins comme un insensé, je m'irritais de tout, de votre bonté, de vos vertus; mais cette folie ne dura guère, je rougis de moi-même, je me dis que, défiguré comme je le suis maintenant & ne pouvant plus espérer de vous plaire...

— Mais, je vous aime de tout mon cœur! s'écria-t-elle avec impétuosité. Pourquoi donc cette blessure m'empêcherait-elle de vous aimer? N'est-elle point comme une auréole de gloire qui me rappelle à chaque instant votre bravoure? Qui ne serait fière d'être la femme de celui qui a si noblement combattu pour une sainte cause? »

André pleurait, la tête entre ses mains.

« Oh! ne me cachez point vos larmes! reprit elle avec tendresse; qu'elles naissent de repentir ou d'émotion, elles remplissent mon cœur de douceurs ineffables. Moi aussi j'ai de grands reproches à me faire à votre égard, je vous ai calomnié dans le fond de mon âme; je vous ai cru léger, vaniteux, égoïste, incapable de toute affection vraie & profonde; nos torts sont réciproques, oublions-les de part & d'autre; commençons une nouvelle vie utile, méritoire devant Dieu & devant les hommes, & vivons unis dans le bonheur comme dans l'affliction. »

André la contemplait avec ravissement.

Une bouffée d'air, parfumée aux dernières fleurs du parterre, passa sur leur front.

« Maintenant levez-vous, mon bien-aimé, mon cher mari, dit-elle, il nous faut rentrer au logis, l'air du soir ne vous est pas bon. »

Il la suivit comme un enfant, le soleil disparaissait derrière la montagne, mais un soleil intérieur resplendissait dans leur âme; il ne leur restait rien de leurs souffrances passées, elles s'étaient évanouies comme les neiges d'antan.

Comtesse de la Rochère.

PETITE SŒUR

Près de la ronde inattentive
Qui poussait d'éclatants hourras,
Je la voyais passer furtive,
Ayant son petit frère aux bras.

Elle avait huit ans, &, chétive,
Elle pliait à chaque pas;
Sa démarche était si craintive,
Qu'on eût dit qu'elle n'osait pas.

Aux cris de la bande mutine,
Elle serrait sur sa poitrine
Son pauvre cher petit bébé.

Et déjà son grand œil plombé
Avait, sous des larmes amères,
Le long regard des pauvres mères.

Louise Siefert.

REVUE MUSICALE

Érostrate — Églogue biblique de M. C. Franck. — Les Noëls, de Mme Wilol.

BALZAC ce grand observateur du cœur humain & de la société française, cette haute intelligence qui savait comprendre & formuler les questions les plus élevées comme les sentiments les plus délicats, Balzac ne put jamais mener à bien une œuvre dramatique. C'est qu'il y a, dans le mécanisme théâtral, ce que les modernes appellent les ficelles du métier, ce que nous nommons, nous, la science de l'effet, c'est-à-dire cette habitude des riens scéniques, indispensables à toute œuvre, comme certains condiments sont l'assaisonnement nécessaire à certains mets savoureux. Or, cet élément frivole dont il faut faire une étude suivie, n'est pas toujours facile à des natures graves dont l'inspiration s'en trouve gênée. Aussi, bon nombre de compositeurs de musique qui ont donné, en d'autres genres, des preuves d'un talent incontestable, n'ont pu parvenir à se renfermer dans un cadre d'opéra.

Il faut ajouter que, pour qu'un musicien obtienne un succès véritable dans ces sortes d'ouvrages, il faut qu'il s'associe d'esprit & d'âme à l'inspiration du librettiste ; il faut qu'il marche dans son ombre & s'éclaire de ses rayons ; il faut qu'il s'identifie aux personnages de la pièce, aux idées qu'ils expriment & aux passions qu'ils ressentent. Si cette condition manque, le musicien n'accompagnera pas l'auteur dans la voie qu'ils doivent suivre ensemble ; des écueils s'élèveront à chaque pas, & le succès sera contesté s'il n'est impossible.

En récapitulant les productions musicales de monsieur Reyer, en observant avec attention le genre de son talent véritablement remarquable, on ne doit pas s'étonner de la chute d'*Érostrate*, tout en déplorant qu'elle ait été si rapide & si décisive. Quoiqu'on ait pu prédire une meilleure chance à l'auteur de *la Statue*, — ouvrage qui, par l'originalité & la variété de l'inspiration, avait élevé Reyer au premier rang des jeunes prédestinés, — on comprenait qu'il lui fallait d'autres champs à parcourir. On le sentait restreint dans les élans de sa verve. Le sujet qu'il vient d'aborder dans *Érostrate* n'avait aucun des éléments qui sont propres à son tempérament d'artiste.

Nous devons à monsieur Gustave Bertrand, du *Ménestrel*, des détails très-intéressants sur Reyer; il paraît qu'il n'a jamais passé par la discipline du Conservatoire. Il s'est formé lui-même & en toute liberté. La vocation était patente, mais l'éducation première ayant fait défaut, cet artiste-né y suppléa par la force de la volonté & par la vive intelligence qui sont en lui; au lieu de commencer par l'étude approfondie de la syntaxe musicale, il a été la chercher dans les partitions des illustres. Il ne s'en est pas tenu aux maîtres classiques dont la fréquentation lui eût tenu lieu d'études régulières, son humeur l'emportait de préférence vers les écoles romantiques & fantaisistes. La première à laquelle il se donna passionnément fut l'orientalisme; c'était le temps où Félicien David était placé, à tort, dans l'opinion à côté de Beethoven. Trop fier pour se réduire au pastiche, Reyer s'en alla chercher des impressions en Algérie; il s'y pénétra du soleil & de la vie arabes. Mais la prévention était inévitable, & il ne put, dans le *Sélam*, éviter le reproche d'imitation. Alors il changea de manière & se jeta dans l'école germanique; c'était le meilleur moyen de rompre hautement avec Félicien David. Deux ans après cette époque, il écrivit la partition du ballet de *Sacountala* sur un scénario de Théophile Gautier. Ce fut un franc & solide succès. Puis vint la partition de *la Statue*, où l'inspiration pleine de contrastes va de l'ingénuité la plus suave à la véhémence la plus hardie. Mais dans ces œuvres différentes, on comprenait que l'artiste se sentait comprimé, que son âme était arrêtée dans ses épanchements comme dans ses élans énergiques.

En attendant le grand ouvrage inédit intitulé *Sigurd*, une reprise de *la Statue* eût mieux servi la renommée de Reyer que ce transfuge de Bade qui a nom *Érostrate*. Il est vrai que la ville d'eaux

lui avait fait un excellent accueil. Les Parisiens, de fort maussade humeur, se sont montrés très-revêches à l'endroit de l'incendiaire. Peut-être les souvenirs ont-ils été pour beaucoup dans la chute du criminel de l'antiquité.

Mais le compositeur d'*Érostate* n'a-t-il pas à se reprocher l'abus de la mélopée, si chère à l'école wagnérienne? Fût-il prouvé que la mélopée est la plus belle forme du style musical, il n'en est pas moins vrai que son emploi exclusif finit immanquablement par fatiguer l'auditoire le plus disposé à l'indulgence. Toutes les formes connues de l'opéra traditionnel, dont les diverses nuances vont de la déclamation austère aux phrases les plus sémillantes, du récitatif aux *cantabile*, ne sont ni trop nombreuses ni trop variées pour entretenir le charme & soutenir l'admiration. Monsieur Reyer s'est donc donné un tort en s'enfermant dans un cercle dont la monotonie devait nuire à son ouvrage.

*
* *

Le savant organiste de Sainte-Clotilde, monsieur C. Franck vient de faire entendre, au cirque des Champs-Élysées, un ouvrage d'un grand sentiment religieux, une églogue biblique dont le sujet est *Ruth*.

Cet oratorio débute par une ouverture d'un caractère pastoral, parfaitement orchestrée, suivie d'un chœur simple et touchant. Le trio qui suit, entre Noémi & ses filles, est plein de tendresse & de chaudes effusions. La réponse de Ruth & d'Orfa accompagnée par la harpe, est bien l'expression de l'amour des jeunes veuves pour la mère de leurs époux morts. Celle-ci leur fait ses adieux dans des strophes remplies d'une profonde émotion. Enfin, Ruth se décide à suivre Noémi & supplie sa sœur & sa belle-mère de ne pas s'y refuser. Les dernières pages de cette partie de l'œuvre offrent un contraste plein d'effets. La douleur des Moabites en voyant partir Ruth & Noémi, & la joie des Israélites en les voyant arriver, sont rendues avec une poésie inexprimable.

La deuxième partie de l'oratorio nous retrace le scène de la moisson. La ronde des travailleurs est pleine d'éclat & d'animation; les bras s'enlacent, les voix se répondent, la ronde s'anime; c'est un tourbillon qui entraîne la salle entière. L'auditoire applaudit avec enthousiasme. Booz paraît. Son duo avec Ruth est très-touchant. La mélodie de flûte qui accompagne les paroles du vieillard est délicieuse, & les réponses de Ruth sont empreintes d'une grâce simple & pleine de charme. La fin du duo, reprenant, en majeur, le dialogue du début est très-habilement traité. Cette seconde partie se termine par un chant d'actions de grâces des moissonneurs, page très-remarquable de verve & d'élévation, mais dont la phrase mélodique manque peut-être un peu d'originalité.

Au début de la troisième partie, la scène dialoguée entre Ruth et Booz est d'une poésie gracieuse. Le cantilène de Booz, aux pieds du vieillard, fait venir les larmes aux yeux. Noémi reparaît pour chanter une belle poésie soutenue par un accompagnement en arpéges, puis arrive la conclusion prophétique qui termine parfaitement cette œuvre distinguée, inspirée par la Bible, & où règnent une grâce sereine & une douleur pénétrante.

En dépit d'une exécution insuffisante, cet ouvrage a produit un grand effet. Celui auquel on le doit est un véritable artiste & mérite, à tous égards, l'admiration qu'il a inspirée, ainsi que la meilleure de ses interprètes, mademoiselle Battu, dont la voix si pure & si charmante convient merveilleusement au gracieux personnage de Ruth.

MARIE LASSAVEUR.



NOEL! NOEL! NOEL!

Noël, *Emmanuel*, *adieu :* Voilà les mots dont nous avons perdu le sens dans la grand' ville, « & c'est pourquoi elle est tombée, la cité qui disait : Je suis reine! »

Demandez à un petit Parisien :

— Que veut dire ce mot *adieu.*

— Pardi! ça veut dire bonjour.

— Et celui-ci : *Emmanuel?*

— Eh bien! c'est un nom propre : Victor-Emmanuel.

— Et *Noël*?

— Ah! un noël, c'est une chanson.

Noël, c'est le mot de la naissance de Dieu en nous & de notre renaissance en Dieu. Ce n'est donc pas assez de le bien dire, de le parler, ce mot de l'amour infini & de la vie éternelle : il faut le chanter, pour correspondre avec les anges & faire concerter la terre avec les cieux.

Aussi félicitons-nous mademoiselle Hortense Wild, dont le beau talent s'inspire des saints mystères de la Nativité.

Noël est probablement le composé de *Noë-El*, qui veut dire « le repos de Dieu ». L'Emmanuel au sein de Marie, c'est la Divinité faisant ses délices d'habiter dans le cœur aimant, qui est tout à son Dieu.

« Marie, adieu! » c'est le dernier mot du Noël très-simple que mademoiselle Wild dédie à mademoiselle Madeleine Pape, pour édifier à l'unisson les petits bergers des salles d'asile.

C'est un Noailles, le jeune Cécil Standisch, qui est chargé de faire entonner à un chœur de bergers plus vaillants, un chant de victoire plus savant, mais d'une exécution facile :

> Faites, ô Dieu! qu'on cherche votre face
> En ce Jésus, seigneur de toute grâce!

Enfin, le troisième Noël est dédié à un autre Noailles, un bon Français, & un petit saint François, de quatre ans, né en 1867, à l'heure même de la Nativité; & comme le marmot n'est pas de force

à faire des tenues & des notes d'agrément, mademoiselle Rives consacre sa belle voix à faire entendre ce beau morceau aux petits & aux grands enfants.

Jésus, Marie,
Venez nous révéler la puissance des cieux.

Il y en a donc ici pour tous les âges, pour tous les talents, pour tous les bons goûts; & la famille pieuse peut s'en former tout un concert de mélodieuse pureté, pour la Noël qui vient.

Puisse chaque virtuose, en chantant sa partie, penser, comme a fait l'auteur, à l'Avénement glorieux, & puissions-nous tous, dans les ravissements de l'art divin, chercher un moyen de nous élever à Dieu, afin de faire violence au ciel, & de voir redescendre vers nous l'Emmanuel, pour la Noël de l'éternité. (1). D. L.

(1) Chez monsieur Flaxland, 4, place de la Madeleine, Paris. Prix net : 1 franc chaque Noël. Le premier est un chœur vibrant pour voix égales; le deuxième est un chant de berger pouvant être dit en dialogue, pour deux voix ou deux chœurs à l'unisson; le troisième, plus difficile que les deux autres, pour l'accompagnement comme pour la mélodie, est un solo qui ne s'adresse qu'à des talents déjà formés. Une voix étendue est la première condition.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

EMPLOI DU LIEBIG.

Ce produit de l'industrie n'est pas aussi connu qu'il le mérite, & dans la malheureuse guerre qui se termine, il eût été bon que chaque soldat, chaque mobile eût un petit flacon d'extrait de Liebig, qui lui eût donné une vingtaine de bons potages.

Pour l'employer avec succès, il faut faire bouillir dans l'eau les légumes ordinaires du pot-au-feu avec un soupçon de beurre, retirer les légumes lorsqu'ils ont donné leur arome à l'eau; ajouter à cette eau une cuillerée à café de Liebig (pour trois personnes), du sel, & s'en servir comme d'un bouillon ordinaire, avec du tapioca, du vermicelle, des pâtes d'Italie, etc.

Dans les sauces, un peu de Liebig remplace le jus ou le bouillon.

Pour les enfants délicats, une demi-cuiller de Liebig, saupoudrée de sucre en poudre, réussit à merveille.

***

GATEAU DE JAMBON

Prenez des tranches très-minces de jambon très-cuit. Hachez avec du persil, de l'estragon & de la ciboule le gras & les rognures du jambon, mêlez-y de la mie de pain mouillée de lait.

Au fond d'une grande jatte ou d'un petit saladier, mettez une couche du hachis de jambon mêlée de la mie de pain mouillée, une couche de tranches de jambon, une couche de hachis, etc.; tassez très-fort, terminez par une couche de hachis.

Renversez la jatte sur un plat de tôle ou de terre qui aille au four. Si le gâteau a été bien tassé, il se tiendra solidement. Faites cuire pendant une heure ou deux, selon la grosseur du gâteau, qui se mange froid.

MARRONS AU JUS D'ORANGE

Faites griller de beaux marrons, épluchez-les avec soin, posez-les dans un compotier, couvrez-les de sucre en poudre & arrosez-les très-abandamment de jus d'orange ou de citron.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ah ! Jeanne, que l'économie est une précieuse vertu & une utile science ; & que l'on est heureux, dans une désastreuse année comme celle-ci, de savoir la mettre en pratique ! Mais, hélas ! je ne suis qu'une écolière, moi, auprès de mon admirable amie, madame R***, qui, avec les ressources les plus minimes, trouve le moyen de sauvegarder l'honorabilité de la position de son mari & de ne manquer de presque rien d'indispensable dans son modeste intérieur. Vois-tu, elle songe à tout, pourvoit à tout, remédie à tout ; elle a, en vérité, des idées qui ne viendraient qu'à elle.

Ainsi, par exemple, ne l'ai-je pas trouvée, l'autre jour, fabricant des mèches de lampe avec de vieux bas de coton qu'elle enroulait autour d'un bâton du calibre de sa lampe, cousait en surjet sur la hauteur & coupait, en haut & en bas, à la longueur des mèches que l'on achète. Il paraît que ces mèches brûlent aussi bien que les autres.

Sur mon observation que les mèches ne coûtent presque rien :

« Ma chère Florence, me dit-elle, dans un ménage comme le mien, il n'y a pas de petites économies. N'éviterait-on de dépenser qu'un centime à la fois, ce centime cinq fois épargné produit un sou. Un *sou* c'est le commencement d'un *franc* ; un franc, le commencement de *cent* francs ; cent francs le commencement de *mille* francs, & ainsi de suite. Tenez, hier, je repassais, car — sauf les chemises de mon mari, que je ne suis pas assez habile pour empeser & lustrer comme il faut — tout notre linge de maison, tout le mien, tout celui de bébé passe par mes mains. — Cela, par exemple, c'est une économie réelle ; & le repassage, voire même le blanchissage des colifichets devrait entrer dans l'éducation des jeunes filles, car ces sortes de choses coûtent fort cher quand on les donne dehors &, de plus, lorsqu'on est obligée de regarder à ne pas salir inutilement une paire de manches ou un col, on est toujours moins fraîchement arrangée que quand on n'a qu'à se dire : Bast ! avec un peu d'eau, de savon & de peine, je rattraperai cette coquetterie-là. — Or, je suis très-coquette, moi, sur le chapitre des cols & des manches.

— Je ne le suis pas moins, chère madame R... ; aussi pour satisfaire à moins de frais mon goût pour le linge blanc de neige, je porte très-souvent des cols & des manchettes de papier.

— Oui, c'est une excellente invention pour les voyages & pour les Parisiennes qui paient aussi cher le blanchissage de ces cols & de ces manchettes que leur achat... en papier, s'entend ! mais, outre qu'au dire de certaines personnes le linge de papier n'est pas *du linge*, l'avantage n'existe plus quand on fait ses petits savonnages & repassages soi-même. Toutefois, je suis d'avis que, Parisiennes ou provinciales seraient prudentes d'avoir toujours dans leurs tiroirs, en cas d'imprévu, quelques cols et quelques manchettes semblables aux vôtres. Voyons, Florence, êtes-vous contente des concessions que je fais à votre goût pour cette importation... américaine, je crois !

— Enchantée, ma chère, et je le serai encore bien plus si vous me dites à quoi vous vouliez en venir quand je vous ai interrompue.

— Tout simplement à vous raconter que je m'étais fabriqué hier, avec quelques vieux restes de drap, de peau et de toile superposés & cousus les uns aux autres en surjet, — le tout bordé, à cheval, d'un superbe galon de laine rouge, — une très-belle poignée pour tenir mes fers à repasser, au lieu d'en acheter une, ce qui a laissé vingt-cinq ou trente centimes de plus dans mon porte-monnaie. Encore une économie !

— Pas grosse...

— Les petits ruisseaux font les grandes rivières, mon amie.

— Et quand vous avez ainsi réuni un certain nombre de petites économies, (pardonnez-moi mon indiscrétion !) qu'en faites-vous, chère madame R***.

— Oh ! j'en trouve aisément l'emploi, soyez tranquille, et c'est ce qui fait mon désespoir, car ma rivière n'a jamais le temps de grossir suffisamment pour devenir fleuve.

Là-dessus, madame R*** me tendit son livre de comptes, & me le fit examiner article par article.

Je ne crois pas, Jeannette, commettre une indiscrétion en te disant ce que contenait ce livre admirablement tenu, & écrit d'une petite écriture

régulière & lisible que, toi & moi, sans nous flatter, serions bien heureuses de posséder, au lieu de nos fantaisistes hiéroglyphes.

Par malheur, le temps & la place me manquent aujourd'hui, mais je te promets, ma chère Jeanne, de saisir la première occasion de te mettre en mesure de profiter des utiles leçons que j'ai prises dans ce livre.

Adieu donc & à bientôt...

FLORENCE.

MODES

On portera beaucoup de costumes de laine cette année. Il y a des étoffes de fantaisie d'un bon marché inouï ! Le drap est toujours le tissu préféré pour les costumes de ville. J'en ai remarqué un charmant *gros vert:*

Le jupon avec un haut volant plissé dans le bas.

La petite jupe & le paletot à grandes manches avaient une guirlande de feuillage brodée au passé, avec des laines de trois différents tons de vert gradués. Cela produisait un très-joli effet. Avec ce costume, chapeau de drap *gros vert.* Ornements de velours & de faye de même nuance. Plumes de deux teintes.

Le modèle suivant, également en drap, est beaucoup plus élégant, mais il est aussi plus cher.

En drap fin *grenat foncé.* Le jupon en faye *gris-perle* est garni de deux volants. Un biais d'étoffe pareille retient la tête de ces volants, laquelle est formée par deux tuyautés remontants.

Le corsage de drap est à petites basques, tout soutaché de noir & garni d'un petit bord de fourrure très-foncée. Gilet de soie *gris perle.*

La petite jupe & le paletot entièrement soutachés comme le corsage, sont également bordés de fourrure, mais un peu plus haute.

Le paletot, forme hussard un peu allongée, a de larges manches, que l'on entre ou non, à volonté. De grosses olives & cordelières l'attachent par devant. Le jupon de dessous pourrait se faire aussi en faye noire.

Le *velours anglais* & la velvétine font des toilettes habillées pas trop chères.

Une ancienne robe de soie peut être employée comme doublure. Cela rend le velours beaucoup plus solide & lui donne en même temps de la souplesse.

Pour jeune fille, on peut faire le costume tout uni, sans aucune garniture.

Les costumes de *velours anglais* sont presque toujours garnis en étoffe pareille. Les plissés à la vieille, bordés de satin, font très-bon effet.

Le *marron* est une des nuances les mieux réussies en velours de coton.

Pour le costume que je vais décrire, il en faut 21 mètres, en 50 centimètres de large; & 17 mètres en 65 centimètres.

Le jupon est orné de deux volants en biais, l'un de 20 centimètres, l'autre de 18, surmontés chacun d'une grosse ruche formant double coquille. Cette ruche, haute de 7 centimètres, est aussi taillée en biais & doublée, ainsi que le volant, d'une mousseline légère de même nuance afin qu'aucun point d'ourlet ne traverse le velours. Le tulle double bien aussi. Il ne faut pas que cette doublure soit trop raide, ce qui rendrait les plis *cassants.* La jupe, assez longue, est garnie d'une ruche semblable à celles du jupon.

Pour la relever, on place trois boutons à la taille, un de chaque côté, un peu en arrière, & un au milieu, par derrière. Sur la jupe, en suivant la ligne de chaque bouton, on fait trois brides un peu distancées qui viennent se rejoindre toutes trois sur le même bouton.

Cette façon de relever, très-simple & très-facile à exécuter, forme de jolies draperies, & elle a l'avantage, en pouvant se défaire chaque jour, de conserver la fraîcheur de l'étoffe.

Veste bretonne, non ajustée. Le dos n'a qu'une couture au milieu; & les devants, tout droits, sont sans pinces. Elle est fendue derrière & sous les bras, & simplement attachée au cou, par deux olives de passementerie. Cette veste, à basques carrées, est flottante sur un long gilet de velours à petites poches, & boutonné jusqu'en bas. Une ruche de velours, un peu moins haute que celle de la jupe, la garnit tout autour.

Chapeau forme empire en velours semblable, avec une ruche autour, traversée par une torsade de ruban de faye, venant former par derrière un gros nœud, à bouts très-longs.

Touffe de plumes assorties au velours, placée un peu haut & en arrière. — Brides de faye.

Autre costume en velours côtelé & soie *gris de fer.*

Le jupon est en soie, avec un haut volant plissé à plat. Tous les dix plis, il y a un espace uni, sur lequel est posée une grosse chicorée de taffetas découpé, formée par trois ruches de teintes différentes, allant en décroissant. La même ruche fait la tête du volant.

Jupe de velours *gris de fer*, avec ruche semblable à celles du jupon.

Corsage ajusté, à long postillon & pointes par-devant. Le tout orné de ruches de soie. — Manches étroites avec ruches autour, remontant jusqu'au coude.

Chapeau de velours gris, avec ornements de faye de trois nuances.

Les jupes entièrement plissées se font toujours pour enfant, — petites filles ou petits garçons, —

en drap, en serge, en tartan, en popeline, cachemire, etc.

Le costume entier *en drap brun*, est de très-bon goût. Les boutons en or. — Les bas en laine, ou en bourre de soie. — Chapeau de feutre, bordé de velours. Pompons ou aigrette de même couleur.

En *sergé gros bleu*, j'ai beaucoup aimé la petite toilette suivante, très-simple & très-facile à faire soi-même : C'est pour enfant de cinq à sept ans.

Le jupon avec biais en pareil, posés avec un gros liseré de flanelle blanche.— Petite jupe ornée d'un même biais à liseré. — Paletot-sac doublé & liseré de flanelle blanche. — Gros boutons de nacre blanche. — Petit manchon blanc. — Chapeau marin, en toile cirée bleue avec rubans noués derrière.

Voici encore un modèle de costume d'enfant. Il est plus habillé que le précédent :

En popeline d'Irlande *bleu de ciel*, ou plus simplement en *cachemire d'Écosse.*

Une seule jupe plissée du haut en bas. — Petite veste droite, découpée, toute garnie d'entre-deux & de guipure blanche.

Gilet & large ceinture de soie bleue.

Petit manchon et cravate en astrakan blanc.

Chapeau de feutre blanc, forme un peu élevée. Plume blanche retombant derrière.

En parcourant les divers magasins, j'ai été frappée des occasions de toute sorte qui se présentent en fait de rideaux de mousseline brodée. Je me hâte de les signaler. Il y a de la mousseline brodée à pois, depuis 40 & 50 centimes.

VISITES DANS LES MAGASINS

Aujourd'hui, mesdemoiselles, je viens vous transmettre les renseignements que j'ai pris dans un de ces grands magasins de nouveautés, espèces de caravansérails où se trouvent réunis les produits de toutes sortes d'industries.

Commençons par les étoffes. Les écossais que j'ai vus sont nombreux & jolis. Pour les enfants de deux à trois ans & au-dessus, on trouve des damiers bleus & blancs. Ces deux couleurs forment aussi des écossais de toutes dimensions. Ces dispositions sont répétées en rouge, couleur spécialement destinée aux petits garçons. On en fait des costumes à jupe plissée. La veste en velours. Ces écossais, genre popeline, valent 95 centimes & au-dessus.

Pour jeune fille, les tartans vert & noir, vert & bleu, quelques-uns avec filets oranges traversant les carreaux, font de très-jolis jupons avec lesquels on porte tunique & pardessus en cachemire noir.

Pour costume, je vous signalerai un nouveau tissu croisé en laine de toutes nuances, avec bande noire sur un côté de l'étoffe & franges servant de garniture. Cette étoffe, baptisée Hyde-Park, a 75 centimètres de large & coûte 3 fr. 90 le mètre. Le Walter-Scott, tissu waterproof imperméable, tons mélangés avec bande & frange dans l'étoffe, 1 mètre 50 de large, 4 fr. 90 le mètre.

Comme tartan tout laine, le Royal-Company, tissu moelleux & très-fort; le Douglas-tartan, beaux écossais toujours dans les mêmes prix. Puis vient la série des sergés, tissus croisés, laine mérinos, de teintes nouvelles : vert océan, scabieuse, aile de mouche. Cette étoffe a 70 centimètres de large. Son prix commence à 2 fr. 40 le mètre jusqu'à 3 fr. 30, avec prix intermédiaires. Dans la série des soieries noires, je vous signalerai les draps de soie lombards. Cette soie, ferme & souple, est d'un beau noir velouté; en la drapant, elle produit des effets brillants qui rendent très-riche un costume fait avec ce genre de tissu. Il y a encore les satins armures, les cachemires de soie, les fayes & le taffetas d'Italie, lequel convient surtout aux jeunes filles.

En quittant les soieries, je passe devant la ganterie où l'on trouve depuis le gant de chevreau jusqu'aux modestes gants en tricot anglais & en castor. Je m'arrête devant le comptoir des objets en maroquin & cuir de Russie où se trouvent des porte-monnaie à des prix bien modiques, des sacs de voyage, à ouvrage, de toutes grandeurs, des ménagères, etc., etc.

Me voici arrivée au but principal de ma visite, les fourrures. Les manchons en skong, en astrakan avec leur aspect si chaud & si douillet, se prélassent dans de charmants sacs de voyage qui remplacent le classique carton vert. Des tours de cou avec petites têtes d'animaux sont enfermés dans des boîtes variant de formes.

De jolis cartonnages sont destinés à recevoir les différents objets par vous choisis. C'est un petit chevalet sur lequel se trouve posé un tableau représentant un joli sujet. Derrière ce tableau est adapté un carton à dessins pouvant contenir un nœud de cravate, une parure en mousseline brodée, etc. Pour le genre rustique, un tronc d'arbre environné de mousse avec feuillage de lierre. Le couvercle est dissimulé par la mousse. L'intérieur peut contenir plusieurs objets.

Tous ces modèles en cartonnage dans lesquels on renferme votre achat, n'en augmentent pas le prix; c'est une charmante idée qu'a eue le *Grand Marché-Parisien*, 3, rue Turbigo, de donner des formes nouvelles & élégantes aux cartons destinés à recevoir les emplettes faites dans ses magasins.

Pour terminer ma causerie, parlons des coiffures en cheveux. Les plus jolies & les plus généralement adoptées pour jeune fille sont les cheveux nattés ou ondulés, ce que l'on appelle *grandes vagues.*



3816

Modes de Paris.

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Reunis

Paris. Boulevart des Italiens, 1.



3816 BIS

Modes de Paris

Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevart des Italiens, 1.

Pour la première de ces coiffures, si vos cheveux ne sont pas assez épais pour faire des nattes & que vous ne vouliez pas faire la dépense de nattes fausses, ce qui est fort cher, vous avez une espèce de crêpé qui peut les remplacer. Après avoir séparé les cheveux qui doivent faire vos bandeaux, séparez, par une raie au milieu de la tête, les cheveux de derrière. Nouez chaque côté assez haut & posez en dessous les crêpés qui doivent être séparés en trois. — Partagez également vos cheveux, recouvrez avec chaque partie correspondante au crêpé & faites une natte. Le bout de la natte, si elle est assez longue, remonte jusqu'au sommet, sans cela on l'arrête en-dessous au moyen d'une épingle. Les nattes terminées, dénouez les cheveux, & posez un filet. Un ruban passe sur le sommet des nattes & s'attache de côté.

Le chignon *grandes vagues* s'ondule au moyen d'épingles. Les ondulations augmentent le volume des cheveux; il est donc inutile de mettre un chignon crêpé. Avec cette coiffure, le filet est indispensable.

Comme bandeaux, les cheveux relevés sur les tempes & petit bandeau sur le front s'allongeant derrière l'oreille. On peut onder le bandeau.

Pour soirée, la coiffure nattée, à laquelle on pourra ajouter, au milieu des nattes, de longues boucles descendant sur le cou. Les coiffures, cet hiver, descendent assez bas sur la nuque.

En vous signalant ces différents genres de coiffure, je ne vous engagerai, mesdemoiselles, à ne les faire qu'autant qu'elles s'harmoniseront avec votre visage. Le désir d'être à la mode entraîne quelquefois à mettre des chapeaux qui dégagent ou couvrent trop le front. La coiffure qui sied le mieux, pourvu qu'elle soit modeste, est, à mon avis, la coiffure à la mode.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en drap molletonné. — Tunique avec effilé pareil; devant de forme princesse; jupe relevée derrière & sur les côtés. — Manche large. — Pèlerine courte. — Chapeau en velours avec fond en satin, barbes & nœuds en dentelle.

Deuxième toilette. — Robe en drap ornée d'un haut volant maintenu par une bande de fourrure.— Tunique relevée bordée de fourrure. — Corsage à basque plissée bordée d'une bande plus étroite. — Chapeau en velours orné d'un nœud, en faye, liseré de velours, retombant en draperie; branche de roses dans un ruché en dentelle.

Toilette de petite fille. — Robe écossaise en sergé anglais, ornée de larges velours noirs. — Tunique bordée du même velours. — Corsage décolleté avec revers bordés d'un velours étroit. — Paletot en molleton côtelé blanc à revers. — Chemisette en nansouk avec entre-deux brodés. — Chapeau en feutre bordé de velours, nœud en faye & velours, branche de lierre avec fruits.

GRAVURE D'ENFANTS

Première toilette. — Pour petite fille de 5 à 6 ans. — Robe en taffetas ornée dans le bas de velours de la même nuance. — Corsage décolleté avec petites basques formant postillon. Le haut du corsage est orné de petites pattes bordées de velours. — Manches courtes ornées des mêmes pattes. — Paletot en drap blanc orné de revers. — Col arrondi & pattes d'épaule; tout le paletot est bordé de velours bleu. — Chapeau en feutre blanc orné d'une draperie en velours & d'une petite touffe de plumes.

Deuxième toilette. — Pour fillette de 10 à 12 ans. — Costume en popeline. — Jupe ornée dans le bas d'un volant surmonté d'une broderie en soutache; seconde jupe-tunique, arrondie devant & ouverte derrière. — Corsage avec ceinture postillon découpée à dents. — Manches larges. — Garniture brodée formant châle.

Troisième toilette. — Pour petite fille de 8 à 10 ans. — Costume en cachemire. — Première jupe ornée dans le bas d'un volant surmonté d'une ruche en taffetas. — Seconde jupe formant tunique ouverte devant. — Corsage à châle avec volant. — Manches demi-larges.

Quatrième toilette. — Pour petite fille de 9 à 11 ans. — Toilette en popeline. — Jupe ornée dans le bas de trois volants remontants, en taffetas de nuance assortie à la robe. — Corsage avec châle se prolongeant en longues basques. — Manches demi-larges.

Cinquième toilette.— Pour petit garçon de 4 à 5 ans. — Costume en popeline soutaché. — Robe princesse devant & plissée à la russe derrière. — Ceinture avec trois petites basques derrière. — Col matelot à angles coupés. — Casquette à large fond mou avec bande brodée, ornée d'un gland en passementerie.

NEUVIÈME CAHIER

Entre-deux — Carré-filet — Entre-deux — Dessin sur cachemire — Cachepot bois découpé — Col en frivolité — Étoiles, crochet & mignardise — Boîte à épingles, table à ouvrage — Cécile — Parure — Écusson avec P. F. — H. R. — Entre-deux — Garniture — Écusson avec R. G. — Petite garniture — Euphémie — Dessin soutache — Capulet tricoté — Dentelle, crochet & mignardise — Écran oriental — Fond au crochet. — A. L. — Taie d'oreiller — Feuilles pour appliques — Garniture — Ursule — Angèle — Garniture.

PLANCHE IX

PREMIER COTÉ.

Costume, 2e toilette } Petite fille de 10 à 12 ans,
Paletot, 1re toilette } gravure d'enfants du 1er décembre.

DEUXIÈME COTÉ.

Tunique, 1re toilette, gravure du 1er décembre.
Coin de feu.

TAPISSERIE COLORIÉE

Coin pour coussin.
Petite bande pour ameublement.
Ce dessin répété peut servir pour pantoufle.

MOSAÏQUE

TRAIT DE PATIENCE.

Un religieux avait composé un grand ouvrage sur le Droit canon, fruit de longues recherches; la personne chargée de porter ce travail à l'éditeur le perdit, et il ne se retrouva jamais. Le religieux dit avec calme : « Puisque Dieu a permis que ce livre se perdît, c'est une marque qu'il ne veut pas que je l'imprime ; je serais fâché de faire la moindre chose contre sa volonté. » Cependant, le cardinal Grimaldi lui ayant demandé & même presque enjoint de refaire ce livre, il s'y remit avec la même douceur & le même courage.

***

Dieu éclaire ceux qui pensent souvent à lui & qui lèvent les yeux vers lui.

JOUBERT.

CONSOLATIONS A UNE MÈRE.

Soulevez le voile : votre fils est derrière. Vous ne le confondez pas avec son cadavre ; la chrysalide grossière est tombée en poudre, mais le papillon immortel a déployé ses ailes d'or & d'azur pour s'envoler vers sa patrie. Tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons admiré en votre fils, vit et ne mourra jamais.

JOSEPH DE MAISTRE.

***

Une vie oisive est par cela seul une vie mauvaise, car ne rien faire, c'est déjà mal faire. Une vie oisive est une vie stérile, & la vie stérile, comme la terre stérile, est maudite.

Mgr DUPANLOUP.

Le mot de l'Énigme de Novembre est : GOUTTE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : A chaque oiseau son nid paraît beau.

RÉBUS



3084 Paris. — Typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64

